

Textes non répertoriés

(voir postface page 985)

I - Textes anonymes (fond René Emprin * et divers)

323 - Les anges

Dans la hiérarchie des natures, les esprits purs constituent une classe d'êtres supérieurs à nous. Le dernier des anges, par ses facultés naturelles, est incomparablement au-dessus du plus haut génie humain. Mais dans l'ordre surnaturel, c'est-à-dire lorsqu'il s'agit de la communion intime avec Dieu, il y a entre les anges et nous une fraternité parfaite. Pour ce qui est de cette intimité avec Dieu, les esprits purs n'ont certes pas toujours la prééminence sur les hommes. Notre foi en est déjà assurée par ce fait que non seulement la nature humaine de Jésus unie à la personne du Verbe est en des rapports uniques avec la divinité mais parce que la vierge Marie, une petite enfant des hommes, est mère de Dieu et, par là, reine des anges.

La pensée chrétienne, se basant sur la manière dont la révélation divine parle des multitudes angéliques, estime que les esprits purs sont la presque totalité de la création dont l'humanité et tous les êtres matériels ne forment que la partie la plus infime. Pour Dieu, le monde spirituel, c'est-à-dire l'ensemble des créatures intelligentes, est vraiment ce qui compte dans l'univers. Dieu a créé par amour gratuit, non pas seulement pour répandre les bienfaits à des êtres qui n'en auraient pas conscience, mais principalement pour appeler des esprits à communier au bien infini qui est lui-même, à communier à sa vie en le connaissant et en l'aimant. Le monde est créé pour la gloire de Dieu, c'est-à-dire pour qu'il y ait des esprits qui le connaissent et l'aiment.

L'homme tient le rang le plus inférieur dans la hiérarchie des esprits. Il y a au-dessus de lui les immenses multitudes de créatures qu'on appelle les "intelligences". Cependant, dans la révélation chrétienne, l'humanité a le grand rôle. C'est une nature humaine qui est unie personnellement dans le Christ à la nature divine. Et la première personne après Dieu, c'est une enfant des hommes, la sainte Vierge. Elle est bien la première personne après Dieu puisque l'humanité de son fils Jésus ne constitue pas une personne différente de la personne du Verbe, du Fils de Dieu.

L'élévation des anges eux-mêmes à la vie surnaturelle, c'est-à-dire à la participation à la vie intime de Dieu, fut déjà un don tout gratuit du Seigneur à leur endroit. Les esprits angéliques, par leur intelligence naturelle, se connaissent clairement eux-mêmes et, se sachant des êtres créés, ils connaissent l'existence du créateur. Mais la vie intime de Dieu, le mystère de la Trinité, les libres desseins de l'amour de Dieu, cela reste au-dessus des prises de n'importe quelle intelligence finie et ce n'est que par une révélation toute gratuite que Dieu peut y faire communier.

L'épreuve des anges, d'après les théologiens, a précisément consisté dans l'acceptation de la grâce, de cette gratuité de la vie surnaturelle d'intimité avec Dieu. Les mauvais anges sont ceux qui se sont complus dans leur seule nature splendide et ont refusé la libéralité du Père voulant les faire entrer d'une manière toute gratuite dans le partage de sa propre vie à lui. Ils reconnaissent que leur être magnifique est l'oeuvre du créateur mais ils entendent se complaire dans la nature que Dieu leur a donnée et agir selon leur seul jugement naturel, ne pas accepter ce qui est une grâce et ce qui les engagerait dans une vie de tout filial amour.

Les bons anges ont accepté avec confiance tous les plans de gratuité et de miséricordieuse bonté du Père. Par là, ils ont également accepté de ne pas rester isolés dans l'excellence de leurs natures magnifiques, d'avoir des frères de nature très inférieure qui seraient élevés gratuitement à la participation de la même vie divine. Ils ont accepté que la libre bonté du Père élève très au-dessus d'eux des natures inférieures à eux si tel était son bon plaisir pour mieux manifester sa liberté en face de toute grandeur créée, pour faire davantage éclater son amour des humbles êtres ou même sa miséricorde pour une race pécheresse.

Les bons anges ne sont pas comme nous sauvés par la passion du Christ. Ils ont reçu la grâce pour vaincre et ensuite leur récompense de Dieu et non de la sainte humanité du Christ. A un certain point de vue, ils sont donc moins que nous du Christ. C'est là notre supériorité. Nous sommes beaucoup plus étroitement qu'eux liés de toutes façons à l'humanité de Jésus, nature créée qui est unie à la nature divine par l'unité de personne. Non seulement l'humanité de Jésus est, par cette union personnelle, élevée infiniment au-dessus de tous les anges, non seulement la vierge Marie qui a conçu le Dieu-homme est incomparablement plus associée à la vie divine que les plus hauts des séraphins, non seulement il est très vrai que les prêtres, par leur union au sacerdoce du Christ, sont élevés au-dessus des anges, mais le simple titre de chrétiens, rachetés par le sang du Christ, sanctifiés par la grâce qui découle de lui, marqués de son sceau par le caractère baptismal, nous fait membres du corps mystique du Fils de Dieu en un sens beaucoup plus plénier que les anges.

Puisque les anges voient dans l'incarnation rédemptrice et dans toutes ses suites de salut le comble de la charité divine, comprenons qu'ils mettent leur amour à être les assistants du Christ, de la vierge Marie, de l'église, à être les auxiliaires de la rédemption. Ils veulent de toute leur force la libre communication des dons surnaturels aux hommes, objet de la bienveillance divine.

Tant que dure l'oeuvre du salut, la croissance du corps mystique, ce monde de la rédemption est le champ clos où luttent les bons et les mauvais anges. Nous intéressons le monde angélique parce que nous sommes les objets de

la grande miséricorde du cœur divin. Comme les anges nous aiment, comme ils veulent de toute leur amitié divine être "chrétiens" avec nous, autour de nous, auprès de tous les membres de Jésus qui souffrent, ils sont toujours les anges de Gethsémani; auprès de toutes les âmes qui cherchent la gloire de Dieu, ils sont toujours les anges de la résurrection et de l'ascension.

Que nous sommes ingrats à l'égard de ces frères. Même lorsque nous pensons aux anges qui sont près de nous, ne les regardons-nous pas comme des gardiens en service commandé ? Il faut être très respectueux et se tenir bien en leur présence. Ils vivent en bon Samaritain avec nous, même lorsque nous ne pensons pas à eux. Lorsque nous nous éloignons de la vie de la grâce, ils s'attachent à susciter en nous des pensées et des sentiments chrétiens. Mais combien ils peuvent vivre davantage la vie chrétienne et la faire vivre en charité lorsque nous comprenons leur cœur fraternel et lorsque nous nous ouvrons en union avec eux à l'amitié divine.

Ange du ciel, mon fidèle et charitable guide, obtenez-moi d'être si docile à vos inspirations et de régler si bien mes pas que je ne m'écarte en rien de la voie des commandements de Dieu. Visitez, Seigneur, nous vous en supplions, cette demeure et éloignez-en toutes les embûches de l'ennemi. Que vos saints anges y habitent, qu'ils nous gardent dans la paix et que votre bénédiction soit sur nous toujours.

324 - L'apostolat du silence

Le règne du bruit ne cesse pas. Tout le monde le dénonce et il ne fait que s'accroître. C'est par le bruit qu'on attaque le bruit. On essaie de le couvrir et il gagne ainsi en hauteur comme un monceau qui reçoit de nouvelles pelletées. La diffusion de la parole et le ton des discours semblent vouloir s'enfler d'autant mieux que leur contenu tend à l'abaissement et à l'insignifiance, quand ce n'est pas à la nuisance et à l'avilissement. Au milieu de tout cela, le discours chrétien et le discours raisonnable même sont bien empêchés. Comment les faire entendre et obtenir du prochain excédé, tapageur pour son compte et exaspéré du tapage des autres, qu'il veuille bien leur donner audience ? On ne convainc que si on est entendu et on n'est entendu que si on trouve oreille attentive.

Dans le vacarme qui nous assourdit tous et auquel tous nous nous croyons obligés de prendre part, comment faire percevoir la voix de l'esprit au discret murmure ? On fait effort de propagande en tout sens et les catholiques y jouent leur partie ainsi que les autres. Leur zèle est louable et je ne vais pas les blâmer de jeter la vérité par-dessus les toits. Mais j'ai peur qu'en sautant ainsi en plein éther, saturé de clameurs, cette vérité ne s'y noie, bruit mangé par le bruit, huée innocente dont les huées furieuses ou hypocrites ne feront qu'une bouchée dans l'air.

Je voudrais proposer un art différent de convertir, une tactique moins bruyante, plus efficace peut-être, capable d'ouvrir des chemins à la vérité, non plus dans l'atmosphère où elle est happée au passage, mais dans les cœurs où elle naîtrait d'elle-même, sans nous, indépendamment de toute secousse extérieure et de toute excitation, par l'unique vertu de notre silence. Dites-moi comment ont fait ces trappistes exhibés en plein Paris, sur l'écran, ignorants de Paris et de l'écran, ne s'adressant ni à Paris ni à personne, menant leur vie d'éternité comme tourment, le soir, avec lenteur, les étoiles. Comment ont-ils faits pour secouer le spectateur d'un si étrange frisson ? Comment fait la femme chrétienne qui se tait dans une famille oublieuse ou hostile, divisée, sans cohésion spirituelle ni civique ? Comment fait-elle pour amener quelquefois les plus récalcitrants à entrer dans ses voies à elle comme on entre dans du printemps ? Comment fait aussi, à la veille de sa première communion, l'enfant qui vient frotter sa petite tête contre le papa incroyant et lui arrache des larmes

On citerait cent cas de ces silences bouleversants, insinuants, vainqueurs ou en apparence vaincus mais toujours secrètement efficaces. La parole peut être éloquente mais la lumière d'un front, le sens d'une démarche, une conduite caractéristique ou la simple cordialité d'un accueil ne sont-ils pas aussi parole ? On ne les commente point. Pourtant ils agissent et, malgré soi, on leur répond par quelque chose qui leur ressemble. Devant certains silences, on ne peut plus prononcer certains mots ni faire certains gestes. On sent trop qu'ils détonent. On se rend compte que d'avance ils sont condamnés et soi-même, sur le point de s'y abandonner, on les condamne.

Le silence est une atmosphère. On le respire, il purifie intérieurement et il tonifie. Je ne sais quel fond de sentiment est fourni par lui aux rapports les plus familiers et les plus quelconques. Dans une maison, l'intimité n'est pas faite d'autre chose. L'architecte a tendu les cloisons et la servante les rideaux mais la maison ne vit que lorsqu'une âme y a établi le silence, âme d'hier ou âme d'aujourd'hui, âme présente par son corps ou par son influence, il n'importe. L'attraction d'un intérieur dépend de ce secret. Sortez maintenant et qu'un avion ronfle au-dessus de vous tandis que vous bavardez. Aussitôt une gravité en descend. Ce n'est pas son ronflement qui vous enveloppe ainsi, c'est bien plutôt sa trajectoire silencieuse. On sent une force, une tendance puissante, un élan, un but inconnu et lointain. C'est un mystère dont l'effet est tout de suite ressenti. Dans les montagnes, le soir, voyez de loin passer ce paysan avec sa lanterne. Quelle poésie en émane ! De quoi est-elle faite, sinon du secret de cette vie qui habite la forme humaine aperçue, comme le feu de la lanterne ? Autant que le feu, le silence intérieur témoigne. Une vie est là. Par la rêverie, on peut lui prêter ce qu'on veut. Supposez que les antécédents de l'homme soient connus et qu'ils soient moins grands, ce n'est plus de la rêverie qui naîtrait de ce silence nocturne et de ce mystère des formes habitées mais du respect, une tendance à l'imitation, une influence morale. O silence de l'homme, du chrétien qui garde au dedans son trésor et l'accroît jour par jour, prêt à en faire part à l'heure opportune.

Il est bien clair en effet qu'en parlant de silence nous ne plaidons pas sottement pour un effet de bouche fermée. **Il s'agit d'une attitude de l'âme**, d'une plénitude disciplinée, d'une discrétion, d'une retenue que limite et contrôle la prudence. D'un tel silence, il pourra s'échapper une clameur, une explosion de paroles comme le coup de sifflet strident sort d'une locomotive sous pression. Le plus souvent, il en émanera des paroles mesurées et paisibles, des remarques amicales dont l'effet pourra porter loin, sans que nulle prétention y décèle l'intrusion de la personne. J'entends un jeune de Paris glissant à un camarade négligent : "Venez avec moi au Saulchoir pour prendre un bain de spiritualité, c'est chic et cela n'engage à rien...". Si le camarade n'obtempère pas, peu importe, une graine aura été semée, de hautes qualités auront fait pressentir leurs approches. Après cela, il restera à y aller de votre propre personne, à mener votre vie catholique avec fidélité pour montrer, en vivant catholiquement, ce que c'est et ce que cela vaut d'être un vrai catholique. Il est reconnu que les discussions religieuses ne mènent pas à grand-chose. Le spécialiste a ici son rôle mais, dans le monde, il semble bien que la "preuve" par excellence soit l'épreuve, c'est-à-dire la mise en oeuvre, la glorification par le fait de ce qu'on veut faire régner, l'imitation de celui qu'on dit adorer, sans quoi on ressemble au soldat au port d'arme et en grande tenue mais qui oublie de combattre.

A en juger par l'insuccès de certaines interventions, on pourrait croire que le doute religieux vit de raisonnements et la conviction de pratiques. On est incertain de ce qui est "prouvé", on est certain de ce qui se fait, de ce qui est "Je suis la voie", a dit notre maître. Marchez et on saura que celui qui est la voie est aussi la vérité et la vie. De tout ce que peut dire un chrétien, rien n'approche, comme intérêt, de ce que proclame sa vie silencieuse. Au surplus, ayez soin de vous agréger à d'autres croyants, à d'autres pratiquants afin de faire masse. Le témoignage aura ainsi une force décuplée, tout au moins pour le dehors car, dans l'intime, ce qui compte, c'est la personne. Quand un événement survient, ayez l'attitude convenable à vos convictions, découlant de vos principes. Cela vous paraît-il une naïveté ? Hélas, que de fois chez des chrétiens, c'est le païen qui décide, c'est le païen qui agit. Ne vous alliez qu'avec ceux qui travaillent au bien et de telle sorte qu'ils y travaillent par vous davantage. Pour les autres, ne soyez réprobateurs qu'avec modération, avec justice et avec ce sous-entendu que vous aimeriez les avoir pour frères d'armes, qu'il y a en eux de quoi le devenir et que vous les attendez à cette échéance, la main ouverte, le coeur plus ouvert que la main.

Il est évident que ces choses ne sont pas objet de discours. La niaiserie s'y introduirait vite. C'est dans le secret de l'âme que cela git. C'est la part du silence et dans ce qui se peut exprimer, dans ce qui se proclame, dans ce qui se crie, le silence sous-jacent est encore le principal. Le chrétien n'a pas besoin d'éclat pour rayonner partout, éclairer et réchauffer tout, et porter témoignage pour le silence solennel d'où sont tombées les divines paroles. L'idéal d'une parole d'homme serait d'équivaloir à quelque aspect de ce silence des cieux, l'apologétique des constellations, l'écho de cette immensité qui raconte la "gloire de Dieu" dans les sphères. L'admirable est que ce discours est à la portée de tous, de l'ignorant, du savant, du petit, du puissant, de l'ouvrier à son établi et du politique dans un meeting ou à son fauteuil de ministre. Il n'y faut que du coeur et de la foi, de la vibration intérieure et de la fixité dans la tenue de son âme. Précisément, le silence où nous tenons la parole de vérité peut être **un signe de la profondeur en nous**, où elle se cache. Trop d'empressement ne marque pas toujours un zèle bien ardent. L'intempérance du caractère, la légèreté en ont souvent le profil. Être vaut mieux que se montrer, penser ardemment vaut mieux que dire et préparer à bien dire. La vertu du silence est dans sa force d'accumulation, il concentre. La parole en son temps, l'action ou la réaction en leur temps en seront à la fois justifiées et rendues efficaces. Les voix du coeur ne se taisent jamais qu'apparemment. Leur taciturnité est pareille aux silences d'une symphonie, plus gonflés de rythme et de mélodie que les détentes sonores. Le silence est un ressort tendu. Quel prix ne doit-on pas lui accorder au milieu de tant de consciences veules, tirées à droite, poussées à gauche, toujours sujettes du dehors sans que personne au dedans dise : je suis.

L'homme vraiment décidé à quelque chose ne parle pas. Les bavards ne sont que des velléitaires, les criards des fâcheux et des empêcheurs. Craignez l'homme qui se tait, l'homme en qui la résolution et le silence ne sont qu'une seule et même chose, comme la force de la vapeur et l'étanchéité de la chaudière. C'est celui-là, l'opportunité survenant, qui saura se montrer et parler, c'est-à-dire agir en paroles et en fait. En chaque circonstance, l'homme de la situation n'est pas celui qui a longuement disserté mais celui qui a réfléchi, qui a pris conseil de lui-même, qui s'est décidé en secret et tient ses forces prêtes. "La menace est la seule arme du menaçant" dit Léonard de Vinci. Puissant et décidé, il ne menacerait pas. Ainsi le verbiage est la seule force du chrétien ou du citoyen verbeux, de l'éternel dissertant, de l'orateur de meeting ou de congrès, sans arrière-fond spirituel, sans réserves.

On entend bien que je ne blâme pas le discours.

J'aurais en vérité mauvaise grâce. Mais le discours de celui qui se vide en parlant, à moins qu'il ne distille la substance des autres, le discours paravent derrière lequel il n'y a personne, aucune accumulation de force, aucune silence intérieur, celui-là n'est jamais efficace car le son de l'âme est toujours perçu et le creux ou le plein dont il témoigne est la mesure précise de l'effort. Nourrir sans cesse une secrète pensée du bien, tel est le programme que volontiers je proposerais à tout jeune chrétien, fût-ce à celui qui se sent une vocation de parole. La parole vient toujours à point. Elle naît des circonstances et de l'âme et, à ce titre dernier, c'est le silence qui est son père, selon

le mot de saint Antonin de Florence : "Silentium pater praedicatorum". Un mot qui sort du silence intérieur a plus de poids que cent discours. On peut, après cela, parler d'autre chose, le dard restera.

Si on pouvait obtenir de ce temps qu'il se taise un peu et qu'il écoute son âme. A ce siècle affairé et tapageur, le silence apprendrait le retour à soi-même et à l'hôte intérieur, au Dieu de la conscience, au Dieu du coeur que le tumulte n'entend pas.

325 - La béatitude des larmes (Mt 5,5)

"Bienheureux ceux qui pleurent, ils seront consolés".

Les larmes qui sont un don du saint esprit ne sont pas les larmes de ceux qui, malheureux, pleurent simplement leur misère. On pense justement que ceux qui pleurent en cette vie recevront de Dieu une compensation. Mais encore faut-il qu'ils la méritent ? Il faut que leurs larmes soient méritoires. Il n'y a pas de brevet de consolation attaché aux larmes en elles-mêmes. Ce peuvent être des larmes de chagrin, de souffrance, de désespoir, d'amour-propre froissé. Ces larmes aux motifs purement naturels ne comportent pas de récompense. Il est vrai que, si nous supportons nos peines dans la foi pour Dieu, elles valent auprès de Dieu mais ces larmes méritoires dans la foi ne sont pas les mêmes que celles qui sont produites par le travail du saint esprit dans l'âme pour la faire participer au don de science.

La science que nous inspire le saint esprit, à nous qui aimons Dieu, est la science de la petitesse, de l'insuffisance, de la corruption des créatures. Elle est d'abord mouvement de répulsion puis ce mouvement se tourne logiquement vers Dieu, cette deuxième science qui nous fait voir le créateur à travers la création ou la vraie science des créatures, élevant notre regard perpétuellement vers Dieu. Quand elles ont approfondi l'insuffisance des créatures, en tant qu'elles représentent pour nous des biens trompeurs, certaines âmes sont poussées à savourer, sous l'action du saint esprit, cette petitesse et cette méchanceté des créatures qui nous détournent de Dieu, à savourer aussi le rapport des créatures avec Dieu et, par ce chemin, "des choses visibles aux invisibles".

La première démarche de cette science est donc de nous faire expérimenter l'insuffisance des créatures, les maux qu'elles présentent en nous consolant. Il y a des âmes qui pleurent à cette vue. Telles sont d'abord les larmes des convertis. Par un mouvement du saint esprit, voyant quelles choses infimes les ont captivées et comment ils ont été trompés en y cherchant leur bonheur, ils regrettent leur aberration et pleurent sur leurs égarements. S'ils reviennent de théories fausses, ils éprouvent de l'amertume à l'égard de ces idées, de ces morales sans Dieu, de ces basses doctrines du sensualisme auxquelles ils ont intellectuellement adhéré.

Mais, à côté de ces intellectuels, il y a tous ceux qui se sont laissés prendre par le coeur, qui se sont roulés dans la fange. Quels cris, quels pleurs à la pensée de la honte où ils sont tombés, des années qu'ils ont perdues et aussi du Dieu qu'ils ont offensé, puisque c'est Dieu qui les inspire. Nous-mêmes, sans avoir eu ces écarts, quand nous voyons que nous avons adhéré à des futilités, que nous sommes tentés d'y adhérer encore, nous éprouvons un sentiment de tristesse qui peut aller jusqu'aux larmes.

Telle est la science de la vanité des faux biens que nous inspire le saint esprit. Il faut rester sous cette influence, ne pas dessécher cette source de larmes, l'entretenir car elle est salutaire et elle nous éloigne du mal. Pleurons, non pas des larmes matérielles, mais des larmes du coeur, sur nos infidélités, nos futilités, le temps que nous avons perdu. Ce sont là des larmes pures. Elles peuvent faire l'entrée en matière d'une oraison.

Nous pouvons pleurer également en voyant la brièveté de la vie. C'est à l'occasion d'un malheur ou d'un deuil. Nous considérons cette petite vie qui va finir, nous songeons à la mort : qu'est-ce que je suis ? qu'est-ce donc que l'homme ? C'est Dieu qui inspire cette tristesse. Les convertis l'éprouvent, de même que les âmes ferventes qui, dans cette vue du néant et dans la mélancolie qu'elle inspire, trouvent un motif de s'écarter du créé et de s'élancer vers Dieu, effet de la science que le saint esprit nous inspire.

Une autre source de larmes naît à la vue de la folle vie du monde. Les âmes qui aiment Dieu, considérant cette poursuite universelle du vide; éprouvent une commisération infinie. Larmes de Notre-Seigneur pleurant sur Jérusalem. Larmes des apôtres, des convertisseurs d'âmes, inspirés par le désir de faire du bien aux pauvres hommes plongés dans leurs misères. Elles sont le signe qu'on a expérimenté à fond le mal et qu'on possède une ardente charité, avide de retirer ces pécheurs du borbier.

Il y a encore des larmes causées par les peines que Dieu nous envoie, peines physiques ou morales qui durent parfois longtemps, qui ne nous lâchent pas. Maladie qui nous immobilise devant le bien à faire. Incompréhension de ceux que nous aimons et que nous ne pouvons ramener à Dieu. Nous pleurons et ces larmes font que nous nous tournons vers Dieu pour puiser en lui la consolation. Nous sommes impuissants. Lui seul pourra nous tirer de la misère humaine, nous et ceux que nous aimons.

Quand nous entrons en oraison, il ne faut pas craindre d'y entrer avec nos expériences personnelles. Le principal sujet de l'oraison, c'est Dieu. Voilà pourquoi nous parcourons l'évangile. Mais nous-mêmes, notre misère, notre petitesse forment aussi d'excellents sujets de méditation. Nous nous purifierons par ces larmes, par la compréhension des dangers que nous font courir le malheureux attachement aux créatures.

Une autre cause de larmes pour l'âme est de se sentir attirés par Dieu sans pouvoir l'atteindre. L'âme cherche Dieu dans la nuit des sens. Elle pleure d'angoisse. C'est une autre sorte d'oraison où la tristesse n'est plus causée par le repentir mais par le désir. Le saint esprit a inspiré à l'âme la volonté de ne pas s'attacher au monde, de ne plus aimer que Dieu et toutes choses qu'en Dieu. Les créatures font voir Dieu pour nous le faire désirer mais non pour nous le donner, elles le voilent. Et c'est une oraison excellente que cette recherche douloureuse "dans la vallée des larmes", relevée par l'expérience que le voile se déchirera et que nous posséderons Dieu un jour. Demandons donc au saint esprit qu'il nous donne la science vraie des créatures, qu'il nous en montre la vanité profonde et la valeur relative, qu'il nous en détache de plus en plus pour nous conduire au Créateur, à celui qui seul peut nous donner le bonheur vrai.

326 - Exemple de charité

Il nous est donné par un chauffeur de camion. C'était un jeune homme, simple, modeste, très peu instruit, de la plus chétive apparence. Il se jugeait dépourvu de tout esprit, se sentait un sujet de dégoût pour beaucoup, de crainte continuelle pour tous, une charge pour la société. Mais il fut humble, pur, aimant, généreux jusqu'au martyre sur son lit de "tubar" où son âme acheva de s'affiner. Épuisé par son mal, dévoré de fièvre, il se fit à sa façon un cordon de tertiaire avec de gros clous carrés de charpente, des clous comme ceux de la croix de Jésus. Il les avait recourbés pour que ce fer épousât la forme de son corps. Il avait compris le mystère de la croix, il en vivait, il le vivait. Il a noté sur un cahier de quatre sous les pensées que la charité faisait naître en lui.

Il accueillit la souffrance comme une messagère de Dieu. "Depuis deux ans que je suis malade, je n'ai fait que m'approcher de lui de plus en plus et la petite soeur Thérèse a raison de dire que ses coups sont doux. Oui, ils sont doux mais moi, je crois qu'il met les deux mains, il frappe avec l'une et vous retient avec l'autre".

Il fut un moment aux portes de la mort. Il reste calme, heureux et sourit. Il sait que cette sérénité est une grâce. La longue maladie en est une également. Il se console de revivre pour pouvoir "gagner" encore. Il est un bon petit ouvrier du royaume de Dieu et il veut fournir toute sa journée de travail pour apporter à Jésus, au soir de sa vie, sa grosse paye. "Je me suis beaucoup amélioré et je suis content de souffrir tandis que je le peux. Quand je serai là-haut, il sera trop tard pour gagner. Il faut donc gagner avant. Faites-moi gagner, mon Dieu, vous êtes le seul qui le pouvez".

Se sentant enrichi par son amour crucifié, il devient comme affamé de souffrance. "Jamais ne n'ai de plus doux moments qu'après un moment de cafard, un crachement ou une autre peine. Sans toutes ces petites épreuves, notre maladie serait monotone. Sans ces à-coups, vous n'auriez jamais que la même chose à offrir à Dieu et jamais, après une mauvaise passe, vous n'auriez les doux moments de la récompense. Pour moi, vous savez que j'appelle cela du "rab" car, dans la maladie comme dans le reste, il y a du "rab". Aussi est-ce avec plaisir que je vais au "rab" et, pour cela, vous m'avez gâté. Soutenu par vous, je ne crains pas d'aller au rabiot et même quand j'y vais en tremblant, donnez-m'en, Seigneur".

Il avait un sentiment vif du prix des âmes. "Mon Dieu, je vous remets avec toutes mes prières mes souffrances et tout ce qui peut vous faire plaisir en moi. S'il manque quelque chose, prenez-le vous-même sur moi, servez-vous. Je ne veux que vous faire plaisir et faire du bien aux âmes. Coupez, travaillez, faites ce qui vous plaira de moi. Je veux faire mon possible pour tous".

Il se considère comme une terre qui doit rendre à Dieu le froment de la douleur pour la rédemption du monde. "C'est pour cela que je vous demande de me donner la manière de mieux vous servir. Je veux souffrir tout ce que vous voulez. Prenez-moi et surtout aidez-moi à souffrir en vous aimant".

Il s'attriste un jour de voir que l'esprit-saint n'est pas prié par tous et il veut de tout son cœur faire quelque chose pour lui. En plus de la part légitime que le saint-esprit a sur son corps souffrant, il lui donne un "ongle incarné" très douloureux.

Le 12 juin 1927, il fait l'acte d'offrande de la petite soeur Thérèse. "Pourvu que cela puisse vous plaire, je veux tout supporter pour vous. S'il vous en manque beaucoup, prenez beaucoup sur moi car je suis sûr que, si vous prenez beaucoup, vous me donnerez toujours de quoi supporter ce que vous me prenez. Aidez-moi à toujours vous aimer de plus en plus, à aimer la souffrance comme vous l'avez aimée afin d'être toujours un petit "vous". Aux périodes lumineuses succédaient parfois des jours de cafard. "Je me sentais seul, si seul... Tout le monde me déplaisait et cela pour une histoire de rien". Mais tout cela se termine par un cri du cœur : "Je vous en remercie, mon Dieu, je ne suis qu'exaucé, tant mieux et même vive le cafard quand c'est pour vous".

Il est pauvre, obligé de compter pour pouvoir se soigner, de passer par les dispensaires, d'implorer à droite et à gauche. Il attend de ses parents un mandat de cinq à dix francs. Sur son pauvre avoir, il donne encore à plus malheureux que lui. Il voudrait faire comprendre à ses camarades, dans un beau livre, que Dieu prend plaisir à voir ses "véritables pauvres" donner leurs derniers quarante sous. Mais il se juge trop "âne".

"Quel dommage, parce que, en plus de la maladie, si vous êtes pauvres, vous êtes naturellement à la hauteur pour être petits et avec ces deux maladies (la pauvreté vaut bien une maladie), toute la journée, vous pouvez offrir à Dieu. Aussi vive la maladie, surtout avec le besoin, quand on offre tout à Dieu".

En juin 1927, la souffrance est plus vive. "Je ne me plains pas, nous ne sommes pas malheureux. Nous sommes heureux d'être malheureux. Si Dieu ne nous avait pas fait souffrir, peut-être que nous n'aurions jamais payé ce que nous lui devons. Je veux être une victime d'amour. Ne regardez pas ma faiblesse ni mon indignité si je ne souffre pas toujours avec joie. Ne m'épargnez pas pour cela. Je veux souffrir beaucoup pour vous aimer beaucoup. Je veux passer par n'importe quoi pourvu que je vous serve. Je voudrais pleurer et crier de douleur toute la journée, pourvu que ce soit pour vous et pour les âmes. Ne me repoussez pas, complétez-moi et prenez-moi. Je veux vous servir n'importe comment. Mon cafard, je vous le donne. Mon coeur, je vous le donne. Ma vie, je vous la donne. Je ne suis rien et ce rien, je vous le donne. Je demande que mon coeur ne m'appartienne plus. Je ne voudrais pas sortir de ma misère car mes misères sont les seules choses que je puisse offrir à Dieu. S'il se contente de ce que je lui donne, je serai toujours heureux, pourvu que je sente qu'il est content".

Fin juillet 1927, il fait un pèlerinage à Lourdes. Il comprit aux pieds de la Vierge qu'il ne se relèverait jamais. "Il me semble que N.D. de Lourdes m'a fait voir que je ne devais plus écrire mais simplement faire le jardinier, c'est-à-dire arranger mon âme comme un parterre, arracher les mauvaises herbes et arroser les bonnes".

Il est arrivé à l'union avec Dieu par une prière obstinée et humble. "Pendant les six premiers mois de ma maladie, je priaï sans beaucoup de confiance, je me sentais seul. Dieu sans doute voulait me laisser seul pour me faire voir plus tard et aussi mieux apprécier sa force et son amour". Il prie pour obtenir cette finesse de l'âme, cette limpidité qui permettent seuls l'accès au divin. "Si je suis trop bête ou trop grossier dans mon amour, purifiez-moi. Apprenez-moi, aidez-moi. Si je suis trop familier, repoussez-moi. Il y a des moments où j'ai peur de vous importuner. N'ayant plus que vous à qui penser, ne cherchant plus que vous, je ne suis bien que là où vous êtes et je ne suis heureux que quand vous voulez bien vous laisser attraper par moi. Je ne puis que vous donner mes larmes et jouir de mon plaisir comme un égoïste. Égoïste, pourtant non. Vous savez bien que, de tout mon coeur, je voudrais que tout le monde vous aime plus que moi. Je voudrais tant faire pour toutes les âmes mais je suis trop peu de chose, je m'en rends bien compte. Si je suis trop grossier pour travailler au bien des âmes, purifiez-moi, taillez-moi".

Cependant Dieu ne répond pas toujours à son premier appel. "Bien souvent, je suis obligé de courir après lui pour le trouver dans le ciel où il a l'air de me faire courir. Mais jamais je ne me rebute et, tant que je ne l'ai pas rattrapé, je cours, je cherche". Cette recherche se fait en méditant. Personne n'a sans doute appris les voies de l'oraison à cet ouvrier sans culture humaine. Une divine expérience lui révèle le complet abandon, l'intime conversation avec Dieu. "Je lui dis que je l'aime et que je suis tout à lui. Je veux que toutes mes journées soient à vous, que je ne pense qu'à vous toujours. Ce sont de doux moments pour moi de lui demander pardon de mes infidélités. J'aime rester dans ses bras pour l'assurer de mon repentir. Ces moments sont les meilleurs pour moi. Dans dix jours, je serai chez nous. Comment dire à maman que j'ai donné mon complet de coton, elle qui m'avait tant recommandé de ne pas faire comme l'an dernier ?"

Il avait caressé un instant l'idée d'être prêtre. "Depuis que je suis malade, j'ai appris à connaître et à aimer tous les jours davantage Notre-Seigneur. Je suis prêt à me dévouer tout entier pour sa cause, non seulement pour lui qui n'a pas besoin de moi, mais surtout pour ceux qui ne le connaissent pas ou si peu. Mon Dieu, vous voulez des prêtres. Vous savez que c'est maintenant mon cher désir. Rendez-moi la santé si vous le jugez bon ou bien prenez ce qu'il y a de bon en moi et donnez-le à un jeune homme de bonne santé. Quoiqu'il m'en coûte, je lui donne l'amour que vous me donnez pour qu'il fasse du bien aux âmes. Laissez-moi la maladie, soutenez-moi. Je ne veux plus jouir de rien avant d'arriver là-haut. Je veux souffrir pour ceux qui travaillent".

Un sentiment de vive humilité l'accompagne toujours. "Je veux me faire encore plus petit, tout petit. Aidez-moi, rendez-moi encore plus misérable que je ne suis. Écrasez mon coeur pour qu'il ne reste rien de mauvais dedans". Cette humilité augmente son zèle, son amour, son repentir. "Personne ne doit plus que moi à Dieu. Il aurait pu me laisser seul, je le méritais bien. Combien de fois l'ai-je fait pleurer ? Aussi maintenant, c'est moi qui pleure et combien je suis heureux. Maintenant je voudrais pleurer toute ma vie. Vous avez assez pleuré, vous. Si je peux vous épargner quelques peines, si petites soient-elles, pensez à moi, je suis tout à vous".

Au sana, il fit un bien immense. Il créa une équipe de prière et de communion qui transforma l'esprit de la maison. Il ramena des âmes à Dieu, en convertit d'autres. Il guidait ses camarades dans les voies du Seigneur. Il est heureux quand il voit le bien se faire aux dépens de sa petite personnalité. "N'oublions pas que je ne suis qu'une âme et que l'idée ne vient pas de moi. S'il y a des modifications, c'est vous qui les permettez et vous savez que je suis tout à vous". Degré d'abnégation qui indique une âme qui touche aux rivages de l'éternité.

Telle est l'histoire du chauffeur de camion Arthur Leclère, né le 20 janvier 1902 à Lesquilles-St-Germain, mort le 21 septembre 1928 dans les bras de sa mère, au village natal, après un séjour au sana de Villeneuve d'Amont, laissant à tous le souvenir vivant d'une âme bonne, aimée de Dieu, sanctifiée dans le sang de Jésus par une longue souffrance. Le beau livre qu'il voulait écrire pour ses petits frères malades, il l'a gravé dans sa vie humble, toute pure, consommée dans l'amour. En lui, nous avons un modèle, un ami, un protecteur.

Les vertus théologales sont les vertus chrétiennes par excellence. Ce sont elles qui nous rattachent le plus à Jésus-Christ. Elles nous viennent de lui, nous ramènent à lui, nous transforment en lui. Vivre ces vertus, c'est continuer la vie de Jésus.

Pour la charité, ce rapprochement est encore plus vrai que pour les deux autres. Notre-Seigneur n'a eu ni la foi ni l'espérance. Par sa vision de Dieu, il a édifié notre foi et par sa possession de Dieu, fondé notre espérance. Mais c'est sa charité qui devient notre charité, son amour qui devient notre amour. L'amour de charité est une très réelle amitié de l'homme pour son Dieu, amitié de l'homme pour son prochain. L'amitié est un bel amour vrai, désintéressé et dévoué, supposant ou proposant la réciprocité et se fondant sur une certaine communauté d'être et de vie. Malgré que Dieu lui soit tout, il est très difficile à l'homme de s'unir à lui par les liens d'une véritable amitié.

D'abord Dieu est trop esprit pour les êtres de chair que nous sommes. Il est trop immense pour nous. Au contraire, tant d'autres amabilités autour de nous se présentent à nos yeux et se font séduisantes qui sont adaptées à nous et refoulent ainsi l'inhumaine amabilité de Dieu. Les attraits divins, si grands soient-ils, risquent d'être réduits à rien par ceux tellement plus accessibles des personnes ou des choses qui nous entourent. Il faut également toute la révélation pour nous persuader de l'amour de Dieu car la raison ne nous le prouve pas. "Dieu est amour. Nous ne l'aimons que parce qu'il nous a aimés le premier. C'est en ceci que Dieu a bien voulu envoyer son fils comme victime pour nos péchés, comme sauveur du monde... que nous avons connu l'amour que Dieu nous porte" (1 Jn 4,10).

D'autre part, nous avons une grande faculté d'aimer. Cette capacité est même telle que rien de fini ne peut la combler. Tout amour laisse du vide dans l'âme. Dieu nous a faits pour lui et notre cœur n'est pas en repos tant qu'il ne le possède pas. Mais chacun de nous, plutôt que de se dilater en lui demeure replié sur soi. Il est difficile à l'homme de sortir de soi et de pousser son désir d'aimer jusqu'au pur et parfait don de soi. Très souvent, on ne fait guère plus que de s'aimer soi-même et de bon cœur. Même sous couleur de se donner, on est très occupé à se rechercher. Puis, on se fait des idoles. on les pare de tous les attraits. on leur attribue les plus chères perfections. On croit aisément leur donner tout son cœur. On se voue un amour éternel et cela dure un temps. Encore est-il assez rare, même le temps que durent les affections les plus fortes et les plus passionnées, qu'on arrive à dépasser l'amour de concupiscence pour s'élever vraiment à l'amour d'amitié et à l'oubli de soi. L'amour de l'homme est pauvre depuis la déformation originelle.

La grâce de Jésus se heurte à toutes ces difficultés. Malgré cela, elle nous pousse sans cesse à aimer Dieu d'une véritable amitié au point que nous vivions non plus pour nous mais pour lui, par une disposition permanente et une inclination constante. La grâce enracine dans notre nature la charité envers Dieu, c'est-à-dire une énergie latente au plus profond de nous-mêmes, capable de bouleverser notre existence de fond en comble et de surnaturaliser tous les actes de notre vie. L'état de grâce nous transporte jusqu'en Dieu, il nous unit à lui, nous transforme en lui. Un tel don dépasse celui de l'espérance qui imprime en nous tendance et mouvement vers Dieu mais la charité est déjà toute adhérence et conformité à Dieu.

Notre-Seigneur a surélevé dans l'humanité la capacité d'aimer. Il nous a sortis de notre égoïsme et délivrés de nos idolâtries. il a renouvelé l'amour humain jusque dans sa source. Cela, il l'a fait comme homme et comme Dieu. Comme homme, il réalise en lui, pour l'offrir à tous les siens, le prototype de l'amitié de l'homme avec son Dieu. Mais il n'est pas seulement un modèle, il agit au dedans de nous, il s'évertue à faire passer dans tous les membres de son corps mystique l'ardent amour pour Dieu dont il est lui-même embrasé. Comme Dieu, le Christ a cette autre prérogative d'être lui-même en sa personne le Dieu qui cherche à être aimé. Il nous montre combien Dieu est aimable et jusqu'à quelle extrémité il nous aime. Il cherche aussi à nous toucher de sorte qu'on n'a plus qu'à se laisser faire. L'amour du Christ pour son Dieu a revêtu la forme de l'amitié d'un fils pour son père. Jésus demeure dans le sentiment intime, intense et perpétuel, d'une présence adorée et aimée. Il aime et il est aimé. Ayant la vision de celui qu'il aime et dont il est aimé, il est toujours face à face avec lui. Il a pour lui un amour désintéressé, il ne cherche qu'à se dévouer et il est prêt à se sacrifier pour lui. Il se réjouit de ce qui sourit au père et souffre atrocement de ce qui offense Dieu. Cette grande amitié veut être contagieuse. Jésus aspire à la propager, à la communiquer parmi les siens, à la leur infuser. Il est le plus grand ami de Dieu. Il est donc notre chef et grâce à lui, notre pauvre cœur de chair peut éprouver de la tendresse pour le Père.

Le Christ, en tant que Dieu, est l'objet même de notre amour. Il est non plus seulement le propagateur de la charité mais l'auteur et le consommateur, le principe et la fin. Pendant sa vie, il a demandé qu'on l'aime par-dessus tous les amours humains. il veut répandre en nous, sans qu'elle perde rien de sa qualité divine, l'admirable charité qu'il porte au Père, l'amour que Dieu porte à Dieu. S'il se présente à nous comme l'objet à aimer, c'est pour qu'il nous soit plus facile de trouver le joint pour aimer Dieu. Il réussit à parfaire pour nous cette adaptation à ce qu'on aime, qui est si nécessaire dans tout amour et si malaisée dans ce grand amour. Il nous rend Dieu sensible pour ainsi dire. Il nous offre la réalité et l'intimité même de Dieu sous les formes les plus aimables en soi et les plus irrésistibles pour nous. En même temps, il nous offre les preuves les plus irrécusables que Dieu nous a aimés le premier et qu'il n'a rien épargné pour nous avoir en son amitié.

Comme Dieu, il surnaturalise ce pauvre cœur humain qui doit être le siège et le sujet d'une si haute amitié. Il met au fond de l'âme ce surcroît d'être et de vie qu'est l'état de grâce. Pas d'amitié sans une certaine communauté,

sans une certaine société. Nous devenons intimes avec ce que Dieu a de plus intime. De cet état dérive une aptitude à aimer Dieu comme il s'aime, ce qui constitue la charité.

Seigneur, mon coeur est avide, très avide mais les créatures l'intéressent plus que vous. Ce qu'il cherche, c'est une amitié terrestre, d'ailleurs éphémère et sitôt remplacée. Vous qui, comme Dieu, pouvez refaire le coeur humain, prenez le mien, chassez-en tout ce qui l'éloigne de vous, videz-le de tous les objets d'amour trop grossiers qu'il se plaît à chérir et mettez-y à la place votre amitié. Cette ardeur qu'il déploie pour poursuivre tant de choses vulgaires, tournez-la vers vous. A lui qui connaît des amitiés, des amours, découvrez-lui, apprenez-lui l'Amitié, l'Amour.

Seigneur, vous savez ce qu'un coeur humain peut parfois souffrir d'une déception de ce qu'on appelle un chagrin d'amour. Une vie peut en être bouleversée. Mais ils sont rares ceux qui ont du chagrin lorsqu'ils perdent la grâce. Apprenez donc aussi à ce pauvre coeur à éviter les fautes qui lui font perdre votre amitié, à faire un véritable acte de contrition pour la regagner. Il fait parfois tant de bassesses pour retrouver un amour terrestre. Seigneur, transformez mon coeur. Que dans sa charité sans cesse croissante, il en vienne à vous aimer comme vous vous aimez vous-même.

328 - La charité envers le prochain

"Que celui aime Dieu aime aussi son frère" (1 Jn 4,21)

Jésus qui nous donne la grâce d'aimer Dieu, nous donne aussi celle d'aimer le prochain. Le premier commandement, c'est "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force. Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même". Il ne saurait y avoir d'autre commandement plus grand que ces deux-là.

L'amitié avec Dieu et l'amitié avec le prochain sont si rapprochées qu'elles ne forment qu'une seule vertu du charité, aussi théologale dans un sens que dans l'autre. Jésus a recréé l'amitié humaine. "Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu ne haïras que ton ennemi. Moi, pour vous qui m'écoutez, je dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous persécutent afin d'être les fils de votre père qui est dans les cieux... Soyez miséricordieux comme votre père est miséricordieux car vous devez être parfaits comme votre père céleste est parfait" (Mt 5,43-48).

Jésus insiste sur cette réforme de l'amitié : "Je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme moi-même je vous ai aimés. Oui, comme je vous ai aimés, vous aussi, que vous vous aimiez les uns les autres. C'est à cela que tout le monde reconnaîtra que vous êtes pour moi vraiment des disciples, si vous avez de la dilection, de l'amitié les uns pour les autres" (Jn 13,34-35). Ainsi, nous devons avoir les uns pour les autres l'amour même que Jésus a eu pour nous et regarder le prochain comme si c'était Jésus lui-même.

Le Christ a voulu refaire entre nous tous la belle amitié humaine et la fonder dans l'amitié divine. Il a voulu que ses frères s'aiment entre eux en s'aimant en Dieu, qu'ils s'aiment plus dans l'esprit que dans la chair, que l'amour qu'ils se portent soit si profond, si spirituel et si grand qu'il mérite d'être éternel.

La tâche était lourde car l'homme est pauvre en amour. Le coeur humain se maintient difficilement au degré d'attachement et de désintéressement qu'exige la moindre amitié. Il dépasse malaisément l'amour de concupiscence et de convoitise. La longue fidélité, l'absolu dévouement, le renoncement qu'exige l'amour d'amitié lui pèsent, le lassent, sont au-dessus de ses forces. D'ailleurs dans presque tous ses amours, l'être humain demeure beaucoup plus sensible, pour ne pas dire sensuel, qu'il n'est spirituel. Les passions de l'amour sont foncièrement égoïstes et vont naturellement à la convoitise. Seuls les hauts sentiments de l'amour peuvent s'élever à l'amitié. On cherche plus spontanément à jouir ou à donner qu'à servir ou à se donner. On est hanté de soi. Il est dur et peu naturel de se renoncer assez pour aimer dans la perfection de l'amitié. Avec quel coeur ferons-nous la charité ?

D'autres difficultés proviennent des objets vers lesquels se portent nos amours. Dieu s'offre à nous comme une beauté trop lointaine et avec des amabilités trop spirituelles tandis que le prochain se présente avec des beautés trop proches et avec des attraits qui sont loin d'être spirituels. Si la beauté éternelle nous échappe, nous n'embrassons souvent que d'éphémères réalités. Le prochain n'est plus pour nous un être spirituel et immortel. Dès lors, nous nous éprenons follement pour des beautés vaines et superficielles. Le prochain devient celui qui nous plaît, celui qui multiplie en notre faveur les petites amabilités, qui nous prend en affection et considération ou qui nous donne des satisfactions. Le prochain est donc restreint. Dans la hiérarchie des amitiés, le bon ordre n'est pas toujours observé. Certains liens qui devraient demeurer sacrés sont négligés ou délaissés pour d'autres. D'ailleurs le prochain n'est jamais chéri en ce qu'il a de spirituel, de divin. Nous avons beaucoup de mal à vouloir et à lui faire du bien, à élever nos tendresses et nos amitiés sur le plan spirituel. Il fallait donc que Dieu nous donnât son fils pour nous apprendre à aimer tout le monde, à aimer comme lui, Jésus, a aimé son Père et ses frères.

Notre-Seigneur nous a d'abord révélé qui est notre prochain dans la parabole du Samaritain. Saint Paul a lui aussi écrit : "Il n'y a donc plus ni Grec ni Juif ni barbare ni Scythe ni esclave ni homme libre mais tout en tous, le Christ". Le genre humain est donc incorporé au Christ qui nous unit à Dieu.

Notre-Seigneur a également pour nous des sentiments humains. Son action invisible nous est garantie par sa vie qui a été une merveille d'amour humain. Jésus s'est offert en amitié à tous et à chacun. Il s'est révélé comme un père et comme une mère. Il a voulu être comme un frère. Il insinue qu'il s'unit à l'âme comme un époux. Il dit que nous sommes pour lui des amis, ses petits agneaux. Il reprend et dépasse dans son amour pour nous toutes les formes humaines de la parenté et de l'amitié, tous les liens possibles, les liens du sang, les liens du choix. Par ce qui se passe de lui à nous, il crée le modèle de ce qui doit se passer entre nous : "Je vous ai donné un exemple afin que vous agissiez vous aussi les uns envers les autres comme j'ai agi envers vous" (Jn 13, 15). Son commandement, vous le savez bien est que vous vous aimiez "comme je vous ai aimés".

Dans cette amitié humaine s'insinue l'amitié divine : "Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. Si vous observez mes commandements, vous demeurerez en mon amour tout comme moi j'ai observé les commandements de mon Père et je demeure en son amour (Jn 15,9-10). "Quand je vivrai en vous et que vous-mêmes vivrez en moi, vous connaîtrez que je suis en mon Père et vous en moi et moi en vous. Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime. Or celui qui m'aime sera aimé de mon Père et je l'aimerai et me révélerai à lui".

Dans les derniers jours de sa vie terrestre, le Christ nous fait ses plus grandes déclarations d'intimité. Il ramène toute la charité au coeur même de la grâce sanctifiante, grâce qu'il rattache à sa propre grandeur divine, à sa venue en nous comme Dieu, à sa demeure en nous avec le Père dont il est l'envoyé et avec l'esprit qui est leur envoyé. On voit dès lors dans quel amour il veut que nous demeurions et de quel amour il veut que nous nous aimions. Il nous commande de nous aimer comme il nous a aimés, lui qui nous aime comme son Père l'a aimé. Du reste, cet amour du Père embrasse dans le fils tous ceux qui sont unis dans ce fils.

L'amour de charité que Notre-Seigneur veut que nous ayons les uns pour les autres se trouve ainsi foncièrement rattaché à celui qui règne au sein de la Trinité et qui unit entre elles les trois personnes divines. La plus puissante et la plus vaste amitié humaine, celle qui est fondée en charité, s'inspire de la plus haute amitié divine. Elle y a son principe et sa fin, elle y trouve sa forme et son modèle. Lorsque nous nous aimons d'une vraie charité, c'est Dieu qui continue d'aimer par nous et de s'aimer lui-même en nous. C'est Dieu aussi qui se fait aimer dans tous ceux qu'il nous fait aimer.

C'est ce que demande Notre-Seigneur dans sa prière pour l'unité, pour la grande unité humaine absorbée dans l'unité divine. Par trois fois, Jésus demande que "tous soient un, comme toi-même, Père, tu es en moi et moi en toi, afin qu'eux aussi soient en nous, qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité... qu'ils soient un comme nous" (Jn 17,21-23).

Une telle forme d'amitié ne sera parfaite qu'au ciel. Mais elle est aussi faite pour la terre. Sans cette charité au fond des coeurs, entre les coeurs, il n'y a pas de chrétien ni de chrétienté. Quand on aime dans le Christ, l'amour est transformé. Jésus est en nous pour aimer comme il est dans le prochain pour être aimé. Sans diminuer notre coeur, il y joint le sien. Sans rien ôter à l'amabilité de nos semblables, il y superpose sa propre amabilité. Jésus nous donne son amour pour que nous puissions bien nous aimer en lui. Il l'explique dans la parabole de la vigne. "Je suis la vigne et vous, les sarments... Demeurez en mon amour... Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit" (Jn 15,5).

En se retrempeant dans le coeur du Christ, le coeur du chrétien ne perd rien de sa puissance d'aimer. Au contraire, il tire de la charité divine tout ce que celle-ci a de bon, se corrige, augmente sa faculté d'aimer. Dans le vrai christianisme, l'amour conjugal est transformé complètement.

Jésus s'identifie avec le prochain : "Ce que vous avez fait à un de mes frères, à l'un des plus petits, même à un seul, c'est à moi que vous l'avez fait" (Mt 24,40). Il s'agit donc de rendre, comme le bon Samaritain, tous les services, jusque aux plus terre à terre : donner à boire et à manger, habiller et loger, soigner dans les maladies, visiter dans les prisons.

"Aimons-nous les uns les autres car l'amour est de Dieu et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu, tandis que celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu car Dieu est amour (1 Jn 4,7-8). "Celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui" (1 Jn 4,16).

En chacun de nos frères, il y a un enfant de Dieu, à plus forte raison s'il est chrétien, "né de Dieu". "On ne saurait aimer Dieu sans l'aimer dans ses enfants et l'aimer dans ce qui est né de lui, c'est encore aimer quelque chose de lui". Le prochain, c'est "de la semence de Dieu", dit Saint Jean.

"Nous avons connu l'amour en ce qu'il a donné sa vie pour nous. Nous aussi, nous devons donner notre vie pour les frères. Si quelqu'un possède les biens du monde et que, voyant son frère dans le besoin, il lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui ? Petits enfants, n'aimons pas en parole et avec la langue mais en action et avec vérité. Par là, nous connaissons que nous sommes de la vérité et nous rassurerons nos coeurs devant Dieu...(1 Jn 3,16-19).

Si quelqu'un dit : j'aime Dieu, et qu'il hâisse son frère, c'est un menteur car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? (1 Jn 4,20). Dieu, personne ne l'a jamais vu (Jn 1,18). Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous et son amour est parfait en nous.

329 - Le Christ, chef du corps mystique

Dieu, dit saint Paul, a constitué le Christ, la tête de toute l'église. L'église est le corps du Christ et sa plénitude. Dans ces paroles de l'apôtre se trouve condensée toute la doctrine du corps mystique de Jésus-Christ. Cette doctrine si profonde a depuis lors occupé la pensée des Pères, fixé l'attention des grands théologiens et nourri la piété des fidèles. Aujourd'hui plus que jamais, l'esprit de Dieu invite l'épouse du Christ à contempler et à vivre intensément ce beau mystère.

Toute grâce donnée aux hommes, toute vie surnaturelle est un fruit de la rédemption. Or la rédemption n'existe que par la divine solidarité du corps mystique qui fait de Jésus notre chef et notre répondant. "C'est comme chef, dit saint Thomas, et non pas à titre privé et personnel, que Jésus a reçu la grâce pour la répandre sur tous les hommes. Ainsi par ses oeuvres le Christ a-t-il mérité pour lui et pour tous ses membres autant qu'un autre homme pour lui seul".

On objecte parfois que Notre-Seigneur ne pouvait pas souffrir pour nous ni expier des fautes qu'il n'a pas commises puisque la réparation doit venir de celui qui a commis l'offense. Saint Thomas répond : "Le chef et les membres ne forment ensemble qu'une seule personne mystique et c'est pourquoi la satisfaction du Christ appartient à tous les fidèles comme membres de Jésus-Christ". Ainsi, grâce à cette mystérieuse et divine solidarité, toutes les richesses du Sauveur, les mérites infinis de sa passion nous appartiennent et nous pouvons les présenter comme une rançon surabondante à Dieu le Père pour tous les péchés des hommes. Toute l'église, dit saint Thomas, est un seul corps mystique et le Christ en est la tête". Or la tête est la partie la plus éminente de l'homme, d'elle procèdent la force et le mouvement des autres membres et le gouvernement de leur activité. Cette prééminence appartient au Christ d'une façon spirituelle.

D'abord, par sa proximité de Dieu, il a reçu une grâce qui prime celle de toute créature car toutes les autres ont reçu le don de la grâce en vue de la grâce du Christ, selon cette parole de l'apôtre aux Romains : "Ceux qu'il a connus d'avance, Dieu les a prédestinés à devenir conformes à l'image de son fils pour qu'il soit le premier-né parmi beaucoup de frères". En second lieu, le Christ l'emporte en perfection parce qu'il possède la plénitude de toutes les grâces d'après ce dit saint Jean : "Nous l'avons vu plein de grâce et de vérité". En troisième lieu, il a le pouvoir d'influer et de produire la grâce dans tous les membres de l'église, selon ce mot de saint Jean : "Nous avons tous reçu de sa plénitude". C'est donc à bon droit que le Christ est appelé la tête de l'église.

L'influence du Christ se produit par tous les mystères de sa vie, de sa mort et de sa résurrection. "Toutes les actions et les souffrances du Christ, écrit saint Thomas, agissent instrumentalement par la vertu de la divinité pour opérer le salut de l'homme". Sa naissance à Bethléem, son baptême au Jourdain, sa tentation au désert, sa divine prédication, sa manière de vivre simple et familière, sa glorieuse transfiguration sont pour nous source de grâce, exemple de sainteté et principe de vie divine. Par la vertu de sa passion et de sa mort, nous mourrons au péché. Par le mystère de sa divine sépulture, nous sommes, au baptême, ensevelis avec le Christ et cachés en Dieu. Par sa triomphante résurrection d'entre les morts, nous retrouvons nous aussi une nouvelle vie, toute céleste et surnaturelle. Par son ascension enfin, nous entrons au ciel à la suite de Jésus, comme des membres unis à leur chef.

Cette influence vitale et cette vertu sanctifiante de la sainte humanité de Jésus sur tout le corps mystique s'exercent encore dans les sacrements. Ces admirables instruments de la grâce sont le moyen dont se sert la divine bonté pour établir et fortifier toujours plus, entre Jésus à l'action bienfaisante de notre chef mystique. Le baptême nous sanctifie en établissant entre Jésus et nous ce lien vital grâce auquel la sainteté de notre chef divin s'écoule en nous, ses membres. La confirmation nous confère le saint esprit en faisant de nous le mystique prolongement du Christ sur qui repose et en qui réside la plénitude de l'esprit-saint. Enfin et surtout, c'est l'eucharistie qui consomme l'unité du corps mystique.

Telle est la doctrine sur le rôle de chef qui revient au Christ.

Considérons maintenant la diversité des membres qui constituent le corps mystique. L'unité dans la multiplicité, c'est la loi qui préside à l'harmonie du monde. Elle apparaît non moins belle en cet organisme surnaturel qu'est le corps mystique. "La perfection qui se trouve en Dieu d'une manière simple et uniforme ne peut se rencontrer dans l'univers créé qu'en se divisant et en se multipliant. Ainsi la plénitude de grâce qui est toute réunie dans le Christ comme dans la tête, se répand diversement dans les membres pour que le corps de l'église soit parfait. Le Christ a constitué les uns apôtres, d'autres prophètes, d'autres évangélistes, d'autres encore pasteurs et docteurs, pour la consommation ou l'achèvement des saints".

Cette divinité des fonctions fortifie l'unité de l'église. Comme la multiplicité des organes fait ressortir davantage la cohésion vitale du corps humain et l'interdépendance de toutes ses parties, ainsi en va-t-il du corps mystique. La paix est assurée entre ses divers membres par la vertu du saint esprit qui vivifie le corps de l'église, comme l'enseigne saint Paul : "Tâchez de garder l'unité de l'esprit dans le lien de la paix".

Cette doctrine du corps mystique nous révèle le rôle du Christ, roi, prêtre et docteur de vérité. Comme roi, Jésus régit notre activité, dirige nos pas vers Dieu, suprême béatitude car la fonction propre de la royauté, c'est de diriger par les sentiers du bien, au terme où ils tendent, tous les membres d'une société. Docteur infailible de la vérité surnaturelle, le Christ nourrit nos intelligences du pain de la divine parole. Prêtre éternel enfin, Jésus nous communique cette vie divine qu'il nous a acquise par le sacrifice du Calvaire et qu'il nous transmet chaque jour, à l'autel, par l'admirable sacrement de la passion.

Par cet exposé, on comprendra mieux le sacrifice de la messe qui est substantiellement le même que celui de la croix car l'eucharistie est le sacrement de la passion, dit saint Augustin. La sainte messe ainsi comprise, avec la sainte communion faite dans le même esprit, nous portera à unir à l'immolation de Jésus le sacrifice de toute notre vie, à nous incorporer vraiment au Christ immolé et à vivre en plénitude de la grâce de notre baptême. Par là, nous achèverons en nous-mêmes "ce qui manque aux souffrances du Christ" et nous réaliserons pour notre compte ce que sainte Catherine de Sienne demandait à Dieu : "O Dieu éternel, recevez le sacrifice de ma vie pour le corps mystique de la sainte église".

330 - La communion des saints

Notre-Seigneur, dans son dessein de nous unir à lui de l'union la plus étroite et la plus intime, a formé entre nous et lui des liens de toute nature. Ce serait une erreur de croire qu'il n'y a de véritables que les réalités physiques soit matérielles soit spirituelles. Ce serait supprimer tout l'ordre juridique et les sciences objectives qui s'y rapportent, ignorer l'existence de droits et de devoirs envers les créatures raisonnables, méconnaître les relations multiples de supériorité et de dépendance qui les rattachent les unes aux autres. Ce serait encore se méprendre sur la nature des liens que l'affection établit entre des êtres qui s'aiment mutuellement; liens qui sans être formellement en tant que tels des réalités physiques, n'en sont pas moins de puissants moyens d'union entre amis ou entre les membres d'une même société. C'est sur ces liens mystiques, très réels, que repose le grand mystère de la communion des saints dont quelques aspects sont très utiles à la vie intérieure.

1) La communion des mérites

L'église forme une société parfaite, non seulement égale mais supérieure aux sociétés politiques et civiles. Elle tient de son divin fondateur la souveraineté royale et sa royauté est d'autant plus excellente qu'elle est ordonnée à une fin noble et spirituelle. Si elle est souveraine, ce n'est pas aux dépens de la royauté du Christ. C'est Jésus lui-même qui, dans l'église, est roi. Au jour de son Ascension, son entrée triomphante dans la cité céleste ne fut pas une abnégation de ses droits sur la cité terrestre qu'il venait de fonder. Invisible mais toujours présent, il gouverne son église par le chef visible auquel il a délégué une partie de ses pouvoirs et par les aides qu'il a adjoints à son vicaire sur terre.

C'est donc au Christ que sont assujettis ceux que le baptême a incorporés à l'église. Tous les chrétiens forment ce corps social dont Jésus est le chef juridique. Les degrés divers de la hiérarchie auxquels le divin rédempteur a communiqué une part de son pouvoir royal sont comme les articulations multiples grâce auxquelles tous les membres de cet organisme sont unis entre eux et rattachés à leur chef divin, le Christ. Par eux, comme par autant de nerfs moteurs, la tête transmet le mouvement au corps entier et toute l'activité de ses membres est ordonnée au bien commun du Christ plénier. L'église possède trois pouvoirs : le pouvoir de juridiction ou de gouvernement comme toute société temporelle, le pouvoir d'ordre et celui de magistère. Celui-ci accompagne le pouvoir de juridiction à tous les degrés et confère à ses titulaires le droit de proposer la vérité divine avec autorité au nom du Seigneur. Ce pouvoir d'ordre donne aux ministres de l'église la faculté d'administrer les sacrements, de présider au culte divin, d'être les intermédiaires obligés entre Notre-Seigneur et les fidèles, les médiateurs attirés entre Dieu et les hommes, pour offrir à Dieu les vœux de son peuple et dispenser aux âmes les trésors mis à notre disposition.

Tel est l'organisme surnaturel dont le chef est Jésus. Enfants de l'église, nous sommes en tant que tels membres du Christ, nous lui appartenons par l'effet du baptême qui fait de nous les membres de ce corps mystique dont il est la tête. Si nous sommes à Jésus en vertu de la rédemption et par notre agrégation à l'église, la réciproque est vraie aussi. Jésus nous appartient en quelque manière. Ses souffrances, les mérites de sa mort, les trésors de sa grâce sont à notre disposition. Il est notre sauveur et sa condition de rédempteur l'a dévoué tout entier à notre service. Quand nous sentons notre indigence, il nous est permis de nous approprier ses richesses infinies.

Lorsque nous éprouvons à la face de Dieu la honte de nos fautes nous pouvons nous présenter avec confiance devant la sainteté divine, revêtus des mérites du Christ. Car tous les trésors enfermés dans son âme nous appartiennent. Les saints, les âmes intérieures, ont de cette vérité une vue très nette et savent en faire le point d'appui de leur confiance illimitée. Pareillement, les âmes coupables que la vue de leurs prévarications porte au désespoir seront réconfortées par cette doctrine salutaire. "Je suis venu pour appeler non les justes mais les pécheurs". C'est pour eux qu'il s'est fait homme et qu'il est mort sur la croix. Jésus est donc à eux, à nous tous puisque tous, nous sommes pécheurs.

Les richesses du Christ nous appartiennent et non seulement les siennes mais, par lui et en lui, les biens spirituels de tous ses membres sont nôtres dans une certaine mesure et nous profitent. Cette vérité communément enseignée sous le nom de "communion des saints" n'est qu'une conclusion du dogme de notre incorporation au Christ. Par notre union à Jésus-Christ, tous nos mérites appartiennent à notre chef divin qui en est le premier auteur et d'où ils tirent tout leur prix. Ce sont les biens de Jésus autant que les nôtres mais les biens de Jésus appartiennent à chacun de ses membres. Par lui donc, nous avons part à toute bonne oeuvre accomplie par le plus humble des chrétiens comme par le plus éminent des saints.

D'ailleurs l'intention des saints ne vise pas seulement à leur utilité propre mais se conforme à l'intention même du Christ rédempteur et embrasse son oeuvre entière pour y coopérer et la compléter. Après avoir expié pour eux-mêmes, les saints offrent leurs souffrances en complément des souffrances du Christ : "J'accomplis ce qui manque aux souffrances du Christ pour son corps qui est l'église". Ainsi notre participation aux mérites des saints, le profit que nous tirons du commun trésor de l'église par les indulgences ou de toute autre manière, n'est qu'une extension du mystère de la rédemption qui nous incorpore au Christ et nous donne droit à tous les biens divins de notre chef.

Les conséquences pratiques de cette appartenance mutuelle est une obligation réciproque par laquelle notre vie toute entière est engagée au service de Jésus et doit être digne de lui et, d'autre part, notre divin sauveur se doit en quelque sorte à lui-même d'assister et de soutenir les siens en toute circonstance par le secours de sa grâce. Notre vie est à Jésus. Sur lui rejaillit la gloire de nos oeuvres saintes. A lui revient en premier lieu l'honneur de nos actes méritoires et de nos vertus. La contre-partie est vraie aussi : le déshonneur d'une vie coupable atteint notre chef lui-même et dépare la beauté de son corps mystique. Sur l'église retombent les fautes de ses enfants au grand préjudice de sa mission sanctifiante.

Jésus, de son côté, est tout à nous. Il a voulu contracter l'amoureuse obligation de soutenir de sa grâce les efforts des siens, surtout dans les circonstances où ils se dévouent pour sa cause. Il fortifie dans la lutte ses fidèles serviteurs. Il les aide admirablement dans les labeurs de l'apostolat. Il les remplit d'un saint courage dans les persécutions. Saint Augustin revient souvent sur ce principe d'une mutuelle communication de souffrance, d'action, de prière entre le Christ et ses membres. C'est de cette manière qu'il explique la phrase de saint Paul : "Je dois suppléer ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ dans ma chair".

2) La communion d'amour

Une liaison plus intime et plus douce que celle qui résulte des relations juridiques et sociales se forme entre les membres d'une même famille, l'union d'amour. L'église est une famille agrandie. Sans cesse, de Jésus à ses fidèles et des fidèles à Jésus, il y a un flux et un reflux incessant d'amour réciproque. Après avoir dit que la plus grande marque d'amour était de mourir pour ses amis, Jésus souffre la passion et meurt sur la croix. De leur côté, les disciples du Christ observent la loi du bien si contraire aux entraînements d'un siècle corrompu. Quelques-uns, plus généreux, quittent famille et avenir temporel pour son service. D'autres encore souffrent le martyre pour lui. Les mystiques dans leur ardeur vivent comme dans une extase continuelle d'amour. Entre eux et Jésus, il y a une espèce d'identité de vie, les voiles de la foi n'existent plus.

Le chrétien doit vivre une vie d'amour pour Dieu. Un chrétien sans amour est une branche desséchée, attachée encore, il est vrai, à l'arbre qui l'a produite mais ayant perdu son union vitale avec le tronc qui la porte, ne produisant plus ni feuilles ni fleurs ni fruits. Uni à son chef par l'amour, le chrétien l'est également à tous les membres du Christ. C'est la charité fraternelle qui harmonise sa vie avec celle de tous les fidèles. Dans la société civile dont la fin consiste dans la paix extérieure et dans la prospérité temporelle, le lien juridique l'emporte sur le lien moral, l'amour mutuel vient plutôt au second rang. Dans l'église au contraire, société des âmes, visant plus à la perfection intérieure qu'aux biens et à l'ordre purement extérieurs, corps mystique du Christ et assemblée des saints, le lien d'amour prend un relief particulier et constitue entre ses membres une force de cohésion et un principe unitif de premier ordre.

Pourtant ce lien de charité n'est pas seulement intérieur et caché, il tend à se produire aux yeux des hommes par les témoignages de la bienveillance et de la miséricorde chrétiennes. L'amour devient ainsi le signe manifeste et sensible du lien surnaturel qui unit les fidèles entre eux car l'église, bien que visible dans son unité sociale est cependant une société spirituelle et échappe par ce côté à la perception des sens. C'est la charité qui donne au monde le moyen de reconnaître l'union intime et profonde qui lie entre eux les membres du Christ. Elle ajoute à l'église ce supplément de visibilité qui lui manque de par son caractère spirituel et intérieur. "Qu'ils soient un comme vous, mon Père et moi, sommes un afin que le monde reconnaisse que vous m'avez envoyé... C'est à cela qu'on vous reconnaîtra pour miens si vous vous aimez les uns les autres".

331 - Communions sans action de grâces

En certains endroits, la presque totalité des fidèles quittent l'église avec ensemble aussitôt après la messe à laquelle ils ont communie. Aujourd'hui, on prend des habitudes de sans-gêne presque avec tout le monde, avec les supérieurs comme avec les égaux et les inférieurs et même avec Notre-Seigneur. Si cela continue, il y aura

beaucoup de communions et peu de vrais communiants. Si des âmes zélées ne s'emploient pas à remonter ce courant, il détruira peu à peu tout esprit de mortification et de vraie et solide piété. Pourtant Notre-Seigneur est toujours le même et nos devoirs envers lui n'ont pas changé.

L'action de grâces n'est-elle pas un devoir après un bienfait reçu et ne doit-elle pas être proportionnée au prix du bienfait ? Lorsque nous offrons une chose de quelque valeur à une personne amie, nous sommes légitimement attristés si elle ne se donne pas même la peine de nous en remercier par un mot. La chose est devenue fréquente aujourd'hui. S'il y a dans ce sans-gêne quelque chose qui nous blesse, que dire de l'ingratitude à l'égard de Notre-Seigneur dont les bienfaits ont incomparablement plus de prix que les nôtres ? A la communion, nous recevons l'auteur même du salut et un accroissement de la vie de la grâce qui est la vie éternelle commencée. Nous recevons une augmentation de la charité qui vivifie les autres vertus et est le principe même du mérite. Jésus a rendu grâces à son Père pour tous ses bienfaits. Il a remercié sur la croix et il ne cesse de remercier au saint sacrifice de la messe dont il est le prêtre principal. L'action de grâces est une des quatre fins du sacrifice, unie à l'adoration, à la supplication et à la réparation. A la fin du monde, le culte d'adoration et d'actions de grâces subsistera et s'exprimera dans le "sanctus", le chant de élus. Ainsi comprend-on que des âmes fassent célébrer des messes d'action de grâces pour suppléer à l'ingratitude des hommes. S'il est une chose pourtant qui demande une action de grâces spéciale, c'est l'institution de l'eucharistie par laquelle Jésus a voulu rester réellement parmi nous pour continuer d'une façon sacramentelle l'oblation de son sacrifice et nourrir nos âmes. Par l'eucharistie, il se donne à nous pour nous assimiler à lui. C'est le plus grand don que nous puissions recevoir. Combien est blessante l'ingratitude de celui qui ne sait pas dire merci après la communion par laquelle Jésus se donne à lui ! Les fidèles qui quittent l'église presque aussitôt après avoir communié ont-ils donc oublié que la présence réelle subsiste en eux, comme les espèces sacramentelles, environ un quart d'heure après la communion et ne peuvent-ils pas tenir compagnie à l'hôte divin pendant ce temps ? Il faut cependant faire une exception pour les gens réellement pressés par leurs occupations professionnelles, familiales ou autres. Ceux-là ne peuvent-ils pas trouver, au milieu de leur travail, un moment de recueillement ? En chemin de fer, ne peuvent-ils pas, pendant un instant, faire abstraction de ce qui les environne pour regarder en leur âme ? N'y a-t-il pas des métiers manuels qui laissent une certaine liberté à l'esprit ?

N'oublions pas que les saints ont souvent dit que l'action de grâces sacramentelle est pour nous le moment le plus précieux de la vie spirituelle. Il doit y avoir une union intime entre l'intelligence humaine de Jésus et notre intelligence obscurcie, obtuse, à l'égard des choses divines, entre sa volonté humaine fixée dans le bien et notre volonté chancelante, entre sa sensibilité si pure et la nôtre parfois si troublée. Dans la sensibilité du sauveur, il y a deux vertus de force et de virginité qui fortifient et virginisent les âmes qui s'approchent de lui.

Mais Jésus ne parle qu'à ceux qui l'écoutent, qu'à ceux qui ne sont pas volontairement distraits. Nous ne devons pas seulement nous reprocher nos distractions directement volontaires mais celles qui le sont indirectement par suite de notre négligence à considérer ce que nous devons considérer, à vouloir ce que nous devons vouloir, à faire ce que nous devons faire. Cette négligence est source d'une foule de péchés d'omission qui passent presque inaperçus à l'examen de conscience. Bien des personnes qui ne se trouvent pas de péchés parce qu'elles n'ont commis rien de grave, sont pleines de négligence indirectement volontaires et par suite coupables. Ne négligeons pas le devoir d'action de grâces. Quels fruits peuvent porter des communions faites avec tant de sans-gêne ?

Le jour où nous considérons l'union intime avec Dieu comme chose secondaire, nous ne tendons plus à la perfection, nous perdons de vue le sens et la portée du précepte suprême : "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toutes tes forces". Notre-Seigneur n'est plus un jugement de sagesse, nous commençons à glisser sur la pente de la sottise spirituelle. C'est à cela qu'on arrive par la négligence de l'action de grâces qui entraîne la négligence dans l'adoration.

Tout bienfait demande un remerciement. Un bienfait sans mesure demande un remerciement proportionné.

Comme nous ne sommes point capables de l'offrir à Dieu, demandons à Marie médiatrice de venir à notre secours et de nous obtenir de participer à l'action de grâces qu'elle offre à Dieu après le sacrifice de la croix.

Demandons à Notre-Seigneur humblement mais ardemment la grâce d'un grand esprit de foi qui nous permettra de "réaliser" chaque jour un peu mieux le prix de l'eucharistie.

Demandons la grâce de la contemplation surnaturelle de ce mystère de foi, c'est-à-dire la connaissance vécue qui est le principe d'une action de grâces fervente dans la mesure où l'on a le plus conscience de la grandeur du don reçu.

332 - Le détachement

Dans l'Encyclique "Rerum omnium", Pie XI déclare que "tous les chrétiens doivent, de par la volonté de Dieu, tendre à la sainteté de la vie... Que personne n'estime que cette invitation ne s'adresse qu'à un petit nombre très choisi et qu'il est permis aux autres de rester dans un degré inférieur de vertu".

Il est vrai, pour les uns, l'appel à la perfection est un appel éloigné, des circonstances indépendantes de leur volonté les privent des moyens de l'obtenir. Mais que des fidèles qui ont des secours en abondance restent loin de la sainteté, ceux-ci seront sévèrement jugés : "A qui il a été beaucoup donné, il sera beaucoup demandé".

La perfection que nous pouvons atteindre ici-bas n'est pas la perfection absolue, l'absence de toute faute, de toute faiblesse. Cette perfection est celle du ciel, celle de la terre est l'état d'une âme qui, s'étant affranchie de toute attache superflue, veut d'une manière habituelle, et non à coups de volonté, tout ce que Dieu veut et ne veut rien que ce que Dieu veut. Très juste est la parole de saint Augustin : "Minus te amat qui tecum aliquid amat quod non propter te amat", "Celui-là t'aime moins qui aime avec toi quelque chose qu'il n'aime pas pour toi" (Conf. 10,29). Saint François de Sales dépeint "ces tendres jeunes âmes... qui ne peuvent pas encore prendre l'essor et voler au plein air de l'amour sacré, retenues dans une multitude de mauvaises inclinations. (Leur amour est sincère et vrai mais) encore faible et jeune, environné d'une quantité d'autres amours et il ne peut produire tant de fruits comme il le ferait s'il possédait entièrement le coeur. Certes comme les menus dérèglements en paroles, en gestes, en habits, en passe-temps, en folâtreries ne sont pas à proprement parler contre la volonté de Dieu, aussi ne sont-ils pas selon icelle, ainsi hors d'icelle et sans icelle".

Il faut bannir de l'âme, déclare saint Jean de la Croix, tous les appétits dérégés, non seulement ceux qui constituent des fautes mortelles ou vénielles, mais aussi les imperfections si minimes soient-elles car, si l'âme n'est pas affranchie de toutes les affections provenant de sa volonté propre, même des plus légères, elle n'est plus une avec la volonté de Dieu. Ainsi doit-elle perdre la coutume de parler beaucoup, renoncer à satisfaire toute curiosité, ne pas rester attachée aux objets qui flattent sa nature : personne, cellule, vêtement, genre de nourriture. Si elle cède par faiblesse à quelqu'une de ces inclinations, elle ne cesse pas d'être unie à la volonté de Dieu parce que sa disposition habituelle de ne vouloir que la volonté de Dieu peut subsister mais des imperfections délibérées et qui ne sont pas combattues "non seulement empêchent la divine union mais elles empêchent d'avancer dans la perfection".

Saint Thomas enseigne que la perfection est la disposition par laquelle on renonce à tout ce qui empêche le coeur de se donner entièrement à Dieu, disposition qui ne se trouve ni chez les commençants ni chez les profitants. Les uns et les autres gardent en eux des attaches qui empêchent l'élan constant de l'âme vers Dieu. L'homme, enseigne saint Thomas, reçoit de Dieu l'impulsion au bien général mais il se détermine à vouloir soit le bien réel soit le bien apparent.

Les biens véritables sont : l'augmentation de la gloire de Dieu que nous devons rechercher dans toutes nos actions, les avantages spirituels que nous pouvons retirer de tous nos actes car ce qui accroît la gloire de Dieu accroît toujours le bien de la créature, l'accroissement de l'amitié de Dieu qui a dit : j'aime ceux qui m'aiment, l'accroissement des vertus, des mérites et par là même de la récompense éternelle, le bien des âmes, leur sanctification ou leur salut. Voilà ce que Dieu veut pour nous. Quand nous agissons dans ces intentions, notre volonté est conforme à la volonté divine, elle ne fait qu'un avec cette très sainte volonté.

Les biens apparents et trompeurs qui sollicitent notre nature sont : les jouissances égoïstes, le plaisir d'imposer notre volonté, notre jugement, de montrer notre supériorité en toutes choses, la joie d'avoir l'estime des hommes, de recueillir des éloges, des marques d'affection naturelle, de jouir de nos aises, de savourer certains plaisirs des sens non motivés, en préférant des occupations agréables à des travaux utiles. Outre ces biens faux et séducteurs, il y a les biens relatifs : santé, bien-être, fortune, science, accroissement des talents. Ce sont de vrais biens si on s'en sert pour la gloire de Dieu et selon ses volontés. Mais quand on les recherche pour eux-mêmes à cause des satisfactions qu'ils procurent et non pour les faire servir au plan divin, il y a désordre et l'amour de ces biens est superflu et nuisible.

La grâce divine pousse l'homme à rechercher les biens véritables. La nature, avide de tout ce qui la satisfait, l'incline souvent à poursuivre des biens apparents. Si l'homme résiste à la grâce et cède à la nature, renonçant aux biens surnaturels, il les dédaigne, il ne consent pas à leur donner l'estime qu'ils méritent, il n'en voit plus le prix. Au contraire, il se plaît à surestimer les biens apparents par lesquels il se laisse fasciner, il a pour ces biens une complaisance déraisonnable qui est voulue, entretenue, amplifiée. S'il agit ainsi, non par un acte de faiblesse promptement regretté, désavoué, réparé, mais délibérément, fréquemment, habituellement, il y a affection désordonnée, détachement imparfait. L'affection désordonnée comporte un double désordre : l'erreur dans l'intelligence et la servitude dans la volonté. L'erreur dans l'intelligence est de croire qu'il est bon de rechercher la satisfaction de son amour-propre, de ses caprices, de ses petites passions et de ne pas regarder comme un grand bien le sacrifice de ces jouissances. L'âme en péchant contre la lumière en vient à ne plus voir aussi bien les raisons qu'elle a de tout sacrifier à Dieu et les immenses avantages qu'elle gagnerait à être plus généreuse. Si elle continue d'estimer les vertus qu'elle pratique, elle ne comprend plus le prix des vertus qu'elle néglige. Il y a une servitude dans la volonté qui, s'étant laissée vaincre, a perdu sa liberté. On devient l'esclave de celui par lequel on s'est laissé vaincre. Tout au contraire, celui qui lutte énergiquement contre sa nature obtient de la dominer.

D'abord on vise principalement et on s'applique à éviter les péchés graves, à résister aux convoitises qui militent contre l'amour divin. Les âmes ont encore à ce degré peu de lumière mais elles ont assez de foi pour comprendre le désordre du péché mortel et les dangers auxquels il expose. Elles veulent se sauver mais, à côté de ce désir de salut, que d'attaches aux faux biens. Plaisirs, richesses, honneurs sont désirés et recherchés et, quand ils peuvent être obtenus sans faute grave, on n'en voit pas la vanité, on y demeure affectionné.

Les efforts que les profitants ont faits pour servir leur Dieu leur ont valu des lumières que n'ont pas les débutants : sur l'importance du salut, sur la bonté de Dieu dans l'incarnation, la rédemption, l'eucharistie, sur les droits qu'il

a d'être servi, d'être aimé, sur les avantages de la prière, sur le prix des sacrements, sur la gravité de leurs devoirs, la laideur du péché. A côté de ces lumières et y correspondant, se trouvent des désirs sincères, des résolutions fermes d'observer certaines vertus, celles surtout qu'ils se sont appliqués à pratiquer. Mais ces chrétiens pieux conservent encore des attaches plus ou moins conscientes à ces biens apparents et trompeurs que nous avons signalés : jouissances d'amour-propre, de propre volonté, plaisirs des sens. Ils s'accordent beaucoup de satisfactions vraiment superflues parce que ce n'est peut-être pas péché, disent-ils. Ce sera des voyages inutiles, des lectures frivoles; des jeux prolongés, des recherches d'un bien-être excessif ou des plaisirs de la bouche. Toutes ces satisfactions leur paraissent désirables. Il leur semble bon de se les procurer. C'est un aveuglement le plus souvent inconscient mais très funeste. Il en est qui abritent leur médiocrité sous le couvert d'une fausse humilité : viser trop haut serait présomption de ma part, disent-ils. Ceux qui n'ont qu'une piété calculée sont non seulement éloignés de la perfection mais ils n'y aspirent pas. Leur idéal reste petit. Ce qu'ils désirent sont des vertus moyennes qui ne coûtent guère à la nature. D'autres âmes moins égoïstes, plus courageuses, luttent mieux contre les penchants de la nature et s'efforcent de se renoncer en tout mais elle ne sont pas parvenues au complet détachement. Elles veulent faire leur devoir, pratiquer les vertus mais elles ne rejettent pas fermement toute vie humaine, tout attrait superflu. Ces âmes sont plus que pieuses, elles sont ferventes et en route vers la perfection mais elles ne l'ont pas encore atteintes, elles ne sont pas entièrement libérées de leurs attaches superflues. Au contraire, l'âme qui s'est détachée des vaines attaches comprend beaucoup mieux que seuls ont une vraie valeur les intérêts de Dieu et les biens surnaturels. N'obéissant plus à ses goûts, elle est très libre. Saintement indifférente aux choses de la terre, elle aspire à Dieu, elle trouve son bonheur dans l'union d'amour.

Les attaches superflues, voilà le grand obstacle à la perfection.

D'abord, le parfait détachement est un don de Dieu qui seul peut mettre dans l'âme la disposition ferme et constante de rejeter tous les vœux désordonnés et de ne poursuivre que les volontés divines. Mais Dieu qui commence en chacun l'oeuvre de la sanctification ne la continue que selon la mesure de notre fidélité. Il ne rend pas pleinement renoncés ceux qui ne désirent pas sincèrement et fortement le plein renoncement.

Il faut donc, de toute nécessité, lutter contre ses inclinations naturelles. "J'ai combattu le bon combat. Je châtie mon corps et je le réduis en servitude"; disait saint Paul. Seuls les vaillants qui châtie leur corps, le maîtrisent et échappent à son esclavage. Saint Ignace recommande d'agir contre les inclinations naturelles : il faut surtout contrarier avec énergie et constance les penchants les plus violents. Saint François de Sales : "Puisque vous connaissez de quel côté vos ennemis vous pressent le plus, il vous faut roidir et vous bien fortifier et tenir garde en cet endroit-là. Il faut vous porter au rebours de vos coutumes et inclinations" (T. 21, p. 56). L'Imitation ajoute : "Plus vous vous ferez de violence, plus vous ferez de progrès". Ceux qui s'appliquent ainsi à briser leur nature comprennent la portée des paroles du Sauveur : "Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive. Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il a ne peut être mon disciple". Donc avant tout il faut se renoncer, c'est-à-dire ne rien donner à la nature hors de ce que Dieu veut qu'on lui donne et s'appliquer à la contrarier pour mater ses instincts.

Mais nous devons aussi surveiller les mouvements de notre âme. Notre vie extérieure est toujours commandée par notre vie intime. Donc si nous voulons agir toujours divinement, nous devons réprimer nos sentiments désordonnés et n'entretenir en nous que les sentiments surnaturels. Clément d'Alexandrie distinguait les quatre passions qui sans cesse agitent nos âmes : le désir, le plaisir, la crainte et la douleur. Saint Jean de la Croix explique comment nous devons toujours surnaturaliser ces quatre sentiments. Ils sont produits en nous par toutes nos affections, bonnes et mauvaises. Si on s'y laisse aller, ils entretiennent et accroissent les affections dont ils procèdent. Plus on nourrit ses désirs, plus on cède à ses soucis, plus ils deviennent obsédants. La plupart des distractions qui rendent la prière difficile viennent des attaches connues ou inaperçues. Nous devons donc toujours examiner quel est l'objet habituel de nos désirs, de nos préoccupations, de nos joies, de nos peines. C'est le moyen de bien connaître nos dispositions foncières et les attaches que parfois nous nous dissimulons à nous-mêmes.

Puis nous devons nous efforcer de couper court à tous les sentiments purement humains. Nous devons prendre soin de n'entretenir en nous que des désirs saints, que des craintes inspirées par la foi. Nous devons ne nous affliger délibérément que de ce qui offense Dieu et ne nous réjouir volontairement que de ce qui favorise les intérêts divins. Pour tout le reste, disons toujours : tout ce que vous voudrez, faites votre volonté et non pas la mienne. Alors nos attaches superflues, n'ayant plus de soutien, tomberont et notre âme acquerra la pleine maîtrise d'elle-même. Évidemment une telle surveillance n'est possible qu'à celui qui prie sans cesse. En demandant instamment, avec persévérance, le secours divin et en faisant de grands efforts, on obtient de bien posséder son âme et Jésus dira : "Je ne vous regarde pas comme mes serviteurs mais je vous appelle mes amis".

333 - L'égoïsme

Quand nous nous donnons la peine de réfléchir un peu sur le but, l'organisation, l'esprit de nos sections de jeunes, nous voyons tout de suite qu'elles ont un ennemi, un ennemi très puissant, très sournois et qui peut à lui seul les entraver, c'est-à-dire empêcher le bien de se faire parmi nous. Cet ennemi, c'est l'égoïsme.

Toutes, vous savez ce que c'est l'égoïsme mais je crois qu'il est très utile que nous voyions ensemble les formes de l'égoïsme et aussi les moyens de le combattre. L'égoïsme est le défaut de la personne qui rapporte tout à soi, qui pense toujours à elle-même, à ses aises, à sa commodité avant de penser aux autres. Dans la vie de famille, il n'y a peut-être pas un seul défaut qui ait causé autant de peine, de froissement, de désordre que l'égoïsme.

Prenons l'exemple d'une jeune fille égoïste. Le matin, sa première préoccupation est de calculer comment elle pourra éviter tel travail, faire plutôt ce qui lui plaît que ce qui plaît aux autres, en un mot ne pas se gêner, ne pas se forcer. Alors, du premier coup, nous voyons que, si on cherche à éviter, à ne pas faire, un travail, il faudra bien que quelqu'un d'autre le fasse, de sorte que cette jeune fille charge sa mère, oblige sa mère ou ses soeurs à faire le travail. Une telle conduite n'est-elle pas honteuse et ne fait-elle pas souffrir les autres ?

Une autre forme de l'égoïsme est de vouloir que les autres se plient à nos idées, à nos désirs, en un mot qu'ils nous obéissent. C'est toujours la même chose : penser à soi, à ses goûts et non aux goûts de ceux qui nous entourent. On veut être maître parce que c'est plus agréable, plus commode pour soi. Quand vous entendez dire qu'une jeune fille fait marcher tout le monde à la maison, dites-vous bien que celle-là est une égoïste et que personne autour d'elle n'est heureux. Ce qui arrive toujours, c'est que ces personnes ne sont pas aimées. Elles n'aiment pas les autres, ne veulent pas se sacrifier, se dévouer pour les autres. Par un juste retour des choses, personne ne les aime non plus. Elles rendent les autres malheureux et elles-mêmes ne sont pas heureuses.

Autre forme de l'égoïsme : se plaindre tout le temps. Il y a des jeunes filles qui se plaignent de tout et de tout le monde. Elles ne veulent pas croire que les autres aient aussi des misères et des difficultés. C'est elles et elles seules qui ont toujours à souffrir. D'où cela vient-il ? Ont-elles vraiment plus à se plaindre que d'autres ? Non, elles ne pensent qu'à leurs petites misères. C'est encore de l'égoïsme. Si elles pensaient un peu moins à leurs propres misères et un peu plus à celles des autres, elles se plaindraient moins.

Je ne vous parle jusqu'à présent que de l'égoïsme familial mais quand on est égoïste, on peut faire le même mal à la vie sociale, à la vie paroissiale.

L'égoïsme est donc, par sa nature même, ce qu'il y a de plus contraire au rôle que Dieu a donné aux jeunes filles. Tout naturellement, elles aiment à faire plaisir, à se dévouer, à se donner du mal pour les autres. C'est le rôle tout particulier de la femme, de sorte que l'égoïsme, c'est vraiment les rôles renversés, le plan de Dieu détruit. Ce plan si beau, si grand, qui donne à la jeune fille et à la mère de famille une autorité, une influence profonde dans la famille, ne devient vrai et réel que dans la mesure où la jeune fille et la femme sauront s'oublier elles-mêmes pour penser aux autres. Le don de soi, l'oubli de soi est quelque chose de beau, de magnifique. Dieu récompense ce sacrifice en permettant que ce soit précisément celles qui s'oublient elles-mêmes qui soient vraiment maîtresses par leur influence, tandis que les égoïstes qui rapportent tout à elles et voudraient être maîtres, ne le sont jamais.

Toujours s'oublier, se donner, est-ce facile ?

Les unes diront que oui et d'autres que non. Elles auront toutes raison. Quand on se dévoue sincèrement et constamment, on a une très grande joie au-dedans, dans le coeur et on finit pas le trouver tout simple et tout facile. Cependant, il faut reconnaître que, pour se donner, se dévouer, il faut se renoncer, se sacrifier et cela à tous les instants. C'est justement ce qui fait le charme des jeunes filles dévouées.

Mais où trouver la force de se sacrifier ainsi ? Comme toujours, c'est dans la prière que nous trouverons cette force. Nous nous souviendrons que "ce n'est pas en recevant quelque chose qu'on aime vraiment mais c'est en donnant".

Soyons bien sûres aussi que Dieu qui, après nous avoir tout donné, s'est donné lui-même à nous sans mesure sur la croix et dans l'eucharistie. Il nous donnera aussi la force nécessaire pour remplir à la maison et partout ce rôle providentiel qui est de se faire "toute à tous".

Vous le voyez, Mesdemoiselles, le but, l'organisation, l'esprit des sections de jeunes, c'est la condamnation même de l'égoïsme puisque c'est, avant tout, de s'entraider les unes les autres, de penser les unes aux autres, de se faire du bien les unes aux autres.

334 - Quand l'enfant est malade

Mon Dieu, je sais bien, elles viendront sûrement, ces heures d'angoisse où il faudra que notre enfant connaisse la souffrance, la maladie, où, impuissants, nous le verrons, lui hier encore gai et vif comme un oiseau débordant de vie, fauché brutalement, petite chose qui geigne et palpète au creux du berceau. Nous connaissons une nouvelle et poignante souffrance, celle de la mère et du père, souffrance unique, infinie, que seuls peuvent comprendre ceux qui sont passés par là. Mon Dieu, aidez-nous à être prêts pour ces heures douloureuses.

Soutenez notre foi. Redonnez-nous, sous le choc brutal des événements, le sens profond de notre vocation familiale afin que, comme l'apôtre, "dans la détresse, nous évitions le désespoir". Il est si naturel de réagir en païen ou du moins de perdre sa belle ardeur chrétienne des jours de prospérité, de céder à l'affolement et d'affoler les autres, d'être pour eux une cause supplémentaire d'épreuve. En ces jours d'angoisse, notre vie si harmonieuse, si bien réglée, est toute bouleversée. Le monde extérieur n'existe plus, ni parents ni amis ni voisins ni rien. Toute notre âme est suspendue à ce petit être, cette chair de notre chair qui souffre et pour qui nous ne pouvons rien.

Notre vie intérieure elle-même résiste difficilement aux coups de la tempête. Envolés, notre recueillement, notre paix intérieure. Savons-nous encore prier ? Ainsi les apôtres sur le lac démonté, affolés malgré la présence du Seigneur, croyaient déjà tout perdu. Alternatives d'espérance folle et de désespoir total. Découragés, nous errons dans la maison désolée, bons à rien, lassés, dégoûtés de tout. En entendant cette plainte qui perce notre cœur, ne voilà-t-il pas que se lève en notre âme le souffle âpre de la révolte ? Jadis pourtant, nous avions doctement disserté sur le problème du mal. Il nous avait troublé quelque temps mais, en hommes qu'un système vite rassure, nous étions sortis de la crise, d'ailleurs très intellectuelle. En face du lit où notre enfant souffre et se débat aux prises avec les grandes forces qui le roulent et l'étreignent impitoyablement, se lève en nous, instinctive, la révolte contre Dieu, l'horreur devant la souffrance innocente. Malgré nous, nos poings se serrent, déjà s'en va notre belle soumission au Dieu de miséricorde et d'amour.

Moments tragiques ! Ce n'est rien de mettre au monde nos enfants, de travailler, de peiner pour eux, de les élever quand ils vivent et prospèrent. Mais les voir souffrir, pâlir, changer leur regard et leur voix et déjà les sentir qui vous échappent. Épreuve terrible que seuls un père et une mère peuvent comprendre. Combien de fois nous faudra-t-il les enfanter à nouveau avant d'en faire des hommes ? Avant que, sortis des pièges de l'enfance, ils nous quittent cette fois pour de bon, pour faire leur vie à leur tour ?

Dans ces heures où le vent de l'épreuve souffle sur nous, lorsque s'effondre le fragile édifice de notre vie intérieure, Marie, vous qui avez vu souffrir et mourir votre fils et quel fils, priez pour nous, aidez-nous à tenir comme vous dans l'adhésion et dans la compassion, debout, au pied de la croix.

Pourtant, si nous savions les porter avec fruit, ces durs moments seraient pour nous des moments privilégiés, heures nécessaire pour que nous grandissions dans l'amour de Dieu, pour que nous prenions une conscience aiguë de notre impuissance, pour que nous réalisions à quel point non seulement notre vie échappe mais encore celle des êtres à qui nous avons donné le jour. Heures efficaces pour que se purifie notre amour maternel et paternel, pour que nous apprenions à aimer nos enfants comme Dieu veut que nous les aimions, pour leur fin surnaturelle, soucieux avant tout de leur croissance dans l'amour. La puissance d'amour qui nous soulève, plus forte que toutes les fatigues, qui nous rend capables de tous les efforts, de toutes les patiences, c'est le reflet de votre amour de Père et elle nous aide à le pénétrer un peu. Rectifiez, purifiez notre amour afin que nous servions nos petits comme Marie servait Jésus et que ce que nous faisons pour eux soit en vérité fait à vous. Alors la grâce cachée dans ces heures d'épreuve nous évitera d'en faire des souffrances stériles, ces souffrances dont on sort écrasé, fatigué, moins chrétien, plus porté à jouir des biens de la vie dans le sentiment aigu de leur précarité.

Nos enfants aussi sortent parfois "gâtés" de ces tribulations.

Pourtant, si nous avons assez d'amour surnaturel, nous saurions les aider à en tirer de leur côté un bien spirituel au lieu d'en faire une occasion d'anéantir le peu que nous leur avons donné déjà. Nous comprendrions que ces moments où l'enfant, par la force des choses, se trouve isolé de ses frères et sœurs, détaché de ses jeux, aux prises avec la souffrance physique, sont exceptionnellement favorables au développement de sa vie spirituelle et des vertus morales qui en sont le support : courage, obéissance, patience... Ce sera pour lui le moment d'accroître son amour de Dieu. Il apprendra à jeter vers celui de qui dépendent toutes choses l'appel profond de la créature : "Seigneur, guérissez-moi". Mieux encore, on saura lui révéler peut-être l'esprit d'offrande et de sacrifice par amour. La guérison venue, il dira la prière de reconnaissance et d'action de grâce. Les heures heureuses de la convalescence pourront être aussi l'occasion d'une intimité plus grande avec sa mère et permettre de ces causeries au cours desquelles l'âme se forme. Ainsi la maladie, au lieu de le gêner, de renforcer en lui l'esprit de caprice, de désobéissance, d'égoïsme, de lâcheté aura servi à le viriliser. Il en sortira plus homme et plus chrétien. La maladie aura été pour lui une véritable retraite spirituelle.

Ce sera aussi pour toute la communauté familiale l'occasion d'approfondir son union par l'épreuve partagée, de développer la vie spirituelle collective par l'effort et l'esprit chrétien de chacun. L'effort réciproque des parents pour rester optimistes, pour se reconforter et garder la paix, le calme surnaturel, pour mettre cette épreuve sous le signe de Dieu, pour vivre en esprit d'oblation et de soumission, les rapprochera d'une façon nouvelle. Leur union conjugale s'approfondira car rien n'unit comme la souffrance commune, la lutte commune, les espérances partagées. Au feu de l'épreuve fondront les égoïsmes. Ils connaîtront une nouvelle et merveilleuse union dans la palpitation de leur chair souffrante. Ils verront que la vie familiale n'est pas un rêve idyllique, même spirituel, mais qu'elle doit passer par les angoisses et les échecs.

Les autres enfants trouveront, eux aussi, l'occasion de développer leur esprit chrétien. Pendant quelques jours, quelques semaines peut-être, ils passeront en quelque sorte au second plan. Ils apprendront ainsi un peu à s'oublier, ils s'uniront à toute la communauté dont ils partageront en quelque mesure les soucis et les travaux. Ils sauront à l'occasion se rendre utiles, ils s'ingénieront à faciliter le train de vie familial, à ne pas fatiguer le petit malade, à lui faire plaisir. Ils prieront pour lui. De combien de trouvailles délicieuses, de témoignages émouvants de délicatesse un cœur d'enfant n'est-il pas capable ? Si nous avons su réaliser dans notre foyer un milieu bien chrétien, bien vivant, ils découvriront ces choses presque tout seuls.

Ainsi du plus petit au plus grand, chacun prenant sa part de l'épreuve, la croix sera moins lourde. Ces heures douloureuses auront été, en fin de compte, pour toute la communauté familiale, des heures fécondes, des heures bénies.

Que le Seigneur nous aide à faire de notre foyer un foyer vraiment chrétien afin que nous n'aimions pas seulement nos enfants avec nos cœurs de père et de mère mais surtout comme des âmes qui nous sont confiées, que nous avons à faire grandir dans l'amour. Alors nous pourrions vraiment remplir notre mission familiale. Alors nous saurons rester fermes et unis à Dieu aux heures où nous serons crucifiés jusqu'à la chair de notre chair. S'il faut que nous allions jusqu'à la consommation du sacrifice, nous trouverons la force, dans la plénitude d'une foi efficace, de redire la parole sublime que tant de parents courageux ont su dire au cours des siècles :

"Mon Dieu, vous me l'aviez donné, vous me l'avez repris, que votre saint nom soit béni !".

O mères qui avez vu mourir le premier et l'unique enfant, rappelez-vous cette nuit, la dernière, auprès du petit être gémissant, l'eau qu'on essaye de faire boire, la glace, le thermomètre et la mort qui vient peu à peu et qu'on ne peut plus méconnaître.

Mettez-lui ses pauvres souliers, changez-le de linge et de brassière. Quelqu'un vient qui va le prendre et le mettre dans la terre. Adieu, mon bon petit enfant, ô chair de ma chair !

Paul Claudel (chemin de croix, 4^{ème} station)

La quatrième station est Marie qui a tout accepté.

Voici au coin de la rue qui attend le trésor de toute pauvreté.

Ses yeux n'ont point de pleurs, sa bouche n'a point de salive.

Elle ne dit pas un mot et regarde Jésus qui arrive.

Elle accepte, elle accepte encore une fois.

Le cri est sévèrement réprimé dans le cœur fort et strict.

Elle ne dit pas un mot et regarde Jésus.

La mère regarde son fils; l'église, son rédempteur.

Mon âme va violemment vers lui comme le cri du soldat qui meurt.

Elle se tient debout devant Dieu et lui offre son âme à lire.

Il n'y a rien dans son cœur qui refuse ou qui retire.

Pas une fibre en son cœur transpercé qui n'accepte et ne consente.

Comme Dieu lui-même qui est là, elle est présente.

Elle accepte et regarde ce fils qu'elle a conçu dans son sein.

Elle ne dit pas un mot et regarde le saint des saints.

335 - **Tes enfants seront autour de ta table comme des plants d'olivier**

Ainsi chante le graduel de la messe de mariage. Il annonce aux époux la fécondité comme une bénédiction de Dieu. Ces enfants à qui ils devront enseigner les voies de la sainteté et de l'amour de Dieu, voici qu'ils leur sont promis comme une grande joie ici-bas avant d'être leur couronne dans le ciel. Et pourtant, ce n'est guère dans cet esprit que nos prétendues familles chrétiennes envisagent le plus souvent la venue de l'enfant en leur foyer.

Pénétrées à leur insu de l'esprit du monde païen qui les entoure, beaucoup en viennent à redouter l'accroissement de leur famille, à considérer comme un fardeau intolérable ce que Dieu leur promet comme une grande joie.

"Beaucoup osent nommer les enfants une charge fastidieuse de la vie conjugale", écrit Pie XI. En vérité, quand on y songe, n'est-ce pas le pire scandale que de vivre une vocation de telle sorte qu'on l'empêche de porter naturellement ses fruits ? Autant vaudrait pour un prêtre redouter que le nombre de ses fidèles ne s'accroisse ou pour un missionnaire refuser a priori d'étendre le plus possible son apostolat. Pourtant c'est bien à cet étrange paradoxe au point de vue chrétien qu'en sont venus beaucoup de gens mariés. Rares sont les familles chrétiennes dans lesquelles chaque nouvel enfant ne soit pas venu "en surnombre" et comme un importun. Notre situation matérielle ne nous permet pas d'avoir un grand nombre d'enfants, diront certains. C'est très beau de leur donner la vie, encore faut-il les nourrir. L'objection est réelle, sérieuse pour certaines familles qui ont des moyens d'existence précaires et, en tout cas, limités.

"Nous sommes touchés au plus intime de notre cœur, dit Pie XI, par le gémissement de ces époux qui, sous la pression d'une rare indigence, éprouvent les plus grandes difficultés à nourrir leurs enfants" (Enc. Casti connubii). Plus loin, il rappelle l'affirmation du concile de Trente : "Dieu ne commande pas de choses impossibles mais, en commandant, il nous avertit de faire ce que vous pouvez et de demander ce que vous ne pouvez pas et il vous aide à le pouvoir".

Voilà du même coup suggérée la solution : est-il sûr que ceux qui objectent l'insuffisance de leur moyens matériels pour limiter le nombre de leurs enfants font toujours en vérité ce qu'ils peuvent ? Est-il sûr qu'inconsciemment ou non ils ne s'exagèrent pas cette insuffisance ? N'a-t-on pas vu des familles qui estimaient impossible d'élever plus de trois ou quatre enfants alors que, autour d'elles, on en voyait qui, avec des moyens infiniment plus modestes, parvenaient à en élever parfaitement bien davantage ? Sans doute, il est difficile de comparer des modes de vie sociale nécessairement différents mais encore faut-il s'assurer que l'égoïsme, le désir

de tranquillité, l'instinct de jouissance, du moindre effort, ne sont pas en définitive les mobiles profonds d'une telle attitude.

Il en est de même lorsqu'on invoque la santé des parents en particulier celle de la maman. Il faut soigneusement éviter de confondre l'impossibilité absolue et les risques plus ou moins grands que toute maternité fait d'ailleurs courir à la femme. Ce que dit Pie XI des motifs allégués pour justifier le mauvais usage du mariage peut s'appliquer ici encore à ceux qui s'efforcent de justifier leur carence en face du précepte fondamental "croissez et multipliez". "Il n'est pas rare que ces motifs soient feints ou exagérés". Il ne faut pas oublier en effet que le mariage chrétien est un sacrement et que Dieu promet des grâces spéciales, des grâces d'état, à ceux qui correspondent pleinement à l'appel de leur vocation. Il ne faut pas oublier non plus que la vie chrétienne n'est pas toujours une marche sur la grande route sûre et éclairée, elle demande à certains moments de suivre le sentier de la foi dans une confiance entière en la providence du Père. La vraie vie chrétienne, celle qui progresse vers les sommets, est souvent un risque, ne l'oublions pas. "Ce que la mère aura souffert pour remplir pleinement le devoir naturel, dit Pie XI, Dieu seul dans toute sa richesse et sa miséricorde pourra le récompenser et il le fera sûrement dans une mesure non seulement pleine mais surabondante". Voilà tout ce qu'il faut considérer avant de prononcer un "non possumus" sans rémission.

C'est très beau de donner la vie à un grand nombre d'enfants mais encore faut-il être en mesure de les éduquer, diront d'autres époux. Leur donner le pain matériel ne suffit pas, il faut aussi, il faut surtout nourrir leur âme. A cet égard, une certaine limitation ne s'impose-t-elle pas ?

Sans aucun doute, un certain espacement des naissances est assurément requis. Toutefois, là encore, il ne faut pas s'exagérer outre mesure les difficultés. D'abord nous ne sommes pas seuls dans cette oeuvre de sanctification, Dieu travaille avec nous. D'autre part, l'éducation religieuse dans la famille consiste sans doute beaucoup moins à se pencher sur chaque enfant, à l'entourer personnellement qu'à réaliser au foyer une véritable atmosphère chrétienne dans laquelle il baigne tout naturellement. Tout apostolat profond est d'abord un apostolat d'être. Comprendons enfin que, dans une famille bien unie, les enfants s'éduquent en quelque sorte les uns les autres. De quel côté est la meilleure préparation à la vie chrétienne et même à la vie tout court : dans la famille à enfant unique ou dans la famille nombreuse, là où chacun est obligé à chaque instant de s'oublier, de se renoncer dans une petite collectivité au lieu d'être le centre des admirations paternelle et maternelle ? Tout près de nous, l'exemple de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus nous montre que la famille nombreuse, tout comme les autres, peut être une pépinière de saints. N'exagérons donc pas les exigences légitimes de nos fonctions d'éducateurs. Tout cela est vrai, observeront certains époux appartenant surtout à des milieux cultivés, "intellectuels", mais notre développement, notre culture personnelle, que deviennent-ils dans cette généreuse conception de vie ? Serons-nous condamnés du matin au soir à être "en proie aux enfants" ? N'aurons-nous plus le temps de lire, de méditer, de nous recueillir, de rester en contact avec le dehors, de vivre au rythme du monde ? Ne disiez-vous pas que la vie intérieure est l'âme de tout apostolat, que tout apostolat profond est un apostolat d'être ? Comment pourrions-nous être une personnalité puissante, riche si nous n'avons plus le temps ni la possibilité "d'être nous-mêmes" ?

Certes l'argument est impressionnant. Rassurons d'abord ces esprits exigeants en faisant observer qu'une organisation rationnelle de la vie familiale permet presque toujours de conserver quelques loisirs indispensables pour la culture et la réflexion personnelles. Que dire si nous regardons les choses dans un véritable esprit chrétien, dans un esprit surnaturel ? L'objection dont il s'agit ne recèle-t-elle pas d'abord un subtil orgueil d'intellectuel qui s'imagine que la seule façon de se sanctifier dignement et de servir Dieu est surtout de développer son intelligence ? Ne recèle-t-elle pas implicitement un mépris absolu des besognes humbles, matérielles ?

En vérité, il y a là à la fois une grave déformation qui considère la vie chrétienne comme une culture sur soi alors qu'elle consiste surtout à se mêler à la pâte et une grossière illusion qui tend à faire confondre la griserie intellectuelle et sentimentale des belles perspectives que découvrent la méditation et l'étude avec la vie réelle, le devoir d'état "aux travaux ennuyeux et faciles, oeuvre obscure, qui veut beaucoup d'amour". Or la vraie façon de s'enrichir, c'est d'obéir à fond aux exigences de sa vocation. Là est le seul chemin de l'union à Dieu. Hors de là, tout n'est qu'illusion, orgueil, esprit propre, égoïsme. Rappelons l'exemple de Madame Acarie, cette âme profondément contemplative qui, tout en s'efforçant de satisfaire un mari exigeant et d'élever ses enfants en perfection, trouvait cependant le moyen d'exercer un apostolat "extra familial" très important et de garder une union à Dieu d'une rare continuité.

Cette remarque nous permettra de répondre à d'autres qui objectent l'urgence, surtout à notre époque, de travailler à la rechristianisation du monde qui nous entoure et, pour cela, assurent qu'il ne faut pas s'embarrasser de trop d'enfants, il faut être libre pour travailler à fond au royaume de Dieu.

Conception si puérile qu'il faudrait en sourire si elle ne risquait pas d'en entraîner quelques-uns en dehors de leur vocation. Faut-il que la vocation familiale ait été dépréciée, qu'elle ait dégénéré au cours des siècles, pour que des âmes qui se disent religieuses n'en aperçoivent plus la grandeur spirituelle et la fécondité ? Faut-il qu'ils ignorent la puissance spirituelle d'un vrai foyer chrétien, d'une vraie communauté familiale ? Comment ne comprennent-ils pas qu'avant de travailler aux champs d'alentour, il faut d'abord défricher le sien, remplir à fond

la vocation qu'on a librement choisie ? Que diraient-ils d'un prêtre qui laisserait là son sacerdoce ou qui le négligerait pour courir à d'autres activités qui ne lui sont pas premièrement demandées ? Avant de vouloir porter généreusement la lumière et la charité du Christ au prochain éloigné, portons-les donc à notre prochain proche. Nous nous apercevons peut-être que la besogne est loin d'être plus facile. Alors peut-être notre communauté familiale pourra acquérir assez de rayonnement pour réchauffer d'autres âmes sans danger pour nous. Sans nous couper de toute activité extérieure et nous replier égoïstement sur notre famille, nous éviterons ainsi de céder à l'orgueil secret, au romantisme, au besoin plus ou moins conscient d'évasion. Nous saurons la valeur sanctifiante d'une vocation humblement embrassée et à fond.

A cet égard, il est urgent de retrouver une saine conception, une conception authentiquement chrétienne, du mariage. Aucun doute n'est permis. Ce qu'il nous faut chercher et souhaiter, c'est d'avoir le plus d'enfant possible. Entendons-nous bien. Cela ne signifie pas qu'il faille procréer avec inconscience, se reposant sur le précepte de fécondité pour donner libre cours à l'instinct. Il ne faut pas considérer ce devoir spirituel comme une permission de licence qui résoudrait aisément et une fois pour toutes le problème de la chasteté dans le mariage. Pour tout dire, la famille nombreuse, avec les soucis et les travaux qu'elle apporte, ne peut en aucun cas être considérée comme une compensation à la jouissance sans frein, une facilité de laisser-aller complet. Aucun homme, marié ou non, n'est dispensé de la lutte pour dominer et sublimer l'instinct charnel.

A cet égard, certains époux ont du mariage une conception qu'on pourrait qualifier de "monastique". Ils considèrent que la conquête progressive de la continence de plus en plus complète jusqu'à l'absolu est l'idéal même du mariage. Pour eux, ce qu'ils estiment des valeurs supérieures l'emporte sur le précepte divin "croyez et multipliez" et l'enrichissement de l'amour conjugal. Dans cet esprit, ils s'efforcent d'avoir le moins d'enfants possible. Certes, à l'intérieur même de la grande vocation du mariage, il y a place pour bien des appels particuliers et il est possible que certains époux se sentent pousser surnaturellement à ne pas consommer leur mariage ou à limiter considérablement le nombre de leurs enfants. Ce qui serait faux et dangereux, ce serait d'ériger ces cas exceptionnels en règle normale pour tous ceux qui désirent progresser dans le mariage. Car ce serait projeter sur une vocation qui a son ordre à soi les exigences et les conditionnements particuliers à d'autres vocations. Il n'y a pas grande relation entre la chasteté et l'accroissement du nombre d'enfants. La chasteté est un esprit. Aussi doit-elle être poursuivie aussi bien dans le cas de la famille nombreuse que dans celui de la famille restreinte. On peut avoir beaucoup d'enfants et parvenir à pratiquer la chasteté parfaite. On peut en avoir en petit nombre et ne pas la pratiquer du tout car les lois de la procréation, celles aussi de l'amour conjugal, n'exigent pas une multiplication si fréquente qu'on pourrait le croire des rapports physiques, au contraire. C'est pourquoi un effort de chasteté et même de continence s'impose à tous les époux désireux de correspondre pleinement aux exigences même de leur vocation.

Avoir le plus d'enfant possible, cela ne veut pas dire davantage qu'il faille se laisser guider par une considération du plus grand nombre. "L'église, dit le P. Plus, met l'accroissement spirituel du genre humain bien avant son accroissement numérique. La morale conjugale ne vise pas tant à produire beaucoup d'hommes qu'à former, dans des corps de belle santé physique, des âmes de caractère et donc qu'on aura pu élever convenablement". "Cela veut dire que, prises en toute loyauté, les considérations de possibilités humaines agrandies par la foi et appuyées réellement sur elle, interprétées à l'aide des dons du saint-esprit et des grâces de lumière et de force départies par le sacrement lui-même, on s'efforcera généreusement de remplir le devoir de fécondité. Poussés par l'amour de Dieu et le désir de lui donner des âmes pour qu'elles le connaissent, l'honorent, l'aiment et jouissent de lui éternellement dans les cieux" (Pie XI), les époux feront tout ce qui dépend d'eux pour avoir le nombre d'enfants qui correspond réellement à leurs possibilités. "Ils recevront des enfants de la main de Dieu avec empressement et reconnaissance", les regardant comme un talent qui leur est confié pour le faire fructifier. Ainsi attendront-ils l'enfant comme un don de Dieu, ils prieront dans cette attente, ils consacreront cet enfant au Seigneur, ils l'accueilleront comme une âme nouvelle et très chère, venue agrandir et enrichir la communauté familiale, en attendant "de devenir une de ces pierres précieuses qui, un jour, doivent être enchâssées dans la Jérusalem céleste" (Dom Vandour). Ainsi considérée, la multiplication du nombre d'enfants reflétera bien le don de soi des époux au Seigneur, elle sera déjà ici-bas comme un vivant témoignage de leur foi et de leur amour.

Ce témoignage ne sera pas compris de tous.

La famille nombreuse sera souvent, aux yeux du monde, une espèce de scandale. Ainsi en doit-il être de tout chrétien qui suit le sentier étroit à la trace du Christ. Sans qu'il le veuille, sa vie juge ceux qui se sont dérobés à l'appel. Le monde païen se méprendra. Les égoïstes regarderont avec des yeux de commisération et de mépris ironique ces gens qui se sont mis "des boulets" aux pieds, qui n'ont pas su limiter d'une façon décente et commode le nombre de leurs enfants. Les gens raisonnables et vertueux s'en scandaliseront, ils prendront en pitié "la pauvre mère de famille condamnée par un mari égoïste et jouisseur" à exposer sa santé aux souffrances et aux risques des maternités fréquentes. Les familles qui ont su adroitement "se débrouiller" pour ne pas s'embarrasser de ces êtres qui piaillent et bouleversent les chères commodités ou qui se sont contentées d'un ou deux enfants, juste de quoi donner à la vie conjugale les agréments de la vie de famille sans en connaître les charges, seront d'autant plus impitoyables qu'elles sentiront plus ou moins le secret reproche et la secrète condamnation que constitue pour elles la famille normalement et généreusement développée.

Les chrétiens non mariés eux-mêmes seront loin d'approuver toujours en leur coeur ce qu'ils considèrent comme une forme inférieure du don de soi chrétien, estimant que la vie chrétienne doit être une conquête de la continence complète, qu'ils confondent avec la chasteté, ce qui est vrai pour ceux qui ont choisi la vocation du célibat mais ne l'est plus, par définition, pour ceux qui ont embrassé une vocation dans laquelle "les enfants tiennent la première place" (Pie XI).

Notre famille chrétienne devra donc en toute patience et dédain de tout respect humain accepter ces jugements désobligeants et supporter parfois ces conseils condescendants que certains croiront bien de lui donner à cet égard. Il lui sera demandé plus encore, il lui faudra subir "les admirations" de ceux qui se méprendront sur la nature des motifs qui l'inspirent. Les partisans de la repopulation et tous ceux pour qui la prospérité de la patrie passe avant le royaume de Dieu applaudiront ces gens qui travaillent à l'avenir de la race, ignorant que l'homme est fait, non pour l'État et les exigences tyranniques de la société humaine, mais avant tout pour aimer Dieu, le connaître et le servir.

Cela pourra parfois amener les parents chrétiens à consentir de gros sacrifices. L'accroissement progressif de la famille exigera souvent la restriction du train de vie, l'abandon de bien des commodités qui peuvent paraître légitimes. Où s'arrêtera le don de soi dans cette voie, voie royale du renoncement obscur, de l'appauvrissement volontaire qui valent les plus rigoureuses macérations ? Ainsi le mariage pleinement vécu peut et doit normalement conduire à la porte étroite, parfois à la voie de la croix. C'est par là aussi qu'il prend tout son sens et toute sa grandeur.

Les époux chrétiens s'apercevront vite que la grande joie de voir, par leur fidélité généreuse à l'esprit de leur vocation, s'épanouir merveilleusement leur vie intérieure, leur communauté d'amour et rayonner de plus en plus leur foyer spirituel, les dédommage au centuple ici-bas déjà, selon la promesse de l'évangile.

La maternité et la paternité de plus en plus élargies transformeront leur coeur. Ils échapperont ainsi au repliement égoïste des parents qui couvent l'enfant unique. Ils apprendront peu à peu l'amour profond qui se partage et rayonne sur tous les êtres sans rien retenir pour soi. L'amour capable de tous les sacrifices sans compensation humaine, l'accroissement généreux de leur famille sera pour eux l'occasion d'exercer leurs vertus de foi et d'espérance, leur confiance en la providence de Dieu. Au lieu d'amener une diminution de vie intérieure, ce comportement les obligera constamment à s'appuyer sur Dieu, à mobiliser le meilleur de leurs énergies car il faut une singulière audace à un père et une mère de famille pour courir de nos jours les risques d'une nombreuse postérité.

Travaillant à une même oeuvre, souffrant, espérant pour un même idéal, les deux époux trouveront là l'occasion efficace d'approfondir encore leur union. C'est dans et par les enfants que se décentrera leur amour conjugal. C'est ainsi qu'il se purifiera jusqu'à épouser dans le meilleur d'elle-même cette aspiration qui les porte tous deux à mettre Dieu au centre de leur vie. Alors au lieu d'être un obstacle ou du moins une gêne au progrès spirituel, l'amour conjugal sera un merveilleux instrument d'ascension spirituelle. En lui, les époux trouveront, aux heures sombres, la force d'aller quand même de l'avant.

D'autres joies très purement spirituelles leur sont encore promises. Avec l'accroissement de leur famille, ils verront celle-ci se transformer, se développer peu à peu pour devenir une véritable communauté religieuse. Ils comprendront le bienfait intérieur que constitue pour chaque enfant le fait d'être intégré dans la nombreuse société de ses frères et de ses soeurs. Il ne sera pas porté à se croire le centre du monde. Il fera de bonne heure l'apprentissage de la vie sociale en esprit chrétien.

Que dire du spectacle émouvant de toute la communauté des grands et des petits unis dans la prière du soir ou autour de la table familiale ou à l'église participant au saint sacrifice, communiant dans l'eucharistie. Alors la famille remplira vraiment son rôle social de cellule chrétienne. Alors elle pourra jouer vis-à-vis de chacun de ses membres le rôle bienfaisant d'un véritable milieu spirituel qui les soutiendra aux heures de défaillance individuelle par sa stabilité et son efficace rayonnement. Il arrivera ainsi parfois au père et à la mère de famille d'être stimulés, retremés par cette communauté issue de leur amour en Dieu, gage de leur persévérance dans l'avenir.

C'est ainsi qu'un jour, quand seront accomplies les croissances voulues et vaillamment consenties, ils sera donné aux époux de découvrir avec ferveur, dans une grande lumière de foi "l'économie" de cette vocation si complexe, de la voir s'épanouir dans une merveilleuse unité comme un organisme vivant. Ils comprendront par le dedans la raison surnaturelle de chaque aspect de leur vocation, si petit soit-il, si matériel. Ils le verront concourir au même but, à la même oeuvre divine. Alors voyant la responsabilité que Dieu a remise entre leurs mains, saisis de la grandeur de cette vocation qui, selon leur libre volonté, peut accroître ou restreindre pour l'éternité le nombre des élus dans le ciel, ils comprendront qu'il leur faut entrer pleinement dans leur voie, respecter l'ordre de Dieu, y adhérer avec un grand esprit de foi, n'y rien retrancher ni ajouter ni mutiler. Ils seront à même d'accueillir avec reconnaissance et comme une grâce divine les enfants qui leur seront donnés, selon la promesse du psalmiste.

Après avoir parlé de l'esprit de foi, on va considérer ce que doit être chez les progressants l'espérance en Dieu ou la confiance en lui et préciser ce qu'il faut entendre par la certitude de l'espérance.

Pour avoir une vie intérieure généreuse, il ne suffit pas d'espérer en Dieu d'un façon faible et intermittente. Il faut aimer son bon plaisir souvent obscur et parfois déconcertant, l'accepter avec esprit de soumission filiale et attendre le secours divin avec une confiance ferme, humble et persévérante. Mais il y a deux défauts, la présomption et le découragement, qui sont à éviter.

Il y a deux sortes de présomption. Ou bien on s'appuie trop sur ses propres forces comme les Pélagiens, sans assez demander le secours de Dieu, sans assez se rappeler la nécessité de la grâce pour tout acte salutaire. Ou bien on attend de la miséricorde divine ce que Dieu ne saurait accorder, comme le pardon sans vraie pénitence ou la vie éternelle sans aucun effort pour la mériter. De plus, il n'est pas rare que les présomptueux, lorsque survient l'épreuve, la contradiction, tombent dans le défaut contraire, le découragement. Ce découragement pourrait conduire à la paresse spirituelle qui fait considérer comme trop difficile le travail de la sanctification et nous détourne de tout effort en ce sens. On pourrait même arriver au désespoir.

L'espérance chrétienne est essentiellement surnaturelle. Elle dépasse infiniment le désir naturel d'être heureux et aussi une confiance naturelle en Dieu qui pourrait naître de la connaissance naturelle de la bonté divine. Par l'espérance, nous tendons vers la vie éternelle, vers la béatitude surnaturelle qui n'est autre que la possession de Dieu, voir Dieu comme il se voit, l'aimer comme il s'aime. Nous tendons vers lui en nous appuyant sur le secours divin qu'il nous a promis. Le motif ferme de l'espérance n'est pas notre effort, c'est Dieu toujours secourable.

Ainsi par l'espérance, nous désirons Dieu, non pas en le subordonnant à nous, comme la nourriture nécessaire à notre subsistance, mais en nous subordonnant à lui. L'espérance ne se contente pas seulement de désirer un degré inférieur de la béatitude éternelle mais elle veut la vie éternelle elle-même sans en préciser le degré. Elle nous porte à marcher toujours plus généreusement vers Dieu en nous le faisant désirer davantage. Par l'espérance, nous n'avons pas encore la certitude de notre salut futur qui ne nous est pas révélé mais nous tendons certainement vers le salut sous l'infailible direction de la foi et selon les promesses de Dieu "qui ne commande jamais l'impossible mais qui nous ordonne de faire ce que nous pouvons et demander ce que nous ne pouvons pas". La certitude de l'espérance chrétienne n'est donc pas encore la certitude du salut mais c'est la certitude très ferme de tendre vers le salut.

Comment faut-il espérer en Dieu pour éviter les deux sortes de présomption citées plus haut et le découragement qui les suit ?

Le Concile de Trente dit : "Tous doivent avoir une très ferme confiance dans le secours de Dieu car si les hommes ne manquent pas à la grâce divine, comme Dieu même a commencé en nous l'oeuvre du salut, il l'achèvera, opérant en nous le vouloir et le faire. Mais saint Paul dit aussi : Que ceux qui sont debout soient attentifs à ne pas tomber et qu'ils travaillent à leur salut avec crainte et tremblement dans les travaux, les veilles, la prière, les offrandes, les jeûnes, par la pureté".

L'espérance chrétienne aura donc deux qualités. Elle sera laborieuse pour éviter la présomption qui attend sans travailler la divine récompense et elle sera ferme, invincible pour éviter le découragement.

L'espérance doit être laborieuse parce qu'elle tend vers un bien possible mais difficile. Il faut travailler pour conserver en soi une espérance vive et non pas une présomption vaine. Il faut travailler en esprit d'humilité et d'abnégation pour conserver en soi un vif désir de la vie éternelle, désir dont l'ardeur serait détruite par la vivacité des désirs contraires, comme ceux des joies terrestres et de l'ambition. En plus, il faut travailler pour mériter l'éternelle béatitude. Il y a tant d'élus, modèle série, auxquels Dieu est obligé d'ouvrir la porte. Sans doute, la grâce nous est nécessaire pour arriver au but mais elle nous est donnée non pas pour que notre âme ne fasse rien mais pour qu'elle opère toujours plus généreusement jusqu'à la fin. "Celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé". Il faut travailler pour écarter les obstacles de la concupiscence, de la paresse, de l'orgueil, des dissensions, de l'ambition et pour observer de mieux en mieux les préceptes selon l'esprit de notre vocation. Cette espérance laborieuse, accompagnée de la crainte du péché, évite la présomption. L'équilibre de l'esprit dans les choses divines est conservé comme, dans l'ordre des vertus morales, l'équilibre spirituel est sauvegardé par l'humilité et la magnanimité.

Jusqu'à l'entrée au ciel, l'espérance doit être ferme et invincible.

Elle ne doit être brisée ni par les tentations ni par les épreuves ni par la vue de nos fautes. Elle ne doit jamais céder aux tentations qui viennent du monde, de la chair et du démon. "Dieu qui est fidèle ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces. Mais avec la tentation, il ménagera aussi une heureuse issue en vous donnant le pouvoir de la supporter" (1 Cor 10,13).

L'espérance ne doit pas être brisée non plus par les épreuves que le Seigneur nous envoie pour nous purifier et nous faire travailler au salut des âmes. La purification de l'espérance a pour but de la libérer de tout alliage d'amour-propre désordonné mais non pas de nous conduire au sacrifice du désir de notre salut comme l'ont dit les Quiétistes. Ce serait renoncer à aimer Dieu par-dessus tout pour l'éternité. En sacrifiant l'espérance sous prétexte d'amour pur, on sacrifierait aussi la charité. Il faut au contraire espérer contre toute espérance.

Enfin la confiance ne doit pas être brisée par la vue et le souvenir de nos fautes. Sainte Catherine de Sienne dit : "Ne considérez jamais vos fautes passées que sous le rayonnement de l'infinie miséricorde pour que leur

souvenir ne vous décourage point mais vous porte à mettre votre confiance dans la valeur infinie des mérites du Sauveur".

Celui qui espère fortement quelque chose supporte volontiers pour cela les difficultés et les amertumes. Si donc nous avons une forte espérance dans le Christ, nous nous glorifions, non seulement à la pensée de la gloire future, mais dans nos tribulations et les épreuves que nous avons à supporter. L'épreuve fait grandir l'espérance et Dieu n'abandonne pas ceux qui se confient à lui.

Notre vie se compose de deux séries parallèles de faits quotidiens : celle des événements extérieurs qui se succèdent du matin au soir et celle des grâces actuelles qui nous sont accordées pour tirer de ces faits extérieurs, agréables ou pénibles, le meilleur profit spirituel. Si nous y pensions souvent, alors se réaliserait de plus en plus dans notre existence ce que dit saint Paul : "Pour ceux qui aiment Dieu, tout concourt au bien", même les ennuis, les échecs et les contradictions qui sont autant d'occasions d'élever notre cœur vers le Seigneur en esprit de foi et de confiance en lui.

337 - L'esprit de foi *"Le juste vit de la foi" (Gal. 3,3)*

L'homme vit toujours selon tel ou tel esprit, soit selon l'esprit de nature lorsqu'il ne dépasse pas le naturalisme pratique, soit selon l'esprit de foi lorsqu'il tend sérieusement vers sa fin dernière, vers le ciel et la sainteté.

L'esprit selon lequel nous vivons est une manière spéciale de considérer toutes choses, de voir, de juger, de sentir, d'aimer, de sympathiser, de vouloir et d'agir. C'est une mentalité ou disposition particulière qui colore presque tous nos jugements et tous nos actes et donc donne à notre vie son élévation ou sa platitude.

Par suite, l'esprit de foi est une manière spéciale de juger toutes choses du point de vue supérieur de la foi essentiellement surnaturelle et fondée sur l'autorité et la véracité de Dieu qui, par ce chemin de la foi, veut nous conduire à la vie éternelle. L'acte de foi, comme le remarque saint Thomas, est très au-dessus du raisonnement, un acte simple, par lequel nous croyons en même temps à Dieu révélant et à Dieu révélé. Par cet acte essentiellement surnaturel, nous adhérons infailliblement à Dieu qui révèle et aux mystères révélés. Ainsi, par cet acte simple, nous tendons, dans l'obscurité, vers la contemplation des choses divines au-dessus de toutes les certitudes d'ordre naturel.

La foi qui est un don de Dieu est comme un sens spirituel qui nous permet d'entendre l'harmonie des mystères révélés ou l'harmonie de la voix de Dieu avant que nous soyons admis à le voir face à face. La foi infuse est comme un sens musical supérieur qui nous permet d'entendre au moins confusément le sens d'une harmonie spirituelle mystérieuse dont Dieu est l'auteur. Cette foi infuse, vertu théologale, est très supérieure, malgré l'obscurité des mystères, à la connaissance intuitive et lumineuse que possèdent naturellement les anges. Elle est en effet du même ordre que la vie éternelle dont elle est comme le germe. Elle est, dit saint Paul, "la substance des choses que nous espérons, le fondement de notre justification".

Il importe grandement à la sanctification de nos âmes de se rappeler que la foi devrait augmenter en nous chaque jour. Elle peut être plus grande dans un juste fort peu cultivé que dans un théologien. Il y a des âmes saintes qui n'ont jamais fait l'analyse conceptuelle des dogmes et qui n'en ont jamais déduit les conclusions théologiques connues de tous les théologiens mais, en ces âmes, la vertu infuse de foi est beaucoup plus élevée, plus intense qu'en beaucoup de théologiens.

La foi augmente en extension, en profondeur et en intensité. Elle s'étend lorsque nous apprenons peu à peu tout ce qui a été défini par l'église sur les points de la doctrine chrétienne. Nous obtiendrons une foi profonde et intense si nous demandons pour nous-mêmes avec persévérance ce qui est nécessaire ou manifestation utile au salut.

La valeur de l'esprit de foi se mesure dans l'épreuve aux difficultés qu'il surmonte. "C'est par la foi qu'Abraham, mis à l'épreuve, offrit Isaac en sacrifice" (Héb. 11,17). Saint Thomas ajoute "Considérez le Christ qui a supporté une telle contradiction de la part des pécheurs et, en n'importe quelle tribulation, vous trouverez le remède dans la croix de Jésus. Vous y trouverez l'exemple de toutes les vertus. Comme le dit Grégoire-le-Grand, si on se rappelle la passion du Sauveur, il n'y a rien de si dur et de si pénible qu'on ne puisse supporter avec patience et amour". Il nous faut donc vivre de l'esprit de foi en jugeant de toutes choses sous cette lumière supérieure, en considérant ainsi Dieu d'abord puis notre âme ensuite le prochain et tous les événements de la vie.

Est-il nécessaire de dire qu'il faut regarder Dieu à la lumière de la foi ? Souvent ne considérons-nous pas Dieu lui-même à travers nos préjugés, nos sentiments très humains, nos petites passions contrairement au témoignage qu'il donne de lui-même dans l'écriture ? Ne nous arrive-t-il pas, même à l'oraison, de nous écouter, de prêter au Seigneur nos propres réflexions plus ou moins inspirées par notre amour-propre ? Aux heures de présomption, ne sommes-nous pas inclinés à penser que la miséricorde divine est pour nous et la justice divine pour ceux qui ne nous plaisent pas ? Aux moments de découragement, ne nous arrive-t-il pas de douter de l'amour de Dieu, de sa miséricorde ? Nous défigurons la physionomie spirituelle de Dieu en la considérant du point de vue de notre égoïsme et non sous la lumière de la révélation. Du point de vue de la foi, Dieu apparaît non pas au travers des

mouvements de notre amour-propre mais dans le miroir des mystères de la vie et de la passion du Sauveur et dans celui de la vie de l'église. Alors l'oeil de la foi se purifie de plus en plus par la mortification des sens et des passions dérégées, par celle du jugement propre et de la volonté propre. Alors tombe peu à peu ce bandeau d'orgueil qui nous empêche d'entrevoir les choses divines. Souvent nous considérons les vérités de la foi comme ceux qui ne voient les vitraux d'une cathédrale que du dehors.

Nous devons nous considérer nous-mêmes à la lumière de la foi. A la seule lumière naturelle, nous découvrons en nous des qualités que souvent nous exagérons, exagération que le contact du réel nous découvre et il arrive alors que nous tombons dans une certaine dépression ou dans le découragement. A la lumière de la foi, nous verrions en nous les trésors surnaturels que le Seigneur y a mis par le baptême et par la communion. Nous nous rendrions mieux compte du prix de la grâce sanctifiante. Nous penserions à ce que doit être le fruit d'une fervente communion, la grandeur de la vocation chrétienne. Nous verrions mieux aussi les obstacles qui empêchent en nous le développement de cette vie, la légèreté qui nous fait oublier que nous avons en nous le germe de la vie éternelle, et l'orgueil si contraire à l'esprit de sagesse. Nous ne tarderions pas à découvrir deux choses qu'il importe de savoir : notre défaut dominant et notre attrait principal de grâce, ce qu'il faut détruire et ce qui doit grandir.

C'est surtout le prochain que nous oublions. Nous le voyons à la lumière de notre raison déformée par nos préjugés, notre égoïsme, notre orgueil, nos jalousies. Dès lors nous approuvons en lui ce qui nous plaît humainement, ce qui est conforme à nos goûts, à nos caprices et nous condamnons ce qui nous gêne et ce qui le rend souvent supérieur à nous. Si nous savions le voir à la lumière de la foi, nous verrions dans nos supérieurs les représentants de Dieu et nous leur obéirions sans critiquer, de tout coeur. Dans les personnes qui ne nous sont pas sympathiques, nous verrions des âmes rachetées par le sang du Christ, qui font partie du corps mystique. Un regard surnaturel percerait l'enveloppe opaque de chair et de sang qui nous empêche de voir les âmes qui nous entourent, souvent très belles. De même, nous découvririons dans les personnes qui nous plaisent des vertus qui élèveraient beaucoup notre affection; Avec bienveillance, nous verrions aussi les obstacles qui sont en elles et nous pourrions, avec une vraie charité, leur donner un conseil d'ami ou le recevoir d'elles pour avancer sérieusement dans la voie de Dieu.

Enfin les événements de notre vie, heureux ou malheureux, nous nous contentons souvent de les voir sous leur aspect sensible, accessible aux sens ou du point de vue de notre raison. Un point de vue surnaturel nous montrerait que, comme le dit saint Paul, pour ceux qui aiment Dieu, tout concourt au bien, même les contradictions et même le péché, dit saint Augustin, si nous savons nous en humilier. Dans les injustices que nous pouvons avoir à subir, nous découvririons aussi la justice de Dieu, un châtiment bien mérité de nos fautes, nous aurions aussi le sens des épreuves divines et la purification que Dieu a en vue lorsqu'il nous les envoie. Sachons donc grandir dans la foi. Ne jugeons pas du seul point de vue de la raison. Il faut savoir renoncer à certaines lumières pour en recevoir d'autres. Il faut que le soleil se cache pour voir les étoiles. De même, il faut savoir renoncer à l'abri de la raison pour découvrir la splendeur très supérieure des grands mystères de la foi et pour vivre d'eux très profondément.

338 - Former des saints

C'est un lieu commun sans doute de dire que la famille chrétienne a pour fin essentielle de former des âmes. Pourtant n'est-il pas vrai qu'en fait, la plupart s'en désintéressent ou, en tout cas, minimisent cette oeuvre à tel point qu'elle n'est plus que l'ombre ou la caricature de ce qu'elle devrait être ? Ne voit-on pas souvent ce curieux paradoxe, des parents chrétiens qui ne toléreraient pas que leur enfant n'aille pas à la messe, ne fasse pas sa première communion et qui le repoussent avec indignation lorsqu'il manifeste le désir d'embrasser la vocation sacerdotale ou lui font une guerre incessante s'il a l'air de prendre l'évangile à la lettre, désire vivre à fond sa vie intérieure ? En vérité, est-il rien de plus évident que de tels parents n'ont guère saisi et en tout cas vécu leur vocation familiale ? Dans les familles où la vie chrétienne est tout autre chose que des habitudes pieuses, une tradition formelle, ne voit-on pas trop souvent minimiser cette oeuvre si importante ? C'est ainsi qu'il arrive que de jeunes époux, épris d'une vie religieuse ardente mais en définitive peu profonde, s'adonnent à des apostolats extra-familiaux qui les conduisent parfois à réduire leur vie de famille. Certains, sans qu'il y ait eu appel manifeste de Dieu, n'ont pas hésité à limiter le nombre de leurs enfants, d'autres même n'ont pas voulu en avoir afin, disent-ils, d'être plus libres pour mieux se donner à l'apostolat et mieux développer leur vie intérieure. Quoi de plus paradoxal ! Est-il incompréhension plus grande de la nature et des exigences d'une vocation ? Ces cas sont assez rares heureusement.

Mais sans prendre des exemples aussi extrêmes, n'est-il pas vrai que trop de parents chrétiens oublient que la formation religieuse de leurs enfants est l'oeuvre par excellence de leur vocation, celle pour laquelle sont le sacrement de mariage, la vie commune ? Si nous n'estimons pas cette oeuvre à sa juste valeur, si elle n'est pas en réalité au centre de nos préoccupations religieuses, n'est-ce pas parce que nous n'avons pas encore découvert, par l'intérieur et dans toute sa richesse, notre vocation conjugale et familiale ? Aussi en parlons-nous avec indifférence, voire même avec dédain. Peut-être le mariage, parce qu'il est la forme la plus normale, la plus

naturelle, la plus banale, nous apparaît-il vidé de toute valeur surnaturelle ? Imprégnés malgré nous de l'esprit du monde, nous oublions qu'il est un sacrement, qu'il a des fins surnaturelles bien définies. Le considérer uniquement comme un moyen de s'épauler mutuellement, de s'élever à deux dans la vie spirituelle, c'est, sauf vocations très particulières, l'appauvrir considérablement, lui interdire son plein épanouissement, sa pleine efficacité religieuse. Beaucoup aussi, consciemment ou non, le considèrent trop comme une forme commode de vie matérielle et sentimentale, plutôt dangereuse au point de vue spirituel par la tentation permanente qu'elle constitue de vivre une vie médiocre et bourgeoise. Quant aux enfants, ils ne font guère, à leurs yeux, que venir troubler cette quiétude et rendre plus difficile encore, croient-ils, leur vie religieuse. Ainsi arrive-t-on à dénigrer une vocation qui est une des plus importantes qui soient puisqu'elle doit préparer toutes les autres. C'est pourquoi il est salutaire de nous interroger sincèrement sur ce point et de voir si vraiment nous avons bien compris tout ce qu'implique notre vocation familiale, en particulier l'importance de cet apostolat original auquel elle nous destine.

D'abord y pensons-nous souvent à cet apostolat qui est le nôtre ? Au moins autant qu'à tel apostolat extérieur, à tel ami que nous stimulons dans sa vie intérieure ? Notre attitude pratique vis-à-vis de nos enfants, mode de vie, orientation professionnelle, culture intellectuelle, formation sociale, formation de la personnalité... est-elle de plus en plus commandée par le souci de leur développement spirituel ? Il n'est pas jusqu'à la façon de les habiller qui ne puisse être intéressée. En somme, baignons-nous nos enfants dans un grand courant de charité, de vie surnaturelle ? Ne nous appliquons-nous pas à les développer physiquement et intellectuellement beaucoup plus qu'à les faire grandir dans l'amour de Dieu ? Envisageons-nous à leur égard toutes choses, non uniquement en fonction de leur bien humain et naturel, mais de leur bien surnaturel ? Cela demande une "présence" de chaque instant. Notre vie familiale est-elle organisée avant tout du point de vue de la formation religieuse de nos enfants ? Nous efforçons-nous de créer une atmosphère familiale adaptée à tous mais surtout au niveau de nos enfants, afin qu'elle les soulève et les oriente ? C'est là que notre effort de sanctification conjugale trouve son aboutissement. Prions-nous pour nos enfants ? Les offrons-nous à Dieu ? Malgré l'obscurité d'un tel apostolat et les futilités apparentes qu'il introduit dans notre vie, sommes-nous persuadés de son importance ? Croyons-nous qu'une heure de promenade avec nos enfants ou une après-midi de dimanche passée à organiser leurs jeux sont des heures perdues, vides ou qu'elles sont au contraire plus importantes dans notre vocation qu'une visite apostolique ou une lecture spirituelle ou l'organisation d'une réunion ? N'avons-nous pas trop souvent la tentation de nous laisser croire que nos enfants sont un obstacle à notre développement spirituel, retraites, méditation, et à notre rayonnement religieux, visites, déplacements... ? N'est-il pas vrai qu'il nous reste sur tous ces points beaucoup à faire et à découvrir ? Certes, il ne s'agit pas de nous replier sur nos enfants, même au point de vue spirituel, mais combien notre vie familiale et conjugale est loin encore, après de nombreuses années peut-être, de donner à l'enfant sa vraie place, la première, dans notre vocation.

Il nous est demandé de former des saints, rien de moins. C'est là le but essentiel de notre vocation familiale. Tout en elle est fait pour y concourir. Notre maternité, notre paternité selon la chair nous disposent merveilleusement à devenir père et mère selon l'esprit, à enfanter une seconde fois dans le Christ ces êtres issus de notre sang. Notre amour maternel ou paternel met en nous un tel désir de nous donner, un tel oubli de soi, il porte en lui des intuitions si pénétrantes, en nos enfants grandit spontanément un tel besoin d'affection, un instinct si profond de confiance et de respect, que l'union des cœurs se fait naturellement, premier palier vers l'union des âmes. En vérité, de toutes les formes d'apostolat, en est-il un qui rapproche autant les êtres, qui permette, lorsqu'il se développe sur le vrai plan providentiel de Dieu, une influence aussi grande, aussi soutenue, aussi spontanée ? En est-il un qui s'insère aussi harmonieusement dans le développement complet et naturel d'un être humain ? En est-il un qui soit plus incarné et qui, par là où d'autres verraient un obstacle et même un danger, puisse au contraire utiliser l'humain, tout l'humain et se servir de l'attraction instinctive des corps et des cœurs pour faire passer le rayonnement d'une vie intérieure, le contenu d'une expérience spirituelle, pour le transfuser en quelque sorte d'âme à âme ? Bien des apostolats peuvent être suspects parfois quant à leur nécessité providentielle. Souvent nous les exerçons à contre-temps parce que nous n'aimons guère en définitive ceux que nous voudrions élever spirituellement, ceux à qui nous nous adressons lamentablement parce que, au fond, nous sommes poussés moins par le désir du bien de ces âmes que par l'ardeur plus ou moins pure du chef ou du partisan. Avec nos enfants, rien de tel n'est à craindre. Nous pouvons les aimer maladroitement mais nous les aimons, ils ne peuvent pas ne pas le sentir. Cet amour naturel sera, si nous le méritons, si nous savons le diriger intelligemment, le véhicule d'un amour surnaturel par lequel nous maintiendrons le contact avec l'âme de nos enfants pour les amener à se développer religieusement, pour les "élever" à Dieu, pour les aider à se dégager des obstacles que toute vie chrétienne est appelée à rencontrer.

Nous ne prendrons jamais assez conscience de cette tâche. Pensons à la merveilleuse réussite que fut pour le foyer des Martin la préparation d'une sainte comme le devint sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Rappelons-nous ces entretiens, ces promenades de la petite fille avec son père. Fut-il jamais plus bel apostolat ? Sans doute, Monsieur Martin sema le bon grain et ne vit pas la splendeur de la moisson. Qu'importe, il fut un bon semeur et Dieu ne lui demandait que cela.

Or trop de familles chrétiennes ignorent cette magnifique vocation. Ne vivant guère du Christ, elles ne peuvent transmettre à leurs enfants qu'une piété extérieure, formaliste, rétrécissante, caricature de la vraie vie chrétienne. Pourtant lorsqu'on voit à quelles conséquences néfastes peut conduire une telle éducation dans une âme de bonne volonté, on comprend l'importance de découvrir et de pratiquer le véritable apostolat familial. Que d'âmes ont rejeté de bonne foi, à l'âge où l'homme prend conscience de sa personnalité, une religion qui n'était pour elles qu'habitude pieuse, voire hypocrisie. Certains sans doute pourront se reprendre mais combien végéteront ou ne pourront retrouver l'élan spontané de la jeunesse qui les eût lancés à fond à la suite du Christ ? Combien, pour grandir spirituellement, seront obligées de s'appuyer sur des étrangers ? Combien se sentiront profondément séparés de leurs parents ? Ce sera quelquefois pour ceux-ci une dure épreuve mais ne l'auront-ils pas quelque peu méritée ?

Il faudrait donc que nous aimions de plus en plus nos enfants d'une façon surnaturelle ou plutôt que la charité de Dieu informât notre amour maternel et paternel. Il faudrait que nous soyons pour eux d'autres Christ, les aimant en Dieu, les portant en lui, cherchant avant tout leur bien spirituel, étant pour eux leurs rédempteurs, portant, s'il le faut la croix pour qu'ils vivent. Quand nous commencerons à les aimer un peu de cette façon, nous verrons à quel point les aimer selon Dieu peut être différent de les aimer selon la chair. L'amour selon Dieu nous rendra indulgents quand nous aurions tendance à faire preuve de sévérité, inflexibles quand nous nous laisserions gagner par un attendrissement néfaste. Il calmera nos impatiences et nos colères. Il stimulera notre apathie, toujours si lourde et gauche lorsqu'il s'agit des choses purement spirituelles. Il éloignera de notre cœur les vaines ambitions maternelles et paternelles, nous rendant soucieux avant tout du progrès de nos enfants dans l'amour de Dieu. Il nous gardera de la tyrannie et de la faiblesse de l'instinct égoïste de possession et du laisser-aller au gré du caprice, des sautes d'humeur qui retombent sur des têtes innocentes, de l'esprit d'inquisition et de critique si déprimant pour un cœur d'enfant, de l'austérité du sermonneur et des familiarités excessives. Grâce à lui, nous ne serons pas des éteignoirs, nous éviterons ce puritanisme désuet et cet irréalisme, cette mesquinerie intellectuelle qui déguisent sous de belles fables la vérité ou qui nient les problèmes. Il nous donnera les saintes hardiesses et les prudences nécessaires, le sens efficace de l'opportunité. Ainsi, quand nous commencerons à aimer nos enfants d'une façon chrétienne, nous les aimerons mieux. Notre charité, notre sens pratique surnaturelle rectifieront les déviations si fréquentes, si multiples, de l'affection purement humaine. Elle nous aidera à découvrir l'amour maternel et paternel le plus vrai, le plus profond, le plus beau, celui qui nous donnera les joies les plus pures car l'amour de Dieu ne détruit pas la nature mais la couronne et la transfigure.

Alors nous comprendrons que la condition pour exercer sur nos enfants une influence spirituelle est que nous gardions un contact constant avec leur vie intérieure. Ce contact, tant de parents le perdent et de si bonne heure, faute de lucidité et d'attention, abandonnant l'enfant à lui-même, en proie à de redoutables difficultés dont beaucoup sont écrasés. L'amour surnaturel que nous porterons à nos enfants, cette charité pénétrante qui, sous les apparences, sait discerner merveilleusement les réactions intimes nous aidera à les suivre discrètement, spontanément, à travers toutes les étapes par lesquelles ils passeront. Elle affinera, dirigera, purifiera les intuitions de notre affection humaine. Nous comprendrons nos enfants à demi-mot. Nous saurons prévoir les obstacles, les aimer sans qu'ils se sentent contraints, les orienter doucement. Parce que nous posséderons leur confiance, ils s'ouvriront facilement à nous. Ainsi le mal qui les menaçait perdra tout son aiguillon, toute sa virulence. L'abcès se videra presque tout seul. Que de difficultés transformées en doutes et en pertes de la foi parce qu'une âme n'a trouvé personne à qui se confier ! Seule, aux prises avec l'esprit d'illusion et de mensonge, elle s'est crue perdue avant même d'avoir cédé. Ainsi se sont consommés de terribles abandons qu'une éducation vraiment forte eût évités.

Qui dira les forces multiples et sans cesse renouvelées, sans cesse adaptées au développement de l'enfant, de cet apostolat familial ? A chaque heure du jour, notre exemple agira sur l'enfant et le sollicitera. Par nos encouragements, nos explications, nous l'aiderons à se dépasser, à grandir dans l'amour libre et fort. Quelle joie pour nous, quelle émotion lorsque l'adolescent, aux prises avec telle difficulté intime, avec tel problème de la foi où la lettre du catéchisme ne lui dit rien, viendra nous trouver et où, dans un cœur à cœur, dans une entière sincérité, sentant venu le moment des fortes paroles, le moment où chaque âme libre doit s'engager à la suite du Seigneur sur le sentier difficile de la foi, de la générosité héroïque, nous lui montrerons la vraie voie, la vraie solution, les exigences de l'amour fort, dans leur plénitude exaltante et leur fécondité certes, mais aussi dans les sacrifices qu'elles requièrent et les inévitables diminutions.

Puissions-nous être prêts pour de telles rencontres ! Nous y trouverons pour nous-mêmes une grâce éminente comme dans ces moments privilégiés de la vie où, à l'âme attentive et recueillie, se manifeste, dans l'exercice d'un pouvoir qui nous est remis, comme une efficace et mystérieuse présence du Seigneur. On a parlé quelquefois du "sacerdoce familial". N'est-ce pas là un sacerdoce, un des plus émouvants, un des plus noblement humains ? Un des plus difficiles aussi, qui requiert un don de soi continu et souvent de grands sacrifices, une préparation profonde.

Comprenons que cet apostolat nous incombe essentiellement et que, jusqu'au moment où l'enfant devenu homme pourra voler de ses propres ailes, il ne nous est pas permis de nous en remettre à d'autres, famille, amis..., sauf dans les cas graves, du soin de cette charge. Il faut que nous comprenions à quel point cet apostolat qui est par

excellence le nôtre, celui qu'implique notre vocation familiale, doit prendre le pas sur tout autre, si déduisant, si important qu'il puisse paraître. Sans doute, il faut se garder des généralisations absolues et admettre des dérogations particulières car l'esprit souffle où il veut et comme il veut, l'action de Dieu dans le monde n'est absolument liée à aucun mode strict de vie humaine. Mais dans l'absence de signes certains, évidents, qui nous pousseraient à sortir de la voie commune, notre vocation providentielle nous appelle à exercer notre activité spirituelle premièrement dans notre milieu familial, ce qui ne veut pas dire exclusivement. Il est naturel que nous ayons parallèlement telle ou telle vocation intellectuelle, professionnelle..., à condition de respecter cette vocation familiale que nous avons librement choisie. Toute autre activité, toute autre forme d'apostolat, fût-il même d'ordre familial, qui nous amènerait à délaisser en quelque mesure notre famille, qui nous inciterait à négliger la formation spirituelle de nos enfants, qui nous enlèverait ce minimum de contact humain nécessaire à une réelle influence religieuse, serait bien suspecte. Rappelons-nous la parole de Notre-Seigneur à sainte Angèle de Foligno : "Non seulement tu ne dois pas faire le mal mais tu dois renoncer aussi à faire le bien que je ne veux pas". Cela peut impliquer parfois de durs renoncements, des sacrifices douloureux. Souvent nous aurons l'impression d'être ramenés, par notre vocation familiale, à une vie médiocre, vide, prosaïque, sans fécondité. Nous aurons l'impression de perdre notre temps dans des besognes futiles, matérielles, sans portée alors qu'il y aurait tant à faire au-dehors, autour de nous peut-être, par la parole, par la plume, par notre présence. La façon dont très naturellement on découragera nos initiatives généreuses à l'intérieur même de notre vocation en nous rangeant souvent dans le grand troupeau de ceux qui sont comme irrémédiablement condamnés à la médiocrité, ne nous consolera guère. Mais il faut qu'il en soit ainsi. La vocation familiale a ceci de bon qu'elle nous garde de toute exaltation orgueilleusement factice, de tout romantisme. Elle est une vie obscure, cachée. La vie de Nazareth prépara la vie publique et le rayonnement de Jésus. Vocation admirable puisqu'elle met au second plan le jardinier qui entoura de ses soins attentifs la plante délicate, puisqu'elle laisse dans l'oubli des hommes ceux qui préparèrent les saints dont le pur rayonnement fascine les foules. C'est cette vocation qui est la nôtre. Il y en a d'autres apparemment plus brillantes mais toutes en définitive procèdent du même esprit, toutes ont leur utilité irremplaçable dans la croissance du corps mystique du Christ. Prenons donc conscience des exigences mais aussi de la beauté surnaturelle de la nôtre afin de résister aux tentations plus ou moins subtiles qui nous inciteraient à en sortir.

Plus nous saisissons l'importance de notre vocation familiale, plus nous verrons à quel point elle est particulièrement délicate en dépit des apparences, à quel point aussi nous y sommes peu préparés. Ici, pas de remise possible, le temps nous pousse irrémédiablement, notre apostolat ne peut être différé. Que nous le voulions ou non, dès que l'enfant est venu et dès les premiers jours, de toute façon, en bien ou en mal, pour étouffer ou pour faire grandir, notre influence s'exerce. Et les années passent, l'enfant, hier encore au berceau, demain sera un homme. Sommes-nous prêts pour mener à bien aujourd'hui cette tâche ? Demain, il sera trop tard. Il s'agit, pendant la vingtaine d'années qui va venir, d'être à la hauteur de l'oeuvre qui nous est confiée. Il s'agit d'amener nos enfants en leur donnant la formation nécessaire pour qu'ils soient des âmes d'élite. Sommes-nous prêts à assumer de si grandes responsabilités ? Avons-nous su faire de notre famille un foyer de vie spirituelle capable d'aider ces jeunes âmes à s'épanouir dans l'amour de Dieu ? Avons-nous su faire grandir notre union conjugale, l'approfondir en Dieu, afin que se réalise spontanément, sans heurt, selon une harmonie profonde cette collaboration intime de l'homme et de la femme, du père et de la mère, dans une même oeuvre de formation spirituelle ? Il s'agit ici de bien autre chose que de l'élaboration d'une technique d'éducation. Certes, la technique est nécessaire mais que peut-elle sans l'esprit intérieur qui l'anime et l'oriente ? Or c'est cet esprit qu'il importe de vivre, de découvrir pour qu'ensuite il puisse saisir et pénétrer l'enfant.

Avons-nous su en particulier garder ou redécouvrir à temps la courbure d'âme, l'orientation de notre vie intérieure vers l'union à Dieu, le contact vivant avec le Dieu d'amour afin que nous puissions en parler à nos enfants, non comme ceux qui récitent des choses apprises ou vécues jadis, mais avec l'accent qui ne trompe pas de ceux qui en vivent ? Cette vie est-elle progressante en nous ? Possédons-nous, grâce à elle, cette jeunesse toujours renouvelée qui nous permet cette ouverture, cette grande souplesse, cette adaptation à l'âme de l'enfant nécessaires pour exercer sur lui une véritable influence spirituelle ? Puissions-nous saisir dans toute sa réalité l'immense influence possible de notre effort de sanctification ! Puisse le sentiment de notre responsabilité devant Dieu nous faire trembler parfois afin que nous nous arrachions de toutes nos forces à l'esprit du monde et que nous fassions de notre foyer un foyer de lumière. Soyons assurés que cet apostolat aura sur notre vie intérieure conjugale et personnelle de profondes répercussions. Il nous incitera à la patience, au détachement, à l'amour du prochain. Il nous apportera les grandes et petites croix sans lesquelles une union intime avec Notre-Seigneur n'est guère possible. Par lui, nous comprendrons ce que c'est que se donner, nous pénétrerons un peu dans le mystère d'amour du Christ, amour qui se donne sans retour sur soi, qui donne sa vie pour ceux qu'il aime, que rien ne décourage, pas même l'échec, amour rédempteur. Par lui, nous découvrirons bien des choses. L'amour paternel et maternel nous aidera à pénétrer un peu dans le mystère de la paternité de Dieu. En même temps que s'approfondira, se renouvellera notre union conjugale par un effort commun, par l'amour d'une même oeuvre divine, peu à peu notre vie s'unifiera merveilleusement. Notre vocation familiale s'épanouira pleinement au point

de vue humain et spirituel. Nous aurons trouvé du même coup la solution du problème de la vie intérieure individuelle et de la vie de communauté, de l'amour conjugal et de l'amour de Dieu.

Puissions-nous connaître un jour les joies profondes, secrètes et pures de la vie cachée de Nazareth où toutes les âmes ne sont qu'un coeur et qu'un esprit et s'aiment dans le même amour. Puissions-nous connaître la joie des moissons magnifiques. Sans doute, l'âme reste toujours libre de se refuser aux plus tendres sollicitations et nos efforts les plus méritoires peuvent échouer. C'est là notre risque, celui que Dieu court avec toutes les âmes. Si ce malheur nous arrive, puissions-nous avoir assez de foi et d'amour pour obtenir de Dieu les grâces extraordinaires qui, couronnant nos sacrifices, pourront peut-être ramener à lui nos enfants égarés et connaître ainsi l'immense joie d'une sainte Monique enfantant une seconde fois son fils dans le Seigneur. Mais s'il fallait connaître l'échec total, puissions-nous avoir assez de détachement et d'esprit surnaturel pour nous unir à Jésus crucifié et savoir comme lui nous soumettre à la volonté du Père, assurés malgré tout que nos sacrifices serviront à la croissance du corps mystique du Christ et qu'ils seront pour d'autres âmes une source de force et de résurrection.

339 - L'intimité conjugale

Elle est, au sens le plus large, l'union des âmes,

celle qui donne à l'union des corps et à la vie de communauté matérielle tout leur sens, toute leur plénitude. Sans elle, il n'est pas de vrai mariage, les vies restant parallèles et profondément étrangères et le jeu des influences réciproques, qui est comme le conditionnement original par quoi se diffuse la grâce toute particulière du sacrement, tombe au minimum. La sanctification normale et harmonieuse de chaque âme s'en ressent. Les époux vivent un bonheur banal et médiocre, eux qui eussent pu connaître les joies ineffables et exaltantes de la véritable intimité. Assurément, l'âme qui reste, pour son compte, fidèle à l'idéal que suppose la vocation et qui fait tout pour s'en rapprocher malgré les obstacles qui lui viennent de l'autre époux, peut atteindre et retrouver sous un autre aspect, dans l'échec et par l'échec même, la plénitude spirituelle qu'elle eût réalisée dans un mariage vraiment réussi, encore qu'une vocation sacrifiée reste et restera sacrifiée. L'exemple des Elisabeth Leseur, de Mme Acarie le prouve. Pour ceux dont le mariage fut proche, à l'origine, du mariage idéal, pour ceux dont l'union contient la possibilité d'un développement parfait de l'intimité conjugale et des fruits magnifiques qu'elle peut donner, quel échec sans compensation, quelle faillite plus marquée qu'une mutuelle négligence, qu'une désertion coupable laissent considérablement atrophiée une intimité qui eût pu devenir la source de grandes grâces spirituelles, individuelles et familiales ?

Mon Dieu, épargnez-nous ce grand malheur. Aidez-nous à demeurer vigilants et à ne pas laisser enfouis les talents que vous nous confiez. Dirigez nos coeurs, purifiez ce que nous souillons à chaque instant, redressez ce que nous faisons toujours dévier, réchauffez ce que nous laissons refroidir car nous savons si mal aimer et nous cherchons toujours à nous emparer de ce qui n'est fait que pour vous en définitive. Aidez-nous à découvrir comme vous le voulez cette intimité conjugale pure, profonde que nous confondons si aisément avec les affreuses caricatures que sont la passion idolâtre, l'instinct de possession, la communauté d'intérêts, d'habitudes, de jouissances, de commodités. Aidez-vous à découvrir l'amour conjugal vrai, cet amour que l'apôtre recommande à ceux qu'unit le lien du mariage et qui est comme la figure de l'union parfaite de l'homme à Dieu afin que notre foyer devienne un foyer rayonnant de joie, de lumière et de force.

Il nous est si facile de nous abuser et de nous contenter d'une intimité médiocre ou incomplète. Nous nous imaginons volontiers l'effervescence des premiers temps de notre amour comme l'idéal indépassable qu'il faut chercher simplement à préserver de la dégradation, alors qu'il nous faut au contraire ne la considérer que comme un premier palier dans une ascension continuelle, progressive. D'autre part, l'étroitesse de nos conceptions inéluctablement dirigées par les tendances secrètes de notre vie intérieure souvent si pauvre, si mesquine, si peu ouverte au souffle puissant et vivifiant des hautes cimes tend, elle aussi, à nous maintenir dans une intimité médiocre, superficielle; de même, notre impuissance à soutenir l'éclat de telles lumières lorsqu'elles nous sont données, à les préserver des mille accidents de la vie quotidienne, mieux encore à les exalter, à les nourrir de cette vie quotidienne elle-même qui ne laisse si souvent dans notre âme que cendre froide et âcre fumée.

C'est pourquoi ce que nous appelons intimité conjugale ne se distingue guère souvent d'une amitié un peu plus éclairée sur certains points, un peu plus particulière que les autres. Si cette intimité apparaît plus étroite, c'est moins parce qu'elle unit plus profondément les âmes qu'à cause du mode spécial de vie qui la conditionne. Ainsi la vie d'internat ou de caserne détermine un lien d'habitudes communes, de désirs communs, de connaissances réciproques. Mais qu'est la bonne et parfois franche camaraderie qu'elles créent en comparaison de la véritable amitié ? Ainsi en est-il de certaines unions conjugales par rapport à l'intimité véritable. Faillites affreuses que ces unions, plus graves infiniment dans l'espèce de sécurité réciproque et d'harmonieuse séparation où chacun se complaît, que celles qui se sentent incomplètes et imparfaites, qui en gémissent et cherchent le chemin difficile des rencontres plus profondes. Comme le dit le philosophe sceptique, le bonheur dont se contentent ces époux vient en quelque sorte de ce qu'ils réalisent un milieu où chacun peut vivre avec le "minimum de gêne".

Échecs et impasses

D'autres fois, l'intimité conjugale aboutit à des échecs et à des impasses à cause d'une incompréhension de ses conditions et de ses limites. Faute d'avoir saisi l'originalité de l'union conjugale, entièrement différente des autres intimités et amitiés les plus étroites en ce qu'elle complète l'un par l'autre deux êtres dont la psychologie, la psychologie amoureuse en particulier, est très différente. Certains maris voudraient être aimés de leur femme exactement de la même manière qu'ils l'aiment et la comprennent et réciproquement. Les uns et les autres ne pourront éviter de profondes déceptions. C'est pourquoi il est nécessaire que chacun fasse un sérieux effort d'ouverture, de compréhension. Il ne suffit pas que l'un veuille bien parler, encore faut-il que l'autre sache écouter. Il y faut plus qu'un élan du cœur, si ardent soit-il, il y faut une volonté de comprendre, d'aider, de se rapprocher. Des choses qui peuvent paraître insignifiantes, puériles, banales à celui qui écoute, peuvent être un problème capital, tout un drame pour celui qui les exprime. L'amour dans le Christ, sublimé par la charité, peut seul amener cette réelle et efficace compréhension que tant d'obstacles humains empêcheraient. Aux heures où on est tenté de se décourager en constatant l'évanouissement des rêves chimériques de la fusion spontanée et définitive, totale, des âmes soeurs, où l'on n'est que trop porté par l'amertume et une impure déception à se réfugier dans l'isolement désabusé des êtres incompris ou la résignation passive, lui seul est capable de donner la force de se reprendre pour mieux se donner et mieux se comprendre, de soutenir chacun à faire de son côté le double effort par quoi se crée et se développe l'intimité : se confier, écouter, comprendre, encourager celui qu'on aime à se confier.

Pour ne pas se fourvoyer et s'exposer à d'inévitables déceptions, il faut aussi savoir respecter les limites assignées par Dieu à l'intimité de deux personnes unies dans son amour. Il est un désir de connaître tout de l'autre qui n'est pas pur. Il est un instinct de confiance qui ne l'est pas davantage et s'apparente souvent à une veulerie plus ou moins secrète. Seule une affection purifiée et transfigurée par une vie spirituelle qui progresse peut échapper à ces sollicitations mauvaises qui iraient, en fin de compte, contre ce qu'elle recherche. Seule, une union conjugale ouverte, fondée sur une même espérance et un même amour saura à chaque moment de sa durée et selon les événements, posséder ce discernement secret qui est, même dans l'amour conjugal, comme une forme particulière de ce sens des âmes que donne le détachement profond dans l'union à Dieu. Alors chacun comprendra qu'il doit porter seul certaines croix, certaines difficultés particulières dont il chargerait l'autre bien inutilement. Alors l'union conjugale saura être la plus large qui soit et la plus respectueuse du jardin secret de chaque âme où Dieu seul peut et doit pénétrer.

Car une intimité qui ferait fi de Dieu, une intimité purement humaine, si grande qu'elle puisse être, ne manquerait pas d'être profondément incomplète et risquerait même d'aller en s'affaiblissant. Que peut être l'union des corps et des cœurs si elle n'est pas sublimée par l'union des âmes vivantes et agissantes ? C'est celle-ci qui donne aux autres tout leur sens et leur plénitude. Sans elle, l'amour conjugal demeure, sur le plan purement sentimental et sensuel, sujet à toutes les vicissitudes, à toutes les fluctuations, à tous les désenchantements et usures du temps et de l'habitude, du train-train quotidien. Par elle, il acquiert la stabilité de l'éternel. Il vit et se développe sans cesse parce qu'il s'alimente à la source de toute vie. Ainsi atteindra-t-il une plénitude merveilleuse. A ceux qui auront assez de foi et de persévérance, il sera donné de vivre des heures étrangement belles et exaltantes dans la communion ineffable en un même amour qui les aspire et les fait être. A ceux-là, il sera donné de connaître la richesse des dons de Dieu.

L'amour de Dieu

Cependant, certaines âmes qui débutent dans la vie intérieure, ne sont pas parfois sans s'inquiéter. Il leur arrive de se demander comment concilier le "Dieu seul" dont il semble bien que toute âme désireuse de se sanctifier doive faire sa devise et cet amour conjugal qui les porte à une intimité toujours plus grande. Comment ne seraient-elles pas tentées de désincarner leur union, de l'amener de plus en plus et exclusivement à une union des âmes, à une intimité purement spirituelle ? C'est assurément une grosse erreur qui peut conduire à bien des déboires et des déchirements. C'est ne pas comprendre que la vocation même du mariage requiert une intimité non seulement spirituelle mais humaine, que l'une et l'autre ne s'excluent pas mais au contraire se fécondent réciproquement. Là où l'une est négligée, l'autre ne manque pas de s'en ressentir. "O Dieu qui, en tirant la femme de l'homme, as voulu par cette formation même qu'il y eût entre eux une unité de chair et de doux amour...", selon une antique prière. C'est dire que l'intimité humaine, largement humaine, est indispensable pour que s'approfondisse l'intimité religieuse ou plutôt que l'une et l'autre ne sont qu'une seule et même expression de l'union conjugale vraiment chrétienne. Nous ne craignons donc pas d'être trop humains dans les effusions de notre amour et, inversement, nous ne redouterons pas que notre intimité humaine s'atrophie au fur et à mesure que nous avançons dans l'intimité de Dieu. La vraie vie spirituelle ne déracine pas l'humain. Au contraire, elle développe le meilleur de ses virtualités, elle l'épanouit, le purifie, le transfigure. Ainsi marchant tous deux à la suite du Seigneur, nous nous sentirons de plus en plus proches, le cœur brûlant d'un même amour. Certes ce n'est pas en un jour que nous parviendrons à ces profondeurs d'intimité. Il nous faudra lutter avec ténacité contre les obstacles qui se présenteront sans cesse devant nous et lutter ensemble mais aussi personnellement. Il nous faudra vaincre notre orgueil et cet égoïsme secret, cette pudeur d'âme aussi, qui nous porte sans cesse au repliement sur soi. Il nous faudra lutter contre la fatigue, la sécheresse intérieure et cette

paresse essentielle qui trop souvent nous engourdisse, nous portent au moindre effort. Il nous faudra secouer cette sorte de peur qui paralyse les petites âmes, ceux qui ne savent pas encore ce que c'est qu'aimer, en découvrant les imperfections de l'autre, ses tares même, en découvrant aussi tous les points qui nous séparent. On est tellement mieux dans la confortable sécurité de ceux qui se bercent d'illusions. Il nous faudra repousser comme une tentation tout centre d'intérêt extérieur trop personnellement recherché qui risquerait de compromettre notre intimité et ce ne sera pas toujours sans sacrifices. Il nous faudra enfin dépister tout ce qui isole les esprits, les cœurs, les âmes depuis cette division du travail familial qui, trop poussée, finirait par cantonner chacun dans ses tâches particulières, jusqu'à ces différences de formation sociale, de culture, de vues... qui, sans doute, doivent subsister pour que l'union ne soit pas identité et que chaque personne puisse s'épanouir mais qui, systématisées et renforcées, pourraient bien se heurter au lieu de se conjuguer et, amenant l'incompréhension sur le plan humain, pourraient affaiblir la collaboration spirituelle. Il nous faudra prendre conscience que l'intimité conjugale est une création continue et travailler patiemment à sa croissance.

C'est dire que notre coeur devra être vigilant et éclairé.

Nous mettrons tout en oeuvre pour réaliser cet idéal que nous poursuivons. Dans cette vue, il ne sera pas à nos yeux de petits moyens. Ainsi nous n'oublierons pas qu'il est des moments plus propices, des heures de la journée plus favorables aux échanges intimes, aux manifestations plus explicites d'une totale confiance : après la communion, après une méditation, une lecture, une retraite en commun, le soir, après la prière, toutes occupations cessantes, pendant ces effusions qui, rapprochant les cœurs et les corps, préparent les âmes à se mettre à l'unisson. Échanges spontanées bien sûr et qu'il ne faudrait pas systématiser. Ces moments précieux où la parole monte spontanément à nos lèvres, nous ne les gâcherons pas sous de vains prétextes. Nous ne sommes pas de purs esprits et l'amour a besoin de s'exprimer par des gestes et des paroles, sans quoi il se condamne à perdre peu à peu tout ce qui fait sa force et sa fécondité. Sans doute, ce ne sont là que des moyens. Il en est d'autres d'ailleurs qui contribuent d'une autre façon à rapprocher les âmes plus profondément encore : travailler ensemble dans le champ de Dieu, se donner ensemble d'un même coeur à une même oeuvre, lutter, souffrir ensemble... Autant de voies secrètes par où les cœurs et les âmes communient. Il n'est pas besoin pour cela de la parole ou de la présence. Il est des silences et des absences où chacun porte l'autre avec lui et le sent présent au coeur de son coeur. L'intimité n'est pas la solitude à deux et le moyen le plus efficace d'approfondir l'union conjugale est souvent de l'ouvrir largement sur le monde. C'est à chaque couple qu'il appartient de voir ce qui lui manque, ce dont il a besoin pour s'épanouir. Mais pour tous, le devoir est clair : nous devons veiller soigneusement à maintenir le contact, à faire grandir sans cesse notre intimité, non pour nous y complaire, mais pour que se réalise pleinement en nous et par nous la vocation à laquelle nous avons été appelés à deux. Si nous sommes généreux et persévérants, il nous sera donné sans doute de connaître un jour une intimité d'une rare qualité, état d'union ineffable, plus profond infiniment que toute parole, que toute confiance et qui, dans la pure transparence d'une humanité toute spiritualisée, sera pour nous comme les prémices de l'union des âmes dans la plénitude éternelle.

340 - La jalousie

Nous allons parler aujourd'hui d'un défaut qui a déjà été la cause de beaucoup de mal, qui a empêché souvent beaucoup de bonheur et est arrivé quelquefois à empoisonner, à gâcher des vies entières. Toutes, vous le connaissez, c'est la jalousie. N'en avez-vous jamais entendu parler ? Si on entend souvent nommer ce défaut, c'est qu'il existe et, si nous voulons un peu l'étudier, c'est précisément afin de ne jamais nous y laisser aller nous-mêmes.

Demandons-nous d'abord ce que c'est.

- Pour saint Augustin, "c'est la haine du bonheur des autres".
- Pour saint Thomas, "le jaloux voit dans le bonheur d'autrui un malheur pour lui".
- Selon Descartes, "c'est encore une espèce de crainte qui se rapporte au désir qu'on a de conserver la possession de quelque bien pour soi tout seul".
- C'est aussi la jouissance exclusive, égoïste, de notre propre bonheur auquel nous craignons qu'un autre participe.
- Enfin lorsqu'à la tristesse du bonheur des autres est jointe la joie du mal qui leur arrive, c'est proprement l'envie.

La jalousie est-elle donc naturelle à l'homme ?

Oui, depuis le péché originel. Dès le berceau, elle se montre. L'enfant veut sa mère pour lui seul, il ne souffre pas qu'elle s'occupe de ses frères et soeurs, il veut qu'elle lui réserve toutes ses caresses. L'enfant est jaloux de ses jouets et il envie ceux des autres. Plus tard, il est jaloux de ses camarades, de leurs succès. L'émulation est une

chose bonne mais si l'enfant n'est pas guidé, formé dans le sens de la charité, cette émulation deviendra vite de la jalousie qui ira jusqu'à lui donner une joie mauvaise de voir les autres humiliés.

Quelles sont les sources de la jalousie ?

1- La principale est la source même de tous les péchés : l'orgueil et son triste compagnon, l'égoïsme. Le sens de l'orgueil, c'est le moi qui ne veut pas être diminué, qui, blessé, devient vite malveillance, haine, désir de vengeance. "L'orgueil est la source de tout péché" dit l'écriture. Le sens de l'égoïsme, c'est qu'on veut jouir seul, à l'exclusion de tout autre et on voit dans le bonheur d'autrui un empiètement sur son propre bonheur.

2- Le coeur et la sensibilité, un excès de sensibilité qui sont particulièrement développés chez la femme. "La femme vit spécialement par le coeur et c'est une des raisons pour lesquelles elle est plus exposée que l'homme à la jalousie" (Mgr. Landriot). Elle est plus facilement ombrageuse, susceptible.

L'amour vrai songe au bonheur des autres, il se donne, il s'oublie. L'amour-propre, l'amour du moi, se replie sur lui-même et ne songe qu'à son propre bonheur. "De sa nature, l'amour s'oublie et veut adorer tandis que l'orgueil cherche des adorateurs" (Bossuet).

Les manifestations de la jalousie

- Jalousie des jeunes filles qui se font une conception étroite de l'affection, qui, au pensionnat, ont des amitiés particulières, qui veulent accaparer l'estime, l'attention de leurs maîtresses. Jalousie vis-à-vis des frères et soeurs, plus âgés et mariés ou dans la famille. Jalousie entre elles : voix, talent, beauté...

- Jalousie des mères qui aiment leurs enfants pour elles plus que pour eux, qui voudraient les garder près d'elles, qui entravent leur avenir, les disputent à Dieu ou bien ne peuvent se résigner à voir leur coeur partagé...

- Jalousie des personnes dévouées qui veulent monopoliser la charité, accaparer pour elles la reconnaissance, l'affection... Jalousie des personnes pieuses...

- Jalousie des mondaines qui ne pardonnent pas le succès de leurs rivales. "Dès qu'une femme a quelque succès, la plupart des femmes sont contre elle par rivalité, par sottise ou par principe" (Mme de Staël).

- Jalousie entre les classes sociales, source de tant de désordres...

- Jalousie universelle, cause de fautes innombrables, qui s'attaque à tout, prend ombrage de tout : santé, maladie, fortune, succès, bonheur, affection, autorité et même la vertu. Rien n'est jaloué comme la vertu. Tout est aliment pour la jalousie dont le propre est de rendre sombre, soupçonneux, mélancolique et malheureux... "L'homme porte envie à ses égaux de peur qu'on ne les lui compare, à ses inférieurs parce qu'il craint qu'on les élève jusqu'à lui, à ses supérieurs parce qu'ils sont au-dessus de lui" (St Augustin)

Il faut donc réagir contre cette jalousie qui se glisse partout, se tenir soigneusement en garde contre elle. "D'une femme jalouse il n'est action qui ne tourne à l'aigre" (Montaigne).

- Réagir, c'est-à-dire agir contre, donc s'oublier, s'effacer, lutter contre l'égoïsme, savoir se contenter de sa situation, regarder volontiers au-dessous plutôt qu'au-dessus de soi.

- En un mot, se pénétrer d'esprit chrétien et en vivre.

Il y a sur la terre tant de bonheur perdu, gâché, gaspillé à cause de la jalousie. Que de personnes avaient ce qu'il fallait pour être heureuses si elles avaient su se contenter. Parce qu'elle étaient jalouses, non seulement elles n'ont pas profité de ce bonheur que Dieu voulait leur donner, mais elles ont encore empêché et gâté celui des autres. Mesdemoiselles, que ce défaut ne pénètre jamais dans notre coeur. Comprendons que chacun de nous a du bonheur entre les mains puisque chacun peut faire du bien aux autres. Gardons ce bonheur comme un trésor !

341 - Marie, notre mère

"Ensuite Jésus dit au disciple : Voici ta mère !" (Jn 19,27)

Pie X résume avec autorité la pensée chrétienne sur la maternité de Marie à notre égard par ces lignes : *"Marie n'est-elle pas la mère de Dieu ? Elle est donc aussi notre mère car c'est un principe à poser que Jésus, le Verbe fait chair, est en même temps le sauveur du genre humain. Or en tant que Dieu-Homme, il a un corps comme les autres hommes; en tant que rédempteur de notre race, il a un corps spirituel ou, comme on dit "mystique", qui n'est autre que la société des chrétiens liés à lui par la foi. Or la Vierge n'a pas seulement conçu le fils de Dieu afin que, recevant d'elle la nature humaine, il devient homme mais encore afin qu'il devint aussi, moyennant cette nature reçue d'elle, le sauveur des hommes. Aussi, dans le chaste sein de la Vierge où Jésus a pris une chair mortelle, là même il s'est adjoint un corps spirituel formé de tous ceux qui devaient croire en lui et on peut dire que, tenant Jésus dans son sein, Marie y portait encore tous ceux dont la vie du sauveur renfermait la vie. Nous tous donc qui, unis au Christ, sommes, comme parle l'apôtre, les membres de son corps issus de sa chair et de ses os (Eph. 5,30), nous devons nous dire originaires du sein de Marie d'où nous sortîmes un jour à l'instar d'un corps attaché à sa tête. C'est pour cela que nous sommes appelés, en un sens spirituel et tout mystique, les fils de Marie et qu'elle est, de son côté, notre mère à tous, mère selon l'esprit, mère véritable néanmoins des membres de Jésus-Christ que nous sommes (St Augustin). Si donc la bienheureuse Vierge est tout à la fois mère de Dieu et des hommes, qui peut douter qu'elle ne s'emploie de toutes ses forces auprès de son fils, tête du corps*

de l'église (Col. 1,18), afin qu'il répande sur nous qui sommes ses membres les dons de sa grâce ?" (Enc. "Ad diem illum").

Marie est notre mère au sens spirituel parce qu'elle a été la mère de Jésus au sens réel. Jésus est venu refaire l'union brisée entre nous et Dieu. Le moyen choisi fut de s'identifier à nous en ne formant avec nous tous qu'un seul corps spirituel de sorte que, par Jésus, nous toucherions Dieu et Dieu nous toucherait. Étant donné la mission qu'il venait accomplir, Jésus ne se conçoit pas autrement que comme tête du corps mystique qui s'unit à lui pour constituer le Christ total. "Fils unique du Père éternel et chef de l'humanité régénérée, ces deux formalités sont inséparables en Jésus, les deux choses ne font pour ainsi dire qu'une. Jésus n'est venu en fait que pour être le premier-né parmi beaucoup de frères, que pour donner, en se les incorporant, d'autres fils à son Père céleste. Il n'y a pas en Jésus l'homme privé et l'homme public, il n'est que pour sa mission. C'est par là que s'explique la maternité humaine de Marie. Mère du Christ, elle est du même coup sa mère comme chef de l'humanité, "mère de tous ceux qui n'ont d'être surnaturel qu'en faisant un avec le Christ" (Bainvol). Tous les hommes, même les plus éloignés du Christ, étant de droit et par appel membres de son corps mystique, tous les hommes au moins de droit et par appel sont les enfants de Marie. Cependant, de même qu'il y a lieu de distinguer divers degrés dans l'union au corps mystique du Christ, de même il faut distinguer divers degrés de filiation avec Marie. L'amour de Dieu est ici la mesure de toutes choses car c'est lui qui marque notre degré d'incorporation au Christ.

Par quels moyens Marie est notre mère ?

La maternité de Marie envers nous est donc en exact parallèle avec notre incorporation au Christ. C'est parce que nous sommes un avec le Christ que celle qui est mère du Christ est aussi notre mère. De ce fait, notre filiation envers Marie s'est réalisée par les mêmes moyens et dans le même temps que notre incorporation à Jésus.

Incorporation à Jésus et filiation envers Marie sont deux aspects de la même oeuvre. Par conséquent, tout ce qui serait fait par Jésus pour nous incorporer à lui devait être accompli aussi par Marie afin de nous prendre pour ses enfants. Marie, ayant solennellement accepté d'être mère du Christ, avait accepté d'être mère du Christ total car il n'y en a pas d'autre. Par le fait même de l'acceptation de cette maternité universelle, elle avait été constituée participante de tout ce qui serait nécessaire pour réaliser le Christ total.

Ce qui serait nécessaire pour réaliser le Christ total, c'est toute la vie de Jésus et toutes ses souffrances. Pour devenir mère du Christ total, Marie devait donc être l'associée de son fils dans l'oeuvre si laborieuse de notre rédemption de telle sorte que chacun des actes de Jésus pour notre rachat, elle le produirait en volonté et en acceptation quand Jésus les produirait en réalité. Ainsi Marie fut présente à toute la vie de Jésus, sinon de présence effective, au moins de présence d'intention et d'union. Il le fallait car toute la vie de Jésus étant rédemptrice, toute la vie de Jésus servit à notre incorporation au Christ et donc aussi à notre filiation envers Marie. Le moyen par lequel Jésus nous incorpore à lui fut d'accomplir constamment les desseins de son Père en réalisant par toute son existence cette parole prononcée à son entrée dans le monde : "Père, voici que je viens pour faire votre volonté".

Le moyen par lequel Marie fait de nous ses enfants fut d'accepter constamment les desseins du Père en disant dans la soumission de son intelligence et de sa liberté : *"Père, voici que je vous présente votre fils et mon fils pour qu'il fasse votre volonté. Votre volonté est une ineffable intimité entre lui et moi, d'indicibles élévations de son âme par son âme. Mais c'est aussi qu'il soit victime. Il le veut avec vous et je le veux, moi aussi. Votre volonté, c'est l'exil pour votre fils avec la pauvreté et les humiliations qui l'accompagnent forcément. Je veux pour mon fils la pauvreté, l'exil. Votre volonté, c'est la vie obscure de Jésus pendant trente ans puis les fatigues de la vie errante, les souffrances venant de l'incompréhension, de l'ingratitude, de la calomnie. Votre volonté, c'est la sueur de sang, le baiser de Judas, les fouets, les crachats, la couronne d'épines. Puisque vous le voulez et que Jésus le veut, c'est qu'en définitive il sortira de cette étrange nuit un ordre glorieux et béatifiant. J'accepte donc ces douloureuses ténèbres. Je les veux avec vous parce que je sais qu'il vous est impossible de les vouloir pour elles-mêmes mais qu'elles sont la promesse de la joyeuse lumière. Je les veux pour mon Jésus douloureusement, pour mon Jésus et pour moi car mon coeur vivra toutes ses angoisses, souffrira toutes ses ignominies. Dans mon coeur encore, je mourrai avec lui pour le salut de tous. Quand l'heure sera venue, je serai sur le calvaire, vous l'offrant et m'offrant avec lui pour que les hommes à nouveau deviennent vos enfants et que je sois leur mère. C'est ainsi seulement que le Christ sera totalement né de moi".*

Voilà de quelle manière la dignité de la maternité divine se prolongeait nécessairement en maternité humaine. Voilà comment la mère du rédempteur devenait nécessairement la co-rédemptrice, selon le titre dont l'honore la piété catholique. Dans tout ce que fit Jésus pour notre rachat, la mère de Jésus avait sa participation de sorte qu'elle nous rachetait dans son coeur pendant que Jésus nous rachetait dans sa chair et dans son coeur. Quel mérite en effet devant s'attacher à cette héroïque union à toute la vie de Jésus, venant du coeur très parfait de Marie ! Certes les mérites de Marie, séparés des mérites de Jésus, n'auraient rien été pour notre salut ni même n'auraient pu exister. Mais ce n'est pas séparés des mérites de Jésus, c'est unis à eux, subordonnés à eux, vivifiés par eux qu'ils étaient présentés à Dieu. Dieu daigna les regarder, ils étaient si beaux, si puissants qu'il voulut bien

se laisser toucher et leur accorder, à titre de bienveillance envers Marie, ce qu'il accordait en même temps, à titre de justice, aux mérites de Jésus, notre salut.

Conséquences de cette maternité envers nous par rapport à la distribution des grâces. Marie est définitivement consacrée notre mère au calvaire, alors qu'elle offre avec Jésus le sacrifice par lequel tous les hommes étaient, de droit, incorporés au Christ. Ce sommet n'est pas un terme. La maternité de Marie envers nous commence là plutôt qu'elle s'achève. C'est au moment de mourir que Jésus nous a donné Marie pour mère. "Voici votre mère !", dit-il à saint Jean debout au pied de la croix pour y représenter tous les hommes, selon une interprétation traditionnelle très acceptable. Cette parole sanctionne le passé sans doute, elle proclame que Marie est notre mère pour nous avoir engendrés à la grâce en coopérant à notre rédemption depuis Nazareth jusqu'au Golgotha. Mais cette parole regarde surtout l'avenir car, au moment où elle est prononcée, la rançon du péché est pour ainsi dire payée. Ce qui reste à faire, c'est appliquer cette rançon à chacune de nos âmes. Jésus en charge Marie et lui demande de continuer en cela d'être notre mère comme elle l'a été en nous méritant la vie de la grâce. N'était-ce pas dans l'ordre ? Une mère ne se contente pas de donner la vie à son enfant, elle veille ensuite pour la lui conserver et la faire grandir jusqu'à la croissance parfaite. Tel sera désormais le rôle de Marie dans le domaine surnaturel où nous restons toujours de tout-petits. Comme une mère, elle soutiendra notre marche, elle nous tendra la main si nous risquons de tomber. Elle pensera nos blessures et même, si notre âme venait à mourir à la grâce, elle saura, ce qu'une mère ne peut pas, obtenir sa résurrection.

Marie, distributrice des grâces accumulées par la passion, tel est le legs suprême que nous fit Jésus mourant. Précieusement, l'église a recueilli ce legs et, depuis des siècles, les voix de ses enfants font un touchant concert vers celle qu'ils nomment : la très sainte Dame, la mère de Dieu pleine de grâce, la commune gloire de notre nature, le canal de tous les biens, la reine de toutes choses après la Trinité, la médiatrice du monde après le médiateur..., et lui demandent d'intercéder pour nous auprès de son fils car son intercession n'est jamais repoussée du Seigneur qui ne refuse rien à ses demandes. "Car personne n'est rempli de la connaissance de Dieu sinon par vous, personne n'est sauvé que par vous, personne n'échappe au péril que par vous, personne ne reçoit aucun don de la miséricorde divine sinon par vous" (Saint Ephrem + 373). L'écho de cette confiance se propage de siècles en siècles. Saint Bernard nous apprend à dire avec une audace pleine d'espérance : "Souvenez-vous, ô très miséricordieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection ait été abandonné...". La liturgie ne parle pas autrement. Parmi les louanges infiniment variées qu'elle adresse à Marie, beaucoup sous-entendent cette confiance admirative en la puissance de celle qui est notre vie, notre espérance, notre salut, notre avocate, la ressource des infirmes, le refuge des pécheurs, l'auxiliaire des chrétiens, la mère des miséricordes, la porte du ciel...

La dévotion envers Marie tient donc aux racines mêmes de notre rédemption. La prier, c'est reconnaître et suivre l'ordre voulu par Dieu qui l'a choisie pour nous donner Jésus et fait que toute grâce nous viendrait par elle. Nulle crainte d'exagérer la confiance en Marie car, mère du rédempteur, elle est toute-puissante en union et subordination à son fils, non sans doute par autorité et commandement comme Dieu mais par intercession et supplication auprès de Dieu, car elle est aussi notre mère à nous, celle qu'on appelle la toute aimante, la toute miséricordieuse et compatissante vierge Marie. Croyons à son amour pour nous dans la mesure où nous croyons à son amour pour Jésus. Aimer Marie, c'est encore aimer Jésus car c'est nous mener à lui. L'amour qu'elle a pour nous est fondu dans l'amour qu'elle a pour lui. Si nous sommes dans la misère, souffrance ou péché, cela ne change rien sinon que la compassion s'ajoute à l'amour. C'est forcément ainsi dans un cœur de mère.

342 - **Passion**

La longue passion de l'homme-Dieu

La fleur au printemps est belle, douce et bonne avec ses couleurs toutes jeunes, son parfum et le fruit qu'elle promet. Cependant la fleur ne pousse qu'au bout d'une tige sans beauté voyante, sans parfum et sans promesse immédiate de fruit. La fleur est comme une tendre incarnation de la lumière, la tige qui la prépare n'est qu'austère. Voilà l'image !

Voici la réalité à laquelle nous faisons allusion !

La rédemption par le Christ est le fruit merveilleux, nourrissant. Il est beau de voir le Christ glorieux au matin de Pâques, proclamant triomphalement le joyeux Alléluia, la paix et la joie. C'est la fleur joyeuse, c'est le fruit. Mais Pâques est précédé du samedi-saint, du tombeau froid, nu et glacé du vendredi-saint, de la croix rude plantée sur le rocher, sous un ciel voilé, déchiré d'éclairs sinistres. La croix du Calvaire n'est que le point d'arrivée, le sommet d'une montée longue, pénible, semée de larmes et de sueurs de sang. Le cœur brisé, ouvert par la lance, avait été pressé, ému, serré longtemps avant. Le beau chapiteau qui couronne la colonne est lui aussi une fleur mais une fleur travaillée, sculptée laborieusement.

Chrétiens, nous allons suivre cette montée vers le sommet du Calvaire de notre Christ et sauveur, le doux Jésus. Nous le suivrons avec la sympathie bien naturelle à un membre de la famille pour son chef, à un ami pour son ami, à un sauvé pour son sauveur. Le chemin est facile à suivre. D'ailleurs, nous n'en suivons qu'un dessin. Nous

voulons y mettre notre coeur et nous n'aurons pas grand effort à faire, il ressemble étrangement aux nôtres, un chemin semblable à celui sur lequel nous avançons, nous montons, un chemin d'homme. Car il était homme, fils d'homme, portant notre nature humaine complète, totale, sans diminution, insérée dans la série des hommes, une humanité prise en compte par Dieu mais telle qu'elle est pour tout le monde, moins l'éloignement de Dieu qu'est le péché. Pour purifier le courant humain, il fallait qu'il fût dans le fleuve, eau dans l'eau, homme dans l'homme. Sa souffrance a été vraie, authentiquement humaine, souffrance du corps, souffrance de l'âme, souffrance du coeur.

Le prophète lui faisait dire depuis longtemps : "Tu n'as pas voulu des offrandes... Tu m'as adapté un corps... Me voici !".

Il avait un corps qui a dû grandir dans l'effort, fatigué de marcher sur nos chemins pierreux. Il a porté la chaleur du jour comme un poids trop lourd. Il a connu la fatigue qui arrête le corps et l'assied sur la margelle du puits, celle aussi qui l'endort sur un coussinet à la poupe et puis celle qui écrase lorsqu'elle vient de l'esprit et du coeur qui pèsent de leur poids immense et lui communiquent une charge qui le déborde.

Ses yeux de chair ont pleuré sous la pression du coeur, larmes sincères, langage profond, authentique, qui supplée à l'insuffisance de la parole ordinaire, sueur d'une peine qui comprime et presse par le dedans plus que du dehors : "sa sueur devenait comme des grumeaux de sang qui tombaient à terre". Ce corps a donné son sang qui est la vie même, la sève du corps.

C'est un vrai corps qui reçut les coups de lanière garnies de plomb, qui fut sillonné de rigoles sanguinolentes.

C'est un visage humain qui fut souffleté, englué d'immondes crachats. C'est une tête d'homme qui fut couronnée d'épines, des mains et des pieds d'homme qui ont été cloués pour le tenir suspendu sur du bois.

Il a goûté à l'authentique humanité. On dirait qu'il tenait à le prouver, à bien le prouver. Il est donc notre frère puisqu'il a souffert dans son corps. Il l'est plus encore parce qu'il a souffert dans son âme, c'est-à-dire dans son coeur. Le coeur, c'est tout chez nous : "Ce qui vient du coeur, va au coeur, est seul humain, seul vrai", disait-il. Le coeur est le rendez-vous de notre humanité, de notre personnalité aussi. Allons avec notre coeur à son coeur.

Vous savez comment on souffre avec le coeur tout seul, on souffre à peu près tout ici-bas.

On souffre de la haine. La haine est le contraire de l'amour. La haine, c'est l'inimitié, c'est le mal qui attaque et qui poursuit, qui traque. C'est le mal déchaîné et remuant tous les bas-fonds. C'est Hérode qui cherche à le faire mourir et qui massacre de petits enfants dans les bras de leur mère. C'est les Pharisiens, sectaires jaloux, qui renoncent même à leur repos et à leur confortable vie, qui quittent leur ville pour le poursuivre jusque dans les campagnes de Galilée, lui, cet homme doux et humble qui fait du bien, jamais du mal. La haine fait mal. Comme il a dû souffrir, lui l'amour, de sentir la haine, lui qui ne prêchait que l'amour. Avez-vous jamais compris la haine du bien ? Pouvait-il la comprendre ? Il les aimait tant. Lorsque la haine est non seulement brutale, non seulement savante, lorsqu'elle se fait hypocrite, lorsqu'elle se fait aimable, hospitalière, lorsqu'elle embrasse avant de trahir... On comprend l'indignation de Jésus dans cette salle à manger où ses ennemis l'ont invité pour surprendre, dans sa conversation, une phrase, un mot qui servirait de prétexte : "Sépulcres blanchis !" Quelle peine à la racine de cette indignation ! Lorsque Judas lui demande : "Est-ce moi qui te trahirai ?", quelle souffrance dans le coeur du maître qui l'avait choisi, choyé ! Dans une heure, il l'embrassera comme un ami. Homme de douleurs ! Homme de la douleur !

Pour se reposer de ces meurtrissures trop profondes, il cherchait des amitiés vraies, sincères, des sympathies et presque toujours c'est une immense indifférence qui lui répondait. Indifférence de l'intelligence. On ne le comprend pas. Les auditeurs ne le comprennent pas, ils viennent passer un moment pour se distraire. Sa délicatesse, la profondeur de son affection leur échappent. "Il ne parle pas comme les autres", c'est tout. Incompris dans son enseignement, il pouvait s'écrier : "Génération incrédule et faussée, jusqu'à quand serai-je parmi vous ?". Incompris dans son amour : "Jérusalem, si tu comprenais, au moins aujourd'hui !". Pendant trente ans, on n'a pas deviné en lui une nature supérieure. Lorsqu'il revient à Nazareth après une longue absence, on se moque de lui, on veut le tuer pour le punir d'avoir fait des miracles : "Le charpentier, fils du charpentier !". Il allait de ferme en ferme, de bourg en bourg, voyageant presque incognito.

Cependant il aime ce jeune homme qu'il rend à sa mère. Il aime Lazare, il pleure de voir les larmes de ses soeurs : "Voyez comme il l'aimait !". N'aimait-il donc pas les aveugles, les sourds... qu'il guérissait ? Les miraculés ont-ils pensé que Jésus les guérissait par amour pour eux ? Son amour est tombé sur une immense indifférence à côté d'une haine implacable.

Comme on comprend qu'il ait fait attention à l'amitié de ses apôtres malgré leur inintelligence, leur vanité : "Vous qui êtes restés avec moi dans mes épreuves durant trois ans...", avant Gethsémani, ils avaient eu l'occasion de prendre la fuite, de le laisser. Il les aime. Il aime Pierre malgré sa présomption et son reniement car Pierre l'aime et ils sont si rares à l'aimer. Comme il est heureux de rencontrer la sympathie de Zachée et l'amour pénitent de Madeleine. Comme il souligne avec bonheur le merci reconnaissant d'un des dix lépreux guéris : "Où sont les autres ?". Et les petits enfants : "Laissez-les venir", eux au moins ont l'instinct de la bonté. Et le bon larron et Jean : il le laisse reposer sa tête sur sa poitrine, et sa mère et les saintes femmes... Vous étonnez-vous qu'il ait été si reconnaissant envers Pierre ou Marie-Madeleine ? Sur nos chemins, il rencontre si peu d'affection. Dieu son Père, son très cher Père, sa pensée le faisait souffrir, les hommes ne l'aiment pas. Tous les péchés du monde, je

veux les prendre pour les noyer dans l'amour de mon coeur, j'en veux boire toute l'amertume, que pas un ne m'échappe, les voir tous, les épuiser tous pour en rejeter le venin. Aimer le Père plus que les hommes ne l'ont "désaimé". D'où cette compression de tout son être à Gethsémani ! Il a supporté les souffrances de l'enfer. Comme je comprends qu'il n'ait pas pu, qu'il n'ait pas voulu garder une larme, une goutte de sueur, un globule de sang dans son être. Il aimait, il fallait tout donner, se donner même à manger puisqu'il était assez fort pour maîtriser les lois de la matière et se les soumettre. Il était le grain de blé qui se multiplie en mourant. Mais quelle peine, quelle vie ! Elle lui était dure, assez pour que, par deux fois, il demande : "Délivre-moi de cette heure. Si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi". Pour nous sauver, il devait se jeter en pleine vie humaine, dans la mêlée, recevoir tous les coups, il l'a fait. Pour nous purifier, il devait mettre sa pureté dans notre boue, il l'a fait. Qui a un reproche à lui faire ? Est-il trop Dieu, pas assez homme ? Serait-il trop distant ? N'aurait-il pas assez fait ?

Votre regard qui cherche, avec le souci, l'inquiétude de l'affection, des réponses du coeur à sa sollicitude de sauveur, d'amî, votre regard qui, de haut, plonge jusqu'au fond, jusqu'au très fond de notre coeur, de notre être, que trouve-t-il comme écho ? De la haine chez quelques-uns : "Ils ne savent ce qu'ils font", de l'hypocrisie mais elle n'a pas les profondeurs de celle des Pharisiens, des trahisons, de l'indifférence. Vous trouvez encore une misère qui serait impardonnable si vous ne pouviez pas pardonner. N'a-t-on pas essayé de faire croire même à ceux qui devraient être vos intimes, à tous, que vous n'étiez pas si aimant qu'on le disait, que le disent l'évangile et l'église, qu'il faut avoir peur de vous, que vous aimer est une audace impardonnable ? Est-ce possible ? C'est cependant notre péché, le péché de nos pères depuis plusieurs générations. Faut-il avoir peur de quelqu'un qui se laisse crucifier par amour de vous ?

Nous voulons nous libérer de cette emprise démoniaque. Nous voulons vous reconnaître pour celui que vous êtes. Il faut que votre regard, que votre amour trouve chez nous le désir de vous voir, un désir plus pressé que celui de Zachée, un repentir aussi aimant que celui de Madeleine, plus de saintes femmes pour compatir et vous consoler que vous n'en avez rencontré sur le chemin de croix, des petits enfants plus familiers, plus conscients de votre bonté que les petits Nazaréens, des apôtres qui vous aiment... On vous aime quand même sur notre terre, vous le savez mieux que personne, vous qui êtes attentif à trouver la moindre attention à vous. On vient à votre eucharistie, à votre coeur...

343 - Le Pater

G.V.

Méditation - Ascension 1941

Quand j'aborde Dieu, je ne puis me défendre d'un sentiment étranger, mélange de respect, de frayeur, sensation d'écrasement qu'on ressentirait au pied d'une montagne au sommet inaccessible, perdu dans la nue, sentiment de vertige au bord d'un gouffre sans fond. L'éternel, l'infini, l'insondable, la transcendance de cet être incréé qui n'a ni commencement ni fin me déconcerte, m'anéantit. C'est la pauvre créature humaine, poussière, ver de terre, en face de l'infini. Déconcerté, je me tourne vers l'humain.

L'homme-Dieu s'est incarné. Il est devenu mon frère et m'a fait enfant de Dieu. Tout est changé. Quelques pas faits avec lui sur les chemins de Galilée et je vois le Père du ciel à ma portée. Je sens sa miséricordieuse bonté dans ce père angoissé qui attend sur le chemin le retour du prodigue, dans ce bon pasteur qui porte sur ses épaules la brebis retrouvée, dans le semeur qui jette le grain dans le sillon.

Le sauveur me tient par la main, il est sur terre, il parle mon langage. Je comprends les choses du ciel dans ses paraboles, ses comparaisons de la nature, ses exemples pris dans ma vie de chaque jour. A Philippe qui demande de lui faire connaître le Père, Jésus répond : "Philippe, qui me voit voit le Père et nul ne peut aller au Père si ce n'est par le fils". L'homme-Dieu a humanisé Dieu pour nous le faire mieux connaître, nous le faire mieux aimer et mieux servir.

Serait-il permis de dire que Jésus a humanisé en quelque sorte ce qui est divin pour diviniser tout ce qui est humain ? Dieu m'a créé à son image et à sa ressemblance. Il y a donc quelque chose de divin en moi. C'est vous, Seigneur, qui avez fait battre mon coeur pour mes enfants. Mon âme est un souffle de vous. Cette lumière de mon intelligence a été allumée par vous. Ce que je vois de bon en moi, de splendide dans les saints, n'est qu'un pâle reflet de vos perfections infinies. Un pont de miséricorde et de bonté est désormais jeté entre cet infini qui est Dieu créateur et sa créature. Que de fois n'avez-vous pas dit à vos apôtres : "Ne craignez pas, c'est moi". Je n'ai plus peur et c'est avec l'âme d'un tout petit enfant que j'essaie de m'approcher de vous. Pour provoquer cette confiance, cet abandon dans le Père, Jésus me dicte les termes mêmes de ma prière dans le "pater", cette oraison simple, sublime que Tertullien appelle un abrégé de l'évangile :

"Quand vous priez, ne multipliez pas les paroles comme les païens qui s'imaginent que c'est par la multitude des paroles qu'ils seront exaucés. Ne les imitez pas car votre Père sait de quoi vous avez besoin avant que vous le lui demandiez. C'est donc ainsi que vous prierez : Notre Père..." (Mt 6,7-13).

Comme tout ce qui vient de Dieu, cette prière contient des richesses et une profondeur de sens que nous en fera découvrir la pesée de chaque mot, de chaque terme. Suivant ses impressions, ses réflexes, son entendement et la

grâce de Dieu, l'âme de bonne volonté découvrira, dans cette oraison, une source d'eau vive qui éteindra cette soif d'infini que Dieu a mise en nous, dans plus d'intimité avec celui qui doit être notre fin.

Notre Père qui êtes aux cieux.

Ce "notre", possessif pluriel, a sa signification. Nous appartenons à la grande famille humaine. Tous rachetés par le sang de Jésus-Christ, une paternité divine, une fraternité dans le Christ, nous fait solidaires les uns des autres et nous crée des devoirs vis-à-vis de tous nos frères sans exception de races, de couleurs, de pays.

Enfants de l'église, nous appartenons en outre à ce corps mystique dont Jésus est le chef : "Je suis la vigne, vous êtes les sarments". En nous circule cette sève qui nous fait participant de la vie divine. Nous avons part aux prières, aux sacrifices, aux renoncements des âmes d'élite qui prient, souffrent, se renoncent derrière les grilles du cloître. Nos actes, nos mérites, nos prières s'imprègnent des mérites de Jésus et des saints : "Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera". Nous puisons dans ce trésor spirituel qu'est la communion des saints. Tous nos actes ont une répercussion sur le corps tout entier. Nos prières et nos mérites l'exaltent, nos fautes l'abaissent.

Père

Jésus, Notre-Seigneur, pouvait-il choisir un nom plus doux, plus provocateur d'intime et confiant abandon ? Quel être humain, autre qu'un père, qu'une mère, peut nous apporter plus de tendresse, plus d'abnégation, plus de sollicitude, plus de préoccupation pour la santé, l'avenir, le bonheur de l'enfant ? Imaginons un père idéal, le plus affectueux, le plus sage, le plus parfait. Qu'est cette perfection humaine sinon l'oeuvre de notre Père du ciel qui réalise en infini tout ce que nous admirons dans le plus parfait des pères de famille ? Haussons notre amour, notre merci à la hauteur d'un tel témoignage de délicate attention et que notre confiance grandisse dans la même mesure.

- "Pas un cheveu de votre tête ne tombera sans ma permission" (Mt 10,30).

- "Quand un enfant demande du pain à son père, lui donnera-t-il une pierre ? Lui donne-t-il un scorpion quand il lui demande un poisson ? Si donc vous qui êtes mauvais, traitez ainsi vos enfants, qu'en sera-t-il du Père qui est dans les cieux ?" (Mt 7,9-11). Son empire est dans les cieux. Là, il règne tout-puissant, il domine tout, rien n'échappe à celui qui voit tout, entend tout, qui sait tout, qui sonde les coeurs et les reins.

Que votre nom soit sanctifié

"Sanctus" chantent en tremblant les trônes et les dominations. Nom trois fois saint, nom terrible et doux, dit le poète, nom auguste et sacré que le grand prêtre prononçait une fois l'an dans le "saint des saints", nom qui terrifiait les Hébreux au pied du Sinaï : "Que Jéhovah ne nous parle pas, nous mourrions". Entourons ce nom de respect, de vénération. Les saints témoignent leur vénération profonde pour ce saint nom par une marque extérieure d'humilité, quelquefois par une prostration.

Que votre règne arrive

Le règne de Dieu, c'est l'ordre, c'est chaque chose à sa place, c'est la charité, c'est l'amour, c'est la loyauté dans les tractations, c'est le respect des contrats, de la propriété, de la personne humaine, c'est la politesse dans les relations, cette forme exquise de la charité, c'est la pureté dans les coeurs. C'est ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qui vous fut fait. C'est aimer le prochain comme soi-même. C'est aider, servir; aimer dans la discrétion et dans la délicatesse. C'est enfin la conscience partout, la justice observée entre les hommes comme entre les nations, c'est la paix universelle. Quelle vision de béatitude dès ici-bas dans un monde où le règne de Dieu serait arrivé. Ce serait presque le paradis terrestre. Avec quelle ferveur ne disons-nous pas à Dieu : "Que votre règne arrive !"

Que votre volonté soit faite

La volonté de Dieu, ce n'est pas toujours la nôtre, comme la volonté de l'enfant n'est pas toujours celle du père. La volonté de Dieu n'est pas, entre autre chose, que le paradis soit sur la terre. Le paradis, il faut le gagner et le gagner sur terre. Un père sage ne donne pas à son enfant tout ce qu'il demande. Il le prive souvent de douceurs, lui impose l'effort pour entraîner son corps et tremper son âme. Il l'élève dans une certaine austérité pour développer sa résistance morale et former sa volonté. C'est là, il faut le dire en passant, la vraie, la solide éducation, ce qu'on a trop souvent oublié.

Notre Père du ciel n'est pas moins soucieux de notre éducation, de notre perfection : "Soyez saints comme votre Père céleste est saint" (Mt 5,48). Parfois il nous prive de biens que nous souhaiterions et d'une jouissance qui nous serait néfaste. Comme le feu affine l'or, le creuset de la souffrance affine l'âme (Imitation). Pour nous faire atteindre cette sainteté, pour nous faire porter des fruits, Dieu taille, coupe, émonde dans les sarments. C'est un espoir qui disparaît, une fortune qui s'effondre, un père, une mère, un enfant qui est rappelé par Dieu : "Dieu m'avait tout donné, il m'a tout ôté. Que son nom soit béni" (Job). Tout cela est vertu d'ascension, de rédemption. Que d'âmes exaltées, sauvées par la souffrance ! Que de coeurs grandis dans l'épreuve ! Que de noms

illustreraient cette vérité ! Qui peut, sinon Dieu, compter les montées d'âmes, les rédempions, rançons de la souffrance. Il n'est que de réfléchir à l'heure présente. A quoi devons-nous le salut de la France ? Où allions-nous avec notre excédent annuel de 40 000 morts sur les naissances ? Où allions-nous avec 400 000 enfants assassinés dans le sein de leur mère ?

La passion de Notre-Seigneur est inachevée, dit saint Paul. la cinquième station du chemin de la croix nous montre le Cyrénéen aidant Jésus à porter la croix. Qu'est-ce à dire sinon que Dieu, par une délicate attention, nous a laissé une part dans la rédemption de nos frères ? Il demande que nous aussi, nous coopérons par nos épreuves, nos sacrifices au salut du genre humain, que nous partagions ses souffrances pour partager sa gloire. La Mère des douleurs nous donne l'exemple. N'a-t-elle pas précédé son fils dans cette rencontre sur le chemin du Golgotha ? La croix, l'épreuve nous rapproche du rédempteur. Des ouvrages entiers ont exalté l'excellence de la souffrance, sa valeur rédemptrice. Que de conversions, que de retours dûs à l'épreuve parfois très durs mais d'autant plus méritants ! Le Père infiniment bon et délicat dispense joies et douleurs. Mystères joyeux et douloureux viennent de la même main paternelle et aimante. On ne comprend pas, on ne voit pas toujours le pourquoi : "Bienheureux ceux qui croient et ne voient pas". Faisons un acte de foi et de confiance en la bonté infinie et disons : "Fiat !".

On raconte l'anecdote suivante sur le saint évêque de Genève. Visitant une maison religieuse, il salue avec sa bonhomie coutumière la soeur tourière : "Alors ma soeur, ça va ? - Mon Père, ça irait bien mais il y a toujours des croix. - Ma soeur, qu'est-ce que c'est une croix, comment est-ce fait ? - Mon Père, c'est un morceau de bois puis un autre morceau de bois plus petit mis en travers du grand. - Très bien, ma soeur, si vous faites tourner le petit morceau de bois et que vous le mettiez dans le sens du grand, avez-vous encore une croix ? - Non, il n'y a plus de croix alors. - Ma soeur, le grand morceau de bois, c'est la volonté de Dieu et le petit mis en travers, c'est notre volonté. Tournons notre volonté dans le sens de la volonté de Dieu et il n'y aura plus de croix". Sainte Thérèse disait que la croix portée généreusement nous porte, celle qu'on traîne nous écrase. "Mon joug est doux et mon fardeau léger" ((Mt 11,29), cela s'entend évidemment de l'épreuve acceptée généreusement car rien ne se perd dans l'ordre moral. Que serait précaire la vertu d'une âme qu'aucune épreuve n'aurait trempée !

Sur la terre comme au ciel

En nous donnant la liberté, Dieu nous a fait un don redoutable. Cette liberté que nous avons vu respectée par Notre-Seigneur dans sa vie terrestre avec une scrupuleuse délicatesse fait notre salut ou notre perte. Elle est à l'origine de notre responsabilité, elle fait les saints et les criminels, elle fait la personnalité humaine, la dignité humaine. Orientée dans le sens de la volonté de Dieu, elle dynamise la valeur de nos actes. Nous pouvons donc sur la terre faire obstacle à cette volonté divine. Toutes les calamités, tous les malheurs viennent de là. Les horreurs de la guerre en sont la tragique illustration. "Quand Dieu veut punir l'homme, dit Jean de Maistre, il l'abandonne à lui-même". L'homme sans Dieu est un loup pour l'homme. Les tueries sauvages de l'Espagne et du Mexique témoignent de la bestialité de l'homme sans Dieu. Jamais cataclysme ne cause pareille hécatombe. Avec une conviction profonde, demandons au Père que son règne arrive sur la terre comme au ciel.

Donne-nous aujourd'hui

Tout don vient de Dieu. Lui seul peut donner car lui seul possède. C'est vrai, il se sert d'intermédiaire mais, à l'origine, il est là. Tout ce que nous possédons n'est qu'un dépôt passager, transitoire entre nos mains, nous n'emportons rien.

Donnez-nous, à nous et à nos frères, aujourd'hui et pas demain qui ne nous appartient pas. "A chaque jour suffit sa peine". Que de préoccupations, de soucis, d'angoisses, l'homme charge sa vie parce qu'il oublie cette parole de l'Imitation. Il souffre par avance des épreuves, des calamités qui n'arriveront peut-être jamais ou dans un avenir qui nous échappe.

Notre pain de chaque jour

Ce "notre" a peut-être aussi sa signification. Ce pain est dû à l'homme et l'état de la société doit être établi de telle façon que l'homme puisse gagner son pain quotidien et un minimum de bien-être indispensable à la pratique de la vertu. Quelle actualité dans cette demande à l'heure où beaucoup de nos frères ne mangent pas à leur faim ! Quelle faillite de la science humaine qui a voulu se passer de Dieu ! En plein 20^{ème} siècle, une partie de l'humanité est menacée de famine. N'a-t-on pas commis un péché contre la générosité de Dieu ? Un péché contre le pain, pain gâché, jeté aux ordures, tonnes de blé dénaturé, vignes arrachées, café brûlé, cheptel détruit..., pour en augmenter le prix, conséquence d'un capitalisme odieux et sans entrailles, fruit du matérialisme dénoncé par le Souverain Pontife dans son encyclique.

Donnez-nous aussi le pain de l'âme, votre lumière qui éclaire l'esprit, cette force qui soutient la volonté dans les heures difficiles. Au soir de la vie, quand tout est sombre, intelligence, facultés, quand la nuit vient, comme sur le chemin d'Emmaüs, demeurez avec nous. Faites surtout que nous goûtions ce pain de vie qu'est votre chair sacrée aussi indispensable à la vie de l'âme que le pain à la vie du corps.

"Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous". "Venez à moi, vous tous qui souffrez et êtes chargés et je vous referai".

“Je ne peux rien, dit saint Paul, mais je puis tout en celui qui me fortifie”.

Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à ceux qui nous doivent. Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Pesons ces paroles. La générosité, la grandeur d’âme avec laquelle nous aurons pardonné, “la même mesure qui nous aura servi servira”, dit Notre-Seigneur. “Si vous avez quelque chose contre votre frère, laissez-là votre offrande et allez d’abord vous réconcilier avec lui”. Saisissons l’importance de la charité, essence même du christianisme, que Dieu lui-même place avant la prière.

“Quand vous auriez la foi à transporter les montagnes, quand vous seriez favorisés du don de prophétie, quand vous feriez des miracles, quand vous auriez le don des langues, si vous n’avez pas la charité, vous n’êtes pas disciples du Christ”.

La charité, la bonté est la plus grande force, la force conquérante du christianisme. C’est dans le monde la vertu que l’on entend le plus louer. Que de chrétiens l’oublie ! Que de fois n’avons-nous pas entendu dire qu’un tel qui va à la messe, rempli fidèlement ses devoirs de chrétien, ne sait pas rendre service, est un mauvais collègue de travail, est dur pour ses employés ou ses ouvriers ou vis-à-vis des siens... Que de fois, par contre, n’avons-nous pas entendu cet éloge de la charité chez des gens qui ne pratiquent pas. Ne pourrait-on pas dire que ces derniers sont plus chrétiens que les premiers ? Ne laissons pas accaparer le côté le plus séduisant de notre christianisme. Cette vertu caractérisait les premiers chrétiens, elle attire tout à elle de cette attirance invincible du don de soi.

Nos offenses sont innombrables, Pardonnons et nous serons pardonnés, ne jugeons pas et nous ne serons pas jugés. Dieu seul peut juger, lui seul sonde les coeurs, nous ne voyons que des apparences.

Ne nous abandonne pas à la tentation

“Veillez et priez car l’esprit est prompt mais la chair est faible”. Les tentations sont de toutes les heures, de tous les instants, de tous les âges. Le démon rôde sans cesse autour de nous cherchant à nous dévorer. Le malin est un ange déchu qui a gardé toute son intelligence et qui a de plus l’expérience de la faiblesse humaine qu’il tente depuis le commencement du monde. Parmi les péchés le plus à redouter, le plus insinuant est l’orgueil, le péché contre l’esprit.

Autant Notre-Seigneur manifeste sa bonté, sa miséricorde vis-à-vis de nos faiblesses ordinaires, autant il se montre dur et terrible contre les orgueilleux.

A la femme pécheresse, il dit : Va et ne pêche plus. Il accueille Marie de Magdala et, devant Simon scandalisé, prédit sa louange jusqu’à la fin des temps. Pierre le renie par trois fois et pas un mot de reproche de la part de Jésus, un regard au disciple qui déjà pleure sa faute. Par trois fois, il lui demande s’il l’aime et, après ce triple témoignage d’amour, Jésus lui confie le pontificat suprême.

Les termes avec lesquels Jésus fustige les orgueilleux Pharisiens et Sadducéens qui ont des yeux et des oreilles mais refusent de voir et d’entendre la vérité : Hypocrites, race de vipères, sépulcres blanchis...

Pour couper court à toute velléité de surestime de soi, un repli de l’âme sur elle-même suffit à l’homme loyal. Qu’avons-nous que nous ne tenions de Dieu, que ce soit dans l’ordre physique, intellectuel ou même moral ? Un physique agréable, un corps bien équilibré, une brillante intelligence, du génie..., ce sont des dons de Dieu. A quoi devons-nous notre valeur ? A un père, à une mère, à un milieu où Dieu nous a placés. Considérons-nous un peu comme l’âne chargé de reliques : quand on nous loue, quand on nous encense, ce n’est pas nous mais les reliques. Notre faiblesse, nos péchés passés, les tentations qui grondent en nous, la déchéance possible de nos facultés, tout nous rappelle sans cesse que nous sommes poussière.

Délivrez-nous du mal

Le mal, c’est le péché, cause de tous nos maux. Que de maladies, d’affections graves sont la conséquence d’une conduite. Que voyons-nous à l’origine des guerres ? L’orgueil qui met la terre à feu et à sang. De quoi sommes-nous victimes ? Du mensonge, de la frivolité, de notre paresse. La déchéance de la France est l’oeuvre de misérables. Dans quelle proportion n’avons-nous pas contribué à la catastrophe par nos omissions, nos négligences, notre amour du bien-être, notre peur des responsabilités ? Nos actes nous suivent. Les peuples ont les gouvernements qu’ils méritent.

Disons avec confiance cette oraison dominicale que Notre-Seigneur nous a dictée. Nos pauvres prières sont accrochées à Jésus-Christ, à sa sainte Mère, aux apôtres et à tous les saints; à tous ceux qui prient, souffrent et se renoncent.

Dans le corps social de l’église, nous peinons, nous prions, nous nous sauvons en équipe. “Il faut se sauver ensemble, disait Péguy. Il faut arriver ensemble chez le bon Dieu. Il faut se présenter ensemble, Il ne faut pas arriver chez lui les uns sans les autres; Il faudra revenir tous ensemble dans la maison de notre Père”.

C'est une scène de la vie d'apostolat de saint Paul que l'église a appelé "l'apôtre". Donnez-nous, ô mon Dieu, la grâce de découvrir, en méditant la vie de vos saints, le secret de leur action sur les âmes car nous aussi, Seigneur, nous voulons être vos apôtres auprès de nos frères. Cette vie si féconde de votre serviteur Paul, donnez-nous de la saisir par le dedans. Introduisez-nous au foyer d'où rayonnent la vigueur et la lumière qu'il a répandues sur les âmes car c'est là que nous vous trouverons, vous mon Dieu, qui avez voulu faire votre demeure dans le coeur de vos enfants.

"Athéniens, je crois que vous êtes très religieux car, lorsqu'en passant, je regardais les objets de votre culte, j'ai trouvé même un autel avec cette inscription : Au Dieu inconnu" Au verset 15, il est dit

que Paul "sentait en son âme une vive indignation au spectacle de cette ville pleine d'idoles". Il est probable qu'il ne se faisait pas d'illusions sur la signification religieuse de ce "Dieu inconnu" pour la plupart de ses auditeurs : une idole de plus, un symbole de toutes les idoles adorées par les autres peuples et qu'on accueillerait volontiers dans le Panthéon quand elle se présenterait. Cependant il commence par les louer d'être "très religieux". En fait, ils se croyaient probablement aussi religieux que quiconque. Ils estimaient la vertu de religion. Ils avaient une pauvre religion mais ils ne s'en doutaient guère sauf peut-être quelques-uns, ceux qui suivirent Paul ensuite. Convenait-il de leur dire qu'ils étaient plongés dans une grossière idolâtrie, de le leur dire directement, franchement, brutalement ? Non assurément car, en agissant ainsi, on eut probablement fermé tous les coeurs, même les coeurs de ceux qui sentaient confusément l'insuffisance de cette religion.

Paul n'est pas un flatteur, c'est une âme religieuse. Il y a probablement une ironie secrète et attristée dans ses paroles mais il y a aussi un fond d'optimisme qui puise sa source dans la foi aux réalités surnaturelles présentes en toutes les âmes. Paul parle ainsi parce qu'il croit que les âmes sont plus religieuses en puissance qu'elles ne le sont en fait, parce qu'il ne désespère pas de trouver effectivement dans cet auditoire une âme ou quelques âmes très religieuses, au moins de désir. Cette première parole entre ces âmes et lui établit une communion à la faveur de laquelle elles vont accepter la révélation de la religion qu'elles attendent.

Donnez-nous, Seigneur, de savoir, sans flatterie, louer les âmes des grandes choses qu'elles honorent : le devoir, l'amitié, le dévouement au prochain, même si elles les réalisent encore médiocrement dans leur vie. Ainsi nous les préparerons à entendre ce que nous pourrions leur dire ensuite pour les aider à mieux connaître et pratiquer le devoir, l'amitié, le dévouement.

Donnez-nous de savoir dire aux âmes qu'elles sont religieuses, même si nous pensons qu'elles ont une vie religieuse assez pauvre car elles attendent peut-être cette parole d'encouragement pour avancer, pour s'ouvrir plus largement à une véritable vie religieuse car cette parole de confiance et de sympathie les prépare à recevoir les paroles qui suivront et à travers lesquelles se fera entendre l'appel du Christ. Il y a parfois dans les âmes plus de profondeur religieuse que n'en laisse deviner l'extérieur. Sous les apparences de l'idolâtrie peuvent se cacher des aspirations très pures. Ne faut-il pas toujours supposer qu'on peut avoir de telles âmes devant soi quand on est amené à parler de choses religieuses à des gens dont on connaît à peine quelques traits de leur vie extérieure ? C'était le cas de Paul en cette circonstance.

"Celui que vous adorez sans le connaître, je viens vous l'annoncer"

Cette parole ne pouvait atteindre vraiment que ceux d'entre eux, s'il en était, qui adoraient en esprit et en vérité un Dieu inconnu, plus grand que toutes ces idoles, un Dieu plus grand qu'eux-mêmes, un Dieu dont ils pressentaient par moments la grandeur transcendante. Les autres n'étaient que des badauds.

Elle les atteignait à l'intime de l'âme parce que ce Dieu qu'on venait leur annoncer, c'était celui-là même qu'ils adoraient déjà en secret. Cet étranger qui s'établissait en communion d'aspirations religieuses avec eux dès sa première parole, allait leur parler maintenant non pas de quelques divinités nouvelles mais du Dieu caché au fond de leur coeur, du Dieu qu'ils avaient pressenti sous ses voiles, du Dieu dont ils connaissaient et sentaient parfois la présence mystérieuse dans leurs âmes.

Seigneur, faites que nous sachions vous annoncer aux âmes à travers tout ce qu'elles adorent déjà. Faites que nous sachions leur révéler tout le divin qui est en elles, tout le divin dont est baigné le culte qu'elles rendent aux grandes réalités intérieures : la conscience, la liberté, le devoir, l'amour. Combien sont-ils en notre siècle "ceux qui ont faim et soif de la justice" et qui cependant se tiennent à l'écart de l'église et même la combattent. Il est pressant, le besoin de bons ouvriers qui puissent aller dire à ceux-là, là où ils se trouvent, de la bouche à oreille, du coeur à coeur : "Ce Dieu que vous adorez sans le connaître, nous l'adorons aussi et c'est lui que nous venons vous annoncer et non un Dieu étranger à vos âmes, un Dieu après tant d'autres dieux, le seul Dieu qu'on adore en esprit et en vérité".

"Ce Dieu qui a créé le monde n'habite point dans des temple faits de mains d'hommes, lui qui donne à tous la vie, le souffle et toutes choses"

Nous ne devons pas croire que la divinité soit semblable à de l'or, de l'argent ou de la pierre sculptée par l'art et le génie de l'homme. C'est la première vérité dont avaient besoin ces hommes d'un monde encore jeune : Dieu créateur, Dieu transcendant à toute la création. Il fallait les délivrer de leur mythologie grossière. Certes les âmes religieuses sentaient bien cette grossièreté et tâchaient de se hausser au-dessus d'elle mais vers quoi tendaient ces efforts ? Elles n'auraient pas bien su le dire en général et même celles qui avaient pu s'élever, en dehors de la révélation chrétienne, à la conception du Dieu créateur, ce message devait les combler d'une grande joie. Il était la réponse à leur attente, à l'interrogation muette qui se levait dans leurs esprits et leurs coeurs et portait leurs regards vers le ciel. Les âmes que nous pouvons rencontrer ont déjà, quand elles acceptent l'idée de Dieu, la notion d'un Dieu créateur et transcendant. Un homme de notre siècle, qui vient après beaucoup d'autres siècles au cours desquels beaucoup d'hommes ont pensé, aurait plutôt de la peine à concevoir un Dieu qui ne fût pas transcendant. Le reproche que beaucoup font au Dieu des chrétiens, c'est d'être anthropomorphe. Ils se scandalisent volontiers et de bonne foi de cette conception d'un Dieu s'obligeant à entrer dans le cours de l'histoire humaine. Pourquoi avoir choisi le peuple juif et pourquoi être venu à cette époque plutôt qu'à une autre ? Un Dieu qui semble ne pas être immuable puisqu'il se laisse fléchir par des prières, comme le disent les chrétiens, et qui détourne même parfois le cours naturel des événements pour répondre à ces demandes que lui adressent les hommes. Nos contemporains ont en général une haute idée de la transcendance de Dieu mais il semble que beaucoup aient insuffisamment médité l'idée d'un Dieu créateur, l'idée de la création et des rapports de la créature à son créateur. Ils voient bien Dieu comme celui "qui donne à tous la vie, le souffle et toutes choses" mais ils pensent que, malgré ce don, Dieu reste l'inaccessible absolu, celui que jamais personne, d'aucune manière, ne pourra approcher. C'est pourquoi l'idée d'un Dieu proche de sa créature leur est un scandale et ils vont même jusqu'à écarter l'idée de paternité divine, l'idée d'un Dieu d'amour parce qu'un Dieu père doit être nécessairement près de ses enfants. Étrange et funeste extrémité où aboutit la logique d'une raison trop froide qui préfère son postulat irrationnel de l'inaccessibilité totale de Dieu aux intuitions plus riches du coeur humain, de l'âme humaine tout entière, véritable révélation intérieure que l'autre vient confirmer et développer sans mesure.

"Il a fait naître tout le genre humain... afin que les hommes le cherchent et le trouvent comme à tâtons quoiqu'il ne soient pas loin de chacun de nous car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être et, comme l'ont dit aussi quelques-uns de vos poètes "De sa race nous sommes"

O bienheureuse révélation ! tu illumines nos esprits et tu dilates nos coeurs. Le Dieu que tu nous fais connaître est à la fois le seul Très-Haut, le seul Très-Saint et aussi le plus proche de nous, le plus intime, le plus totalement notre père. Béni soyez-vous, ô mon Dieu, d'avoir fait de nous vos enfants et d'avoir voulu nous le dire par votre divin fils et par votre église sainte.

"Dieu annonce maintenant aux hommes qu'ils aient tous et en tous lieux à se repentir car il a fixé un jour où il jugera le monde selon la justice par l'homme qu'il a accredité auprès de tous en le ressuscitant des morts"

Le vrai Dieu, créateur et père, a été annoncé. Mais il faut aller plus avant. Il faut aller jusqu'au Christ Jésus en qui il a donné aux hommes de voir, d'entendre et de toucher leur créateur et leur père : "Philippe, celui qui m'a vu a vu le père".

Seigneur Jésus, aidez-nous à bien parler de vous aux âmes à qui nous avons déjà fait connaître votre père afin qu'elles vous trouvent, Vous, le seul qui puissiez les mener au Père.

"Les uns se moquèrent, les autres disaient : Nous t'entendrons là-dessus une autre fois. Quelques-uns néanmoins s'attachèrent à lui et crurent"

Il en a été ainsi de tous vos saint, de tous vos apôtres. Ils ont parlé à des foules et ils n'ont été entendus et suivis que par quelques-uns. Vous-même, Seigneur, combien sont-ils ceux qui se sont attachés à vous jusqu'au bout, jusqu'au Calvaire ? Cependant la foule se pressait sur vos pas.

Le disciple n'est pas plus grand que son maître. Déjà nous pouvons connaître cette épreuve douloureuse, déjà nous pouvons entendre les ricanements de ceux qui préfèrent la médiocrité de leur vie plate, parsemée de petites choses abjectes ou insignifiantes qu'ils connaissent bien, à la plénitude que respire celui qui embrasse la vie montante et qu'ils ne connaissent pas.

Quelques-uns se sont levés et ils marchent. Mais les autres, Seigneur, tous les autres, que deviendront-ils ? Venez, Seigneur et délivrez-les de leur misère. Donnez aux vôtres, dans cette vision douloureuse des âmes qui se gâchent la joie mystérieuse et pacifiante de leur union ineffable avec vous.

345 - Le péché

Le péché fait naître en notre âme une nuit désolée. Il entre par la porte secrète que l'on ouvre sciemment. La tentation du néant nous guette. On arrive à goûter la mort spirituelle. On se fait rarement une idée vive de cette nuit malheureuse. On déserte ce fond de l'âme où ces ombres descendent, péché sur péché, mensonge sur

mensonge. On vit à la surface de soi-même, le visage tourné vers le monde extérieur. On est poussé par un secret dégoût dans ces prodigieux égarements où notre conscience n'a jamais le loisir de nous parler, où toutes nos heures sont si occupées qu'il ne reste plus de temps pour l'écouter. Ainsi peut s'épaissir au fond du coeur, silencieusement, cette nuit qui nous cache l'essentiel de la vie.

Mais Dieu peut déchirer cette nuit d'un éclair et nous en montrer la profondeur. Au détour d'un chemin, à l'heure marquée par son amour, le coup nous vient droit, une blessure au coeur, une amitié qui se brise, une certitude que croûle, une tombe qui s'ouvre, la sensation subite qu'on se perd si on ne revient pas à la lumière, l'impression nette que la vie n'a plus de sens. A cette minute, l'âme est seule en présence de ce sphinx mystérieux qui l'interroge au carrefour de ses voies intérieures. Parfois même une terrible ironie et comme le ricanement d'un esprit méchant nous livre ses assauts dans le dernier retranchement du coeur. Touches brûlantes d'une grâce qui nous poursuit à la limite du néant, appel d'une bonté qui ne se lasse pas de nous circonvenir jusqu'à la mort. Pour sortir de cet état, il faut remonter cette pente et revenir au point où l'ombre commença de descendre.

L'obscurité semble venir d'un désaccord essentiel où nous met le péché. La transgression du droit divin entraîne une position fautive de l'âme par rapport à la source de sa vie, qui rompt l'écoulement de la lumière. Notre équilibre se rompt parce que notre essence n'a plus son juste appui sur l'essence éternelle. Nos puissances se trouvent dans une position de mort comme les racines d'un arbre abattu par le vent.

Mais le péché n'atteint pas l'essence de l'âme, il ne touche que sa position profonde, il la décale seulement à sa base divine. L'intelligence demeure intacte, que de pécheurs de génie !, mais ses visées ne s'élèvent plus limpide vers la fin véritable. La volonté ne se porte plus d'un désir pur et fort vers le bien souverain. L'absence de Dieu laisse l'âme seule aux prises avec le monde et la vie où Dieu n'est plus sa lumière. Car la lumière, pour conduire la vie, nous vient de Dieu même caché au fond de l'âme et présent à ses saints. Quand l'homme croit en cette présence, s'il peut parler à Dieu dans sa prière, lui confier sa pensée, lui demander son conseil et son secours, quelle clarté naît de ces relations mystérieuses !

Si Dieu manque à l'homme, si le royaume infini de l'espérance éternelle n'est plus pour lui qu'un rêve d'enfant, il doit trouver sa fin dans le temps qui fuit. Il ne peut reporter au-delà de la tombe la certitude de son bonheur et, comme le mal heurte ses pas sur ce dur chemin de la terre, il trébuche dans la douleur inexplicable. A une certaine profondeur de vie, tout pour l'homme sans Dieu est obscur, il perd le sens de lui-même. Il ne reste plus à ce roseau pensant que le champ de la science ou de l'action dans la limite de ce monde. Il fuit son âme trop seule et trop obscure. "Il vaut mieux ne pas penser à ces mystères du coeur". L'homme sort de lui-même pour fuir son ennui. Il reste présent aux fonctions extérieures, au labeur temporel mais il est absent de ce fond où se noue son essence, où se lie son destin.

Ainsi l'image de sa lumière ne lui sert plus qu'à déchiffrer ce monde fermé, qu'à mesurer des volumes et des forces, qu'à combiner des mécanismes et non à former son coeur pour un amour immuable. Quel drame dans cet esprit fait pour Dieu et qui n'a plus son Dieu ! Or la science importe peu à l'homme à l'heure où son destin se décide. Que nous sert de gagner l'univers si nous venons à perdre notre âme ? Parole vraiment divine ! Il nous faut rejoindre ce maître qui seul nous apprend le salut.

L'homme qui veut remonter de la nuit à cette lumière ne peut y parvenir par un rite purement extérieur. Une confession du bout des lèvres, sans conviction, sans douleur, sans accusation déchirante, n'y fera rien. Il faut revenir à ce point de la foi où nous éprouvons que les paroles de Jésus sont "esprit et vie", à ce point où l'accord est parfait entre son coeur et le nôtre. Là ne peut se souffrir la plus subtile déloyauté. On doit rejeter ce qu'il rejette, aimer ce qu'il aime, faire ce qu'il veut et lui donner les mains, les pieds, la tête, comme Pierre se laissa ceindre pour le suivre partout où il irait.

Je sais que je suis exécrable. Mes péchés et mes vilenies demeurent toujours devant mes yeux. Combien je voudrais pouvoir vous dire que je me déplaçais sincèrement et que vous êtes mon désir. Hélas ! il n'y a plus rien de sain en moi. Tous les désirs et les habitudes de mon coeur sont un fumier et toutes les promesses de l'esprit ne sont que présomption, faux semblant et littérature. Ma lèpre et mes ulcères ne me déplaisent pas.

Jésus, sauvez-moi, refaites-moi, créez en moi un coeur pur et renouvelez en moi un esprit droit. Sans entrer dans cette maison pleine de putréfaction et indigne de votre présence, levez votre main toute puissante devant la porte entrouverte. Vous avez pénétré dans ce taudis comme mon ami. Que la flamme de votre présence brûle en moi toute impureté.

346 - Père de famille

Tu ne disposeras plus de toi-même.

Tu ne travailleras plus à ton aise dans la solitude et le recueillement de ta chambre. Dans quelque pièce où tu veilles te réfugier, te poursuivront les cris et les bruits, ces bruits qui n'ont point de rythme auquel on puisse s'accoutumer, ces cris qui toujours vous font sursauter. Tu mettras le silence au rang des vieux souvenirs, des choses inouïes dont seuls peuvent jouir quelques privilégiés.

Tu ne dormiras jamais plus du sommeil paisible de ceux qui n'ont d'autres soucis qu'eux-mêmes. Tu écouteras dans le silence de la nuit la respiration d'un petit être et le moindre gémissement te fera craindre les pires choses. Lorsqu'enfin le sommeil te terrassera, voici que surgira dans les ténèbres ce cri que tu redoutes, qui t'éveillera dans de poignantes angoisses.

Jamais plus tu n'organiseras tes loisirs en fonction de toi-même. Tu penseras que les petits ont besoin d'être promenés. Tu feras ton deuil des longues randonnées pourtant si salutaires qui renouvellent la vie. Jamais plus tu n'ouvriras une porte sans penser que, derrière peut-être, il y a de petits doigts qui se glissent partout ou un petit corps bien fragile sur ses jambes. Tu mesureras tous tes mouvements. Tu n'entendras plus parler de certaines épidémies que, jadis, tu ignorais, sans que tu n'imagines aussitôt les pires catastrophes.

A peine le verras-tu un peu pâlot, un peu nonchalant, à peine l'auras-tu entendu tousser que déjà tu croiras deviner les premières atteintes du mal. Tu ne pourras guère le voir jouer, sauter, grimper sans te représenter toutes les blessures possibles. Ainsi s'en ira ta tranquillité et s'installeront en toi à jamais des soucis merveilleusement nouveaux.

Père de famille chrétien, fils de Dieu, tu en verras d'autres.

Ton enfant sera encore au berceau que déjà tu guetteras le premier éveil de la conscience, les premières manifestation de cette âme qui t'est confiée, pour laquelle tu as prié et dont tu voudrais faire un saint de Dieu.

Quand, un peu plus tard, tu le verras balbutier à tort et à travers cette prière où ton désir voudrait qu'il mît toute son âme, quand tu le verras mélanger les paroles de prière et les réflexions les plus profanes, quand tu le verras déjà si pressé d'en finir avec Dieu pour retourner bien vite à ses jeux, tu penseras peut-être que les promesses de sainteté sont bien lentes à venir.

Quand apparaîtra le premier mensonge et toutes les laideurs du vieil homme, les mauvaises herbes qui semblent recouvrir tout le champ malgré tes efforts si patients et si tenaces, quand l'innocence du tout premier âge commencera à se ternir, quand tu verras le trouble dans ces yeux qui, hier encore, faisaient baisser les tiens, tu seras tenté peut-être de douter de la bénédiction de Dieu sur ta vocation. Et tu connaîtras un peu de l'angoisse de Jésus en face des âmes qu'il appelle et que travaille l'esprit du mal.

Rassure-toi, c'est le jeu. La grâce veille. Il faut que croisse l'ivraie en même temps que le bon grain. Tu accepteras tout cela. Tu ne regretteras rien. Tu n'envieras pas la solitude stérile de ceux qui ont repoussé l'enfant de leur foyer. Ils ont certes de bonnes raisons pour se justifier et aussi pour sourire de la fécondité du tien. Tu les plaindras, pauvres âmes qui ont à jamais manqué leur destin.

Mais, pour réaliser le tien, il te faudra aller plus loin encore dans l'oubli de toi-même. Tu seras chassé des confortables habitudes spirituelles qui te semblaient absolument nécessaires pour vivre ce que tu appelais si orgueilleusement ta "vie intérieure". Plus de longues prières, de méditations suivies de ces moments de recueillement extérieur qui semblent indispensables au recueillement de l'âme. En déroute, toute la mystique de célibataire à laquelle tu te raccrochais encore ! Pendant longtemps tu auras l'impression d'une vie bousculée, incohérente, vide de Dieu. Ayant perdu cette fermentation psychologique que tu prenais pour de l'union à Dieu et que tu cultivais soigneusement dans le silence des belles méditations solitaires. Tu te traîneras comme l'oiseau privé de l'air qui le soutenait. Tu te traîneras et tu ne verras plus d'issue. Tu croiras finis à jamais tes beaux rêves de vie contemplative.

Puisses-tu ne pas céder au découragement, à la lassitude.

Puisses-tu bientôt découvrir la voie d'union à Dieu, la tienne, la vraie. Non pas celle qui se berce d'effusions sentimentales ou d'expérimentations psychologiques mais celle qui étreint le réel, celle qui se rit de la vulgarité des besognes et qui n'a pas besoin de se couper de toute activité pour trouver Dieu parce qu'elle a su s'installer au cœur même de l'action.

Puisses-tu, en t'y plongeant à fond, par amour, découvrir dans cette voie où rien ne sera plus à toi, le vide profond de l'âme que Dieu remplit d'une présence essentielle, présence que chaque don de soi, chaque nouvelle étreinte avec le réel soutient et renouvelle, où l'âme est si accordée à sa vocation, si souple et si docile que, dans le sentiment de la merveilleuse unité de l'impulsion qu'elle reçoit et qu'elle laisse se propager dans toute sa vie, elle pressent déjà le contact ineffable de l'amour. *Beati immaculati in via !* Puisses-tu ne jamais chercher à sortir de ta voie !

Quand tu en seras là, tu pourras saisir ce que Dieu veut de toi. Tu comprendras que le premier apostolat qu'il te demande, c'est justement d'élever tes enfants, de te donner à eux, d'être auprès d'eux son témoin et le porte-parole de sa charité. Du même coup, tu comprendras que ces enfants à qui tu t'es déjà tant donné et que tu aimes déjà si jalousement, d'autant plus que tu te donnes à eux, il t'est demandé de t'en détacher. Tu comprendras qu'ils ne sont pas à toi, ineffablement proches de toi, c'est vrai mais pas à toi, âmes créées par Dieu, que Dieu appelle à la plénitude et qu'il te convie d'aider à se réaliser. C'est pourquoi, au moment où tu semblais découvrir déjà tous les sacrifices, l'immense compensation d'une possession nouvelle, elle te sera enlevée et ce ne sera peut-être pas la plus facile de tes abnégations. Parfois tu seras dur pour cet être que tu voudrais combler d'abondance. Tu sauras, s'il le faut, refréner tes manifestations trop exubérantes d'affection. S'il le faut, tu accepteras d'être un peu délaissé, moins aimé peut-être que d'autres étrangers parce que tu l'aimes vraiment, ce petit, et que tu désires avant toutes choses le bien de son âme.

Un jour, si tu as le bonheur de le voir enfin répondre de tout son être à l'appel de Dieu, tu sauras, nouvel Abraham, refouler le cri de ta chair souffrante et dire à Dieu : "Que votre volonté soit faite !". Peut-être t'arrivera-t-il le grand malheur de voir ces âmes si chères s'éloigner de Dieu, anéantir le fruit de tant d'efforts, de tant de sacrifices. Alors tu sauras t'étendre sur la croix en union avec Jésus. Puisse se réaliser pour toi la promesse de l'écriture : "Le père du juste sera dans l'allégresse".

347 - La société des hommes

L'homme n'est plus à faire, il est fait. Oeuvre de l'attention de nombreux millénaires, depuis des siècles, il semble avoir atteint, dans la stabilité, une première perfection de conscience et d'intelligence. L'humanité, au contraire, reste encore à l'état d'ébauche. En elle, l'évolution, ailleurs proche du but de sa course, manifeste ses plus pressants efforts. Le siècle n'est pas une unité trop petite pour mesurer ses pas. La société, depuis quelques décades, se transforme puissamment. Ce n'est pas seulement sa physionomie qui change, la structure de ses fondations se modifie, elle aussi. Le développement de la chose sociale immense donne parfois le vertige des vitesses que l'homme jadis ne connaissait que dans sa propre chute.

Le rôle des découvertes scientifiques

On pourrait être tenté de ne voir dans cette évolution que la conséquence des découvertes scientifiques modernes. Il est en effet certain que les progrès techniques, l'avènement de la machine, l'extraordinaire développement des communications devenues plus rapides et plus faciles, ont joué un rôle important dans cette métamorphose de la face de la terre. Sous-jacent à ces progrès matériels, à cette éclosion de tant de connaissances nouvelles, il y a sans aucun doute un dynamisme interne qui vient nourrir toutes les activités de sa ferveur originelle, toute les initiatives de sa chance providentielle. Il donne aux entreprises humaines un sens, une continuité, une cohésion hors lesquels celles-ci ne seraient que les sporadiques jets de flamme d'un feu de paille.

La vie de la société peut se servir des progrès de la technique et de la science, elle n'en est pas que la conséquence. Elle a son originalité, son mouvement propre vers elle ne sait quel but, dont elle se rapproche sûrement, quoique obscurément. Elle utilise merveilleusement tout ce qui la favorise et sait se tenir patiente à l'heure de la contradiction, opposant à ses ennemis, la masse d'un corps inerte quoique toujours vivant. L'humanité entre dans la conscience du réel, grandit à sa manière en restant elle-même, prend conscience de soi comme un être nouveau.

Les progrès de l'homme furent jadis surtout le fruit d'efforts individuels. Ils le demeurent encore mais ils semblent désormais plus intimement liés qu'autrefois aux progrès de l'humanité elle-même. Sans nier la part d'originalité essentielle qui se trouve à la naissance de toute découverte, de toute initiative, on peut cependant affirmer que la société, par son organisation, par sa spiritualité propre, par la présence de communautés fraternelles qui peut à peu s'incarner en elle, tiendra de plus en plus une place prépondérante dans les ascensions et les réussites personnelles.

Le rôle de la société,

déjà important pour promouvoir les opérations particulièrement exceptionnelles de l'énergie et de la pensée des individualités les mieux douées, devient absolument indispensable quand il s'agit d'élever le niveau spirituel de la masse humaine. Il est difficile de constater, pendant l'époque contemporaine, près de la plupart des hommes, un réel progrès dû à des efforts personnels. Les hommes d'aujourd'hui sont comme ceux d'hier, grossiers, cupides, débauchés. Cependant, on ne peut nier qu'ils n'aient en général une conscience plus explicite de la solidarité qui les unit les uns aux autres. Par cette ébauche élémentaire de fraternité, ils atteignent ainsi parfois une délicatesse, un désintéressement, une pureté, que les longues ascèses individuelles se sont montrées impuissantes à leur donner. La société, quand elle devient plus qu'une somme des individus, plus qu'un ordre où chacun évolue, quand elle s'affirme comme une réalité originelle, entraîne ses membres dans son grand mouvement ascendant.

Inversement, il est très instructif de méditer sur **la relative impuissance que manifestent toutes les doctrines** de perfectionnement individuel à partir d'un certain stade de leur réalisation. Elles semblent acculées, malgré leur désir ardent d'universalisme, à n'être qu'un idéal ésotérique fait pour un petit nombre d'élus perdus dans la grande foule des appelés. Sans contester d'ailleurs leur réelle influence sur une première élévation spirituelle de l'ensemble des hommes, il semble bien qu'il leur manque une puissance nécessaire mais encore inconnue pour faire régner leur idéal. Leur véritable avènement est encore caché dans l'avenir parce qu'elles n'ont pas su s'adresser avec des paroles réelles à l'âme encore très informe de la société humaine.

C'est la tragique histoire du christianisme

qui possède en lui une mystique tout à fait proportionnée aux grandeurs de la future humanité mais dont actuellement les efforts merveilleux, vingt fois séculaires, ont pratiquement échoué sur le plan social. Il a fait fleurir des saintetés individuelles magnifiques. Semblable à un vent impétueux, il a soulevé des vagues puissantes mais elles n'ont fait que battre avec violence le rivage, sans vraiment le conquérir. L'humanité évangélisée s'est montrée dans son ensemble incapable de correspondre profondément, efficacement, à l'idéal présenté. Demain, la marée, sous l'attraction de l'astre immense et solitaire, recouvrira la grève de l'eau profonde. Le second acte de la christianisation du monde n'est pas commencé. Il se lèvera quand l'humanité, ayant suffisamment vécu pour prendre conscience de soi et connaître son royaume; se montrera capable d'ouvrir, par un geste qui lui sera propre, le trésor caché dans le champ de l'église et d'y lire son nom divin. L'homme pour trouver le sens de sa vie doit savoir, dans la paix des sens et le recueillement, considérer son passé, jeter les yeux sur l'avenir. Ainsi en est-il de celui qui veut comprendre son temps. S'il se refuse à contempler le passé de la terre et son avenir, s'il a peur d'être écrasé par ces hautes perspectives, il sera toujours incapable de voir ce qui est à la lumière de ce qui vient et il ne pourra que subir en esclave ce qu'il n'a pas voulu connaître en maître.

348 - Pour comprendre son temps

Il faut comprendre son temps pour vivre avec ferveur. Mais dans les époques troublées ou fiévreuses, l'homme doit aussi savoir regarder en face ce qui vient pour éviter la panique et les fols entraînements. Il est très difficile de ne pas se laisser aveugler par les pressions que déchaîne un esprit de corps exaspéré. Il est aussi malaisé de ne pas glisser sur la pente des désespérances quand l'avenir n'inspire qu'appréhension et crainte. En ces heures-là, l'homme qui veut rester son maître et penser avec objectivité doit rompre avec les foules moutonnières, qu'elles crient victoire ou qu'elles suent l'angoisse. Il doit aussi savoir quitter sa maison, son métier, ses habitudes de vie, quitter jusqu'au sanctuaire de ses vénération et se sentir capable, s'il le faut, de reconstruire ailleurs sa tente et autrement les cadences de ses jours. A ce prix seulement, il méritera la liberté et la vérité. Puisse-t-il le faire, non en jouant son personnage devant les autres ou devant soi, mais par une foi assurée en la valeur d'un monde qui se construit et ne peut échouer. Sinon, sa force deviendra violence et sa libération, évasion.

Je voudrais m'efforcer, au long de ces pages, d'entrer dans ce dépouillement courageux où la vie se dégage de toute crainte parce qu'elle vogue sérieusement au-dessus de toutes les contingences capables de briser sa forme d'aujourd'hui, où la vie dépasse toute espérance particulière parce qu'elle est espérance. Je voudrais, dans cette exploration au pays de la liberté et de la fidélité au réel, n'emporter avec moi que la part de sagesse et de ferveur reçue par tous avec la vie, inséparable de leur sang. Elle est assurément l'unique trésor que les hommes possèdent en commun, le seul fondement sur lequel l'avenir prochain puisse être édifié par les masses humaines. Parce que croyant, si je reçois du passé une tradition qui déborde de beaucoup les premières acquisitions spirituelles définitives de l'humanité, je ne veux m'en servir que comme d'une lumière qui éclairera ce patrimoine déjà si magnifique. Elle ne m'aidera qu'à mieux voir les vérités que tous peuvent découvrir parce que tous déjà les possèdent. Je voudrais écrire ces pages d'abord pour moi mais les écrire avec une telle sincérité qu'elles rayonnent l'universel et qu'en disant le meilleur de mon être lorsqu'il est tourné avec espérance vers les efforts des hommes, je dise aussi à haute voix ce qui se murmure, encore indistinct, au fond de beaucoup de coeurs. Mais si la réalisation se trouvait, à l'expérience, décevoir ce désir, ma tentative pourrait n'être pas vaine. La future fraternité humaine naîtra d'abord entre les hommes de bonne volonté qui s'estiment, même s'ils ne s'accordent pas, et qui gardèrent entre eux une vraie confiance, même s'ils doivent se combattre. Ces pages voudraient au moins mériter cette estime et cette confiance.

L'homme est un prisonnier

mais un prisonnier qui s'ignore parce que ses geôliers sont aussi ses bienfaiteurs. Un long passé lui apporte, dès sa naissance, un tempérament qui lui sera un fidèle collaborateur mais aussi une cause de pesantes limitations. Une famille protège avec amour ses premiers pas dans la vie mais oriente et rythme sa vie avec tant de puissance que toutes ses étapes futures seront marquées par le souvenir du départ. Une société, plus précisément un milieu social, préside à son instruction mais aussi le conduit par la main le long des minutieuses filières où elle le forme à sa ressemblance pour lui ouvrir la carrière patiemment attendue, promise depuis toujours. L'esprit de tradition, la religion elle-même donnent aux tuteurs de l'homme un caractère sacré, le font entrer lui-même dans la vénération de l'ordre établi sur lequel elles déposent une couronne d'immortalité.

Sans doute, est-il nécessaire à l'homme d'être ainsi rattaché au passé, enfanté à la vie pendant de nombreuses années, introduit avec sollicitude dans la société de ses aînés. Refuser ces dons indispensables sous prétexte qu'ils engagent l'homme au service de ses bienfaiteurs serait lâche et non pas héroïque. La liberté ne s'engendre pas par privation mais par transformation de l'usage. Elle n'est que vagabondage là où elle erre détachée, séparée. Elle n'entre pas avec plénitude dans un coeur lorsqu'il se refuse à l'universelle loi de la vie qui part des lourdeurs de la matière pour en faire le subtil fluide de la pensée. Mais pour gagner la liberté, encore faut-il à l'homme recevoir les bienfaits du milieu qui l'engendre avec la dignité d'un maître qui sait s'en détacher pour fortement les

dominer. A cette condition seulement, les richesses qui, pour beaucoup, sont des chaînes pleines de douceur, pourront devenir entre ses main les outils de sa libération.

Cet effort nécessaire pour naître à la liberté

ne serait pas très douloureuse ni très difficile si l'humanité était meilleure. Là où la vie humaine, par ses pressions continues, a poussé ses plus belles avancées, il semble que le poison subtil de la mort se soit aussi concentré. La famille et la société connaissent, comme les organismes vivants, la lente intoxication de la vieillesse. En elles se cachent une inertie qui peut désespérer ses meilleurs enfants, un égoïsme plus exagéré encore que l'égoïsme individuel parce qu'il est aveugle sur lui-même et participe à la puissance des phénomènes sociaux. Aussi, souvent, le dépassement de sa famille et de son milieu exige de l'homme qu'il renonce à eux. Quand il franchit le seuil de la demeure paternelle, il fait figure de traître au lieu d'être aimé comme le fils aîné, l'espoir de l'avenir, l'attente de ceux qui ont déjà achevé leur temps d'activité. Brisure inhumaine. Elle ne va pas sans violence car la force n'est jamais pure ni sans sacrilège, car il est difficile de ne pas mépriser la vérité sous la défroque où elle se cache aux heures des décisions passionnées. Elle durcit le coeur de l'enfant qui n'aurait pas voulu être prodigue. Elle le charge d'aversion qui seront des chaînes pour le libre pèlerin de la vérité.

La famille et la société

ne devraient pas domestiquer l'homme si elles étaient dans leur vrai rôle maternel. Elles devraient, après l'avoir allaité et nourri, lui ouvrir toutes grandes les portes vers les pays encore ignorés pour qu'il y laboure les terres vierges mais incultes, au lieu de le protéger dans leurs bras jusqu'à l'étouffer. L'éducation devrait être le prélude à la vie forte, la culture de l'appel vers le progrès qui se murmure dans tous les coeurs, l'aide nécessaire pour prendre conscience de sa valeur personnelle et d'une responsabilité autre que la conséquence des règles établies. Pourquoi en fait ne vise-t-elle qu'à mouler paresseusement les êtres suivant le type standard proposé par la civilisation régnante ? L'instruction ne devrait pas être l'écho de tous les conformismes. Elle devrait se garder de sacrifier aux idoles des écoles et des doctrines. Pourquoi n'est-elle pratiquement que lente inhibition de l'esprit qui imperceptiblement ne devient qu'un échantillon de son milieu ? L'homme veut mieux que cela. Son coeur est plus naturellement tourné vers l'acte créateur que vers le créé. Pourquoi le passé pèse-t-il si lourdement sur le présent quand il devrait être la base sur laquelle l'avenir s'élève ? L'esprit de tradition et la religion, parce qu'ils donnent aux hommes l'idéal qui les exalte au-dessus d'eux-mêmes et qui les meut, ont leur part de responsabilité dans cette trahison. Le culte de la tradition, dans la mesure où il consacre un idéal socialement égoïste, contamine secrètement une des sources les plus pures de la spiritualité humaine. Quand il se corrompt et s'oppose à la foi en l'humanité et à l'amour universel, il devient source empoisonnée. Une telle dégénérescence se cache facilement sous des apparences trompeuses. A l'heure même où cette fausse mystique enferme les groupes ethniques ou culturels dans la ferveur passionnée d'une prise de conscience de soi, séparée, opposée à la grande fraternité humaine, elle se pare encore d'une exaltation héroïque. Cependant, l'égoïsme et l'orgueil qui sont la vraie raison de son succès, même lorsqu'ils poussent la famille ou la société jusqu'à l'esprit de sacrifice, les enferment encore dans une enceinte renforcée. Ne sait-on par expérience que les familles les plus fanatiques de leur tradition sont aussi les plus closes, les plus figées ? L'intolérance n'est pas le fruit d'une conviction forte, elle est le signe d'un idéal erroné.

La religion chrétienne,

et toutes les autres à sa suite, enseigne au moins l'amour universel mais encore faudrait-il qu'elle le pratique dans toutes ses conséquences. Les réalisations sont, hélas !, trop inférieures à la beauté des principes. L'église est très incarnée dans une société qui l'aide plus à vivre humainement que chrétiennement. Elle paye un lourd tribut au mal qui règne dans le monde, pour l'esclavage de ses membres et souvent aussi pour la précarité spirituelle de ses oeuvres. Aussi se laisse-t-elle fréquemment aller à n'être en fait que la gardienne, d'ailleurs hésitante, jamais très sûre, de l'ordre établi qui la favorise en échange d'une servitude voilée. Son action conservatrice est trop uniquement visible pour qu'on ne méconnaisse pas ordinairement son action rénovatrice, réelle cependant mais si timide, si raisonnable quand on pense à la foi qui animait jadis ses premiers pas ! Ce faisant, elle n'est pas, au coeur même des familles et des sociétés, le ferment qu'elle devrait être. Ses silences favorisent leur égoïsme et leur orgueil. Ses bénédictions légitiment les fruits de leurs activités dévoyées sans préjuger de leur exacte moralité, surtout quand ils favorisent des oeuvres charitables et pieuses. Ses inquiétudes permettent souvent les violences qui semblent vouloir le défendre. Ses espérances, trop humaines et politiques, sans en être l'origine précise, parfois les suscitent.

Cependant, la religion et le culte de la tradition sont les deux ailes qui permettent à l'homme de s'élever au-dessus de sa pauvreté, violente et imbécile. Vouloir les arracher parce qu'elles ne sont pas ce qu'elles devraient être n'est pas seulement néfaste, c'est une action lâche qui ressemble à la lâcheté des courtisans qui les acceptent servilement et appellent leurs défauts, vertus. Elles comptent, d'une manière privilégiée, parmi ces richesses qu'il faut savoir accepter pour ensuite, en les maîtrisant, grandir dans la dignité, seule capable de faire l'homme libre et vrai. C'est par elle que l'âme atteint l'universel dans la connaissance et l'action.

L'enfant de l'homme ne naît pas libre.

Il est d'abord comme la graine jetée en terre, prisonnier d'un sol obscur. En lui est le germe d'une vie forte et créatrice. Saura-t-il pousser des racines profondes pour se nourrir des sucres que les couches humaines ont déjà concentrés dans leurs épaisseurs ? Saura-t-il obéir au secret attrait du ciel immense pour s'épanouir un jour à la chaleur fécondante du soleil ? Celui-là seul qui se sera ouvert au monde total des réalités visibles et invisibles, anciennes et futures, éternelles, puis qui l'aura dominé en lui, sera capable de comprendre son temps et d'être le vaillant ouvrier des croissances de l'humanité.

(à suivre)

349 - Pour l'union

Pourquoi est-il si difficile aux chrétiens de collaborer, de s'aider, de travailler ensemble ? Ce ne sont pas des choses bien graves qui nous empoisonnent et nous séparent. C'est peut-être pour cela que nous ne nous faisons pas scrupule de ces paroles mauvaises, de ces réticences, de ces réserves qui compromettent pourtant la sainte unité. Quand laisserons-nous ce souci maladif de sauvegarder notre dignité personnelle ? Quand apprendrons-nous à regarder nos frères comme des collaborateurs, maladroits peut-être, incertains encore mais désireux aussi de marcher avec nous vers vous, mon Dieu ? Quand comprendrons-nous la gravité du péché contre l'unité parce qu'il compromet l'avenir, parce qu'il sépare brutalement des âmes qui auraient pu peut-être s'aimer, se comprendre ? Donnez-nous de faire confiance à l'avenir et que ce ne soit jamais nous qui brisons aucun lien ! Voici l'âge qui vient et, avec lui, des susceptibilités nouvelles, cet orgueil qui est une des formes de la vie et comme son émanation naturelle. Pourquoi ne sommes-nous pas simples comme des enfants, comme des ouvriers pris entièrement par l'oeuvre ? Seigneur, mettez une passion dans notre vie, celle de votre oeuvre et toutes ces petites susceptibilités s'évanouiront parce que nous n'aurons plus le temps d'y penser. Purifiez notre coeur de cette amertume qui monte en nous aux mauvais jours, aux jours de fatigue. Gardez-nous de l'exhaler au-dehors et de lui donner plus de réalité en la disant. Donnez-nous vis-à-vis de nous-mêmes et vis-à-vis des autres une réelle objectivité. Écartez de nous les nuages de l'esprit dramatique qui, sur la moindre parole, la plus petite opposition, bâtit une histoire qui n'aura pas de fin. Apprenez-nous à oublier. Apprenez-nous à entendre certaines paroles et à n'en pas tenir compte parce que celui qui les a dites désirerait maintenant ne pas les avoir dites. Inclinez notre âme à méditer souvent sur le temps, le temps qui efface et qui consacre, qui recueille en lui ce qui vous exprime vraiment et qui nivelle le reste.

Mon Dieu, je pense surtout à nos petits groupes fraternels qui commencent, qui partent maintenant dans l'enthousiasme. Comme ils ont raison car la vie est belle, vécue pour vous. Ils essaient une tâche nouvelle et difficile et ce n'est pas pour rien que nous venons après des siècles d'individualisme. Nous en avons été pétris mais nous croyons à l'avenir, nous croyons qu'il y a du neuf à découvrir. Nous croyons que les chrétiens sont appelés à s'aider, à s'aider intimement à résoudre les problèmes de leur vie, de cette situation un peu nouvelle en somme qui est la nôtre et où il n'y a pas encore de saint qui nous fraie la route. S'aider non pas seulement quelques années, en passant, parce que les circonstances nous rapprochent mais toute la vie. Je pourrai peut-être travailler toute ma vie avec ceux qui sont à côté de moi. Si la pensée du temps devant moi m'a souvent effrayé, ici, elle m'encourage et m'exalte, nous avons une grande tâche à faire ensemble. Il faut bien penser un peu à l'avenir car il vous est présent, ô mon Dieu, et c'est à force de vous être présent qu'il deviendra réel. L'avenir sera beau pour ceux qui sauront rester unis. A l'âge où la personnalité se constitue, où la vie intérieure s'épanouit, quelle force ce serait que des âmes aussi vivantes soient unies ! Mais nous sommes si inexpérimentés, si naïfs, si ignorants sur les moyens de parvenir à tout cela. Nous vous confions notre bonne volonté, gardez-la, accroissez-la. Apprenez-nous ce qu'il faut de détachement, de force pour rester unis. Dites-nous que notre union doit être une grande chose dans la vie de chacun de nous car les seules choses qui aident à vivre sont celles où on peut se donner tout entier. Nous ne nous réunissons pas simplement pour écouter ensemble des conférences ni même pour nous en faire les uns aux autres. S'il n'y avait que cela, n'y a-t-il pas de bons livres plus éloquents que nous ? Ce ne sera pas non plus pour collaborer comme nous pouvons le faire avec tel ou tel, quelques heures par semaine ou par mois, pour une oeuvre commune mais vis-à-vis de laquelle nous demeurons étrangers. Nous nous réunissons pour faire ensemble notre vie. Vous n'avez pas voulu que les âmes aillent à vous isolées, séparées. Il ne suffit pas de nous aider comme des voyageurs unis provisoirement pour une étape mais que la fin du jour sépare. Vous ne nous accueillez que si nous nous présentons devant vous en corps, unis comme un corps où chaque cellule n'a de vie que par les autres.

Apprenez-nous à vivre la grande réalité du corps mystique, qu'elle fonde notre union et notre amour mutuel. Si chaque âme est faite pour vous, elle doit aussi se vouloir unie à ses frères, non seulement pour les aider mais pour vivre d'eux, avec eux, pour les aimer. C'est le même terme qui désigne, dans votre bouche, le lien qui nous unit à vous et celui qui doit nous unir à nos frères. Amour de Dieu et amour du prochain. Si l'amour implique le désir d'une union étroite, nous devons nous vouloir unis à nos frères du même mouvement par lequel nous nous unissons à vous. Apprenez-nous à ne pas comprendre ces choses d'une façon trop abstraite mais donnez-nous de savoir les incarner autour de nous. L'idéal de la charité n'est pas d'aimer ceux qui nous entourent comme les hommes lointains que nous n'avons jamais vus et qui font pourtant partie de votre corps mystique.

Donnez-nous aussi de ne pas méconnaître que nous sommes chair et esprit, que nous ne pouvons pas les séparer, que nous n'allons pas à vous sans notre corps. Établissez en nous la pureté afin de pouvoir aimer avec tout ce que nous sommes, avec notre sensibilité, notre coeur, toutes ces puissances souvent rebelles et anarchiques mais capables d'être vôtres et sans lesquelles nous ne pouvons pas aimer vraiment. Mettez en nous le désir de l'union, ce désir vaste et conquérant qui souffre de toutes les limites. Apprenez-nous que le véritable amour n'exclut personne mais veut tous les hommes. Il y a quelque chose de perdu pour votre corps mystique si on ne peut pas s'unir avec un de nos plus proches. Pourtant il vit aussi de vous, il vous reçoit et vous aime. Pourquoi n'arrivons-nous pas à nous entendre ? Nous travaillons ensemble dans le même champ, chacun à notre manière certes mais dans le même champ. Chaque jour, nous nous voyons, nous entendons parler l'un de l'autre. Seigneur, mettez en moi l'esprit d'union, l'esprit vivificateur de votre corps mystique. Alors dans mon apostolat, je ne vivrai plus le rôle un peu déplaisant de celui qui donne en face d'autres qui reçoivent. Je serai celui qui veut s'unir à d'autres, qui veut réaliser avec eux le commandement de l'amour parce qu'il sait que, sans cela, nous ne monterons pas vers vous. Si je peux rendre quelques services, ce ne sera pas le motif premier et essentiel de ma démarche vers eux. C'est vraiment dans l'amour que nous nous unissons et dans une union qui montera vers vous. Jésus, vous qui avez cru à l'amour, vous qui avez cru à l'union, vous qui avez voulu l'union visible de vos enfants et conçu votre église sur le modèle de la petite équipe fraternelle des apôtres, donnez-nous de réaliser la véritable union devant laquelle le monde croira et dans laquelle nous irons ensemble vers le Père.

350 - Les vertus morales dans la vie intérieure

Au-dessous des vertus théologiques, il faut distinguer les vertus morales acquises décrites déjà par les moralistes de l'Antiquité païenne et qui peuvent exister sans l'état de grâce et les vertus morales infuses ignorées des moralistes païens et décrites dans l'évangile. Les premières, comme leur nom l'indique, s'acquièrent par la répétition des actes sous la direction de la raison naturelle plus ou moins cultivée, elles ont un objet accessible à la raison naturelle. Les secondes sont dites infuses parce que Dieu seul peut les produire en nous. Elles ne sont pas le résultat de la répétition de nos actes. Nous les avons reçues au baptême et l'absolution nous les rend si nous avons eu le malheur de les perdre. Elles ont un objet essentiellement surnaturel, en rapport avec notre fin surnaturelle, qui serait inaccessible sans la foi à la vie éternelle, à la gravité du péché, à la valeur rédemptrice de la passion du Sauveur, au prix de la grâce et des sacrements.

Chez l'homme en état de péché mortel, il y a souvent de **fausses vertus**. Si l'avare paie ses dettes, c'est plutôt pour éviter les frais d'un procès que par amour de la justice. Au-dessus de ces fausses vertus, il peut y avoir, même chez l'homme en état de péché mortel, de vraies vertus morales acquises. On peut pratiquer la sobriété pour vivre raisonnablement et donner de bons principes à ses enfants. Mais ces vraies vertus sont peu stables, elles ne sont pas encore à l'état de vertu solide car la volonté du pécheur est habituellement détournée de Dieu. Au lieu d'aimer Dieu par-dessus tout, il s'aime lui-même plus que Dieu. D'où une grande faiblesse pour accomplir le bien moral, même celui d'ordre naturel. De plus, les vraies vertus acquises qui sont en l'homme en état de péché manquent de solidité parce qu'elles ne sont pas connexes, elles ne sont pas assez appuyées par les vertus morales voisines qui font souvent défaut. Un soldat peut être naturellement incliné aux actes de bravoure mais il peut être aussi porté à s'enivrer et certains jours, par intempérance, il négligera ses devoirs essentiels. Pour qu'elles soient solides; il faut qu'elles soient connexes et, pour cela, il faut que l'homme ne soit plus en état de péché mortel, que sa volonté soit rectifiée vis-à-vis de sa fin dernière et qu'il aime Dieu plus que soi, ce qui n'est pas possible sans l'état de grâce.

Pour le chrétien, les vertus morales acquises ne suffisent pas pour qu'il veuille, comme il convient, **les moyens surnaturels** ordonnés à la vie éternelle. Il y a une différence essentielle entre la vertu acquise de religion qui doit rendre à Dieu, auteur de la nature, le culte qui lui est dû et la vertu infuse de religion qui offre à Dieu, auteur de la grâce, le sacrifice essentiellement surnaturel de la messe. C'est une tonalité toute différente : d'une part, c'est seulement l'esprit de la droite raison mais de l'autre, c'est l'esprit de foi qui vient de Dieu. Ce sont deux objets formels et deux motifs d'action fort différents.

La prudence acquise ignore les motifs surnaturels d'action. La prudence infuse les connaît car, procédant de la raison éclairée par la foi infuse, elle connaît l'élévation infinie de notre fin dernière surnaturelle, Dieu vu face à face. Par suite, elle connaît la gravité du péché, le prix de la grâce sanctifiante et des grâces actuelles à demander chaque jour pour persévérer, le prix des sacrements à recevoir. Quelle distance entre la virginité de la vestale chargée d'entretenir le feu sacré et celle de la vierge chrétienne qui consacre son corps et son coeur à Dieu pour le suivre plus parfaitement !

Ces vertus morales infuses sont la prudence, la justice, la force, la tempérance et celles qui les accompagnent comme la douceur, l'humilité. Elles sont connexes avec la charité en ce sens que la charité qui nous rectifie vis-à-vis de la fin dernière surnaturelle ne peut pas exister sans elle. Celui qui perd la charité par le péché perd les vertus morales infuses car il se détourne de la fin surnaturelle, il perd la rectification infuse vis-à-vis des moyens proportionnés à cette fin. Il ne s'ensuit pas cependant qu'il perde la foi et l'espérance ou les vertus acquises mais

celles-ci cessent d'être en lui stables et connexes car il s'aime plus que Dieu et tend par égoïsme à manquer à ses devoirs même dans l'ordre naturel.

Ces vertus ont donc des rapports entre elles. D'abord la facilité des actes vertueux n'est pas assurée de la même manière. Les vertus infuses donnent une facilité intrinsèque sans exclure les obstacles extrinsèques qui sont écartés par la répétition des actes qui engendrent les vertus acquises. Ces dernières sont subordonnées aux vertus infuses, elles sont une disposition favorable. Ainsi le pianiste développe l'agilité de ses doigts par des répétitions. Mais s'il est atteint de paralysie, il ne peut plus exercer son art par suite d'un obstacle extrinsèque mais cela n'arrête pas son inspiration.

Les vertus morales infuses consistent en un juste milieu. La vertu de force nous garde de la peur qui fuit le danger sans motif raisonnable et de la ténacité qui porterait à se faire casser la tête sans raison suffisante. Mais il ne faut pas confondre ce juste milieu avec la médiocrité ou la tiédeur qui fuient le bien supérieur comme un extrême à éviter, qui cachent la paresse sous le principe que le mieux est parfois l'ennemi du bien. Le juste milieu est un sommet. Il s'élève comme un point culminant entre deux vices contraires. Ainsi la force est au-dessus de l'impiété et de la superstition. D'ailleurs ce juste milieu tend à s'élever au fur et à mesure que la vertu grandit : celui de la vertu infuse est supérieur à celui de la vertu acquise car il dépend d'une règle supérieure et vise un objet plus élevé.

Certaines vertus morales ont **un rapport plus spécial avec Dieu** et une affinité avec les vertus théologiques. Ce sont la religion, la piété, la pénitence qui rendent à Dieu le culte et la réparation qui lui sont dûs; la mansuétude, la patience, la chasteté parfaite, la virginité et l'humilité, vertu fondamentale qui exclut l'orgueil, principe de tout péché et ainsi nous élève au-dessus de la pusillanimité et de l'orgueil et nous dispose à la contemplation des choses divines, à l'union à Dieu. C'est aux humbles que Dieu donne sa grâce et il les fait humbles pour les combler.

Ces vertus morales forment **notre organisme spirituel** avec les vertus théologiques auxquelles elles sont subordonnées. C'est un ensemble de fonctions d'une très grande harmonie, bien que le péché véniel vienne y mettre plus ou moins souvent de fausses notes. Toutes les parties de cet organisme croissent ensemble, dit saint Thomas, comme les cinq doigts de la main. C'est ce qui montre qu'on ne peut avoir une haute charité sans avoir une profonde humilité. Dans la vie intérieure, il faut veiller à ce que rien ne vienne troubler l'harmonie de cet organisme spirituel comme il arrive chez ceux qui, tout en restant peut-être en état de grâce, semblent plus préoccupés de sciences humaines ou d'activités extérieures que de grandir dans la foi, la confiance et l'amour de Dieu. Ce n'est pas à coups de volonté et par nos propres forces que nous pouvons acquérir ces vertus morales infuses qui font les saints. Elles seront l'épanouissement de la grâce travaillant dans notre âme. Aussi notre oeuvre consiste à nous ouvrir le plus largement possible au flux de la grâce, à nous imprégner de la charité de Dieu par la rectification de nos intentions dans l'amour, par la vie des sacrements, surtout la vie eucharistique, par l'oraison et l'exercice du recueillement et de l'adoration.

Sans doute en nous exerçant dans telle ou telle vertu acquise qui nous fait grandement défaut, nous préparerons déjà le terrain au travail de la grâce. Mais une vie intérieure qui consisterait uniquement en l'acquisition de vertus ne serait qu'un pâle reflet de la vraie vie spirituelle. Il faut donc s'exercer de bonne heure à pénétrer tous nos actes d'amour de Dieu, de charité. alors les vertus acquises pourront se transformer en vertus infuses et nous verrons peu à peu mûrir en notre âme les fruits de la grâce. Sans que nous ayons plus spécialement porté notre effort sur tel ou tel défaut, nous verrons celui-ci s'évanouir. La grâce nous renouvellera et fera de nous, malgré notre misère, des hommes nouveaux, des êtres de lumière. Redisons souvent la prière au saint esprit, *"Envoyez votre souffle et ils seront créés et vous renouvellerez la face de la terre"*.

II - Textes signés non répertoriés

351 - **L'âme et la danse** (Paul Valéry)

Pièce de théâtre à la grecque.

Thème : manière dont les hommes ont à lutter pour vaincre l'ennui de vivre. L'homme ne peut pas se contenter d'être ce qu'il est. Dès qu'il se pense, il se sait et, se sachant, il s'ennuie dans la connaissance de lui-même. -

Aussi il cherche à se connaître et à connaître toujours d'avantage.

- La connaissance (naissance dans un autre) est un acte d'évasion.- Quand la vie se pense clairement, elle s'ennuie avec elle-même. - Ce siècle est un siècle de clarté. Conséquence : le monde s'ennuie. Les évasions célèbres causées au XX^{ème} siècle par l'ennui de vivre :

Gide s'évade dans la sensation de l'instant, s'y plonge et multiplie les recherches des sensations nouvelles.

Valéry son évasion n'est pas dans l'ordre de la sensibilité mais de l'esprit.- Il veut dans l'instant contempler la beauté pure, abstraite, satisfaisant, séduisant l'esprit en une capture totale.

Les plans d'évasion sont différents chez l'un et chez l'autre; les causes de l'évasion sont aux-mêmes sources : l'ennui de vivre.

Pourquoi dans Valéry est-ce la Danse qui est conçue comme capable de séduire et de capter l'esprit ?

"L'âme = Symbole de la vie mouvante qui se pense, s'ennuie et se cherche encore pour échapper à l'ennui qu'elle ressent de sa connaissance même. "La Danse" = Beauté parfaite.

- En quoi évident :

- une unité : le mouvement intérieur de la danseuse avec sa logique interne, indiscernable aux vulgaires, comprise des initiés quand ils communient à la danseuse. (analogue à l'inspiration).

- Beauté spirituelle qui satisfait l'esprit des communiants à la danse.

- une série d'actes : -Beauté manifestée, explicitée en mouvements corporels, irréguliers, sans lien apparemment et pourtant parfaitement harmonieux pour qui participe à l'âme intérieure de la Danse.

Cette correspondance entre l'âme de la danse et la danse est une autre source de jouissances spirituelles, autre image de la beauté pure.

La danse = Beauté parfaite. C'est la beauté la plus totale dans les perspectives de Valéry.

"L'âme et la danse = Manière dont la danse permet à l'homme de s'évader de lui-même, c'est à dire de fuir l'ennui de vivre.

Les Personnages :

Eryximarque, médecin, esprit scientifique qui a le respect et la connaissance du fait. - C'est le positif.

Phèdre s'élève au-dessus du fait par la sensibilité de sa nature, son imagination. Son domaine est la sensation.

Socrate incarne l'esprit et a toutes les faveurs de Valéry qu'il incarne. Il tirera du fait sa signification éternelle par le mouvement exclusif de son intelligence. Il accède avant son disciple aux idées platoniciennes cachées derrière les faits sensibles.

Vont s'échanger pour soutenir par leurs réflexions mises en commun la thèse totale émise plus haut.

Composition : 3 parties

I - Introduction abstraite du problème

II - Description par 3 mentalités différentes des effets de la beauté et de la puissance de distraction qu'a l'Art vis-à-vis de la personne.

III- Exposition par Socrate aux deux autres de ce que c'est la danse.

L'atmosphère du livre est a-chrétienne. L'ennui de vivre est vaincu au moyen d'une sorte de suicide qu'est la distraction et l'évasion perpétuelle de soi-même. Le chrétien connaît l'ennui, mais de ce qu'il n'atteint pas encore et que sa vie profonde réclame. Dans Valéry, l'ennui est chronique à la vie même.

La solution chrétienne à l'ennui de vivre

Le remède de Valéry est dans le mouvement de connaissance qui porte l'homme vers ce qui est Beau car, par ce mouvement, il a le loisir de sortir de soi et d'être tout entier en celui qui le porte vers la chose belle.

Critique :

- une vérité : l'homme ne peut pas accepter d'être ce qu'il est. Le mouvement qui, par la connaissance, le fait devenir autre que ce qu'il était provient justement du désir d'être autre, de demeurer un vivant car la vie stabilisée se dévore elle-même par l'ennui.

- une déficience : le mouvement parfait selon Valéry est celui qui nous porte vers la Beauté que manifeste excellemment la Danse, accord parfait du spirituel (mouvement intérieur ou inspiration de la danseuse) et du sensible (les gestes). L'esprit contemple cette équation parfaite, s'en nourrit et découvre la Beauté. Or, en ce mouvement, du fait que l'homme est une personne et que son mouvement le porte vers une chose seulement, il se dégrade. Il sort bien de lui-même, il peut bien goûter la ferveur dans la mesure où il réussit à se perdre et à s'identifier au mouvement qui va vers la chose mais en fin de compte sa retombée est un échec : il a pu rejoindre, au terme de son mouvement d'évasion une chose, et par un certain côté communier à elle sans s'être construit lui-même.

La solution chrétienne :

Elle propose à l'homme un mouvement vers une Personne. C'est le seul but qui lui convienne à lui qui est personne, et ce but est pour sa grandeur. Un facteur nouveau intervient qui n'est pas la ferveur mais qui est l'Amour. C'est le seul qui personnalise et édifie. Dans l'amour pour un Dieu personnel, le christianisme nous a donné le moyen unique de lutter contre l'ennui de vivre et de satisfaire notre désir qui est de croître - par réception de la personnalité divine, par acquisitions de compléments absents de nous et que pourtant d'une certaine manière nous connaissions déjà par le désir que nous en avons et que l'amour pour Dieu met en nous.

Les ressemblances entre les deux voies

Elles se ressemblent par les effets que connaissent tous ceux qui les suivent. Qu'ils se meuvent sur le plan de la beauté ou sur le plan de l'Amour, il y a pareillement en eux :

- une certaine fécondation des images, l'imagination devient créatrice de représentations et de manières de dire tout à fait neuves et toujours renouvelées
- une incantation de pensées qui gisent au fond d'eux-mêmes, insoupçonnées et qui prennent corps soudainement au contact de la beauté ou de la personne aimée
- une certaine communion.

Mais l'une n'a pour elle que la valeur de sa durée. Exemple : Socrate et ses amis sont accordés à l'esprit intérieur de la danseuse et y sont tout entiers et oublient l'ennui de vivre ; l'autre est créatrice, rapproche du modèle aimé celui qui le contemple en modifiant ce dernier par le fond, elle vise à une identité durable.

352 - L'amour du prochain est toute la loi

Circulaire N° 8

Août 1934

Penser - Sentir - Agir en chrétien
dans la vie privée et
dans la vie publique

E.P.I.

5 août - Communion Mensuelle
Dimanche Eucharistique International

1) Notre vie spirituelle : **la civilisation de la charité** (Albert Valensin S.J.)

A une heure où se répand la conception totalitaire de la cité et où des tentatives sont faites pour diviniser l'État, la nation, la race, il importe que les chrétiens mettent leur activité civique en accord avec la loi fondamentale de leur religion. Ils y seraient infidèles si, quand l'occasion se présente de pratiquer la charité, ils en proclamaient le moratorium. Aucun prétexte n'est cependant valable, il est toujours opportun de rendre témoignage à l'idéal d'amour que le Christ révèle au monde car cet idéal s'identifie avec celui du progrès même de l'humanité. La construction de l'ordre domestique, économique, politique ne peut être que l'oeuvre de l'intelligence et de la liberté coopérant avec la providence en conformité avec la loi de charité posée par cette même providence. La charité toute seule ne suffirait pas sans doute à bâtir et à maintenir l'ordre social sans un effort de l'esprit et de la volonté pour en déterminer constamment les conditions rationnelles mais elle est la première de ces conditions. Quand elle disparaît, rien ne tient plus de façon durable. Il suffit pour s'en convaincre de refaire l'histoire de ce premier tiers de siècle en l'imaginant sous sa bienfaisante influence. Peut-on calculer le nombre de maux qui auraient été évités ? "La charité est patiente, elle est bonne. La charité n'est pas envieuse. La charité n'est pas vaniteuse, elle ne s'enfle pas, elle ne cherche point son intérêt, elle ne s'aigrit point, elle ne pense pas à mal. Elle ne prend pas plaisir à l'iniquité mais elle se réjouit de la vérité. Elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. La charité n'aura point de fin... Présentement demeurent trois choses : la foi, l'espérance et la charité. Mais la plus grande des trois, c'est la charité. Recherchez avidement la charité" (1 Cor 13,4-7). En vain opposera-t-on à cette recherche les sophismes de l'heure présente, le vrai chrétien gardera sa foi en la force civilisatrice de cette charité qui est la marque du véritable disciple du Christ. Il réglera son action d'après sa croyance. Et il se montrera ainsi un bon ouvrier de la paix. "C'est que dans les coeurs où se reflète la bonté divine, la justice s'imprègne d'amour. Elle ne dresse pas dès lors, les uns contre les autres, des hommes restés ennemis, elle les réconcilie au contraire car elle résout effectivement et à fond les conflits. Aussi est-ce à la justice ainsi vivifiée que dans son encyclique Ubi Arcano, Pie XI a déclaré que s'appliquaient les paroles du prophète : Opus justitiae pax, c'est la justice inséparablement unie à la charité qui est génératrice de la paix, paix sincère, qui pénètre et rassérène les coeurs, qui les dispose mutuellement au voeu formulé par Léon XIII touchant le salut social, paix féconde où deviennent possibles, pour la civilisation chrétienne, les plus magnifiques progrès" (Lettre du secrétaire d'état de Pie XI à la semaine sociale de Paris, 7 juillet 1928). Cette civilisation a même été appelée la civilisation de la charité (Léon XIII, enc. Inscrutabili). Non que la charité inspire des recettes économiques et politiques mais elle est la force radioactive qui vivifie surnaturellement les lois, les moeurs, les institutions. Elle renouvelle l'air irrespirable pour des chrétiens de la cité païenne. Elle y introduit l'esprit de dévouement et de renoncement, de fraternité et de pitié, de support mutuel et de pardon qui en atténue l'âpreté des convoitises humaines, humanise la force et substitue à ses victoires éphémères les durables réalisations du bien commun.

2) **Le pharisaïsme** (Abbé Leclercq, Cité chrétienne 5 / 12 / 32)

Ce défaut est malheureusement répandu et même presque général. Chez ceux qui, grâce à un bon milieu et à des circonstances favorables, ont la facilité de respecter la loi morale dans ses manifestations extérieures et à être ce qu'on appelle des hommes d'ordre ou de vie rangée. Ce travers intellectuel amène facilement un grand orgueil. Ils s'estiment eux-mêmes et méprisent ceux dont la vie est moins conforme que la leur aux exigences de la morale, alors que ces pécheurs sont peut-être des malheureux qui ont mille causes d'excuses. Ce défaut a été particulièrement odieux à Notre-Seigneur. C'est lui qu'il visait lorsqu'il disait aux Pharisiens que les Publicains et même les courtisanes les précéderaient dans le royaume des cieux. Les Pharisiens précisément étaient ces hommes d'ordre orgueilleux, se complaisant dans leurs mérites et méprisant les autres sans admettre qu'il fallut faire remonter à Dieu ce qu'il y avait de bon en eux et sans admettre non plus qu'il y avait en eux,

à côté de cette vertu extérieure, beaucoup de vices cachés. Notre-Seigneur voulait indiquer aussi par ces propos que, chez le Publicain et la courtisane, il peut y avoir des causes qui diminuent leur culpabilité en même temps qu'une humilité foncière qui permet l'action de la grâce et, par elle, la contrition, la conversion...

Encore aujourd'hui, dans le monde, on taxe les hommes d'après leur conduite extérieure et on a peu égard aux intentions, du moins quant il s'agit des autres. Pour soi-même, on a vite fait de trouver des excuses : "Ce n'est pas cela que j'ai voulu..., je n'y ai pas pensé..., je n'ai pas su faire autrement..."

Ce manque de bonté pour autrui, cette absence de sympathie et d'effort pour pénétrer ce qui peut excuser autrui, ces condamnations tranchantes, non des fautes qui sont condamnables, mais des hommes qui sont peut-être excusables, caractérisent le pharisaïsme. Jésus ne s'en est pris à aucun vice avec une pareille sévérité.

Cette conception amène à donner le pas à l'extérieur sur l'intérieur, à la lettre sur l'esprit. Elle tue l'esprit chrétien. Elle produit un chrétien qui voit surtout dans la loi des pratiques extérieures et des interdictions, des règles disciplinaire : messe du dimanche, maigre du vendredi; des interdictions : ne pas tuer, ne pas voler, ne pas être luxurieux. La charité passe à l'arrière plan et le christianisme pour celui-là cesse d'être un épanouissement de l'âme vivant d'amour divin et reportant cet amour sur toutes choses.

3- Notes d'actualité

Le sens social est un aspect de la charité, un aspect trop méconnu. Nous éprouvons déjà une grande difficulté pour comprendre l'esprit de la charité et lui donner dans notre vie la place éminente à laquelle elle a droit. Quand nous pensons y être parvenus, c'est bien souvent en nous contentant d'une charité rétrécie, bornée au cercle de quelques-uns que nous voulons choisir. Nous avons nos pauvres, n'est-ce pas suffisant ? Cependant il y a encore beaucoup d'égoïsme mêlé à un peu de charité. En limitant strictement notre choix, nous cultivons notre goût de choisir et c'est encore nous-mêmes que nous caressons.

La vraie charité ne connaît pas cette étroitesse. Nous avons un devoir d'amour et de service envers le milieu social tout entier suivant l'ordre naturel des préférences légitimes. Le devoir de charité est d'ailleurs aussi un devoir de justice. Savons-nous où s'étend le champ de ceux à qui nous sommes redevables de quelque bien. Cet inconnu lointain qui écrit ou qui peine durablement de ses mains, il travaille pour nous instruire ou pour nous donner le couvert, la nourriture, le vêtement. Ce grain qui soulage notre migraine, c'est le succédané d'un pavot qu'un Chinois a récolté à l'autre bout du monde. Mais du point de vue surnaturel, tout s'éclaire d'une lumière encore plus vive. Nous avons été heureux de recueillir à l'intention des membres du groupe les pages ci-jointes sur le "Sens social" extraites du discours prononcé aux journées universitaires de 1933 par un ami de plusieurs de nos amis, M. Pierre Mesnard, professeur agrégé de philosophie à Poitiers.

La formation morale de l'homme public

La Semaine sociale de Nice qui a traité de l'éducation au service de l'ordre social chrétien vient de fermer ses portes. On y entendu, et ce fut même un des thèmes fondamentaux, que l'éducation de l'homme n'est jamais achevée. Après l'écolier, il reste à former le père de famille, le professionnel, le citoyen. Pour le chrétien, il est superflu de le noter, nous savons qu'il y a toujours à faire.

Lorsqu'on jette un regard sur le personnel dirigeant du monde économique et politique d'hier et d'aujourd'hui, de France et d'ailleurs, on est frappé, dans la plupart des cas, de la médiocrité morale de tant d'hommes chargés d'un grand destin. Intelligents, ils le sont en général car il faut bien qu'ils aient été poussés où ils sont par quelque supériorité, la naissance n'y suffisant plus. Mais leur intelligence s'est développée sans le support et l'armature du caractère. Leur vie privée est trop souvent pleine de facilités coupables et si despotiques qu'il semble que le rang a pour objet surtout de les servir. Comment supposer le désintéressement civique chez des hommes si enclins à sacrifier les vertus privées ? D'où le sentiment d'insécurité que fait éprouver leur commandement ou leur direction. La fin lamentable de grands capitaines d'industrie comme Lowenstein, Kreuger ou Eastmann, les récents scandales illustrent ces réflexions.

Ils sont coupables mais nous le sommes tous avec eux d'une certaine façon. L'éducation de l'homme public se fait en partie par le milieu. Sa dégradation est encouragée, facilitée, elle est même rendue possible par la dégradation du milieu. Beaucoup sont tombés qui fussent demeurés intègres dans une société moins corrompue et moins indulgente. Comment restaurer les mœurs publiques ? Parmi ceux qui gémissent de leur avilissement, combien sont résolus à commencer les corrections nécessaires ? On se le demande en voyant transformés en professeurs de vertu les mêmes journaux qui sont connus pour la source inavouable de leurs profits. Puisqu'on s'accorde à vouloir assainir l'atmosphère sociale, n'est-ce pas le moment de se rappeler qu'elle n'est infestée que de la mauvaise odeur des journaux, des théâtres et des cinémas, de tout ce qui fermente autour des temples de l'argent. Allons plus loin. Les mœurs publiques sont l'émanation des mœurs privées. L'origine de la corruption est là. Mais comment l'atteindre ? Parler d'ordre social chrétien, c'est affirmer sur quel terrain on se place. Mais ceux qui l'ignorent et qui l'écartent, où prendraient-ils leur point d'appui ? La morale naturelle a fait la preuve de sa faiblesse.

4- La vie du groupe : la vertu d'espérance

Est-il vrai que la vertu d'espérance est en médiocre faveur chez les chrétiens de notre temps ? L'amour du prochain jouissant lui-même d'un assez faible crédit auprès de beaucoup, que reste-t-il des trois vertus théologiques ? La foi, mais la foi sans la charité, nous savons que c'est la foi des démons, et la foi sans espérance, de quelle valeur est-elle ? Est-ce croire en la bonté de Dieu que d'espérer si peu de sa miséricorde ?

Il faut examiner à ce sujet notre langage, notre notion, notre influence. Toute notre attitude est-elle marquée du caractère de l'espérance chrétienne qui, le devoir du moment accompli, s'en remet avec sérénité sur les promesses de la bonté divine ? Faisons-nous voir notre croyance que rien n'arrive qui ne soit jugé le meilleur pour nous par celui qui nous aime et qui sait ce qu'il nous faut ? Beaucoup de chrétiens de nos jours semblent porter le poids d'une tristesse désespérée, aussi pesante que celle des enfants de ce siècle, plus pesante même car ils ont une vue plus profonde de ses tares. Le spectacle du monde est toujours un motif de tristesse pour le croyant mais il est triste sans découragement et surtout sans désespoir, comme devant une tâche difficile et non pas comme devant un labeur inutile.

L'espérance n'est ni présomption ni illusion ni simple optimisme.

La présomption est oublié coupable de notre indigence. C'est s'en remettre à nos propres forces du soin de préparer un avenir meilleur. C'est compter uniquement et non pas accessoirement sur les moyens humains que nous saurons mettre en oeuvre.

L'illusion est une vue fautive et chimérique de ce qui est ou de ce qui peut être. L'espérance voit les choses comme elles sont mais elle ne les voit jamais tellement désastreuses et perdues que la bonté de Dieu n'y puisse trouver un germe de naissance ou de résurrection. Espérer, c'est avoir une confiance que rien n'abat dans le bon vouloir de l'amour divin.

Ne confondons pas non plus l'espérance avec l'optimisme qui est une disposition à s'arrêter de préférence sur l'aspect prometteur et réjouissant des événements, à y trouver des motifs d'envisager l'avenir sous un jour ensoleillé plutôt que sombre. L'élément qui réjouit l'espérance chrétienne, c'est l'assurance en la souveraine bonté de celui qui nous a créés par amour, pour aimer et d'abord pour l'aimer. Ce qui est vrai, c'est que, si l'espérance n'est pas l'optimisme humain, elle s'accorde mieux avec lui qu'avec le pessimisme qui assombrit toute chose et paralyse tout effort. Dans un petit livre récent consacré à l'espérance ("Dans le mystère...", "L'espérance", édit. Spes), le P. Desbuquois nous propose de fonder notre espoir chrétien sur les paroles même de Dieu qu'il aime à citer et sur l'exemple de la petite Carmélite de Lisieux dont il travaille à répandre l'image.

Attentifs à cultiver en nous la foi et la charité, gardons-nous d'oublier la troisième vertu théologique qui est l'espérance et qui donne aux autres un rayonnement plein de douceur et de consolation.

Quarante jours ont passé depuis qu'Il est ressuscité. Nombre mystérieux, qui est celui de la Quarantaine au désert et des quarante années que les Israélites ont passées entre l'Égypte et la Terre Promise. Ce furent pareillement quarante jours entre la terre et le ciel, quarante jours entre le temps et l'éternité. Le Maître est là, et il n'est pas là. Il apparaît à l'heure où l'on ne l'attendait pas, pénétrant sans effraction dans les lieux fermés : il disparaît comme il était venu. Et pourtant, ce n'est pas une ombre que l'on voit, mais un corps véritable. Jésus en a donné des preuves à ses disciples et à ses Apôtres ; il n'a pas eu besoin d'en fournir à Sa Mère.

Maintenant, c'est fini. Pour la dernière fois, le Christ a mangé avec les Onze et avec sa Mère, qui déjà au milieu d'eux occupe la place qu'Elle tiendra désormais jusqu'à la fin au coeur de l'Église. Nous sommes à Béthanie, lieu aimé entre tous. Il est Midi, l'heure où le soleil monte au plus haut du ciel. Jésus vient d'adresser aux Apôtres ses instructions suprêmes, empreintes de douceur et de majesté. Il élève les mains pour les bénir et, tandis que tous les visages s'inclinent, voici que le Seigneur rejoint son Père, et une nuée Le dérober aux regards. Longtemps, néanmoins, leurs yeux demeurent fixés sur cette altitude où Il vient de disparaître. Jusqu'à ce que deux anges vêtus de blanc leur disent: « *Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ? Ce Jésus qui, du milieu de vous, a été enlevé au ciel, en viendra de la même manière que vous l'avez vu monter* ».

L'Ascension est la suite nécessaire de la Résurrection. Peut-être inattendue pour les Apôtres, qui n'ont pas encore reçu les flammes de la Pentecôte, elle ne le fut certainement pas pour Marie. Celui que la terre n'avait pu garder dans son sein, ne devait point partager davantage notre condition mortelle. Ces quarante jours ont passé, comme passent les grâces sensibles, auxquelles il ne faut pas attacher son coeur. Jamais Marie ne fut sans doute plus effacée que durant cette période. Mais quand Son Fils monte au ciel, quels sont les sentiments qui remplissent le coeur de la Mère ?

D'abord, sans doute — et si ténu soit-il — celui du regret. Elle est Mère entre toutes les mères. Pas une d'entre elles ne regarde son fils la quitter sans regret, quand ce serait pour les plus glorieuses destinées. Sans doute Jésus ne quitte-t-il pas plus Marie, ce jour-là, qu'il ne l'a jamais quittée depuis le jour de sa naissance. Il demeure avec Elle comme avec l'Église, et c'est à Elle avant tous les autres que s'adresse la parole de consolation : « Je ne vous laisserai pas orphelins ». Pourtant, Il s'éloigne définitivement, et les yeux mortels ne Le verront plus. Un voile léger de tristesse dut alors s'étendre sur ceux de Marie. Mais Elle, qui a d'avance tout accepté, n'a pas

moins accepté que le reste cette longue séparation corporelle de Son Fils. Il s'élève, mais il laisse Sa Mère parmi nous pour un peu de temps encore, afin qu'Elle assiste aux premiers pas de l'Eglise.

Il me semble que c'est le jour de l'Ascension que Marie, qui était déjà de droit Notre Mère l'est devenue en fait. Le Fils nous a été ravi sous sa forme humaine. La Mère nous reste. Elle nous reste parce qu'Elle le veut bien.

Nous ne pouvons songer à ce long exil qui commence sans penser qu'il a été accepté pour nous. La Passion du Christ est achevée, mais non pas celle de Marie. La voici désormais seule aux soins de Jean, seule parmi tant de fils. De quel amour ne La devons-nous pas entourer en ce jour où Elle laisse partir son Unique, pour ne pas nous abandonner tout à fait ! Et la pauvre vieille femme, seule à la maison, qui travaille pour les autres, parce qu'elle n'a plus de fils ni de mari, quand elle songe au passé, si lointain et si proche, où celui qui ne reviendra jamais plus, emplissait la maison de sa voix d'homme, si son cœur se serre alors, et si elle n'a plus de goût à rien, qu'elle songe à la Mère de tous les hommes dans une solitude pareille.

Mais l'Ascension n'est pas que ce départ, qui présage un fulgurant retour. Elle est aussi un mystère de gloire, dont l'éclat rejaillit d'abord sur notre Mère. Depuis qu'il est ressuscité, le miracle n'est pas qu'il s'élève, mais qu'il soit demeuré un tant soit peu avec nous. Car le lieu naturel des corps glorieux n'est pas la terre que nous foulons, mais le Paradis. Là seulement pouvait s'épanouir vraiment la chair née de Marie. L'Ascension est un accomplissement. Et la Maternité de Gloire, commencée au jour de la Résurrection, s'achève avec l'Ascension. Après tout, il n'est pas de maternité qui ne soit une séparation, et une séparation douloureuse. Pourtant, ainsi que l'Evangile nous le rappelle, celle qui vient d'enfanter éprouve une grande joie, « parce qu'un homme est né dans le monde ». Ne pourrait-on dire pareillement que la Vierge, au jour de l'Ascension, éprouve une grande joie parce qu'un homme est né dans le ciel ? Parce que le nouvel Adam a pris possession de son héritage ?

L'Ascension est le dernier acte de Jésus sur terre, la fin de sa mission. Avec elle un cycle se clôt, et un nouveau temps commence. Marie est redevenue pareille à la jeune fille qu'elle était avant la venue de l'Ange. Et, de même qu'alors, Elle ne sera plus, jusqu'à la fin, qu'une attente. Ce qu'Elle attend, désormais, c'est sa propre délivrance. Pour Jésus, il est entré dans l'éternité. Mais Il y a emporté avec Lui Sa chair née pour mourir. Cette Chair, que Marie Lui a donnée, et qui est notre chair même, voici qu'elle échappe aux lois du temps et de l'espace. Et c'est pour la Vierge, Sa Mère, le plus beau triomphe. Regardez-La qui s'en retourne, de Béthanie à Jérusalem, les yeux baissés, au milieu des Onze. Elle ne parle pas, et ils se tiennent avec respect autour d'Elle. Voici la Femme qui nous a ouvert les portes du Paradis. La faute d'Eve, qui nous avait bannis de l'ancien Paradis, est désormais entièrement réparée. Le premier d'entre nous, Jésus est monté au ciel en corps et en âme. Mais pour que le corps humain fût digne de pareille gloire, il a fallu que la lente maturation des siècles préparât le vase d'élection que devait être le corps virginal de Marie. C'est donc bien Elle qui ouvre à la multitude innombrable de Ses fils d'adoption les portes du ciel.

Quant à la signification spirituelle de l'Ascension, elle est fort claire. C'est que nous devons toujours garder notre regard intérieur fixé sur cette altitude, sur ce suprême sommet des cieux, où Jésus vient de disparaître. Non seulement il est rentré ce jour-là dans Sa patrie, mais Il l'a faite nôtre en y montant. Je ne crois pas que nul cœur humain ait jamais éprouvé autant que celui de Marie ce sentiment de l'exil terrestre. Cette Jérusalem où Elle retourne après l'Ascension ne Lui apparaît certainement plus que comme un cadavre de ville, déjà maudite et vouée à la perdition. Et le monde tout entier n'est plus pour Elle qu'une coquille vide. Nous aussi, nous devons apprendre à nous en détacher. Ce sont ces biens périssables, dont nous sommes les esclaves, qui nous privent de notre liberté, et nous empêchent de monter au ciel. Pour chacun de nous, notre vie, longue ou brève, n'est qu'une préparation à la Gloire.

Que Marie, qui était déjà toute prête, nous ait été laissée plusieurs années encore, c'est un pur effet de la bonté divine. Et de même, plusieurs saints, dont la purification semble avoir été entièrement terminée longtemps avant leur mort, sont cependant demeurés, parce que leur mission ici-bas n'était pas terminée. Mais il est normal que l'homme sans péché rejoigne son Maître dans Sa glorieuse Ascension. Tel est notre véritable destin. Dans l'Ascension, non moins que sur la Croix, Jésus attire tout à Lui. Non seulement les âmes, mais les corps et la nature entière, dont Il est aussi le Roi. Celui que les Apôtres avaient vu briller un instant devant eux, au jour de la Transfiguration, sur le Thabor, Le voici maintenant établi hors de notre regard, mais d'une façon définitive. C'est la nature rendue par la Grâce à son intégrité primitive, et élevée au-dessus d'elle-même. Mais il n'y a pas moyen de dresser une tente sur terre et de s'y arrêter même un instant, jusqu'à ce que le Christ revienne dans la gloire du Second Avènement.

En ce sens, l'Ascension est un point de départ. Toute l'histoire de l'Eglise s'inscrit entre l'Ascension et le Retour. Elle nous engage à veiller et à prier, selon les innombrables monitions de l'Evangile, car nous ne savons ni le jour, ni l'heure. Et si la Vierge est demeurée parmi nous, c'est peut-être pour nous enseigner la pratique de cette vie contemplative, qui est, de tous les modes de vie, celui qui me paraît avoir avec le mystère de l'Ascension le plus étroit rapport. Qui, plus que le contemplatif, est détaché du temporel ? Qui, plus que lui, garde les yeux fixés sur les hauteurs sublimes ? Mais je ne pense pas que la contemplation soit le privilège de quelques-uns. Chacun de nous peut l'introduire dans sa vie, et participer ainsi aux grâces de l'Ascension. La contemplation n'est pas exclusive de l'action. Elle la nourrit et la prolonge, au contraire.

Au moment où le Christ allait s'élever dans les cieux, il a engagé les Apôtres à évangéliser tous les hommes. Et Marie demeure au centre de cette dispersion des Apôtres vers tous les points de l'Univers. Ce que nous avons à préparer maintenant, c'est le Second Avènement. De même que le Christ ne s'est incarné qu'à l'heure où une Créature choisie s'est montrée digne de Le recevoir ; de même il ne reviendra que lorsque le monde sera digne de Son retour. Il faut l'entendre non seulement de l'humanité, mais de la nature tout entière. C'est à nous d'achever ce travail, que le péché d'Adam a interrompu. C'est à nous de pourvoir à cette radicale transformation de l'univers visible qui le préparera aux splendeurs de la Résurrection et de l'Ascension. Quelle tâche plus exaltante pourrait nous être proposée ! Lorsque Marie retourne de Béthanie, après le Départ de Son Fils, telles sont les pensées qui gonflent son cœur. Elle nous invite à consommer la durée, à réaliser notre plus grande extension entre le visible et l'invisible, entre le temps et l'éternité. Qu'il s'élève et qu'Elle demeure, ceci ne montre-t-il point que, de ce monde à l'autre, il ne cesse pas d'y avoir continuité, que notre cœur doit être désormais divisé par l'amour, et tandis qu'une moitié a déjà trouvé sa demeure dans le Paradis qui nous est promis, l'autre moitié continue sa besogne ouvrière dans un monde qui doit être tout entier sanctifié pour passer tout entier avec nous de l'enfancement de la Grâce à la maturité de la Gloire ?

Au moment où la canicule s'achève sur le seuil de la saison des fruits, notre Mère a été consumée par l'Amour. Mort qui ne ressemble à aucune autre, car la Créature Immaculée, n'ayant pas été soumise à la loi du péché, aurait pu, semble-t-il, être également dispensée du trépas. C'est pourquoi nous ne savons presque rien de cette Dormition ineffable, sinon ce qu'une tradition, ancienne et vénérable comme la Chrétienté elle-même nous en laisse entrevoir. Que furent ces années dans la maison de Jean, encore plus cachées, s'il est possible, que celles de Nazareth ? Ce que nous pouvons deviner de l'extase des plus grands mystiques est peu, au prix de l'union à Dieu de cette âme, que l'extrême pureté de son corps virginal ne retient en aucune manière. Demeurée sur la terre pour assister, muette et priante, aux premiers pas de l'Eglise, à la façon de la mère qui conduit le tout petit enfant, Marie, ce soir, s'est endormie dans les bras de son Bien-Aimé.

Nul prodige dans le ciel n'a marqué ce passage. La tradition veut que, de tous les points du monde où ils étaient dispersés pour prêcher la Bonne Nouvelle, les Douze, une dernière fois, aient été réunis pour recueillir le souffle suprême de la Mère. Mais nous ne pouvons rien savoir au delà, car le reste est le mystère le plus profond de l'Amour. Et c'est peu de dire, devant Eve, endormie ce soir, que l'Amour est profond comme la Mort. Il n'y a pas d'autre raison à cette mort si douce, à cette mort sans aucun bruit, à cette mort unique, que la mort cruelle, injuste et ignominieuse, que la mort rédemptrice du Fils de l'homme. Par où était passé le nouvel Adam, il fallait que l'Eve nouvelle passât aussi. Violence et suavité de la mort chrétienne, en voici les deux piles, auxquels nous devons également tenir, lorsque notre heure viendra. Nous n'avons pas à comprendre des merveilles pour lesquelles notre langage humain n'a pas de mots, ni assez forts, ni assez tendres, ni assez puissants, ni assez discrets. Seule la langue oubliée du premier Adam, au Paradis terrestre, y aurait pu suffire, et il semble que les anges eux-mêmes voilent leurs faces adorantes, au moment où s'accomplit cette ineffable séparation de l'âme prédestinée et du corps sans tache.

Mais il n'était pas convenable que la Chair Immaculée fût soumise à la corruption du tombeau, et que la terre pécheresse digérât ce corps qu'elle n'avait enfanté que par un prodige de grâce. Si la Résurrection, l'Ascension et la Pentecôte ont déjà marqué trois étapes dans l'existence glorieuse de Marie, cette gloire cependant demeurait encore dissimulée aux yeux des hommes. Il faut désormais qu'elle éclate et que Marie soit Reine au plus haut des cieux. Mais auparavant la terre qui L'avait portée ne sera plus que l'escabeau de Ses pieds. C'est pourquoi l'Assomption succède à la Dormition de Notre-Dame, comme Pâques au Vendredi-Saint, et nous célébrons en un même jour les deux événements. Du tombeau où L'avaient couchée les Apôtres, parmi les fleurs, la Mère de Dieu surgit, brillante de clarté, comme la fiancée du Cantique. « Fille de Sion, chante l'Eglise aux premières Vêpres, vous êtes belle et suave ». Et encore: « Je l'ai vue belle comme la colombe qui s'élève au-dessus des ruisseaux ; ses vêtements exhalaient d'inestimables senteurs, et comme le printemps l'entouraient les roses en fleurs et les lys des vallées ».

Depuis des siècles les livres inspirés annoncent cet incomparable triomphe. Voici la nouvelle Esther qui s'avance au devant d'Assuérus, et elle a trouvé grâce devant le Roi. La Chair incorruptible s'élève de la terre parmi les acclamations des myriades angéliques. Celle-ci n'aura pas attendu la fatale trompette pour joindre à Ses membres virginaux l'âme qui n'en fut qu'un instant séparée. Elle nous précède avec Son Fils dans l'éternelle Galilée, et nous célébrons pour toute la race humaine un jour de triomphe. Une fois de plus les cieux se sont ouverts dans leur extrême profondeur. L'ordre de la grâce étreint celui de la nature.

Au-dessus des âpres montagnes de Judée et des riantes collines de Galilée, cet extraordinaire azur, devant lequel il arrive que notre âme défaille, incapable de supporter la vue de tant de splendeur, ce n'est pas une question qu'il nous pose, aujourd'hui, c'est une réponse qu'il nous donne. L'ineffable Trinité accueille la Vierge sans péché.

Comment pourrions-nous douter, désormais, du magnifique héritage qui nous est promis ? C'est un jour de triomphe et un jour de certitude que celui de l'Assomption de Marie. Nous n'avons pas aperçu la nuée qui La déroba soudain aux yeux des Apôtres. Mais nous entendons retentir depuis des siècles vers Elle l'acclamation joyeuse de l'Eglise. Elle célèbre le rétablissement de l'ordre troublé par la faute d'Adam, et la reconquête du Paradis. Ce n'était pas assez que le Fils, en corps et en âme, fût allé s'asseoir à la droite de son Père. Il fallait enfin, après un long exil volontairement accepté par amour, que la Chair de la Mère rejoignit celle du Fils. Le cycle ouvert par l'Annonciation, qui vit la descente de Dieu parmi nous, est maintenant refermé. Toutes les paroles qui lui ont été dites sont accomplies. Nous ne pouvons que répéter indéfiniment sur terre, d'un cœur plein de foi le salut de l'Apôtre, que redit éternellement avec nous toute la cour céleste : Vous êtes bénie entre toutes les femmes.

Bénédictio qui retombe en pluie de grâces sur nous tous et sur le plus humble d'entre nous. Car cette terre qui L'a portée, cette terre qu'Elle a foulée durant toutes les années d'une vie humaine, de Ses pieds si beaux qui ont écrasé la tête de l'antique serpent, c'est la terre même que nous foulons. Nous respirons l'air qu'Elle a respiré, et que, dans son Assomption, Elle a traversé comme la foudre. Nul de ces éléments n'a de pouvoir véritable sur nous, désormais. Nous en sommes les maîtres, pourvu que nous le voulions d'une volonté droite et d'un cœur pur. Elle a vaincu avec nous et pour nous toutes les forces mauvaises, qui n'eurent jamais aucune emprise sur Elle. Et nous apprenons aujourd'hui pour jamais que nous ne sommes pas au monde. Nos regards ne peuvent plus La suivre, et c'est en vain qu'à travers les siècles les peintres chrétiens se sont efforcés de nous montrer cette incomparable majesté. Mais notre âme attentive ne peut pas méconnaître l'appel qu'Elle nous adresse. C'est un appel à l'Amour, et c'est un appel à la Gloire, qui couronne l'Amour. Nous n'avons jamais eu plus de raisons qu'aujourd'hui d'élever nos cœurs pusillanimes.

Marie, Mère de. toute grâce, faites de nous des fils bien attentifs. Que Votre gloire ineffable et cachée à nos yeux de chair suffise toujours à nous détacher de ces triomphes charnels, qui ne durent qu'un temps, comme l'huile pure ne se mélange pas à l'eau plus lourde. Vous avez passé parmi nous humble et secrète, disant peu de paroles, et faisant peu de gestes, toute absorbée dans l'unique contemplation de Votre Fils. Votre jeunesse fut de L'attendre ; Votre adolescence de Le recevoir dans un palais digne de Lui, de Le porter et de Le nourrir de Votre sang ; Votre âge mûr de Le regarder grandir jusqu'à la taille de l'homme et puis de monter avec Lui sur la Croix, d'être le premier témoin de Sa Résurrection et de Son Ascension, et de l'effusion de l'Esprit sur les Apôtres ; Votre vieillesse de prier et de veiller en attendant l'heure, comme les Vierges sages de la Parole ; Votre mort de Vous abîmer en Lui. C'est pourquoi Vous êtes aujourd'hui glorifiée au-dessus de toutes les créatures. Parce que Vous n'avez été, entre Ses mains, que l'instrument le plus docile et le plus parfait, Vous êtes proposée aujourd'hui à notre culte et à notre imitation parmi les chants d'actions de grâces des trois Eglises. Néanmoins, nous nous adressons à Vous avec confiance, et nous ne Vous sentons pas séparée, ni lointaine. A partir du jour où Vous êtes montée aux cieux en corps et en âme, Vous n'appartenez plus à aucune époque de l'histoire, ni à aucun pays du monde, mais Vous êtes à tous les hommes, et tous les points de la terre sont également sous Vos pieds, tous nos cœurs dans Votre regard, et toutes les âmes dans les plis de Votre manteau. N'est-ce point lui, cet azur que Vous avez franchi, et qui s'est refermé sur Vous ? Toutes les fois que nous levons la tête, soit que les signes d'or de la nuit le constellent, soit que la clarté du soleil emplisse la vaste coupe, n'est-ce point de Votre présence que, soudain, nous nous sentons comblés ? D'où viendrait, autrement, la secrète nostalgie qui nous fait alors tressaillir ? En nous montrant, ce jour-là, Votre bienheureux chemin, est-ce que Vous ne nous avez pas invités à le suivre ?

L'Assomption, c'est Marie avec nous jusqu'à la fin du monde, qui ne nous sera jamais enlevée. Du haut de la Croix, Notre-Seigneur, une fois pour toutes, L'avait nommée Notre Mère. Néanmoins, cette maternité demeurait virtuelle, tandis qu'Elle poursuivait encore son pèlerinage terrestre. Visible aux uns et non aux autres, Elle restait une femme parmi toutes les femmes, quelle que fût Son incomparable dignité, tant que, par l'Assomption, Elle n'avait point été élevée à une hauteur telle qu'aucun effort de la chair ne fût plus capable de L'y atteindre. Mais là, il n'est pas de si humble prière quel-le ne Lui aille droit au cœur. Comme il nous suffit de lever les yeux pour apercevoir la voûte céleste. Nous sommes désormais enveloppés par Marie exaltée, et nous ne pouvons plus Lui échapper. Si les Anges Lui font accueil dans l'altitude, ce qui La pousse hors du monde, ce n'est pas moins l'immense aspiration, si souvent, hélas, par elles-mêmes méconnue, de toutes nos âmes. Elle emporte tous Ses fils avec Elle, non seulement ceux qui, confiants dans la promesse qui ne saurait faillir, La révéraient déjà sous les traits de la Sagesse, et de la Fiancée du Cantique, et de Bethsabée, mère de Salomon, et de la Reine de Saba, et de Judith, et d'Esther, mais encore tous ceux qui devaient venir, ses amants à travers les siècles de chrétienté, saint Bernard de Clairvaux et les constructeurs de cathédrales, les fidèles du Rosaire et de la Maison de Lorette, les peintres, les sculpteurs, les poètes, les philosophes et les saints, les humbles enfants qu'Elle favorisa de Ses retours, bergers de La Salette et Bernadette de Lourdes, tous ceux qui égrenent avec confiance les grains de Son chapelet, jusqu'à nous enfin, ceux d'aujourd'hui, tous présents dans un même regard d'éternité. Marie exaltée est devenue notre bien commun. Elle est la Terre nouvelle que nous appelons de nos vœux. Il ne nous reste plus, ce soir, qu'à faire en nous un grand silence d'adoration, afin que de nos cœurs s'élève cette fumée du sacrifice qui

monte vers le trône de Dieu, comme la plus pure entre les filles des hommes, dont l'Assomption consomme tous les sacrifices d'agréable odeur, de celui d'Abel à celui de Jésus-Christ.

355 - Le cantique de Siméon

Bernard Villiers

Maintenant, Seigneur, vous laisserez votre serviteur s'en aller en paix, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le salut qui vient de vous.

(Luc II, 29-30. Évangile de la Purification de la Sainte Vierge, 2 février).

Seigneur, gardez-nous de donner au cantique de Siméon un sens trop humain. Nous nous croyons bien préparés à comprendre ces paroles d'allégresse, et à les redire à la veille de notre mort, si nous avons le temps de nous disposer au dernier sacrifice. Et pourtant nous sommes parfois tentés d'affaiblir, plus ou moins consciemment, la portée de ces mots par lesquels se terminera notre vie. L'expression n'est-elle pas passée dans la langue courante, et beaucoup n'ont-ils pas parlé ce langage, même parmi ceux de nos frères qui ne croient pas, appliquant à l'achèvement de leur oeuvre humaine ces paroles de libération dont le sens est autrement riche et profond ? Ne leur reprochons point de puiser dans le trésor chrétien les expressions de leurs sentiments humains. Reprochons-nous plutôt de négliger souvent, nous chrétiens, la valeur divine de ces paroles, et de leur donner peut-être une signification presque exclusivement morale qui risque de diminuer notre intelligence de leur sens religieux.

D'avance, en songeant au renoncement qui précédera notre mort, nous sommes prêts à transposer dans notre propre vie les paroles de Siméon : « Maintenant, Seigneur, vous laisserez votre serviteur s'en aller en paix... » Et sans doute l'espérance de la vie éternelle donne à cette paix la plénitude de son sens, que ne peuvent entrevoir les incroyants qui usent volontiers de la même formule. Mais, pour nous-mêmes, cette phrase semble signifier souvent la simple conclusion de notre oeuvre humaine, plutôt que la découverte d'un monde nouveau. Et peut-être, à l'heure où nous prononçons ces mots, regardons-nous plus encore en arrière qu'en avant. C'est le serviteur fidèle qui a bien travaillé toute sa journée et qui, son travail achevé, peut partir la conscience tranquille. Ce n'est pas l'âme religieuse qui entrevoit l'éternelle contemplation, et qui pourrait dire comme saint Etienne avant son martyre : « Je vois les cieux ouverts et Jésus debout à la droite du Dieu tout-puissant ».

Cependant l'attitude de Siméon, au jour de la Purification, nous enseigne une plus exacte Intelligence de ce départ au terme de notre vie. Les mots que prononce le vieillard sont parfaitement clairs : il sait qu'il peut partir, non pas à cause de la tâche achevée par lui au long d'une vie de labeur, mais grâce au spectacle nouveau qu'il lui a été enfin donné de voir « Quia viderunt oculi mei... ». Contemplation du travail divin qui est tout autre chose que le contentement d'une activité humaine. Et ce qui apparaît alors de nouveau dans le monde n'est pas l'oeuvre de Siméon, mais l'oeuvre de Dieu.

Aussi voyons-nous que le cantique du vieillard déborde de joie. Joie qui ne peut avoir rien de commun avec une satisfaction de soi : elle vient de plus haut et nous entraîne en nous dépassant. Joie véritable parce qu'elle est transcendante : une joie que nous trouverions en nous s'appellerait simplement complaisance ; la joie du « Nunc dimittis », au contraire, nous libère de nous-mêmes.

Ainsi la mort du chrétien n'est pas la simple relève de celui qui a fidèlement gardé sa consigne ; le passage de ce monde à la vie éternelle n'est pas seulement la récompense du bon ouvrier. C'est surtout la vision prochaine de Dieu, vision dont la pureté commence à transfigurer l'âme qui se prépare à partir. Si elle jette encore un regard sur ce monde, ce ne sera pas pour se complaire dans les résultats de son activité personnelle ; mais elle aura une vue plus claire, à mesure qu'elle se détache davantage, de l'oeuvre divine qui se poursuit sur cette terre, aidée par le dévouement des chrétiens, mais les dépassant tous et dépassant leurs générations de toute la puissance de la grâce. Le chrétien commence à être prêt à mourir quand il a l'intelligence de l'oeuvre de salut à laquelle sa vie entière n'a été qu'une humble collaboration ; son sacrifice même est un dernier acte de communion à cette oeuvre. La vision de telles réalités lui permet alors de chanter dans la plénitude de la paix le cantique de Siméon : découverte de la joie divine, et non conclusion bornée d'une pauvre vie humaine.

Déjà quelques-uns entrevoient une part de la vérité parmi ceux-là mêmes qui ne savent pas donner au « Nunc dimittis » sa totale signification religieuse. Déjà beaucoup, avant d'être pleinement chrétiens, savent l'insuffisance d'une vie d'homme, et que la continuité d'une oeuvre humaine exige tout autre chose que la seule réussite d'une existence individuelle. Ceux-là sont sur la voie ; qui au lieu de se décerner à leurs derniers jours le témoignage d'une conscience satisfaite, ont été travaillés par le désir angoissant de voir leur oeuvre durer au-delà de leur propre vie, et qui ne chantent le « Nunc dimittis » que s'ils sont sûrs de voir d'autres dévouements succéder au leur. Il s'agit alors d'un renoncement véritable, avec un hommage à une oeuvre qui les dépasse. Joie ouverte sur l'avenir, et non contentement fermé sur soi-même. Mais pour nous, chrétiens, notre joie a une cause plus profonde, et c'est Dieu que nous commençons à découvrir plus clairement à l'heure de notre mort. Il faut seulement que nous sachions nous abandonner en grande simplicité. Nous n'avons pas à nous rendre témoignage devant Dieu, tel le pharisien de la parabole, ce qui reviendrait à nous placer au centre, en rejetant Dieu à

l'extérieur, mais il nous faut vivre véritablement en Dieu pour connaître la joie pacifique de l'heure de notre départ.

Sans doute, tout cela ne nous dispense pas de bien remplir notre tâche, et d'être de bons ouvriers au service du Seigneur. Mais cela ne nous permettra point de nous prévaloir, au dernier jour, d'une tâche terminée, d'un chef-d'oeuvre bien achevé dans le détail et que nous pourrions offrir au Maître comme la grande réussite de notre vie. La tâche du chrétien n'est jamais vraiment achevée ; il n'y a pas de commune mesure entre le patient sacrifice d'une âme religieuse et l'activité de l'artiste qui peut projeter sa pensée dans un objet extérieur et contempler son oeuvre une fois parfaite. Au contraire notre oeuvre spirituelle n'a de prix que si elle dure plus que nous, si elle nous dépasse, si d'autres en peuvent disposer pour la prolonger et la multiplier ; elle ne vaut que si nous ne cherchons jamais à nous en emparer, à en devenir maîtres et possesseurs. Pour l'âme chrétienne il y a une seule chose qui ait un terme : ce n'est pas son oeuvre, mais les manifestations de son activité, et c'est seulement à cet égard que l'on peut parler d'achèvement dans notre oeuvre religieuse : il se trouve dans le dernier renoncement. Dieu n'attend pas que nous lui apportions en offrande ce que nous posséderions en propriétaires, mais que nous nous offrions nous-mêmes en acceptant de nous laisser détacher de notre oeuvre à l'heure où il le demande ; sacrifice véritable, parce que nous n'en sommes même pas tout à fait maîtres et que l'orgueil n'est alors plus possible. Celui qui accepte cette exigence divine et fait avant la mort le sacrifice de son activité, en laissant les résultats de son oeuvre aux mains de Dieu, peut dès ce moment penser à Dieu plus qu'à lui-même, et chanter, dans la plénitude de la joie, le « Nunc dimittis ».

Seul l'avènement du Christ accomplit cette libération que nous ne pouvons trouver en nous-mêmes, et sans doute notre activité laborieuse a sa valeur, mais les années et les travaux qui s'accumulent, et qui feront de nous des vieillards comme Siméon, doivent seulement nous préparer à saluer avec joie l'avènement en notre coeur de Jésus enfant. La liturgie de la Purification ne nous le laisse pas oublier : « Le vieillard portait l'enfant, mais l'enfant dirigeait le vieillard. »

(Antienne du Magnificat. Premières vêpres de la Purification)

356 - La Chandeleur

E. B.

Je connais la prière de l'apôtre fatigué, la prière tenace et aride, la prière qui ose à peine demander, tant elle s'est accoutumée à tout accepter. Les temps de l'enthousiasme sont passés avec les spontanés de la jeunesse ; les temps de l'inquiétude sont passés avec les problèmes de l'âge mûr ; et il ne reste plus que l'habitude d'une longue fidélité : le travail n'a pas cessé, la parole a toujours été annoncée ; les certitudes intérieures n'ont pas cédé ; la parole a toujours été crue et toujours méditée. On sait bien que c'est vrai, que Dieu est présent parmi nous, qu'il agit avec nous, qu'une seule chose importe, l'aimer et le donner à nos frères. Tout est clair et la vie ne pourrait recevoir d'autre signification. Dès lors tout n'est-il pas fini ? Si la foi s'est maintenue inébranlable, si la Charité ne s'est pas arrêtée d'agir, que reste-t-il d'autre à espérer à l'apôtre sinon maintenant le grand repos de l'Amour éternel enfin connu face à face ?

Et cependant l'apôtre, aujourd'hui, connaît la lassitude des longues fidélités, sa prière ne parlera pas du ciel mais encore de la terre : elle est basse et étouffée, avec cependant quelque chose de têtu, prière à la fois craintive et exigeante. Aujourd'hui, elle osera demander : « Seigneur, depuis de longues années, je travaille pour vous, avec vous ; à temps et à contre-temps j'ai annoncé votre vérité et votre charité. J'ai connu la grande indifférence des hommes ; et j'ai su qu'ils préféreraient les futilités à l'essentiel, et les passions à la paix. Dans cette vie moderne, qui repose sur la mécanique et sur le péché, ils ont perdu le goût et le désir du bonheur à force de subir ou de consommer l'injustice. Comment comprendraient-ils le message chrétien, et cette promesse d'un bonheur par delà tous les plaisirs et toutes les joies ? Vous m'avez donné l'esprit de patience et je n'ai pas été scandalisé. Vous m'avez donné l'esprit d'humilité et j'ai su aussi accuser mes maladresses. J'ai en moi la force de continuer à écrire, à parler, à agir (est-elle de moi ou de vous, je ne sais plus, tant nous sommes mêlés et depuis si longtemps l'un à l'autre).

Faut-il que je travaille jusqu'au bout dans la nuit ? Ne verrai-je pas quelque chose des lueurs annonçant votre Règne ? Le commencement des grands rassemblements que je voudrais pour vous ? Verrai-je seulement autour de moi une conversion, verrai-je un de ceux qui font profession d'être chrétiens se mettre à changer sa vie, dire enfin la vérité, aimer ses frères, tous ses frères, n'être plus complice des mensonges établis et des violences communément justifiées ; ou encore un jeune homme garder longuement, malgré les tentations de l'existence, intact l'idéalisme de ses vingt ans, intactes les vigoureuses intransigeances de ses premiers jugements sur le monde ? Rencontrerai-je avant de mourir une sainteté incontestable, verrai-je sous mes yeux une âme se consumer d'amour, brûler comme le buisson ardent que Moïse trouva sur sa route ?

Je crois en vous, mais faites, Seigneur, que j'aie une expérience de vous, dans les hommes ; faites-moi toucher de la main un témoignage vivant. Je sais bien que vous n'avez pas besoin des hommes et que le plus grand héroïsme du monde reste pour vous un service inutile ; moi même, votre parole me suffit pour aimer et pour

croire ; je me suis assez souvent dit que tout amour qui cherche des signes, tout amour avide de réponse sensible et rapide était un amour impur ; j'ai vécu la bonne et fortifiante réalité d'un amour sans preuves, et je ne vais pas démentir tout mon passé. Les prophètes ne doutaient pas que leur peuple fût le peuple élu, même lorsqu'il s'abandonnait à toutes les idolâtries. Moi non plus, je ne veux pas avoir besoin de voir pour croire et pour savoir. Et cependant, je ne peux m'empêcher de vous demander cette récompense superflue, et pourtant bien nécessaire à mon pauvre coeur: montrez-vous à moi dans mes frères, montrez-moi que la grâce est capable de changer des vies.

Je veux vous faire aussi une prière plus timide : qu'en moi le christianisme ne soit pas seulement un beau cortège d'images, un système d'idées, un entassement de certitudes. Mon âme entière est pétrie et repétrie de christianisme ; mon évangile, je le reconnais partout, dans mon désir d'une humanité pacifiée, dans mes jugements sur l'injustice, dans mes scrupules sur ma conduite ; je sais par coeur vos paroles et j'ai médité la vie de vos saints ; je sais que vous êtes passé en Galilée faisant miraculeusement le bien et que vous êtes maintenant au sacrement de l'autel. Mais une image n'est pas une présence, une idée n'est pas une présence, une certitude n'est pas une présence ; la foi en une présence n'est pas le sentiment d'une présence. Je voudrais sentir de la vie divine plein mon âme, comme Siméon autre fois sentit entre ses bras toute la chaude vie de l'Enfant.

J'envie le saint vieillard Siméon qui a tenu l'Enfant le jour de la Chandeleur... ».

...L'Enfant et la Mère montent au Temple ; c'était un froid matin de février comme tous les matins de février, mais c'était aussi la première sortie de l'enfant, le commencement de sa vie publique, la continuation de l'Épiphanie et, comme le dit Claudel, la rencontre de l'Église et de la Synagogue. L'Enfant monte au Temple, confrontation d'un monde neuf, divinement, éternellement neuf avec l'institution la plus vénérable du vieux monde. Et cependant aucun prodige ne s'accomplit ; le voile du Temple ne se déchire pas, les princes des ténèbres et les docteurs de la Loi ne viennent pas se jeter aux pieds de l'Enfant. Israël ne saura pas. L'enfant lui-même accepte que par lui soit encore accompli un rite usé. Et il y a encore des marchands dans le Temple, puisque Joseph vient de leur acheter les deux colombes qu'il est d'usage d'offrir.

Seuls, deux vieillards obscurs ont compris, Anne, Siméon ; et il leur a été besoin d'une révélation particulière pour reconnaître dans cette Présentation si pareille aux Présentations de l'Ancienne Loi le commencement des âges nouveaux. Le plus humble, le plus petit des commencements, et il suffit à Siméon. Dernier des prophètes, il ignorera pourtant le contenu du message, il ne connaîtra pas les merveilles de la vie publique, l'Évangile de Charité, la Résurrection triomphale ; et il va cependant heureux au-devant de la mort, parce que ses yeux ont vu le salut. Ils ont vu, et c'est encore la nuit épaisse ; c'est à peine si le ciel a légèrement changé de couleur du côté de l'orient...

J'ai eu moi aussi le bonheur de Siméon et je n'ai pas su le nommer. Je n'ai pas pratiqué comme lui les vertus d'attente car plus tôt que lui j'ai eu des choses sacrées entre mes bras. Ma foi dont j'étais si fier est moins robuste que la sienne ; lui, a oublié ce temple condamné, ses rites usés et les marchands qui l'encombraient, pour ne voir que l'Enfant qui montait. Moi, je vois trop ces routines sociales, ces temples vénérables des religions idolâtres, ces injustices contentes d'elles-mêmes et je ne vois pas l'Enfant qui monte dans ce triste décor et qui ne détruit pas ce monde condamné ; l'Enfant qui accepte de se soumettre aux lois communes, la jeunesse de la grâce présente dans ces temps mauvais. J'ai cru mon travail ingrat et j'aurais voulu voir de mes yeux la conversion d'un marchand ou la chute du Temple pour récompense de ma foi. Mais la grâce est infiniment, divinement patiente, elle sait attendre, elle ne bouleverse rien ; elle guette toutes les volontés ; les plaintives et les craintives, les raides et les héroïques. Elle agit lentement, invisiblement : si le monde est toujours mauvais, d'où vient le nombre croissant de ceux qui ne peuvent tolérer l'injustice ? Ils ont parfois des paroles mauvaises pour condamner le mal, et je me suis souvent écarté d'eux ; mais y aurait-il tant d'insatisfaits, même parmi ceux qui possèdent, sans les morsures de l'idéal sur les âmes, l'idéal qui est la grâce, c'est à dire la plus intraitable des réalités ?

Je ne demanderai plus que le Temple s'écroule et que les marchands se convertissent. Peut-être avons-nous besoin, un peu de temps encore, de Temple et de marchands. Savons-nous d'ailleurs quelle immense histoire est préparée au christianisme dans l'avenir du monde ? peut-être sommes-nous, après deux mille ans, aussi près des commencements que la Présentation l'est de la Nativité ; l'Enfant n'a que quelques semaines encore. Des siècles plus lointains en avant de nous connaîtront des Pâques triomphales et ils nous plaindront d'avoir vécu parmi tant de paganismes et tant de juiveries, comme nous plaignons Siméon de n'avoir connu du salut que les vieilles paroles des prophètes et ce fragile Enfant qui ne sait pas encore sourire, de n'avoir pas vécu assez pour connaître la grande joie du matin de la Résurrection.

Je demandais aussi le sentiment de votre présence en moi comme une récompense. Votre présence chaude et vivante. Mais je l'avais ; cette amitié eût-elle survécu à l'usure du temps, aux séparations qui changent les coeurs, aux différences de vocation qui changent les vies, si la grâce n'avait jalousement veillé sur elles ? Cet amour grandirait-il, malgré la monotonie des jours, serait-il si riche en découvertes inattendues si en lui ne circulait la sève qui ne connaît pas d'hiver ? Mes longues et lassantes fidélités auraient-elles été possibles sans la présence assidue de la grâce ? Et mes prières d'apôtre fatigué, d'où leur viendrait cette ardeur sombre qui me soutient et m'aide à vivre sinon d'une divine présence ?

J'aurais voulu avoir autour de moi des saintetés éclatantes et visibles comme des soleils, des saintetés incontestables qui seraient aussi impossibles à nier que la lumière de midi. Que le cierge de la Chandeleur m'enseigne par son symbolisme qu'il existe d'autres saintetés, d'une lumière plus secrète, qui ne brûlent pas sur la grand-route comme le buisson ardent, qui se consomment tranquillement dans l'ombre des provinces et des monastères, des saintetés discrètes et indulgentes qui ne jugent pas et ne condamnent pas le monde. Saintetés dont la flamme n'éclaire que l'âme qui la porte, comme le cierge éclaire un visage d'une courte lueur, pâleurs de mort et d'éternité mêlées. Saintetés des temps mauvais. Mais il faut des Siméon pour préparer des François d'Assise, le cantique résigné du « Nunc dimittis » pour préparer le cantique brûlant de l'Alverne, de longues attentes pour préparer les longs rayonnements. Des présentations silencieuses, secrètes et discrètes pour préparer le coup de tonnerre des Résurrections ».

357 - Le chemin de crête (Gabriel Marcel) Marcel Légaut, 1 er nov. 1936

Cette pièce de Gabriel Marcel est longue, assez difficile à analyser. On pourrait y mettre en exergue : "Tout ce qui n'est pas charité est vain" ou même : "Tout ce qui n'est pas charité est poison". On pense à ces mots de St Paul : "Quand je parlerais les langues des hommes et des anges. . . , quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres. . . , si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien (1 Co 13,1-3). Gabriel Marcel montre ici comment toutes les apparences de sainteté ne sont rien si la charité n'est pas derrière. L'application particulière de cette idée reprend ici le point de vue des Béatitudes, le renoncement à toutes les choses humaines. L'héroïne est une femme acculée à renoncer la vie parce que la vie l'a déçue. Elle a souffert par son mariage, dans sa maladie mais elle a dépassé le désespoir de l'échec, s'est établie dans une paix, un calme, une attitude de bonté envers les autres. Elle retrouve, dans cette attitude en apparence toute de charité, l'équilibre de sa vie. Cependant, il n'y a là qu'une attitude pratique lui permettant de vivre, nullement mue par la charité. Elle est toute semblable à l'attitude de celui qui aurait renoncé à son propre bonheur par charité mais profondément différente. Et ce sont les "résultats" de cette attitude qui nous en font sentir toute la pauvreté : malgré toute la générosité dépensée, cette femme "paralyse" ceux qui en bénéficient.

Les personnages

1- L'héroïne

Ariane Leprieur, mariée à Jérôme Leprieur, vit dans un sanatorium. Elle s'est soignée jadis, semble à présent guérie mais persiste à ne pas vouloir quitter le sana, passe quelque temps chez son mari au cours de l'année puis disparaît. Il y a en elle comme un immense besoin de s'isoler.

Aux yeux de monde, Ariane est la bonté même. En réalité, elle serait le démon de la pièce mais le démon Lucifer, le plus ressemblant à un ange. Il n'y a rien de plus trompeur que l'apparence de la sainteté.

2- Fernande

C'est une autre malade mais que la maladie a aigrie. Fernande Mazargues, d'un milieu plus grossier que celui d'Ariane, éprouve maintenant le besoin de tout blasphémer, de ramener la vie aux besoins matériels. Tout est question de gros sous. Fernande est un autre démon, le démon qui ravale, qui salit tout ce qu'il touche.

3- Violette

C'est la soeur cadette de Fernande, une âme aimante, droite et pure. Elle n'a jamais connu ni observé les lois de la morale. Elle est artiste et a eu déjà plusieurs aventures sentimentales. Une première rencontre, celle de Serge Franchard, un homme faible, sans caractère. Elle a de lui une petite fille, Monique. Serge l'a quittée pour un mariage riche mais il est demeuré l'ami de Violette.

La deuxième rencontre de Violette fut celle de Jérôme Leprieur qui n'a pas été aimé par Ariane, qui est comme son pensionnaire. Il trouve au contraire chez Violette un véritable amour.

Ces trois femmes sont les personnages principaux de la pièce. Les hommes sont ici des personnages beaucoup plus "pâles" : ce sont des faibles comme Serge et Jérôme, un jouisseur comme Bassigny. Le seul homme ayant une certaine personnalité est Philippe, le frère d'Ariane, plein de bon sens, un esprit lucide à l'occasion.

Acte I

La situation au début de la pièce : Violette et Fernande vivent dans une situation misérable. Violette, malgré Fernande, repousse les offres de Bassigny, un homme de bas étage.

- Scène 6

Après le départ de Bassigny s'élève une vive discussion entre Fernande et Violette. Dans les propos de Fernande qui a connu Ariane au sana apparaît, pour la première fois, l'héroïne de la pièce. Elle apparaît comme celle qu'on admire et que Violette, sans la connaître, redoute.

Ariane apparaît mieux encore à la scène 8 où arrive Jérôme.

Tout le talent de la pièce est de faire pressentir le tempérament d'Ariane.

La conversation entre Jérôme et Violette devient une discussion sur le caractère d'Ariane. Jérôme amorce les choses. Il pressent en sa femme une attitude un peu faussée mais ne peut que l'admirer. Pourtant, il se demande pourquoi elle se mure en une vie de malade, étant guérie. "Cette fragilité, c'est comme si elle l'entretenait, une espèce de mauvaise foi inconsciente".

Jérôme exprime le reproche principal qu'il fait à sa femme : "Je lui en ai trop voulu... Ce qu'elle m'a pris, ce que tu m'as rendu, c'est peut-être tout simplement la paix de l'âme". Il a surtout besoin qu'on l'aime et Ariane ne l'aime pas. Elle est bonne mais il y a en elle un désespoir secret qui s'infiltré dans l'âme de ceux qu'elle touchent, désespoir qui anéantit toute paix de l'âme. Violette aime Jérôme et lui rend ainsi la paix.

Violette qui semble hantée déjà par la présence d'Ariane conseille l'aveu à Jérôme : "Si tu lui disais la vérité".

Refus de Jérôme. D'ailleurs cet aveu aurait un résultat si Ariane aimait Jérôme mais seulement à cette condition. Ariane pardonnerait certainement mais trop vite et trop bien, ce ne serait pas un pardon de charité car le geste de charité élève mais n'humilie pas. Le pardon d'Ariane humilie, elle est terrible, inattaquable.

- Scène 10 : arrivée d'Ariane

Elle sait tout, prévenue par une lettre anonyme. Son entrée est affable, toute de bonté et de prévenance. Jérôme se hâte d'obéir aux conseils de sa femme et se retire.

- Scène 11 : Ariane et Violette restent seules.

Il y a chez Ariane une certaine jalousie qui va devenir ici curiosité. Elle va s'insinuer dans la vie intime de Violette. Cela va devenir un véritable encerclement de l'âme de Violette, encerclement qui va détruire peu à peu en Violette l'amour qu'elle porte à Jérôme.

Au cours de la conversation, Violette s'aperçoit qu'elle s'ouvre de plus en plus à Ariane, qu'elle entre dans la voie des confidences. Il y a chez Ariane un jeu spontané extraordinaire qui cherche la vie dans les contacts intimes avec ceux qui l'entourent, une extraordinaire puissance d'insinuation pour les choses les plus naturelles. Ici pour Violette, Ariane joue successivement sur le sentiment maternel, l'amour de Violette pour Jérôme, l'amour de l'artiste pour son art et, enfin, la misère qui naît des difficultés financières précises où se trouvent Fernande, Violette et Monique.

On dirait qu'elle cherche dans la vie des autres le témoignage de ce bonheur auquel elle a renoncé pour elle-même. Elle a besoin de cette recherche égoïste pour vivre. Mais ce jeu, inconscient d'ailleurs chez elle, échappe à Violette, écrasée par la magnanimité d'Ariane, par la maîtrise extraordinaire d'une âme qu'elle sent d'un autre monde.

A la fin de l'acte, il y a entre Ariane et Violette une sorte de complicité à l'égard de Jérôme, un secret commun, une première atteinte, sourde encore, à l'amour de Jérôme et de Violette. Désormais, Ariane est dans la vie de Violette et sa présence ne pourra que grandir.

Acte 2 : chez les Leprieur

- Scène 1 entre Ariane et Philippe

Philippe, frère d'Ariane, est l'homme de bon sens, très inquiet de la conduite de sa soeur qu'il juge sévèrement. Pourquoi ne resterait-elle pas avec son mari ou, tout au moins, pourquoi ne rendrait-elle pas sa liberté à celui-ci ? Pourquoi Ariane ne peut-elle accepter la perspective du divorce ? Il y aurait là, pour elle, un sacrifice sans doute. Divorcer, c'est se rendre étrangère, étrangère à l'intimité de Violette et de Jérôme. Elle ne peut pas se soumettre à cette dernière abnégation de ce qui fait maintenant sa vie. De plus, il y a comme une impossibilité pour elle de prendre une décision qui romprait la stabilité acquise de son renoncement.

- Scène 3 : apparaissent les Franchard

Une scène triste qui révèle la zizanie entre Serge et Suzanne, la supériorité et la générosité doucereuse d'Ariane qui attirent les confidences.

La conversation ne peut que persuader Philippe qu'il a raison. Une nouvelle scène de discussion entre Philippe et Ariane : Philippe est divorcé et, depuis son divorce, Ariane est restée dans l'intimité de son ex-belle-soeur.

Philippe devine un peu sa soeur et la juge sévèrement, son besoin d'être présente au centre même de la vie des autres. Il dévoile cette pseudo-sympathie mais il doute de sa propre évidence, dérouté par la maîtrise d'Ariane.

- Scène 7 : Ariane et Jérôme

Ariane est toute bonté, toute prévenance mais on sent très bien les concessions, non l'amour vrai. Jérôme est agacé mais ne peut se rendre compte de la cause de son agacement car Ariane est parfaite. Il est amené, lui aussi, aux confidences.

Arrivée de Violette. Ariane les laisse seuls.

- Scène 9 : Jérôme et Violette

Ils sont écrasés tous deux par la magnanimité d'Ariane. La "cohérence" de la vie d'Ariane s'impose à Violette, lui donne des scrupules. Jérôme souffre de l'ascendant d'Ariane sur Violette, il pressent la coalition.

- Scène 11

Ariane s'est ménagée une nouvelle scène de confidences avec Violette qui ressent comme un malaise en face d'Ariane. Elle devine un peu, commence à se défier mais n'ose pas se défier, générosité presque incroyable. Ariane, à son tour, fait des confidences, comme pour amener Violette à en dire plus long mais, à la fin, il y a un accent de sincérité vraie dans ses paroles. Le trouble grandit dans l'âme de Violette, subjuguée par la supériorité morale d'Ariane mais sentant de plus en plus sa dépendance, sentant aussi combien la situation se fait de plus en plus inextricable, "Votre incroyable générosité ne change rien, c'est une impasse". Le désespoir semble peu à peu s'infiltrer dans l'âme d'Ariane, installée dans une profonde solitude fondamentale, et dans l'âme de Violette beaucoup plus humaine encore. Violette va devenir victime et le pressent par instants.

Acte 3

- Scène 1 : Violette et Fernande

Nous voyons Violette en proie à l'autre tentation, celle qui vient de Fernande, la tentation de ravalier la vie. Mais la bassesse même de Fernande grandit, par contraste et à l'arrière-plan, la figure d'Ariane.

- Scène 2 : Serge et Violette

Serge arrive et, pour la première fois, devant lui, Violette aura une attitude un peu semblable à celle d'Ariane, une attitude de supériorité mais aussi de lassitude.

Serge avoue qu'il est l'auteur de la lettre anonyme envoyée à Ariane. Violette pardonne par lassitude. Elle aussi semble avoir dépassé son amour mais, à la fin, ébranlée par la faiblesse sincère de Serge, les mots de tendresse renaissent et, avec eux, tout l'élan de la nature aimante de Violette.

- Scène 4 : Serge et Jérôme

C'est une scène de jalousie vulgaire entre eux. Son intérêt est ici de faire prendre conscience à Violette de la vulgarité de Serge et de Jérôme et de saper un peu plus l'estime et, par là aussi, l'amour de Violette pour Jérôme.

- Scène 5

Jérôme continue à se montrer mesquin. Violette discute et l'on sent sur elle l'influence de Fernande dans certains arguments mais surtout et de plus en plus l'influence d'Ariane. Elle en arrive même à redonner la théorie d'Ariane.

Jérôme propose à Violette la solution à cette impasse où ils vivent. Il va divorcer et l'épouser mais Violette refuse cette perspective. Elle sent qu'elle n'est plus libre, qu'Ariane est trop présente. Elle sent aussi que son amour pour Jérôme baisse.

La scène suivante, scène de basse jalousie encore où Jérôme va soupçonner Violette de vouloir épouser Bassigny, déprécie encore plus Jérôme aux yeux de Violette. Pourtant, à la fin de la scène, ils se retrouvent sur le plan de ce qui est l'élan vrai de la nature.

- Scène 8 : visite de Philippe

Il semble venir là pour prévenir Violette du danger qui la guette dans ses relations avec Ariane. Il définit assez bien d'ailleurs le tempérament d'Ariane tout en n'osant pas s'affirmer à lui-même ce qu'il croit deviner.

- Scène 9 : arrivée d'Ariane

Nouvelle scène de confidences. Ariane veut savoir d'abord les motifs de la visite de Philippe. Violette avoue les projets de Jérôme; acceptation merveilleuse d'Ariane (il fallait s'y attendre). Mais aussitôt commencent les insinuations : l'acte de Jérôme ne serait-il pas du dépit ? D'autre part, Il n'a pas de fortune. Ariane va prendre sur elle de soulager le nouveau ménage au point de vue matériel. Elle se dit libérée, dégagée. Mais la perspective d'acceptation est maintenant impossible pour Violette. En face de la générosité d'Ariane, son acte apparaît comme une trahison. De plus, elle sent la présence d'Ariane, toujours présente entre Jérôme et elle dans l'avenir. Elle prend conscience de son état "d'esclave" mais n'a plus la force d'en sortir.

L'acte 3 s'achève sur une note de secret désespoir.

Acte 4 : à Légny, chez Ariane

On retrouve là, rassemblés, tous les "protégés" d'Ariane : la femme de Philippe, les Franchard et Jérôme lui-même.

On apprend l'arrivée de Violette et de Monique dans le plus luxueux de la région.

Ariane prend conscience de la haine que lui porte Violette. On sent monter en elle un certain trouble. Elle découvre les liens qui l'enchaînent à elle et enchaînent entre eux les "protégés" mais que ces liens l'enchaînent elle-même. Nous assistons à une sorte de pré-conversion.

- Scène 7

Ariane a téléphoné à Violette de venir la retrouver. Une conversation de Violette et de Jérôme montre toute la faiblesse et l'incompréhension de Jérôme. En Violette, on sent beaucoup de désespoir et d'amertume.

- Scène 8

C'est la scène capitale de l'acte, scène des aveux d'Ariane, de l'accusation de Violette, scène triste.

Jérôme accentue cette note de tristesse par son incompréhension totale. Violette souffre trop pour avoir un élan de sympathie et de pitié. D'ailleurs si Ariane découvre ses misères, si elle se rend compte de ses crimes, cette scène est encore dans la ligne de l'attitude qu'elle a eue jusqu'à présent. Elle joue sincèrement la comédie, comme si elle pesait tout son passé, un passé dont elle ne pourrait plus se dégager. Cependant son repentir est sincère et le dernier ordre donné à Clarisse, l'ordre de laisser publier son "journal" est comme la signature de son renoncement à elle-même.

358 - **Le chrétien devant la création artistique** R.P. d'Ouince 17 02 37
(Un dévot de la "Condition chrétienne" médite sur l'Exposition 1937)

Demandons-nous d'abord ce que sera l'Exposition 1937 ou plutôt ce que nous désirerions qu'elle soit.

Ce qu'elle ne doit pas être ?

Elle ne doit pas être ce qu'ont été les expositions précédentes. Nous ne la voulons pas comme une grande foire cosmopolite, comme un "beau bazar" où seraient rassemblés les échantillons de tous les produits de l'univers. C'est diminuer la portée de l'Exposition que de la considérer uniquement comme un grand magasin pour ranimer les affaires.

Nous ne la voyons pas non plus comme un beau musée des richesses de notre temps, ce qu'était en partie, par exemple, l'Exposition de Bruxelles. Elle est cela certes mais pas cela seulement. Elle ne peut être conçue d'ailleurs comme un grand diorama pédagogique, une leçon de géographie humaine pour les petits des hommes.

Que serait-elle donc ?

Un grand rassemblement de nos richesses en tous domaines, artistiques, scientifiques, un rassemblement de nos richesses pour nous permettre de mesurer notre taille, de mesurer la montée de l'Humanité, une tour de Babel, un tremplin pour nous permettre de monter encore, d'aller au-delà. Et cette tentative nous apparaît bien audacieuse, étrangement païenne et ambitieuse.

Voici comme nous rêvons l'Exposition 1937 !

En fait, que sera-t-elle ?

Évidemment, les réalisations resteront au-dessous des espérances. Mais, sans envisager cela, réfléchissons un peu aux "dessous" de cette grande chose qui se monte. Sur combien de misères humaines sont fondées de telles réussites ? Au prix de quelles souffrances ont été extraites certaines "beautés" antiques que nous admirons ?

D'ailleurs, la guerre d'Espagne seule a permis, en donnant un coup de fouet aux affaires, de ne point renoncer à ce projet d'Exposition 1937. Des hommes meurent, peinent, souffrent pour que d'autres jouissent. Cycle d'enfer qui pèse sur l'humanité et qui n'est pas près de se fermer pour toujours.

Cependant, quelle est l'attitude du chrétien en face de cela ?

Que pense le chrétien en face de l'art, de la science, du progrès ? Pour lui, l'acte d'adoration d'un Dieu n'est-il pas le but final ? Si aimer Dieu est l'essentiel, à quoi bon rassembler nos richesses, à quoi bon aller plus avant sur la route du progrès ? D'ailleurs, où est le Christ, où est la place de la croix dans tout cela ? Faut-il rejeter ? Faut-il tout offrir et tout offrir tel quel ?

Non, nous n'avons pas le droit de repousser la richesse de l'humain.

Songons un instant à ce qu'est la création. Anciennement, on voyait un acte initial au début des temps; puis un déroulement progressif de la vie. Conception absurde. Le monde a toujours eu besoin et a toujours besoin de Dieu. La création est une chose continue. D'autre part, la création est une action où Dieu veut la collaboration constante de l'homme. Dieu crée, mais avec l'homme, et avec Dieu l'homme se crée à chaque instant, il se crée dans le travail, dans la recherche, dans l'amour.

Ces réflexions vont faire prendre au chrétien une attitude toute différente devant les réussites et les joies humaines. Est-il possible d'utiliser chrétiennement nos joies ? Oui, parce que toute joie dans un cœur chrétien a deux faces :

- l'une tournée ici-bas qui nous incite à l'arrêt, au repos
- l'autre tournée vers l'au-delà qui avive en nous une nostalgie.

Prenons l'exemple de l'amour humain. Quand naît un sentiment profond entre deux âmes, c'est tout d'abord l'expérience pour chacune d'un grand enrichissement. Et on voudrait s'arrêter, dresser là sa tente. Pourtant, au milieu même de la joie, et sans parler de déception, se fait jour bien vite la nostalgie d'une joie plus grande, le désir du plus parfait. En nous se crée sans cesse une possibilité plus grande d'amour qui ne saura être satisfaite pleinement un jour qu'en l'amour de Dieu.

Dans le mythe du paradis terrestre, l'homme atteignait sa taille d'adulte dans le bonheur, sa montée vers Dieu se faisait par cette nostalgie, en lui toujours grandissante, du plus parfait. Ainsi le développement humain est bon, nous ne devons pas le condamner.

Comment convient-il de tout offrir ?

Ici la croix se charge de nous répondre, la croix que nous retrouvons dans toute vie, dans toute notre nature pécheresse, pour achever notre grandissement, pour nous unir aux autres. La croix est dans notre vie une condition d'union et une condition de croissance.

1- Condition d'union.

Nous voulons unir nos richesses pour faire l'unité de l'humanité. Mais cela suffit-il pour que cette unité soit ? Unir des personnes, c'est leur permettre de mettre en commun le plus intime d'elles-mêmes. Une assemblée où l'on éviterait d'un commun accord les "questions brûlantes" ne réalise pas la véritable union de ses membres. Et nous sentons que toute union réelle demande une purification, le renoncement à nos égoïsmes, à nos individualismes, à certaines de nos richesses même. Il nous faut tirer nos richesses, décanter notre élan. Alors réapparaissent dans notre vie toutes les perspectives chrétiennes d'ascèse, de renoncement, d'humilité, de purification.

2- Condition de croissance personnelle.

Le développement personnel est toujours un enrichissement mais l'embourgeoisement nous guette à certaines heures, la tentation de s'arrêter. Dans toute création artistique, il y a une part de narcissisme, l'homme s'admire en son oeuvre et son oeuvre le reflète. La croix qui s'impose à l'homme renouvelle ses possibilités, elle est parfois condition d'une nouvelle création. Dans la vie de tout homme profondément chrétien, elle est toujours l'occasion d'une nouvelle montée vers Dieu.

359 - La communauté nationale

Légaut 1939 ?

La communauté française qui rassemble une multitude d'individus inconnus les uns des autres n'est pas une simple fiction juridique ni la création artificielle de l'action diplomatique. Elle naît sans qu'on sache d'une façon précise quand et comment, de la mystérieuse union du sol avec les hommes. Elle est un organisme vivant, ayant ses périodes de croissance et ses maladies. Véritable personne morale, elle connaît les crises de la jeunesse, celles aussi du vieillissement. Et si l'on ne peut pas, comme pour l'homme, prévoir approximativement un terme à son existence, elle demeure cependant sans cesse le lieu où luttent les forces de vie qui construisent et celles de mort qui désagrègent.

Semblable à tout être vivant, la France n'a pas ordinairement une claire conscience de soi. Elle affirme parfois puissamment son existence mais c'est en général sous le choc d'un événement hostile qui déchaîne son vigoureux instinct de conservation de la vie. D'ailleurs bien vite après, sa conscience s'assoupit et de nouveau la nation se borne à vivre instinctivement comme un être sans raison.

Chacun de ses membres, véritable cellule du corps social, serait inexplicable sans lui, que n'a-t-il reçu de son pays qui l'engendre encore plus véritablement que son père et sa mère ? Cependant, comme l'air que l'homme respire sans cesse, qui pénètre dans ses poumons, la patrie est une réalité invisible, une sorte de vide partout répandu que seule une absence réelle si elle se pouvait, mettrait pleinement en évidence. Mais quand l'homme est menacé dans son existence même ou celle de ses proches, à cause de la solidarité inéluctable qui le lie à ses concitoyens, il découvre pour un temps l'importance fondamentale de la réalité nationale, trop immanente à lui pour qu'il sache en être conscient les jours ordinaires.

L'engagement politique

Les Français croient facilement à la valeur idéologique en soi de la politique. Ils n'ont pas ordinairement une conscience vive de la réalité stable et puissante de leur communauté nationale. Manifestation entre beaucoup du caractère chimérique, au stade de la fabulation, de nombreux adultes. Ils rêvent la réalité au sein du petit monde parfois étrangement illogique de leurs idées préconçues. Ils ne la voient pas. Peu d'hommes ont le toucher direct des choses. Pour la plupart une documentation même sérieuse, loin de les aider à atteindre le sens du réel, les tente souvent au contraire d'en médire, en leur suggérant qu'ils seront ainsi mieux préparés à être objectifs. Leurs expériences de la vie ne sont pas assez impérieuses pour corriger les évidences inconscientes, fondement et armature du jugement. Leur esprit aussi manque de virilité et se montre incapable de redresser les incohérences partout latentes de leurs pensées spontanées.

Pour les uns, la politique n'est qu'un moyen d'atteindre approximativement un équilibre de compromis entre des intérêts particuliers irrémédiablement étrangers sinon hostiles les uns aux autres. Ils connaissent l'homme, disent-ils, et savent le manoeuvrer en lui donnant plus ou moins insidieusement l'illusion qu'ils se gouvernent lui-même. Ce faisant, ils font de l'habileté la vertu fondamentale du politique mais eux-mêmes, en fin de compte, se montrent encore maladroits car précisément la connaissance toute pratique qu'ils ont de l'homme reste fort incomplète. Ils n'estiment pas assez sa grandeur inconsciente encore presque totalement en sommeil. En vérité,

ils méconnaissent de quel grand corps chaque individu est une cellule. Et la communauté nationale rejette d'un mouvement certain, même s'il est d'abord timide et longtemps hésitant, ceux qui prétendent régir ses membres sans la bien connaître.

Pour les autres, la politique doit s'efforcer de réaliser un idéal posé a priori. Ces hommes sont mûs surtout par des idées abstraites que ne vient corriger ni enrichir aucun contact avec l'actuelle réalité nationale. Leur espérance, en fait, n'est pas étrangère à la vitalité profonde et obscure de leur pays puisqu'ils en font inéluctablement partie. C'est pourquoi elle trouve un écho dans les cœurs. Mais pour son malheur, elle est sans défense et à la merci des passions humaines, des exagérations verbales de la polémique et du lyrisme, des divagations de l'imagination. Parce que ces intellectuels sont principalement des cérébraux ou des sentimentaux, ils n'ont aucun moyen de vérifier l'exactitude des développements de leurs pensées. Ils ne savent pas non plus régler ce qu'ils veulent sur ce qui est possible actuellement. Ils tendent la main pour saisir les étoiles et tombent dans le puits. Ils sont sympathiques par l'élévation de leur idéal mais la vie reste sourde aux bonnes volontés désastreuses ou seulement inefficaces. Elle les rejette de ses voies avec un cynisme légitime. Aussi la nation reste fidèle à sa vraie nature en écartant sans plus les sincérités subjectives les plus émouvantes et les dévouements maladroits.

Une troisième manière de concevoir la politique la réduit à n'être que l'exercice d'une autorité absolue, présentée comme le seul organe autorisé et nécessaire de la volonté nationale à moins qu'on en fasse un don surnaturel et personnel. Elle ne semble pas avoir actuellement en France, au moins jusqu'à ce jour, une réelle importance sociale. Cependant, les régimes totalitaires, dans la mesure où leurs fondateurs ont dû prendre des moyens dictatoriaux pour réaliser leur ascension au pouvoir, tendant vers une telle autorité absolue. A vrai dire, cette doctrine, comme toutes les autres, n'asservit pas les hommes intelligents et ne les empêche pas d'être de bons politiques mais à condition d'oublier, dans la pratique, la thèse qui donne à leur autorité une réalité séparée de la communauté qu'elle doit régir, ou même transcendante à celle-ci. Ils doivent savoir découvrir la volonté nationale avant de l'imposer au pays. Nul titre ne peut remplacer cette sagesse. Malheureusement il est plus facile de revêtir un titre que d'atteindre la science d'un peuple. Avoir une autorité absolue est la plus difficile des professions. La plupart des hommes n'échappent pas à la griserie du pouvoir qui, suivant les âges et les tempéraments, prend l'allure hiératique et vaniteuse ou la forme tyrannique. Là où l'autorité est absolue, la servilité aussi abaisse les inférieurs et prépare les grandes dégénérescences. La communauté nationale secouera tôt ou tard ce joug. Mais ce ne sera pas sans avoir longtemps et profondément souffert dans ses membres l'abêtissement que provoque une autorité jalouse de l'initiative individuelle et surtout soucieuse de dominer par la force le jugement personnel.

Ici-bas, tout n'est qu'approximation. La sagesse consiste à comprendre cette vérité et à en tirer le meilleur parti. Il est rare qu'un homme joigne en lui le sens du possible et l'espérance du mieux. L'exiger de ceux qui ont charge de conduire les nations serait insensé. Habituellement une communauté nationale devra se diriger en utilisant au mieux la tension entre des tendances politiques partiellement justes, complémentaires les unes des autres et par suite contradictoires. Il en résultera nécessairement une certaine instabilité de gouvernement que l'inertie des choses et les réflexes puissants du pays s'efforceront de réduire assez pour assurer l'efficacité du régime. Mais il est des heures où les balancements réguliers et sages de la politique ne suffisent plus pour assurer la vie. L'existence de la nation exige une prise de conscience de sa réalité communautaire. Comme l'homme, le pays peut se borner, de nombreuses années, à faire confiance aveuglément à sa vitalité profonde. A la longue cependant, les organes s'usent, les réflexes s'embrouillent, les forces déclinent, les secrètes réserves de la vie menacent de se tarir. Il faut se ressaisir si l'on ne veut pas être entraîné irrémédiablement dans la vieillesse. Il semble que la France traverse actuellement une semblable crise. La communauté française doit s'efforcer de se redécouvrir dans son originalité propre pour être digne d'une nouvelle et féconde vitalité.

Le renouveau d'une société

Le réel est un ami sûr et un censeur intègre. Il est la solide matière de toute oeuvre humaine mais il est dur pour ceux qui le méconnaissent et qui butent aveuglément contre lui. Le destin est patient et certain. Son efficacité immanente se joue de toutes les tentatives faites pour l'aveugler et le corrompre. L'homme l'ignore trop quand il se lamente sur ses échecs ou qu'il essaye de biaiser avec la réalité. Il crie à la fatalité, s'élève avec force contre l'injustice. Il ferait mieux d'essayer de comprendre tout humblement. Qu'il rentre en lui-même, qu'il s'efforce de voir objectivement sa vie, sa place dans l'ensemble des êtres, qu'il ne craigne pas de se censurer. En redevenant vraiment lui-même et seulement cela, il supprimera une cause principale de ses faiblesses et pourra de nouveau être à sa manière originale et unique un vivant fort et alerte.

La France traverse une période de son existence où l'habileté des discours et l'abondance des informations mercantiles ou partisans ne peuvent pas empêcher le réel de se rendre clairement justice à lui-même. Au lieu d'entrer dans la désespérance, dans la triste résignation des faibles et des vieux ou dans la ridicule exaspération des impuissants, qu'elle ait le courage de regarder en face qui elle est, qu'elle découvre à nouveau la position et la mission de sa communauté nationale, qu'elle fasse effort pour être digne de sa meilleure pensée, avec

l'abnégation et la persévérance qui peuvent tout. Et les Français verront leur pays reprendre une place insigne et spécialement vénérée dans la société des hommes.

Cet examen de conscience ne peut pas être seulement un acte platonique, une sorte de rite protocolaire. Il doit être animé par un véritable désir d'aboutir. L'entreprise est difficile. On ne saurait exagérer la rectitude du jugement qu'elle exige. Dès que l'homme retranche de cet effort vers la clarté un domaine de son activité, fût-il socialement peu important, une partie de ses opinions, même les plus vénérées, il fausse la vision de l'ensemble et ses conclusions sont intimement et irrémédiablement viciées. Quand on a le souci de ménager telle aveugle affirmation, d'excuser telle fin de non-recevoir, on ne peut être qu'un partisan et la pensée en porte toutes les tares; l'action, toutes les faiblesses. Ce n'est pas simplement pour se rassurer, pour se fortifier dans ses raisons, que l'homme s'arrache aux complexités absorbantes de l'action quotidienne afin de réfléchir sur sa vie. Rien n'est plus vicieux que les continuelles ruminations du passé, sans cesse recommencées, pour se convaincre de sa justice. Rien n'est plus décevant que de prendre des résolutions, de préconiser des remèdes, dont nul n'ignore à l'avance la vanité. Là où il faut une conversion des mœurs, une simple absolution ne suffit pas.

Mais comment concevoir la possibilité d'un tel redressement collectif lorsque les individus, pris isolément, se montrent encore si généralement incapables de faire cet examen de conscience. N'est-ce pas une utopie dangereuse qui menace de distraire l'effort des hommes d'une action plus efficace, d'une réalisation moins chimérique parce que plus modestement matérielle et relevant des seules techniques ?

Devant cette question de principe, initiale et fondamentale, la destinée de l'humanité se noue. Elle n'est pas une question qu'on peut résoudre abstraitement a priori, par l'exercice de la simple raison et la connaissance du passé. Elle est à proprement parler l'énigme que pose l'avenir comme un moderne sphinx. Seule la vie, par son effort pour investir tout entier le réel, conduira le monde vers la réponse convenable. Il y faudra du temps car sans cesse les hommes s'échappent à eux-mêmes et fuient devant les décisions qui les rendraient plus hommes. Il en est dont la sagesse n'est nourrie que par l'expérience du passé. Jamais ils ne sauront se résoudre à faire cet acte de foi dans l'avenir. Ils dilapideront leurs dernières forces et leurs derniers instants à préconiser les solutions anciennes, à essayer vainement de les rajeunir en usant frauduleusement du langage des réformateurs. D'après eux, tout irait mieux si on recommençait à les écouter. Pour reprendre les événements en main comme jadis, il suffirait de se confier aveuglément aux méthodes orthodoxes et traditionnelles qui assurèrent, dans le passé, la prospérité de la France. Hélas ! l'expérience continuellement répétée échoue chaque fois lamentablement. Rien ne change ou tout devient pire car, si les hommes se contentent de vieux souvenirs et de vieilles légendes, le réel est plus exigeant. Sans le vouloir, sans même le savoir, ces hommes creusent entre hier et demain un fossé qu'ils sont condamnés à ne jamais franchir. Ouvriers aveugles de l'avenir, ils ne font que rendre plus urgente et aussi moins vraisemblable la conversion collective à laquelle ils n'ont pas su croire et dont dépend le sort de leur pays. D'autres, plus jeunes mais déjà débiles héritiers de la pensée profonde du siècle dernier, n'ont su conserver de son message que l'idolâtrie d'un matérialisme sans nuance. Ce qui avait été principalement méthode et manière humaines de lutter contre les prétentions orgueilleuses d'un spiritualisme traître à ses vivantes origines, devient dans leur esprit un nouveau dogme aussi aveuglément souscrit et affirmé que ceux qu'ils ont combattus.

Doctrinaires avant tout, devant la question cruciale que pose l'avenir de la patrie, ils ont opté sans hésitation pour la technique et les machines contre l'homme et sa liberté, créatrice de la communauté humaine. A priori, ils se refusent à penser que les difficultés actuellement rencontrées puissent être un obstacle insurmontable par de nouveaux progrès de la technique. Ils multiplient les plans d'organisation nationale où l'on se refuse de demander à l'individu d'être plus pleinement citoyen, où l'on s'abstient de l'aider à devenir une cellule vivante, originale, consciente du corps social. Tout abîme doit être sondé et nommé. Toute erreur doit être accomplie et reconnue. L'obstination de ces hommes révélera durement, dans la crudité du plein jour, l'impasse que l'humanité d'aujourd'hui est encore tentée de prendre pour la route droite qui l'acheminera vers sa plénitude. Combien de temps on aurait gagné, quelles souffrances et quelles ruines on aurait évitées si une foi plus vigoureuse en l'humanité avait mieux dirigé l'action des nations à la recherche quotidienne de leur voie. Aucune de ces deux familles d'esprit ne participera activement à l'établissement de l'ordre nouveau qui redonnera à la France la foi en sa destinée. L'avenir se fera sans ces hommes ou contre eux car, dans cette multitude, il n'y en a pas un seul qui soit capable d'inventer le réel social de demain. Ils se refusent trop à cette démarche téméraire quand ils n'ignorent pas ce qu'elle peut signifier. Il y a beaucoup de vieillards en France qui ne peuvent plus croire à la possibilité de ce qui ne s'est encore jamais fait pour donner à leur pays un visage vrai; des vieillards vieux et des vieillards jeunes; ceux dont la vie se tarit, à qui tout paraît figé ou en ruines parce que eux désormais se durcissent ou se décomposent; ceux aussi qui changent la prodigieuse nouveauté du créé en pierres et réduisent le réel à n'être que la vérification de leurs théories abstraites, tellement leur existence est pauvrement cérébrale, sans plus. Pour tous est déjà close l'ère de la liberté où l'on peut s'évader des mots et atteindre une sagesse vivante. Leur mort consacrera leur définitive disparition. Seuls les hommes qui meurent en étant fidèles à la vie ressuscitent pour animer de leur présence les siècles à venir.

Devant l'unanimité de ceux qui ne peuvent pas croire en un avenir vraiment nouveau de leur pays, on est saisi par l'inquiétude qu'ils aient raison à force d'être nombreux dans l'erreur. Cependant les infidélités qu'ils opposent au dynamisme jeune et exact de la vie s'épuisent promptement. La plupart sont faites de passives

résistances et d'initiatives rapidement avortées car nulle ferveur ne les anime vraiment. Elles n'ont pour soi que leur caractère têtue, la répétition obstinée de leurs errements semblable au bourdonnement obsédant de la mouche contre une vitre. Quand le souffle de l'héroïsme vient visiter les autres, il brûle vite l'âme de ceux qu'il porte dangereusement et fanatiquement vers les cimes humaines.

Pour échapper à l'influence déprimante de ces refus têtus ou peureux, aux mirages de ces tragiques méconnaissances de la vie, il est nécessaire de maîtriser ses nerfs, de porter haut son cœur. Il faut grandir son être à la taille de la société des hommes et de l'univers, sentir couler en soi la sève millénaire, atteindre la patience des siècles et s'y tenir. Pour croire à son pays, aimer son destin, en hâter l'avènement, il est indispensable d'avoir foi en l'avenir, nécessaire quoique improbable, d'une humanité adulte et, pendant que l'on garde le regard fixé sur l'étoile, marcher encore avec application sur le sol, ne vouloir que le possible pour apprivoiser demain l'impossible.

Le propre de l'inventeur est très particulièrement de croire possible dans l'avenir ce que les autres considèrent a priori, après quelques vagues réflexions, comme espérance illusoire ou utopie. Foi qui exige une âme particulièrement ferme et intrépide. Elle n'est vraiment saine et sans boursoufflement sentimentale que dans l'homme élevé avec le pur froment des moissons passées mais elle ne grandit avec force que chez celui qui encore et surtout fait sa nourriture du pain de demain. Elle aime le cœur docile du disciple mais elle le force tôt ou tard à quitter ses maîtres, toujours du moins à les surpasser. L'inventeur est le plus détaché et le plus passionné des hommes, le plus humble et le plus ambitieux. Sa vie est ardente. Elle est jeunesse, jeunesse qui brûle sans se consumer. Elle est pleine comme le réel et certaine comme le destin. Elle trouve dans le premier une aide providentiellement attentive et secrètement maternelle et, dans l'autre, la sécurité de l'œuvre éternelle dont il est artisan par l'espace et le temps.

Pour trouver sa voie, la France attend la venue de tels hommes. Il est impossible qu'elle ne sache pas les tirer de son sein. La fécondité de son passé s'en porte garant; le renouvellement spirituel de son présent, aussi. Mais précisément parce qu'une page nouvelle, toute blanche, de son histoire va commencer, elle souffre des détachements nécessaires qu'elle n'a pas su vouloir, des appréhensions d'un demain inconnu où elle ne sait pas encore se reconnaître, des angoisses de la gestation. Puisse-t-elle bientôt prendre conscience de son vrai nom pour qu'à la tentation du désespoir et aux folles ambitions succède l'appel puissant et vivifiant de sa vocation parmi les nations.

Une œuvre communautaire

Toute initiative individuelle isolée paraît ridiculement incapable de promouvoir efficacement l'œuvre immense de redressement que le pays doit opérer. Il faut croire cependant à la possibilité de cette action impossible pour être pleinement homme car ceux qui n'ont pas en elle une foi assez grande ne sauront pas soulever la montagne qui obstrue le chemin et, tôt ou tard, celle-ci les écrasera.

Les uns, pour échapper à leur destin, courent au désert à la recherche de quelque thébaïde plus visiblement docile à la volonté humaine. Les autres s'abandonnent aveuglément aux mouvements collectifs, cherchent à servir servilement puisqu'ils se jugent incapables de servir en hommes libres. Les premiers imaginent sauver leur vie et la perdent; leur sentier les égare dans les lieux que l'esprit vivifiant ne visite pas de son souffle. Les seconds en blasphémant l'homme qui est en eux, à force d'être foule, deviennent inhumains. Ces deux armées de sceptiques, qui se méprisent l'une l'autre et pourtant font chacune à leur manière le même travail destructeur, conduiraient la société à sa ruine définitive, s'il se pouvait, en la laissant exsangue ou en la rendant bestiale.

L'homme politique voit l'efficacité sociale de sa vie. Il est proche des cénacles qui décident l'action quotidienne de son pays. Il a sa part active dans les délibérations qui la prépare ou dans les initiatives qui la réalisent. Peut-être serait-il au contraire tenté de croire trop à l'importance de son activité individuelle, négligeant la puissante, quoique aveugle, volonté nationale qui n'existe pas seulement lorsque s'agitent les bulletins de vote.

Mais tout homme n'est pas capable d'avoir une action politique d'envergure suffisante pour en voir l'utilité à l'échelon de la nation. Tout homme ne peut pas être associé directement au gouvernement de son pays. Même en démocratie, la majorité des citoyens restera toujours loin des centres où s'exerce le pouvoir. Est-elle fatalement vouée, suivant le tempérament de chacun, à l'évasion dans la banalité des vies closes sur elles-mêmes ou à l'esclavage des bataillons de propagande ?

Plus une communauté d'hommes est réelle, moins ce dilemme a de force. Lorsque les membres sont conscients de l'unité vivante de leur groupe, ils sentent battre en eux la vigoureuse impulsion que sauront reconnaître et suivre ceux qui sont à leur tête. Ils savent la cohésion de toutes leurs vies particulières, l'interdépendance de toutes leurs actions individuelles et ne sont pas tentés de fuir dans la solitude le spectacle de leur impuissance ou de se renier pour agir plus. Leur volonté commune leur paraît puissante comme la marée montante. Aussi elle se montre patiente et certaine.

Hélas ! la communauté française n'atteint pas ordinairement une telle conscience de soi. Elle est loin d'être aussi présente qu'elle pourrait dans la vie de ses membres. Ceux-ci sont plus ordinairement des partisans que des patriotes et, quand ils sont patriotes, encore le sont-ils souvent sous la bannière d'un parti. C'est pourquoi le gouvernement d'une telle nation est difficile. Les Français accusent souvent leurs hommes politiques du malaise

général où se traîne le pays. Ils devraient d'abord reconnaître que leur individualisme et leur goût invétéré pour les disputes idéologiques ne facilitent pas la tâche de leurs élus. C'est une gageure de diriger un pays quand il faut à la fois représenter la communauté nationale, agir en son nom et simultanément pour subsister se prêter encore aux luttes partisans qui la déchirent.

Dans une telle situation, on peut affirmer que ce n'est pas au gouvernement ni à sa constellation d'hommes politiques que revient principalement la tâche d'éveiller le pays sur sa véritable nature communautaire. On doit même dire que les préoccupations du pouvoir, l'attention que demande le continuel jeu de balancement entre les partis prépondérants dans la nation, les polémiques dont toute action gouvernementale est l'objectif, ne laissent pas l'indépendance, la liberté d'esprit et la possibilité d'approfondissement nécessaire pour faire cette oeuvre spirituelle essentiellement libératrice et intérieure.

Il paraîtra cependant que, de sa place élevée, le chef peut plus aisément que tout autre avoir le sens aigu de l'assemblée qu'il commande. Hors le cas des hommes vraiment supérieurs, il semble pourtant qu'il n'en soit rien. Le chef est toujours tenté de confondre la réalité de son autorité avec celle de la communauté qu'il dirige. Les représentants officiels d'un pays inclinent volontiers à croire que leur présence suffit pour que ce dernier existe avec puissance. Leur rôle même les porte à évoquer publiquement leur patrie par des paroles éloquentes mais irréelles et des attitudes conventionnelles tout à fait étrangères à la véritable humilité de la réalité nationale. Comment ne s'y laisseraient-ils pas prendre les premiers ? Aussi est-il juste de penser que le gouvernement donne à une nation plus la possibilité de dire et de faire que l'existence.

Au contraire, autour d'un vrai vivant, même s'il a un rôle social et politique négligeable, la communauté s'engendre. Il l'appelle d'au-delà les horizons qui bornent l'espérance des hommes. Par lui elle s'incarne dans un homme avant de les tirer tout à elle. Il trouve en elle l'espace qui lui est nécessaire pour ouvrir ses ailes, pour donner toute sa puissance à son élan créateur, pour contenir toute sa joie d'être. En lui elle reconnaît ses propres aspirations vers l'être, le propre battement de son coeur, le souffle qui la crée. Les hommes prennent conscience d'eux-mêmes à ses côtés, de la solidarité qui les unit, des tâches qui demandent leur collaboration.

Si cette découverte de la société se parfait, ils apprennent à aimer vivre ensemble, tout simplement parce qu'ils sont déjà hommes du même sol, du même sang et cohéritiers du même passé, mais aussi parce qu'ils sont membres les uns des autres et cellules du même corps. N'est-ce pas l'action sociale proposée à tout homme, à l'homme de la rue qui ne peut pas être un politique ? Pourquoi irait-il se fourvoyer dans les congrès organisés pour donner des mots d'ordre, où l'on s'efforce surtout vers le nombre, où la recherche de la vérité se réduit à la technique des slogans ? Pourquoi forcerait-il son talent à vouloir avoir une opinion précise sur toute question politique ou sociale, comme si c'était condition indispensable pour bien remplir son devoir de citoyen ? Combien de jeunes gens ont été ainsi fauchés avant d'avoir pu mûrir la moisson que leur vie d'étudiants studieux promettait parce qu'ils furent embrigadés dans l'action précoce et rapidement épuisante des comités politiques ou des groupements professionnels ? Combien d'autres, sous prétexte de prendre position dans les actuels débats d'opinion se sont laissés endoctriner et deviennent par la suite prosélytes pires que leurs maîtres ? Aux uns et aux autres, il aurait fallu dire d'abord d'être des hommes et leur montrer la voie qui y conduit en la prenant soi-même.

Lorsqu'un citoyen atteint dans sa vie personnelle le sens de la communauté nationale, il peut avoir un rôle social dont on ne saurait a priori limiter l'importance. Son influence ne se borne pas à quelques cercles restreints d'amis, faisant autour de lui une petite chapelle fermée de disciples. Dans ce domaine, comme tous ceux qui sont proches de la vie, l'arithmétique est une mauvaise représentation qualitative du réel. Cet homme étend sa présence sur la terre par une multitude d'échos, semblables à des cordes sonores qui vibrent à l'unisson d'une simple note. Parce qu'il appartient corps et âme à son pays, en pensant, en publiant sa pensée, en la vivant, il n'a pas seulement un rayonnement personnel sur ceux qui l'écoutent et le lisent.

Il semble que son action, précisément dans la mesure où elle est mue par la communauté elle-même, reçoit de cette cause première une efficacité sociale plus universelle. En se diésant, l'homme se découvre lui-même. Ainsi, en s'exprimant par un de ses membres, la communauté prend conscience de soi, grandit dans tous car chacun reçoit dans son coeur la parole créatrice.

Ces quelques pages voudraient amorcer, dans leur auteur et leurs lecteurs pour qu'il se propage au-delà, ce travail d'approfondissement, de réflexion intérieure qui leur fera découvrir la France et vivre en elle et pour elle. Tentative bien téméraire : comment atteindre par le livre seulement le déclic intérieur des vraies conversions lorsque les hommes sont si pressés d'agir qu'ils considèrent volontiers comme perdu le temps qu'ils pourraient consacrer à penser ? Pour qu'un tel effort réussisse, il est nécessaire qu'il trouve, dans l'âme du lecteur, une alliée qui l'empêche de se livrer à ses manières ordinaires de sentir, qui soit plus profondément vraie que ses habitudes et ses attitudes journalières. Ces feuilles n'éveilleront pas un tel écho intérieur si elles ne sont pas une expression fidèle et vivante de la communauté française.

Il est, même dans l'ordre de la littérature spirituelle, des succès foudroyants et brefs, ceux de livres qui correspondent à une forte nécessité du moment et qui peut-être disparaîtront vite, avec les circonstances et la mentalité qui leur ont donné naissance.

Il est par contre des livres à la trajectoire ascendante dont une génération reconnaît après coup les avoir vécus parce qu'ils lui enseignaient un rôle et une tâche, parce qu'ils devançaient son effort. Ceux-ci restent le plus souvent classiques parce que l'auteur n'a pris dans son milieu que l'élan nécessaire à l'oeuvre mais recevait au fond du coeur la lumière qu'il a rayonnée pour tous. Ce sera là, nous l'espérons bien, le succès qui attend les livres de Marcel Légaut. Tandis que, sans réclame tapageuse, "les Prières d'un croyant", dont chaque exemplaire a pourtant parcouru tant de mains fidèles, s'élève vers les plus gros tirages, un second livre, "La condition chrétienne", commence à petit bruit une carrière non moins féconde. Qui dira l'importance du sillon profond que trace cet enseignement ? Autour du livre, les lecteurs ne sont plus ici de simples spectateurs, ce sont des frères et des soeurs de bonne volonté qui vont parfois jusqu'à vivre et à méditer en commun ces prières, ces élévations dont la hiérarchie catholique, en deux préfaces retentissantes, a su définir le mérite et recommander la doctrine. Sans nous attarder ici à souligner la valeur littéraire, parfois très savoureuse, de ces textes, nous voudrions en dégager l'esprit et très simplement amener quelques nouveaux lecteurs à la pratique de ce livre et au profit que nous en avons tiré.

Un contact avec l'évangile

La première impression qui frappe en méditant ces pages, c'est la façon dont elles nous mettent en contact avec l'évangile. Sans doute d'un côté, rien ne remplace la lecture directe des livres saints et, de l'autre, les savants commentaires qui nous en donnent l'interprétation officielle et la perspective historique, mais il nous reste encore à trouver l'essentiel, à savoir l'usage réel, l'approfondissement personnel que nous pouvons en tirer. Ici, les discussions critiques ne sont plus qu'encombrant fardeau. Cependant le texte nu reste, d'un autre côté, souvent étranger et lointain. Cela n'a rien d'étonnant. Ce qui fut une doctrine incarnée, une leçon vivante, s'est figé noir sur blanc et se présente à nous avec l'extériorité de tout livre imprimé. Il faut recréer l'ambiance, rendre un son direct à cet enseignement, le relayer pour ainsi dire et le répercuter dans les coeurs d'aujourd'hui. A ces conditions seulement, le lecteur dépourvu d'élan mystique pourra éprouver enfin comme un appel et une avance personnelle ce qu'il risquerait autrement de n'apprécier que comme une réussite objective.

Une méditation en commun

Légaut sait parler à ses frères et pour eux. Son livre est fait de méditations réelles, effectuées souvent dans un commun effort. Il n'a pas recherché pour lui seul l'enseignement de Jésus mais il l'a entendu retentir là où plusieurs étaient réunis en son nom et le Christ s'est trouvé fidèle au rendez-vous qu'il leur avait promis. Sa voix s'est faite plus nette sur ce petit troupeau pour en déborder sur tous ceux qui participent au même esprit et qui cherchent dans ces pages des leçons de fidélité, d'espérance et d'amour. Alors le miracle s'accomplit. Telle page de l'évangile que nous croyions avoir usée à force de l'avoir relue, se met à nous parler enfin d'une voix nette et directe. Les paraboles les plus classiques, celle des cinq talents, celle des ouvriers de la vigne, celle du semeur d'ivraie, au lieu d'enchanter seulement mon esprit par leur agreste poésie ou leurs profondes perspectives, vont me saisir directement d'une mission nouvelle, d'une responsabilité immédiate. L'enseignement donné à mes frères prend, pour m'atteindre, ce son fondamental où il n'est plus question de préceptes ou de conseils mais seulement d'une obéissance requise dans un effort sans restriction.

Une réponse à nos questions

Cet évangile, on nous le montre tel que nous devons le vivre à la face de notre temps. "La condition chrétienne devant les croissances et les crises modernes", sujet bien souvent traité mais, hélas! il faut bien le dire, aussi souvent abîmé. Tandis que maint prédicateur, après avoir condamné d'un seul trait, les abominations du monde moderne, descend de sa chaire tout ruisselant pour une action conquérante, strictement limitée à la quête de l'assistance, de nombreux chrétiens subissent non loin l'attraction de doctrines équivoques ou même foncièrement pernicieuses. Le chrétien moyen, entre ceux qui se réfugient dans un messianisme hautain et ceux qui se "débrouillent" un peu trop facilement au sein d'un monde païen, ce fidèle sent avec angoisse le corps de la chrétienté se rétrécir devant ses yeux tandis que le succès patent de tentatives antichrétiennes semble préluder à des synthèses futures où le Christ n'aura plus de part. Angoisse du syndiqué chrétien qui "ne marche pas avec la C.G.T.", angoisse de l'instituteur catholique dont tous les livres scolaires sont teintés de sectarisme, angoisse du pasteur héroïque devant l'apostasie des masses, des penseurs et des gouvernements devant les difficultés croissantes que rencontre la parole de Dieu, étouffée ici, asservie là et interdite ailleurs. Comment réagir, comment espérer encore, comment vivre en attendant ?

Agrandissez-vous

La réponse que nous donne Légaut pourrait, à ce qu'il me semble, se résumer en deux mots : agrandissez-vous. Bien que ce siècle connaisse d'admirables et féconds exemples d'ascétisme bienfaisant et que les vocations de

sacrifice y soient peut-être plus nombreuses et opportunes que jamais, il ne semble pas que l'on puisse continuer à donner comme modèle habituel à la dévotion des fidèles un patron médiéval taillé à l'usage des cénobites. Dans un univers en péril, les ermites sont peut-être plus utiles qu'ailleurs mais le peuple ne peut plus considérer comme normale une religion négative où l'ascèse passe en premier. Ce n'est pas tout de vouloir convertir les hommes, il faut encore être l'un d'eux. Ce n'est pas tout de partir à l'action, il faut encore être taillé pour elle. Légaut insiste, et avec beaucoup de bonheur, sur la nécessité pour le chrétien moderne de développer les puissances naturelles qui vont devenir le véhicule, l'instrument même, de la grâce, de développer ces vertus humaines qui vont recevoir l'influx des vertus infuses, en bref, de renoncer à cette fausse religion, à ce jansénisme toujours renaissant qui consiste, sous couleur de combattre le péché originel, à offenser le créateur en mutilant la créature.

Foi et charité plutôt que l'ascèse

Légaut nous montre au contraire combien la grâce divine sait souvent respecter jusqu'à nos imperfections, comment le péché lui-même se fait parfois chemin de salut et comment le travail de l'âme religieuse doit moins consister à attaquer féroce ses moindres défauts qu'à augmenter par l'action généreuse sa foi et sa charité. Rien de plus émouvant sur ce point que ce commentaire si profond de la parabole de l'ivraie (Mt 13,24), en particulier sur la patience du père de famille qui ne veut pas laisser les serviteurs arracher l'ivraie en herbe de peur qu'ils n'arrachent du même coup le bon grain. Qui n'a rencontré dans la vie, qui n'a été tenté soi-même de réaliser par un rigorisme sans racines vraiment religieuses le triste tableau que nous dépeint notre ami. "L'homme, à force de ténacité, d'intimes brutalités, est resté maître de sa demeure. Il a su briser le goût insatiable de la vie, les spontanéités de son être, son désir de bonheur, les révoltes de sa chair malade, les ardeurs d'un coeur très aimant. Il a su raidir sa vie pour qu'elle soit droite, réduire sa nature pour qu'elle ait la simplicité pauvre de l'idéal abstrait suivant lequel il la veut, renfermer ses jours dans les étroites limites d'une activité sans élan, parce qu'en lui, il n'y a plus désormais que des enthousiasmes commandés. Seigneur, vous n'avez pas voulu cela, vous êtes venu guérir et non pas mutiler. Ayez pitié de vos chrétiens fidèles mais humainement diminués parce qu'ils n'ont pas su accueillir la puissance qui les visite avec la parole qui consacre" (p. 321). C'est au contraire avec toutes ses forces humaines que le chrétien doit s'enrôler sous la bannière du Christ et il doit se lancer à l'action, non pas avec la molle prudence que l'on a trop exaltée mais avec l'ardeur généreuse qui seule lui permettra de faire fructifier, comme l'évangile l'exige, les talents qui ont été déposés entre ses mains.

Les risques

Cette opération hardie n'est point sans danger. Plus l'influx de la grâce aura été mêlé à l'épanouissement de la plante humaine, plus il nous sera difficile de ne pas ressentir, à l'heure de l'inéluctable déclin charnel, un défaut de sève religieuse. Quand l'homme a pu atteindre le terme de son effort personnel, quand il s'est violemment heurté aux limites de son action, à l'inertie définitive des institutions et des coeurs, il risque de sombrer dans une mélancolie profonde, souvent grosse de doute et d'abandon. Combien en avons-nous connu de généreux qui retombent brisés le soir du dernier combat, trahis par leurs forces ou irrémédiablement déçus par leur impuissance à exprimer et à réaliser leur idéal ! La sombre résignation finale, le désespoir parfois brutal et imprévu semblent répondre dans la courbe de bien des vies à l'essor triomphant des radieux matins. Comment garder à l'âme sa puissante envolée du début, comment lui apprendre à conserver malgré tout l'espérance, mère de toutes les vertus mais qui semble pourtant appartenir en propre à la jeunesse ?

C'est ici que Légaut apporte une réponse nouvelle et qui mérite d'être entendue. L'élan conquérant est le propre du jeune homme et, en toute éventualité, du débutant. Mais la clarté de la vision est le profit de l'âge mûr. Celui-ci ne doit plus confondre les frémissements de la chair et le souffle de l'esprit mais il ne doit pas non plus se borner à porter sur les enthousiasmes juvéniles un regard glacé par les ans où l'impuissance se fait ironie. Sans doute, après l'effort vigoureux à travers ce monde mêlé où nous avons oeuvré, sommes-nous sans grande illusion. Les hommes se sont révélés durs, égoïstes et peu convertibles, l'église envahie par l'ivraie et, dans bien des domaines, inégale aux circonstances, nous-mêmes, paresseux et lâches. Est-ce là tout notre bilan chrétien ?

L'enthousiasme du chrétien

Il nous a souvent semblé, par la fidélité de notre conduite, avancer dans les voies d'une spiritualité plus nette et plus spontanée. Il apparaît en outre nécessaire à Légaut que nous ayons avancé dans notre compréhension profonde du message chrétien. "Si jeunesse savait et si vieillesse pouvait", professe un vieux dicton. L'opinion admet en tout cas que l'âge mûr aime à savoir et que son regard aiguisé porte plus avant. On peut cependant se demander si cette vision plus nette de la vie, les gens d'expérience le font bien pénétrer dans leur perspective chrétienne. Beaucoup paraissent au contraire substituer aux échappées mystiques de la jeunesse, à la fin de leur vie, la prudence un peu terre à terre des seniors, où la fatigue, le scepticisme et la tolérance se rencontrent, accordés dans un bon sens aux besoins immédiats mais bien souvent dépourvus de profondeur. Aussi Légaut vient-il très opportunément reprocher aux chrétiens fidèles de ne pas exercer à cet âge leur sérénité dans une méditation prolongée des promesses de notre foi. Il ne dit point, comme beaucoup : "Le monde vous a

décus, jetez-vous dans la dévotion”. Tout au contraire, il nous suggère :”Maintenant que vous connaissez les limites de votre action mais que vous possédez la pleine force de l’esprit, l’heure est sans doute venue de penser le monde à son échelle, non plus uniquement en fonction des petits succès immédiats que nous espérions, mais par rapport aux grands desseins de Dieu qui conduit l’univers entier par des voies impénétrables vers un achèvement lointain mais triomphal”. Légaut nous renvoie à celle de la sagesse dont la pratique semble malheureusement moins répandue dans bien des milieux catholiques.

Ce n’est donc pas seulement le prestige des passions qui a dû s’effacer aux yeux du chrétien adulte, c’est la compréhension du monde qui a dû s’élargir. Le christianisme ne comporte pas avant tout une morale, “la connaissance de Dieu et de soi-même” y joue sans doute un rôle dominant. L’ascèse de la réflexion y demeure aussi important que celle de la conduite. Si nous apprenons à penser vraiment notre foi, nous lui construirons une armature métaphysique qui la dégagera sous peu de bien des déformations personnelles et nous la grandirons, elle aussi, en l’égayant aux véritables intentions du créateur.

Jésus au centre de l’histoire

Descartes, parvenu aux abords de la cinquantaine, soutenait son activité héroïque par la méditation de ces trois idées-mères : la bonté de Dieu, l’immortalité de l’âme et la grandeur de l’univers (Lettre à la princesse Elisabeth, 15 sept. 1645). Légaut, avec un sens beaucoup plus poussé du message évangélique comme tel, paraît nous appeler à des réflexions analogues. Il insiste à la fois sur la croissance illimitée du monde et sur l’immensité de ses dimensions réelles. Il n’a plus l’effroi pascalien devant les espaces infinis mais le désir de repenser la rédemption à l’échelle de la création. Il rappelle à notre mémoire les millénaires parcourus par une humanité en marche et nous découvre la longue suite de siècles qui vient solliciter encore son ascension prochaine. Mais comme Pascal, il découvre par contre Jésus au centre de l’histoire, non pas comme on l’a souvent dit et comme en particulier Calvin l’a si tragiquement senti, parce qu’en une date fatale le rédempteur est venu jouer une fois pour toutes le drame unique où tout fut résolu, mais parce qu’il est venu ranimer par sa présence réelle le grand mouvement par où la création remonte à son principe après avoir rempli sa fin. La “fils de l’homme” ne cesse plus de promouvoir l’humanité. Jésus sera avec nous jusqu’à la fin des siècles. Il est présent et il agit dans cette église où se conserve son message et à laquelle il a promis le triomphe de l’esprit.

L’espérance

De telles perspectives ne s’ouvrent évidemment que devant des hommes adultes. On devine quels sentiments contradictoires elles peuvent engendrer dans le coeur du chrétien fidèle. Le sens de l’éternité vient humilier d’abord puis transcender l’importance de l’effort humain. Ces échecs dont nous souffrions dans nos petites ambitions et nos mesquines espérances, comme ils sont désormais peu de chose dans le dessein de l’univers ! Comme il nous paraît facile de nous y résigner ! Comme les grands désastres, les grandes catastrophes et, du même coup il est vrai les grandes réussites, même collectives et sociales, perdent elles aussi la plus grande part de leur puissante importance. Ce n’est pas seulement notre impuissance personnelle mais celle du monde présent qui nous paraît nécessaire et, par là même, inévitable. Quelle leçon d’humilité que de considérer notre époque tout entière comme un balbutiement, peut-être encore enfantin, d’une humanité à peine esquissée ! Quel message d’abandon et de soumission totale que ces grandes révolutions dont la finalité profonde apparaît à peine aux siècles futurs ! Quelle école suprême de patience et de résignation active que les sages délais de la divine providence !

La mission de chacun

Mais objectera quelque lecteur critique, n’allez-vous point, en découvrant au chrétien le double infini du temps et de l’espace, lui faire perdre pied dans un monde trop grand ? Si le sort de l’histoire est réglé par les décrets de la suprême sagesse, n’allez-vous pas ravir à l’homme toute foi dans l’effort de sa chétive personne ? C’est en effet souvent la réponse du philosophe profane. Le spectacle de ces convulsions titanesques ne peut, à Protagoras, paraître que démesuré et il s’en détourne avec dédain. Mais le chrétien sait bien que le message du Christ a été édicté pour lui et que l’oeuvre à faire le concerne. On lui a dit que finalement il n’y aura plus qu’un seul troupeau et un seul pasteur et cependant il voit les brebis dispersées. Il sait que l’humanité doit se parfaire dans le Christ mais il la voit, en attendant, tituber sur la voie douloureuse qui paraît s’en éloigner. De tout cela, il se sent directement responsable. Le triomphe promis; c’est à lui d’en approcher l’heure. Le visage véritable de la foi, c’est à lui de lui rendre son plein attrait. la constitution finale d’une humanité organique enfin groupée autour du maître, c’est à lui de la promouvoir. Comment pourrait-il tolérer désormais de rester immobile et muet devant l’oeuvre à accomplir, comment pourrait-il borner son rôle à celui de parasite niché au creux de l’église pour lui demander simplement abri et nourriture, alors qu’elle attend de lui la jeune sève nécessaire à ses bourgeonnements nouveaux.

Inexistence réelle des succès personnels, assurance de la victoire finale, urgence de l’action présente, voilà ce que l’homme adulte doit trouver dans la vision cosmique qui sera désormais la sienne. Le voilà responsable,

investi d'une mission sacrée, agrandir l'humanité charnelle à la taille voulue par le Père, préparer ce corps immense au nouvel avènement de l'esprit, réaliser sous la houlette du Fils le plan sacré de la rédemption. On comprend dès lors que l'enthousiasme du départ était bien justifié car il fallait en effet recueillir tout l'humain pour l'offrir à la grande oeuvre du salut universel. Il apparaît maintenant que la tâche dépassait l'homme et que le succès assuré devait échapper par nature à sa prise actuelle. Cette mission formidable exprime de toute part la présence de l'éternité, son action à travers le temps. Il faut, pour y collaborer, ces lèvres et ce coeur purs dont a parlé le prophète, il y faut le don de Dieu. "Ce que seul le chrétien ne saurait faire, Dieu peut l'opérer dans une âme de croyant. La force de Dieu entrera dans l'homme avec la foi" (p. 134). Cette foi qui se faisait, dans la jeunesse, conquête ardente et enthousiaste, revêtra vers l'âge mûr un aspect plus secret de patiente humilité. Ne pas vouloir anticiper sur le temps tout en servant l'éternité, livrer le bon combat et s'en remettre à Dieu de la victoire, accepter l'échec immédiat d'où rejaillira au gré de la providence la leçon salutaire ou la victoire prochaine, voilà ce que Légaut appelle d'un mot très profond "le sacrement de la chose offerte" et qui sanctifie toute vie chrétienne depuis la mise en marche du fidèle jusqu'à l'ultime abandon. On voit comme l'oeuvre de Légaut, sur un ton très personnel, nous paraît répéter les leçons les plus anciennes, les plus profondes de l'église. Par delà le jansénisme ascétique, il restituera à l'effort humain sa dignité de moyen ordonné au dessein de Dieu, par delà l'individualisme religieux, il réintégrera la spiritualité personnelle dans le grand drame collectif où s'achève l'insertion divine, par delà les angoisses et les incertitudes de l'heure présente, il recueille nos moindres mérites pour leur faire porter leurs fruits d'éternité. Catholicisme de l'effort héroïque ouvert sur l'infini des temps et sur la mission de l'homme mais aussi catholicisme de l'acceptation totale et de la patiente humilité. Ne nous étonnons pas si, dans certaines pages de son livre, Légaut nous a si bien décrit celle qui devait devenir reine des cieux pour avoir accepté de porter en son sein l'espérance des hommes et le verbe de Dieu.

361 - **Couronnement de la Vierge** Méditation sur le rosaire

J.M.

Maintenant, toute la fête est au Paradis. L'Eve nouvelle est reçue par l'Adam nouveau dans les célestes jardins. Le Dieu trois et un pose solennellement sur la tête de la créature sans péchés la couronne de gloire. L'héritière des antiques rois de Juda est proclamée aujourd'hui Reine de l'Univers. De tous ceux sur lesquels nous nous sommes penchés jusqu'ici, ce mystère est le plus profond. Marie règne éternellement avec le Christ, ainsi que le proclame l'Eglise dans l'Antienne du Magnificat aux secondes vêpres de l'Assomption. Le véritable Assuérus fait asseoir à sa droite la véritable Esther. Quelle est la signification pour nous de ce Règne qui n'aura pas de fin ?

Prenons garde qu'il ne s'agit pas tellement d'un avènement que d'une proclamation. Dans un sermon pour Noël, saint Ephrem fait dire à la Vierge : « Le jour où Gabriel vint à ma bassesse, de servante, je fus reine ; et moi, l'esclave de ta divinité, soudain je devins mère de ton humanité, mon Seigneur et mon Fils. O Fils du Roi, qui m'as faite moi aussi sa fille, ô tout céleste qui introduis aux cieux cette fille de la terre, de quel nom te nommer ? » De même que le Roi David autrefois avait été oint par Samuel dans le secret de la maison de son père, et ce ne fut qu'après la mort de Saül en Gelboé qu'il pénétra triomphalement dans Hébron au son des trompettes et aux acclamations du peuple de même sa fille aujourd'hui, Reine depuis l'Annonciation, voit s'incliner sur son passage tous les esprits célestes et vers Elle s'élève une acclamation dont notre chair imbécile ne nous permet pas de nous faire la moindre idée.

Le Couronnement de la Vierge est un accomplissement

Tout ce qui était caché, désormais, respandit dans la Gloire. Or, cette gloire est notre Gloire. Il existe une contre partie de l'humilité chrétienne, à laquelle nous devons quelquefois songer. Et la véritable atmosphère de ce jour dans l'Eternité est celle d'un saint enthousiasme. C'est aujourd'hui que sont déchirés tous les voiles qui nous cachaient la fulgurante réalité. Nous n'avions vu qu'une humble femme aux paroles rares et aux gestes discrets. Maintenant les cieux proposent à notre culte une Reine pour la parure de laquelle le monde n'a pas assez de bijoux. C'est la même, cependant, et Elle est aujourd'hui plus intérieure à chacun de nous qu'Elle n'était proche des hommes dans les jours où Elle accomplissait parmi eux Son pèlerinage. Il nous faut apprendre à reconnaître .sur la Figure de Gloire les mêmes traits maternels du visage terrestre. Aujourd'hui Elle est solennellement donnée à tous les hommes, comme un Roi est donné à ses sujets, et élevé au-dessus d'eux, pour que tous le puissent voir et admirer.

Dieu propose à la vénération de l'Univers Son chef- d'oeuvre. Et les myriades angéliques d'abord L'ont reconnue, dont les chants autour d'Elle n'ont plus de fin. Mais Elle ne règne pas moins sur nos âmes et sur le monde des choses visibles. Quand nous nous réveillons le matin, Elle est là comme l'aurore. N'est-ce point Elle, l'appel de la journée qui commence, la route d'été qui serpente à travers les éteules vers l'église et vers le travail ? N'est-ce point Elle, ce premier Angelus qui convoque les fidèles ? Et c'est Elle encore à midi, au milieu de la journée ouvrière, qui nous invite à la pause de la canicule. C'est Elle, comme le soleil, au point le plus haut de sa course, qui fouille les vallées, qui étincelle sur les montagnes, qui fait briller la mer comme un bouclier, et qui embrase les plaines de sa chaleur bienfaisante. Partout où il y a de la lumière, Elle n'est point absente. Partout où

se poursuit l'oeuvre des six jours, Elle règne avec Son Fils. Elle accompagne le laboureur au long de ses sillons ; Elle a son trône dans l'atelier de l'artisan, où si souvent on put La voir, humble ménagère, au cours de Sa vie terrestre Elle se tient dans notre classe, aussi bien que dans notre oratoire. Et c'est Elle encore qui, le soir, nous induit au repos, lorsque le soleil décline. Les mille feux dont brille alors le couchant, cette extraordinaire décomposition de la lumière, pourquoi ne la contemplons-nous pas assez comme une litanie de Ses royales Splendeurs ? Elle veille sur la nuit avec l'armée des étoiles, Elle que l'Eglise nomme mystérieusement l'Etoile de la mer. La mer aux flots innombrables est l'image de cette vie passante, de cette existence houleuse et agitée, lorsque le port est encore lointain, et que nul feu terrestre n'éclaire plus notre route, mais l'Etoile immobile dans l'étendue sans bornes, autour de laquelle tournent lentement le ciel et la terre, nous désigne le pôle. Elle veille sur notre repos comme une forteresse imprenable, Elle dont il est dit qu'Elle est la Tour d'ivoire.

C'est tout cela, Son règne dans les cieus, et c'est beaucoup plus encore, que les paroles humaines ne savent pas exprimer. Car si Dieu, une fois pour toutes, L'a couronnée dans l'Eternité, il nous appartient de La couronner dans le temps par nos prières et nos oeuvres. N'est-ce pas une couronne que ce Rosaire, dont chaque Ave peut devenir dans notre coeur pour Elle une perle sans prix ? N'est-ce pas une autre couronne que ces Litanies que l'Eglise Lui a composées ? De même que le Christ est en agonie jusqu'à la fin du monde, la cérémonie du Couronnement de la Vierge ne sera terminée que le jour où toutes choses seront accomplies, lorsque nous connaîtrons des cieus nouveaux et une terre nouvelle, lorsque, dans la Jérusalem céleste, sera établi pour toujours le Royaume. En méditant sur ce dernier mystère, nous devons sentir plus profondément que jamais la solidarité qui unit le temps à l'éternité. Une part nous est réservée dans le triomphe de Marie. Et non seulement une récompense que nous partagerons avec Elle au delà du labeur terrestre : mais une coopération active. dès ici-bas au cantique de louanges qui retentit au pied de Son trône.

La récompense est liée au labeur, comme l'humilité à la Gloire, comme la douleur à la Joie. Des mystères joyeux aux mystères douloureux, et de ceux-ci aux mystères glorieux que nus célébrons pendant la canicule, ne cesse pas plus la continuité qu'entre les quatre saisons naturelles et qu'entre les saisons liturgiques. Tout se tient, dans cet univers ordonné, où la liberté de l'homme doit accomplir l'oeuvre de Dieu. Reine de nos travaux et de nos jours, Reine de nos douleurs et de nos joies, Reine de nos triomphes et de nos abattements, Reine des choses visibles et des invisibles, il n'est pas de circonstances dans lesquelles nous n'ayons le droit d'invoquer l'autorité souveraine que Dieu Vous a donnée sur tout. Vous êtes auprès de Lui la Déléguée de notre race. Non pas un homme mais une femme parce que vous fûtes l'attente, et l'humble soumission, et l'immobilité pleine de grâce, et le vase immaculé qu'a pu remplir sans le rompre l'effusion de l'Esprit. En Vous, hommes et femmes, nous devons aujourd'hui contempler la perfection de notre nature. Non pas telle qu'elle eût été, si le péché ne l'avait point brisée. Si nos misères morales vous ont été épargnées, Vous avez connu toutes nos faiblesses physiques. Vous avez été pareille à toutes les filles des hommes, et c'est à peine si leur regard un instant s'est posé sur Votre pureté. Et pourtant, c'est à Vous qu'appartient le Règne c'est à Vous qu'appartient la Gloire. Pareillement la couronne que Vous portez dans l'éternité, ce sont les Anges seuls qui la contemplent, mais ce ne sont pas eux seuls qui contribuent à l'orner. Elle est faite aussi de ces larmes que Vous avez versées, des larmes humaines et maternelles, des larmes de femme que Vous avez répandues sur Votre Fils et chaque fois qu'un père ou une mère pleurent sur cette pauvre dépouille, s'ils unissent leur souffrance à la Vôtre, c'est une nouvelle perle de Votre diadème céleste ; et les rubis qui scintillent dans l'éternité, c'est le sang de Votre coeur humain transpercé de sept glaives, chaque fois que saigne notre coeur avec le Vôtre, c'est une nouvelle pierre précieuse sur l'azur de Votre manteau royal : il n'y a pas un fil de ce tissu magnifique qui ne soit fait de Vos douleurs, et de douleurs humaines. Non seulement nous sommes appelés à régner un jour avec Vous mais dès cet instant fragile, et qui n'a pas de durée, nous pouvons, par la Foi, être associés à Votre Royaume. Cela consiste essentiellement à percer le voile de l'apparence, à nous réveiller de cette espèce de sommeil où la plupart des hommes vivent plongés. Tout ce qui passe, autour de nous est l'image de ce qui n'a pas de fin. Nous nous arrêtons à l'image, et nous ne pénétrons pas jusqu'au sens. C'est ainsi que les hommes d'il y a mil neuf cents ans ne surent pas voir en Vous la Reine que Vous étiez. C'est ainsi que la plupart de nos contemporains méconnaissent encore Votre Royauté, parce qu'elle ne paraît pas de ce monde.

Mais aujourd'hui que Votre Fils a été solennellement proclamé Roi de tout l'Univers comment se pourrait-il que Votre couronnement ne revêtît pas pour nous un sens nouveau ? N'êtes- Vous pas l'éternelle Esther qui demande au Roi courroucé le pardon de Sa race ? Lorsqu'Il Vous a tendu le sceptre, n'est-ce point Sa miséricorde pour tous Vos fils que Vous avez ainsi obtenue ? Vous couvrez désormais nos fautes et nos iniquités. La piété des anciens âges s'est plu bien souvent à Vous représenter retenant le bras du Juge justement irrité, et Vous avez dit Vous- même, il y aura bientôt un siècle, que tel était là- haut Votre rôle. Ainsi, le couronnement que nous fêtons est celui de notre toute puissante Avocate. C'est le couronnement de la Miséricorde par la Justice divine. C'est le couronnement de la Sagesse, à laquelle si souvent la liturgie Vous compare. A nous aussi la Sagesse a été remise ; à nos mains débiles ce flambeau tremblant, que le souffle du siècle fatigue. Si l'heure de la grande tribulation approche, soit pour chacun de nous, soit pour l'humanité tout entière, soyez pour nous aujourd'hui le phare de l'Espérance. La fille de Sion mettait sa gloire dans le chiffre innombrable de ses enfants. Nous savons que Votre propre gloire sera d'autant plus grande que nous serons plus

nombreux à la partager. Nous savons que c'est à nous de broder Votre manteau ; à nous de sertir les perles de Votre couronne. Aidez-nous à faire de la terre un digne escabeau pour Vos pieds de Reine ; apprenez-nous à distinguer, à travers le dessin trompeur des contingences, le nimbe fulgurant de Votre triomphe éternel. C'est ainsi que la méditation de Votre Rosaire aura facilité l'édification en nous et autour de nous de ce Royaume dont Vous êtes la Reine, mais où Vous ne voulez être couronnée que de nos propres mains.

362 - La doctrine spirituelle du P. L. Lallemant (S.J.)

Hist. litt. du sentiment religieux de H. Brémond

“Nous avons des contemplatifs plus sublimes que le P. Lallemant, je n'en connais pas de plus réfractaires à l'esprit d'aventure, de mieux équilibré, de plus sage, de plus sûr. D'autres ont plus de génie ou plus de charme, un je ne sais quoi de plus humain ou de plus noble mais peut-être inspirent-ils à l'ensemble de la communauté catholique une confiance moins absolue, soit que leur théologie paraisse moins exacte ou moins précautionneuse, soit qu'on les trouve plus spéculatifs que pratiques, soit enfin qu'ils aient peu ou prou négligé, non pas certes d'accepter pour eux-mêmes, mais d'enseigner explicitement les principes de l'ascétisme. Sur tous ces points, la Doctrine Spirituelle du P. Lallemant défie la critique... Inconnu des profanes, ce modeste livre n'en restera pas moins l'un des trois ou quatre livres essentiels de la littérature religieuse moderne. Comme grammaire de la mystique, sorte de manuel d'initiation à la vie contemplative, rien ne peut lui être préféré : Ruysbroeck, Tauler, Suse, Ste Thérèse, St Jean de la Croix, St François de Sales et les autres. Louis Lallemant n'égale certes pas ces incomparables mais il faut commencer par lui. Et on lui revient toujours car, mieux que personne, il enseigne les principes essentiels de la mystique et sa divine simplicité” (ch.1, p. 63).

Biographie

Mort en 1635 sans avoir rien écrit, le P. Lallemant est le fondateur d'une école spirituelle presque obscure. Elle nous est connue seulement par l'intermédiaire du P. Charpion, jésuite notoire qui vécut à la fin du 18^{ème} siècle : “La doctrine du P. Lallemant a été recueillie par le P. Jean Rigoleuc, né en 1595 et mort en 1658, qui, loin de lui rien ôter de sa force ni de son onction, lui en a plutôt ajouté. Le recueil qu'il en avait fait a été gardé par le P. Vincent Huby qui, par le pouvoir qu'il avait sur mon esprit, m'a engagé à entreprendre les petits ouvrages auxquels je donne le peu de temps que mes occupations me laissent libre”. C'est ainsi que fut rédigée sous une forme définitive et publiée en 1694 par les soins du P. Charpion “la doctrine spirituelle du P. Lallemant”. Le livre s'ouvre par une biographie du Père. “Le P. Louis Lallemant naquit à Châlons sur Marne en 1578... Son père l'envoya dès ses plus tendres années à Bourges pour y commencer ses études au collège des Pères de la Compagnie de Jésus. Dieu lui avait donné toutes les dispositions de la nature et de la grâce qui étaient nécessaires pour l'accomplissement des grands desseins qu'il avait sur lui, un esprit éminent et capable de toutes les sciences, un jugement pénétrant et solide, un naturel doux, franc et honnête, beaucoup d'amour pour l'étude, une horreur extrême du vice et principalement de l'impureté, une haute idée du service de Dieu et un attrait particulier pour la vie intérieure...”

Entré chez les Jésuites, il fait son noviciat à Nancy et ses études à Pont-à-Mousson. Puis il enseigne en divers lieux les sciences spéculatives : trois ans la philosophie, quatre ans les mathématiques, trois ans la théologie morale et deux ans la scolastique à Paris;. Ensuite, il fut quatre ans recteur au noviciat, préfet des hautes études et quelques mois recteur au collège de Bourges où il mourut le 5 avril 1635. Vie simple et ordinaire qui connut cependant de fréquentes et sérieuses épreuves. Dieu permit assez souvent que quelques-uns de ceux qui devaient avoir pour lui, ou plus de bonté comme ses supérieurs, ou plus de respect et de soumission comme ses inférieurs et ses disciples, s'oublissent un peu à son égard et lui fassent de la peine.

Il était d'une taille haute, d'un port majestueux. Il avait le front large et serein, le poil et les cheveux châtain, la tête déjà chauve, le visage ovale et bien proportionné, le teint un peu basané et les joues ordinairement enflammées du feu céleste qui brûlait son cœur. Les yeux pleins d'une douceur charmante et qui marquaient la solidité de son jugement et la parfaite égalité de son esprit. On ne pouvait voir un homme ni mieux fait de corps, ni plus composé dans tous ses mouvements, ni d'un extérieur plus dévot et plus recueilli.

En quelque temps qu'on l'abordât, quelque occupé qu'il fût, il recevait tout le monde avec un visage riant et un cœur ouvert et il semblait toujours n'avoir rien à faire qu'à écouter ceux qui voulaient lui parler, ne leur marquant jamais qu'ils fussent importuns. Il aimait autant la pauvreté que le monde la fuit ordinairement. Il se faisait un plaisir de toujours manquer de quelque chose. Mais l'idée qu'il avait de la pauvreté évangélique ne se bornait pas au dépouillement des choses extérieures, il la portait jusqu'au plus haut degré où elle puisse monter qui est le dégagement général de toutes les créatures. Cette parfaite nudité d'esprit qui s'élevait même au-dessus des grâces et des dons de Dieu ne cherche que Dieu seul, n'envisage que Dieu et ne s'attache qu'à Dieu.

La patience et la douceur sont les plus nobles effets et les solides preuves de la force. Le P. Lallemant a excellé en l'une et en l'autre. Il souffrait de si bonne grâce qu'à le voir souffrir on eût jugé qu'il n'eût rien souffert. Il

possédait son âme dans une paix profonde, la sérénité paraissait toujours sur son visage. La connaissance qu'il avait de son néant, de la corruption de la nature et de ses misères, de la grandeur de Dieu et de la dépendance que les créatures ont du créateur, le tenait dans un continuel abaissement sous cette souveraine et adorable majesté. Tout ce qu'il faisait, il le faisait sans empressement, à petit bruit et comme s'il eût voulu se le cacher à lui-même, tant il était humble et ennemi de l'ostentation.

Sa grande maxime était qu'on n'avance dans la perfection qu'à proportion du progrès qu'on fait dans la pureté du coeur, qu'elle est le chemin le plus court et le plus assuré pour arriver à l'union divine et le moyen infaillible de se disposer aux grandes communications de Dieu. C'est pour cela qu'il veillait sans cesse sur son intérieur, qu'il examinait si soigneusement tous les mouvements de son coeur et qu'il se confessait tous les jours avec la dernière exactitude.

Un jour, étant seul avec un de ses amis, il lui avoua qu'il n'avait nulle peine à élever son esprit à Dieu. Toutes ses pratiques de piété regardait l'Homme-Dieu ou se rapportaient à lui et l'amour de Notre-Seigneur était le fond de toute sa conduite. Rien ne lui faisait paraître les vertus plus aimables que de les considérer comme déifiées en Jésus-Christ. Il disait que ce que nous devons nous proposer à imiter dans les saints, ce n'est pas ce qui paraît le plus éclatant dans les rares exemples de leurs vertus mais leur fidélité constante à suivre la grâce en toutes choses, même dans les moindres, et que, si nous étions aussi courageux et fidèles que les saints, nous nous rendrions égaux à eux en mérites quoique nous ne fissions ni ne souffrions pas les mêmes choses".

“La Doctrine Spirituelle”

La Doctrine Spirituelle du P. Lallemand donne, à première vue, l'impression d'un livre pesant, presque rébarbatif. La lourdeur de l'exposé, l'abus des divisions et des subdivisions, l'allure scolastique de la pensée fatiguent assez vite le lecteur. Le plan indiqué dans les premières lignes a l'inconvénient de ne pas éviter les redites et de mettre sur le même niveau des idées essentielles et d'autres plus banales. Tout ce que le P. Rigoleux a recueilli de son directeur, touchant la vie spirituelle, peut se réduire à sept principes : la vue de la fin, l'idée de la perfection, la pureté du coeur, la docilité à la conduite du saint esprit, le recueillement ou la vie intérieure, l'union avec Notre-Seigneur ou l'ordre ou les degrés de la vie spirituelle.

Mieux vaut suivre l'ordre adopté par l'abbé Brémond qui distingue dans la Doctrine ces quatre idées directrices :
1- la seconde conversion, le passage de l'honnête médiocrité à la perfection constitue un pas décisif, une véritable conversion,

2- l'apostolat ne peut être fructueux que si on l'exerce d'une manière pure et désintéressée, uniquement par amour pour le prochain et pour Dieu, si en outre il ne fait aucunement tort à l'accomplissement des devoirs purement personnels de vie intérieure qui sont plus impérieux que n'importe quels autres (critique de l'action),

3- le premier élément essentiel de la vie intérieure est la garde du coeur qui désigne l'effort de l'âme pour se purifier sans cesse, pour connaître plus clairement ses tendances et ses besoins et pour régler ses propres mouvements avec un soin presque minutieux,

4- le deuxième élément essentiel de la vie intérieure est la docilité au saint esprit qui rend l'âme fidèle aux inspirations de la grâce et lui permet de ne pas gaspiller les dons de Dieu.

Autour de chacune de ces idées, nous grouperons quelques textes choisis parmi les plus importants. Voici d'abord quelques passages détachés qui, de leur côté, ne sont pas sans intérêt.

I - Quelques textes importants

1) La vue de la fin

L'assujettissement aux créatures, qui consiste à les regarder et à en user comme si elles étaient notre fin, ne peut nous conduire qu'au dégoût et à la misère. La pensée de la mort nous apprendra à n'agir, à l'égard des créatures, qu'avec modération et, en nous aidant à renoncer à tout ce qui chez nous dérive de l'amour-propre, nous portera à chercher Dieu de tout notre coeur.

1- Dieu seul peut nous rendre heureux.

Nous avons dans notre coeur un vide que toutes les créatures ne sauraient remplir. Il ne peut être rempli que de Dieu qui est notre principe et notre fin. La possession de Dieu remplit ce vide et nous rend heureux. La privation de Dieu nous laisse dans ce vide et fait que nous sommes malheureux. Avant que Dieu remplisse ce vide, il nous met dans la voie de la foi, à condition que, si nous le regardons toujours comme notre dernière fin, usant des créatures avec modération et rapportant à son service l'usage que nous en faisons, contribuant fidèlement à la gloire qu'il veut tirer de tous les êtres créés, il se donnera à nous pour remplir notre vie et pour nous rendre heureux. Mais si nous manquons de fidélité, il nous laissera dans ce vide qui, n'étant point rempli, fera notre souveraine misère (p. 49).

2- Les créatures nous veulent tenir lieu de dernière fin et nous-mêmes les premiers, nous voulons être notre fin.

Une créature nous dit : Viens à moi, je te remplirai. Nous la croyons, elle nous trompe. Ensuite une autre, puis une autre nous tient le même langage et nous trompe de la même façon et tant que cette vie durera. Les créatures nous appellent de tous côtés et nous promettent de nous remplir mais toutes leurs promesses ne sont que des mensonges. Cependant nous sommes toujours prêts à nous laisser tromper. C'est comme si le lit de la mer étant vide, quelqu'un prenait de l'eau dans sa main pour la remplir. Ainsi nous ne sommes jamais contents car les créatures, quand nous nous attachons à elles, nous éloignent de Dieu et nous jettent dans l'élément de la peine, du trouble et de la misère qui sont des qualités aussi inséparables de la créature que la joie, la paix et la félicité sont inséparables de Dieu. (p. 50).

3- A l'heure de la mort,

nous reconnaitrons combien malheureusement nous nous serons laissés tromper et enchanter par les créatures. Nous nous étonnerons que, pour des choses si petites et si basses, nous en ayons bien voulu perdre de si grandes et si précieuses. La punition de cette folle conduite sera d'être privés pour un temps de la vue de Dieu sans laquelle rien ne peut contenter l'âme. Le désir qu'elle a de le voir et de le posséder est inconcevable, aussi bien que la peine que ce désir lui cause quand il n'est point satisfait. C'est pourquoi il faut nous résoudre à renoncer généreusement à tous les desseins que nous pourrions prendre nous-mêmes, à toutes les vues humaines, à tous les désirs et toutes les espérances des choses qui pourraient satisfaire l'amour-propre et généralement à tout ce qui nous serait un obstacle pour avancer la gloire de Dieu. C'est là ce qui s'appelle, dans les termes de l'écriture, marcher devant le Seigneur, avoir l'âme droite, marcher en la vérité, chercher Dieu de tout son coeur. Sans cela, nous ne serons jamais contents. (p. 52).

4- Pour établir en nous le royaume de Dieu, nous devons faire trois choses :

a) Il faut bannir de notre coeur toute autre domination que celle de Dieu et nous rendre intérieurement libres des affections qui nous assujettissent aux créatures. On veut d'ordinaire joindre ensemble le royaume de la grâce et celui du péché. On cherche des tempéraments pour accorder les lois de l'un avec celles de l'autre et l'amour-propre suggère pour cela mille inventions. De là vient que l'état commun des hommes est plein de troubles et fort divisé.

Personne, dit Jésus, ne peut servir deux maîtres. Dieu veut régner seul dans le coeur, il n'y peut souffrir de compagnon. Ainsi pour l'en rendre le seul paisible possesseur, il en faut chasser les tyrans qui lui en disputent la souveraineté, c'est-à-dire les objets qui, par une affection déréglée, y dominent à son préjudice. Le moyen de les reconnaître est d'observer à quoi nos pensées se portent ordinairement et quel est le ressort des quatre passions que nous ressentons le plus : la joie, la tristesse, le désir et la crainte. Quand nous l'aurons reconnu, nous nous appliquerons fortement à l'arracher et à le détruire par des inclinations contraires.

b) Après avoir secoué la domination des créatures, il faut nous lier à la conduite de Dieu par une étroite dépendance qui demande que nous nous abandonnions à lui sans réserve et sans souci de l'avenir, que nous hasardions nos affaires et nos intérêts entre les mains de Dieu, surtout en ce qui concerne l'obéissance, ne nous donnant aucun mouvement par nous-mêmes et nous laissant gouverner comme de petits enfants, que nous nous offrions libéralement à toutes les volontés futures de Dieu et que nous nous résignions pleinement aux présentes, acceptant tout de sa main, sans nous plaindre et sans nous permettre de désirer autre chose.

c) En tout cela, il faut procéder d'une manière intérieure et mener une vie, non seulement bonne mais vraiment intérieure, réglant tous les mouvements de notre coeur par l'instinct de Dieu, conduite qui comprend trois actes :

- consulter en toutes choses l'oracle intérieur et l'esprit divin, de peur que l'esprit humain ne le prévienne,
- accomplir avec fidélité ce qu'il ordonne; autrement il se retire et se cache,
- faire tout en la vue de Dieu, par hommage à son être souverain et avec son esprit.

Si on ne s'habitue pas à opérer ainsi, on n'agit que par des principes bas et immortifiés, même dans les actions les plus saintes, et on va toujours à soi-même, on se cherche et on se trouve en tout (p. 490-92).

2) Notre sanctification

La foi et l'espérance, l'humilité et l'amour des croix sont, pour notre sanctification, les vertus essentielles, celles dont peut-être nous manquons le plus.

1- C'est une grande misère que, dans la religion, quelques-uns et souvent la plupart ne se conduisent que par la raison humaine et par la prudence naturelle, ne se servant presque pas de la foi que pour ne point agir contre elle. Ils s'appliquent à perfectionner la raison et le bon sens sans se mettre en peine de croître en la foi. Ce qui est faire justement comme si quelqu'un, prenant soin de l'éducation de son esclave, négligeait celle de son fils (p. 72).

2- Une des choses en quoi nous déshonorons davantage Dieu est notre peu de confiance en lui. Ce défaut vient de ce que nous ne considérons pas assez ce qui nous a été donné dans l'incarnation et ce qu'un Dieu fait homme a fait pour les hommes. Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique et, puisqu'il n'a pas épargné son propre Fils et qu'il l'a livré à la mort pour nous tous, que ne nous donnera-t-il point après nous l'avoir donné ? Que le fils d'un roi voulût mourir pour expier le crime d'un vassal qu'il aimerait ou qu'un roi voulût donner la vie de son fils pour un favori, ce serait une miséricorde et une bonté admirables. Mais que ce

filis voulût mourir et que ce père voulût donner la vie de son fils pour leur unique et mortel ennemi, c'est un excès de miséricorde et de bonté qui ne se peut concevoir.

C'est cependant ce que Dieu a fait, donnant son Fils à la nature humaine son ennemie, non seulement pour la sauver, mais encore pour l'élever au trône de la divinité. C'est ce qu'a fait le Fils de Dieu qui, pouvant sauver les hommes par un de ses soupirs, a voulu leur mériter la grâce du salut par une vie aussi laborieuse et aussi pauvre que celle qu'il a menée, par une mort aussi cruelle et aussi honteuse que celle qu'il a soufferte.

3- Après cela, nous n'aurons pas de confiance en une telle miséricorde ?

Nous n'espérons pas qu'un rédempteur si plein de bonté, qui nous a rachetés au prix de son sang, nous délivrera de nos péchés et de nos imperfections ? La défiance déplaît extrêmement à Dieu, surtout dans les âmes qu'il a prévenues de grâces extraordinaires. Ce fut en punition d'une légère défiance que Moïse n'entra point dans la terre de promesse. Il mourut à la vue de cette terre tant de fois promise et si ardemment souhaitée mais il n'y entra pas et Dieu ne se laissa pas fléchir par aucune prière (p. 73).

Nous faisons tort à Dieu lorsque nous disons : quand serai-je détaché ? quand aurai-je le don d'oraison ? Comme si Dieu était pauvre ou avare de ses dons, comme s'il n'avait pas lui-même entrepris notre perfection. Suivons seulement ses volontés, coopérons à ses grâces, étudions-nous à la pureté de cœur et soyons sûrs qu'il ne nous manquera pas. Plusieurs n'arriveront jamais à une grande perfection parce qu'ils n'espèrent pas assez. Il faut avoir une grande et véritable espérance, fondée sur la miséricorde et la bonté infinie de Dieu, sur les mérites infinis de Jésus-Christ. C'est vous seul, Seigneur, qui êtes l'appui de mon espérance (p. 75).

Nous devons espérer et attendre de Dieu de grandes choses parce que les mérites de Notre-Seigneur sont à nous et que c'est honorer beaucoup Dieu que d'espérer beaucoup de lui. Plus nous espérons, plus nous l'honorons.

4- Saint Laurent Justinien dit que nous ne savons ce que c'est que l'humilité si nous ne l'avons dans le cœur. Il n'y a que ceux qui ont le cœur humble qui soient capables de la connaître. C'est pourquoi Notre-Seigneur a dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.

Les offices d'humilité et de charité sont les meilleurs parce que l'humilité conserve en nous la paix et les dons de Dieu et que la charité nous occupe vers le prochain. Soyons humbles, patients et mortifiés, unis à Dieu, il bénira nos travaux dont le succès dépend absolument de la bénédiction de Dieu sans laquelle tous nos talents et toutes nos industries ne sont rien (p. 77).

Dieu se retient toujours le domaine des dons qu'il nous fait. Il veut en avoir lui seul la gloire. Ce n'est pas pour notre propre excellence qu'il nous les a faits, c'est pour manifester la sienne. Nous n'en avons ni n'en devons avoir que le simple usage pour la gloire de Dieu seulement et non pour notre intérêt. Ce qui s'entend de toutes sortes de grâces, de dons et de privilèges, et même des biens et des talents naturels (p. 77).

Nous nous formons ordinairement une fausse idée de l'humilité, la concevant comme une chose qui nous ravale. Elle fait tout le contraire car, comme elle nous donne la vraie connaissance de nous-mêmes et qu'elle est la pure vérité, elle nous approche de Dieu et, par conséquent, elle nous apporte la vraie grandeur que nous cherchons en vain hors de Dieu (p. 78).

Nous ne devons jamais reprendre personne qu'auparavant nous ne nous soyons convaincus et que nous n'ayons reconnu devant Dieu que nous faisons encore plus mal et que nous sommes pires que celui que nous allons reprendre (p. 76).

Quelqu'un dira : je ne puis me persuader que je sois plus grand pécheur que les autres; si je romps une règle, j'en vois d'autres qui en rompent plusieurs et si je fais certaines fautes, j'en vois d'autres qui en font de plus grandes. La difficulté que nous trouvons à avoir cet humble sentiment de nous-mêmes vient de ce que nous ne sommes guère spirituels. Nous l'aurons quand nous serons plus avancés. Il y a, dans les arts et dans les sciences, des secrets qui ne sont connus que des maîtres. Ainsi dans la science de l'esprit qui est la plus excellente de toutes, étant purement surnaturelle, il y a des maximes dont la connaissance n'appartient qu'aux saints qui sont les docteurs en cette divine science. Un saint François d'Assise, un saint François de Borgia étaient d'excellents maîtres en humilité. Ils s'estimaient les plus grands pécheurs du monde, non point par manière de parler, mais sincèrement, du fond du cœur. Leur esprit était persuadé de ce qu'ils disaient de bouche (p. 79).

5- Comme Notre-Seigneur n'a fait la rédemption du monde que par sa croix, par sa mort et par l'effusion de son sang, et non par ses miracles ni par ses prédications, de même les ouvriers évangéliques ne font l'application de la grâce de la rédemption que par leurs croix et par les persécutions qu'ils souffrent, de sorte qu'on ne doit pas espérer grand prix de leurs emplois s'ils ne sont accompagnés de traverses, de calomnies, d'injures et de souffrances.

Quelques-uns croient faire des merveilles parce qu'ils font des sermons forts, bien composés, prononcés avec grâce, qu'ils ont la vogue et qu'ils sont bienvenus partout. Ils se trompent. Les moyens sur lesquels ils s'appuient ne sont pas ceux dont Dieu se sert pour faire de grandes choses. Il faut des croix pour procurer le salut du monde. C'est par la voie des croix que Dieu mène ceux qu'il emploie à sauver les âmes, les apôtres et les hommes apostoliques, un saint Xavier, un saint Ignace, un saint Vincent Ferrier, un saint Dominique.

Il ne faut pas considérer nos croix et nos afflictions comme des maux qui nous font souffrir ni comme des mortifications qui nous ravalent aux yeux du monde mais nous les devons regarder, à l'exemple de Notre-Seigneur, dans les desseins éternels de Dieu, dans les ordres de sa providence et dans les vues de son amour

envers nous, dans le coeur de Jésus-Christ qui les a choisies pour nous et qui nous les présente comme la matière des couronnes qu'il nous prépare et comme une épreuve de notre vertu et de notre fidélité à son service. Dans les commencements de la vie spirituelle, il ne faut pas encore demander à Dieu de souffrir. Il faut penser à bien purger sa conscience, s'adonner à la pureté du coeur, à la connaissance de son intérieur et au recueillement. De là, on monte à la paix de l'être puis à la communication avec Dieu, ensuite aux vertus infuses et aux dons du saint esprit. Alors Dieu inspire ses desseins et ses volontés et mène les uns par les travaux, comme saint François Xavier, d'autres par les souffrances, comme sainte Lidvine, par des traverses et des persécutions, comme saint Ignace. De même, nous ne devons faire aucun choix particulier, autrement nous serions toujours en trouble, n'ayant pas encore une vertu à l'épreuve des croix et ce serait entreprendre de porter un fardeau de géant sans en avoir la force. Mais quand nous entrerons, par l'appel de Dieu, dans des états laborieux, pénibles, humiliants, alors ni les travaux ne nous accableront, ni les persécutions ne nous troubleront et souvent même de grandes austérités ne ruineront pas notre santé (4,80-82).

3) Conseil pratique : évitons les conversations mauvaises

Prenons garde que notre conversation ne soit puéril, que nous ne nous traitions pas les uns les autres avec assez de gravité, de respect et d'honnêteté, que nous ne nous accoutumions à nous contredire les uns les autres et à nous excuser quand on nous blâme, que nous ne parlions trop et ne parlions pas des choses spirituelles, que nous ne nous épanchions trop au dehors et que, dans nos entretiens et nos récréations, nous ne nous remplissions l'esprit d'une infinité de choses qui ne servent qu'à nous dissiper et à nous troubler.

Il faudrait ne jamais sortir de notre recueillement, n'oublier jamais la présence de Dieu, parler peu et ne parler que de bonnes choses, déférer les uns aux autres et nous défaire de cet esprit de contradictions qui nous fait nous opposer aux sentiments d'autrui.

Notre conversation doit être honnête et civile, douce et agréable, tempérée, d'une gaieté et d'une gravité modestes, accommodante à l'humeur des autres, sans contredire ni pointiller, sans plaisanterie ni raillerie, sans légèreté ni flatterie, éloignée des compliments et des manières mondaines, accompagnée de prudence et de simplicité, pleine d'édification, animée de l'esprit de Dieu et assaisonnée de l'onction sainte que la grâce donne aux âmes qu'elle possède pleinement.

Dans la conversation et dans les visites, prenons garde que le coeur et l'esprit ne s'arrêtent aux choses extérieures et ne s'y bornent. Quoi que ce soit qui se présente à nos sens, il faut dire intérieurement : passe, passe, ce n'est pas là ce que je cherche; ce que je cherche, c'est l'union avec Dieu, c'est Dieu seul que je veux (3,169-71).

II - La seconde conversion

1) La seconde conversion est **une étape** qui apparaît nettement dans la vie des saints. Il arrive d'ordinaire deux conversions à la plupart des saints et aux religieux qui se rendent parfaits, l'une par laquelle ils se dévouent au service de Dieu et l'autre par laquelle ils se donnent entièrement à la perfection. Cela se remarque dans les apôtres quand Notre-Seigneur les appelle et quand il leur envoya le saint esprit, en sainte Thérèse et en son confesseur, le P. Alvarez, et en plusieurs autres. Cette seconde conversion n'arrive pas à tous les religieux et c'est par leur négligence. Le temps de cette conversion, à notre égard, est communément le troisième an de noviciat. Animons-nous donc maintenant d'un nouveau courage et ne nous épargnons point dans la voie du service de Dieu parce que, jamais, elle ne nous sera plus difficile qu'elle n'est à présent. Dans la suite, elle s'adoucirait peu à peu et les difficultés s'aplaniraient car, purifiant notre coeur de plus en plus, nous recevrons aussi des grâces en plus grande abondance (p. 113-14)

2) On ne saurait progresser vers la perfection si, de parti pris, on se contente de suivre les règles de la prudence humaine, si surtout on cède à la tentation de la recherche de soi dans les choses surnaturelles.

La cause pourquoi on arrive que fort tard ou qu'on n'arrive jamais à la perfection, c'est qu'on ne suit presque en tout que la nature et le sens humain. On ne se conduit que fort peu ou point du tout par le saint esprit dont le propre est d'éclairer, de diriger et d'échauffer. La plupart des religieux, même des bons et des vertueux, ne suivent, dans leur conduite particulière et dans celle des autres, que la raison et le bon sens, en quoi plusieurs d'entre eux excellent. Cette règle est bonne mais elle ne suffit pas pour la perfection chrétienne.

Ces personnes se conduisent d'ordinaire par le sentiment commun de ceux avec lesquels elles vivent et, comme ceux-ci sont imparfaits, bien que leur vie ne soit pas dérégulée, parce que le nombre des parfaits est fort petit, jamais elles n'arrivent aux sublimes voies de l'esprit, elles vivent comme le commun et leur manière de gouverner les autres est imparfaite.

Le saint esprit attend pendant quelque temps qu'ils entrent dans leur intérieur et que, remarquant les opérations de la grâce et celles de la nature, ils se disposent à suivre sa conduite. Mais s'ils abusent du temps et de la faveur qu'il leur offre, il les abandonne à la fin à eux-mêmes et les laisse dans cette obscurité et dans cette ignorance de leur intérieur, qu'ils ont affectée et dans laquelle ils vivent désormais parmi de grands dangers de leur salut (1,187-88).

Que les jugements de Dieu sont différents de ceux des hommes ! La sagesse divine est une folie au jugement des hommes et la sagesse humaine est une folie au jugement de Dieu. C'est à nous à voir auquel de ces deux jugements nous voulons conformer le nôtre. Il nous faut prendre l'un ou l'autre pour règle de nos actions. Si nous goûtons les louanges et les honneurs, nous sommes fous en cette matière-là et, autant nous prenons de goût à être estimés et honorés, autant avons-nous de folie. Au contraire, autant nous avons d'amour pour l'humiliation et pour la croix, autant avons-nous de sagesse. C'est un monstre que, même dans la religion, il se trouve des personnes qui ne goûtent que ce qui peut les rendre considérables aux yeux du monde, qui ne font tout ce qu'elles font pendant les vingt ou trente ans de la vie religieuse que pour avancer au but où elles aspirent, n'ont presque de joie ni de tristesse que par rapport à cela, ou du moins sont plus sensibles à cela qu'à toute autre chose. Tout le reste qui regarde Dieu et la perfection leur est insipide, elles n'y trouvent point de goût. Cet état est terrible et mériterait d'être déploré avec des larmes de sang car de quelle perfection ces religieux sont-ils capables ? Quel fruit peuvent-ils faire à l'égard du prochain ? Mais quelle confusion auront-ils à l'heure de la mort quand il leur sera montré que, pendant tout le cours de leur vie, ils n'auront cherché ni goûté que l'éclat de la vanité comme les mondains ? Que ces gens-là soient tristes, dites-leur un mot qui leur donne espérance de quelque agrandissement, bien que faux, vous les verrez incontinent changer de visage et leur coeur s'épanouira de joie comme à la nouvelle de quelque grand succès (p. 215-16).

3) Se convertir définitivement, "faire le pas", c'est prendre en vérité la résolution de travailler de toutes ses forces à son perfectionnement, c'est décider une fois pour toutes de se donner à Dieu sans réserve, totalement. C'est un grand avantage pour la perfection que de servir Dieu avec une âme libérale et un coeur plein et sans réserve. Si on compare la vie d'un tiède et celle d'un fervent, si on compte leurs bons et leurs mauvais jours, il se trouvera que le premier aura eu bien plus de mauvaises heures que le second. Considérons deux hommes. L'un, se donnant à Dieu dès le commencement, s'est proposé de ne rien épargner pour sa sanctification; l'autre marche à petits pas et n'a le courage de s'élever qu'au-dessus de la moitié des difficultés. Conférez la vie de l'un avec celle de l'autre, la vie entière et non pas seulement une partie, vous trouverez que le tiède aura eu bien plus de peine que le fervent. Il n'y a qu'affliction et malheur dans leurs voies, dit le Roi prophète parlant des lâches qui ne se donnent point à Dieu généreusement. Ils ne connaissent point le chemin de la paix. Ils ne sont contents qu'en apparence et dans la superficie et non pas au centre de l'âme où les fervents ont la paix qui, selon l'hébreu, signifie l'abondance de tout bien.

Au reste, c'est une lâche infidélité que de se contenter d'un peu de perfection que nous aurons acquise puisque nous sommes appelés à un état où nous pouvons tout espérer de Dieu si nous correspondons fidèlement à la grâce de notre vocation. Nous passons les années entières et souvent toute la vie à marchander si nous nous donnerons tout à Dieu. Nous ne pouvons nous résoudre à faire le sacrifice entier. Nous nous réservons beaucoup d'affections, de desseins, de désirs, d'espérances, de prétentions, dont nous ne voulons pas nous dépouiller pour nous mettre dans la parfaite nudité d'esprit qui nous dispose à être pleinement possédés de Dieu. Ce sont autant de liens par lesquels l'ennemi nous tient attachés pour nous empêcher d'avancer en la perfection. Nous reconnaitrons la tromperie à l'heure de la mort et nous verrons que nous nous serons laissés amuser par des bagatelles, comme des enfants.

Nous combattons contre Dieu des années entières et nous résistons aux mouvements de sa grâce qui nous poussent intérieurement à quitter une partie de nos misères en quittant les vains amusements qui nous arrêtent et en nous donnant à lui sans réserve et sans remise. Mais accablés de notre amour-propre, aveuglés de notre ignorance, retenus par de fausses craintes, nous n'osons pas franchir le pas et, de peur d'être misérables, nous demeurons toujours misérables, au lieu de nous donner pleinement à Dieu qui ne veut nous posséder que pour nous affranchir de nos misères. Il ne faut donc que renoncer une bonne fois à tous nos intérêts et à toutes nos satisfactions, à tous nos desseins et à toutes nos volontés, pour ne dépendre plus désormais que du bon plaisir de Dieu et nous résigner entièrement entre ses mains.

La perfection consiste dans les opérations produites par la grâce intérieure qui vient de Dieu seul et, comme Dieu est toujours prêt à opérer en l'âme selon ses desseins, tout ce que doit faire celui qui veut devenir parfait, c'est d'ôter les empêchements de l'opération divine. On les ôte en purifiant le fond de l'âme et les sentiments par lesquels on le cherche purement, à l'exclusion de tous les intérêts de la créature, étant persuadé que rien n'est considérable que Dieu seul, que rien n'est important que l'accomplissement de la volonté de Dieu, d'où résulte sa gloire et que tout le reste n'est rien.

4) La conversion

- Pour être en état de former des actes si purs, il faut ôter toutes les impuretés de l'être, rendre la volonté souple aux mouvements de l'esprit de Dieu, retrancher les désirs de nos propres commodités et de nos satisfactions naturelles. Il y a trois sortes d'impuretés notables : l'amour des choses de la terre, le désir d'être dans les bonnes grâces des hommes et les plaisirs du corps illicites ou excessifs.

- Pour acquérir la sainteté, trois choses sont requises :

1- en avoir une grande idée et un grand désir,

2- y apporter un grand soin qui ait trois conditions : qu'il soit fervent, continuel et unique,

3- avoir un grand courage pour résister aux oppositions qui se rencontrent dans la poursuite de son dessein.

Le fondement de la vie spirituelle consiste à concevoir une grande idée de Dieu et des choses divines et une fort basse idée de toutes les choses créées; ensuite, à régler sa vie selon ces deux idées.

- Trois sortes de dispositions sont nécessaires à celui qui aspire à la perfection :

1- une grande vigilance et une exacte application à toutes choses, tenant toujours les yeux ouverts à toutes les occasions de son avancement,

2- un grand courage pour surmonter toutes les difficultés et se vaincre soi-même quand il en est question,

3- une grande persévérance dans l'étude de la perfection, de sorte qu'on ne se relâche point, qu'on ne s'ennuie point et qu'on ne se lasse jamais de veiller et de travailler jusqu'à la fin (p. 460-61).

III - La critique de l'action

1) Une première condition, évidente, pour que notre action ait quelque valeur surnaturelle, est qu'elle soit **dépouillée de toute recherche d'amour-propre**.

Soyons bien persuadés que, dans nos fonctions, nous ne ferons de fruit qu'à proportion de notre union avec Dieu et de notre dégagement de tout intérêt propre. Un prédicateur quand il est bien suivi, un missionnaire quand il fait un grand fracas, un confesseur quand il voit son confessionnal entouré d'un grand nombre de pénitents, un directeur quand il a la vogue, un homme qui se donne tout aux bonnes oeuvres, tous se flattent de faire beaucoup de fruits et, à en juger selon les apparences, on le croirait. Le monde les loue, l'applaudissement les confirme dans la bonne opinion qu'ils ont de leur succès. Mais sont-ils unis à Dieu par l'oraison ? Sont-ils parfaitement dégagés d'eux-mêmes ? N'agissent-ils que par des vues divines ? Les vues humaines ne se mêlent-elles pas dans leurs desseins ? Qu'ils prennent garde de se tromper. On se trompe aisément dans cette matière. On cherche Dieu mais ne se cherche-t-on pas aussi soi-même ? On se propose la gloire de Dieu et le bien des âmes mais oublie-t-on sa propre gloire et ses petits intérêts ? On s'emploie aux oeuvres de zèle et de charité mais est-ce par un pur motif de zèle et de charité ? N'est-ce point parce qu'on y trouve sa satisfaction et parce qu'on n'aime ni l'oraison ni l'étude si on ne peut demeurer dans sa chambre ni souffrir le recueillement ?

Si nous examinons bien, peut-être trouverons-nous dans notre âme si peu d'union avec Dieu et dans les services que nous rendons au prochain tant de recherches d'amour-propre que nous aurons un sujet de nous défier que nous ne fassions pas aux autres tout le bien que nous imaginons et que nous ne nous fassions à nous-mêmes plus de mal que nous ne pensons. Pour travailler utilement au salut des autres, il faut avoir fait de grands progrès dans sa propre perfection. Jusqu'à ce qu'on ait acquis une vertu parfaite, on ne doit prendre que fort peu d'action au dehors (5,31).

2) Que peut valoir une activité extérieure qui n'a pas pour base **la vie d'oraison** ?

Comme il y a de certaines humeurs qui causent la mort au corps quand elles prédominent et sont en trop grande abondance, de même dans la vie religieuse, quand l'action l'emporte avec excès et qu'elle n'est pas tempérée par l'oraison et par le recueillement, elle étouffe infailliblement l'esprit. Cependant il se trouvera quelquefois des personnes qui, étant occupées des jours entiers et des années dans l'étude et dans le tracé des emplois extérieurs, auront de la peine à donner un quart d'heure par jour à la lecture spirituelle. Après cela, le moyen d'être des hommes intérieurs ? De là vient que nous ne faisons point de fruits, parce que nos fonctions ne sont point animées de l'esprit de Dieu sans lequel, avec tous nos talents, nous ne pouvons parvenir à la fin que nous prétendons et nous ne sommes que comme un airain sonnante et une cymbale retentissante. Un homme intérieur fera plus d'impression sur les coeurs par un seul mot animé de l'esprit de Dieu qu'un autre par un discours entier qui lui aura coûté beaucoup de travail et où il aura épuisé toute la force de son raisonnement ((6,316-19).

3) C'est la vie d'oraison qu'il faut développer, **le zèle** viendra ensuite de lui-même.

Nous devons tellement joindre l'action et la contemplation que nous ne donnions pas plus à celle-là qu'à celle-ci, tâchant d'exceller également en l'une et en l'autre. Autrement, si nous nous jetons tout au dehors et que nous donnions tout à l'action, nous demeurerons indubitablement dans les derniers degrés de la contemplation qui sont une oraison commune et les autres exercices de piété pratiqués d'une manière basse et imparfaite.

Il faut joindre ensemble l'action et la vie extérieure avec la contemplation et la vie intérieure de telle sorte que nous donnions à celle-là à proportion que nous aurons plus ou moins de celle-ci. Si nous avons beaucoup d'oraison, nous donnerons beaucoup à l'action. Si nous ne sommes que médiocrement avancés dans la vie intérieure, nous ne donnerons que médiocrement aux occupations de la vie extérieure. Si nous n'avons que fort peu d'intérieur, nous ne donnerons rien du tout à l'extérieur, à moins que l'obéissance n'ordonne le contraire; autrement, nous ne ferons rien pour les autres et nous nous perdrons nous-mêmes (p.314-15)). Cherchons donc Dieu en toutes choses et faisons armes de tout pour sa plus grande gloire. De la prospérité et de l'adversité, des consolations et de la sécheresse, de nos péchés même et de nos imperfections, tout sert à ceux qui savent chercher Dieu et trouver Dieu dans tout ce qui leur arrive.

4) Il y a encore une autre manière de **chercher Dieu**, laquelle est difficile à entendre si on n'en vient pas à la pratique. C'est de chercher, non pas seulement sa volonté et sa gloire, non pas seulement ses dons et ses grâces, ses consolations et le goût de la dévotion, mais le chercher lui-même, se reposer en lui seul et ne goûter que lui. Autrement, si on s'attache à ses grâces et aux douceurs sensibles, on s'expose à de grands dangers et on ne

parviendra jamais au but où on prétend. Quand c'est Dieu même qu'on cherche uniquement, on est au-dessus de toutes les choses créées et on ne considère les couronnes, les grandeurs de l'univers et mille mondes et tout ce qui n'est pas Dieu que comme un néant.

Notre plus grand soin et notre continuelle étude doivent être de chercher Dieu de cette manière et, jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé, nous ne devons sortir au dehors pour le service du prochain que faisant des coups d'essai. Il faut être comme des chiens de chasse qu'on tient encore en demi en laisse. Quand nous en serons venus à posséder Dieu, nous pourrons donner une plus grande liberté à notre zèle et alors nous ferons davantage en un jour que nous ne faisons auparavant en dix ans.

Quand une âme n'a plus d'affection que pour Dieu, qu'elle ne cherche que Dieu, qu'elle est unie à Dieu et ne goûte plus que lui, qu'elle ne trouve de repos qu'en lui seul, rien ne peut lui faire de la peine. Ainsi les saints étant persécutés des hommes et battus des démons, ils se moquaient de tout cela. Il n'y avait que l'extérieur qui sentait les coups, l'intérieur étant en paix. Notre école doit être de chercher Dieu et notre but de nous remplir de Dieu (4, 60-62). Nous y parviendrons après une entière purification de nos péchés. Cependant nous y devons tendre et nous servir pour cet effet de toutes les créatures comme de moyens, sans y attacher notre cœur.

5) Mais le P. Lallemand va encore plus loin. Non seulement l'action risque souvent d'être mauvaise par l'amour-propre que nous avons tendance à y mettre, non seulement il faut lui donner pour base une solide vie d'oraison, mais nous devons aller jusqu'à ne la considérer que **comme un à-côté**, l'unique essentiel étant la vie intérieure, la vie d'union à Dieu. comme le dit Brémond, "la pauvre Marthe n'a jamais été si fort malmenée. N'oublions pas que le P. Lallemand s'adresse à des Jésuites qui connaissent bien leur devise : Ad majorem Dei gloriam, qui sont "frémissements de zèle" et qui sauront bien comprendre qu'on ne leur conseille pas pour autant de laisser là toutes les œuvres de zèle et de s'abîmer dans un nirvana quiétiste".

Nous devons être semblables à l'aigle qui s'envole en l'air sitôt qu'il a pris sa proie. Ainsi faut-il vous retirer à l'oraison après nos fonctions envers le prochain et jamais ne nous ingérer en celles-ci, à moins que l'obéissance ne nous y applique (4,315).

6) **Imiter la vie intérieure de Dieu**

Nous devons imiter la vie intérieure de Dieu en ce qu'il a au-dedans de soi une vie infinie, tant par l'opération de l'entendement par laquelle il est le principe de la personne du Verbe, que par celle de la volonté par laquelle il est le principe du saint esprit. Ensuite de quoi, il agit au dehors selon son bon plaisir, par la production et par le gouvernement de l'univers sans que cette action extérieure cause aucune diminution ni aucun changement dans sa vie intérieure, de sorte que, pour le regard de celle-ci, il agit au dehors comme s'il n'agissait pas.

Voilà notre modèle ! Nous devons avoir, au-dedans de nous et pour nous-mêmes, une vie très parfaite par une continuelle application de notre entendement et de notre volonté à Dieu. Puis nous pourrons sortir au dehors pour le service du prochain sans préjudice de notre vie intérieure, ne nous donnant pas tout entier aux autres et ne nous appliquant aux fonctions extérieures que comme par manière de divertissement, pour ainsi dire, notre principale occupation sera toujours la vie intérieure. Saint Bernard disait au Pape Eugène : "Ne vous donnez pas tellement au prochain que vous ne soyez plus à vous; possédez-vous toujours; remplissez-vous vous-mêmes de grâces comme un bassin puis vous servirez à communiquer aux autres. Ne soyez pas comme un canal où l'eau passe sans qu'elle y demeure". Cet avis de saint Bernard devrait être la règle des ouvriers évangéliques mais ils font souvent tout le contraire. Ils se donnent tout au dehors, ils s'épuisent pour les autres et demeurent eux-mêmes à sec. Toute la moelle de leur âme, s'il est permis de parler ainsi, toute la force de leur esprit, passe dans leurs actions extérieures et il ne reste presque rien pour l'intérieur. D'où il s'ensuit que, s'ils n'y prennent garde, ils ont un juste sujet de craindre qu'au lieu d'être élevés dans le ciel selon l'excellence de leur vocation, ils ne soient du nombre de ceux qui auront été le plus longtemps détenus dans le purgatoire et qui ne seront placés que dans les derniers ordres de la gloire (Art. 2, p. 293-94).

IV - La vie intérieure

A) La garde du cœur

1) Notre-Seigneur, dans l'évangile, nous recommande de **veiller**. ce qui doit faire avant tout l'objet de cette vigilance, c'est la pureté de notre cœur. Si nous ne délaissions pas le "soin de notre intérieur, tout, dans notre vie et en particulier notre apostolat, gagnera en valeur religieuse.

Rien n'est si dangereux que de négliger le soin de son intérieur et ne se mettre pas en peine de connaître ce qui s'y passe. Cette négligence et cette ignorance donnent lieu à une infinité de péchés véniels qui nous disposent insensiblement à quelque péché mortel ou à de grandes tentations, d'où s'ensuivent des chutes funestes. Voilà où aboutit souvent cette vie tout extérieure de ceux d'entre nous qui sont toujours dans le tracas de l'action, abandonnant le soin de leur intérieur sous prétexte de zèle et de charité, parce qu'ils travaillent pour le service du prochain. Mais quand ils n'en viendraient pas à cette extrémité, il est toujours certain que, se jetant au dehors et n'ayant point d'attention à régler leur intérieur dans l'exercice de leurs fonctions, ils font des pertes infinies de grâces et de mérites. Leurs travaux ne produisent que fort peu de fruit, n'étant point animés de cette force et de cette vigueur qui vient de l'esprit intérieur, ni accompagnés des bénédictions que Dieu donne aux hommes

d'oraison et de recueillement. Ils ne font rien purement pour Dieu, ils se cherchent en tout et mêlent toujours secrètement leur propre intérêt avec la gloire de Dieu dans leurs meilleures entreprises.

On passe ainsi sa vie dans ce mélange de nature et de grâce sans faire quelquefois un seul pas pour avancer dans la perfection pendant des dix et vingt années, l'esprit aussi distrait, le coeur aussi dur, parmi tous les exercices de la piété chrétienne et de la vie religieuse, que si on n'avait point eu tous ces secours. Enfin la mort vient et alors on ouvre les yeux, on reconnaît son illusion et son aveuglement et on tremble à l'approche du redoutable tribunal de Dieu. Le moyen d'éviter tous ces malheurs, c'est de régler si bien notre intérieur et de veiller soigneusement à la garde de notre coeur, que nous ayons sujet de désirer plutôt que de craindre de paraître devant notre souverain juge. C'est cette vigilance que Notre-Seigneur nous recommande tant dans l'évangile quand il dit si souvent : vigilez, veillez. Notre Père directeur, dit le P. Rigoleuc, ne nous demande autre chose que cette continuelle attention sur notre intérieur (3,311-13).

2) Qu'on n'avance point dans **les voies de la perfection** si on ne s'abandonne à la vie intérieure.

La vie extérieure des religieux qui s'emploient au service du prochain est fort imparfaite et même dangereuse si elle n'est point accompagnée de la vie intérieure. Ceux qui sont dans ces sortes d'emplois de charité ou de zèle, s'ils n'y joignent les exercices du recueillement intérieur ne feront jamais aucun progrès notable dans la perfection.

1- Ils n'arriveront jamais à la perfection de la vie parfaite.

Ils en auront parfois quelques sentiments. Ils feront des choses qui paraîtront grandes aux yeux du monde. Ils prêcheront, ils travailleront dans les missions, ils passeront les mers et s'exposeront aux dangers de la mort et aux fatigues des longs voyages pour le salut du prochain. Mais avec tout cela ils n'avanceront jamais beaucoup dans la vie purgative. Les actions de vertu qu'ils feront feront partie de la grâce et partie de la nature. Ils n'en feront jamais de purement surnaturelles et, sous de spécieux prétextes, l'amour-propre leur fera toujours suivre leurs inclinations et faire leur volonté. Ils tomberont toujours dans leurs défauts et dans leurs imperfections ordinaires, seront en grand danger de se perdre car, comme ils s'occupent à toute autre chose qu'à connaître les dérèglements de leur coeur, ils ne songent point à le purger, si bien qu'il se remplit sans cesse de péchés et de misères qui affaiblissent peu à peu les forces de l'âme et viennent enfin à étouffer entièrement la dévotion et l'esprit de Dieu.

2- Ils n'arrivent jamais à la perfection de la vie illuminative qui consiste à reconnaître en toutes choses la volonté de Dieu car il n'y a que les hommes intérieurs qui la puissent connaître en tout. Mes supérieurs, mes règles, les devoirs de mon état peuvent bien me diriger pour le regard de l'extérieur et me marquer ce que Dieu veut que je fasse en tel temps et en tel lieu mais non pas m'enseigner la manière avec laquelle Dieu veut que je le fasse. Je sais par exemple que Dieu veut que je prie quand j'entends la cloche qui m'appelle à l'oraison selon ma règle mais la règle ne me déclare pas de quelle manière je dois me comporter dans mon oraison. Mon supérieur me dira bien à quoi Dieu veut que je m'applique mais il ne me dira pas comment je dois m'y appliquer.

Pour bien faire la volonté de Dieu, ce n'est pas assez de savoir que Dieu veut, par exemple, que je balaye présentement ma chambre, il faut que je sache encore de quelle pensée il veut que je m'occupe en faisant cette action extérieure d'humilité que ma règle me prescrit car Dieu veut régler l'intérieur de mes actions aussi bien que l'extérieur. Je dois accomplir la volonté de Dieu aussi bien pour la manière que pour la substance de l'action. Il en veut gouverner jusqu'aux moindres circonstances et sa providence s'étend à diriger toutes mes puissances et tous les mouvements de mon coeur. Sans cela, il y aura du vide dans mes actions, elles ne seront pas pleines de la volonté de Dieu. Je ne ferai ce qu'il veut de moi qu'en partie et à demi, le meilleur n'y sera pas qui est l'intérieur. Ainsi je ferai de grandes pertes de grâce et de gloire et des pertes irréparables, je serai cause que d'autres, dont je suis obligé de procurer le salut et la perfection, feront les mêmes pertes.

Où pourrai-je donc apprendre la volonté de Dieu pour le regard de la manière de bien faire les choses qu'il veut que je fasse ? C'est dans mon intérieur et au fond de mon coeur où Dieu fait luire sa grâce pour éclairer au-dedans de moi, m'y rendre attentif à Dieu et converser familièrement avec lui. Je marcherai dans sa lumière qui me fera voir ce qu'il désire de moi et les moyens de l'accomplir et la perfection intérieure qu'il veut que je pratique en cela.

3- Il est clair qu'ils n'arriveront jamais à la perfection de la vie unitive puisqu'elle consiste en l'union intérieure de l'âme avec Dieu.

Au reste, quiconque fait état de mener une vie intérieure et d'être solidement spirituel et homme d'oraison doit s'attendre qu'étant arrivé à un certain degré, on criera contre lui, qu'il aura des adversaires et d'autres traverses mais qu'à la fin Dieu lui donnera la paix et fera réussir le tout à son avantage et au progrès de son âme (1,296-99).

Jamais nous n'aurons de paix que nous ne soyons intérieurs et unis à Dieu. Le repos de l'esprit, la joie, le solide contentement, ne se trouvent que dans le monde intérieur, dans le royaume de Dieu que nous avons au-dedans de nous-mêmes. Plus nous y rentrerons avant, plus nous serons heureux. Sans cela, nous serons toujours dans le trouble et dans la peine, toujours mécontents, dans les plaintes et les murmures et, si quelque tentation, quelque rude épreuve nous survient, nous ne la surmonterons pas.

Saint Augustin dit que ceux qui n'ont pas leur intérieur bien réglé sont semblables à ces maris qui ont des femmes fâcheuses et de mauvaise humeur. Ceux-ci sortent du logis de bon matin et n'y retournent que le plus tard qu'ils peuvent parce qu'ils appréhendent la persécution domestique. De même ceux-là, n'ayant point la paix dans leur intérieur et n'y trouvant que des remords et des reproches de leur conscience, ils évitent tant qu'ils peuvent de rentrer en eux-mêmes.

Le plus grand malheur d'un homme de notre profession est d'être tout entier, et d'action et d'affection, dans la vie extérieure, n'en connaissant presque point d'autre car, comme cette vie est bornée, l'emploi qu'il souhaite et qu'il obtient ne peut échoir à un autre qui le désire également et voilà ce qui fait son mécontentement. Au lieu que, s'il ne s'attachait pas à une misérable petite portion de la vie extérieure, s'il se donnait solidement à l'intérieur qui est sans bornes, il y trouverait des espèces comme infinies de grâces, de vertus et de perfection où son âme serait pleinement rassasiée. Mais jamais personne ne s'adonnera à la vie intérieure dans la vieillesse s'il ne l'a fait dans sa jeunesse de manière que, si nous ne remportons pas de notre troisième noviciat une volonté inviolablement résolue de cultiver la vie intérieure à quelque prix que ce soit, nous retomberons dans notre premier état et fient novissima peiora prioribus.

Si dans nos emplois nous pratiquons l'extérieur de la vertu sans l'intérieur, nous sommes misérables, portant le poids du travail extérieur sans goûter l'onction et la douceur intérieures, ce qui fait que nous tombons souvent en des fautes notables au lieu que, par le moyen du recueillement et de l'oraison, nous ferons davantage dans nos fonctions avec moins de peine, d'ennui et de danger et avec plus de perfection pour nous, avec plus de profit pour le prochain et plus de gloire pour Dieu. C'est, ajoute le P. Rigoleuc dans son recueil, ce que notre Père directeur nous a présenté avec beaucoup de force et c'est un des points qu'il recommande le plus (3,304-07).

3) En quoi consiste la vie intérieure

- La vie intérieure consiste en deux sortes d'actes : dans les pensées et dans les affections. C'est en cela seulement que les âmes parfaites diffèrent des imparfaites et les bienheureux de ceux qui vivent encore sur la terre. Nos pensées, dit saint Bernard, doivent être dans la recherche de la vérité et nos affections dans la ferveur de la charité. De cette manière, l'esprit et le coeur étant appliqués à Dieu, étant pleinement possédés de Dieu, au milieu même des occupations extérieures, on ne perd point Dieu de vue et on est toujours dans l'exercice de son amour.

Les bons et les mauvais religieux ne diffèrent que par la qualité de leurs pensées, de leurs jugements et de leurs affections. C'est aussi en quoi consiste la différence des anges et des démons. C'est ce qui fait que les uns sont saints et bienheureux, les autres mauvais et malheureux. Ainsi nous devons veiller avec un soin extrême sur notre intérieur et apporter une continuelle attention à régler nos jugements selon la vérité et à subordonner nos affections à la charité.

- L'essence de la vie spirituelle et intérieure consiste en deux choses : d'un côté, dans les opérations de Dieu en l'âme, dans les lumières qui éclairent l'entendement, dans les inspirations qui touchent la volonté; de l'autre, en la coopération de l'âme aux lumières et aux mouvements de la grâce. Pour traiter avec Dieu et se disposer à recevoir de lui de plus fortes et de plus fréquentes communications, il faut avoir une grande pureté de coeur, une grande force d'esprit, une constante et inviolable fidélité à coopérer avec Dieu et à suivre le mouvement de son esprit, quelque part qu'il nous pousse.

- Une des occupations de la vie intérieure est d'examiner et de reconnaître trois sortes de choses dans notre intérieur, en particulier :

1- ce qui vient de notre fond, nos péchés, nos mauvaises habitudes, nos passions, nos inclinations, nos affections, nos désirs, nos pensées, nos jugements, nos sentiments,

2- ce qui vient du démon, ses tentations, ses suggestions, ses artifices, les illusions par lesquelles il tâche de nous séduire si nous n'y prenons garde,

3- ce qui vient de Dieu, ses lumières, ses inspirations, les mouvements de sa grâce, ses desseins à notre égard et les voies par où il veut nous conduire.

En tout cela, il faut voir de quelle manière nous nous comportons et régler notre conduite par l'esprit de Dieu. Il faut soigneusement observer à quoi le saint esprit nous porte le plus et en quoi nous lui résistons le plus. Au commencement de nos actions, demander la grâce de les bien faire et remarquer jusqu'aux moindres mouvements de notre coeur. Nous ne devons pas donner tout notre temps de recueillement à l'oraison et à la lecture, il en faut employer une partie à examiner la disposition de notre coeur, à reconnaître ce qui s'y passe et à discerner ce qui est de Dieu, ce qui est de la nature et ce qui est du démon, à nous conformer à la conduite du saint esprit et à nous affermir dans la détermination de tout faire et de tout souffrir pour Dieu (p. 290-93).

4) Imiter Notre-Seigneur en sa vie intérieure

Un des premiers traits de notre modèle, que nous devons exprimer en nous, c'est sa vie cachée, sa vie de retraite et de recueillement et surtout sa vie intérieure. Elle consistait en son application à Dieu, en ses vues, en sa connaissance, en son amour, en son zèle et en ses désirs, qui allaient à l'infini. On peut dire que tout ce qu'il a fait et ce qu'il a souffert au dehors n'est rien au prix de ce qui se passait au-dedans de lui-même.

Pour nous exciter à l'imiter en cela, nous devons supposer comme une chose très certaine que toute notre perfection dépend de la vie intérieure. Nous acquérons la perfection par la communication que Dieu nous fait de ses grâces et par notre fidèle coopération aux grâces que nous recevons de Dieu.

Or cette communication se fait particulièrement aux âmes qui ont une intime familiarité avec Dieu et, par conséquent, c'est par ce moyen de la vie intérieure que nous faisons les plus grands progrès dans la perfection, 1- parce que nous y exerçons les vertus les plus sublimes et les dons du saint esprit les plus excellents : la foi, l'espérance et la charité qui sont les vertus théologiques; la religion et la pénitence qui sont les vertus morales; la sagesse, l'intelligence et la science qui sont les dons du saint esprit les plus parfaits, 2- parce que, non seulement nous y traitons avec Dieu, mais Dieu y travaille avec nous et se fait connaître à nous, de sorte qu'ayant une plus parfaite connaissance de ses perfections et de ses vertus et en étant comme tout imbus, nous les pratiquons ensuite à l'égard du prochain. Un jour, Dieu vit voir à sainte Catherine de Sienne, dans une de ses oraisons, quelques effets de sa divine miséricorde envers une âme pécheresse, de quoi la sainte demeura toute ravie avec un merveilleux accroissement de zèle pour le salut des âmes, 3- parce qu'il nous donne quelquefois dans une oraison, par l'effusion de son esprit, plus de grâces et plus de secours que nous n'en acquerrons en plusieurs années dans les actions extérieures, même de zèle et de charité. Rien n'aide plus à notre avancement spirituel que ce que nous donnons de temps et d'application aux exercices de la vie intérieure (7 p. 406-08).

B) La pureté de coeur

Après nous avoir redit combien la pureté de coeur nous est nécessaire, le P. Lallemand nous explique en quoi elle consiste pratiquement.

Le premier moyen pour arriver à la perfection est la pureté de coeur. Par elle seule, un saint Paul ermite, une sainte Marie Égyptienne et tant d'autres saints solitaires; y sont parvenus. Après la pureté du coeur, suivent les préceptes et la doctrine spirituelle des livres, puis la direction et la fidèle coopération aux grâces. Voilà le grand chemin de la perfection ! Nous devons mettre tout notre soin à purifier notre coeur parce que c'est là qu'est la racine de tous nos maux.

1) En quoi consiste la pureté du coeur

Pour concevoir combien la pureté de coeur nous est nécessaire, il faudrait comprendre quelle est la corruption naturelle du coeur humain. Il y a en nous une malice infinie que nous ne voyons pas parce que nous n'entrons jamais sérieusement dans notre intérieur. Si nous le faisons, nous y trouverions une infinité de désirs et d'appétits déréglés d'honneur, de plaisir, de commodités, lesquels bouillonnent sans cesse dans notre coeur. Nous sommes si pleins d'idées fausses et de jugements erronés, d'affections déréglées, de passions et de malices, que nous aurions honte de nous-même si nous nous voyions tels que nous sommes. Imaginons un puits bourbeux duquel on tire incessamment de l'eau. Au commencement, ce qu'on en tire n'est quasiment que de la boue mais, à force de tirer, le puits se purifie, l'eau devient plus claire de sorte qu'à la fin, on en tire de l'eau fort belle et cristalline. De même, travaillant sans cesse à purger notre âme, le fond se découvre peu à peu et Dieu y manifeste sa présence par de puissants et merveilleux effets qu'il opère en l'âme et, par elle, pour le bien des autres. Quand le coeur est bien purgé, Dieu remplit l'âme et toutes ses puissances, la mémoire, l'entendement, la volonté, de sa sainte présence et de son amour. Ainsi la pureté de coeur conduit à l'union divine et on n'y arrive point ordinairement par d'autres voies.

2) Combien elle nous est nécessaire

La voie la plus courte et la plus sûre pour arriver à la perfection, c'est de nous étudier à la pureté de coeur, plutôt qu'à l'exercice des vertus, parce que Dieu est prêt à nous faire toutes sortes de grâces pourvu que nous n'y mettions point d'obstacles. Or c'est en purifiant notre coeur que nous retranchons ce qui empêche l'opération de Dieu. Les empêchements étant ôtés, il n'est pas concevable combien Dieu opère en l'âme d'admirables effets. Saint Ignace disait que les saints mêmes mettaient de grands obstacles aux grâces de Dieu.

Sans une grande abondance de grâces, nous ne ferons jamais d'excellentes actions de vertu et nous n'aurons cette abondance de grâces qu'après l'entière purgation de notre coeur. Quand nous serons parvenus à cette parfaite pureté de coeur, nous exercerons les vertus dont l'occasion nous sera présente et, pour le regard des autres dont nous n'aurons pas l'occasion, nous aurons l'esprit et, pour ainsi dire, l'essence, ce que Dieu recherche principalement car on peut faire quelque acte de vertu sans en posséder l'esprit et l'essence. Entre tous les exercices de la vie spirituelle, il n'y en a point à quoi le démon s'oppose le plus qu'à l'étude de la pureté du coeur. Il nous laissera faire quelques actes extérieurs de vertu, nous accuser en public de nos fautes, servir à la cuisine, aller aux hôpitaux et aux prisons, parce que nous nous contentons quelquefois en cela et que cela sert à nous flatter et à empêcher les remords intérieurs de la conscience. Mais il ne peut souffrir que nous jetions les yeux sur notre coeur, que nous examinions les désordres et que nous nous appliquions à les corriger. Notre coeur même ne fuit rien tant que cette recherche et cette cure qui lui fait voir et sentir ses misères. Toutes nos puissances sont infiniment déréglées et nous n'aimons point à en connaître les dérèglements parce que cette connaissance nous humilie.

3) L'ordre qu'il faut garder dans la pureté de coeur et les divers degrés de pureté

a) **L'ordre qu'il faut garder** dans la purgation du coeur est :

- de remarquer les péchés véniels et les corriger,
- observer les mouvements déréglés du coeur et y remédier,
- veiller sur ses pensées et les régler,
- reconnaître les inspirations de Dieu, ses desseins, ses volontés et s'animer à les accomplir.

Tout cela doit se faire doucement, y joignant la dévotion de Notre-Seigneur, laquelle comprend une haute connaissance de ses grandeurs, un profond respect pour sa personne et pour tout ce qui le touche, son amour et son imitation (p. 130).

b) **Les divers degrés de pureté**

Voici d'une manière tout à fait précise ce dont nous devons nous purifier.

1- **L'habitude du péché véniel**

Nous ne concevons le péché véniel que comme une parole légère, une pensée vaine, une action de peu de conséquence. C'est là une grande illusion puisqu'il est de foi que Dieu punit un péché véniel de peines surnaturelles fort longues et plus rudes que les plus horribles tourments de cette vie. D'où on infère qu'il faut que la malice du péché véniel soit incomparablement plus grande au jugement de Dieu qu'elle ne l'est dans l'idée des hommes.

Le péché véniel est un si grand mal qu'il oblige un Dieu d'une bonté infinie et qui eût voulu demeurer sur la croix pour l'amour des hommes jusqu'à la fin des siècles, de condamner une âme qu'il aime au plus grand de tous les supplices quand elle paraît devant son tribunal avec la souillure de ce péché car le plus grand tourment qu'on puisse imaginer pour une âme séparée de son corps, c'est d'être privée, pour jamais ou pour un temps, de la vue de Dieu. C'est ce que mérite le péché véniel qui n'a point été expié par la pénitence pendant cette vie.

Voilà de quelle manière nous le devons considérer !

Nous ne regardons maintenant nos péchés qu'en leur état physique qui nous charme ou dans leur être moral que nous ne concevons guère. Il faut les envisager dans leurs effets et considérer qu'ils empêchent notre union avec Dieu et qu'ils nous éloignent pour jamais de lui en cette vie si nous y persévérons. Il faut les voir comme opposés au bien de Dieu qui est sa gloire, à notre avancement spirituel et au cours de la providence qu'ils interrompent et qu'ils changent à notre égard.

Ce qui arrive aux séculiers à l'égard du péché mortel nous arrive à nous autres religieux au sujet du véniel. Dans les séculiers, la passion éteint la lumière de la foi et celle de la raison. L'affection dérégulée corrompt le jugement et ils tombent ensuite dans les plus grands désordres. Les Juifs avaient assez de lumière pour connaître que Jésus-Christ était Dieu. L'envie les aveugla et ils firent mourir le messie qu'ils attendaient. Socrate, Platon, Trajan pouvaient connaître, par la seule lumière naturelle, les crimes abominables auxquels ils s'abandonnaient. Leur passion brutale les aveugla. Rien n'est plus manifeste que l'obligation de restituer le bien d'autrui quand on l'a injustement usurpé. Cependant nous voyons tous les jours que l'avarice éteint toutes les lumières naturelles et surnaturelles qui montrent cette obligation. On ne restitue point et on ne le fera jamais. L'attache au bien a tellement corrompu le jugement qu'on n'a plus de lumière pour cela.

C'est ainsi que nous nous endurcissons dans l'habitude de quantité de péchés véniels. La vanité, la sensualité, l'attache à nos petites commodités étouffent en nous les lumières de la grâce qui font voir le mal qu'il y a dans ces sortes de fautes. Nous traitons de scrupuleux ceux qui, par une délicatesse de conscience, tiennent une autre conduite. Pour nous flatter dans notre aveuglement, nous pallions de mille beaux prétextes la passion qui nous aveugle. Nous nous forgeons une bonne intention et, après cela, nous passons par-dessus tous les mouvements de la grâce. La ruine des âmes vient de la multiplication des péchés véniels qui causent la diminution des lumières et des inspirations divines, des grâces et des consolations intérieures, de la ferveur et du courage pour résister aux attaques de l'ennemi. De là s'ensuit l'aveuglement, la faiblesse, les chutes fréquentes, l'habitude, l'insensibilité, parce que, l'affection étant gagnée, on pèche sans sentiment de son péché.

Quiconque n'a pas soin d'éviter les péchés véniels, quand il aurait les succès du monde les plus éclatants dans les emplois de zèle à l'égard du prochain, il est en danger de se perdre lui-même car il est impossible que, vivant de la sorte, il ne tombe quelquefois dans le péché mortel, même sans le connaître, mais il ne laisse pas d'être coupable des péchés qu'il commet dans cette ignorance parce qu'elle est comme affectée.

Ceux qui évitent soigneusement le péché véniel sentent ordinairement de la dévotion et ont en leur âme une certitude morale qu'ils sont en état de grâce. Au contraire, ceux qui se laissent aller à commettre sans scrupule les péchés véniels, ne sentent point l'onction de la solide piété et le saint esprit ne leur donne point l'assurance qu'ils soient en grâces. Dans nos chutes, d'abord que nous nous en apercevons, il faut adorer Dieu intérieurement, retourner à lui avec amour, lui demander pardon avec confiance, recommencer à bien faire sans jamais donner lieu à l'abattement et à l'inquiétude (p. 136-40).

2- **Les passions**

Les parfaits ont un tel empire sur leurs passions qu'ils les gouvernent comme ils veulent. Elles sont en eux en quelque manière comme elles étaient en Notre-Seigneur, en la sainte Vierge et en quelques saints, plutôt des "pro-passions" que de vraies passions, c'est-à-dire que ce sont des mouvements de l'esprit intérieur semblables à

ceux des passions mais soumis à la raison et qui ne s'excitent que par ses ordres et par l'impression de la grâce qui dirige la raison.

Les imparfaits sont tantôt dans la joie, tantôt dans la tristesse, selon que leurs passions sont dans le calme ou dans le trouble car la tristesse et l'inquiétude ne viennent que des affections qui, n'étant pas mortifiées, causent ces alternatives de paix et de trouble. Ceux qui aspirent à la perfection trouvent la tyrannie des passions insupportable et tâchent de s'en affranchir par une continuelle application à les mortifier. Mais les gens du monde qui sont dans un perpétuel esclavage ne soupirent pas même après leur liberté. Ils aiment leurs chaînes et, comme dit Job, ils trouvent leurs délices parmi les ronces et les épines qui les déchirent (p. 14).

Ainsi, dans les matières qui regardent la perfection, tous les désordres commencent par une passion et par une affection déréglée pour quelque objet. Elle débauche peu à peu l'entendement et celui-ci se laisse enfin tellement gagner qu'il ne porte plus de jugement qu'en faveur de la passion dont on est prévenu. On envisage quelque objet, un emploi par exemple qu'on trouve commode ou qui a de l'éclat, la passion s'excite, on aime, on désire cet emploi. D'abord l'entendement éclairé des lumières de la grâce résiste à ce désir et le condamne mais, la passion augmentant et les lumières de la grâce s'éteignant peu à peu, l'entendement ne fait plus de résistance. Il condescend aux inclinations déréglées de la volonté, il les approuve, il trouve des raisons pour les justifier et, corrompu par la volonté, il aide à son tour à la corrompre, lui proposant de fausses maximes pour autoriser son dérèglement (p. 143).

3- L'orgueil

Nous faisons en un jour plus de cent actes d'orgueil. Ce vice est, dans les religieux, d'une autre manière que dans les séculiers. Dans ceux-ci, l'objet et la matière de leur orgueil est la fortune et les biens extérieurs, en quoi ils désirent exceller. Dans les religieux, l'orgueil est comme dans les anges rebelles, ils s'attachent à leur excellence personnelle et aux biens intérieurs. C'est un grand mal et la source de tous les maux (p. 143-44). Si nous ne sommes extrêmement fidèles à la grâce, nous faisons tout, jusqu'aux actions les plus saintes, par un motif de propre excellence. Si nous disons la messe, si nous allons à l'oraison, si nous faisons notre lecture spirituelle ou quelque autre exercice, ce que nous envisageons en cela, c'est notre agrandissement spirituel. Ce motif est désordonné, ce que nous devons nous proposer, c'est de tendre à Dieu et de nous unir à lui par ces saints exercices. Ce dernier motif ne regarde que la gloire de Dieu, il est conforme à la volonté de Dieu, il est pur et désintéressé, il est agréable à Dieu (p. 146-47).

Dieu pèse les coeurs. Quelquefois il retire ses grâces parce qu'il voit combien nous avons d'orgueil. Il prévoit que, s'il nous donnait davantage de consolations et de lumières, s'il nous accordait de certaines faveurs, nous en deviendrions superbes. Nous sommes déjà sur le bord du précipice et, pour nous empêcher d'y tomber, il nous prive des grâces qui seraient l'occasion de notre chute. Ainsi refusa-t-il à saint Paul la délivrance de cette importune tentation d'impureté de peur que la vanité ne lui enflât le coeur. Ce n'est pas que saint Paul fût superbe mais Dieu voulait empêcher qu'il ne le devînt (p. 147-48).

Nous avons le coeur infiniment petit. Si Dieu nous donne la moindre consolation, une larme de dévotion, nous en prenons sujet de nous élever merveilleusement à nos yeux. Qu'est-ce pourtant que cela ? Ce n'est pas la millièème partie de ce que Dieu veut nous donner. Imaginons-nous un pauvre qui vient de recevoir un sou de la main d'un grand seigneur, il s'en va tout triomphant de joie sans attendre les largesses de ce seigneur qui veut lui jeter des poignées de pistoles. Voilà justement comme nous faisons ! (p. 148).

4- Le mépris des petites choses, le dédain de ce qui est travail obscur et pénible dans notre sanctification

Nous devons avoir un très grand soin des moindres mouvements de la vie de l'esprit puisque Dieu en fait plus de cas que de toutes les occupations et de toutes les actions de la vie naturelle. Avoir étouffé dans son coeur le mouvement d'une passion ou d'une inclination déréglée, avoir arraché de son âme une seule imperfection, c'est avoir plus gagné que si on avait acquis la possession de cent mille mondes pour une éternité. Quand nous n'aurions gagné autre chose en travaillant toute une journée comme des portefaix que de nous affranchir d'une pensée inutile, nous devrions nous estimer bien récompensés de notre peine (p. 149).

5- La délectation dans les biens spirituels

L'abnégation des commençants consiste à se retirer des occasions du péché, à mortifier ses passions, sa propre volonté et son jugement propre. L'abnégation de ceux qui ont déjà fait quelques progrès dans la vie spirituelle est de ne se point attacher aux dons de Dieu car, bien que nous confessons que nous tenons tout de Dieu, nous agissons néanmoins comme si nous avions de nous-mêmes les grâces qu'il nous donne par une pure miséricorde, comme si nous pouvions les retenir et que nous les possédassions de la manière que nous possédons les présents qui nous viennent de la libéralité des hommes, ce qui est faux.

Dieu, pour empêcher cette appropriation, retire parfois ses grâces et nous ôte cette facilité à pratiquer les vertus qu'il nous avait données. Il nous semblera que nous sommes redevenus superbes ou sensuels et nous en sentirons autant de difficultés à nous humilier et à nous mortifier que nous en sentions au commencement. Mais ce que Dieu en fait n'est que pour notre bien, il faut le laisser faire, il veut pour lors opérer lui-même et que nous apprenions à souffrir son opération (p. 155-56).

Nous nous approprions les bons sentiments que Dieu nous donne et nous nous y attachons par une sensualité spirituelle ou par une vanité secrète, nous les écrivons et nous les voudrions toujours avoir. Ce n'est pas mal fait

de les écrire brièvement pour en conserver la mémoire, dans le dessein de nous en servir à l'avenir mais de le faire par un esprit de propriété, c'est un abus dangereux. Nous sommes voyageurs, nous devons toujours marcher vers notre terre et ne pas nous arrêter à si peu de choses. Dieu nous garde bien d'autres faveurs, il est infiniment riche et infiniment libéral, il ne manque pas de nous départir ses dons à proportion que nous sommes fidèles à y coopérer. Servons-nous seulement de ceux qu'il nous fait tandis que nous les avons, puis passons outre comme un voyageur qui marche allégrement dans un beau chemin, ne s'y arrêtant pas davantage qu'en un autre, sous prétexte qu'il est beau. .

Ceux qui font sans cesse des réflexions sur la lumière et les sentiments de la grâce sont semblables à un voyageur qui, de temps en temps, ayant fait quelques pas, se tournerait pour voir le chemin qu'il a fait et s'amuserait à le considérer avec une vaine complaisance (p. 157-58). Considérons que les grâces que Dieu nous a faites sont les biens de Dieu et non pas les nôtres. La pauvreté se doit même pratiquer à l'égard de ces sortes de biens spirituels. Plus nous recevons les grâces de Dieu avec abnégation et avec pureté, plus elles seront fortes et abondantes (p. 158). Quand Dieu nous donne quelque lumière, dès là que nous l'avons reçue, elle opère incontinent l'effet que Dieu prétendait parce qu'il a disposé l'âme à ce que Dieu voulait, savoir à être capable de l'union divine à quoi tout aboutit. Il ne faut donc pas mettre, comme font quelques-uns, le but de toutes les lumières en l'action et en la pratique, de sorte que nous tenions pour vaines celles qui ne nous portent point à agir. Il suffit qu'elles disposent peu à peu notre âme à l'unir à Dieu qui est la fin même de toutes nos oeuvres (p. 158).

6- Les désirs immodérés et les illusions secrètes

Nous avons ordinairement de certaines choses qui gâtent tout notre intérieur. Ce sera quelque affection dérégulée, quelque dessein ou quelque désir d'un lieu, d'un emploi, d'une charge. Il faut nous étudier à une entière indifférence et protester que nous ne cherchons rien sinon de posséder Dieu en cette vie, autant que nous pouvons le posséder, et que tout le reste nous est indifférent (p. 151).

Il n'est pas possible d'être indifférent si, premièrement, on n'estime la vie intérieure et qu'on n'en ait assez de connaissance pour la préférer à toute occupation; secondement, si on ne méprise pas tout l'éclat des fonctions extérieures, tout le goût qu'on y trouve et tous les avantages qu'on s'y promet. Sans cela, on pourra bien avoir quelque sorte d'indifférence mais avec peine et contrainte. Elle ne sera pas constante parce qu'après tout, le coeur ne se peut passer d'aimer quelque chose. Mais si on aime et si on prise comme il faut la vie intérieure, on sera éternellement indifférent pour tous les emplois de la vie extérieure parce que celle-là, quand on la connaît, a incomparablement plus d'attraits et de délices que celle-ci. C'est de quoi il nous importe extrêmement de nous bien convaincre car, comme on ne persuade aux séculiers le mépris des richesses qu'en leur montrant qu'ils peuvent acquérir d'autres biens plus solides et plus durables, de même, nous ne mépriserons la satisfaction que nous pouvons nous promettre des emplois extérieurs que quand nous serons pareillement convaincus que nous en trouverons une bien plus solide dans le recueillement de la vie intérieure.

Sans le don d'oraison, nous n'aurons jamais une indifférence parfaite, universelle et constante. Nous pourrions bien avoir quelque indifférence pour de certaines choses et pour un temps mais elle ne serait pas entière ni paisible, elle serait toujours accompagnée de peine et combattue de beaucoup de répugnances (p. 153-54).

Il faut être tellement indifférent qu'on se porte plus volontiers aux choses pour lesquelles on ressent le plus d'aversion et qu'on les demande à Dieu et aux supérieurs. Quiconque ne peut pas encore en venir là, est bien éloigné de la vraie indifférence. Quelques-uns n'ont point de desseins mais ils ont de l'espérance d'un tel emploi, d'un tel bien. Il faut encore se défaire de cela pour être dans une parfaite indifférence. Nous devons vivre dans un grand abandonnement de nous-mêmes aux volontés de Dieu, aux ordres de sa providence et aux dispositions de l'obéissance, sacrifiant à Dieu toutes nos prétentions et toutes les espérances humaines que nous avons sans fin, surtout dans la jeunesse. Les jeunes gens vivent de l'espérance de l'avenir, les vieillards, du souvenir du passé. Considérons qu'il n'y a rien de plus vain que ces sortes d'espérances, qu'elles nous trompent ordinairement, que de cinquante à peine y en a-t-il trois qui réussissent, Dieu prenant plaisir à les confondre parce qu'elles sont autant d'usurpations sur ses droits. Enfin de procurer le succès, c'est sortir des voies de la providence et quitter la route que Dieu nous avait tracée de toute éternité (p. 154-55).

7- Les illusions secrètes

Il arrive souvent que, sentant quelque mouvement dérégulé qui s'excite dans notre coeur, nous ne voulons pas consentir au mal mais nous ne voulons pas aussi chasser fortement ce mauvais sentiment. Nous rejetons le mal qui paraîtrait aux yeux des hommes et nous souffrons le dérèglement intérieur que Dieu voit et qui lui déplaît. Nous avons par exemple un sentiment d'aigreur contre quelqu'un, nous ne voulons pas consentir à lui marquer ce sentiment mais nous souffrons que notre coeur s'en remplisse et nous ne nous en défaisons pas promptement. C'est là une de nos plus secrètes et dangereuses illusions.

Quand nous avons envie de quelque chose, mille raisons se présentent pour colorer notre passion. On se trompe lorsque, ayant formé quelque dessein par l'instinct de la nature, on cherche ensuite quelque raison du côté de la grâce pour appuyer ce dessein. Je vais voir monsieur un tel, aussi bien l'exhorterai-je à faire une retraite. Pour l'ordinaire, cet "aussi bien" vient d'un mauvais principe, c'est une invention de l'amour-propre, ingénieux à trouver de semblables raisons.

Il arrive parfois que Dieu nous donnant la lumière et l'inspiration de sa grâce pour nous corriger de quelque défaut à quoi nous sommes sujets, nous tournons notre imagination ailleurs, nous nous appliquons à quelque autre action de vertu et nous donnerons à Dieu le change pour éviter les reproches de notre conscience, pour nous exempter de la confusion que nous causerait la vue de notre défaut et pour nous tromper nous-mêmes agréablement, en nous persuadant que nous sommes vertueux. Cependant nous ne parviendrons jamais à cette sainte liberté, à cette étendue de coeur que nous recherchons si nous ne nous corrigeons pas des fautes que Dieu nous montre.

Quelquefois, nous ne prenons pas garde que, pensant aux meilleurs objets ou étant attachés aux plus saintes occupations, notre esprit n'en est pas tellement occupé qu'il ne pense en même temps à d'autres choses inutiles. C'est autant de notre vie qui se perd et qui devrait être donné à Dieu (p. 285-87).

8- Les pensées inutiles

Enfin les pensées inutiles elles-mêmes ne trouvent pas grâce devant le P. Lallemant. Travailler à les chasser est une dure mais excellente pratique qui vaut à la fois par l'effort qu'elle coûte et par les résultats qu'elle produit. La vraie pureté de l'âme a trois degrés :

- le premier, de ne rien faire où il y ait apparence de péché,
- le second, de n'attacher son affection à rien, ni de mauvais ni de bon, qui puisse empêcher l'entière liberté de coeur mais s'étudier au parfait dégagement de toutes les choses créées,
- le troisième, de ne faire aucune action inutile ni admettre aucune pensée vaine ou basse mais s'occuper toujours en ce qui est la gloire de Dieu. Voilà une excellente pratique qui peut subsister, même dans l'état de sécheresse et de peines intérieures, une ample matière de vertu et une belle preuve de fidélité au service de Dieu.

Une des choses qui retardent le plus les progrès qu'on pourrait faire dans la perfection, qui retient l'âme dans sa bassesse et de quoi on s'aperçoit le moins, c'est de se laisser aller à mille choses inutiles. Il faudrait éviter toutes les pertes de temps et ne rien faire ni rien penser qui ne fût à la gloire de Dieu. Faute de cela, on avance fort peu et on attache son coeur à mille objets qui l'inquiètent et le distraient dans l'oraison. Un des vrais efforts de la ferveur est de veiller sur soi et de ne rien faire d'inutile.

Jusqu'à présent, nous combattons aussi fort contre les premiers mouvements déréglés que contre les péchés, nous ne corrigerons jamais bien nos vices. Ce qui est cause qu'il y a si peu d'amendement en nous, c'est que nous croyons avoir la vertu, nonobstant que nous sentions les mouvements contraires, ne faisant pas réflexion que ces mouvements procèdent des principes du péché, que nous ne tâchons pas de détruire. Ainsi, nous demeurons lâches sous prétexte qu'on ne peut empêcher les premiers mouvements, au lieu de travailler tout de bon à en arracher la racine. Il ne se peut dire combien cette erreur et cette indulgence que nous avons pour nous-mêmes, nous font du tort (p. 465-66).

V - La conduite du saint esprit

1) Que la perfection et même le salut dépendent de la **docilité** à la grâce.

Les deux éléments de la vie spirituelle sont la purgation du coeur et le direction du saint esprit. Ce sont là les deux pôles de toute spiritualité. Par ces deux voies, on parvient à la perfection selon le degré de pureté qu'on a acquis et à proportion de la fidélité qu'on a eue à coopérer aux mouvements du saint esprit et à suivre sa conduite.

Toute notre perfection dépend de cette fidélité et on peut dire que l'abrégé de la vie spirituelle consiste à remarquer les voies et les mouvements de l'esprit de Dieu en notre âme et à fortifier notre volonté dans la résolution de les suivre, employant pour cet effet tous les exercices de l'oraison, la lecture, les sacrements, la pratique des vertus et des bonnes oeuvres.

Quelques-uns ont beaucoup de belles pratiques et font quantité d'actes extérieurs de vertu. Ils sont tout dans l'action matérielle de la vertu. Cela est bon pour les commençants mais il est d'une plus grande perfection de suivre l'attrait intérieur du saint esprit et de se conduire par son mouvement. Il est vrai que, dans cette dernière manière d'agir, il y a moins de satisfaction sensible mais il y a plus d'intérieur et plus de vertu.

Le but où nous devons aspirer, après que nous nous serons longtemps exercés dans la pureté du coeur, c'est d'être tellement possédés et gouvernés par le saint esprit que ce soit lui seul qui conduise toutes nos puissances et tous nos sens, et qui règle tous nos mouvements intérieurs et extérieurs, et que nous nous abandonnions nous-mêmes entièrement par un renoncement spirituel de nos volontés et de nos propres satisfactions. Ainsi nous ne vivons plus en nous-mêmes mais en Jésus-Christ par une fidèle correspondance aux opérations de son divin esprit et par un parfait assujettissement de toutes nos rebellions au pouvoir de sa grâce. Peu de personnes parviennent aux grâces que Dieu leur avait destinées ou, les ayant perdues, viennent ensuite à en réparer la perte. La plupart manquent de courage à se vaincre et de fidélité à bien ménager les dons de Dieu.

Quand nous entrons dans le chemin de la vertu, nous marchons au commencement dans l'obscurité mais, si nous suivons fidèlement et constamment la grâce, nous arriverons infailliblement à une grande lumière et pour nous et pour les autres. Nous voudrions être saints en un jour. Nous n'avons pas la patience d'attendre le cours ordinaire

de la grâce. Cela vient de notre orgueil et de notre lâcheté. Soyons seulement fidèles à coopérer aux grâces que Dieu nous présente et il ne manquera pas de nous conduire à l'accomplissement de ses desseins (p. 181-84). Notre plus grand mal est l'opposition que nous apportons aux desseins de Dieu et la résistance que nous faisons à ses inspirations car, ou nous ne voulons pas les écouter, ou, les ayant écoutés, nous les rejetons, ou, les ayant reçues, nous les affaiblissons et les souillons par mille imperfections d'attache, de complaisance en nous-mêmes et de notre propre satisfaction. Cependant le principal point de la vie spirituelle consiste tellement à se disposer à la grâce par la pureté de coeur que, de deux personnes qui se consacrent en même temps au service de Dieu, l'une se donne toute aux bonnes oeuvres, et l'autre s'applique entièrement à purifier son coeur et à retrancher ce qui s'oppose en lui à la grâce. Ce dernier arrivera deux fois plus tôt à la perfection que le premier. Ainsi notre plus grand soin doit être, non pas tant de lire les livres spirituels, que de donner beaucoup d'attention aux inspirations divines qui suffisent avec un peu de lecture et d'être extrêmement fidèles à correspondre aux grâces qui nous sont offertes.

Nous devons encore demander souvent à Dieu qu'il nous fasse réparer, avant la mort, toutes les pertes de grâces que nous avons faites et qu'il nous fasse arriver au comble de mérite où il nous voulait conduire selon sa première intention, que nous avons jusqu'ici frustrée par nos infidélités. Enfin qu'il nous pardonne les péchés d'autrui dont nous avons été cause et qu'il répare aussi dans les autres les pertes de grâces qu'ils ont faites par notre faute.

Il arrive quelquefois qu'ayant reçu de Dieu une bonne inspiration, que nous nous trouvons aussitôt attaqués par des répugnances, par des doutes, des perplexités et des difficultés qui viennent de notre fond corrompu et de nos passions contraires à l'inspiration divine. Si nous la recevons avec une entière soumission de coeur, elle nous remplirait de cette paix et de cette consolation que l'esprit de Dieu porte avec lui et qu'il communique aux âmes dans lesquelles il ne trouve point de résistance (p. 185-86). Les vertus morales dégénèrent en vices quand on les prend hors d'un certain point qui n'est pas toujours le même, la moindre circonstance de lieu, de temps, des personnes étant capables de le changer. C'est le saint esprit qui apprend à trouver infailliblement ce milieu et à s'y maintenir quand on l'a trouvé.

2) Voici en quoi consiste cette docilité et par quels **moyens** on peut s'efforcer de l'acquérir

Quand une âme s'est abandonnée à la conduite du saint esprit, il l'élève peu à peu et la gouverne. Au commencement, elle ne sait où elle va mais peu à peu la lumière intérieure l'éclaire et lui fait voir toutes ses actions et le gouvernement de Dieu en ses actions de sorte qu'elle n'a presque autre chose à faire que de laisser faire Dieu en elle et par elle, ce qu'il lui plaît. Ainsi elle s'avance merveilleusement.

Nous avons une figure de la conduite du saint esprit en celle que Dieu tint à l'égard des Israélites au sortir de l'Egypte, pendant leur voyage dans le désert, pour arriver à la terre de promission. Il leur donna, pour les conduire, le jour une colonne de nuée et la nuit, une colonne de feu. Ils suivaient le mouvement de cette colonne et s'arrêtaient quand elle s'arrêtait. Ils ne la devançaient point, ils la suivaient seulement et jamais ils ne s'écartaient d'elle. C'est ainsi que nous devons nous comporter à l'égard du saint esprit (p. 174-75).

Les principaux moyens d'arriver à cette direction du saint esprit sont les suivantes :

- 1- obéir fidèlement aux volontés de Dieu que nous connaissons déjà. Il y en a plusieurs que nous ne connaissons pas car nous sommes tout pleins d'ignorance mais Dieu ne nous demandera compte que des connaissances qu'il nous aura données. Faisons-en bon usage. Il nous en donnera de nouvelles. Accomplissons ce qu'il nous a déjà fait connaître de ses desseins et il nous manifestera ensuite les autres,
- 2- renouveler souvent le bon propos de suivre en toutes choses la volonté de Dieu et nous affermir en cette résolution autant qu'il est possible,
- 3- demander sans cesse cette lumière et cette force du saint esprit pour accomplir les volontés de Dieu, nous lier au saint esprit et nous tenir attachés à lui, comme saint Paul disait aux prêtres d'Ephèse : étant lié par le saint esprit, je m'en vais à Jérusalem. Surtout au changement des actions les plus importantes, demander à Dieu la lumière du saint esprit et lui protester sincèrement que nous ne désirons autre chose que de faire sa volonté. Après quoi, s'il ne nous donne point de nouvelles lumières, nous ferons auparavant ce que nous avons accoutumé de faire et ce qui nous semblera pour lors meilleur. C'est pour cela qu'au commencement des grandes affaires; comme à l'ouverture des chambres, des assemblées du clergé, des conciles, on demande l'assistance du saint esprit par des messes votives qu'on dit en son honneur.
- 4- remarquer exactement les divers mouvements de notre âme. Par cette diligence, nous viendrons peu à peu à reconnaître ce qui est de Dieu et ce qui n'en est pas. Ce qui vient de Dieu dans une âme soumise à la grâce est d'ordinaire paisible et tranquille. Ce qui vient du démon est violent et porte avec soi le trouble et l'anxiété (p. 175-76).

Quelques-uns se plaignent qu'ils n'ont point cette conduite du saint esprit et qu'ils ne la peuvent connaître. On leur répond

- que les lumières et les inspirations du saint esprit qui sont nécessaires pour faire le bien et pour éviter le mal ne leur manqueront jamais, principalement s'ils sont en état de grâce
- qu'étant tout au dehors comme ils sont et ne rentrant presque jamais en eux-mêmes, ne faisant leurs examens que fort superficiellement, ne regardant qu'à l'extérieur et aux faits qui paraissent aux yeux du monde sans en

rechercher les racines intérieures, les passions, les habitudes dominantes, sans examiner l'état et la disposition de l'âme et les mouvements du coeur, ce n'est pas merveille qu'ils ne connaissent point la conduite du saint esprit qui est toute intérieure. Comment la pourraient-ils connaître ? Ils ne connaissent même pas leurs péchés intérieurs qui sont leurs actes propres et qu'ils produisent librement.

Mais ils la connaîtront infailliblement s'ils veulent y apporter les dispositions requises :

1- qu'ils soient fidèles à suivre la lumière qui leur est donnée, elle ira toujours croissant,

2- qu'ils retranchent les péchés et les imperfections qui, comme autant de nuées, leur dérobent cette lumière, ils verront de jour en jour plus clair,

3- qu'ils ne souffrent point que leurs sens extérieurs s'égarent et se souillent par des sensualités, Dieu leur ouvrira les sens intérieurs,

4- qu'ils ne sortent jamais, s'il est possible, de leur intérieur ou qu'il y retournent au plus tôt et qu'ils soient attentifs à ce qui s'y passe, ils remarqueront les mouvements des différents esprits qui nous font agir,

5- qu'ils découvrent sincèrement tout le fond de leur coeur à leur supérieur ou à leur père spirituel. Une âme qui a cette candeur et cette simplicité ne manque guère d'être favorisée de la direction du saint esprit (p. 180-81).

3) **Nos bonnes inspirations** sont la parole même de Dieu à l'intérieur de notre âme. Nous devons recevoir chaque inspiration comme une parole de Dieu qui procède de sa sagesse, de sa miséricorde, de sa bonté infinie et qui peut opérer en nous de merveilleux effets, si nous n'y mettons point d'obstacles.

Considérons ce qu'une parole de Dieu a pu faire. Elle a créé le ciel et la terre et a tiré toutes les créatures du néant à la participation de l'être de Dieu dans l'état de la nature, parce qu'elle n'a point trouvé de résistance dans le néant. Elle opérerait en nous quelque chose de plus si nous ne lui résistions pas. Elle nous tirerait du néant moral à la participation surnaturelle de la sainteté de Dieu dans l'état de grâce. Pour un petit point d'honneur, pour un emploi qui satisfait notre vanité, pour un petit plaisir d'un moment, pour une bagatelle, nous empêchons ces grands effets de la parole de Dieu, de ses inspirations et des impressions de son esprit. Après cela, n'avouerez-vous pas que la sagesse a eu raison de dire que le nombre des fous est infini.

Si nous pouvions voir de quelle manière les inspirations de Dieu sont reçues en nos âmes, nous verrions qu'elles demeurent, pour ainsi dire, sur la surface sans entrer plus avant. L'opposition qu'elles trouvent en nous, les empêchent de faire leur impression. Ce qui vient de ce que nous ne nous donnons pas assez à l'esprit et que nous ne servons pas Dieu avec une parfaite plénitude de coeur. Ainsi afin que les grâces aient leur effet dans le coeur des pécheurs, il faut qu'elles y entrent avec bruit et avec violence parce qu'elles y rencontrent de grandes résistances mais elles pénètrent doucement dans les âmes qui sont possédées de Dieu, les remplissant de cette admirable paix qui accompagne toujours l'esprit de Dieu. Au contraire, les suggestions de l'ennemi ne font point d'impression dans les bonnes âmes parce qu'elles y trouvent des principes opposés qui prédominent.

L'un de nos plus grands malheurs est que nous sommes si sensuels et si charmés par les choses extérieures que nous n'estimons, nous n'admirons, nous ne goûtons que ce qui a de l'éclat et ce qui flatte nos sens. Néanmoins il est de la foi que la moindre inspiration de Dieu est une chose plus précieuse et plus excellente que tout le monde entier puisqu'elle est d'un ordre surnaturel et qu'elle a coûté le sang et la vie d'un Dieu.

Quelle stupidité ! Nous sommes insensibles aux inspirations de Dieu parce qu'elles sont spirituelles et infiniment élevées au-dessus des sens. Nous n'en faisons pas grand cas, nous préférons les talents naturels, les emplois éclatants, l'estime des hommes, nos petites commodités et nos satisfactions. Prodigieuse illusion dont cependant plusieurs ne se détournent qu'à l'heure de la mort !

Nous commettons deux grandes injustices à l'égard de Dieu :

1- en ce qu'à la vérité, nous avouons bien que nous avons besoin du saint esprit et de son secours mais nous lui ôtons la direction de notre âme et nous voulons ménager nous-mêmes ses grâces sans dépendre de sa sainte conduite dans leur usage et dans nos voies intérieures. Ce qui est usurper les droits du saint esprit et s'arroger son office car il n'appartient qu'à lui de conduire les âmes

2- en ce que le sommet de notre âme n'étant que pour Dieu, nous le remplissons de créatures à son préjudice. Au lieu de la dilater et de l'élargir à l'infini par la présence de Dieu, nous le rétrécissons extrêmement en l'occupant de quelques misérables petits objets de néant. Voilà ce qui nous empêche d'arriver à la perfection (P. 189-92).

4) **Le effets des dons du saint esprit**

Nous avons quatre sortes de lumières pour nous diriger en nos actions :

1- la raison qui est très faible et qui ne suffit pas toute seule pour nous conduire à notre fin. Quelques-uns la comparent aux feux-follets qui luisent la nuit un peu au-dessus de la terre et qui mènent les voyageurs droit aux rivières et aux précipices car, après tout, la raison humaine, si elle n'est éclairée de la foi, est bien basse et ne peut nous conduire qu'à notre perte,

2- la foi qui, nous attachant à la première vérité, nous donne une conduite sûre et qui n'est point sujette à l'erreur,

3- la prudence surnaturelle qui, ajoutée à la foi, nous fait choisir les moyens surnaturels les plus utiles pour arriver à la fin surnaturelle,

4- les dons du saint esprit qui, par des principes plus relevés, sans discours, sans perplexité, nous montrent ce qui est le meilleur, nous le faisant voir dans la lumière de Dieu avec plus ou moins d'évidence, selon le degré où nous le possédons.

On compare ceux qui se conduisent par les dons du saint esprit à un navire qui vogue à pleines voiles, le vent en poupe, et ceux qui se conduisent par les vertus et non encore par les dons à une chaloupe qu'on fait aller à force de rames, avec bien plus de travail et de bruit et bien plus lentement. Ces grandes conversions des princes et des rois qu'on admire sont les effets des dons du saint esprit. Dieu leur communique quelquefois des actes qui sont si puissants qu'ils les portent à quitter tout pour se consacrer à la croix. Il faut que ces grâces soient bien fortes pour rompre tout d'un coup tant d'attaches. Cela leur arrive particulièrement au temps de leurs disgrâces ou en d'autres occasions que la providence ménage en leur faveur.

C'est par les dons du saint esprit que les saints viennent enfin à s'affranchir de l'esclavage des créatures, l'abondante effusion de ces dons célestes effaçant dans l'esprit l'estime, le souvenir et l'idée des choses de la terre et bannissant du coeur leur affection et leur désir, de manière que les saints ne pensent quasi qu'à ce qu'ils veulent et autant qu'ils veulent. Ils ne sentent plus l'importunité des distractions ni les inquiétudes et les empressements qui les troublaient auparavant et toutes leurs puissances étant parfaitement réglées, ils jouissent d'une souveraine paix et de la liberté des enfants de Dieu.

Maintenant que nous ne sommes pas partagés si abondamment des dons du saint esprit, il nous faut travailler et suer dans la pratique de la vertu. Nous sommes semblables à ceux qui vont, à force d'avirons, contre vent et marée. Un jour viendra, s'il plaît à Dieu, qu'ayant reçu les dons du saint esprit, nous naviguerons à pleines voiles et le vent en poupe parce que c'est le saint esprit qui, par ses dons, dispose l'âme à se laisser aisément conduire par ses divines inspirations. Avec le secours de ces dons, les saints en viennent à ce point de perfection, de faire sans peine des choses à quoi nous n'oserions seulement penser, le saint esprit leur aplanissant toutes les difficultés et leur faisant vaincre tous les obstacles.

Il y a une grande différence de l'enfance à la raison, de la raison à la foi, d'une foi commune à celle qui est éclairée des dons du saint esprit et à la sublime contemplation. Il y a encore une plus grande différence entre les connaissances qu'on avait en cette vie et celles qu'on a dans l'état de la séparation du corps. Celles-ci diffèrent encore incomparablement plus de celles des âmes bienheureuses dans le ciel et des âmes damnées dans l'enfer. Dans l'enfance, nous ne connaissons ni Dieu ni l'immortalité de notre âme ni l'éternité des récompenses et des supplices. Par la raison, nous pouvons découvrir quelque chose de ces vérités. Par la foi, nous en avons une connaissance certaine. Par les dons du saint-esprit, nous les goûtons mais toujours avec obscurité. Dans l'état des âmes séparées, nous les verrons comme à découvert. Dans le ciel et dans l'enfer, nous en aurons une évidence claire, une pleine expérience pour jamais. A quoi nous amusons-nous et quel plaisir pouvons-nous prendre dans les choses de la terre ? (p. 199-202).

5) **Le démon** est l'ennemi acharné de notre avancement spirituel.

Sans cesse, il s'efforce de nous détourner de la docilité au saint esprit. Il n'est pas plus concevable combien le démon empêche notre avancement spirituel. Dans le commencement de cette année de retraite, il en a trompé quelques-uns par quelque peine, par quelque chagrin, par quelque scrupule ou par quelque mauvaise disposition. Quand il voit que les premières attaques lui ont réussi, il en vient à d'autres, nous tenant toujours dans quelque nouveau dessein, dans quelque désir ou quelque espérance, pour nous amuser et nous divertir des voies de Dieu et du soin de notre perfection. Pour cet effet, il se sert des occasions qui se présentent, du souvenir des choses passées, des nouvelles qu'on entend, des objets qui frappent les sens, de notre humeur et de nos passions, faisant jouer ces divers ressorts, tantôt l'un, tantôt l'autre, pour tenir notre esprit et notre coeur toujours occupés de quelque bagatelle, à quoi nous nous arrêtons, ou par des pensées ou des réflexions inutiles ou par de vains désirs ou de vaines craintes, ou par quelque autre mouvement d'une passion immortifiée. Au sortir d'ici, lorsque nous rentrerons dans les occupations des collèges, il nous fera rencontrer de pareilles ou plus grandes attaches, et de semblables ou plus dangereux obstacles. Si nous n'y prenons garde, il nous tiendra ainsi toute notre vie misérablement attachés à quelque chose hors de Dieu.

Cependant, la mort nous surprendra, nous mourrons comme nous aurons vécu, imparfaits, et l'ennemi aura ce qu'il prétend, qui est nous confondre devant le tribunal de Jésus-Christ. C'est ce qui n'arrive, hélas ! que trop souvent. Pour obvier à ce malheur, examinons-nous soigneusement et remarquons à quel objet nos pensées s'attachent le plus, ce qui occupe le plus notre coeur, quelles passions troublent davantage notre paix intérieure. Après l'avoir reconnu, retranchons cela promptement comme une invention manifeste de l'ennemi qui nous veut perdre. Voyons encore si le plus ardent de nos désirs et le plus grand de nos soins est de nous avancer dans la perfection de notre état. Si cela n'est pas, faisons tous nos efforts pour nous mettre dans cette sainte disposition (p. 278-80).

La conduite du démon à l'égard des commençants est ou d'empêcher le bien ou de le diminuer ou de le faire changer en un autre moindre ou seulement apparent ou préjudiciable ou qui soit au-dessus de leurs forces et trop élevé pour la disposition présente de leur âme. Son artifice à l'égard des âmes parfaites est de leur faire de la peine, ne leur donnant point de repos, afin que, les ayant lassées et fatiguées, il les divertisse à la fin, s'il est

possible, de leur application à Dieu, qu'il les attriste et leur abatte le coeur, qu'il les affaiblisse dans la pratique du bien et qu'il les porte au relâchement et à la tiédeur.

Il y a des personnes que le démon n'empêche point de faire beaucoup de bien parce que le bien qu'elles font lui sert pour les tromper. Les premières attaques sont pour faire tomber les âmes dans le péché mortel mais, s'il voit qu'il ne puisse réussir dans son dessein, il change de batterie et les porte à commettre plusieurs péchés véniels dans le bien qu'elles font. Par ce moyen, les ayant affaiblies, il n'a pas de peine à les jeter à la fin dans quelque offense mortelle.

Il arrive souvent que, quand le saint esprit nous donne quelque pensée, le diable nous l'ôte, nous faisant prendre le change et nous en suggérant une autre qui, bien qu'elle ne soit peut-être pas mauvaise, ne laisse pas de nous faire assez de mal puisqu'elle nous fait perdre ce bon mouvement et cette paix que nous causait la première pensée qui venait de Dieu. Ainsi nous devons nous tenir sur nos gardes pour nous affermir dans l'un et rejeter l'autre. Il nous importe extrêmement de veiller avec attention sur nos pensées et de bien les examiner dans leur commencement, dans leur progrès et dans leur fin (p. 280-83).

Tout ce qui ôte la paix et la tranquillité de l'intérieur vient de la part du démon. Dieu a joint ensemble la félicité et la sainteté. Ses grâces non seulement sanctifient l'âme mais encore la consolent et la remplissent de paix et de douceur. Les suggestions du diable font tout le contraire, ou d'abord ou du moins à la fin, et on reconnaît le serpent à sa queue, c'est-à-dire par les suites de son opération et par le terme où il mène. Toutes les propositions hypothétiques ou conditionnelles, qui ne sont propres qu'à causer du trouble, viennent du démon, comme par exemple : si Dieu m'abandonnait dans une telle occasion, que ferais-je ? Il ne faut point répondre à ces propositions ni nous arrêter à ces sortes de pensées que l'ennemi nous suggère pour nous ôter la confiance en Dieu et pour nous jeter dans l'inquiétude et dans le découragement. Confions-nous en Dieu qui est fidèle et qui ne manquera jamais à ceux qui, s'étant pleinement donnés à lui, ne cherchent qu'à lui plaire en toutes choses (p. 284-85).

VI - L'oraison

Voici enfin quelques réflexions et quelques conseils sur l'oraison !

1) Le don de la présence de Dieu

A la base de l'oraison doit être le sentiment ou plutôt le don de la présence de Dieu. Quand, après une longue étude de la pureté de coeur, Dieu vient à entrer dans une âme et à s'y montrer ouvertement par le don de sa sainte présence, qui est le commencement de ses dons surnaturels, l'âme se trouve si charmée de ce nouvel état qu'il lui semble qu'elle n'avait encore jamais connu ni aimé Dieu. Elle s'étonne de l'aveuglement et de la stupidité des hommes, elle condamne la paresse et la langueur où nous vivons communément, elle déplore les pertes qu'elle croit avoir faites par sa lâcheté, elle estime que la vie qu'elle a menée jusque-là ne mérite pas le nom de vie, qu'elle ne fait que commencer à vivre.

En vain nous efforçons-nous d'avoir la présence de Dieu si lui-même ne nous la donne. C'est un pur don de sa miséricorde. Mais quand nous l'avons reçue, par cette présence et en cette présence; nous voyons Dieu et la volonté de Dieu dans nos actions. Ainsi nous voyons en même temps la lumière et le corps qu'elle nous fait voir. Cette grâce est le fruit d'une grande pureté de coeur et conduit l'âme à une étroite union avec Dieu. Il nous la donne quand nous faisons de notre côté ce que nous pouvons et ce que nous devons faire.

Si nous étions pleinement possédés de Dieu, nous pourrions avoir une continuelle oraison. Il arrive quelquefois qu'une passion, qu'un ressentiment, une aigreur d'esprit, nous possède tellement que nous en sommes tout occupés des deux ou trois jours de suite, nous ne pensons presque qu'à cela. Il ne se passe point d'heures dans la journée que nous ne ressentions ce déplaisir et, quoiqu'il nous semble que nous y résistions, cependant si Dieu nous montrait la véritable disposition de notre coeur, nous verrions que nous nous ne voudrions pas être sans cette passion et que nous lui donnons quelque sorte de secret consentement. De même, si nous avions une tendre dévotion à Notre-Seigneur, au saint sacrement de l'autel, nous penserions à lui mille fois le jour. Si l'amour de Dieu possédait bien notre coeur, nous aurions sans cesse le souvenir de Dieu, nous n'aurions point de peine à nous tenir en sa présence. Tous les objets nous serviraient pour nous élever à Dieu et les moindres occasions échaufferaient notre ferveur (p. 422-24).

2) La vie d'oraison

Un homme d'oraison ne s'attache à rien car il n'estime ni les talents ni les emplois ni les honneurs ni l'amitié des personnes puissantes ni les autres avantages temporels. Il n'a d'estime ni d'amour que pour le trésor qu'il porte au-dedans de lui-même et que nulle force étrangère ne peut lui ravir. Au prix de ce trésor, il méprise tout le reste. Pourvu que ce seul bien lui demeure, il ne lui soucie point de perdre tout. C'est comme si quelqu'un qui se connaîtrait en pierreries en avait entre les mains une fausse qui passerait néanmoins communément pour vraie, il la donnerait de bon coeur à qui voudrait parce qu'il sait qu'elle n'est d'aucune valeur, quoiqu'elle soit fort estimée de ceux qui ne s'y connaissent pas et qui ne jugent que selon les apparences.

Quand on s'est parfaitement donné à Dieu par une vie d'oraison, on ne se met plus en peine ni des calomnies ni de tout ce qui peut arriver de plus fâcheux. On est comme ceux qui sont armés à l'épreuve du mousquet, qu'on

leur jette un peloton de neige, une pierre, une balle, le coup va bien jusqu'à eux mais il ne perce pas la cuirasse, il ne leur fait point de mal. De même, un homme d'oraison, lorsqu'il est attaqué par la médisance, il s'examine et, s'il se trouve coupable, il se confesse et satisfait à qui il appartient. S'il est innocent, il bénit Dieu d'avoir l'occasion de souffrir pour Jésus-Christ (p. 413-14).

3) L'union à Dieu

- La meilleure voie d'union à Dieu est une union habituelle par laquelle les principales puissances de l'âme demeurent constamment unies à Dieu en tout temps, en tout lieu, dans le tracis même des occupations extérieures et dans les affaires les plus pressées, sans qu'on en soit ni plus abstrait ni moins capable d'agir au dehors.

- La seconde sorte d'union avec Dieu n'est pas si parfaite ni si universelle ni si durable, c'est quand la volonté est unie à Dieu mais non pas toutes les autres puissances, de sorte que néanmoins l'imagination ne fait point de peine non plus que dans la première.

- La troisième est lorsque la volonté est unie à Dieu mais non pas de telle manière qu'elle n'en soit quelquefois divertie et troublée ou en danger de l'être par l'évagation et le libertinage des autres facultés. C'est ce qui nous arrive assez souvent à la messe où notre volonté est à la vérité unie à Dieu mais où cependant la légèreté de notre imagination, le bruit et les objets extérieurs qui frappent nos sens nous troublent.

Ceux qui, étant sujets à cette faiblesse, ne s'étant pas encore établis dans le recueillement intérieur, courent après leur imagination et leurs pensées vagabondes pour les arrêter, se fatiguent en vain et leur peine ne sert qu'à leur faire perdre le peu d'union qu'ils avaient avec Dieu et à remplir leur âme de trouble et d'empressement, qui est un dérèglement pire que le premier. Cet avis est de sainte Thérèse qui en avait fait l'expérience.

On remarque, à ce propos, qu'après la communion, s'efforcer de faire des actes pour s'entretenir avec Notre-Seigneur, ce n'est pas la meilleure manière d'actions de grâces. Plusieurs se donnent en cela bien de la peine et sans beaucoup de fruit. C'est alors le temps de jouir et non pas de chercher car, s'il est vrai que les actes de vertu n'ont point d'autre fin que de nous unir à Dieu, l'ayant une fois reçu en nous et possédant de la manière que nous le possédons dans le saint sacrement, que cherchons-nous davantage ? Cela n'empêche pas que nous lui devions représenter nos misères et nos besoins mais sans long discours. Le meilleur est de demeurer alors recueillis en sa présence et de le laisser agir en nous selon son bon plaisir, l'écouter, recevoir ce qu'il veut nous donner, tenant toujours l'esprit dans le respect et dans les autres devoirs du recueillement intérieur, sans lui permettre ses évagations ordinaires ni le laisser tomber dans l'inaction et la fausse quiétude des illuminés.

Il faudrait nous mettre dans la même disposition où sainte Thérèse dit qu'elle était. Cette grande sainte ne cherchant que Dieu en toutes choses et ne trouvant son repos qu'en Dieu, de sa présence et de sa jouissance, elle laissait tous les actes de vertu pour jouir de Dieu quand il lui faisait la faveur de se communiquer à elle. Il n'y a point en cela d'illusion car, que pouvons-nous avoir sans Dieu ? et, si nous l'avons, quelles vertus nous peuvent manquer ? C'est les avoir toutes éminemment d'une manière plus excellente que quand on les a formellement, comme on parle en théologie, puisqu'elle ne tendent qu'à nous unir à Dieu (p. 455-57).

6) Deux exemples de méditation

Pour terminer, citons deux méditations, l'une sur le mystère de l'incarnation et l'autre sur les raisons d'aimer Notre-Seigneur.

a) L'incarnation

Dieu a voulu honorer la nature humaine autant qu'il le pouvait faire, communiquant à un homme la personne divine de son Verbe et à une femme la maternité divine. Dieu ne peut faire rien de plus grand qu'un Homme-Dieu et qu'une mère de Dieu. Ces deux grands ouvrages bornent la toute-puissance de Dieu, chacun en son genre. C'est là le comble de la grandeur où Dieu peut élever ses créatures. La grâce et la gloire nous ennoblissent, l'humanité sainte de Jésus-Christ déifie la grâce et la gloire (^ 323-24).

Après l'incarnation, nous ne devons plus rien admirer. Il est dangereux de donner notre admiration aux créatures. Il n'y a qu'un Dieu incarné qui la mérite. Admirer quelque chose dans l'ordre de la nature, c'est marquer le peu de vertu qu'on a.

Nous avons peine à croire certaines grâces extraordinaires que nous lisons dans les vies des saints. Qui croit la faveur que Dieu a faite aux hommes en se faisant homme n'en doit trouver nulle autre incroyable ou surprenante. Toutes les communications que Dieu peut faire après celle-là ne sont rien. Dieu s'étant donné de la sorte aux hommes ne peut plus rien leur refuser. C'est pour leur donner tout le reste qu'il s'est donné lui-même dans l'incarnation. Nous n'avons seulement qu'à nous disposer par la pureté de cœur, comme fit la sainte Vierge. Tout ce qui est en Notre-Seigneur Jésus-Christ nous appartient d'une façon très particulière. Sa sainte âme n'a été créée que pour l'amour de nous. Son corps sacré n'a été formé que pour nous. Son humanité n'a été unie à la personne divine du Verbe que pour les hommes (p. 325-26).

b) Les raisons d'aimer Notre-Seigneur

Toutes les raisons imaginables nous portent à aimer et à honorer la sainte humanité de Jésus-Christ, autant que nous en sommes capables.

1- Cet homme qui est uni à la personne du Verbe est le Fils de Dieu et surpasse d'autant plus les anges en excellence que le nom qu'il a reçu est différent du leur car qui est l'ange à qui Dieu ait jamais dit : Vous êtes

mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui... , asseyez-vous à ma droite ? Il doit donc être honoré du même honneur qui se rend à Dieu. Le culte de Dieu et celui de l'Homme-Dieu ne sont point deux cultes différents, ce n'est qu'un même. Aussi, depuis que le Fils de Dieu s'est incarné, l'église joint partout au culte de Dieu celui de l'Homme-Dieu. Saint Paul met presque toujours ensemble dans ses épîtres, Dieu et Jésus-Christ, Dieu le Père et le Seigneur Jésus. Saint Ignace dit sans cesse dans nos Constitutions : Dieu et Notre-Seigneur.

2- Il a demandé à Dieu notre Père d'être honoré : Mon Père, l'heure est venue, glorifiez votre fils afin que votre fils vous glorifie. Sa requête a été exaucée. Dieu lui a promis le respect et les adorations des peuples. C'est à nous d'accomplir cette promesse de Dieu le Père. Elle dépend de nous en son exécution.

3- Dieu le Père l'a lui-même honoré le premier, avant sa venue au monde, par les cérémonies de l'ancienne loi instituée pour représenter les mystères de l'Homme-Dieu. Pendant sa vie mortelle, par l'éclat de ses miracles et par les preuves incontestables de sa divinité, après sa mort, par la manifestation de sa gloire dans tout l'univers, par la prédication de l'évangile et par la fondation de son église, par le sang des martyrs répandu pour la confession de sa foi, par les plus grands et les plus saints personnages de la loi nouvelle qui tous sont les images des grandeurs et de la sainteté du fils de Dieu, comme ceux de l'ancienne loi en avaient été les figures.

4- Dieu veut que nous l'honorions. C'est pour cela qu'il lui a mis entre les mains son pouvoir et tous ses droits, qu'il l'a établi chef des anges, médiateur et sauveur des hommes, juge des vivants et des morts, qu'il a rendu notre salut dépendant de lui et qu'il l'a fait arbitre de notre sort pour une éternité. Quand Dieu eut créé les anges, il leur manifesta le dessein de l'incarnation et leur proposa l'Homme-Dieu à adorer, voulant que leur éternelle félicité fût dépendante de lui. La gloire des bons anges est la récompense des hommages qu'ils rendirent au Verbe incarné. La damnation des mauvais anges est le châtiment du refus qu'ils firent d'adorer un Dieu fait homme.

Tout est à vous, dit saint Paul aux Corinthiens, et vous êtes à Jésus-Christ et Jésus-Christ est à Dieu. Voilà l'ordre du service et de la gloire que Dieu veut tirer des créatures pour être dignement servi et glorifié. Il veut que son fils le serve, l'honore, que les hommes servent et honorent son fils, que tout l'univers s'emploie au service des hommes. Le fils de Dieu rend à son Père un honneur éternel et infini. Toutes les créatures de l'univers nous rendent sans cesse une infinité de services et se consomment à nos usages. Voilà le modèle et la mesure de ce que nous devons faire pour Notre-Seigneur. Nous devons l'honorer à proportion comme il honore Dieu. Nous devons le servir comme toutes les créatures nous servent et nous devons nous consumer dans son service comme elles se consomment dans le nôtre.

5- Dieu ne nous aide qu'en Jésus-Christ et, s'il nous regarde hors de son fils, comme il ne voit en nous que des péchés, il ne nous prépare que des supplices.

6- Jésus-Christ est la porte et la voie pour aller à Dieu. Plus nous nous attachons à lui, plus nous avançons dans la voie de la perfection. Le premier des martyrs, voyant les cieus ouverts et Jésus-Christ qui était debout à la droite de Dieu, s'adresse au fils de Dieu et non pas au Père, parce que le fils de Dieu est la voie et l'unique voie pour aller au Père.

Ainsi nous ne parviendrons jamais à une grande perfection sans une grande dévotion à Notre-Seigneur parce que Dieu a résolu, par un décret éternel, que personne n'entrerait dans ses grandeurs que par Jésus-Christ qui en est la porte. Mais quand une âme s'est bien exercée dans l'amour et dans l'imitation du Verbe incarné, Dieu l'attire aux degrés les plus éminents des vertus et des communications divines. Quand il a une fois pris possession de l'intérieur et qu'il y a établi sa demeure, de là, il gouverne tout, l'homme intérieur et extérieur, l'esprit, le coeur, l'imagination, l'appétit, les yeux, la langue, tous les sens. Plus Jésus-Christ est au-dedans, plus il paraît au dehors, l'extérieur se revêtant des perfections de l'intérieur ou plutôt la grâce intérieure rejaillissant jusque sur le corps, de même, à proportion, que dans le mystère de la transfiguration, la gloire de l'âme bienheureuse rejaillit sur le corps d'une manière sensible et merveilleuse.

7- Tout le bien que nous faisons, c'est Jésus-Christ qui le fait en nous. On peut dire qu'il a fait, en quelque façon, toutes les bonnes oeuvres des saints puisqu'il leur en a donné la pensée, qu'il l'a eue le premier et qu'il l'a eue pour eux, qu'il ne les ont entreprises que par le mouvement de son esprit et qu'ils ne les ont exécutées que par le secours de la grâce. Ainsi, quand on fait la fête de quelque saint, on fait la fête de Jésus-Christ qui est l'auteur de toute la sainteté des saints.

Enfin nous sommes chrétiens et notre profession est d'adorer Jésus-Christ, de lui dévouer nos respects, notre amour et notre obéissance. Que celui qui n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ soit anathème !

Introduction

Les pages qui suivent ne visent immédiatement à sauver aucune orthodoxie, ni scientifique ni religieuse. Elles cherchent simplement à exprimer, en toute sincérité, une vue particulière du monde. De nos jours, beaucoup de croyants, faute de renouveler leurs anxiétés au contact du réel, laissent un voile de solutions conventionnelles s'étendre sur les mystères de la vie. Et les savants, perdus dans des recherches de détail ou engagés sur un faux

matérialisme, ne semblent pas voir comment se pose, en vertu même de leurs conquêtes, devant nos activités, la question fondamentale de l'avenir. Noyés dans les mots qu'ils ont créés, les hommes risquent de perdre de vue le problème, au point de ne plus saisir le sens de ce que découvrent leurs propres expériences.

Appuyés sur ce que m'ont appris, depuis 50 ans, la religion et la science, j'ai cherché ici à émerger. J'ai voulu sortir du brouillard pour trouver la vue des choses elles-mêmes et voici ce que j'ai cru apercevoir, seul en face du monde.

I - Esprit ou matière ?

Ce que j'ai vu d'abord, c'est que l'homme seul peut servir à l'homme pour déchiffrer le monde. Jusqu'ici, l'homme, dans ce qu'il a de vraiment essentiel, a été laissé en dehors de toutes les constructions scientifiques de la nature. Aux yeux des uns, sa valeur "spirituelle" est trop haute pour qu'il soit possible de l'intégrer, sans une sorte de sacrilège, dans un processus général de l'histoire. Aux yeux des autres, sa faculté de choisir et d'abstraire est trop éloignée des déterminismes matériels pour qu'il soit possible ni même utile de l'associer aux éléments dont se bâtit la physique. Dans les deux cas, par excès d'admiration ou par défaut d'estime, l'homme reste flottant au-dessus ou rejeté en marge de l'univers, déraciné ou accessoire. Celui qui fait la science reste en dehors des objets de la science. Ceci est la source de toutes nos difficultés intellectuelles et morales présentes. Nous ne comprendrons jamais ni l'homme ni la nature si, conformément à ce que nous crient les faits, nous ne replongeons pas complètement, mais sans le détruire, l'un au cœur de l'autre. Il faut faire ce geste. Il faut accepter ce que la science nous dit, à savoir que l'homme est né de la terre mais, plus logique que les savants qui nous parlent, il nous faut aller jusqu'au bout de la leçon, c'est-à-dire accepter que l'homme soit né tout entier du monde, non pas seulement ses os et sa chair, mais son incroyable pouvoir de penser. Considérons-le, sans le minimiser, comme un phénomène. C'est, ipso facto, la face de l'univers qui va se trouver changée.

La vie est une propriété du cosmos

Le point de départ de cette métamorphose, c'est que la vie, manifestée dans l'homme, se découvre comme une propriété "sui generis" du cosmos. Dans l'histoire de la physique, il se produit, de temps à autre, la découverte de phénomènes caractéristiques où, sous une anomalie apparente, se révèle une propriété fondamentale des choses, telle l'activité du radium, telle l'impuissance des expériences à déceler un mouvement du globe à travers l'éther. La plus grande faute qu'aurait pu faire la science en face de ces faits eût été de les rejeter dans le domaine des bizarreries gênantes. Nous ignorions alors l'immense domaine des radiations et les perspectives de la relativité. L'homme pensant, généralement regardé comme une irrégularité de l'univers, est précisément un de ces phénomènes privilégiés où se révèle à notre observation, avec un degré d'intensité qui le rend immédiatement saisissable, un des aspects les plus généreux du cosmos. Jusqu'à l'homme, la vie, malgré les propriétés singulières de ses constituants et de son évolution générale, pouvait à l'extrême rigueur être refoulée dans un compartiment obscur de la chimie. En la limitant, fort artificiellement du reste, à ses termes les plus inférieurs ou les plus mécanisés, c'est-à-dire à des formes à peine émergées ou en voie de ré-immersion dans la matière, la biologie pouvait essayer de la réduire en tactismes et en tropismes. Dans l'homme, quelque chose de nouveau éclate irrésistiblement que, jusqu'à lui, la science ne pouvait comprimer qu'à force de violence. Au niveau humain, l'hésitation n'est plus permise, il faut nous décider, en vertu même des perspectives générales de l'évolution, à faire dans la physique de l'univers une place spéciale aux puissances de conscience, de spontanéité, d'improbabilité, que représente la vie. Il le faut, autrement l'homme demeure inexplicable, mis au ban d'un cosmos dont il fait évidemment partie.

La vie occupe une position centrale

Mais alors, et ceci est le deuxième pas vers la lumière, cette place, sitôt qu'on essaie de la déterminer, se découvre comme inévitablement immense et fondamentale. La vie en effet n'est pas une propriété partielle, limitée, de la matière, analogue à un effet vibratoire ou moléculaire quelconque, elle est plutôt une sorte d'inverse de tout ce qui nous sert habituellement à définir la matière. La vie ensuite n'est pas une relation fixe et statique entre éléments du monde, elle apparaît clairement au contraire comme la trace d'un processus universel, la vie terrestre étant fonction de l'évolution sidérale du globe, fonction elle-même de l'évolution cosmique totale. D'où le dilemme : ou bien la vie, consommée par la pensée, n'est qu'une illusion dans le monde, ou bien, si peu de réalité physique qu'on lui accorde, elle tend à y occuper une position universelle, centrale, exigeante. Telle est la situation scientifique vraie.

A ce degré d'envahissement, une seule réalité, dans la mesure où celle-ci existe réellement, demeure en face de la vie et peut se mesurer avec elle en grandeur et universalité, c'est l'**entropie**, cette mystérieuse involution du monde qui tend à reployer, un peu plus à chaque instant, sur elle-même, dans le plural inorganisé et le plus probable, la nappe de l'énergie cosmique. Alors, devant notre esprit qui cherche, entre vie (pensée) et entropie (matière) se livre le duel final pour la domination de l'univers. Vie et entropie sont-elles les deux faces inverses mais équivalentes d'une même réalité fondamentale en éternel balancement ? Ou bien l'une des deux, tout au fond, a-t-elle le privilège d'être plus primitive et plus durable que l'autre par nature ?

Plus loin, par l'étude critique des conditions de l'activité humaine, nous montrerons que l'univers, sous peine d'être contradictoire en lui-même, paraît exiger que la vie ait une garantie d'avenir illimité, c'est-à-dire échappe à une domination complète d'elle-même par des forces de retour en arrière. La vie ne serait pas vivable si elle n'avait conscience d'être, au moins partiellement, irréversible et donc supérieure aux attractions inverses de l'entropie.

La matière est incapable d'engendrer le monde

Ici, une autre considération, tirée des lois non de l'action mais de la pensée humaine (fille du monde), va suffire à fixer, en première approximation, notre choix. Instinctivement, dans leurs tentatives de construction intellectuelle de l'univers, beaucoup d'hommes cherchent à partir de la matière. Parce que la matière se touche et parce qu'elle paraît, historiquement, avoir existé la première, on l'accepte sans examen comme l'étoffe primordiale et la portion la plus intelligible du cosmos. Mais cette voie n'aboutit pas car, outre que, en soi, la matière, symbole de multiplicité et de transcience, échappe à toute saisie directe de la pensée, cette même matière, faute plus grave encore, se révèle incapable, par sa nature même, d'engendrer le monde qui nous entoure et nous constitue. D'un univers supposé, à l'état initial, entièrement formé de déterminismes, il est radicalement impossible de concevoir que des éléments intériorisés et spontanés aient jamais pu se développer. Qui accepte ce point de départ se ferme toute issue pour rejoindre l'état présent de l'univers. Inversement, d'un cosmos initialement formé, constitué de libertés élémentaires, il est aisé de déduire, par effet de grands nombres et d'habitudes, toutes les apparences de rigueur sur lesquelles est construite la physique mathématique de la matière. Un univers à étoffe primitive matérielle est irrémédiablement stérile et fixée, tandis qu'un univers d'étoffe spirituelle a toute l'élasticité requise pour se prêter à la fois à l'évolution (vie) et à l'involution (entropie). Cette considération doit être suffisante pour décider notre option intellectuelle.

Le cosmos est vivant

Le cosmos ne saurait être interprété comme une poussière d'éléments inconscients sur lesquels efflorerait incompréhensiblement la vie, comme un accident ou une moisissure, mais il est fondamentalement et premièrement vivant. Toute son histoire n'est, au fond, qu'une affaire psychique immense, le lent mais progressif rassemblement d'une conscience diffuse, échappant graduellement aux conditions matérielles dont la voile, secondairement, un état initial d'extrême pluralité. De ce point de vue, l'homme n'est autre chose, dans la nature, qu'une zone d'émergence où culmine et se trahit précisément cette évolution cosmique profonde. L'homme cesse dès lors d'être sur terre une étincelle tombée fortuitement d'ailleurs. Il est la flamme qui jaillit soudainement sur terre d'une fermentation générale de l'univers. Il n'est plus, dans la nature, l'énigme stérile ou la note qui détone, il est la clef des choses et l'harmonie dernière. En lui tout prend figure et tout s'explique. Devant nous, le monde est comme un labyrinthe. Beaucoup d'entrées mais un seul chemin qui mène au centre. La nature résiste à nos efforts pour la pénétrer parce que nous la prenons de travers ou à rebours. Choisissons mieux le connu et l'inconnu, mettons l'x où il doit être, c'est-à-dire dans le matériel et le plural et reconnaissons que le conscient, le libre, sont des évidences primitives, inanalysables. Alors nous tombons dans l'ordre. Plus de seuils infranchissables ni d'impasses. Le fil d'Ariane pour nous diriger dans l'univers est la naissance de l'esprit et la main qui nous le passe est la reconnaissance loyale du "Phénomène humain".

II - La terre et l'esprit

Ainsi notre pensée a choisi, la genèse de l'esprit est un phénomène cosmique et le cosmos consiste en cette genèse même. Mais de la vie, partout en puissance dans le cosmos, nous ne connaissons encore que la vie sur la terre. Essayons de comprendre la vie de la terre.

La terre est-elle le seul centre vivant de l'univers ?

On a pu dire, et certains astronomes recommencent, paraît-il, à le suggérer, que la terre pourrait bien être le seul centre actuellement vivant de l'univers. Nous ne discuterons pas ce peu vraisemblable et indémontrable privilège concédé à notre planète. Mais nous devons signaler en passant une manière particulièrement vicieuse de le comprendre qui consisterait à faire de la vie, en pareille circonstance, un accident merveilleux, né une fois et pour jamais, en marge de l'évolution cosmique, à la faveur d'un formidable hasard. Le point de vue auquel, pour de solides raisons scientifiques et philosophiques, nous nous sommes ralliés fait justice de cette interprétation puérile et la corrige. Même si la vie était et devait rester spéciale à la terre, il ne s'ensuivrait pas qu'elle soit un accident dans le monde. Nous devrions simplement conclure que, à travers l'immensité sidérale, seul, ou du moins le premier, le centre terrestre s'est trouvé prêt pour fixer une possibilité en état de suspension universelle et que cette possibilité a évolué tout entière. La vie et la pensée pourraient alors être spéciales à la terre, elles seraient encore la vie et la pensée du monde.

La "matière juvénile"

Les géologues sont encore incertains sur la façon dont s'est effectuée l'individualisation de la terre, agglomération en tout cas de particules élémentaires. Regardons cet astre naissant. La notion primordiale à assurer dans notre esprit à ce moment, c'est l'extraordinaire richesse et complexité de sa "matière juvénile",

magma où, à côté de bien des activités physico-chimiques aujourd'hui neutralisées ou évaporées, flottaient, sous une forme actuellement inaccessible à nos expériences les influences de la pré-vie. On a fait observer, avec raison, que les peuples les plus primitifs, vivants en ce moment sur terre, ne sont que des fixés et des épuisés où nous ne saurions plus rien trouver de la flamme qui animait, lorsqu'elles franchissaient le même stade de culture, les avant-gardes de l'humanité. Pareillement, aucune matière terrestre accessible à nos recherches présentes ne peut nous donner exactement l'idée de la terre première. Quelque chose s'en est libérée, brusquement et d'un seul coup sans doute, lorsque s'est étendu à la surface du globe le voile, infiniment complexe dès l'origine, de la **biosphère**. On se demande souvent pourquoi, actuellement la génération spontanée paraît impossible. On cherche des raisons à cette stérilité apparente de la matière dans quelque modification des climats, des radiations solaires ou de l'atmosphère. Il nous paraît surtout que, dans l'apparition première de la vie, nous rencontrons un phénomène lié à l'évolution tellurique totale, une saison, une seule, pour cet événement, dans l'histoire d'un même astre. La terre juvénile contenait un "quantum de conscience" et ce quantum a passé tout entier dans la biosphère. Désormais, la matière terrestre peut bien soutenir et alimenter la vie, elle ne saurait plus en émaner de nouvelle car elle est épuisée, éventée, "dévitalisée". Pour faire de la vie, il faudrait aux savants refaire une terre.

L'évolution biologique

Suivons maintenant les mouvements intimes de la couche vivante dont s'est perceptiblement enveloppée notre planète. Que se passe-t-il dans les nappes, seules désormais intéressantes pour nous, de la biosphère ? L'histoire de la vie se dégage ici des simples hypothèses et commence à nous répondre... , pourvu que nous la comprenions bien. De nos jours, la liaison fondamentale des formes vivantes et leur naissance les unes à partir des autres n'est plus sérieusement discutée. Mais il s'en faut que les biologistes s'entendent sur la figure de cette évolution où beaucoup continuent à ne voir que foisonnement inintelligible et diversification désordonnée. Cette hésitation tient sans doute à la confusion qui règne encore communément touchant trois types bien différents d'évolution biologique.

1- l'évolution de dispersion

De ces trois évolutions, la plus superficielle, on pourrait l'appeler "évolution de dispersion", consiste effectivement en une simple diversification ou étalement des formes vivantes à l'intérieur d'un fuseau de possibilités équivalentes dans la forme ou la coloration, tels, entre autres, certains groupes de plantes, de papillons, de poissons, d'antilopes.

2- l'évolution de différenciation instrumentale

Plus profonde se place "l'évolution de différenciation instrumentale" par laquelle les formes se distribuent en radiations diverses, définies chacune par l'acquisition d'un type morphologique spécialisé (nage, course, vol, formes fouisseuses et animaux de proie). De ces transformations naissent la plupart des phylums distingués par la paléontologie.

3- l'évolution de la plus grande conscience

Tout à fait au-dessus enfin se dessine "l'évolution de plus grande conscience" en vertu de laquelle les vivants, en masse, sur tout le front de la biosphère, se haussent plus ou moins, à l'exception des types fixés ou régressifs, vers plus d'organisation, individuelle ou collective, et vers plus de spontanéité. Seule, cette troisième sorte d'évolution, marquée aussi bien dans la concentration des systèmes nerveux que dans la constitution des groupements sociaux, peut nous donner le sens et la vraie figure des mouvements de la vie. Jusqu'ici la biologie a peu observé, peu étudié, dans ses constructions, l'évolution de conscience, moins apte, en vertu de son ampleur même, à fournir des repères à la systématique mais, en celle-ci, indubitablement, gît le mouvement de fond dont les deux autres types d'évolution ne sont que des harmoniques. Avec elle seule, nous tenons enfin un paramètre absolu des développements, non seulement de la vie terrestre, mais du monde. Semblable à une marée, la montée multiforme vers la conscience enfle de sa sève et pousse en avant, sans recul ni déviation d'ensemble; toutes les fibres de la biosphère. Ses battements successifs marquent les grandes étapes de la vie et, suivant son axe de progression, un jour, la pensée s'est trouvée faite dans un domaine nouveau. Après des milliers de siècles d'efforts, la vie terrestre, fille du cosmos; a émergé dans la pensée. Et nous voici revenus à l'événement capital qui domine l'histoire naturelle du monde, au phénomène humain.

Les caractéristiques du phénomène humain

Un certain nombre de caractéristiques essentielles doivent retenir notre attention en face de lui.

1) Tout d'abord, l'homme, c'est-à-dire la vie pensante, s'établit sur terre à travers un point ou surface critique de transformation. Comme le sommet inattendu où se concentrent à la limite les sections d'un cône, comme la vapeur en laquelle se mue sans changement de température un liquide en ébullition, la pensée succède à la vie irréflectie en franchissant un seuil par un changement d'état. Rien de pareil sans doute ne s'était passé dans notre monde depuis la condensation initiale de la pré-vie. La pensée humaine ouvre donc une ère nouvelle dans l'histoire de la nature mais, si elle est une vie renouvelée, elle n'est pas une vie entièrement nouvelle. Dans sa spiritualité, comme dans le sommet du cône, doivent donc se retrouver toutes les génératrices passées, reconnaissables bien qu'hominisées : la faim, l'amour, le sens de la lutte, le goût de la proie. Le contrôle de ces hérités sur un plan supérieur est le travail de la morale et le secret de la plus-vie.

2) A un autre point de vue, les conséquences bio-dynamiques de l'apparition de la pensée dans la biosphère reproduisent, dans un domaine plus élevé, celles que nous avons notées dans le cas de la première apparition de

la vie organisée. Dans la naissance de la biosphère s'étaient exhalées les qualités juvéniles de la matière terrestre, devenue impuissante désormais à produire encore de la vie. Dans l'éclosion, sur sa tige, de la fleur humaine, la vie animale, à son tour, a probablement épuisé tout son pouvoir de "réflexion". Aucune autre pensée par suite ne saurait donc se dessiner sur terre à côté de la pensée humaine, en concurrente ou en alliée. Aucune non plus ne pourrait venir la relayer si, par quelque générale défection ou disparition, elle venait à être décapitée. D'où cette conclusion, scientifiquement établie et inévitable, pensons-nous : en l'esprit humain comme dans un fruit unique et irremplaçable se trouve ramassée toute la vie sublimée, c'est-à-dire en somme, toute la valeur cosmique de la terre.

III - L'esprit de la terre

Une des faces les plus importantes de l'hominisation, du point de vue de l'histoire de la vie, c'est l'accession des réalités ou valeurs biologiques au domaine des réalités ou valeurs morales. A partir de l'homme et en l'homme, l'évolution a pris d'elle-même une conscience réfléchie. Elle peut désormais reconnaître, dans une certaine mesure, sa position dans le monde, choisir sa direction, refuser son effort... Ces conditions nouvelles ouvrent sur terre l'immense question du devoir et de ses modalités : pourquoi et comment agir ? Toute la suite de cette étude ne sera en somme qu'une esquisse du problème cosmique de l'action.

Les fondements du devoir

Tant qu'on est demeuré dans des conceptions statiques de l'univers, les fondements du devoir sont restés prodigieusement obscurs. Pour rendre compte de cette loi mystérieuse qui pèse foncièrement sur notre liberté, on a eu recours à toutes sortes d'explications, depuis celle d'un ordre explicite venu du dehors jusqu'à celle d'un instinct irrationnel mais catégorique. Dans une perspective spirituellement évolutive de l'univers, telle que nous l'avons admise ici, la solution est toute simple. Le fondement initial de l'obligation, pour l'élément humain, c'est le fait d'être né et de se développer, en fonction d'un courant cosmique. Nous devons agir et de telle façon parce que nos destinées individuelles relèvent d'une destinée universelle. Le devoir n'est autre chose, à son origine, que le reflet de l'univers dans l'atome.

La naissance de la personne

Mais encore plus distinctement, dans quelle direction concrète, suivant quel plan précis, devons-nous prolonger, activement et librement, au-delà de notre état présent, les génératrices du monde ? Ici se pose à l'humanité nouvelle-née, en vertu de ses attributs nouveaux, une interrogation essentielle qui ne saurait être satisfaite par un simple regard en arrière. Jusqu'à l'homme, il semble que, dans le développement de la vie, l'individu ait toujours été distinctement subordonné à l'espèce. Sa valeur était surtout celle d'un organe de transmission, d'un lieu de passage. Il s'agissait, semble-t-il, pour la vie, de parvenir, à travers des éléments de mieux en mieux organisés, à établir sur terre une forme supérieure de conscience, un état de personnalité. Avec l'homme et en l'homme, l'élément achevé et centré, c'est-à-dire la personne, s'est enfin trouvé constitué. Par cet événement essentiel, le centre de gravité des valeurs ne va-t-il pas se trouver déplacé ? Jusqu'ici l'élément était pour l'ensemble. Désormais, l'ensemble ne va-t-il pas être pour l'élément ? En somme, deux possibilités sont théoriquement en présence : ou bien, à partir de l'homme, la vie culmine absolument et elle s'éparpille en une pluralité de consciences réfléchies dont chacune est à elle-même sa raison dernière, ou bien, même au-delà de l'homme, au-delà de la surface d'hominisation, et malgré la valeur décisive et définitive des personnes, l'unité de front évolutif demeure intacte et la valeur du monde continue à se construire solidairement en avant. Deux conceptions de l'évolution et donc deux mondes.

S'individualiser

En faveur d'une structure pluraliste de la couche humaine militent, à défaut de raisons philosophiques ou scientifiques bien précises, un certain nombre d'instincts élémentaires et de sentiments raffinés. Très légitimement, se centrer, s'individualiser, se personnaliser, est la moitié de la joie de vivre; l'autre moitié et la meilleure étant, nous le rappellerons plus loin, de s'excentrer dans un plus grand que soi. On comprend donc que les individus, aussi bien que les nations, soient naturellement enclins à s'arrêter et à planter leur tente sur ce premier sommet conquis. Pour colorer cette paresse égoïste, les systèmes ne manquent pas, qui exaltent spécialement la valeur unique de l'instinct présent, entendu comme un absolu fermé sur lui-même.

L'humanité

Nous pensons que cette manière d'envisager le monde, particulièrement chère aux milieux littéraires et artistiques, est simplement enfantine et rudimentaire et qu'elle ne résiste pas à une analyse sérieuse de la structure des choses. Que la personne humaine, nouvellement apparue sur les grandes eaux de la vie, éprouve, dans un premier moment d'exaltation, la griserie de s'ériger en point culminant de l'univers, la tentation est toute naturelle. Mais qu'elle y prenne garde car, en dépit ou plutôt à cause même de son autonomie conquise, une autre unité plus haute la domine toujours, à laquelle elle ne saurait se soustraire sans mourir. Si précieuse soit-elle, la monade humaine reste assujettie vitale à la loi qui obligeait jusqu'à elle les éléments à sauver et à promouvoir le tout, de préférence à eux-mêmes. D'abord, à supposer même qu'il pût trouver en soi sa plénitude, l'individu humain devrait encore faire passer l'humanité avant lui puisque de l'humanité sont constamment à

naître des monades au moins égales à lui-même. Mais, s'il est sincère, il devra reconnaître qu'en réalité, sa personne à lui ne lui suffit pas et que le plus précieux de son être est précisément ce qu'il attend encore de non réalisé dans l'univers. L'humanité n'est pas seulement, pour chacun de nous, la tige qui soutient, unit, conserve..., elle est la flèche qui renferme les achèvements de l'avenir. Il faut à l'homme croire à l'humanité plus qu'à lui-même, sous peine de désespérer.

Ainsi au niveau de l'homme ou, pourrait-on dire, de la **noosphère**, le front de progression de la vie terrestre ne se dissocie pas. Des unités d'un type nouveau s'y forment mais à titre d'éléments plus parfaits, destinés à une organisation supérieure. La convergence générale, en quoi consiste l'évolution universelle, n'est pas achevée avec l'hominisation. Il n'y a pas seulement des esprits sur la terre, le monde continue, il y aura un "esprit de la terre".

Mais alors, si cette perspective n'est pas un rêve, c'est-à-dire si vraiment nous, les humains du 20^{ème} siècle, nous ne sommes pas autre chose, scientifiquement, que les éléments d'une âme qui se cherche à travers le cosmos, que faisons-nous, en vérité, avec nos contestations ridicules et nos intérêts d'enfants ? Comment nous disputons-nous ? Qu'est-ce que nous attendons pour ouvrir tout grand nos coeurs à l'appel du monde en nous, au sens de la terre ?

IV - Le sens de la terre

Par "sens de la terre", il faut entendre ici le sens passionné de la destinée commune qui entraîne, toujours plus loin, la fraction pensante de la vie. En droit, aucun sentiment n'est plus fondé en nature ni donc plus puissant que celui-là. Mais en fait, aucun non plus ne saurait s'éveiller plus tard puisqu'il exige, pour son explicitation, que notre conscience, émergeant au-dessus des cercles grandissants, mais beaucoup trop restreints encore, de la famille, des patries, des races, découvre enfin que la seule unité humaine vraiment naturelle et réelle est l'esprit de la terre. Pendant des centaines de siècles et jusqu'à hier, pourrait-on dire, les hommes ont vécu comme des enfants sans comprendre le mystère de leur naissance ni le secret des élans obscurs dont les grandes vagues leur arrivaient parfois des profondeurs du monde. Sous l'excitation des découvertes répétées qui, en l'espace d'un siècle, ont révélé, coup sur coup à notre génération, d'abord, les profondeurs et la signification de la durée, puis les ressources spirituelles illimitées de la matière, enfin la puissance des vivants associés, il semble que notre psychologie soit en train de changer et que l'homme approche de ce qu'on pourrait appeler la crise de sa puberté. Une passion nouvelle, victorieuse, commence, nous le croyons sérieusement, à se dessiner, qui balayera ou transformera ce qui a été jusqu'ici les caprices et les puérités de la terre. Son action salutaire vient juste à point pour contrôler, réveiller ou ordonner les forces émancipées de l'amour, les forces dormantes de l'unité humaine, les forces hésitantes de la recherche...

1) L'amour

L'amour est la plus universelle, la plus formidable et la plus mystérieuse des énergies cosmiques. A la suite de tâtonnements séculaires, les institutions sociales l'ont extérieurement endigué et canalisé. Utilisant cette situation, les moralistes ont cherché à le réglementer, sans dépasser du reste, dans leurs constructions, le niveau d'un empirisme élémentaire où traînent les influences périmées sur la matière et la trace d'anciens tabous. Socialement, on feint de l'ignorer, dans la science, dans les affaires, dans les assemblées, alors que, subrepticement, il est partout. Immense, ubiquiste et toujours insoumise, il semble qu'on ait fini par désespérer de comprendre et de capter cette force sauvage. On la laisse donc et on la sent courir partout sous notre civilisation, lui demandant tout juste de nous amuser et de ne pas nuire... Est-il vraiment possible à l'humanité de continuer à vivre et à grandir sans s'interroger franchement sur ce qu'elle laisse perdre de vérité et de force dans son incroyable puissance d'aimer ?

Du point de vue de l'évolution spirituelle, admise ici, il semble que nous puissions donner un nom et une valeur à cette énergie étrange de l'amour. Ne serait-elle pas tout simplement, dans son essence, l'attraction même exercée sur chaque élément conscient, par le centre en formation de l'univers ? L'appel à la grande union dont la réalisation est l'unique affaire actuellement en cours dans la nature ? Dans cette hypothèse suivant laquelle, conformément aux résultats de l'analyse psychologique, l'amour serait l'énergie psychique primitive et universelle, tout ne devient-il pas clair autour de nous, pour l'intelligence et pour l'action ? On peut chercher à reconstruire l'histoire du monde par le dehors en observant, dans leurs processus divers, le jeu des combinaisons atomiques, moléculaires ou cellulaires. On peut essayer, plus efficacement encore, ce même travail par le dedans en suivant les progrès graduellement effectués et en notant les seuils successivement franchis par la spontanéité consciente. La matière la plus expressive et la plus profondément vraie de raconter l'évolution universelle serait sans doute de retracer l'évolution de l'amour.

Sous ses formes les plus primitives, dans la vie à peine individualisée, l'amour se distingue difficilement des forces moléculaires : chimismes, tactismes, pourrait-on croire. Puis, peu à peu, il se dégage, mais pour rester encore longtemps confondu avec la simple fonction de reproduction. C'est avec l'**hominisation** que se révèle enfin et seulement le secret et les vertus multiples de sa violence. L'amour hominisé se distingue de tout autre amour parce que le "spectre" de sa chaude et pénétrante lumière s'est merveilleusement enrichi. Non plus

seulement l'attrait unique et périodique en vue de la fécondité matérielle, mais une possibilité sans limite et sans repos de contact par l'esprit beaucoup plus que par le corps. Antennes infiniment nombreuses et subtiles qui se cherchent parmi les délicates nuances de l'âme. Attrait de sensibilisation et d'achèvement réciproque où la préoccupation de sauver l'espèce se fond graduellement dans l'ivresse plus vaste de consommer, à deux, un monde. Vers l'homme à travers la femme, c'est en réalité l'univers qui s'avance. Toute la question, la question vitale pour la terre, c'est qu'ils se reconnaissent.

Si l'homme ne reconnaît pas la véritable nature, le véritable objet de son amour, c'est le désordre irrémédiable et profond. Acharné à assouvir sur une chose trop petite une passion qui s'adresse à tout, il cherchera forcément à combler, par la matérialité ou la multiplicité toujours accrues de ses expériences, un déséquilibre fondamental. Vaines tentatives, et, aux yeux de qui entrevoit la valeur inestimable du "quantum spirituel humain", effroyable déperdition. Laissons de côté, voulez-vous bien, toute impression sentimentale et tous scandales vertueux mais regardons très froidement, en biologistes ou en ingénieurs, l'atmosphère rougeoyante de nos grandes villes, le soir. Là, et partout du reste, la terre dissipe continuellement, en pure perte, sa plus merveilleuse puissance. La terre brûle "à l'air libre". Combien d'énergie, pensez-vous se perd-il en une nuit pour l'esprit de la terre ? Que l'homme, en revanche, aperçoive la réalité universelle qui brille spirituellement à travers la chair, il découvrira alors la raison de ce qui, jusque-là, décevait et pervertissait son pouvoir d'aimer. La femme est devant lui comme l'attrait et le symbole du monde. Il ne saurait l'étreindre qu'en s'agrandissant, à son tour, à la mesure du monde. Parce que le monde est toujours plus grand et toujours inachevé, toujours en avant de nous-mêmes, c'est à une conquête sans limite de l'univers et de lui-même que, pour saisir son amour, l'homme se trouve engagé. En ce sens, l'homme ne saurait atteindre la femme que dans l'union universelle consommée. L'amour est une réserve sacrée d'énergie et comme le sang même de l'évolution spirituelle. Voilà ce que nous découvrons, en premier lieu, le sens de la terre.

2) L'unité humaine

En opposition singulière avec l'attraction irrésistible qui se manifeste dans l'amour est la répulsion instinctive qui généralement écarte l'une de l'autre les molécules humaines. Il semblerait qu'en dehors de la polarisation qui sollicite l'un vers l'autre les sexes différents, l'individu, en se formant, s'isole et se clôt sur lui-même. L'homme dit social se sent à l'aise avec n'importe lequel des animaux de la jungle. Il se hérissé, de quelque manière, à la première apparition d'un autre homme, semblable à lui-même. Cette réaction, de prime abord, semblerait donner raison aux pluralistes qui regardent la vie comme aboutissant à une dispersion des monades. Elle ne peut correspondre en fait qu'à une timidité ou à une lâcheté de l'individu en face d'un effort d'élargissement qui assurerait sa libération. Si en effet ce que nous avons dit jusqu'ici est vrai, au moins dans l'ensemble, c'est-à-dire s'il y a vraiment en formation un "esprit de la terre", alors les éléments de cet esprit ne sauraient se repousser en définitive. Mais plus puissante que toute tendance à l'extériorité naturelle, il faut que se dissimule entre eux une attraction foncière. Celle-ci dort encore, c'est vrai mais, à de certains signes, ne pouvons-nous pas deviner sa présence ?

Par principe et par instinct, l'homme s'écarte normalement de l'homme.

Mais en revanche, quel achèvement dans ses puissances lorsque, dans la recherche ou dans le combat, il est saisi par le souffle de l'affection ou de la camaraderie ! Quelle plénitude lorsque, à certaines heures de péril ou d'enthousiasme, il se trouve accéder, dans un éclair, aux merveilles d'une âme commune ! Ces pâles ou brèves illuminations doivent nous faire soupçonner quel formidable pouvoir de joie et d'action sommeille encore au sein de la nappe humaine. Sans beaucoup s'en douter, les hommes souffrent et végètent dans leur isolement, ils ont besoin qu'une impulsion supérieure survienne qui, les forçant à dépasser le point mort où ils s'immobilisent, les fasse tomber dans le rayon de leur affinité profonde. Le sens de la terre est la pression irrésistible qui vient, au moment voulu, les cimenter dans une passion commune. Les hommes, encore perdus dans la foule de leurs semblables, se détournent d'une pluralité qui les déconcerte. Ils ne peuvent aimer des millions d'étrangers... Le sens de la terre, en révélant à chacun qu'il existe une part de lui-même dans tous les autres, fait justement apparaître, entre masse des vivants, un principe d'affection universelle et nouvelle, le goût et le dévouement de l'élément pour l'élément au coeur du même monde en progrès.

Par l'amour, disions-nous, se dessine et s'éprouve l'attraction du centre vers qui tout converge. Nous découvrons maintenant la possibilité et nous entrevoyons les lignes d'une deuxième composition affective fondamentale du monde, l'amour d'inter-liaison, au-dessus de l'amour d'attrait, les éléments qui se resserrent pour subir l'union. Nous savons déjà un peu ce qu'est la seconde de ces deux passions. Qui saura dire la plénitude de qualité encore presque inconnue, la griserie immense de fraternelle amitié dont s'accompagnerait, pour la noosphère, la victoire sur sa multiplicité interne résiduelle, c'est-à-dire la conscience enfin réalisée de l'unité humaine, non seulement pour la pitié et la miséricorde, mais pour l'attaque !

3) La recherche

Le sens de la terre vient expliquer aux hommes la raison et l'usage possible de leur surabondance d'amour. Il tend à rompre l'isolant néfaste dont naissent enveloppées les monades spirituelles. Du même coup, il se révèle comme la force destinée à mettre en mouvement et à organiser la masse écrasante des productions et des découvertes humaines. Voilà ce qu'il nous reste à voir.

Pendant plusieurs siècles de siècles, jusqu'à nos jours en somme, les hommes n'ont pas créé notablement plus que ce qu'exigeaient leurs besoins individuels et immédiats. Les plus grandes découvertes, telles que le feu, l'art, l'agriculture, le commerce, la géométrie, n'étaient pas poussées au-delà de ce que demandait l'entretien de la famille ou de la cité. Elles se comportaient encore comme des forces domestiquées ou des enfants sages. L'individu en fait ne voyait distinctement aucune réalité tangible au-dessus de lui-même.

Aujourd'hui, à la suite d'un renversement rapide d'équilibre que nous n'avons même pas senti passer, nous commençons à nous apercevoir que l'homme individuel est devenu, pour une part, le subordonné de son oeuvre. Non seulement la machine, le champ, l'or, mais des organismes considérés primitivement comme de simple luxe ou de pure curiosité, tels les moyens de circulation rapide ou les laboratoires de recherche..., sont devenus des espèces de choses autonomes, douées d'une vie exigeante et illimitée. Le plus inquiétant, le seul inquiétant faudrait-il dire, c'est que cette prolifération paraît se faire sans ordre, à la manière d'un tissu qui pullule au point d'étouffer, sous son néoplasme, l'organisme sur lequel il est né. La crise est manifeste du point de vue économique et industriel mais elle sévit également dans les zones intellectuelles et elle affecte la masse humaine elle-même. Trop de fer, trop de blé, trop d'automobiles mais encore trop de livres, trop d'observations et aussi trop de diplômés, de techniciens et de manoeuvres ou même trop d'enfants. Le monde ne peut pas fonctionner sans produire des vivants, de la nourriture, des idées Mais sa production dépasse, de plus en plus évidemment, son pouvoir de consommer et d'assimiler.

Ici encore, comme dans le cas de l'amour, que signifie cet étrange d'excès ? Le monde, en croissant, est-il condamné à mourir automatiquement, étouffé sous l'excès de son propre poids ? Non, répondrons-nous mais il est en voie de ramasser en soi les éléments d'un corps supérieur et nouveau. Toute la question, en cette crise de naissance, c'est que promptement émerge **l'âme** qui, par son apparition, viendra organiser, alléger, vitaliser, cet amas de matière stagnante et confuse. Or cette âme, si elle existe, ne peut être que la "conspiration" des individus, s'associant pour élever d'un nouvel étage l'édifice de la vie. Les ressources dont nous disposons aujourd'hui, les puissances que nous avons déchaînées, ne sauraient être absorbées par le système étroit des cadres individuels ou nationaux dont se sont servis jusqu'ici les architectes de la terre humaine. Notre plan était d'élever une grande maison, plus vaste mais pareille pour le dessin aux bonnes vieilles demeures. Et voici que nous avons été conduits, par la logique supérieure du progrès qui est en nous, à rassembler des pièces trop grandes pour l'usage que nous voulions en faire... L'âge des nations est passé. Il s'agit maintenant pour nous, si nous ne voulons pas périr, de secouer les anciens préjugés et de construire la terre.

Je sais toutes les nuances de sourires qui passent lorsque quelqu'un s'avise de suggérer qu'il y a en face de l'homme, dans le futur immédiat, la possibilité de quelque chose de nouveau et de plus grand que nous-mêmes, sourire du sceptique ou du dilettante, du scribe ou du pharisien. Plus je regarde scientifiquement le monde, moins je lui vois d'autre issue biologique possible que la conscience active de son unité. La vie ne saurait désormais avancer sur notre planète et rien ne l'empêchera d'avancer, même pas ses esclavages intérieurs, qu'en faisant sauter les cloisons qui compartimentent encore l'activité humaine et en se livrant sans hésiter à la foi en l'avenir.

Il ne saurait y avoir de croissance pour aucun élément terrestre en dehors des progrès de la terre elle-même. Plaçons donc au premier plan de nos préoccupations concrètes un aménagement et une exploration systématique de notre univers compris comme la seule vraie patrie humaine. Alors tout naturellement, les richesses entassées retrouveront le mouvement qui est leur âme. L'énergie matérielle circulera. Chose plus importante encore, l'énergie spirituelle, corrompue par les mesquines jalousies de la société présente, trouvera son issue naturelle dans l'assaut donné aux mystères du monde. La recherche a pu longtemps passer parmi les hommes pour un accessoire, une bizarrerie ou un danger. Le moment est venu, proche, où nous nous apercevrons qu'elle est la plus haute des fonctions humaines, absorbant en soi l'esprit de la guerre et resplendissant de l'éclat des religions. Faire constamment pression sur toute la surface du réel, n'est-ce pas le geste par excellence de la fidélité à l'être et donc de l'adoration ? Tout cela, si nous savons ne pas étouffer en nous l'esprit de la terre.

Mais que nul ne s'y trompe. Celui qui veut participer à cet esprit doit mourir puis renaître aux autres et à lui-même. Il lui faut, pour accéder à ce plan supérieur d'humanité, non seulement réfléchir, voir intellectuellement une situation particulière, mais espérer dans le fond même de sa façon d'apprécier et d'agir, une telle transposition. En lui, un nouveau plan, individuel, social et religieux, doit en éliminer un autre. Ceci veut dire tourments intérieurs et persécutions. La terre ne prendra conscience d'elle-même qu'à travers la crise de la conversion.

5) L'avenir de l'esprit

Maintenant que, par hypothèse, nous avons fait subir à nos habitudes de pensée le double retournement qui consiste à voir d'abord que, dans l'univers, l'esprit est plus primitif et consistant que la matière, et ensuite que, sur terre, la vie est, en quelque manière, plus intéressante et réelle que les vies, nous distinguerons avec surprise, en face de nous, une question si énorme et si concrète que nous ne pouvons comprendre comment la majorité des humains n'en est pas plus habituellement impressionnée. Quelle est la solidité réelle de nos constructions ? **Où va notre civilisation** ? La noosphère n'est-elle pas irrémédiablement condamnée, par naissance, à s'étioler puis à disparaître, sur la base limitée et précaire que lui offre notre planète ? Quel est l'avenir de l'esprit de la terre ?

Il fut un temps où la terre paraissait encore grande, presque illimitée. Ses profondeurs touchaient aux enfers et ses plus hauts sommets communiquaient avec les cieux. Jusqu'au siècle dernier, c'était une grande affaire d'aller aux antipodes. Sur les pôles et à l'intérieur des grands continents flottait un brillant nuage de mystères. Nous venons de voir se clore, en quelques années, cette période héroïque et fascinante des explorations. La marée humaine a tout couvert. La terre est définitivement cerclée par l'esprit. sous le progrès constamment accéléré des moyens de communication aériens ou éthérés, elle diminue à vue d'oeil jusqu'à devenir un domaine dérisoirement petit. Parallèlement à cette réduction géographique, la plus impressionnante et la plus rapide, le monde subit distinctement d'autres genres d'épuisement sous nos investigations continuelles. Sans doute, des compartiments entiers de recherches se découvrent ou se renouvellent mais d'autres s'appauvrissent sous une exploitation intensive, tout ce qui est sciences historiques ou descriptives notamment. Sans même attendre que des cataclysmes brusques ou un lent changement de conditions physiques rendent la vie impossible à sa surface, la terre ne deviendra-t-elle pas inhabitable, comme une prison, faute de pouvoir exciter et stimuler le travail de l'esprit ?

En face de ces perspectives qui, je le répète, à la vitesse croissante où vont les choses, ont quitté la région des rêves et tendent à se profiler comme une éventualité précise à notre horizon, il convient, avant toutes choses, d'assurer une base inébranlable à notre foi en la valeur du monde. Il est évidemment très difficile et un peu vain de chercher à deviner ce que sera la terre après la durée d'une période géologique. Un point du moins semble pouvoir être mis hors de doute par l'analyse du donné présent, c'est que, à moins de se résoudre à admettre que le cosmos est une chose intrinsèquement absurde, **la croissance de l'esprit doit être tenue pour irréversible.** L'esprit, dans son ensemble, ne reculera jamais. Autrement dit, dans un univers de nature évolutive, l'existence de l'esprit exclut, par structure, la possibilité d'une mort où disparaîtrait totalement, c'est-à-dire plus exactement où ne seraient pas conservées par leur fleur les conquêtes de l'esprit. Telle est la garantie infiniment réconfortante dont l'assurance nous est donnée par ces quelques mots où s'enveloppe un fait d'intuition immédiate et fondamentale. Le monde cesserait légitimement et infailliblement d'agir, par découragement, s'il prenait conscience, dans ses zones pensantes, d'aller à une mort totale. Donc la mort totale n'existe pas

Ce raisonnement, je le sais, paraîtra suspect à beaucoup.

A l'exemple de H. Poincaré, bien des intelligences, obéissant à un agnosticisme de mode ou séduites par un faux attrait de stoïcisme et de plus beau désintéressement, s'imaginent accepter sans faiblir l'idée que la pensée sur terre ne durera qu'un moment et que, pour ce moment, nous devons tout donner, elle est un éclair dans la nuit. Nous pensons que ces esprits s'illusionnent pour n'avoir pas été jusqu'au bout de ce que signifient ces termes : mort totale de l'univers. Inconsciemment, nous en sommes persuadés, ils s'échappent avant d'arriver au fond des mots dont ils se servent. De cet éclair, supposent-ils, une trace restera, quelque chose sera recueilli dans une conscience, dans une mémoire, dans un regard... C'est ce dernier espoir qu'il faut supprimer pour égaler la notion, probablement aussi absurde que l'idée de néant, de mort absolue. Non même pas cela, ce serait encore tout, pour l'univers, d'avoir charmé un instant des yeux qui ne se fermeront jamais. Autour de nous, la nuit opaque et totale qui ne laissera rien filtrer pour personne de tout ce que nous aurons compris, conquis... Mais alors pourquoi peiner ? Pourquoi obéir aux attentes et aux ordres de l'évolution ? Désintéressement suprême ? Mais il n'y a pas de vertu à se sacrifier quand aucun intérêt supérieur n'est en jeu. Un univers qui continuerait à agir laborieusement, dans l'attente consciente de la mort absolue, serait un monde stupide, un monstre d'esprit, autant dire une chimère. Alors puisque, en fait, le monde se présente à nous, hic et nunc, comme une immense action se développant depuis toujours avec une puissante sécurité, c'est sans doute qu'il est capable d'alimenter indéfiniment, en ce qui naît en lui, un goût de vivre toujours plus critique, exigeant et raffiné. C'est qu'il porte en soi les garanties d'un succès final. Dès lors qu'il admet en lui de la pensée, un univers ne saurait plus être simplement temporaire ni à évolution limitée. Il lui faut, par structure, émerger dans l'absolu.

Rien de plus typique ni de plus désolant que la description faite dans son dernier ouvrage, "The Univers around us", par le grand astronome anglais, Sir Jeans, de l'état futur de la terre dans un million de millions d'années : une humanité, supposée pareille à la nôtre, vieillissante, sans l'espoir d'aucun lendemain, sur une terre sans sommets et sans mystères. Sir Jeans nous propose cette perspective comme une "espérance" parce que nous en avons encore pour longtemps à vivre, comme si, en face de la mort absolue et sûre, il y avait une différence pour notre goût de vivre entre un an et un million d'années. Il est difficile d'avoir aussi peu compris tout à la fois les réserves de puissance et les exigences de l'esprit humain.

Par suite, quelques que soient les apparences instables de la vie, quelles que soient ses liaisons impressionnantes aux espaces qui limitent et aux forces qui décomposent, une chose est plus sûre que tout le reste, parce qu'elle est aussi sûre que le monde, l'esprit arrivera toujours, comme il l'a fait jusqu'ici, à se jouer des déterminismes et des hasards. Il représente la portion indestructible de l'univers.

Revenons maintenant à la terre elle-même et cherchons à deviner ce que seront les **périodes ultérieures de son évolution spirituelle.**

Au cours d'une première phase, il est permis de supposer que les étroites limites où elle nous confine, loin d'être une cause d'affaiblissement, représentent au contraire une condition nécessaire de progrès. Il y a, avons-nous

reconnu, un esprit de la terre mais, pour se former et prendre figure, cet esprit a besoin qu'un puissant facteur de concentration opère le rapprochement et exalte le pouvoir de la multitude des hommes. Déjà nous voyons sous nos yeux se réaliser, par l'interpénétration des intérêts et des pensées, la première prise en masse de la couche humaine. Aucun résultat semblable ne serait possible sur une surface d'habitation illimitée. Prolongeons, par la pensée, ce processus de continuelle unification au cours duquel les affinités internes des éléments sont forcées les unes sur les autres par la forme même de l'astre qui nous porte. Quelle puissance nouvelle ne va-t-il pas jaillir de ce formidable traitement de la matière spirituelle ? Nous souffrons d'être ainsi mis au moule parce que nos libertés en sont momentanément gênées et parce que certaines liaisons matérielles se trouvant, ce qui est peut-être inévitable, en avance sur le travail d'animation, nous avons l'impression de passer à l'état de machine ou de termitière. Mais fions-nous aux énergies spirituelles. La véritable union n'étouffe pas ni ne confond les éléments, elle les supra-différencie dans l'unité. Encore un temps et, de l'épreuve, l'esprit de la terre sortira avec son individualité spécifique, son caractère et sa physionomie propre. Alors à la surface de la noosphère, graduellement sublimée dans ses préoccupations et ses passions, toujours tendue vers la solution de problèmes plus élevés et la possession d'objets plus grands, la tension vers l'être sera maxima.

Passé ce stade, c'est la grande énigme. Qu'arrivera-t-il à cette période critique de la maturation de la vie terrestre ? Serons-nous capables à ce moment de rejoindre d'autres centres de vie cosmique pour reprendre, dans un ordre de grandeur supérieur, le travail de synthèse universelle ? Ou bien franchirons-nous, sans quitter la terre, quelque nouvelle surface de discontinuité ontologique, la troisième après la vitalisation et l'hominisation ? Plus vraisemblablement, ce sera une troisième chose qui arrivera mais qui ne peut s'entrevoir qu'en faisant entrer en ligne l'influence spirituelle de Dieu.

6) La montée de Dieu

C'est une période de grande illusion qu'aura traversée l'homme de notre temps, de s'imaginer que, parvenu à une meilleure connaissance de lui-même et du monde, il n'avait plus besoin de religion. La conséquence des deux grandes découvertes modernes de l'espace et du temps, culminant dans la conscience de l'évolution, a sans doute été de faire éclater bien des représentations de détail. Il a pu sembler par suite, au moins un instant, que rien ne restait plus debout des croyances passées, si bien que les systèmes se sont multipliés où le fait religieux était interprété comme un phénomène psychologique lié à l'enfance de l'humanité. Maximum aux origines de la civilisation, il devait graduellement s'évanouir et céder la place à des constructions plus positives d'où Dieu, un Dieu personnel et surtout transcendant, se trouverait exclu. Pure apparence. En réalité, pour qui sait voir, le grand conflit dont nous sortons n'aura fait que consolider dans le monde la nécessité de croire. Parvenu à un degré supérieur dans la maîtrise de soi-même, l'esprit de la terre se découvre un besoin de plus en plus vrai d'adorer. De l'évolution universelle, Dieu émerge dans nos consciences plus grand et plus nécessaire que jamais. Esquissons brièvement, telles que nous pouvons maintenant les comprendre un peu mieux, plus profond que le voile et le détail des religions successives, **les grandes phases de cette montée continue de Dieu.**

La naissance et les progrès de l'idée de Dieu sur terre sont liés intimement au phénomène de **l'hominisation**. Au moment même où la vie se réfléchit sur elle-même, en vertu même de ce geste, elle se trouve en face du problème de l'action. Elle s'éveille à elle-même sur le chemin montant et difficile d'une unification progressive. Comment se justifiera-t-elle, cette obligation primordiale, congénitale ? Où trouvera-t-elle, non seulement la légitimation, mais le courage et le goût de l'effort ? Nous avons brièvement donné les lignes principales de la seule réponse possible à cette question posée par la vie à elle-même. Aucune considération ne saurait, en droit, nous décider à faire le moindre pas en avant si nous ne savons que la route montante mène à quelque sommet dont la vie ne redescendra plus.

Le seul moteur possible de la vie réfléchie, c'est donc un terme absolu, c'est-à-dire divin. La religion peut devenir un opium, elle est trop souvent comprise comme un simple apaisement de nos peines. Sa véritable fonction est de soutenir et d'aiguillonner les progrès de la vie. nous ne voulons pas dire, bien loin de là, que dès l'origine cette conviction se soit dégagee dans l'esprit humain avec autant de netteté qu'elle en a pour nous aujourd'hui. Mais nous pouvons reconnaître maintenant que, sous des interprétations beaucoup plus simples et enfantines, c'est vraiment ce besoin profond d'absolu qui s'est cherché dès le début, à travers toutes les formes progressives de religion.

Une fois saisi ce point de départ, il devient évident que **la fonction religieuse**, née de l'hominisation et liée à celle-ci, ne peut que croître continuellement avec l'homme lui-même. Contrairement à ce que répètent trop de gens, plus l'homme sera homme, plus il sentira la nécessité de se vouer à un plus grand que lui. N'est-ce pas là précisément ce que, autour de nous, nous pouvons constater ? A quel moment, dans la noosphère, un besoin plus urgent a-t-il existé de trouver une foi, une espérance, pour donner un sens, une âme, à l'immense organisme que nous construisons ? A quelle époque la crise a-t-elle été plus violente entre le goût et le dégoût de la vie ? Nous oscillons vraiment, de nos jours, entre les deux passions de servir le monde ou de lui faire grève. Puisque la vie ne saurait périr ni donc se révolter contre elle-même, il faut que nous soyons bien près du triomphe explicite de l'adoration.

En fait, corrélativement à l'attente croissante de l'humanité, il semble bien que, graduellement, le visage de Dieu grandisse à travers le monde. Dieu a pu donner, parfois, l'impression de disparaître, éclipsé par l'énormité

organique du cosmos qui se découvrait à nous. Ces immensités nouvelles, si nous avons compris que l'univers est en porte-à-faux sur l'avenir et l'esprit, ne font que nous révéler la majesté, les dimensions, l'exubérance du sommet vers lequel tout converge. Volontiers, les incroyants de notre temps s'inclinent devant le "dieu-énergie" mais il est impossible de s'arrêter à ce stade assez vague du panthéisme matérialiste. sous peine d'être moins évolué que les termes que son action anime, l'énergie universelle doit être une énergie pensante. Par suite, nous allons le voir, les attributs de valeur cosmique dont elle s'irradie à nos yeux modernes ne suppriment en rien la nécessité où nous sommes de lui reconnaître une forme transcendante de personnalité.

La personnalité de Dieu est probablement, avec la survie des âmes, la notion la plus opposée et la plus antipathique, en apparence, à la pensée scientifique contemporaine. Il faut chercher l'origine de cette défaveur dans la méprise intellectuelle qui a fait rejeter comme anthropomorphique toute tentative visant à comprendre l'univers au moyen de l'homme. Une fois encore, remettons à sa vraie place le fait humain. Reconnaissons, non point par vanité ou paresse, mais par évidence scientifique, que nul phénomène n'est plus préparé, plus axial, plus caractéristique que celui-là. Du même coup, nous voici obligés à admettre que, même et surtout aujourd'hui, à raison de la valeur nouvelle que l'homme prend dans la nature, l'idée d'un Dieu conçu comme centre distinct et animé du monde ne peut être qu'en pleine croissance. Disons en effet, en substituant l'une à l'autre deux formules équivalentes, que par l'événement capital de l'hominisation, la portion la plus avancée du cosmos s'est trouvée personnalisée. Ce simple changement de variable fait apparaître, pour l'avenir, une double condition d'existence qui ne saurait être évitée.

a) Tout d'abord, puisque tout dans l'univers au-delà de l'homme se passe dans de l'être personnalisé, le terme dernier divin de la convergence universelle doit encore posséder, éminemment, **la qualité d'une personne**, sans quoi il serait inférieur aux éléments qu'il domine.

b) Mais il y a autre chose encore à observer, d'un peu plus subtil mais de non moins sûr. A l'idée d'un centre personnel ou plutôt supra-personnel se dégageant du multiple, nous réagissons d'abord en imaginant ce centre comme se formant par l'apport, les dépouilles, des centres personnels inférieurs qui lui abandonnent leur progrès. Ceci est une vue inexacte, tenant au fait que, à l'intérieur de la sphère personnalisée du monde, nous transportons sans correction un type d'hérédité particulier aux zones infra-personnelles du cosmos.

Réfléchissons davantage et nous reconnaitrons qu'une personne ne peut transmettre (et ne doit avoir le goût vital de transmettre) à l'évolution que sa personnalité même. Nous concevons que, par le progrès de l'être cosmique, cette personne se trouve "super-centrée" sur elle-même ou excentrée sur un centre supérieur mais elle ne saurait passer dans ce centre à la manière d'un don sorti d'elle et qui ne serait pas elle car toute sa qualité est d'être elle-même, expression incommunicable d'un point de vue conscient sur l'univers. S'il en est ainsi, le sommet définitif du monde achevé, c'est-à-dire personnalisé (à savoir Dieu) ne peut en aucune façon être conçu comme naissant intégralement d'une sorte d'agrégation de personnalités élémentaires (puisque celles-ci sont, par nature, indécouvrables). Pour sur-animer, sans le détruire, un univers formé d'éléments personnels, il lui faut être un centre spécial lui-même. Ainsi reparaitissent, non plus sentimentales ni instinctives mais étroitement liées aux vues évolutives contemporaines (pourvu que l'homme n'en soit pas exclu), les conceptions traditionnelles d'un Dieu influent intellectuellement sur des nomades immortelles, distinctes de lui-même.

Alors, tout ce qui a été dit dans ces pages au sujet de l'esprit de la terre demande, pour être complet, à se doubler d'une autre perspective. Nous avons suivi le phénomène spirituel cosmique du dedans par voie de simple immanence. Mais voici que, par la logique même de cette voie, nous nous trouvons forcés d'émerger et de reconnaître que le courant qui soulève la matière doit être conçu, moins comme une simple poussée interne, que comme une marée. Le multiple monte, attiré et englobé par du "déjà un". Tel est le secret et la garantie de l'irréversibilité de la vie.

Dans une première phase, avant l'homme, l'attraction était vitalement mais aveuglément reçue par le monde. Depuis l'homme, elle s'éveille, au moins partiellement, dans la liberté réfléchie et elle suscite la religion. La religion qui n'est pas une crise ou une option ou une intuition, strictement individuelle, mais qui représente la longue explication à travers l'expérience collective de l'humanité entière, de l'être de Dieu, Dieu se réfléchissant personnellement sur la somme organisée des monades pensantes pour garantir une issue certaine et fixer des lois précises à leurs activités hésitantes, Dieu penché sur le miroir de la terre devenu intelligent pour y imprimer les premiers traits de sa beauté.

La dernière phase de cette révélation immense dont l'histoire se confond avec celle du monde ne saurait être que celle de l'union, lorsque l'attraction divine, victorieuse des résistances matérielles dues à la pluralité inorganisée, aura définitivement arraché aux déterminismes inférieurs l'esprit lentement élaboré par toute la sève de la terre. Comment finira l'évolution spirituelle de notre planète ? Peut-être, répondrons-nous maintenant, à travers un retournement plutôt psychique que sidéral, semblable, c'est possible, à une mort, mais qui sera en fait la libération hors du plan matériel historique et l'extase en Dieu.

Inutile de revenir sur des discussions fructueuses, sur les offensives contre les intentionnistes réduisant toute valeur humaine à l'intention, mise en lumière de l'effort "constructif" qui incombe à tout chrétien. Mise en lumière aussi de la nécessité de la culture.

Deux déviations possibles

Je voudrais esquisser deux déviations qui, non seulement me paraissent possibles, mais en maints endroits en voie de se réaliser.

1) Un certain classicisme

La première est celle d'un certain classicisme français. Ce classicisme est avant tout raisonnable. Il aime la lumière, l'harmonie. Il est fortement enclin aussi à railler toute mystique. Il est cartésien et, sous prétexte d'idées claires - en théorie ou en pratique - il sera partisan du "fini" et toute allusion à l'infini lui paraîtra créer un malaise.

Qu'on se souvienne des invectives de Maurras contre ce que, tour à tour, il a attribué au génie allemand ou à la pensée sémite - parfois laissant entrevoir que ces deux pensées barbares étaient filles l'une de l'autre, ce qui est du bien mauvais journalisme.

Socialement parlant, le classicisme tendra à la réalisation d'un ordre qu'on puisse d'avance préciser. L'imprévu est un désordre. Moralement, toute spontanéité sera jugée sévèrement et le devoir moral réduit en catégories éternelles et figées.

Or lorsque l'on tente de réaliser le monde actuel, ses horreurs, ses angoisses, son essentielle instabilité - le monde de la Chine tel que Malraux le dépeint, le monde de l'Inde tel que je puis le voir, le monde de la page des faits divers de nos journaux - le monde sur lequel le Christ a pleuré - misereor - on devient sévère à tout état d'âme trop pacifique, trop amoureux d'un calme, d'un confort qui, au milieu des misères qui nous entourent, serait un scandale. L'inquiétude si fort opposée à l'état d'âme d'un classique est naturelle à tout homme qui connaît quelle solidarité le lie aux autres. Elle ne peut être calmée que dans une atmosphère pleinement surnaturelle et tout ordre "humain" lui paraît dérisoire. Si je voulais caractériser, d'une façon quelque peu paradoxale mais où le paradoxe ne nuit pas à la vérité, la tendance que je décris, celle d'un classicisme extrême, je dirais que son idéal est celle d'un "développement harmonieux" au milieu d'un charnier dont on veut ignorer l'affreux spectacle.

Tout classicisme n'est pas par là condamné. Qu'on se souvienne des personnages féminins de Racine, de Phèdre surtout. Pour Racine, il ne peut pas y avoir d'harmonieux développement de l'amour humain; c'est toujours le drame qui broie, l'amour appelant la mort. Mais il y a classiques et classiques.

Oserais-je joindre à cette tendance celle d'un certain nombre de chrétiens sociaux dont d'ailleurs le style ne rappelle en rien notre classicisme de la grande époque. Ils me semblent souffrir du même défaut cartésien : ils croient qu'on peut se donner le monde d'avance, au moyen de formules claires et définitives, que la solution des grands problèmes sociaux et politiques est achevée, qu'il n'y a plus qu'à l'appliquer et que la seule malice du temps présent empêche que les bons bergers soient suivis, les bons bergers étant ceux qui possèdent ces lumineuses solutions. Il est vrai de dire que l'évangile et les encycliques, en un mot que l'église a remède à tout. Mais il faut s'entendre. Bien souvent, il est de toute évidence que l'on ne s'entend pas.

2) Tentation du symbolisme

Je voudrais maintenant traiter d'une autre déviation qui est d'un caractère plus difficile à saisir. Je vais tâcher à l'approcher par excès ici, soulignant d'avance que ce que j'en vais dire est seulement une approximation où la marge d'erreur est importante. Je vise un certain non intellectualisme où toute réalité finit par s'identifier avec le discours, tendance cartésienne aussi en un sens. Tout est centré autour de cet idéal : enrichir notre vision du monde. Tout se résorbe finalement dans la connaissance. D'où une tentation de symbolisme : le monde n'est qu'un symbole extrêmement riche de signification et vivre n'a qu'un sens : le déchiffrer. Intellectualisme, disais-je. Est-ce entièrement exact ? Ne faudrait-il pas ajouter encore : tendance politique ? Mais peut-être un autre élément est-il un des constituants de cette tendance.

On parle du monde comme d'un symbole mais on ne peut s'empêcher de professer qu'il se centre autour des personnes humaines qui ne sont pas de purs symboles, que ces personnes elles-mêmes se centrent autour du Christ. En théorie, on parlera donc de charité. Que sera la pratique de cette charité ? Ne sera-t-elle pas un psittacisme de l'amour et non un réel amour ? Je m'explique. Certaines âmes me semblent ne point concevoir que c'est par l'homme qu'elles vont à Dieu et, en même temps, sur la foi de l'évangile, elles vont à l'homme. Mais elles y vont, en quelque manière, par force, à regret, car l'homme leur fait oublier Dieu, car l'homme les attire et elles ne peuvent concevoir un amour qui passe par l'homme mais seulement un amour de Dieu qui rejaillit sur l'homme. Le thème de la "porte étroite" hante bien des âmes sans qu'elles s'en doutent souvent. Leur ascétisme se plaît à contrarier les meilleures de leurs tendances humaines. Je ne connais rien de plus pénible que de traiter avec les plus riches de ces âmes. On les sent qui se débattent dans un filet aux mailles trop étroites. Ce ne sont point des âmes vulgaires - Alissa est un type de la plus haute noblesse d'âme - mais plus elles ont de

nobles ardeurs, plus elles s'efforcent de se détourner de la réalité du monde et de l'homme et, pour ne point se compromettre aux yeux de Dieu, tâchent de n'y plus voir qu'un symbole du seul Aimable. Encore une fois, j'exagère et sciemment. Mais cette tendance est fréquente et si elle admet des degrés, elle me semble relever moins d'une métaphysique pauvre ou faussée que d'une sorte d'impuissance physique à s'adapter pleinement au réel. C'est moins une philosophie de la "peur de vivre" qu'un complexe d'effroi devant les êtres. (Origine psychologique d'un certain jansénisme ?).

Héroïsme chrétien

Ce qui précède suffit-il à définir, par un effet de contraste, ce que j'appelle "héroïsme chrétien" ? Il est un don de soi total, une soumission totale à Dieu mais aussi un don total de soi au monde. Le Christ a aimé le monde et est mort pour le sauver. Le héros chrétien souhaite de donner sa vie pour ceux qu'il aime et pour Dieu, les deux ne faisant qu'un d'ailleurs.

S'il se donne réellement à Dieu, il se donne aussi réellement au monde. Cela suppose en lui une certaine "santé", un équilibre des facultés d'où tout complexe morbide est exclus, qui pèse et juge avec calme et précision. Le héros chrétien ne sera pas un "symboliste", un poète, il sera un homme. Mais l'équilibre des facultés et une claire vision du monde n'en feront pas un de ces classiques dont j'ai parlé. Le monde pour lui ne peut pas être un donné à redécouvrir mais un devenir où s'insérer.

C'est ce point qui me semble mériter un effort de réflexion particulier.

Le héros est celui qui se donne sans arrière-pensée et pour qui rien n'est donné sinon la foi et l'amour initial. Il n'a point de spécialité rétrécissante, d'horizon restreint. Sa sphère d'activité n'a point été, une fois pour toute, définie. Il est continuellement disponible, au sens le plus étendu de ce mot. Son monde est celui de "l'ouvert" et non le monde clos de Descartes où tout peut en droit se réduire à des idées claires. Il est foncièrement catholique.

Et voilà où se définit justement son héroïsme. Il se donne pleinement mais il ne peut prévoir les conséquences pratiques de son don. Il ne travaille pas pour le triomphe d'une cause qui se puisse clairement analyser. Il travaille à l'établissement d'un "royaume" qui est objet de foi et, par conséquent, fondamentalement mystère. Il est continuellement disponible mais d'une disponibilité pure. Le soldat est continuellement disponible mais il sait les secteurs où il peut être appelé à mourir et connaît la patrie pour laquelle il se dispose à mourir. Le fait qui domine la vie chrétienne est celui d'une volonté divine qui nous conduit, si nous sommes généreux, à un terme mystérieux, au-delà du temps, de l'espace et de la mort. La vie chrétienne est une disponibilité dans la nuit.

Ce concept de disponibilité conduit naturellement à réfléchir sur celui de **vocation**.

Le héros chrétien se donne dans l'obscurité de la foi. Ce don de soi est continu et cette générosité sans cesse en éveil. On ne construit pas le monde à sa guise comme le héros antique. On ne travaille pas d'après les données définitives d'une étude exhaustive, comme certains "classicistes". On travaille dans la nuit et au jour le jour, mû, pour autant qu'on s'y montre docile, par la voix intérieure de l'Esprit. De ce dialogue de l'Esprit au-dedans de soi et de la soumission à l'autorité extérieure de l'église sans laquelle il n'est point de salut, jaillit quotidiennement une sève de vie et je la nomme "**la vocation**".

Le mot a subi bien des abus.

On l'a restreint à un appel qui se bornerait aux années de l'adolescence et ne serait relatif qu'à l'état religieux ou sacerdotal. Dieu incessamment appelle et guide. Nul doute que cet appel se fasse plus fort à des heures spécialement importantes, choix d'un état, mariage, commencement d'une oeuvre..., mais il est incessant. Aux heures décisives, il pourra même arriver que, l'ayant en partie compris, on s'imagine avoir tout saisi. C'est l'erreur habituelle des novices dans la vie spirituelle qui, tous les ans, durant leur retraite, font un "plan de vie" détaillé. On se donne ainsi des directions définitives, on prend d'éternelles résolutions et l'avenir dément la première ferveur au détriment de la persévérance.

Jamais l'appel n'est entièrement clair. Il y a toujours en lui des zones obscures. Il est excessivement rare qu'une grande portion de l'avenir soit par lui illuminé. Il est des pas décisifs qu'il nous demande : telle renonciation, le célibat et l'obéissance pour le prêtre et le religieux..., mais il est essentiellement un appel continu. Après avoir fait un pas, un autre nous sera demandé que rien, au début, ne faisait prévoir, et puis un autre et encore celui-là, sans qu'il y ait d'autre conclusion à ces appels quotidiens que l'appel décisif de la mort.

La nature de cet appel, l'enseignement de l'église aussi, précisent encore quelque peu à ce sujet la nature de l'héroïsme chrétien. Disponibilité à tout appel de Dieu, renonciation définitive (c'est l'essence de la vie de foi) à toute connaissance claire du terme. Mais encore, c'est là un des calvaires de la vie chrétienne, disponibilité vis-à-vis de l'église. Le héros laïc (j'entends celui de la morale laïque) conserve une certaine indépendance qu'il n'est point loisible au héros chrétien de ne point sacrifier. Son inspiration intérieure ne peut recevoir de garantie que de la voix "extérieure" de Dieu qui parle dans l'église. Et c'est là qu'il faut chercher la raison dernière des haines qui s'accumulent contre le christianisme. On l'accepterait à la rigueur s'il ne se présentait que comme un héroïsme de fidélité à une voix intérieure, quelles que soient les "nuits" où il est appelé à s'affirmer. On lui refuse tout droit de cité parce qu'il est une soumission à une autorité extérieure, celle-ci ayant toutes les apparences de l'humain et la voix de Dieu n'y devenant perceptible qu'au croyant et au croyant héroïque.

Pour me résumer, je pourrais dire que le héros chrétien est en grande partie extérieur à lui-même. Sa totale disponibilité lui rend l'avenir obscur. sa position médiane entre la voix intérieure et l'autorité extérieure le laisse bien souvent incertain sur le sens de l'appel de Dieu. Mais le grand mystère est, par dessus tout, que la plus grande clarté qu'il ait soit au sujet de l'amour qu'il doit à ses frères et que la nature des choses fasse que, mystérieux à lui-même, il soit constamment un scandale pour ceux même qu'il doit aimer. (Je parle évidemment en général, il y a des exceptions notables mais elles sont rares !).

Remarque

J'ai tâché à définir ici la source, l'élément fondamental, de l'héroïsme chrétien. Il resterait, pour être complet, à le décrire dans ses modalités diverses. Ceci reviendrait à définir un ascétisme. Comment développer en soi la disponibilité ? Comment développer en soi la souplesse dans l'obéissance à la voix intérieure et à l'église ?... Il faudrait écrire un traité sur le détachement, l'humilité et la prière. Ce n'est pas mon but, évidemment, en ces quelques pages.

365 - "Jocelyn"
d'après la thèse de Guillemin

R. Pons
17 janvier

1937

Introduction

Conçu en 1830, Jocelyn est publié en 1836 par Lamartine, six années capitales, années tourmentées du 19^{ème} siècle, années tourmentées dans la vie de Lamartine :

- 1- Lamartine est un écho de son temps, le 19^{ème} siècle lui dicte ses ambitions,
- 2- le Lamartine de 1836 n'est plus celui de 1830.

Aussi l'exégèse de Jocelyn est-elle particulièrement difficile. Lamartine lui-même n'a pas toujours su coordonner et en préserver l'unité. Le message final de Jocelyn est assez difficile à découvrir.

Résumé de l'oeuvre

Jocelyn entre au séminaire pour réserver la dot de sa soeur, une vocation forcée au départ. La Révolution éclate. Jocelyn trouve un asile inaccessible dans la montagne : épisode du proscrit poursuivi par deux soldats. L'idylle de la grotte des Aigles, la révélation. L'appel de l'évêque. Il ordonne Jocelyn pour pouvoir se confesser à lui. Laurence disparaît de sa vie. Jocelyn est curé de Valneige : une vieille servante, un chien. Son coeur ne peut pas oublier l'idylle commencée ni le besoin d'aimer. La rencontre à Paris de Laurence déçue. La voyageuse est mourante. Il la confesse, révèle son nom, l'absout et elle meurt en baisant sa main.

Les intentions du départ

1) Intentions littéraires

- En 1830, Lamartine pense à faire une épopée, un poème épique "Les visions".

Ce serait l'histoire d'un couple humain. Il en conçoit deux épisodes : la chute d'un ange et Jocelyn. "La chute d'un ange, l'histoire de César et Daïdha paraîtra en 1838. Dans "Jocelyn", c'est l'épopée du sacrifice. Les épopées sont nombreuses en 1830 : Quinet, Musset, Hugo. Lamartine exploite un autre filon, celui de la poésie intime du foyer, à la Sainte-Beuve, poésie de Goethe dans "Hermann et Dorothee". Il veut écrire l'épopée du vicaire de campagne dans le cadre d'une bourgeoisie rustique.

2) Intentions morales

Enfin Lamartine est pris par les idées religieuses et morales de son temps : messianisme de Paul Leroux.

Lamartine se croit être le messie. Jocelyn est l'épopée du sacrifice, enseigne l'expiation. C'est la glorification du sacerdoce, de la morale et du sacrifice.

L'évolution de Lamartine

1) Une évolution littéraire

Lamartine, mangé par le politique et la vie, abandonne son projet. Jocelyn ne sera plus un épisode détaché mais un tout qui se suffira mal à lui-même. Quand la "chute d'un ange" paraîtra en 1838, une seule personne peut-être s'applaudira comme d'une trouvaille d'avoir démêlé la parenté Jocelyn - Chute d'un ange.

2) Une évolution religieuse

Lamartine est l'écho de l'angoisse qui étreint le monde catholique de l'époque. Les sectes pullulent et les nouvelles mystiques (Saint-Simon), les sauveurs pullulent aussi (Hugo). Le tourment des catholiques de l'époque, écrasés par la vague anticléricaliste est grand, il faut ou mourir ou s'adapter; s'adapter, c'est rejeter les rites, les dogmes mais garder l'esprit. Lamartine est imbibé de cette pensée : le christianisme est mort, il faut en sauver l'esprit et il se persuade être le nouveau messie par un décret nominatif.

Influences extérieures

Lamartine est chrétien par sensibilité, par amour de sa mère, par fidélité. Il l'est aussi parce qu'il est heureux par son mariage mais des influences diverses vont le séparer du christianisme : - Lamennais : l'univers nous somme de remplacer le Christ,

- 1832, le voyage en Orient : illumination à rebours sur le tombeau du Christ,

- la douleur à Beyrouth de la mort de Julie en 1832. Cette douleur qu'il ne saura pas accepter le détachera pour toujours du christianisme. "Golgotha" trahit la révolte d'un être écrasé par sa douleur.

En 1836, Lamartine a retrouvé le déisme du 18^{ème} siècle. Son désir d'épurer la religion, de l'élargir, l'a mené à la conception de l'Être Suprême tel que le concevaient Voltaire et Rousseau.

Quelle va être sa tactique d'action ?

Lamartine est l'homme des compromis. Là encore, il va s'en tirer par un compromis, ne pas compromettre son rôle politique, en pas se boucler l'audience des catholiques, ne pas se séparer des catholiques mais séparer les catholiques du catholicisme.

La religion de Jocelyn

Le poème reste catholique et l'époque le reconnaît pour tel. Or nous avons là une vocation fautive, mauvaise, une ordination qui est un viol spirituel. La prédication de Jocelyn est celle du Vicaire savoyard. Que fait-il des miracles, de la divinité du Christ, du symbolisme des sacrements ? Le thème du séminariste amoureux qui pose la question du célibat des prêtres et enfin un certain panthéisme. Ainsi l'évolution religieuse de Lamartine fautive Jocelyn.

En 1836, que dit le public ? Les catholiques sont mécontents, inquiets, les libres-penseurs sont mécontents aussi car, pour eux, Lamartine ne va pas assez loin mais l'ensemble chante la louange, c'est un livre de foi et d'espérance, un "océan d'eau bénite", une oeuvre à demi-angélique.

Quelques problèmes littéraires posés par Jocelyn

1- Les représentations du paysage : Où se trouve Valneige ?

Lamartine procède par syncrétisme, il mêle les souvenirs de son voyage en Orient et ses souvenirs alpestres. Sa montagne tient du Liban et des Alpes.

2- Les souvenirs d'expérience personnelle

Le rôle de l'abbé Dumont est le modèle historique du personnage de Jocelyn. François Dumont, né en 1767, d'origine paysanne, entre au séminaire par ambition plus que par vocation. Il devient prêtre, signe la Constitution du Clergé. Défroqué, il devient l'homme à tout faire d'un gentilhomme campagnard, a une intrigue avec l'une de ses filles. Cela dure un an. Mlle de Pierrselon se marie. Dumont, après des hésitations, se résigne, rentre dans l'église, devient le curé doux et pieux de Bussièrès et Milly. Lamartine l'aimait beaucoup et payait ses dettes.

La vie intérieure de Lamartine

Lamartine ne fut pas un douceâtre. Il est plus dur, plus désespéré, plus proche de Vigny que l'on veut croire. Le tourment essentiel de son existence est la faim de Dieu mais le Dieu de Lamartine est tellement transcendant qu'il jette l'âme dans le désespoir. L'essence du catholicisme est dans le Christ médiateur; pour Lamartine, rien n'est plus étranger que le Christ, que le mystère de Jésus de Pascal. Dans son désespoir, Lamartine cherche des substituts sensibles. Il fait du soleil le dieu sensible au corps, il chante le climat de la joie et du bonheur, l'univers créé.

Il chante aussi le Dieu des morts. Jocelyn attend Laurence. Le paradis est pour lui le "regroupement de toutes les tendresses", même idée chez Mauriac "le mystère Frontenac". Jocelyn n'est pas le poème de l'ascension de l'amour. Il attend, non d'être uni à Jésus-Christ, mais à la femme qu'il ne cesse d'adorer.

Lamartine fait des efforts pour exorciser le doute mais des efforts vains. Pourquoi prier l'inconnaissable ? Pourquoi l'aimer ? Aussi dans les jours mauvais; c'est la tentation de la révolte, le pessimisme de César et Daïdha. Dans les bons jours, c'est la résignation telle que le comprenait Job. Le Christ devient l'homme exemplaire. Lamartine aboutit parfois au stoïcisme. Jocelyn rassemble ce faisceau d'angoisse, de révoltes, d'abnégation.

On n'ose parler de Martel. Les amis qui souhaitèrent « prolonger son influence sur la terre » et qui pour cette raison publièrent ses lettres ne voulurent point y ajouter de commentaire. Il semble même qu'ils aient hésité à les grouper selon un ordre qui leur donne, si peu que ce soit, l'allure systématique d'une pensée. Car la classification adoptée n'en est pas une. Sans doute permet-elle surtout d'isoler deux ensembles d'un caractère plus particulier : les lettres au prisonnier et la maladie. Mais elle est assez fictive pour ne point gêner l'essentiel qui est ici la grande simplicité d'une vie. Qu'attendre, en ces conditions, d'un commentateur ? Puisqu'il est impossible d'échapper tout à fait à cette tâche « systématisante » et professorale qui amusait parfois Martel, nous allons essayer de retrouver à travers ses lettres le message essentiel que lui-même, à Lille, nous avait apporté.

L'idée dont il devait tellement vivre fut celle de l'amour qui offre de souffrir et de servir, qui aide le Christ à « réparer », et qui crée entre les hommes une fraternité plus forte que celle du sang. Si l'idée est commune, il faut bien reconnaître qu'elle n'est pas communément réalisée car elle fait violence à la nature. Or, cette dure exigence de toute vie chrétienne, il la vécut parmi nous, non pas comme quelqu'un qui en parle avec l'accent encore abstrait d'un pur enthousiasme, mais comme quelqu'un qui sait ce qu'elle coûte et quelles résistances elle

rencontre au-dedans de nous. A l'en croire, il était bien loin d'en vivre et d'en pouvoir parler ; il le disait avec toute la bonne grâce de son humilité, et c'était peut-être vrai car il faut être Dieu pour la vivre vraiment ; mais il faut ne pas savoir ce qu'elle exige pour oser croire en nous-mêmes que nous en sommes capables. Pour lui, il savait ce qu'elle exige ; c'est pourquoi il était humble avec tant de simplicité.

Il lui semblait, en effet, qu'il y avait beaucoup à réparer et que nous portions tous la responsabilité du mal puisque nous avons celle de la réparation. Nul doute qu'il n'ait senti presque physiquement l'étreinte de tout le mal qu'il y a en l'univers comme en nous-mêmes.

... Il y a des jours, n'est-ce pas, où l'on se sent comme écrasé devant l'inertie, l'aveuglement, la lâcheté des autres... et de soi-même. En ces moments on sent un peu ce qu'a dû éprouver Notre-Seigneur quand Il a vu au Jardin des Oliviers le péché du monde si lourd et si méchant ».

Il ne fut pas de ceux qui éludent le problème du mal, soit qu'un optimisme candide les préserve d'y penser, soit que leur tendresse religieuse aime la souffrance parce que le Christ a souffert. Sans doute il vivait trop « dans le concret » pour ne pas voir la complexité des problèmes et, sur cette « dure question », il avoue n'avoir point d'idées claires. « La souffrance en soi aurait-elle un prix ? » A ses yeux, non. Pourtant il hésite, interroge, avec cette manière qu'il avait d'attendre de chacun la lumière de Dieu. « *Dis-moi comment tu vois la chose... Ecris-moi ce que tu penses de tout cela* ». Mais il reste fidèle à son idée profonde. « *La souffrance est toujours un mal qu'il faut travailler à réduire parce que c'est la volonté même de Dieu* ». Il avait vu de trop près la réalité concrète du mal pour ne point savoir combien il abîme le monde, pour ne point douter qu'il demeure, malgré tous nos efforts, un mal. Rien ne sert de se leurrer. Nous, qui sommes chrétiens, nous pouvons, avec l'aide de Dieu, « *transformer en biens les maux qui nous atteignent, puisque nous traversons, victorieux, notre propre mort...* ». « *Unis au ressuscitant et au ressuscité nous passons avec Lui à travers cette mort de notre chair et nous atteignons à la vie éternelle pour nous et pour nos frères...* » « *Nous rejoignons le Christ qui sut transformer par l'amour cette conséquence du péché...* » Mais rien au monde ne peut dissimuler que le mal ne soit, pour nous et pour le Christ, le grand mystère douloureux.

Martel sentait en son cœur de chair que toute cette coupable misère du monde, et toute cette coupable négligence du chrétien à aider et à réparer, prolonge le drame du Calvaire, atteint le divin Crucifié Lui-même, qui continue de souffrir en son Corps Mystique et qui est « mis en agonie jusqu'à la fin des temps ». « *Nous ne comprenons guère la douleur si nous ne regardons que nous..., mais il me semble que la douleur commence à prendre un sens, quand nous regardons l'ensemble de l'humanité et combien nous sommes loin encore du règne de Dieu* ».

Mais cet aveu de tristesse n'est en lui que le revers de la volonté de servir et ne saurait en être séparé. Souffrir et servir. L'un et l'autre. L'un par l'autre. Et c'est justice, car cette déficience du monde, qui nous fait si facilement gémir, nous oublions trop souvent qu'elle est d'abord une déficience du christianisme en nous. « *Si nous étions assez chrétiens nous serions contagieux et nous monterions ensemble* ». « *pour ma part je me sens si inférieur à ma vocation de chrétien que je me sens, malgré mes efforts, un peu responsable de l'éloignement de tant d'âmes pour le Christ* ». Aussi ne jetons point la pierre aux autres... *Pensons à nous-mêmes* »... Ce fut là le sujet de son dernier commentaire d'Évangile ; et, quelques heures après la parole devait recevoir une terrible réalisation concrète puisque l'un des jeunes amis du petit groupe devenait « *le prisonnier* ».

Il faut donc lutter contre le mal qui envahit le monde, et qui, à certaines heures, envahit en nous jusqu'au désir que nous aurions du bien. « *Il faut nous dire sans cesse, quelles que soient nos défaillances et nos colères contre nous-mêmes : j'ai une tâche, un témoignage à rendre, des frères à aider par la prière et par l'exemple* »... « *Le Malin nous tente par là : Il veut éloigner du travail par la répulsion qu'il inspire de soi-même* »... « *Mais le sentiment que nous avons de notre propre personnalité et de notre propre valeur importe peu. Nous n'avons ni à nous comparer à autrui, ni à demander compte à Dieu des qualités qu'il nous a départies comme des défauts qu'Il semble avoir laissé subsister en nous. Nous sommes des instruments qui devons servir de notre mieux* ». D'ailleurs ce n'est pas « nous » qui travaillons... L'activité la plus débordante n'arriverait point à transformer ce monde... « *Et c'est alors que nous sentons, comme d'instinct, la valeur infiniment plus grande de la prière d'abord, de la douleur rédemptrice ensuite... Ce n'est pas à nous, certes, d'appeler la souffrance qui, en soi, reste toujours un mal à combattre ; mais si Dieu veut nous y faire participer, alors sans doute est-ce une grande grâce* ».

Dieu travaille par nous, et c'est pourquoi (que ce soit par la souffrance ou d'une autre manière) le dernier mot de tout est toujours la pureté... « *Notre action comme notre prière dépendent intimement de la pureté de notre vie.*

Il en est sans doute pour qui, « *agir et réparer* » ne sera rien d'autre que l'intime fidélité, « *la disposition habituelle à faire loyalement tout ce que Dieu suggère de bien dans les moindres circonstances* »

Ainsi éprouvait-il, avec une force dont nous devinions parfois la violence, le drame de la souffrance et du péché. Il le ressentait deux fois, sur deux plans, comme celui qui, de toutes ses forces a déjà voulu en soulever le poids, payant de sa personne, et comme celui qui connaît le privilège royal de souffrir de la souffrance du Christ. Était-ce là ce qui lui donnait à certaines heures une sorte d'âpreté ? Il s'excusait alors d'avoir été « *un peu excessif* », et « *d'avoir fourni des paroles abruptes* », comme si le christianisme, vivant et vécu, pouvait échapper à un

certain tragique. Mais la douleur chrétienne (à voir le Mal étreindre le monde et comment « *l'Amour n'est pas aimé* ») n'était en lui qu'une invitation à se donner davantage.

Libérant l'âme de toute douleur trop personnelle, nourrissant la volonté de service et d'amour, le désir de prière et de pénitence, elle était à la source d'un épanouissement et d'une paix joyeuse. « *Ce qui nous afflige et nous trouble c'est le regard que nous portons sur nous—mêmes* ». Libéré par le don de soi il va, portant aux autres ce conseil de libération... A cette hauteur l'équilibre se rétablissait en lui avec tant de sûreté qu'il nous aurait fait oublier quelles extrémités s'y rejoignaient. Il était capable de connaître les violences du désir et de la souffrance ; mais dans « une remise totale », sans doute trouvait-il la joie, « *cette joie qui est promise à chaque page du Saint Évangile* »

La vie ne devait point le priver d'occasions. Il n'avait jamais su regarder le mal avec indifférence, et le désir qu'il avait d'en porter le poids allait être largement comblé. Son travail et ses voyages lui firent connaître les milieux les plus divers, géographiquement et socialement, et il était tout disposé (si l'on ose dire) à en profiter. Il semble que le Mal ait entrepris avec lui une lutte de plus en plus précise, dont nous ne pouvons pas pressentir les duretés et les grâces, dont nous ne voyons que du dehors la ligne, la même qui, durant le saint sacrifice de la messe, mène des premiers désirs de pénitence jusqu'à l'offrande intime et totale avec le Christ-Hostie. Dure et courte bataille, au terme de laquelle il se sent enfin capable d'écrire ceci : « *Je commence à entrevoir le poids du mal, du péché, l'effort sanglant de la Rédemption* ».

Sous sa forme la plus générale, le Mal fut d'abord pour lui la détresse de notre époque. Il lui semblait que la lutte des hommes pour ou contre le Christ atteignait un paroxysme et posait l'urgence d'une option. Cette idée très courante prenait en lui une forme particulièrement concrète. Il fut un des rares peut-être à qui la pensée de la parousie soit familière, comme elle l'avait été aux grands chrétiens d'autrefois. Il ressentait d'une manière toute frémissante l'impatience « *des nouveaux cieux et de la nouvelle Terre* ». Il y avait en lui, parfois, un goût d'apocalypse à cause de quoi nous aimions à dire qu'il devenait « *russe* ».

On en trouve un écho dans ses lettres : « *Laissons là le passé. Ne nous installons pas dans le présent (ne nous accommodons pas du mal) ; et, comme les premiers chrétiens, vivons dans l'attente ardente du second avènement de la Jérusalem nouvelle* ». Le déséquilibre de notre époque serait-il un présage ? En tous cas il exige des saints.

Et la vision de détresse se traduisait en lui par un désir de répondre, de prendre part, d'engager toutes ses forces. A ce déchaînement des appétits individuels et nationaux voici que les chrétiens répondaient par l'intimité d'une fraternité plus vraie et il en exultait d'allégresse... « *Grâces soient rendues dès maintenant pour la tâche entrevue et commencée. C'est une grande chose que de sentir le renouveau chrétien nécessaire. C'en est une grande aussi de travailler de toutes ses forces avec le Christ qui inlassablement travaille à renouveler le monde. Dieu mise sur nous. C'est grâce nous qu'il s'incorpore l'humanité.* »

Le Mal fut aussi pour lui cette désunion des églises qui semble déchirer le Corps mystique de Notre-Seigneur. Dès que son attention fut attirée sur ce point par les paroles du Père Portal il essaya (comme toujours) de répondre, et rien d'autre n'explique qu'il se soit donné à l'étude de la langue et de la civilisation russes. N'était-ce point une manière d'aider à comprendre, de travailler au rapprochement humain, qui prépare l'autre ? Professeur de faculté, il allait connaître plus spécialement le mal de notre société laïque ; les étudiants, les (incomplet) ...

I) A propos des *Lettres* de Martel, publiées aux Éditions de la Revue des Jeunes. Paris Desclée et Cie, 1933.

367 - Le maître chrétien et les problèmes sociaux d'aujourd'hui

Conférence de E. Baas, professeur du collège de Sélestat (1933)

Je me vois obligé de faire précéder mon exposé de quelques remarques préliminaires. Le sujet que je vais proposer à votre méditation est de ceux qui doivent nourrir toute intelligence chrétienne. D'ailleurs une connaissance détaillée des Encycliques de Léon XIII apporte, sur ces questions essentielles, une lumière suffisamment claire pour qu'aucun chrétien sincère ne puisse plus se tromper sur ses devoirs. Le sujet de notre entretien d'aujourd'hui présente donc un caractère nettement objectif : il existe un ensemble de vérités nettement définies autour desquelles l'accord des esprits est conclu. Cependant vous ne trouverez pas toujours dans cet exposé l'accent calme que nécessiterait un exposé objectif. Vous trouverez peut-être des formules qui vous sembleront hasardées, cruelles. Je m'en excuse dès l'abord parce que, dans cet exposé, j'ai essayé de vous donner un écho de la réaction du problème social dans l'âme des jeunes générations.

Nous appartenons à une génération dont la première jeunesse a connu la guerre, une génération qui est arrivée à l'âge de raison le jour où le monde chantait sur tous les tons la victoire du droit, le triomphe de la justice. Nous avons écouté ces mélodies avec nos âmes naïves d'enfants de 12 ans et nous avons eu la foi, l'inébranlable foi de l'enfant. Nous avons eu la foi dans cet idéal du droit et de la justice et, de nos yeux limpides et confiants, nous avons cherché cet idéal. Au lieu du droit et de la justice, nous avons vu les pires hypocrisies, nous avons vu les injustices se multiplier, nous avons vu l'homme exploitant l'homme, nous avons vu la générosité bafouée et l'égoïsme cynique triomphant. Nous avons vu ces horreurs humaines et déjà nous n'étions plus enfants, déjà

nous sentions grandir en nous un torrent de protestations indignées car nous n'étions pas de ceux qui, devant ces misères d'une humanité menteuse, se réfugiaient dans quelque pessimisme anémique. Nous avons eu la foi, nous avons fait le serment de la conserver. Nous avons juré, dans le plus secret de nous-mêmes, de consacrer notre vie d'homme à une lutte acharnée contre ces excès d'une civilisation hypocrite. Nous avons juré de démasquer l'hypocrite et de proclamer avec une audace intransigeante les laideurs et les difformités d'une culture anarchique qui n'a de chrétien que la surface et qui ne peut cacher ses misères que par le mensonge. C'est de cette expérience psychologique originale que se ressentira le présent exposé. C'est dire évidemment que certaines formules seront gonflées par ces mouvements de protestation qui sommeillent dans le cœur de notre jeune génération. Vous voudrez bien les prendre comme le témoignage de notre sincérité et, si elles en avaient besoin, leur accorder votre indulgence.

Les problèmes d'aujourd'hui

La question sociale contemporaine dont les historiens font remonter l'origine aux environs de 1830 est un complexe de problèmes, nés tous d'un désordre économique et social consécutif à la naissance de la grande industrie. Ce désordre économique et social qui bouleversa alors la vieille Europe eut pour effet de jeter toute une partie de l'humanité dans "une situation d'infortune et de misère imméritée", comme le constate Léon XIII dans *Rerum novarum*. Le déséquilibre social priva toute une partie de l'humanité, à savoir le monde des ouvriers, des droits humains les plus légitimes et les plus élémentaires. L'ouvrier, jeté pour ainsi dire au ban de la société, était privé de sa dignité humaine, incapable de subvenir à ses besoins les plus immédiats, incapable d'élever humainement sa famille, incapable souvent de faire son salut. Toute l'histoire du 19^{ème} siècle et celle du 20^{ème} jusqu'à nos jours est remplie des récits angoissants de cette humanité lésée dans ses droits et s'efforçant par tous les moyens, la violence y compris, d'arracher aux classes possédantes ce statut de la dignité humaine dont le capitalisme naissant l'avait si brutalement privé.

Désordre social, misère ouvrière, lutte de l'ouvrier pour reconquérir la justice qui lui est due, voilà en quelques mots le problème social tel que le 19^{ème} siècle l'a engendré et tel qu'il nous est parvenu jusqu'à nos jours. Mais on aurait tort de croire que de nos jours le problème continue à se poser dans ces termes classiques. Le problème, tel que nous venons de le définir, l'après-guerre l'a approfondi dans des proportions effrayantes. De ce complexe de questions qui constituent le problème social de 1933, nous voudrions esquisser les plus importants avant d'analyser l'attitude que notre conscience de maître chrétien aura à prendre en face de cette troublante énigme. Dans les questions sociales d'aujourd'hui, il en est que nous avons **héritées** du 19^{ème} siècle, tel, par exemple, le problème de la protection ouvrière et de la législation ouvrière. L'effort de l'ouvrier pour reconquérir son statut humain et sa dignité humaine n'a pas encore complètement réussi. Je songe ici au débat engagé autour de la loi des assurances sociales. Le fond du débat n'est-il pas l'effort de la classe ouvrière pour s'assurer légalement contre les risques du métier et de la vie tout court ? Dans de pareils débats se continue la lutte engagée aux siècles derniers pour assurer à l'ouvrier la protection de ses droits que le libéralisme capitaliste avait injustement lésés.

Le problème du salaire, que nous voyons périodiquement revenir au centre des luttes sociales, est lui aussi un aspect de la question que les 19^{ème} siècle nous a légué, salaire minimum, salaire familial, problèmes que nous connaissons depuis près de cent ans et dont nous attendons encore toujours une solution satisfaisante. Léon XIII et Pie XI ont tracé de main de maître les bases d'une solution conforme à la justice. Le problème du salaire n'est pas un problème financier mais un problème humain. Il ne s'agit pas de rétribuer le rendement d'une machine mais de procurer à l'ouvrier une "rétribution suffisamment abondante pour faire face aux charges normales du ménage" (Pie XI). Tant que cet équilibre de justice ne sera pas atteint, le problème du salaire continuera à encombrer la question sociale.

Le problème du travail nous fait entrer dans des préoccupations que le 19^{ème} siècle ne connaissait pas et qui sont proprement des problèmes d'aujourd'hui. Apparemment rien de changé ! Quand des associations demandent la semaine de 40 heures, ne faut-il pas voir dans ces demandes l'exagération d'une tendance qui n'a guère lutté pour la semaine de 48 heures ? Ces exigences du prolétariat n'obéissent-elles pas au même désir de diminution progressive de ses charges ? Non pas. Lorsqu'il y a une quinzaine d'années encore, l'ouvrier luttait pour la semaine de 48 heures, il luttait pour un statut qui devait le libérer du fardeau d'un travail devenu écrasant et qui devait lui assurer un minimum de liberté et de repos. Lorsqu'aujourd'hui l'ouvrier lutte pour la semaine de 40 heures, il lutte pour une organisation du travail qui doit procurer une occupation normale aux millions de frères qui traînent dans la rue, chômeurs professionnels, victimes de la crise. Le problème du travail est devenu aujourd'hui le problème du chômage, problème essentiellement nouveau, parce qu'il est lié à cette crise que le 19^{ème} siècle, dans son optimisme béat, ne pouvait pas soupçonner.

La crise, voilà la face monstrueuse des problèmes sociaux d'aujourd'hui ! Cet ouvrier qui naguère était exploité jusqu'à la dernière possibilité de rendement, aujourd'hui il est dans la rue, offrant ses forces vierges à une société qui ne peut s'en servir. Victime de la machine, il y a cent ans, parce qu'il devait servir la machine comme un esclave, l'ouvrier d'aujourd'hui est de nouveau victime de la machine parce que la machine l'a congédié.

Singulier renversement des problèmes. Hier, il fallait protéger l'ouvrier contre les excès d'un travail, aujourd'hui, il faut le protéger contre l'absence du travail. Voilà l'aspect nouveau que prend le problème du travail, éclairé à la lumière de la crise économique.

Le désordre fonceur que traduit la crise est tellement profond que ses effets néfastes se font sentir en dehors des frontières de la classe ouvrière. Les professions libérales sont atteintes. Il y a surproduction d'intellectuels. Nous commençons à le sentir chez où nous voyons de nombreux collègues chercher vainement un poste. Nous le voyons surtout à l'étranger où se constitue un véritable prolétariat intellectuel, des professeurs, des instituteurs, des juristes, des médecins chômeurs. Les professions libérales rentrent dans le cadre des déshérités, fait nouveau que le 19^{ème} siècle ne connaissait pas. Le commerce et la petite bourgeoisie, par contre-coup, se ressentent du déséquilibre économique. Tous les jours, la crise fait de nouvelles victimes qui viennent grossir l'armée des sans travail et des déshérités.

Mais le fait le plus inattendu sans doute, c'est que le désordre de la société actuelle jette le trouble jusque dans les rangs des producteurs. Il y a un problème social du patronat. Voilà ce que n'aurait osé soupçonner le 19^{ème} siècle. Cette minorité de riches qui, selon l'expression de Léon XIII, "jouissait à peu près de toutes les commodités des inventions modernes", cette minorité est elle-même atteinte par les secousses qui ébranlent notre système économique. Il y a une crise de la production. Il faut songer à protéger la production contre elle-même, contre ses propres excès. La gravité de ces problèmes nouveaux ne s'arrêtent pas à la classe ouvrière. Nous allons à toute souffrance, où qu'elle se trouve. Notre justice n'est pas non plus une justice de classe. Si l'intérêt de la production est en jeu, notre sollicitude doit se porter sur elle. Mais la crise du patronat nous intéresse à un autre titre surtout, elle est le symbole de la profondeur du mal dont nous souffrons. Elle nous découvre enfin la racine du mal. Si le producteur ne peut échapper lui-même aux conséquences du régime qu'il a cependant aidé à édifier, c'est que le ferment du désordre social réside dans son régime même. Les problèmes sociaux d'aujourd'hui ne sont donc plus des problèmes particuliers, parfaitement délimités, que l'on pourrait songer à résoudre isolément, chacun à son tour. Ils ne sont tous que les expressions, plus ou moins variées, d'un défaut unique, congénital au régime économique dans lequel nous vivons, l'absence de juste organisation. La crise appelle une réorganisation complète de nos sociétés. Elle est la détresse d'un monde qui meurt et qui appelle désespérément un ordre nouveau.

Ces proportions fantastiques que le problème social prend ainsi à nos yeux, au fur et à mesure que nous l'approfondissons, nous les retrouvons dans le changement même des **théories** qui nous offrent leurs médicaments. Le succès croissant avec lequel le communisme remplace le vieux socialisme est fort significatif à cet égard. Le bon socialisme d'Etat paraît bien débonnaire à côté de la monstrueuse machine qu'échafaude le **communisme**. Les temps de "l'homo economicus" sont bien morts, où, pour résoudre un problème social, on n'avait besoin que de formules économiques. Le communisme fait table rase de ces "hérésies bourgeoises". Pour le communisme, il n'y a pas un problème social, il y a un problème humain. Ce sont les questions fondamentales que pose la vie qui sont en jeu. C'est elles que le communisme veut résoudre. Il s'adresse à l'âme tout entière et non plus à l'intelligence seule. Il veut susciter l'enthousiasme et le goût du sacrifice pour le nouvel idéal humain. C'est pourquoi il se défend d'être une simple théorie sociale. Il l'est certes mais il est encore politique, il est encore philosophie, il est encore et surtout religion. Il est la religion d'une société nouvelle, d'un ordre nouveau. Il a la prétention de porter en lui la vérité absolue et vise à dominer complètement les âmes. Ainsi il est bien de son temps car il a compris que le mal dont nous souffrons a ses racines dans le cœur même de notre régime et que l'humanité actuelle veut absolument sortir de son anarchie.

Il est utile, pour le penseur chrétien, de méditer cette leçon du communisme. De plus en plus, le communisme sera notre grand, notre seul ennemi. Sachons, une fois pour toutes, que le véritable débat entre communisme et catholicisme ne porte pas sur les formes de la propriété, c'est une question qui peut avoir son importance mais qui n'est pas centrale. Le véritable débat est entre matérialisme et spiritualisme. Ne nous y trompons pas. Le capitalisme libéraliste sacrifie autant à l'idole de la matière que son plus jeune fils de Russie. Pie XI dit dans Quadragesimo anno : "Nous affrontons un monde retombé en grande partie dans le paganisme". Si nous ne voulons pas que la religion communiste étouffe notre personnalité et notre liberté en nous apportant l'ordre nouveau de la matière, réorganisons nous-mêmes nos vies et nos sociétés d'après la loi de l'esprit. Soyons convaincus que le problème d'aujourd'hui exige cette réorganisation, cet ordre nouveau. Mieux qu'instaurer un ordre nouveau, il s'agit, pour nous, de restaurer l'ordre de l'amour bafoué par notre individualisme cynique. Nous sortirons de l'anarchie, cela est certain. A nous de décider si nous en sortirons pour passer sous la tyrannie de la matière dans un monde collectivisé ou pour nous élever dans le règne de l'esprit par la restauration d'un ordre chrétien. Voici en quels termes Pie XI stigmatise notre responsabilité : "Ceux-là surtout méritent d'être condamnés pour leur inertie qui négligent de supprimer ou de changer des états de choses qui exaspèrent les esprits des masses et préparent ainsi la voie au bouleversement et à la ruine de la société".

Ce tableau des problèmes sociaux d'aujourd'hui nous permet de mesurer l'étendue de nos devoirs et l'urgence de notre action. Nous allons essayer de les approfondir dans le monde qui nous est plus particulièrement confié, le monde de la jeunesse. Je laisserai donc de côté ce qui concerne notre action sociale en dehors de notre profession, collaboration ou mouvement syndicaliste, tournées de conférences, collaborations aux oeuvres

charitables, études techniques, tels problème ouvriers, aide sociale aux familles... Tout ce travail, indispensable pour renforcer notre attitude sociale, ne sera pas étudié ici. La question précise que nous allons poser sera la suivante : quelle sera notre attitude sociale en face de nos élèves ? Comment entreprendrons-nous la formation sociale des jeunes âmes qui nous sont confiées .

Certes, avant de former socialement nos élèves, il faut que nous ayons nous-mêmes une solide formation sociale. On ne donne que ce qu'on a. Je suppose cependant résolue cette question de notre propre formation. Je suppose connues les exigences sociales de la pensée chrétienne. Je suppose connus les avertissements paternels mais impératifs de Léon XII et de Pie XI. Je suppose enfin connu la doctrine de la solidarité chrétienne. Nous allons étudier séparément le but de notre enseignement social et puis les méthodes pratiques dont nous pourrions disposer.

I - Quel est le but de notre enseignement social ?

En quoi consiste la formation sociale que nous avons à donner à nos élèves ?

Il ne saurait évidemment s'agir d'un enseignement au sens propre du terme. Nos programmes, surtout à l'école primaire, ne nous permettent guère de consacrer une partie de notre temps à un enseignement social méthodique. Ce n'est pas une mauvaise chose car un enseignement didactique, ex cathedra, n'aurait aucun effet sur l'esprit des enfants. Sans doute, il sera utile, surtout pour des élèves âgés, de connaître l'a.b.c. d'une sociologie fondée sur les principes chrétiens. Sans doute, il sera utile pour eux de posséder une formule théorique pour tel ou tel problème que nous leur aurons d'abord fait sentir. Mais ce n'est pas l'essentiel. Ce qui est urgent avant tout autre chose, c'est de donner à l'enfant le sens des problèmes sociaux. Il faut que, dans sa psychologie trop facilement tournée à l'égoïsme, nous fassions entrer le virus social. Dans cet esprit enclin à l'individualisme, il nous faudra éveiller l'instinct de sociabilité, susciter les ardeurs généreuses, aiguïser l'amour de la justice. Il nous faut apprendre à ces jeunes intelligences les exigences du droit, leur ouvrir les perspectives grandioses de la solidarité humaine, leur faire comprendre la subordination de l'intérêt privé à l'intérêt général. Puis, en levant loyalement les lunettes dont trop souvent nous nous servons pour regarder autour de nous, il faudra découvrir à ces jeunes âmes les laideurs de notre temps, les misères de notre société, pour faire naître en eux les généreuses protestations et les promesses solennelles de soumettre leur vie au service du bien commun. Voilà ce que nous appellerons "la formation du sens social". Pour résumer, empruntons cette définition tirée d'une excellente étude qui vient de paraître : "La formation sociale dans l'enseignement secondaire" par Jean Jaouen : "Le sens social est une aptitude à percevoir et à exécuter promptement, comme d'instinct, dans une situation concrète, le parti qui sert effectivement le bien commun".

Éveiller le sens social, tel sera donc le but essentiel de la formation sociale que nous donnerons à nos enfants. Ce sens social, nous l'éveillerons en éveillant le sens de la charité; le sens de la justice, le sens de la réalité sociale.

1- Le sens de la charité

Il ne s'agit pas de dispenser un enseignement plus ou moins théorique, qui peut avoir son importance et son utilité mais qui n'est pas primordiale. Ce qu'il faut, c'est susciter une charité effective dans le cœur de nos élèves, une charité qui n'est ni une bienveillance condescendante pour les bassesses d'une société inférieure ni une imprudente sympathie pour des misères plus ou moins fictives. Ce sera une charité active, un sens de la charité, c'est-à-dire un amour accompagné de discernement, qui sait découvrir le mal là où il est, séparer les misères apparentes des misères réelles, qui sait aller au plus pressé et qui sait guérir avec simplicité.

Qu'est-ce en effet que la charité sociale sinon cet amour par lequel nous réparons les funestes effets d'un désordre ? Comme la Soeur de la charité précède souvent le médecin pour atténuer par ses soins affectueux les effets de la maladie, ainsi toute charité chrétienne devra précéder le médecin social, pour panser les plaies, apaiser les souffrances, nourrir l'affamé, vêtir le gueux, élever l'enfant abandonné, faire entrer le soleil dans le taudis, effacer par le sourire la révolte et la haine qui assombrissent la figure du misérable.

Ce sens de la charité sommeille dans toute âme chrétienne. Pour l'éveiller, il suffira souvent que nous lui donnions un objet approprié. La générosité de l'enfant ne naît-elle pas souvent dans un mouvement de charmante spontanéité à la simple vue du bobo de son frère ? A nous de montrer à l'enfant ces bobos qui ébranleront ses puissances d'amour. Parlons-lui de son petit frère abandonné dans le taudis, parlons-lui de son compagnon d'âge qui souffre de la faim et du froid, parlons-lui, quand il est plus âgé, de toutes les misères de la vie ouvrière, montrons-lui le pauvre tel qu'il est, faisons-lui sentir, à lui fier de sa personne et de sa liberté, ce qu'est une vie privée brutalement de toute dignité humaine. Ne craignons pas de le faire pleurer sur les misères de son temps. "Misereor turbam", j'ai pitié de cette foule. Il faut que tout enfant qui a passé par nos mains sache répéter au fond de son cœur cette parole du maître.

Il est d'autant plus indispensable de susciter dans l'âme de nos élèves cette sympathie, cette communion profonde avec les souffrances du temps, que très souvent l'éducation familiale a tout fait pour étouffer cette générosité native. Ne répète-t-on pas trop souvent : il n'y a plus de pauvres, il n'y a plus de misère, honteux mensonge d'une société qui n'a même plus le courage de reconnaître ses épaves, qui a perdu le sens de l'amour. "Toute faiblesse, et peut-être la faiblesse croissante de l'église dans le monde moderne, vient non pas comme on le croit de ce que la science aurait monté contre la religion des systèmes soit-disant invincibles, non pas de ce

que la science aurait trouvé, découvert contre la religion des arguments et des raisonnements censément victorieux, mais de ce que ce qui reste du monde chrétien manque aujourd'hui, socialement et profondément, de charité. Ce n'est point du tout le raisonnement qui manque, c'est la charité. Tous ces raisonnements, tous ces systèmes, tous ces arguments pseudo-scientifiques, ne seraient rien, ne pèseraient pas lourd s'il y avait une once de charité... On fait beaucoup de bruit d'un certain modernisme intellectuel qui n'est même pas une hérésie; qui est une sorte de pauvreté intellectuelle moderne... Cette pauvreté n'eût exercé aucun ravage, elle eût été purement risible si les voies ne lui avaient pas été préparées, s'il n'y avait point ce grave modernisme du coeur, ce grave, cet infiniment grave modernisme de la charité" (Péguy).

A nous de rétablir la vérité. Pour susciter l'amour, montrons les besoins dans ces périodes de chômage et de crise. Il ne nous sera pas difficile de trouver des exemples concrets, frappants, de ces exemples qui produisent le choc fatal; qui dessillent les yeux, qui secouent les préjugés, qui libèrent l'amour. Cette charité sera simple, désintéressée, aimante, fraternelle, dépouillée surtout de tout le faste de la bienfaisance bourgeoise. Elle parlera de coeur à coeur, elle sera audacieuse, elle sympathisera avec l'indignation du pauvre et, tout en soulageant sa misère actuelle, elle travaillera avec lui à l'avènement futur d'une justice meilleure. Tel est le sens de la charité que nous avons à éveiller dans l'âme de nos élèves. Puissions-nous pour chacun d'eux être un éveilleur d'amour !

2- Le sens de la justice

supposera de notre part une éducation semblable. Ici encore loin de nous les savantes dissertations sur la meilleure organisation de l'Etat. Quelques grands principes suffisent. Cette idée d'abord, centrale dans la morale chrétienne, l'idée du bien commun. Une société sera fondée sur la justice quand elle réalisera le bien commun, quand elle permettra à chacun, dans la plus large mesure, de vivre humainement. Cette autre idée, non moins importante, que notre mal n'est que le fruit d'une injustice, que le désordre de notre monde est essentiellement l'anarchie d'un monde qui a perdu la saine notion du bien commun. Une troisième idée enfin, dont nous devons faire une idée force; que la justice a besoin de protestataires qui défendent ses exigences contre toutes les lâchetés, toutes les veuleries et toutes les médiocrités.

Le sens de la justice est le flair d'une âme loyale qui sait dénicher l'injustice au bon endroit et qui est courageux jusqu'à l'héroïsme pour combattre cette injustice. C'est ce flair intransigeant que nous devons éveiller dans l'âme de nos enfants. Il est vrai que notre tâche sera ici différente suivant les milieux dans lesquels nous travaillons. Ces milieux ne sont pas toujours nettement tranchés et il apparaîtra à chacun de démêler les éléments divers qui composent sa classe. Je distingue deux milieux principaux, le milieu bourgeois et le milieu populaire. Ils correspondent en gros mais non exclusivement à la division de l'enseignement secondaire et du primaire.

a) Les milieux bourgeois apportent en général une méconnaissance totale des problèmes sociaux et une ignorance profonde de leurs devoirs. C'est dans l'âme du petit bourgeois que nous devons nous attacher d'exciter le sens de la justice. Trop souvent l'enfant de la bourgeoisie vient vers nous, la tête encombrée de préjugés. Je ne parle pas des plus inoffensifs : tous les ouvriers sont des révolutionnaires, tous les démocrates sont des socialistes, la loi des 48 heures est coupable de nos misères, toutes les lois sociales sont des lois de désordre... Ce sont là des préjugés qui peuvent empoisonner un jeune esprit mais ils sont beaucoup moins dangereux que cet autre qui se dit sous le manteau parfois mais aussi parfois ouvertement, cyniquement et qui est l'expression d'une mentalité foncièrement anti-chrétienne : il y a toujours eu des pauvres, comme on dira sur un autre terrain : il y a toujours eu des guerres. Alors la conclusion s'impose froidement : il est inutile de lutter, inutile de combattre le mal, croisons-nous les bras, contentons-nous de notre tranquille aisance et, au surplus, faisons l'aumône. Cette attitude paralysante de toute action sociale n'est ni plus ni moins que la négation de la morale chrétienne. Elle est du pharisaïsme. Sait-on seulement que l'aumône et la bienfaisance n'ont de valeur surnaturelle que dans un coeur passionné pour la justice. La charité servirait-elle à perpétuer un état d'injustice ? Pie XI définit ainsi la pensée du Christ : "L'exercice de la charité ne peut être considéré comme tenant lieu des devoirs de justice qu'on se refuserait à accomplir" et ailleurs le Saint Père s'indigne contre cette paralysie des milieux bien-pensants, "comme si la charité devait couvrir les violations de la justice".

C'est précisément cette monstruosité morale que cache le préjugé qui trop souvent encombre l'esprit du jeune bourgeois. On considère trop facilement l'état de notre monde comme une situation inévitable survenue par une évolution nécessaire et qu'aucune volonté humaine ne saurait modifier. On oublie qu'au début de cette évolution, il y eut pourtant des hommes qui savaient ce qu'ils voulaient : gagner de l'argent, arracher l'économie à la morale pour mieux satisfaire leur intérêt personnel. On oublie que ce que des hommes ont fait, d'autres peuvent le défaire. On oublie surtout que les misères sociales sont l'effet d'un désordre et que ce désordre, nous pouvons et devons le redresser. Si le préjugé ne sera pas encore vaincu par notre discussion, nous rappellerons opportunément au jeune incrédule une comparaison courante avec le corps humain : quand le corps est malade, nous contentons-nous d'appeler la soeur de charité ? Ne demandons-nous pas le médecin pour supprimer les causes de notre maladie ? Quand une maladie est actuellement encore inguérissable, restons-nous indifférents, nous permettons-nous de dire qu'elle a toujours existé, que personne ne l'a guérie et qu'il est donc inutile de chercher une guérison ? Au contraire, ne croyons-nous pas dans une guérison future, n'avons-nous pas confiance dans le progrès de la science ? Alors cette foi que nous accordons à la science humaine quand il s'agit des

misères du corps, pourquoi ne la lui accorderions-nous pas quand il s'agit des misères de l'esprit et de la société ? Nous savons très bien que nous ne supprimerons pas le péché originel, nous ne supprimerons pas toute injustice mais nous avons le devoir d'en supprimer le plus possible.

b) Les milieux ouvriers viennent à nous avec une toute autre mentalité. L'enfant de l'ouvrier a le sens de ses misères, le sens de son infériorité sociale. Lorsque ses parents sont communistes, il possède même des idées sociales qui souvent nous étonnent. C'est un fait avec lequel nous aurons à compter de plus en plus, même dans nos lycées. Il faut nous attendre à rencontrer sur les bancs de première ou de philosophie des jeunes communistes. Notre attitude devant un pareil milieu sera délicate. Cependant combien grande sera notre responsabilité ! Ce n'est pas à proprement parler le sens de la justice que nous aurons à éveiller dans de pareilles âmes. Ces enfants possèdent naturellement, sinon le sens de la justice, du moins le flair de l'injustice, et c'est déjà beaucoup.

L'attitude du maître chrétien consistera à montrer qu'il connaît aussi l'injustice et la condamne. Si ce premier terrain d'entente n'est pas réalisé, l'âme de l'enfant se fermera, il aura senti le "bourgeois", l'ennemi et elle ne s'ouvrira plus. La protestation contre l'injustice lui est tellement naturelle qu'elle exige de nous cette première sympathie élémentaire. Nous devons protester avec lui, nous devons nous indigner avec lui, nous devons croire avec lui dans l'avènement d'une justice meilleure. Mais quelle justice ? C'est ici que commencera notre tâche la plus délicate. La justice telle que le jeune ouvrier l'a entendue définir par son père, c'est la justice de classe, la justice du prolétariat que devra réaliser la lutte des classes. Épousant l'amour de la justice du jeune ouvrier, nous devons parcourir avec lui la réalité sociale pour lui faire comprendre que la justice de classe est encore une injustice. S'il est vraiment passionné pour la justice parfaite, il devra la chercher dans une réorganisation de la société qui donne à chacun ce qui lui revient de par sa nature d'homme mais qui supprime toute exploitation de quelque côté qu'elle vienne. Tâche délicate entre toutes mais peut-être d'autant plus facile que nous serons entrés davantage en communion avec le complexe sentimental de l'enfant, que nous lui aurons davantage fait sentir notre sympathie pour ses misères. Ainsi arriverons-nous à redresser son sens de la justice pour l'orienter dans une vie chrétienne.

c) Il convient d'ajouter quelques mots sur **le sens de la réalité sociale**.

Nous y avons déjà touché, il suffit de relever ici son importance. Nous vivons une époque bien caractérisée, nous devons faire de nos élèves de futurs citoyens. Il faut donc leur faire comprendre notre temps. Il ne faut pas que les élèves nous quittent avec l'impression de finir un vieux monde pour en affronter un nouveau, inconnu. Nous devons les éclairer sur les réalités présentes, leur expliquer, dans la mesure compatible avec leurs jeunes intelligences, les problèmes du temps.

Il ne faut pas que nos élèves n'apprennent à connaître le pauvre que dans ses rôles historiques. Il n'y a pas seulement des pauvres chez La Bruyère ou La Fontaine ou Victor Hugo. Le pauvre de Tolstoï ou du Guy de Maupassant n'est-il pas plus près de nous ? Et le pauvre qui passe sous notre fenêtre, le marcheur de la faim ? C'est celui-là que nos élèves devront connaître. Il ne faut pas non plus que nos élèves ne connaissent des crises sociales que leur aspect historique, savoir expliquer la crise sociale sous la révolution française, connaître les crises sociales de l'histoire romaine. Tout cela ne sert de rien si nos élèves ne connaissent pas notre crise. Avec des moyens proportionnés à leur âge, nous devons leur faire comprendre les grands éléments de cette crise et leur faire comprendre aussi les moyens héroïques que sa solution exige. Il faut armer nos élèves pour la vie. Il faut leur apprendre à regarder la réalité en face, sans peur ni réticence. Encore une fois, il ne s'agit pas de distribuer un enseignement intellectualiste, un ensemble de connaissances qui sombreront dans le naufrage général après les examens. Il faut éveiller un sens, former une attitude, créer une pensée directrice, forger un caractère social.

II - Quelles sont les méthodes pratiques

dont nous disposons pour nous acquitter de cette tâche sociale ?

Je distinguerai l'enseignement secondaire, l'enseignement primaire et les méthodes communes aux deux ordres d'enseignement.

1) L'enseignement secondaire

Les méthodes varient avec l'âge et la complexité des programmes. Je n'insisterai pas sur ces détails. Je ne parlerai pas non plus de la valeur éducative générale des différents enseignements, sciences ou humanités. On pourrait montrer que la discipline intellectuelle requise par tel ou tel travail scolaire est un excellent apprentissage des vertus sociales. Je m'attacherai uniquement aux trois matières privilégiées qui peuvent donner occasion à des causeries ou des adaptations sociales directes.

a) Littérature

Il faut entendre par là toutes les explications de textes, français ou étrangers, depuis la simple lecture des classes de 8^{ème} jusqu'à l'explication méthodique des classes de Première. Toutes les œuvres lues intégralement dans le texte et la plupart des morceaux choisis ont comme thème le rapport de l'homme avec son milieu. Il n'est pas

nécessaire qu'on y parle de crise sociale ou de paupérisme pour que le texte nous intéresse. Chaque fois que le sujet ou une pensée détachée du texte renferme une appréciation implicite sur la conduite de l'homme dans la cité, nous devons saisir l'occasion pour intervenir et faire sentir que nous avons une doctrine qui nous permet de juger, de dominer l'idée de l'auteur. S'agit-il d'un passage où quelque geste de charité est mis en relief, nous aurons l'occasion d'insister sur la beauté de la charité. S'agit-il d'une maxime cynique de La fontaine sur le droit du plus fort, nous aurons l'occasion de montrer à quelles sociétés cette maxime s'applique et nous aurons le devoir de la juger et d'y opposer notre doctrine de la justice. L'enfant accueillera notre critique avec un soupir de soulagement car souvent une maxime de La fontaine ou de la Rochefoucauld insuffisamment commentée laisse dans l'âme de l'enfant une impression de gêne douloureuse. S'agit-il d'un texte de Victor Hugo ou d'un contemporain, les allusions deviendront plus directes et nous aurons l'occasion de chercher derrière la grandiloquence un peu surfaite du romantique l'accent plus sincère de la misère humaine dont il s'est fait l'écho. Les textes des auteurs anciens seront l'occasion de commentaires semblables. Tantôt l'auteur stigmatisera une injustice, à nous d'insister, d'opérer les rapprochements voulus, d'utiliser l'indignation de l'élève qui se porterait contre une civilisation passée pour la porter sur des misères plus actuelles et donc plus réelles pour lui. Tantôt nous rencontrerons une remarque de vrais païens jugeant assez inhumainement, avec mépris et dédain, la pauvre misère du peuple, excellente occasion pour moraliser le texte et montrer le ferment de justice et de charité par lequel le christianisme dépasse le monde antique. Ainsi aurons-nous l'occasion, dans notre enseignement de la littérature, d'aiguiser le sens de la charité et le sens de la justice de nos élèves pas le commentaire des auteurs du programme.

b) L'histoire

Les historiens protesteront, faire l'éducation sociale grâce à l'histoire n'est-ce pas plier la science à des fins extérieures ? N'est-ce pas abandonner l'impartialité, l'objectivité historiques ? Non, c'est rester dans la stricte exigence de l'objectivité scientifique que d'exposer les faits tels qu'ils sont. Exposer les faits sociaux des années 1830, ne pas se borner à quelques phrases laconiques et banales sur la situation sociale de cette époque mais citer des auteurs, lire des textes, montrant sur le vif les conditions inhumaines dans lesquelles une grande partie de l'humanité devait végéter. Est-ce violer l'objectivité historique que de montrer pourquoi les ouvriers étaient mécontents ? C'est au contraire faire oeuvre de grand historien que d'expliquer ainsi certains faits qui, comme les émeutes ouvrières du dernier siècle, sont présentées trop souvent comme des agitations de quelques cerveaux brûlés. De pareilles corrections apportées aux manuels ne sont pas entreprise anti-scientifique. Bien au contraire, ce sera faire oeuvre d'historien impartial que de soumettre à une saine révision la conception de l'héroïsme. Il ne s'agit pas de diminuer l'héroïsme militaire mais de montrer un héroïsme non moins authentique, non moins beau et peut-être plus fréquent, chez un réformateur social qui, comme Ozanam ou Albert de Mun, consacre leur vie entière au service du bien commun. Une pareille révision de l'histoire, loin de heurter l'objectivité du savant, aura au contraire pour effet de l'établir. Il sera ainsi possible au professeur de faire oeuvre d'éducation sociale sans imposer violence à son programme et à son honnêteté professionnelle.

Il est un autre aspect du problème. Les événements historiques que le professeur expose ne sont pas les seuls faits à respecter. L'impression que l'événement produit dans l'âme de l'enfant est un fait qu'il s'agit aussi de respecter. Que l'enfant soit indigné, révolté ou au contraire satisfait par les événements que nous lui exposons, cela ne peut pas nous laisser indifférents. L'histoire demande à être jugée pour être comprise. C'est au professeur de donner les premiers éléments de ce jugement. Il est absolument indispensable qu'il fasse sentir la grande loi du bien commun qui exige la subordination du politique au moral. Les désordres humains que l'histoire expose, l'enfant saura ainsi les comprendre quand il verra en eux les effets d'une anarchie morale ou, disons-le plus simplement, les effets du péché.

c) L'enseignement de la philosophie

permet de systématiser et de rationaliser l'éducation sociale. L'étude des devoirs envers la société figure au programme. Le maître a toute liberté dans son enseignement. Voici les points principaux sur lesquels je crois utile d'insister.

- L'idée centrale du bien commun, de la justice sociale, rattachée à une conception générale de la justice qui se trouvera dans l'étude des problèmes internationaux,
- une explication serrée des faits, crise sociale engendrée par la naissance de la grande industrie, crise actuelle,
- un exposé loyal, sans colère ni rancune, des théories, notamment du socialisme,
- l'étude de quelques problèmes spéciaux particulièrement importants, propriété, salaire, travail,
- une conclusion à grande envergure, respectant la complexité des problèmes et insistant sur la notion d'un ordre nouveau, d'une refonte radicale de notre système libéraliste.

Naturellement ces études théoriques ne pourront avoir de valeur et d'effet sur l'esprit de nos élèves que dans la mesure où le sens social des élèves aura déjà été éveillé antérieurement dans les classes inférieures. Cela suppose une unité de directives et de points de vue; qu'il est souvent difficile d'obtenir dans un établissement public. Peut-être les catholiques pourraient-ils s'entendre entre eux pour réaliser ce programme dans leurs classes respectives.

2) L'enseignement primaire

La littérature et l'histoire pourront servir à l'école primaire comme au lycée dans une proportion variant avec l'âge des enfants. La littérature sera l'explication des textes, aura toujours le même but d'éveiller le sens de la charité et de la justice. L'histoire fournira la connaissance élémentaire des faits. L'enseignement religieux, dans les écoles primaires d'Alsace, pourra jouer le rôle de la philosophie dans l'enseignement secondaire, donner une systématisation de l'enseignement social.

Tous ces exercices me paraissent devoir être adaptés au **milieu spécial de l'enfant**. Une séparation nette me semble nécessaire d'abord entre la campagne et la ville. L'enfant du paysan n'a pas les mêmes préoccupations ni les mêmes destinations que l'enfant de l'ouvrier. Sans doute est-il nécessaire d'avoir un minimum d'éducation sociale commune mais la véritable formation sociale exige une adaptation professionnelle. Le futur paysan a d'autres devoirs que le futur ouvrier. Chacun a le devoir d'aimer sa profession et de respecter celle des autres. Nous n'insisterons jamais assez sur cet amour de la profession, sur le devoir professionnel et sur le devoir de solidarité entre professions. Mais la préparation à telle profession demande une technique appropriée. De même la préparation morale au métier d'agriculteur ou au métier d'ouvrier demande une technique spécialisée. Au futur paysan, il s'agira de faire aimer la terre. Au futur ouvrier, il s'agira de faire aimer le métier manuel. A l'un et à l'autre, il faudra parler des inconvénients particuliers à leur tâche et des réformes à souhaiter. Tout ceci exige une spécialisation non seulement de l'enseignement oral mais aussi du manuel. Il n'y a rien de plus néfaste que le manuel standard fait pour un enfant abstrait qui n'existera nulle part. Le manuel devrait comporter une catégorie d'exercices adaptés au milieu social et, j'ajoute, provincial. Les lectures sur la construction des premières usines dans le Haut-Rhin, sur le travail des enfants à Mulhouse en 1840, intéresseront nos élèves bien plus directement que quelque récit des événements sociaux d'Angleterre. Il serait intéressant de savoir dans quelles mesures de pareilles réformes seraient opportunes et réalisables.

Une dernière idée : l'éducation sociale de l'enfant est à peine ébauchée lorsqu'il quitte l'école. Il est urgent qu'elle soit continuée. Nous avons bien l'enseignement post scolaire qui a pour but de parfaire son instruction générale mais nous n'avons rien qui corresponde au perfectionnement de l'éducation sociale. Il serait souhaitable que la jeunesse soit, dans la mesure du possible, groupée dans des cercles d'étude, jeunesse agricole ou ouvrière. Je crois que ces cercles d'études gagneraient beaucoup en vie et en intérêt si le maître pouvait y assister à titre de conseiller, prodiguant ainsi une sorte d'enseignement post scolaire. Ici encore, il faudrait fixer par une enquête les moyens des réalisations pratiques.

3) Les méthodes communes

Il est un ensemble de réforme qui s'impose à notre enseignement aussi bien primaire que secondaire. Nous voulons développer le sens social de l'enfant, son esprit de solidarité, son sens de la vie collective. Avons-nous songé que tout notre enseignement est inspiré par l'individualisme ? Cet individualisme scolaire, nous le rencontrons d'abord dans le système des notes et des prix qui fait d'une classe une foule de concurrents où chacun voit un ennemi possible dans le voisin. Notre système d'émulation a pour effet de favoriser l'orgueil et l'envie, de renfermer le caractère des enfants, d'étouffer toute aspiration sociale. Personne n'osera donner un coup de main au voisin de peur qu'il ne sache autant et nous enlève la place désirée. Le petit élève devient ainsi un parfait égoïste, un individualiste au sens immoral du terme. Nous retrouvons cet individualisme entre maître et classe, entre maître et tel élève. Chaque élève est responsable individuellement devant le maître. Personne n'ose et n'a le droit de communiquer une impression à son voisin. Chacun élabore sa petite science pour lui et le maître est un précepteur pour chacun. Enfin cette tendance individualiste, nous la retrouvons dans la discipline générale des établissements. Le maître exerce à lui seul la discipline de la classe et l'enfant ne trouve jamais le moyen d'exercer lui-même une responsabilité. Une pareille atmosphère est essentiellement défavorable à l'éducation sociale. Les écoles nouvelles, les écoles actives, ont ouvert une première brèche vers une socialisation de l'enseignement. Mieux qu'un exposé théorique, quelques exemples sauront indiquer la voie à suivre.

Conclusion

Nous avons soulevé beaucoup de problèmes et cependant nous sommes loin d'être complets. Nous n'avons pas touché aux activités extra-scolaires qui mériteraient une mention à part. Dans le domaine strictement réservé à l'enseignement, notre enquête nous a paru féconde. Une conclusion peut se dégager de notre enquête.

- les problèmes sociaux nous font un devoir sacré d'approfondir leur étude,
- les préjugés et les passions que nous rencontrons nous font un devoir de pénétrer tous les jours davantage le sens des écritures et des encycliques pour nous convaincre de notre responsabilité, pour ancrer en nous l'exigence farouche de la justice et une charité toujours plus active,
- le dénuement dans lequel se présentent à nous les âmes de nos élèves nous commande une attitude résolument sociale dans tout notre enseignement pour que les générations qui passent par nos mains et qui connaissent notre foi sachent que nous avons une doctrine, sachent que notre doctrine a le courage de stigmatiser toutes les injustices et qu'avec l'admirable audace des apôtres, nous travaillons à l'édification d'une société meilleure,

fondée sur la loi de justice de d'amour, l'ordre nouveau du Christ, la paix sociale du Christ dans le règne social du Christ.

Lorsque je me sens trop coupable, il m'arrive, mon Dieu, de n'oser plus vous regarder et de me tourner, parmi ceux qui suivirent vos pas sur la terre, vers quelque grand pécheur à qui vous avez pardonné. Et volontiers, à chaque rechute qui me rend plus honteux devant vous, j'imagine la Madeleine à genoux à vos pieds chez Simon le pharisien.

Il vous a plu de la laisser venir à vous, et vous saviez qui elle était. Mais Simon s'est dit que vous deviez l'ignorer, sans quoi l'auriez-vous laissé faire ? Il a cru sans doute qu'entre cette âme et son âme votre choix ne pouvait pas être douteux. Il était sûr que vous vous complaisiez à sa table et que la pécheresse vous importunait. Et moi je ressemble à Simon trop souvent, quand je m'approche de vous. Je me regarde comme celui qui compte, celui que l'on attend. Et je ne pense pas assez que toutes ces âmes qui vous prient vous sont aussi chères que la mienne.

Pauvre être content de toi, vois cet homme assis, plein de sa dignité, vois cette femme agenouillée dans son humiliation, et comprends. Comprends que servir le Maître, c'est te lever de la place d'honneur à laquelle tu croyais avoir droit, et te mettre aussi à genoux ; demande à cette pécheresse publique de t'enseigner son repentir et son amour. Tu songes d'abord à crier ta déception quand tu es tombé dans quelque péché que tu ne voulais plus commettre. Tu jettes beaucoup de paroles vaines par où tu cherches à dire à Dieu ton remords, ton remords qui n'existe peut-être pas encore et que tu essaies de faire naître ainsi. Au fond tu es vexé, n'est-ce pas, un peu moins pour l'amour de Dieu que pour l'amour de toi. Mais que feront tes paroles désordonnées ? Dieu lit au fond de toi. Laisse-le plutôt parler lui-même dans le coeur de ton coeur. Pense au silence de Madeleine. Elle entre sans rien dire et fait son adoration. Connais-tu des protestations d'amour plus vives que ses larmes ? Si tu ne sais pas pleurer, du moins adore, humilie-toi dans le silence, pour entendre mieux le verbe de pardon.

Quel est, Simon, celui qui aimera le plus ? — Maître, c'est celui auquel sera remise une plus grande dette. — Tu as bien jugé. Tu viens de rendre hommage à l'amour de la pécheresse : elle a tant besoin d'être pardonnée.

Quelle reconnaissance à qui lui pardonnera. — Mais, Seigneur, faut-il avoir vécu dans le scandale pour mieux apprendre à vous aimer ? Condamnez-vous le juste à ne pas connaître tout votre amour ? — Tu raisones toujours, Simon, avec ton jugement d'homme qui ne voit pas son propre péché, Simon, te crois-tu juste devant moi ? Quand je suis entré, m'as-tu lavé les pieds ? M'as-tu donné le baiser de paix ? M'as-tu versé l'huile sur la tête ?

Seigneur, je suis le frère de Simon. Quand je vais m'agenouiller devant le tabernacle, vous savez combien de fois je ne pense pas à vous. Je suis uniquement préoccupé de moi, de mes petites affaires. Quand je rencontre un de mes amis de la terre, je suis empressé auprès de lui ; mais quand j'accueille en moi l'Ami divin, à peine puis-je lui consacrer quelques secondes ; parfois je passe ensuite ma journée sans presque songer qu'il vit près de moi, et mes pensées et mes actions sont un reniement de lui dont je me proclame le disciple. Comme j'ai à me faire pardonner aussi. Je ne veux plus me croire moins pécheur que Marie la Madeleine; mais, regardant mes fautes, je m'attacherai plus fortement à l'espoir, que vous me proposez par son exemple, d'arriver un jour à vous aimer comme elle, quand j'aurai su comme elle vous demander pardon, et me tenir humblement à vos pieds.

Vade in pace. Pars en paix, âme pardonnée...

Mais si je retombe ? Il faut que je vous dise, mon Dieu, la désolante amertume des chutes toujours recommencées. Quand je pense à Marie ou aux autres que vous avez un jour éclairés, je les vois pour le reste de leur vie attachés à vos pas, je m'imagine qu'ils ne sont plus retombés. Et moi qui si vite trébuche après vous avoir promis de marcher avec vous. Il y a une angoisse, chaque fois plus déprimante, à se retrouver humilié par une chute nouvelle. Je suis faible, Seigneur, et à force d'être rejeté au même point de départ, je suis tenté de croire qu'il n'y aura jamais de point d'arrivée. Est-ce que vraiment je progresse quand je me sens toujours aussi près de me laisser aller à la moindre occasion ? Dure discipline des départs toujours à refaire. Comme nous avons besoin de voir, en opposition, des âmes qui, elles, sont arrivées. Comme j'ai besoin, Marie pécheresse, de me représenter votre entrée chez Simon, et l'offrande de votre holocauste : votre parfum, vos larmes, vos cheveux ; vous avez marché une vie déjà longue, mais vous avez trouvé le lieu du repos. Ce que vous avez fait, Dieu me donnera la grâce de le faire aussi, et avec cette certitude je reprendrai patiemment tous les départs manqués.

Combien avez-vous fait de fausses haltes, croyant avoir trouvé ce qu'obscurément vous cherchiez ? Le Livre ne nous le dit pas, il nous réconforte par la contemplation du succès, mais il nous est utile aussi de savoir que ce succès se mérite par bien des échecs antérieurs. Aussi quand nous tombons une fois encore, ne comptons pas nos chutes pour nous en épouvanter, mais pour voir en elles la préparation, après chacune plus avancée, de l'étape finale. Seigneur, la chute est accablante, mais, relevé par vous, je fais de nouveau le ferme propos de ne plus vous offenser, et je garde l'espoir : pourquoi saurais-je marcher sans avoir appris ? Et quand j'apprends une

chose aussi difficile que d'être votre disciple, quelle merveille qu'il me faille répéter la leçon pendant tant d'années ? Du premier coup, semble-t-il, la Madeleine est parvenue à « beaucoup aimer ». Je ne me plaindrai pas de n'avoir pas atteint le but comme elle, mais, aussi humblement que possible, je m'efforcerai de vous consacrer ce que je suis, si peu en soi, mais si précieux pourtant car c'est un don de vous, et je sais qu'en vous l'offrant je ferai tout ce que vous demandez de moi. O promotion des valeurs petites par ce contentement que vous y trouvez !

Sainte Marie-Madeleine, qui fûtes pécheresse, je suis pécheur : priez pour moi. Souvent quand j'étais écoeuré de ma lâcheté, j'ai trouvé un apaisement à vous imaginer agenouillée auprès de Jésus. Je vous ai envié vos larmes, à vous qui aviez assez d'amour pour pleurer vos péchés. Moi je sais pécher, mais je ne sais pas pleurer. Vous avez multiplié le péché de la chair, mais vous n'avez pas été coupable du péché de l'esprit, celui qui se pardonne difficilement. Vous n'avez jamais songé à plaider votre cause devant le Maître : vous apportez vos offrandes et non pas vos argumentations. Vous êtes la prodigue d'amour qui avez compris quel est l'unique nécessaire et ne songez plus qu'à en vivre.

Chaque fois que l'on vous rencontre avec Jésus vous avez la même attitude : vous adorez. Vous adorez sans paroles, à genoux, contemplant l'unique Présence comme si déjà vous aviez la vision d'au-delà. Vous êtes pour moi celle qui sut le mieux adorer : « Marie a choisi la meilleure place, elle ne lui sera pas ôtée ». Vous aimez sans compter, sans les précautions de la sagesse humaine. Aussi êtes-vous admise dans l'intimité la plus intime, là où sont réunis seulement ceux qui savent parfaitement aimer : je vous retrouve encore une fois aux pieds du Seigneur, non plus à genoux, mais prostrée, embrassant le bois dressé qui lève sur le monde l'Amour, le Dieu sans réticence offert. Il n'y a là que la Mère, douloureusement debout pour la suprême présentation, le disciple très aimé, et vous, sainte amoureuse.

Priez pour moi, Marie-Madeleine, car je ne sais pas aimer. Faites que je l'apprenne de vous, partie de très bas, montée si haut. Quand je suis un moment avec vous, chez Simon ou sur le Calvaire, je me sens plus simple, je connais mieux et j'accepte mieux ma pauvreté. Votre pensée m'a parfois aidé à devenir moins dur, plus facile à la grâce. Aidez-moi toujours à éprouver vivement le repentir du péché. Que je puisse pleurer avec vous d'avoir offensé le Seigneur. Que j'oublie, les yeux fixés sur vous, de chercher de belles paroles. Faites-moi sentir, silencieuse adoratrice, la haute vertu du silence plein de la pensée de Dieu. Apprenez-moi à ne plus prétendre à chaque instant me justifier, vous qui n'avez pas cherché d'excuse, mais avez offert sans une parole tout ce que vous aviez de précieux. Enseignez-moi enfin à m'attacher au Maître et à la Croix d'une adhésion si pleine, et qui engage à ce point toute ma vie, que je mérite à mon tour de m'entendre dire : Parce que tu as beaucoup aimé.

369 - La multiplication des pains (Mc, VI, 30-43)

Guy Laval

Partir avec le Christ pour un lieu secret, loin de la foule indiscreète, affamée, insupportable, loin de nos propres désirs gourmands et de nos souffrances : plus d'un chrétien, en s'attachant aux pas de Jésus, a caressé cette image de repos, construit cette illusion d'une cité séparée, d'une société toute entière de perfection, bercée dans la paix chrétienne, affranchie des réclamations de ceux qui ne savent pas ou n'aiment pas, purifiée des vociférations du péché dans nos coeurs et des mutineries des sens !

« Venez, vous autres, à l'écart, dans un lieu désert, et prenez un peu de repos »

Certes il n'est pas interdit de goûter, quelques moments, une douceur parente de ce rêve, puisque le Christ lui-même invite ses Apôtres au répit. Mais il faut savoir que ce ne sera jamais pour longtemps. Quelques heures de traversée en compagnie du Christ, et déjà c'est fini...

Déjà, il faut sentir à nouveau le frôlement tenace de la foule anonyme, inconnue, banale, qui enserre nos âmes chrétiennes, qui attend, du Christ et de nous, elle ne sait pas bien quoi, mais nous, nous le savons... Déjà, il faut recommencer à vivre non pas seulement pour nous, mais pour elle... Dès en débarquant sur l'autre rive où il allait chercher le silence et la solitude, Jésus retrouva une grande multitude. Il n'essaya point de s'esquiver mais il eut compassion, parce qu'ils étaient comme des brebis sans pasteur, et il se mit à leur enseigner beaucoup de choses.

Le Christ parle encore au troupeau sans pasteur. Et nous sommes autour de Jésus, comme les Apôtres autrefois. Plus intimement qu'eux par un côté, car c'est par nous que passe son message désormais... tandis qu'alors lui-même parlait.

Point n'est besoin d'être humble pour savoir ce que nous en faisons, de son message, comme nous le tenons maladroitement dans nos âmes comme nos vies le murmurent d'une voix timide ! Il arrive de sentir la disproportion entre les besoins de cette multitude qui a faim au point de ne le plus savoir, et nos étroites possibilités, tellement que l'envie de rire de soi prend irrésistiblement et qu'on cède à la tentation de prier le Christ de les adresser ailleurs, tous ces affamés. Que pouvons-nous à leur faim, aussi bien ? Ils sont trop et il se fait déjà tard ; l'heure s'avance et nous n'avons rien fait : « Renvoyez-les, Seigneur, afin qu'ils aillent dans les

environs s'acheter de quoi manger »... Mais où donc iraient-ils, si ailleurs ce n'est plus le Christ ? et si le pain dont ils ont faim n'est point achetable à prix d'or et d'argent ?

« Donnez-leur vous-mêmes à manger »

C'est pourquoi Jésus ne tiendra pas compte de l'effroi de ses disciples. Vraiment, n'est-ce pas une ironie, ce mot de Jésus à notre indigence ? Si notre amour est pauvre et notre foi obscure, qu'avons-nous à donner ? Aurons-nous une autre ressource que d'aller, en dehors de cette foi et de cet amour trop chétifs, chercher, dans des expédients humains, la manière de rendre le catholicisme tolérable à ceux qui nous entourent ? N'est-ce pas cela quitter le Christ, et s'en aller acheter pour deux cents deniers de pain, afin de le distribuer ? Puisque le Christ commande de donner à manger à cette foule, et que notre foi nous paraît trop infirme pour y suffire, n'est-ce pas indiqué de prendre le détour de montrer la valeur humaine du christianisme, de montrer qu'il est une source de poésie, un principe de moralité, une semence de liberté, un guide de la pensée, et tant d'autres vérités ? Car ce sont des vérités ! Et qui peuvent être le pain attendu de plusieurs...

Oui. Pourtant, là n'est point le pain essentiel. Le message chrétien n'est vraiment proclamé que si les hommes entendent la parole incroyable : Dieu est amour et il est quelqu'un près de nous !

Aussi le Christ ramène-t-il l'attention de ses fidèles vers cet unique essentiel : la foi et l'amour pauvres, divinement posés en leurs coeurs et divinement gardés, c'est bien d'eux qu'il s'agit, c'est bien eux qu'il faut donner aux affamés !

“Combien avez-vous de pains, leur dit-il, allez et voyez”

Il faudra donc avouer tout haut notre ridicule indigence ! Il faudra non seulement sentir, mais encore mettre dans des mots, pour la présenter à notre Maître, cette misère ! Le Maître veut-il se moquer ? Cinq pains, quand il y a cette multitude à nourrir...

Or Jésus ne se moque pas. Il sait seulement ce qu'il peut avec la pauvreté qui se met à son service. Il sait seulement qu'après avoir levé les yeux au ciel et prononcé une bénédiction, il aura placé entre nos mains un pain qui ne s'épuisera plus. Passant parmi les affamés, nous leur paraîtrons très riches, et nous nous connaissons très pauvres. De vrai, nous serons très riches et très pauvres. Pauvres, parce que de nous-mêmes nous ne savons guère qu'affadir le pain céleste. Mais très riches, parce que la vertu et la surabondance de ce pain n'est pas complètement à la merci de nos infériorités. Pourvu que nous acceptions de vivre chrétiennement et de juger chrétiennement, la force et la beauté du Christ rayonneront de nos oeuvres et paroles infirmes, précisément parce que cette force et cette beauté ne viennent pas de nous, mais passent seulement à travers nous. Ce n'est pas d'abord de l'éloquence et de l'héroïsme que dépend la puissance transformatrice d'une parole ou d'un acte annonçant que l'Eucharistie est le Christ présent, que Dieu est Père, que l'existence humaine a sa totale signification seulement si elle est perdue en Dieu. Si chétive que soit la voix, si médiocre l'action, portant sincèrement ces messages, le bouleversement peut être immense chez l'âme qui écoute et regarde, car la vertu de rénovation réside dans le message lui-même et dans le Christ qui l'a proclamé, plutôt qu'en celui qui le transmet. Un chrétien ne sait pas toute sa puissance de rayonnement et combien d'âmes boivent à son âme. Quand les comptes seront faits, il verra, avec émerveillement, que, des cinq misérables pains distribués par timide obéissance, une foule a été rassasiée, surabondamment, car il y a encore douze corbeilles de restes !

On accuse souvent les chrétiens de cacher le Christ. Beaucoup d'entre eux trahissent en effet dans la paresse ou l'infidélité. Et il faut leur dire que c'est un grand scandale d'avoir méprisé leur baptême, de l'avoir oublié, ou (ce qui est presque plus navrant), ne l'ayant pas oublié, de vivre sans se soucier des exigences de rénovation intime qu'il inscrit dans l'âme. L'illogisme de chrétiens vivant autrement que des enfants de Dieu est une difficulté réelle pour qui n'a pas encore trouvé que le Christ est Dieu. Il faut le dire aux chrétiens, à tous les chrétiens : qui donc en effet est tout à fait pur de cet illogisme ? qui donc est chrétien constamment ? qui donc est sans péché ? qui donc est charitable « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous », déclare St Jean.

Toutefois, les chrétiens qui, patiemment, à travers les résistances de leur humanité, essayent de lever au-dessus de leurs égoïsmes, de leurs timidités, de leurs paresse, de leurs défaillances, le signe du Christ, ne sont point des traîtres. Ils sont de ces témoins infirmes que Jésus a aimés dès le début. Dieu est trop riche pour se parer de nos richesses. Pour se faire reconnaître, lors de sa venue parmi nous, il fit donner aux bergers ce signalement : Vous trouverez un nouveau-né enveloppé de langes et couché dans une mangeoire. Il ne faut donc pas nous effrayer (quand nous n'y pouvons rien) de le vêtir d'indigence pour le présenter au monde. Ce vêtement de pauvreté ne cachera Dieu à aucun regard le cherchant sincèrement, pourvu que nous ayons volonté vraie de faire, de nos paroles et de nos vies, des transparences de Dieu. Nous nous sommes arrêtés à cet aspect car il faut s'y arrêter quelquefois : les vérités joyeuses sont à regarder autant que les vérités accablantes : si l'humilité est une obligation, l'espérance est une force. Peut-être même est-il opportun de regarder surtout vers l'espérance, vers la certitude que notre vie est féconde pour le règne du Christ. Qui donc travaillera, s'il ne croit pas en ses efforts ?

Du mystère du Christ au mystère de l'homme, tel est l'itinéraire qu'il m'a semblé utile de vous faire parcourir ou plutôt de parcourir avec vous durant cette réunion.

Mais je dois vous dire comment ce sujet s'est présenté à moi.

J'ai lu et relu, comme beaucoup de catholiques, je l'espère, le livre de notre grand et cher philosophe chrétien, Jacques Maritain : *l'Humanisme intégral*. Et j'ai trouvé, à la page 82, cette expression qui m'a, je l'avoue, tout d'abord étonné *humanisme de l'incarnation*. Ce qui me surprenait, c'était le rapprochement de ces mots : Humanisme et Incarnation... rapprochement qui va jusqu'à placer l'humanisme sous la *dépendance de l'incarnation*.

Humanisme, vocable dangereux pour quelques-uns qui y voient comme la « *religion de l'homme* ». Humanisme qui, en tout cas, de l'avis de tous, signifie *exaltation* de l'homme, effort vers une plénitude humaine.

Voilà que l'humanisme viendrait *se ranger* humblement sous une autre réalité, religieuse, celle-là, *supernaturelle*, révélée, impérieuse : *l'incarnation*. Aventure piquante ! Au sens même où Péguy parlait d'aventure, précisément au sujet de l'Incarnation.

Plus on l'observe, plus on la suit et plus on découvre la vraie grandeur de l'homme, sa vraie dignité, pour parvenir enfin à la *source* dernière de l'humanisme. Plus on voit l'homme engagé dans le mystère du Christ et plus on voit le Christ *illuminer* le mystère de l'homme, « *Illuminabit te Christus* ».

Division du sujet

Je ne vous apprendrai pas que le mystère du Christ, quand notre esprit s'essaye à l'analyser, se *dédouble* pour ainsi dire.

Il y a le mystère du Christ *historique*, le mystère de cet enfant que porta la Vierge en son sein béni, qu'elle mit au monde dans l'obscurité de la grotte, de cet enfant qui grandit comme les autres enfants, qui devint homme, qui travailla, qui prêcha, qui fut persécuté, condamné et crucifié, de cet homme en qui, selon St Paul, habitait la « *plénitude de la divinité* », de cet homme qui pouvait en justice « revendiquer l'égalité avec Dieu », qui était Dieu. Mystère du Christ *historique* !

Puis il y a, comme suite à celui-là, le mystère du Christ *mystique*, le mystère qui, encore, selon St Paul, « réunit », « récapitule » tout dans le Christ, *in Christo Jésus*, mystère qui opère une double union : des chrétiens *entre eux* et de tous avec le Christ, union *vitale*, en ce sens qu'elle permet à la vie qui est dans le Christ en vertu de l'Incarnation, de s'établir dans chaque chrétien, de devenir la vie du chrétien et de tout le corps chrétien, faisant de ce corps un *prolongement vivant du Christ*, faisant des chrétiens le corps mystique du Christ, faisant du Christ et des chrétiens ensemble, le Christ *total*, le Christ *mystique*. Pesons les mots de St Paul : « *mihi vivere Christus est* », ma vie est le Christ. Le Christ ne me donne pas la vie, il est *ma vie*. Il y aura donc après la question de l'homme dans le Christ historique, une seconde question : l'homme dans le Christ mystique.

I - L'Homme dans le Christ historique

1) Savons nous bien à quel point *l'Homme est dans le Christ* ? De quelle façon, par conséquent, nous sommes représentés, nous, les humains, dans l'Homme-Dieu, nous sommes en Lui ?

Il existe sur ce point, une singulière défaillance *d'esprit et de coeur* chez beaucoup de chrétiens. On leur a dit certes que le Christ est Dieu et Homme, mais la pensée que Dieu est *tout* et que l'homme n'est *rien*, les amène à se représenter le Christ *presque uniquement* comme Dieu. Pour eux, être en présence du Christ c'est purement être *en présence de Dieu*. C'est comme si l'humanité avait été *absorbée* par la divinité. Dans cette rencontre incroyable de l'homme et de Dieu, dans une même et unique personne on semble croire que l'humanité a disparu comme une goutte d'eau qui rencontrerait un fleuve.. L'humanité ne serait qu'une *pure passivité* en face de la divinité

2) On pense ainsi mieux reconnaître et sauvegarder la dignité du Christ..

N'empêche qu'on fausse *gravement* l'économie de l'Incarnation. On oublie que l'élément humain c'est ce qui, dans le verbe incarné donne à l'union hypostatique son caractère propre. L'humanité de Jésus-Christ lui est *aussi indispensable* que sa divinité pour sa mission divine de Rédempteur. Telle a été la position doctrinale de tous les Pères de l'Eglise qui ont défendu contre les hérésies l'intégrité humano-divine du Christ. « Il n'a sauvé que ce qu'il a pris » affirment-ils. Pour sauver *tout l'homme* (corps et âme), Il a dû prendre *tout l'homme* (corps, âme, facultés, misère) tout, sauf le péché.

3) Mais si le Verbe divin a pris l'homme, Il l'a nécessairement *entraîné dans la perfection*, au point suprême où il lui est permis d'atteindre. L'homme dans le Christ, c'est l'homme haussé *au maximum*. Si l'humanité du Christ n'a pas sa subsistance propre, elle a sa *nature* intégrale, c'est-à-dire ce qui fait l'homme, et c'est cela qui a été poussé au *niveau suprême*. Cette humanité-là est l'expression *la plus haute de l'humanité*.

Loin s'être « absorbée » par la divinité, elle est mise par elle dans un *relief inouï*. Toutes les potentialités de l'humaine nature sont actualisées. Tout ce que peut donner l'humanité en fait de perfection, elle le donne dans le Christ.

4) Mais de plus, elle est *élevée*, par grâce, au-dessus de la pure humanité. Elle est *divinisée* sans cesser d'être humaine. L'union hypostatique la met en communication avec la source de la vie divine infinie. La vie divine s'empare d'elle et la porte au plus haut point d'être surnaturel et de perfection surnaturelle auquel peut atteindre une créature. Et voilà la fragile et pauvre nature humaine qui rayonne la gloire de la divinité *sans être consumée par elle*, tel ce buisson que Moïse vit un jour brûler sans qu'il se consumât. Et voilà le sort de l'homme dans le Christ *historique*, sort merveilleux par lequel l'humanité s'exalte, se dépasse incommensurablement, mais *sans cesser d'être elle-même*. Perdue en Dieu, semble-t-il, mais toujours consubstantielle, fraternelle à nous les simples *hommes*. Humanité dotée d'un privilège inouï, unique, oui, mais qui la met à part *sans la détruire* et sans rompre le lien avec le reste de l'humanité. Nous avons le droit de penser que le Christ, comme homme, prolonge en haut l'humanité que nous, nous prolongeons en bas et que nous nous achevons en Lui. Il est le sommet de l'humanité. L'Incarnation est la *suprême réussite de l'humanisme*.

II - L'Homme dans le Christ mystique

Nous voilà, par l'analyse de l'incarnation, préparés de la meilleure façon, à comprendre l'homme. Passons du mystère du Christ au mystère de l'homme. Et cela par une *transposition*. Là où nous avons vu l'humanité du Christ, mettons *la nôtre*. Sa destinée et la nôtre sont *étonnamment* semblables, par-dessus, évidemment, des abîmes.

Par exemple, humanité dans le Christ signifie nature, mais non personne : la personne, elle, est divine. Mais en nous la nature et la personne *sont humaines*. L'union à Dieu, si elle se réalise, se fera autrement que dans le Christ, elle ne sera qu'accidentelle non personnelle ou hypostatique. C'est donc notre *personne humaine* qui va entrer en relation avec le Christ, entrer, comme nous l'avons dit, dans le *corps mystique*, dans le Christ total.

1) Cette agrégation ne sera nullement destructrice de notre humanité. Ici, comme dans le mystère de l'Incarnation, il peut y avoir *méprise grave*. De fait, il y a eu méprise. Aux hérésies qui mutilaient le Christ en lui déniaient l'humanité intégrale sous prétexte de respect correspondent des hérésies qui *dénient au chrétien l'intégrité de l'humanité* sous prétexte aussi de le grandir. On laisse dans l'ombre la nature pour *n'exalter que la grâce*. On passe sous silence *l'humain* comme indigne de s'associer réellement au divin. Il n'aurait qu'à disparaître comme les étoiles de la nuit disparaissent au matin. Un cas plus particulier de cet état d'esprit, c'est le mépris du *corps*, du *charnel*. Toujours dans l'intention de grandir l'homme, on le ramène à l'esprit, au *spirituel seul*. On regarde comme une honte pour l'âme d'être liée à un corps. Et dans la destinée de l'homme on ne fera aucune place au corps. Dès ce monde l'homme serait un *désincarné*.

2) Cette façon de comprendre l'homme a été cent fois réfutée. Remarquons qu'elle l'a été en particulier par Karl Marx sous le nom d'idéalisme et que cette réfutation, cette polémique pour un retour au réalisme, est une partie *saine* de l'oeuvre de Marx. Mais il y a une réfutation plus simple : un coup d'oeil sur l'incarnation. Si la chair était indigne de l'homme, si les servitudes matérielles étaient déshonorantes, si elles devaient troubler l'union de l'homme avec Dieu, est-ce que nous les trouverions dans le Christ ? Si l'homme ne devait aller à Dieu que désincarné pourquoi le Fils de Dieu aurait-il pris un corps semblable au nôtre ? Si le divin, la grâce survenant dans l'humanité devaient y trouver un vide, un anéantissement préalable, pourquoi le Christ aurait-il été le plus beau spécimen de l'humanité ? Voilà une belle et pure lumière sur nous-mêmes, sur l'enracinement de la personne humaine dans le charnel, sur son « incarnation », disent quelques-uns fidèles au point de vue qui est le nôtre en ce moment. Voilà qui peut nous préserver de tout *faux idéalisme* pratiquant l'oubli des conditions matérielles de l'homme. Voilà de quoi auraient dû s'inspirer la philosophie et l'économie sociale. La critique marxiste aurait perdu sa raison d'être.

3) Mais, si le mystère du Verbe Incarné prouve l'enracinement charnel de la personne humaine, en même temps il lui donne son *orientation définitive*. Toute l'humanité du Christ, tous ses éléments humains, corporels, sensibles, intellectuels, tous les faits de conscience, tout était *unifié* par la personne Divine, tout était orienté vers une *vocation*, celle de Messie, de Sauveur. Il est beau de contempler tous ces détails de la vie de Jésus, ses paroles; ses gestes, ses miracles, ses joies, ses souffrance, sa mort, tout cela rangé en ordre sous la vocation de Rédempteur. N'est-ce pas ce que fait l'homme dans la *vocation humaine et chrétienne* ? Unification et orientation de tous les éléments innombrables, divers et disparates qui composent une vie. Travail, peine, espoir, tout doit se ranger, progressivement bien sûr, sous l'obéissance de la *personne du chrétien* en marche vers Dieu. Une romancière psychologue, Jeanne Galzy, admirait surtout dans le saint, *son unité*. Nous voyons d'où vient cette unité, elle-même source de joie indicible.

4) De plus, quand il entre dans le Christ mystique, c'est un élan *d'exaltation* qui s'empare de l'homme. Avons-nous assez entendu les cris humains qui trahissent le besoin chez l'homme d'un *dépassement* ? Laissons les textes tant cités de Nietzsche, de Dostoïevski. Lisons quelques lignes de ce livre amer et fort qu'est la Condition Humaine de Malraux. A la page 271, c'est Gisors qui parle : « L'envie de l'homme c'est d'être plus qu'homme dans un monde d'homme. Échapper à la Condition humaine, vous disais-je. Non pas puissant, mais *tout-*

puissant. La maladie chimérique, dont la « volonté de puissance » n'est que la justification intellectuelle, c'est la volonté de *déité* : tout homme rêve d'être Dieu ».

5) A ce rêve, quelle autre réponse que le mystère du *corps mystique*. En entrant dans le Christ, l'homme se *déifie*. L'union de l'humanité du Christ avec Dieu avait ouvert sur cette nature humaine les écluses de la vie divine. L'union des chrétiens au Christ appelle à nouveau en la personne humaine le courant de la vie de Dieu. L'homme en s'unissant au Fils de Dieu *devient fils de Dieu*. Et de fait voilà réalisé le rêve de l'homme « d'être plus qu'homme » et en même temps le rêve d'être libéré, *délivré des servitudes* de toutes sortes qui pèsent sur lui.

Le chrétien, prenons-le à son maximum, le saint, est l'homme libre, « libre de tout sauf de Dieu ». Il s'approche progressivement de cette liberté qui fut celle du Christ lui-même.

6) Mais il importe de le reconnaître, tout cela ne se fera pas sans un redressement de l'homme, parfois *douloureux*, comme la remise en place d'un membre brisé.

L'homme qui entre dans le Christ est un blessé de *la blessure originelle* ; il n'a même pas l'ordre en lui-même ; il porte en lui des luttes intérieures très dangereuses dans lesquelles souvent l'esprit succombe sous la lourdeur de la chair. C'est un malade qu'il faut guérir de sa sensualité, de son égoïsme, de son orgueil. Dans la mesure où on le guérira, il deviendra *plus homme*, évidemment, il aura la santé humaine.

Quel traitement va lui être appliqué dans le corps mystique ? Ah disons-le tout de suite, la *croix du Christ*. Le Christ l'invitera à s'étendre sur sa croix, lui et ses convoitises. Il l'introduira dans *l'ascèse*, l'effort, *l'héroïsme*, le détachement progressif de l'argent, de la gloire, du plaisir, de soi-même. Mais c'est l'humanisme compromis ! Cette mortification, c'est la *mort de l'humain* ! non, c'est son *salut* ! C'est l'humanisme sauvé ! C'est la possibilité pour la personne d'arriver à sa *plénitude*, à son autonomie, à sa liberté.

Écoutez Claudel répondant fièrement à ceux qui lui reprochaient sa conversion au *point de vue de l'humanisme* — pour eux encore la croix était un scandale. — Il leur parle dans son témoignage de « cette croix du Christ qui nous tend de toutes parts jusqu'à l'extrême ».

Écoutez le P. Donceur qui est ici dans son domaine favori, je crois : « Une chrétienté, c'est une *création vigoureuse, mise en croix* » (Cahiers de Ste Jehanne, mars 1935, p. 61. Tout l'article : La Croix et l'humanisme chrétien). Et tout cela n'est que l'écho de la parole de l'Évangile, sur laquelle, selon le P. Donceur, repose notre humanisme chrétien : « Qui perd son âme la sauvera ».

7) Enfin, en entrant dans le Christ mystique, l'homme ne trouve pas que le Christ, il trouve les *autres membres* du *Christ*. ... la communauté humaine et chrétienne. Si on a pu voir dans l'individualisme le poison de l'humanité, le corps mystique du Christ est le *contrepoison humain et divin*.

Je sais que d'autres idéologies se représentent aujourd'hui précisément comme un remède à l'individualisme meurtrier : le *communisme*, le fascisme, le racisme (à des points de vue divers). Mais il est facile de voir que ces systèmes, principalement le communisme, n'atteignent leur but qu'au *détriment de la personne*. Elle n'est libérée de l'isolement que pour être fondue dans la masse, *dépersonnalisée*. Toute cette dignité de la personne que nous avons découverte jusqu'à présent serait ici détruite, offerte en holocauste à la réalité sociale.

A la mystique communiste, opposons le Corps Mystique du Christ. La personne du chrétien y trouve son lieu social, mais y garde sa personnalité. Bien plus, elle y trouve tous les *secours* pour son propre accomplissement.

Conclusion

Terminons cet exposé par quelques rapides remarques

1) Tout d'abord remarquons combien se trouve justifiée l'expression hardie de Maritain parlant d'un *humanisme de l'Incarnation*. Oui, en vérité, c'est bien dans l'Incarnation, dans le Verbe incarné que se trouve le *salut de l'homme*; le salut et la dignité de l'homme ne se conquièrent pas sans le Christ. A cette preuve idéologique que nous venons de faire, on pourra ajouter une *preuve historique*, celle qu'esquisse précisément Maritain dans plusieurs passages de l'Humanisme intégral.

2) Remarquons aussi de quelle lumière est armé le chrétien qui se place à ce point de vue de *l'humanisme de l'Incarnation*. Avec quelle aisance il va aborder tous les *problèmes* de *l'homme*, problème social, économique, politique — problème surtout de l'éducation ! Avec quel respect de la personne humaine, dès que celle-ci lui apparaîtra dans la lumière du Christ ! Et quel souci il aura de travailler à son plein épanouissement quand il sentira que c'est l'exigence même du Christ que toutes les personnes s'accomplissent.

Cette Action Catholique qui, peu à peu, sous nos yeux avec l'ampleur du nombre révèle sa profondeur — encore tout récemment dans les paroles du Cardinal Liénart à Lille — cette Action Catholique, est-elle autre chose que cet *humanisme en action* ? Ce ferment chrétien que répandent dans le monde ses admirables militants, n'est-ce pas le ferment d'une humanité plus digne, parce que mieux consciente de son rattachement au Christ ?

Nous sommes ici véritablement au point privilégié pour tout entendre, tout comprendre, tout entreprendre. Ne nous étonnons pas que nous parvenions jusqu'au cri du poète

Vivre ! mais au-dessus de sa petite vie

Avec tous les vivants

Avec tous les vivants, servir le bel effort

De modeler le monde à sa figure humaine.

(Amélie MURAT)

Avec tous les vivants ! Oui, surtout avec le grand Vivant, celui qui *est* la Vie.

Modeler le monde à sa figure humaine, oui, à cette figure qui n'est humaine que si elle reflète les traits de l'Homme-Dieu.

371 - L'oraison de simplicité

Joret OP

N'avez-vous jamais lu : Par la bouche des enfants et des nourrissons, le Seigneur a fait sortir une louange parfaite ? Une fois de plus, pour la prière maintenant, le divin maître fait l'éloge des enfants et nous les donne en exemple. L'enfant, le tout petit, l'humble nourrisson, le fruit des entrailles maternelles, qui vit avec sa mère, de sa mère, en sa mère, est le modèle que nous devons suivre pour vivre avec Dieu et en Dieu.

Le petit enfant n'est d'abord que le fruit des entrailles maternelles où il se forme peu à peu, vivant de la vie qui lui est perpétuellement communiquée par sa mère. Une fois né, il reste encore longtemps un tout petit qui ne peut rien sans elle, qu'elle doit porter dans ses bras et nourrir de son lait. Le psaume cité par Notre-Seigneur, parle de la louange parfaite que célèbre le petit nourrisson. En effet, tous les compliments que l'on peut formuler à l'adresse d'une maman ne valent pas l'éloge, silencieux mais éclatant, que fait d'elle ce bel enfant, fruit de sa fécondation, épanouissement de sa vie. Les mois passent. L'enfant commence à marcher. Il va et vient dans la maison mais sans sortir du rayonnement maternel où il gazouille et s'amuse en sécurité. A la moindre alerte, il court dans les bras de sa mère. Il lui fait part de toutes ses joies comme de toutes ses peines. Au bout de quelques années, il sort, il va en classe mais il revient chez sa mère pour les repas, pour le sommeil, pour les vacances. Là est le lieu de son repos, du vrai réconfort physique et moral. Là seulement l'adolescent est chez lui. A la fin, devenu homme et se suffisant désormais, il quitte sa mère pour fonder un autre foyer. Il reviendra seulement de temps en temps, soit par besoin pour demander ses subsides à certains jours difficiles, soit par piété filiale pour présenter ses devoirs aux jours de fête.

L'enfant de Dieu a, lui aussi, toujours des devoirs vis-à-vis du Père céleste. De plus, il en a toujours besoin et sans cesse. Il vit en sa perpétuelle dépendance. Jamais il ne se suffit. L'enfant devenu homme peut se passer de sa mère. Elle meurt et il continue de vivre. Nul homme, qu'il y pense ou non, ne peut se passer de Dieu pour subsister. Notre vie est à Dieu un perpétuel emprunt. Nous sommes en lui, nous vivons en lui, toujours comme un enfant dans le sein de sa mère. On se perfectionne à mesure que l'on vit davantage en Dieu et de Dieu, source première de tout notre être, surtout de notre être surnaturel, qui est une aide pour atteindre progressivement notre idéal. Nous devons procéder suivant l'ordre inverse de celui qui vient d'être décrit. Tandis que le tout petit en se développant devient un homme, l'homme maintenant doit travailler à devenir un enfant. Il le faut, quoi qu'en pensait Nicodème que cette affirmation scandalisait.

Nous serons d'abord comme le fils établi dans le voisinage, qui vient de temps en temps embrasser sa vieille mère, s'informer de ses nouvelles, lui raconter les projets qu'il a formés, demander conseil à son expérience. C'est, avec la messe du dimanche, la prière matinale que tout bon chrétien adresse au Père qui est aux cieux. Puis, peu à peu, faisant des progrès, on ressemblera à l'adolescent qui demeure encore chez sa mère, qui y revient plusieurs fois le jour, lui parle avec plus de simplicité, parfois très familièrement. Ces paroles de son fils, qui ne sont à certains moments que de petites phrases quelconques, sonnent plus agréablement aux oreilles de la mère que les formules polies et les compliments bien tournés des visiteurs qu'elle reçoit à jour fixe dans son salon. Telles sont les prières, les divers exercices de piété que les personnes ferventes sèment au cours de leurs journées, oraison, messe, office divin, chapelet, visite au saint-sacrement, oraisons jaculatoires.

Ensuite, on deviendra pareil à l'enfant qui ne quitte jamais ou presque la présence maternelle. On vivra presque toujours avec Dieu. A la moindre joie, à la moindre peine, on se tournera vers lui. On lui dira sans apprêt des mots affectueux. C'est l'oraison des âmes intérieures. Comme les bégaiements du petit enfant étouffent pour une mère les bruits de la rue, cette oraison, si riche en même temps que si pauvre, "l'oraison de simplicité", couvre et fait oublier au coeur de Dieu tous les blasphèmes du monde. Dieu peut nous admettre en plus d'intimité encore. Le nourrisson qui vit en silence du lait de sa mère a paru à sainte Thérèse, à saint François de Sales, le symbole "très juste" de l'oraison de quiétude, première phase des oraisons mystiques. La vie de l'enfant dans les entrailles maternelles représente au mieux l'union parfaite des saints dont la vie est cachée en Dieu, qui n'ont d'autre vie que la sienne.

A) Les premiers moyens

Comment faire pour nous acheminer ainsi vers l'oraison de simplicité et mériter peut-être que Dieu nous élève aux oraisons mystiques ?

Une vie de renoncement est nécessaire mais, pour l'oraison elle-même, voici les règles qui s'imposent. Ne la compliquons pas si nous n'en avons pas le goût. Imitons plutôt sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : "Je fais comme les enfants qui ne savent pas lire, je dis tout simplement au bon Dieu ce que je veux lui dire et toujours il me comprend".

1) *La contemplation*

Quant à ceux qui, différents d'elle, aiment certaines belles formules de prière lues dans les livres ou sont attachés à quelque méthode plus ou moins rigoureuse, c'est bien, au moins pour commencer. Elles peuvent passer de la préparation aux divers préludes pour s'arrêter aux points de la méditation et en arriver enfin à ce colloque où elles expriment à Dieu leurs sentiments et prennent les résolutions utiles. Si elles sont plus imaginatives qu'intellectuelles, elles remplaceront avec avantage les points de la méditation par la contemplation d'une scène évangélique ou d'un autre fait émouvant, en y appliquant chacun de leur sens. "Je regarderai les personnes, dit saint Ignace, j'entendrai les paroles, je m'imaginerai sentir, goûter, toucher". Que l'on ait recours à ces méthodes ou à quelque autre de ce genre, c'est bien. Ces procédés peuvent être utiles et parfois nécessaires pour discipliner l'esprit et l'empêcher de divaguer.

2) *Oraison de simplicité*

Mais il faut tendre à simplifier ces méthodes progressivement, sans quoi l'oraison demeurera une sorte d'exercice très absorbant par lui-même, exercice fait devant Dieu, si l'on veut, mais souvent dans l'oubli de sa présence, alors qu'il s'agit d'élever son âme vers Dieu et d'entrer filialement en conversation, en communion avec lui. Tel est le but de l'oraison, ne l'oublions pas. "L'oraison, dit saint Thérèse, n'est autre chose qu'un commerce d'amitié par lequel l'âme s'entretient seule à seule avec Dieu dont elle se sait aimée".

- Ce sont d'abord les considérations qu'il faudra simplifier.

Par considérations, j'entends aussi bien l'application des divers sens pour contempler en imagination que les raisonnements, les réflexions de l'esprit qui médite à proprement parler. Quand on est d'avance bien pénétré d'une vérité de foi, facilement impressionné par une scène qui nous est familière, il n'y a qu'à passer sans retard au colloque, à l'expression des sentiments. L'âme parle alors différemment à Dieu. Elle lui exprime librement sa confiance, son amour, ses remerciements, ses regrets, son admiration, sa louange, sa soumission, son dévouement, ses nécessités, ses demandes, bref toutes les affections qui naissent comme naturellement dans une âme chrétienne mise en présence de Dieu.

- Foi, espérance et charité

Puis peu à peu, les sentiments eux-mêmes se simplifieront. On n'éprouvera plus le besoin de les varier. Peu de paroles suffiront à les traduire. Parfois on exprimera tout dans un regard plein d'amour : "Je ne dis rien au Bon Dieu, je l'avise et il m'avise", confiait au curé d'Ars un de ses vieux paroissiens. C'est d'un regard de foi qu'il s'agit. L'amour dont il est chargé est l'amour d'espérance quand nous envisageons la bonté de ce Père céleste qui nous promet sa grâce pour nous conduire à sa béatitude. C'est de la charité quand nous nous arrêtons à la beauté divine pour nous complaire en sa perfection et désirer le rayonnement extérieur de sa gloire. Ainsi les trois vertus théologiques font quasi tous les frais de cette oraison si simple.

- La présence de Dieu

En même temps que les considérations et les sentiments, le sujet de l'oraison aura cessé de varier. Il ne change pas d'un jour à l'autre comme jadis. Il s'est unifié de plus en plus. L'âme se contente de penser à Dieu. Se mettre en la divine présence était le prélude obligé de toute oraison, c'en est devenue l'affaire unique. Même si les distractions l'assaillent, l'âme n'éprouve pas le goût de reprendre ses anciennes méthodes ou de feuilleter un livre. Elle sent bien que par là elle se distrairait encore davantage. Qu'elle s'efforce seulement de revenir à Dieu, de se replacer en sa présence, de retrouver le divin contact. Effort qui se répète, toujours semblable, effort simple qui va droit au but. Si malgré tout, l'âme ne parvient pas à se dégager des distractions, qu'elle fasse ce qu'on appelle l'oraison du cœur. Il lui suffit de s'abandonner à Dieu, de vouloir ce qu'il veut, d'accepter son impuissance. C'est encore de l'amour, du pur amour.

Quand l'oraison s'est ainsi simplifiée, il devient possible de la prolonger en dehors des deux ou trois quarts d'heure où jadis elle était cantonnée. On tâche d'y persévérer tout le jour, "s'unissant à Dieu fréquemment, par des retours simples et amoureux, se souvenant qu'on est en sa présence et qu'il ne veut pas qu'on se sépare en aucun temps de lui et de sa sainte volonté. C'est la règle la plus ordinaire de cet état de simplicité, c'est la disposition souveraine de l'âme, qu'il faudrait faire le volonté de Dieu en toutes choses. Voir tout venir de Dieu et aller de tout à Dieu. C'est ce qui soutient et fortifie l'âme en toutes sortes d'événements et d'occupations et ce qui nous maintient en possession de la simplicité".

B) Le renoncement

Bossuet disait : "L'âme, par sa fidélité à se mortifier et à se recueillir, reçoit pour l'ordinaire une oraison qu'on peut nommer de simplicité". De fait, c'est par la voie du renoncement que l'on s'achemine à cette oraison de l'enfance spirituelle que nous avons décrite. Ensuite plus cette oraison devient familière à l'âme, plus profond et plus complet s'affirme son renoncement. "Il faut remarquer que cette vraie simplicité nous fait vivre dans une mort continuelle et dans un parfait détachement parce qu'elle nous fait aller à Dieu avec une parfaite droiture et sans nous arrêter en aucune créature. Mais ce n'est pas par spéculation qu'on obtient cette grâce de simplicité, c'est par une grande pureté de cœur et par la vraie mortification et mépris de soi. Quiconque fuit de souffrir, de s'humilier, de mourir à soi, n'y aura jamais d'entrée" (Bossuet).

Ainsi la mortification est partout, avant l'oraison, pour y donner accès et après, comme le fruit qui en sort normalement.

1) *C'en est la préparation nécessaire.*

Comment notre coeur pourrait-il s'élever vers Dieu d'un mouvement facile et fréquent s'il n'était bien dégagé de tout le reste ? Là où est votre trésor, là est votre coeur. Tel bien extérieur vous séduit, votre coeur s'y porte. Telle satisfaction sensible vous attire, c'est de cela qu'il rêve. L'amour-propre vous travaille, il en est tout préoccupé. Il faut donc avoir mortifié ces diverses tendances, avoir coupé tous ces liens pour que la pensée puisse s'élever librement et avec complaisance vers le divin trésor. Désormais, elle vaque à la contemplation de Dieu. Elle y revient à propos de tout. Les sacrifices vont-ils cesser à l'avenir ? Non, ils sont encore nécessaires pour empêcher le retour des vieilles attaches toujours prêtes à renaître.

2) *La nécessité de la pénitence*

D'ailleurs l'oraison de simplicité pousse de plus belle à la pénitence. "Souffrir par justice, pour expier, par amour, pour prouver", l'âme adopte d'instinct et conserve désormais jusqu'au bout cette devise du Père Lacordaire.

- Elle a péché plus ou moins dans le passé et, de ces fautes, elle prend maintenant une conscience plus vive. Puisqu'elle a pris jadis des satisfactions indues, il est juste qu'elle se prive à présent, qu'elle se punisse elle-même. La souffrance volontaire d'aujourd'hui compensera l'abus qu'elle a fait de la jouissance. Elle offre à Dieu des sacrifices de réparation.

- Mais l'âme qui vit unie à Notre-Seigneur est attirée vers le sacrifice encore plus par un besoin d'amour que par un désir de justice. Elle veut prouver son affection, en donner des gages éclatants. Quel meilleur témoignage d'amour que de souffrir volontiers pour celui qu'on aime ? "Je vis dès cette époque mon amour pour Dieu prendre des accroissements tels que j'en étais saisie d'étonnement. Voilà l'origine de ce désir de souffrances que je ne puis maîtriser" (Th. d'Avila). "Ou souffrir ou mourir", s'écriait-elle parfois du fond de son coeur. Mourir pour voir celui que j'aime uniquement et, en attendant, souffrir pour lui prouver mon amour. Sainte Thérèse de Lisieux disait de son côté : "A ma mort, quand je verrai le bon Dieu si bon qui voudra me combler de tendresses pour l'éternité et que moi, je ne pourrai plus jamais lui prouver la mienne par des sacrifices, cela me sera impossible à supporter si je n'ai pas fait sur la terre tout ce que j'ai pu pour lui faire plaisir".

Ainsi s'explique chez tant de saints ces pratiques de pénitence poussées à un point qui effraie notre faiblesse. Sainte Thérèse de Lisieux a raconté comment elle sentit l'attrait pour les mortifications extraordinaires. Il lui advint de tomber malade pour avoir porté trop longtemps une petite croix de fer dont les pointes avaient pénétré dans la chair. "Cela ne me serait pas arrivé pour si peu de choses si le bon Dieu n'avait voulu me faire comprendre que les macérations des saints ne sont pas faites pour moi ni pour les petites âmes qui marchent par la même voie d'enfance".

Ce ne sont pas les grandes macérations mais les petits sacrifices qui avaient ses préférences et qu'elle recommandait aux âmes. Écoutons les paroles qu'elle prononçait avant de quitter la terre et qui sont comme son testament mystique ; "Je sens que ma mission va commencer, ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime..., de donner ma petite voix aux âmes. Quelle petite voie voulez-vous donc enseigner ? lui dit Mère Agnès de Jésus. C'est la voie de l'enfance spirituelle, c'est le chemin de la confiance et du total abandon. Je veux leur indiquer les petits moyens qui m'ont si parfaitement réussi, leur dire qu'il n'y a qu'une seule chose à faire ici-bas, jeter à Jésus les fleurs des petits sacrifices".

Cette image qu'elle aimait et qu'elle employa souvent évoquait à la fois le geste de ces enfants qui cueillaient du feuillage pour en joncher la terre sous les pas de Jésus, le jour des Rameaux, et ses propres souvenirs de petite fille jetant des fleurs sur le passage du saint-sacrement le jour de la Fête-Dieu. Voilà ce qu'elle avait continué à faire toute sa vie; "Je suis restée toujours petite, n'ayant pas d'autre occupation que de cueillir des fleurs, les fleurs de l'amour et du sacrifice, et de les offrir au bon Dieu pour son bon plaisir".

Quiconque s'est occupé de l'éducation chrétienne des enfants a pu constater l'entrain avec lequel ils s'adonnent, pour peu qu'on les exhorte, à la pratique des petits sacrifices par amour pour le bon Dieu. Thérèse n'avait que trois ans quand on lui donna un chapelet fait exprès pour compter ses actes de mortification. "Le plus curieux, écrivait sa mère, c'est de voir Thérèse mettre la main cent fois le jour dans sa poche pour y tirer une perle à son chapelet toutes les fois qu'elle fait un sacrifice". Quelques mois avant sa première communion, sa soeur qui était déjà carmélite lui donna un petit carnet qui servit à noter ses actes de vertu. En trois mois, 818 sacrifices étaient inscrits. Si plus tard, elle abandonna cette comptabilité, bonne pour les débuts, elle garda toujours et de plus en plus cette habitude de ne laisser échapper aucun petit sacrifice, aucun regard, aucune parole, de profiter des moindres actions et de les faire par amour. Cette pratique d'humble apparence, elle la poussa jusqu'à un degré qui demande certainement plus d'héroïsme que de grandes pénitences intermittentes. "Depuis l'âge de trois ans, je n'ai rien refusé au bon Dieu", pouvait-elle dire à sa Mère Prieure avant de mourir.

Dans cette voie où il nous est difficile de la rejoindre, nous pouvons nous appliquer à la suivre, de loin tout au moins. Exerçons-nous à ce renoncement universel dans la mesure de nos forces. Sans préoccupation excessive mais avec le souci de profiter des occasions fournies par le Père des cieux et de ses inspirations qui nous sollicitent doucement, évitons de rechercher les satisfactions inutiles, supportons avec patience les contrariétés,

faisons bonne figure au prochain malgré ses défauts, efforçons-nous de rendre service en toute rencontre, acceptons sans murmure ni dépit nos propres misères physiques et morales.

(F.D. Joret O.P. La Vie spirituelle, avril 1929)

372 - **Le patriotisme français**

1939 ?

(Corrections à la main par Légaut)

Le patriotisme français n'est pas un sentiment simple, spontané comme un instinct, ayant déjà atteint sa forme parfaite. Il n'est pas simplement une vertu domestique comme la piété filiale pour la conservation intacte de l'héritage ancestral. Il fait partie du petit nombre des idéaux tournés vers l'avenir que les hommes doivent inventer pour se hausser eux-mêmes, ensemble, dans un nouvel ordre de grandeur. S'il prend racine dans le passé, c'est moins pour assurer la solidité de la nation que pour la grandir à sa véritable taille communautaire, comme l'arbre étend ses branches toujours plus haut, toujours plus large. Aussi sa semence est petite et de médiocre apparence, et l'arbuste qu'il devient après, semblable à la vulgaire broussaille, ne donnent pas l'idée de ce qu'il sera quand les siècles auront coulé leur sève dans son tronc.

Peu d'hommes sont conscients de la nature propre des sentiments collectifs qui les animent. Ils ignorent quel courant vaste comme le monde les entraîne d'un même mouvement et vers quel but il les tire. Êtres éphémères, ils ne savent pas entrer dans l'éternité en regardant au-delà de leur courte existence le mouvement de ces vagues qui déferlent sur eux. Leurs yeux sont aveuglés par les images qui les remplissent. Automatiquement, passivement, ils font corps avec les modes actuels des soulèvements créateurs. Ils y adhèrent sans réticence comme s'ils avaient atteint déjà leur stature dernière et définitive. Il les adorent comme si les formes encore imparfaites de ces aspirations essentielles à l'humanité s'identifiaient avec l'absolu. Ils renouvellent ainsi inconsciemment, sans en changer sensiblement la nature, l'antique idolâtrie.

Tel est chez nombre de Français le culte de la patrie. Ils n'ont jamais beaucoup pensé à leur pays ni à la qualité du sentiment qu'ils lui portent. Ils lui sont cependant attachés par un lien qui a la réalité et la ténacité d'une passion charnelle. En temps ordinaire, elle sommeille en eux. Leurs intérêts particuliers priment d'une façon catégorique celui de la communauté française. Leur sectarisme idéologique recouvre et masque sans coup férir la vraie fraternité qu'ils ont avec tout Français. Ils vendraient des armes à l'adversaire de leur pays qui consentirait à leur en acheter, ou au moins leur fourniraient-ils sans hésitation la matière pour en faire. La grève des capitaux comme celle du travail ne soulèvent aucun scrupule patriotique chez ceux qui cherchent, par ce moyen, l'omnipotence de leur classe sociale. Mais quand ils croient menacée la grandeur ou l'honneur de leur pays, d'après l'idée qu'ils s'en font sans d'ailleurs y avoir jamais réfléchi, ils se révèlent patriotes-nés. La violence même de leur sentiment les assure de sa valeur et de sa justice. Son caractère purement instinctif lui confère à leurs yeux un caractère sacré que toute réflexion critique ne saurait que profaner. Et leur intolérance en faveur du culte fervent qui les enflamme alors n'a d'égal que leur indifférence sceptique ou frondeuse des autres temps. Ce sera la caractéristique de l'époque moderne d'avoir porté une sorte de jugement sur toutes les valeurs que les hommes ont vénérées dans le passé. L'expansion considérable des activités industrielles et partant des villes a bouleversé les conditions de la vie matériel-le et remis en question la vertu de nombreux usages locaux, des coutumes immémoriales dépaysées. L'esprit critique en outre a considérablement favorisé cette évolution des mœurs en s'efforçant de libérer les hommes de tout ce qui lui semblait n'être encore que superstitions. Mais l'oeuvre de libération et d'adaptation que les temps modernes ont prétendu accomplir est loin d'être achevée. On doit même confesser qu'elle fut mal commencée. La rapidité de l'évolution économique du pays n'a permis que des improvisations sociales précaires. L'esprit critique a posé plus de questions qu'il n'en a résolues vraiment. Le patriotisme ne sort pas immédiatement meilleur de cette époque. Chez beaucoup, une négation systématique de la patrie en faveur d'une propagande marxiste d'assez mauvais aloi l'a rendu encore plus inconscient et plus mêlé, comme les sentiments qu'on refoule. Le patriotisme des foules prolétarisées, quand il se réveille, est semblable à un torrent en pleine crue. Aucune berge ne peut le canaliser raisonnablement. D'autre part, en face des progrès, apparemment foudroyants mais en réalité très précaires, de la propagande internationale, nombre de patriotes se sont enfermés dans un traditionalisme conservateur et obtus. Il a obscurci leur sens de la nation. Leur amour du pays s'est durci dans des réactions de défense qui rendent encore plus difficiles les efforts de clairvoyance nécessaires pour donner au patriotisme sa véritable et noble nature. Il ne faut regretter qu'à demi ces excès et leurs graves conséquences si le Français y trouve l'occasion de purifier et de grandir son amour de la patrie. Ils vont être pour lui l'aiguillon qui le chassera du confort des certitudes trop faciles vers les chemins où l'on doit se dépasser soi-même pour vivre encore.

Il lui faudra chercher avec une plus réelle attention la perle que dissimulent les élans charnels du peuple de France. Il lui faudra l'apprécier avec plus d'intelligence. Acculé à faire un progrès nouveau vers la juste domination de ses puissances naturelles, il ne le réalisera que grâce à un effort vigoureux et bien dirigé de spiritualisation. Effort urgent puisque sans aucun doute l'existence même de la communauté française actuelle en dépend. Une certaine perfection de la société des hommes y est aussi directement intéressée car toutes les grandes réalisations humaines sont solidaires.

Le patriotisme ne s'enseigne pas

Le patriotisme ne s'apprend pas à l'école avec l'histoire de France. Les cours d'instruction civique, que prévoient les programmes officiels, sont aussi fort incapables d'enseigner l'amour de la patrie. Ceux qui les ont suivis ne peuvent s'empêcher d'en sourire quand ils s'en souviennent. Chez les familles, l'éducation se montre tout aussi impuissante à développer au cœur des enfants un sens patriotique droit. Elle enracine ordinairement dans leur chair des réflexes sentimentaux durables mais sectaires. Préjugés plutôt qui reflètent surtout la mentalité particulière de la classe sociale à laquelle la famille appartient. En fait cela reste sans rapport profond avec le véritable patriotisme pour lequel le pays est une réalité au-dessus des partis, s'exprimant différemment mais également aussi et nécessairement à travers tous. Le patriotisme ne se grandit pas non plus dans l'atmosphère enfiévrée où fermentent les masses soumises à l'intense propagande de la presse et des discours de réunions publiques. Qu'aurait-il à gagner au jus de l'éloquence violente et des flots d'impressions incohérentes que libèrent les passions médiocres ? Tout le mauvais de l'homme s'y retrouve, depuis son arrogance jusqu'à sa peur vile, pour s'allier à ses plus belles vertus qui ne savent plus souffrir d'une telle promiscuité. Ces remous sociaux, contagieux comme la panique dans la nuit sont vains comme elle.

Le patriotisme peut paraître nourrir toutes les formes du sectarisme en s'alliant à l'étroitesse d'esprit et à l'égoïsme des repus, en se faisant complice complaisant du formalisme des parades officielles. Pourtant il ne s'identifie avec aucun conformisme, qu'il s'appelle loyalisme envers une forme de gouvernement ou adhésion à l'ordre économique établi. Nulle attitude, nul sentiment, nulle action ne l'accomplissent nécessairement. Il inspire légitimement dans des conditions différentes des résolutions et des actes contradictoires. Ses plus nobles champions ont pu être accusés de trahison envers la patrie parce qu'ils le servaient et l'aimaient mieux mais autrement que leurs adversaires. Le patriotisme est absolument étranger aux aveugles et stérilisantes fidélités envers une certaine idée que l'on se fait du passé comme à toutes les piétés idéologiques issues d'un idéal social abstrait posé a priori. Il souffre au contraire de ces déformations qui l'appesantissent et le font dévier, qui épuisent sa sève comme des gourmands parasites. Il n'a rien à espérer de mêler sa ferveur propre aux fièvres des entraînements sentimentaux et du fanatisme cérébral. Elles l'empêchent de prendre plus clairement conscience de ses vivantes origines et de croître dans un espace plus digne de ses grandeurs.

Le patriotisme, comme tout ce qui est essentiellement vivant et humain, ne peut pas être enseigné. L'homme seul, par son effort personnel, est capable de se donner sa propre stature naturelle. Lui seul sait apprendre ce qui mérite d'être connu et vécu. Mais de même que l'amour de la patrie ne relève pas de l'organisation sociale ni de la technique gouvernementale, il ne peut pas non plus être supprimé des cœurs par un décret de l'homme qui le juge incompatible avec son système ou avec la petite idée qu'il se fait de son bonheur. Le patriotisme est un défi permanent, planté dans les hommes par la nature, contre toute tentative de les appauvrir par stupide négation. Il est exigence qui élève au-dessus d'elles-mêmes les sociétés humaines comme l'appel intérieur exalte et grandit la vie des meilleurs parmi les hommes. Signe caractéristique de la valeur humaine d'un peuple, il est dans son ordre ce que la fécondité est au sol : la plus importante manifestation de la recherche créatrice et de son jaillissement. Aussi son progrès est lié à celui d'une conception exacte de la terre des vivants et du devenir de l'humanité. C'est la fidélité à la vie qui développe peu à peu dans l'homme le parfait citoyen.

En connaissant mieux l'humain, en croyant avec une foi plus clairvoyante aux extensions sans limites assignables a priori de son développement, en ayant un sens toujours plus perspicace des conditions de sa croissance, l'homme devient peu à peu capable de comprendre en elle-même la communauté nationale qui l'a engendré à l'existence, qui sans cesse encore l'engendre en le pénétrant de sa présence nourrissante. Il se replace vitalement dans un ensemble organique dont l'avait arraché d'abord une réflexion simplificatrice et abstraite du réel. Grâce à cette nouvelle disposition profonde, le sens intime par lequel l'homme atteint directement son propre moi se développe parce qu'il s'exerce dans une direction qui correspond pleinement à ses possibilités essentielles. L'homme a ainsi plus de joie à se sentir cellule d'un corps qu'atome isolé perdu dans les tourbillons de l'espace vide. Il saisit mieux la consistance de son être par une communion consciente à tout ce qui le fait, à tout ce qui se fait par lui, qu'en s'isolant de la terre et des hommes pour se replier sur soi dans l'autonomie fictive de ses rêveries intérieures et de ses activités séparées.

Dans la mesure où la pensée qui lui permet d'appréhender le tout du monde se fait plus réelle, l'homme entrevoit plus exactement la signification des événements dont il est témoin et leurs incidences dans l'avenir. Il saisit mieux les harmonies du mouvement d'ensemble des croissances de la vie humaine terrestre sous les remous qui roulent brutalement les peuples dans des peurs et des désirs pleins de vertige. Les lentes et amples oscillations de la destinée des nations ne manifestent plus à ses yeux craintifs les signes avant-coureurs de la ruine finale mais lui découvrent la sage et naturelle cadence des multiples apprentissages à la vie de la société des hommes. Son patriotisme, issu d'une chair séculaire dont il n'a rien renié, dirigé par une foi qui s'illumine plus habituellement en vivantes et claires intuitions, est bien fidélité au réel qui vient. Il permet l'étreinte mystérieuse avec ce qui est déjà, pour que se crée et d'organise, à travers et par les nations, la totale communauté des hommes.

Le patriotisme conduit à l'universel

Ce patriotisme, conscient de l'existence propre du pays, ouvert à tous les intérêts de la terre, sensible aux croissances de la vie individuelle et collective, ou par elles, vient progressivement faire sa demeure dans l'homme. Et quand on le découvre en soi, depuis longtemps déjà il y était présent en substance car ce n'est qu'après avoir reconnu l'effleurement de la source qu'on en découvre les approches et qu'on peut remonter vers les profonds drainages qui l'alimentent.

Pendant toute une première partie de sa jeunesse, l'homme devra porter les évidences semées dans sa chair dès l'origine, les opinions que son milieu sans cesse lui inculque. Il sera patriote comme ses parents, à la manière de sa classe sociale. Une vénération instinctive des valeurs enseignées et communément reçues retardera longtemps encore son évolution et son progrès intérieurs. Elle rendra illégitimes à ses yeux certaines réactions intimes, certains sursauts d'une vie gênée dans des cadres trop étroits, qui regrette sourdement un libre espace encore inconnu nécessaire à son élan créateur. Puis ce sera la longue et continue confrontation dialectique entre une conscience qui cherche à devenir plus noblement humaine et une conscience qui n'aspire qu'à retrouver l'ancienne sécurité des certitudes de l'enfance désormais dépassée. Confrontation absolument nécessaire, parfaitement légitime, mais qui sera ordinairement troublée, sinon souvent faussée ou corrompue, par les excès des peurs et des audaces, par les crises d'obscurantisme et par les révoltes anarchiques.

L'homme va ainsi de l'avant, sollicité tour à tour par la séduction des affirmations et des négations extrêmes. Le jeune citoyen, s'il est fidèle à la grandeur qui monte en lui et qui le sollicite, connaîtra de la sorte les heures obscures où sa foi en la patrie semblera morte, remplacée par les ferveurs d'une idéologie internationale abstraite et vide, négatrice non sans douloureuses mutilations de valeurs humaines fondamentales. En d'autres temps au contraire, son patriotisme s'enfermera dans un particularisme orgueilleux et s'exaltera de duretés sans pouvoir se dissimuler complètement, d'une façon durable, sa pauvreté misérable et son secret désespoir. Car ces mirages contradictoires ne sont que le jeu des reflets de l'astre en plein ciel que l'homme ne sait pas suivre des yeux quand il s'achemine par les sentiers de la terre. Visions brillantes mais froides, elles éblouissent sans donner de chaleur, elles s'éloignent quand on s'approche, elles se trahissent à force de trahir leurs fidèles.

L'homme d'ailleurs n'est pas seul à combattre, pour les démasquer et en sortir vainqueur, ces dilemmes incessamment représentés à son esprit. Sans cesse aussi l'immanente prudence vitale s'efforce de redresser les voies de ce vivant et de l'écarter des abîmes qu'il côtoie à droite et à gauche de sa route. Elle use avec magie des ressorts cachés dans sa chair. Elle agit sur lui par la pression de tous. Elle souffle dans le monde l'esprit favorable au revirement convenable des tendances collectives, au renversement des ferveurs brouillonnes auxquelles dangereusement les foules se livrent sans réserve, entraînant tout dans leur égarement.

Les événements sociaux à l'intérieur du pays de cet homme ou en dehors, toutes les questions que posent l'existence côte à côte des nations et leurs propres développements, lui seront une occasion nécessaire et puissante pour hâter la maturation de son patriotisme. A notre époque, le monde entier se propose chaque jour pour collaborer à la formation humaine de ses membres, à la compréhension de la vie collective terrestre. Il suffit à l'homme de réfléchir avec application et intelligence dans le recueillement, loin des exaltations factices, à tout ce qu'il voit en entend, à tout ce que l'univers lui montre quotidiennement de sa propre existence. Puisse-t-il ne pas diminuer le bienfait de ces continues et vastes rencontres avec le réel immense en ne le regardant qu'à travers les déformations intéressées ou seulement folles que leur font subir trop généralement la presse et les partis.

En voyant ainsi juste, loin et grand, l'homme apportera à son patriotisme la lumière nécessaire pour développer ses nobles aspirations. Il lui donnera la qualité de ferveur que ne contredira secrètement aucune réserve de sa nature profonde. L'astreignante solidarité qui désormais lie entre elles les destinées humaines est une chaîne trop solide pour qu'on puisse tenter follement de la briser. Elle est aussi trop lourde pour que nul ne soit capable de s'en abstraire. Plus que toute autre cause, elle forcera les hommes par les blessures qu'elle leur fait à trouver la manière de la mieux manoeuvrer pour la rendre plus légère et plus clémente, à découvrir aussi l'esprit qui permettra de la transformer en un lien d'amour universel. Et le patriotisme, reconnaissant, dans cet effort de collaboration intime et illimitée auquel il est conduit à s'associer, le même esprit unificateur qui l'engendre, y trouvera sa consommation.

Le patriotisme n'est pas sans risque

Le patriotisme développe une grande plénitude dans l'homme quand il est nourri par la sagesse de l'univers après s'être purifié de tout ce qui l'apparentait aux vaines et aveugles dévotions de la foule vouée à la malédiction du réel méconnu ou blasphémé.

Mais tant qu'il ne s'est pas évadé des piétés qui le trahissent en voulant l'honorer, comment n'engendrera-t-il pas les mêmes souffrances et les mêmes barbaries que le culte cruel des dieux sanguinaires ? Nul ne saurait dire toutes les atrocités commises au nom du patriotisme et tous les fléaux qu'il a déchaînés. Comme jadis pour satisfaire l'appétit de la divinité locale, le sang est répandu, des vies humaines sont sacrifiées. Pour exalter l'idole et parce que l'idée qu'ils se font de l'idole les a enivrés, les puissants déploient superstitieusement leur force en lui donnant un caractère sacré. Ils la corrompent en violences afin de conserver la suprématie orgueilleuse et suffisante de leur nation ou de la promouvoir en lui soumettant les autres états à leur propre pays.

Et le grand troupeau humain, apeuré ou séduit, se jette dans le carnage après avoir longtemps souffert auparavant les angoisses de la guerre qui vient, non sans avoir inconsciemment mais fanatiquement pactisé avec les causes qui la rendent fatale. Ce n'est pas en niant le patriotisme qu'on portera remède à cette tragique plaie qui épuise périodiquement le corps de l'humanité. Autant vouloir lâchement et sottement empoisonner et tuer pour guérir. Mais il faut découvrir et donner au patriotisme sa véritable nature humaine et universelle. Sa présence dans un homme ne sera pas uniquement pour lui source de paix intérieure, d'intelligence claire, de force virile. Elle n'affermira pas en lui seul l'amour de son pays et l'espérance. Tout autour de lui, elle rayonnera sa vertu divine et son efficacité ne connaîtra les frontières des nations que pour les traverser et aller au-delà porter son même message. Car s'il est autant de patriotismes qu'il y a de citoyens et de pays, tous sont appelés à composer puis à chanter ensemble la grande hymne de l'humanité en marche vers son unité.

Le patriotisme français, très particulièrement s'il ne veut pas s'atrophier ou se rétrécir, devra montrer le chemin qui conduit à cette perfection. Parmi les grandes nations, la France est spécialement appelée à cette éminence particulière dans l'ordre de l'esprit. Elle trouvera par cette mission terrestre son véritable nom car, dans toute autre activité, ses possibilités naturelles ne sauraient désormais lui donner la grandeur incontestable nécessaire pour être et s'imposer. La situation intérieure et extérieure de ce pays l'acculera à cette ascension vers les cimes humaines si les Français se refusent d'abord à le faire de plein gré. D'ailleurs la longue tradition spirituelle de la France, en confirmant ces vues sur l'avenir, donne aussi l'assurance qu'elle peut les réaliser si les Français ne manquent pas à leur peuple. Puisse ce pays apporter, sans le trahir, ce témoignage auprès des autres nations pour qu'un jour, deux ou trois d'entre elles, s'unissant vraiment au nom de l'humanité, lui donnent l'occasion d'être présente en ce monde d'une présence nouvelle.

373 - Le Péché

Guy Laval

Or un Pharisien invita Jésus à manger avec lui. Et, étant entré chez le Pharisien, il se mit à table. Survint alors une femme, qui était, au su de la ville, une pécheresse. Ayant appris qu'il était à table dans la maison du Pharisien, elle avait apporté un vase d'albâtre rempli de parfum, et s'étant placée par derrière, près de ses pieds, toute en pleurs, elle se mit à lui baigner les pieds de larmes, et à les essuyer avec les cheveux de sa tête ; et elle lui baisait les pieds et les oignait de parfum. A cette vue, le Pharisien qui l'avait invité se dit à part lui : S'il était prophète, il saurait qui et de quelle sorte est la femme qui le touche, attendu qu'elle est une pécheresse. Alors, prenant la parole, Jésus lui dit : Simon, j'ai quelque chose à te dire. Et lui : Maître, dit-il, parle. — Un prêteur avait deux débiteurs ; l'un devait cinq cents deniers et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi s'acquitter, il fit remise à tous deux. Lequel donc d'entre eux l'aimera le plus ? Simon répondit : J'estime que c'est celui à qui il a remis le plus. Il lui dit : Tu as bien jugé. Alors, se tournant vers la femme, il dit à Simon : Vois-tu cette femme ? Je suis entré chez toi, et tu n'as pas versé d'eau sur mes pieds ; mais elle a baigné mes pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas donné de baiser ; mais elle, depuis que je suis entré, n'a pas cessé de me baiser les pieds. Tu ne m'as pas oint la tête d'huile ; mais elle m'a oint les pieds de parfum. C'est pourquoi, je te le dis, ses péchés, nombreux, lui sont remis, puisqu'elle a aimé beaucoup. Mais celui auquel on pardonne peu, aime peu. Puis à elle, il dit : Tes péchés sont pardonnés. Et les convives se mirent à se dire en eux-mêmes : Qui est celui-ci, qui va jusqu'à remettre les péchés ? Et il dit à la femme : Ta foi t'a sauvée ; va en paix.

(Luc VII 36 et suivants).

Qui ne s'est arrêté, plusieurs fois déjà, sur cette page avec la certitude obscure de se trouver non pas seulement devant un fait mais devant un message ? Qui n'a pressenti, dans ce récit particulier, une valeur universelle et une leçon personnelle ? De vrai, Jésus parle par les événements de sa vie autant que par ses discours ; ses gestes sont des enseignements. La scène qui s'est déroulée chez Simon le Pharisien ouvre un jour sur la pensée divine à l'égard du péché ; nous sentons d'instinct qu'elle nous intéresse éminemment.

Jésus se présente ici avec un mélange d'intimité et de majesté, qui invite à entrer avec tendresse et respect, comme on doit entrer dans le secret d'une vie, même qui veut bien se livrer et comme on doit entrer dans la demeure de Dieu. Jésus garde l'assurance calme d'un qui ne doute pas d'avoir raison, et la douceur d'un ami qui est sûr d'être compris, sans beaucoup de mots, par qui l'aura aimé, — et les autres sont fous qui se croiront sages et ne l'auront pas aimé. — Entrons avec tendresse et avec respect. Songeons que sa pensée d'alors rejoignait notre pensée d'aujourd'hui et notre effort pour comprendre et notre avidité de saisir quelque chose de son secret sur le péché. La pensée de Dieu sur le péché ! Qu'il nous la montre un peu, et aussi quelle doit être la nôtre. Ne jugeons pas Simon avec sévérité. Nous lui sommes tellement pareils ! Le scandale, qu'il ruminait dans le fond de sa tête, germe si aisément dans notre esprit, quand nous pensons au péché ! « Dieu peut-il permettre, songeons-nous ? Dieu est dans le monde et il y tolère le péché : que devient sa sainteté, frôlée par ce contact impur ? Dieu sait-il moins que nous la laideur du mal ? »

Il la sait mieux que nous. Mais il ne la redoute pas, parce qu'il est sûr d'en venir à bout. Il sait mieux que nous les exigences et les délicatesses de la sainteté ; mais il n'a pas d'effroi, parce qu'il est sûr qu'elles seront sauvées.

Jésus a laissé tranquillement la pécheresse lui baiser les pieds, parce qu'il pouvait lancer ce défi jamais relevé : « Qui d'entre vous me convaincra de péché ? » Ainsi Dieu permet le péché ; sa sainteté n'en est point ternie, mais y prend l'occasion d'un plus grand triomphe.

Le péché est un refus d'aimer Dieu. Dieu en triomphe par son amour. Il nous a aimés capables de pécher, puisqu'il a choisi de nous créer plutôt que d'autres natures impeccables, mais qui n'eussent point été humaines. Il nous aime aussi pécheurs ; car Dieu ne change pas : son amour sans repentir demeure comme un appel, après notre péché. Notre résistance transforme à nos yeux le visage de cet amour en un visage de colère et de haine, comme un verre déformant rend effrayante une douce figure. Mais en Dieu- il n'est point de colère ni de haine, - seulement l'amour, l'amour qui attend. — Qui découvre cette vérité, après avoir péché, n'est-il pas vrai que son coeur en peut être changé ? « Il ne me hait point, c'est moi qui, de son amour, fais de la haine ! » Et, si la dette est de cinq cents deniers, et non pas seulement de cinquante comme celle du commun, l'émoi n'en est que plus profond, et plus puissante la résurrection de l'amour.

Oui, la résurrection de l'amour dans nos âmes, c'est là que nous sommes conviés. Le péché ne nous serait plus un scandale, si nous croyions à cette résurrection. Elle est possible en raison de l'imperturbable attente et permanence de l'amour divin, qui revit en nous dès que nous le permettons. Il suffit que nous ouvrons les yeux et le ciel sera encore bleu : il est noir seulement parce que nos yeux sont fermés. Sans doute restera-t-il toujours vrai qu'un moment nous les avons fermés. Mais ne devrions-nous pas trouver la lumière plus précieuse à voir et plus douce, après l'avoir perdue ? Le souvenir d'avoir perdu Dieu doit doubler l'amour : joindre à l'amour d'attachement l'amour de reconnaissance.

Qu'il nous est malaisé de croire en la miséricorde ! au moins de croire en une miséricorde qui non seulement pardonne, mais encore refait, autrement et mieux, ce qui a été gâté. D'où vient cette difficulté d'entendre la merveilleuse assurance de Jésus :

« Celui auquel on pardonne peu, aime peu » ? Serait-ce de l'hésitation à venir au milieu d'un festin, à travers le tumulte de tant et tant qui ne comprendront pas, qui trouveront cela ridicule ou offensant ou scandaleux, serait-ce de l'hésitation à venir, tout en larmes, se mettre aux pieds du Christ, malgré ceux qui regardent et ne croient pas ? Pourtant cette annihilation intérieure, et les gestes qu'elle impose, est le signe de la foi en l'amour, le signé attendu pour que la Bonté à nouveau envahisse l'âme et chante au-dedans : « Qu'il lui soit beaucoup pardonné, puisqu'elle a aimé beaucoup ».

Aimer beaucoup, quand on a péché, est la même chose que croire en la puissance de l'amour divin et avoir le courage de s'en remettre à ses exigences. Renaître, c'est ne plus refuser cet amour, ne plus le laisser dehors comme un mendiant inexaucé, mais l'accueillir comme un roi. Et comme un ami. Comme quelqu'un dont on sait l'âme d'autrefois et qui prononcera : « prends ta route en paix ; ne songe plus à porter le regard en arrière vers les tristes jours sans Dieu ; mais regarde en avant et marchons ensemble, car vois : je suis revenu ».

La foi en la miséricorde est la seule lumière capable de nous garder du désespoir et du blasphème, quand nous découvrons le péché en nous — et que nous comprenons ce qu'est le péché. Elle est aussi la seule lumière capable de nous garder du mépris, quand nous découvrons le péché chez autrui. Nous avons horreur et haine du péché, instinctivement, à ce point que nous tâchons de changer son visage de lèpre en un masque souriant, ou bien, s'il n'y a décidément pas moyen de créer cette illusion, nous prenons la fuite par le mépris : « On ne touche pas à ça ! »

Ah ! les Juifs avaient bien raison de dire au Christ : « Dieu seul peut remettre les péchés » ; même si nous avions la puissance de les remettre, nous lui laisserions bien la place, tant nous sommes pressés de fuir cette horreur... A moins que la miséricorde ne soit venue des cieux habiter notre chair. Elle bannira le scandale et l'indignation et le mépris et la peur. Et tu oseras toucher à ça, pour le guérir, pour annoncer la Bonté de Dieu par ta bonté humaine, pour préparer le chemin à Celui qui revient.

Jésus était la présence réelle et personnelle de la miséricorde ici-bas. La foi en la miséricorde est une certaine présence en nous de la miséricorde. Jésus pouvait se laisser toucher par le péché, parce qu'il était la miséricorde d'où « sortait une vertu qui les guérissait tous ». Le chrétien peut, dans la mesure où la miséricorde habite en lui, se pencher sur le péché, car la miséricorde lui prête ses mains de lumière, des mains qui ne se souillent pas, des mains douces et pacifiantes. De Jésus on disait « Qui est celui-ci, qui va jusqu'à remettre les péchés ? » (on le disait avec scandale, il eut fallu le chanter avec admiration). Des chrétiens puisse-t-il être dit : « Qui donc sont-ils pour avoir puissance même sur le péché ? »

Critique ouverte et Critique close

- Définition de l'esprit critique
- Examen de la critique systématique
- Le rôle des principes dans la méthode

- Les principes ouverts et les principes clos
- Digression sur la croyance et la crédulité et la parenté des états contraires

I - L'esprit critique et la critique

Nous avons montré par quelle étrange illusion l'intelligence mélange parfois le donné avec son interprétation et s'appuie pour raisonner sur des faits positifs qui sont à la Vérité des faits que nous appellerons des *faits mentaux*, mentaux parce qu'ils sont produits par la théorie qu'ils ont précisément pour objet de soutenir et de vérifier. Ce mélange que nous allons étudier revêt plusieurs aspects : s'il lui fallait donner un nom, nous l'appellerions *l'amalgame*.

(Rappelons ici que nous avons déjà eu l'occasion d'examiner certains amalgames trompeurs ; les croyants, disions-nous, ajoutent aux données de la foi certains systèmes qu'ils assimilent à ces données ; les scientifiques ajoutent aux données de la science des systèmes philosophico-scientifiques qu'ils assimilent à ces données, et ce sont ces amalgames qui s'opposent les uns aux autres, lorsqu'il y a conflit entre la science et la foi. — Ici l'amalgame ne consiste pas à proprement parler dans une altération du donné, mais dans son interprétation. Dans l'amalgame que nous signalons présentement chez les penseurs de la famille positiviste, il y a véritablement altération du fait initial : ce fait, sur lequel on croit bâtir comme sur un donné, et en partie créé par l'esprit, et c'est pourquoi nous l'appelons un fait mental).

Examinons donc comment se présente cet amalgame dans la science religieuse et plus particulièrement dans la critique des origines judéo-chrétiennes. Et d'abord qu'est-ce que la critique ? Au sens premier et général, la critique est l'application du jugement à l'examen des oeuvres de l'esprit humain ou des opérations de ce même esprit. Lorsque les oeuvres de l'esprit ont pour fin l'expression de la beauté, la critique s'efforcera de déterminer jusqu'à quel point l'auteur par ses procédés, par ses principes, par son style a su traduire l'idéal. Si la matière à laquelle l'artiste s'applique pour lui imprimer cette forme de beauté est le langage, si l'oeuvre est une oeuvre littéraire, nous aurons la critique littéraire. Lorsque les oeuvres dont on examine le caractère et la valeur sont des documents récents ou anciens, alors la critique s'efforce de déterminer, en même temps que leur date, la sincérité de leurs auteurs, le degré de leurs convictions, l'étendue de leurs illusions, les exagérations de leur expression : lorsqu'on connaît tous les facteurs susceptibles d'altérer la vérité, alors on obtient un résidu, souvent petit, et qui n'est pas autre chose que la réalité historique elle-même.

Cette critique qui recherche la vérité dans les paroles humaines, nous en appliquons tous instinctivement les règles, quand nous écoutons nos semblables ou quand on nous rapporte leurs dires, de même que, lorsque nous lisons un beau texte, nous le jugeons intérieurement d'après notre conception du beau et de la perfection formelle. Mais, de même qu'on peut juger de la beauté selon son instinct et qu'on peut aussi se donner à soi-même les raisons distinctes de ses goûts, ce qui est faire oeuvre de critique, — de même on peut juger de la vérité d'un témoignage d'après une intuition spontanée, ou bien on peut établir son jugement sur un ensemble de motifs et de preuve qui nous rendent capables de le communiquer à d'autres esprits, et alors on fait proprement de la critique.

Ajoutons que la critique est en un sens la plus haute des sciences puisqu'elle a pour fin de rechercher la vérité contenue dans le témoignage humain : tous les jours nous avons cet office à remplir, et nos convictions les plus intimes en matière religieuse sont fondées en définitive sur des témoignages.

Ici, nous touchons aux questions les plus essentielles. En effet, les religions positives ayant la plupart du temps un fondement historique et tirant par conséquent leurs raisons d'être d'un nombre plus ou moins grand de témoignages, il importe essentiellement que ces témoignages soient examinés avec toutes les sévérités de la précaution. Car, dans cette question souveraine, il est indispensable de ne pas s'engager à faux. La *critique religieuse* (science qui est à peine ébauchée de nos jours, mais qui prendra de plus en plus possession d'elle-même) sera l'étude raisonnée des preuves documentaires sur lesquelles s'appuie la foi des différentes communautés de croyants. Elle comportera bien des branches, mais la plus importante sera la critique des livres «sacrés». Chaque religion présente à ses fidèles des livres rédigés par des envoyés divins, et qui sont de ce chef considérés comme révélés par la divinité elle-même. La critique doit s'occuper de la valeur religieuse de ces livres : elle doit les examiner du point de vue de la raison et de la conscience ; elle doit également s'occuper de leur valeur historique, recherchant quels sont les auteurs de ces livres et quels rapports ces auteurs entretenaient avec les faits et les événements qu'ils racontent. La « Bible » est un de ces livres sacrés présentés par une communauté croyante à ses fidèles : elle est le plus important de tous les livres sacrés par la qualité de son contenu, par l'influence qu'elle a exercée sur l'humanité et surtout parce qu'elle contient dans ses parties récentes les documents historiques les plus utiles pour déterminer le caractère du fondateur de la religion chrétienne et de ses premiers propagateurs. La *critique biblique* sera donc nécessairement la partie fondamentale de la critique religieuse. C'est pourquoi nous aurons à y insister assez longuement dans notre prochaine étude. Par ces exemples nous voyons bien ce qu'est la critique. Remarquons tout de suite que la critique n'implique pas le moins du monde qu'on dénie toute valeur aux oeuvres ou aux documents. L'esprit critique vise à la certitude. S'il admire, il veut que ce soit raisonnablement. Prenant appui sur son admiration instinctive et qui ne se connaît

par elle-même, c'est-à-dire qui ne sait pas pourquoi elle admire, il la voudrait convertir en une admiration raisonnée et qui se connaît, se possède et en quelque mesure se démontre. Le croyant qui critique sa foi, ne croyez pas qu'il doute. Bien au contraire. Il voudrait convertir la foi qui fait sa vie, mais qui demeure encore enfantine et populaire en une foi raisonnée capable de se transmettre à tout esprit par le puissant entraînement de la preuve. Et si, dans ce travail, le critique est obligé d'abandonner bien des expressions, des formules, ou des revêtements, c'est afin de mieux faire saillir le vrai. Le critique ne détruit que pour édifier.

D'un des penseurs religieux qui fut un des esprits les plus hardis et les plus critiques de son époque, un de ses disciples a pu dire cette phrase émouvante :

« Monsieur P. nous formait efficacement par ses leçons et par ses exemples au véritable esprit critique, nous mettant en garde contre l'à peu près, contre le factice et le postiche, nous apprenant à faire le départ entre l'ivraie et le bon grain, entre l'essentiel et les à-côtés, entre une vérité et son expression, entre l'histoire et la légende, entre la dévotion et les formes plus ou moins légitimes où elle se signale, entre les revêtements légendaires d'un fait et le fait lui-même. Il nous faisait constater qu'il n'y avait pas à s'effrayer du pic et du marteau démolisseurs de la saine critique : elle ne faisait que rendre plus visible et admirable l'oeuvre divine du Christ bâtisseur une fois dissipée la poussière et enlevés les plâtrages ».

Mais, ceci dit, il convient aussitôt de remarquer que le mot *critique* a pris en fait chez les esprits que se proclament eux-mêmes indépendants, impartiaux et « libérés » un sens assez différent. Il désigne l'ensemble des procédés qu'on doit appliquer à l'étude des faits et des textes religieux, procédés qui ont pour principal résultat d'ôter à la croyance sa valeur objective.

C'est ainsi que Renouvier écrit dans son "Introduction à la Philosophie analytique de l'histoire" (p. 159) :

« Le miracle, phénomène historique imaginaire a été ainsi substitué, pour la critique, au miracle phénomène historique réel des croyances vulgaires, L'exégèse a remplacé la croyance pure et simple de la légende. La légende, réduite à elle-même, et privée de son ancien concours de preuves illusoire, a gardé pour unique fondement qu'on ne puisse lui refuser, la possibilité logique de phénomènes contraires aux lois universelles de l'expérience et dont nul observateur compétent et libre d'esprit n'a jamais été le témoin... La critique historique pose par cette négation une de ces thèses de haute probabilité, équivalente à la certitude pour la raison humaine. Ainsi l'aveu qui eût exigé autrefois un rare désintéressement à l'égard des croyances traditionnelles, et qui ne se rencontrait même qu'avec des passions hostiles à ces croyances, est devenu un axiome et une première condition à remplir pour l'étude de l'histoire. La foi religieuse, à son tour, se voit ou se verra obligé d'y consentir en s'apercevant de plus en plus que les miracles n'ont aucun rapport nécessaire avec l'essence d'une religion, et que, loin de passer désormais pour des preuves, ils sont pour l'esprit des motifs de doute et des occasions de scandale. »

A nos yeux, cette manière de comprendre la *critique* résulte d'un amalgame :

Elle amalgame une méthode qui peut-être excellente avec un système dont le principe caractère est qu'il ne s'est pas critiqué lui-même. Mais ici, quelques définitions sont indispensables.

II - Méthode, principe, système

1) Nous appellerons *méthode* l'ensemble des procédés habituels ou explicites employés par un esprit ou par un groupe d'esprits et qui a pour objet, sur un sujet déterminé, de découvrir la vérité et de la discerner non seulement de l'erreur, mais encore de toutes ces formes ambiguës qui s'étagent entre le vrai et le faux et qui sont l'inexactitude, l'imprécision, l'exagération, la confusion, l'équivoque, etc...

2) On peut appliquer une méthode sans prendre conscience de ses procédés et de ce qui les autorise. On peut aussi réfléchir distinctement à ces opérations et se regarder penser, comme une abeille se regarderait lorsqu'elle fait son miel pour distinguer, comment elle le fait.

3) Dans ce second cas, on est amené à exprimer et à expliciter les règles et les principes qui légitiment tel ou tel procédé de la méthode.

4) Or, ces principes nous paraissent appartenir à deux genres très différents. Lorsqu'un principe a pour effet de rendre l'esprit plus *libre* pour examiner l'objet, lorsqu'il nous permet de déceler plus promptement et par conséquent d'écarter plus facilement les obstacles extérieurs ou intérieurs qui pourraient venir brouiller notre vue, nous l'appellerons **principe ouvert**. En revanche, lorsqu'un principe a pour effet de rendre l'esprit moins libre pour examiner l'objet, lorsqu'il détermine à l'avance la nature de l'objet ou qu'il restreint le champ de nos anticipations, lorsqu'il nous invite à substituer à l'objet *réel* un objet *mental* qui en est le schéma ou la caricature, alors nous nommerons ce principe un **principe clos**. Il aurait mieux valu pour la précision parler de principes *ouvrants* dans le premier cas et de principes *fermants* ou obturants dans le second cas, mais ce serait parler avec bien de la lourdeur, et nous préférons garder ces mots de *clos* et *d'ouvert*, auxquels d'ailleurs un penseur éminent vient de donner il y a trois ans un état-civil philosophique.

5) Donnons quelques exemples de ces deux genres de principe.

a) Principes ouverts

1- Le principe qui veut qu'un seul témoin ne compte pas, c'est dans le domaine qui nous occupe, celui de la critique religieuse, un principe ouvert ; il nous garde de la précipitation.

2- Autres principes du même genre :

- les témoins doivent être indépendants et leurs témoignages convergents.
- les témoins ne doivent pas être comptés mais pesés.
- le témoignage favorable d'un adversaire a plus de force que le même témoignage chez un ami.
- les chances d'altération augmentent avec le temps écoulé entre l'observation du fait et le témoignage rendu.

Les faits notés au passage et par occasion dans un témoignage dont l'accent porte sur autre chose ont grandes chances de n'avoir pas été altérés par l'intention du témoin.

- les petites différences entre des témoignages concordants tendent à prouver la vérité du témoignage fondamental, car « l'harmonie cachée vaut mieux que l'harmonie apparente ».
- une légende peut contenir un noyau de vérité.

3- Au nom d'un fait on ne peut jamais prouver qu'un fait est impossible (Blondel).

- La science en tant que science ne peut pas prouver qu'un fait est impossible ; seule la philosophie le pourrait et la preuve philosophique d'une impossibilité est la plus difficile de toutes (Blondel).

- Si un fait jugé impossible est constaté par l'expérience, alors il faut dire qu'il n'était pas impossible, qu'il avait été possible (Bergson).

- Tout fait historique est au sens fort du mot un fait unique et qu'on ne reverra pas. Il n'y a pas de différence de nature *en histoire* entre un miracle et un fait ordinaire, car l'histoire comme tel ne connaît pas de miracles, mais seulement des faits plus ou moins bien constatés.

- Le miracle n'est pas le fait comme tel, mais une conclusion tirée du fait. L'historien n'a pas plus le droit d'affirmer un miracle que de le nier : il établit des faits sur lesquels s'applique la pensée humaine et qu'elle appelle miracles s'ils dépassent *nécessairement* les forces ordinaires de la nature (J. Chevalier).

- Les faits fournis par le témoignage ou la tradition ne peuvent être considérés comme certains que si on a éliminé la part d'interprétation, de prévention que les opinions des témoins, des reproducteurs et des récitateurs y ont introduite. Devant un fait extraordinaire d'apparence, il faut avoir épuisé toutes les explications ordinaires et naturelles, pour avoir le droit de le déclarer miraculeux. (Renouvier).

- Une comparaison partielle est une comparaison partielle.

- En religion, l'élément ne se sépare pas de l'ensemble, la partie du tout et le rite de sa signification.

b) Citons des principes *clos*

Un personnage qui affirme un miracle doit être considéré comme on considère en justice un accusé et non pas comme on considère un témoin.

On ne peut recevoir, quand il s'agit de faits dits miraculeux, que les témoignages de ceux qui n'y croient pas. — On doit rejeter comme irréels tous les faits rapportés par l'histoire et qui sont inconciliables avec les lois des sciences maintenant constituées (Seignolos). — Le témoignage de ceux qui croient une chose établie n'a point de force pour l'appuyer, mais le témoignage de ceux qui ne croient pas a de la force pour la détruire, car ceux qui croient peuvent n'être pas instruits des raisons de ne pas croire ; mais il ne se peut guère que ceux qui ne croient point ne soient pas instruits des raisons de croire (Fontenelle).

La probabilité d'un événement peut décroître avec le temps de telle sorte qu'on peut déterminer à quelle date un événement quelconque, par exemple la résurrection de Jésus-Christ, sera scientifiquement de valeur nulle : c'est-à-dire que par exemple en l'an 2.980, ce qui sera le plus raisonnable aux yeux des historiens, ce sera la non-existence de Jésus-Christ (Craig). Quand des témoins parlent en leur faveur ou quand leurs croyances s'accordent avec leur intérêt, qu'il soit matériel ou spirituel, temporel ou éternel, la valeur de leur témoignage est d'autant plus petite que la valeur des biens qu'ils promettent est plus grande (Laplace).

Le fondement historique de la foi relève de la foi au même titre que le dogme lui-même (Sully-Prudhomme). — Nous ne pouvons croire que ce que nous avons constaté nous-même par nos moyens propres d'observation, car il y a plus de chance pour que des récits soient légendaires qu'il n'y en a pour qu'une loi naturelle soit renversée au profit de quelques hommes (Sully-Prudhomme).

Lorsqu'un fait religieux contient une idée, c'est *l'idée* qui est cause du *fait* et non le fait de l'idée ; en d'autres termes, lorsqu'un fait représente une idée, il y a chance pour que le fait ait été inventé pour habiller, revêtir et prouver l'idée et plus un fait est significatif moins il a d'historicité (Loisy).

Tout travail *d'interprétation* sur des souvenirs peut être considéré comme un travail *d'invention* et de *création* des faits (Loisy). L'historien en tant qu'historien doit récuser tout témoignage sur un miracle. La divergence des détails, des expressions ou des mentalités, dans le récit ou l'interprétation conceptuelle d'un événement tenu pour miraculeux, prouve que nous sommes devant une fiction. — On peut assimiler à *l'esprit* d'une doctrine la *mentalité* de ceux qui la propagent ou la pratiquent. Tout développement peut être considéré comme une *évolution*. — La croyance est un phénomène du type *hallucinatoire* et non pas de type *perceptif* (*toutes ces formules très concises que nous nous bornons à indiquer par prévision feront plus tard au cours de nos études l'objet d'un commentaire détaillé et technique*). Il n'y a pas de différence de nature mais seulement de degré entre la superstition et la foi, entre le crédule et le croyant. La négation de la croyance est signe de liberté d'esprit et de courage, l'adhésion est signe de limitation, de partialité et de faiblesse. — On ne peut pas être un savant

loyal en même temps qu'un croyant sincère. Le témoignage d'un croyant n'a pas de valeur scientifique. — L'histoire des religions, si elle veut être pleinement scientifique doit être faite par un incroyant. — Celui qui croit en Dieu n'est pas capable de philosopher sur le problème de Dieu, parce qu'il sait d'avance où il aboutira. — Celui qui se trouve par accident en possession d'une conclusion vraie n'a pas qualité pour la démontrer ou pour y amener par induction ses contemporains, parce qu'il paraîtra toujours vouloir justifier ses préjugés et confirmer ses habitudes ; c'est pourquoi tout apologiste doit être tenu pour un avocat. — Toutes choses égales d'ailleurs l'athée a plus de valeur mentale et morale que le croyant, et le sceptique que le dogmatique, l'infidèle que le fidèle, l'indépendant que l'orthodoxe. — Il y a plus de mérite à chercher qu'à trouver. -

c) Les principes *clos* ont pour effet, avons-nous dit, d'interdire *a priori* certaines hypothèses explicatives et même certains caractères que peuvent présenter les faits eux-mêmes.

Lorsqu'un principe *clos* condamne le caractère A comme impossible et que le fait présente réellement ce caractère A, l'observateur systématique substitue au fait réel que nous appellerons F un fait mental, dont la formule sera : F — A.

Un exemple simple est le suivant. J'admets à titre de principe, de méthode que la transformation de l'eau en vin est impossible, car elle est contraire aux lois naturelles. Voici un témoignage qui affirme cette transformation. Inutile d'examiner la valeur du témoin, car le vrai fait historique n'est pas : transformation de l'eau en vin, mais « *récit* de la transformation de l'eau en vin » *moins* « la transformation de l'eau en vin » .

Autre exemple tiré de l'histoire de l'hydrostatique : j'admets à titre de principe de méthode physique que le vide ne peut exister dans la nature, car l'existence du néant est impensable. Voici une expérience qui ne peut s'expliquer que par le vide, celle de Pascal. Je ne la nie pas, mais je la transforme selon le principe : ce qui est dans le tube de Torricelli, c'est non pas du vide mais une matière inconstable, parce que trop subtile pour tomber sous les sens. Je garde donc toute l'expérience *moins* ce que repousse mon principe *clos*.

C'est ce qui faisant dire à Pascal dans sa lettre au P. Noël, lequel admettait une matière subtile qui ne pouvait tomber sous l'expérience, véritable fait mental selon notre langage :

« *Que si on demande aux partisans de l'espace plein, comme à vous, mon Révérend Père, qu'ils nous fassent voir cette matière, ils répondent qu'elle n'est pas visible ; si on leur demande qu'elle rende quelque son, ils disent qu'elle ne peut être ouïe, et ainsi de tous les autres sens ; et ils pensent avoir beaucoup fait, quand ils ont pris les autres dans l'impuissance de montrer qu'elle n'est pas en s'ôtant à eux-mêmes tout pouvoir de leur montrer qu'elle est.* » (29 octobre 1647).

Nous sommes autorisés à dire que la méthode pour demeurer méthode, c'est-à-dire une voie vers la vérité, doit s'appuyer sur des principes ouverts ; si elle s'appuie sur des principes *clos*, alors elle devient un système et elle altère les faits qu'elle découvre, — d'où le schéma suivant :

MÉTHODE
PRINCIPES OUVERTS

PRINCIPES CLOS
SYSTÈME

III - Digression sur la croyance et la crédulité

1° IDÉE

Il n'existe qu'un seul genre de croyance, comme il n'existe qu'un seul genre de crédulité, seulement ce genre comporte deux espèces qui, puisant au même principe, se contrarient dans leurs effets. Les deux espèces de la croyance sont la croyance et l'incroyance. Les deux espèces de la crédulité sont la crédulité et l'incrédulité.

Pensées

∑ Le croyant est un homme qui adhère fortement et par un acte de volonté à une doctrine qui lui paraît fondée en raison, bien qu'il ne puisse pas la prouver par des preuves contraignantes.

Cette définition s'applique aussi à l'incroyant.

∑ Le crédule est un homme qui ne sait pas apprécier la valeur des preuves et qui va au-delà ou en deçà de ce qu'elles autorisent.

Cette définition s'applique aussi à l'incrédule.

∑ Mais alors pourquoi appelle-t-on l'incroyant un in-croyant ?

Parce que sa foi se manifeste à ses yeux par son opposition à la foi communément partagée dans le groupe social dont il fait partie, et ce qui frappe d'abord, quand il est jugé par autrui, ou même quand il se juge lui-même, c'est cette opposition à la pensée du grand nombre. On appelle donc *incroyance dans une société donnée la croyance de la minorité*.

∑ Ainsi, cesser de croire ce que l'on croit autour de vous, cela ne veut pas dire qu'on cesse de croire ; se dégager de la crédulité du jour, cela ne veut pas dire qu'on ne s'en fabrique pas une autre.

∑ Il faut bien se souvenir que *les contraires appartiennent au même genre*. Un homme partial, s'il change de parti, demeure partial, et s'il était passionné à droite et qu'il devienne passionné à gauche, au fond il ne se convertit guère, mais il nourrit, avec deux substances différentes une même passion. C'est pourquoi plusieurs

convertis ne changent qu'en apparence. Et c'est pourquoi aussi on voit si facilement certains esprits passer d'un parti extrême à une autre extrémité. Le crédule se change vite en incroyant, le clérical en anticlérical et le révolutionnaire de droite en révolutionnaire de gauche. Les formules se modifient, le tempérament demeure, et l'outrage fait au vrai reste le même, s'il est de signe contraire.

∑ Celui à qui on a donné des preuves humainement suffisantes et qui demeure dans la négation ou le doute absolu, je dis qu'il croit sans preuve suffisante.

∑ Il est très remarquable que c'est dans le public des incroyants que se nourrit souvent la superstition : quand la vraie foi diminue, alors la crédulité augmente. On ne croit pas plus à l'immortalité, mais on fait tourner les tables. On ne prie plus, mais on consulte les devineresses.

∑ La vérité résidant souvent dans un certain milieu doit laisser à droite et à gauche deux erreurs contraires mais parentes par l'égalité de leur écart. Et c'est un bel hommage à lui rendre que rechercher ces parentés des extrémités qui rendent l'erreur si diverse et si une.

∑ Ne pas admettre des preuves là où elles existent en effet ; admettre des preuves là où il n'y en a pas d'effectives, ce sont deux opérations anormales de l'intelligence. Elles engendrent ici l'incrédulité, et là la crédulité.

∑ Qu'est-ce qu'un *athée* ? Un homme qui ne croit pas en Dieu ? Je ne le pense guère, parce qu'il paraît impossible à une intelligence qui se connaît elle-même et qui sait ce que veulent dire des mots, de ne pas croire en quelque absolu mystérieux, réel, éternel et vivant, fondement du droit, ami du bien, ami des justes.

Mais sous quelles images, sous quelles enveloppes, sous quels masques grossiers l'homme religieux n'a-t-il pas parfois cru honorer Dieu ? C'est alors que la conscience de certains s'est révoltée. Incapables de discerner ce qui se cache de vérité derrière les conceptions enfantines de la foule, ils ont refusé le dieu qu'on leur présentait, parce que ce n'était pas le Dieu de leur conscience. La foule les a appelés des *athées* (Socrate), et parfois ils se sont crus tels. Mais, un athée est bien souvent un homme qui se fait de la divinité une idée plus pure que la masse de ses contemporains. Ses négations rendent hommage au mystère, à la transcendance et à la sainteté divines. De Spinoza, on a pu dire qu'il était *athée* et aussi qu'il était *ivre de Dieu*. Encore une fois, les contraires se rapprochent.

∑ Ces miliciens, ces anarchistes qui ont tué les prêtres, déterrés les Carmélites, et brûlés les Églises, sont-ce des incroyants ? Je ne le crois guère : car un vrai incroyant serait demeuré dans l'indifférence, ou bien il se serait lassé du massacre. Non, Unamuno a eu un mot perçant : « On leur a enlevé l'espérance, leur rage, c'est du désespoir », Mais s'ils veulent *anéantir* ce qui touche au Christ, c'est qu'ils désespèrent d'y croire. Ils voudraient y croire, ils y croient, mais on leur en a tant dit qu'ils ne peuvent plus y croire. Il ne reste qu'une solution, c'est celle de tout réduire en cendre. L'amour excessif et la haine frénétique sont deux formes de l'adoration.

2° IDÉE

La croyance est l'état d'une intelligence qui s'appuie pour se convaincre sur des principes ouverts. La crédulité définit l'état d'une intelligence qui fait usage pour se convaincre en principes clos. En d'autres termes le crédule est un croyant systématique. Dans l'état crédule, la conviction détachée du fait se nourrit d'elle-même par l'entremise de faits créés par l'esprit, ainsi qu'il arrive dans l'orgueil.

Pensées

∑ Celui qui a pour principe que le merveilleux est général, et que plus un récit est étrange, inouï, fabuleux, extraordinaire, plus il a des chances d'être vrai et plus il mérite d'être cru, celui-là est un crédule d'un certain genre. Examinez ce qui se passe chez un esprit qui est agi par un principe semblable. Le merveilleux, il le trouvera toujours, et vous le verrez faire une abondante moisson de faits merveilleux et miraculeux qui viendront renforcer sa crédulité et lui donneront de nouvelles raisons d'être.

∑ Celui qui a pour principe que le miraculeux n'existe pas et ne peut pas exister soyez sûr qu'il ne le trouvera jamais. Supposons même qu'il assiste à ce que nous appelons un miracle, qu'il voit un moribond se lever, comme il arrive à Lourdes par exemple. Il dira : il n'était pas si malade. Il parlera de la suggestion ou des « forces naturelles inconnues ». Il demandera à ce qu'on ouvre une enquête et qu'on y convoque toute l'incroyance. Il partira de l'idée que le miracle ne peut pas être et là où vous voyez un signe divin, il n'apercevra qu'une preuve nouvelle et lamentable de la crédulité humaine.

∑ Les états d'esprit clos et extrême, au lieu de se heurter à l'expérience et de recevoir les leçons des faits trouvent dans les faits, quels qu'ils soient, des confirmations, et ils se nourrissent, comme Don Quichotte, de ce qui devrait les confondre.

∑ Il n'est rien de pire que d'avoir un tel système dans l'esprit qu'il ne pourra jamais recevoir de démentis. C'est pour l'intelligence le commencement de la fin. Elle tourne sur elle-même.

∑ L'orgueil aboutit précisément à ce résultat. Pour l'orgueilleux tout est signe. S'il réussit, c'est qu'il avait grandement raison. S'il ne réussit pas, c'est qu'on lui monte des machinations, de sorte que *l'échec même le renforce*. Un mari jaloux, si sa femme est là, alors qu'il la croit ailleurs : comme elle est fautive, comme elle est hypocrite, se dit-il ! Comme elle est lâche ! — Je connais un médecin Égyptien qui prétend la chasteté impossible et néfaste aux célibataires. On lui cite des célibataires bien portants et paisibles. Mais le médecin ne

démord pas : de deux choses l'une, me dit-il, ou bien ils sont chastes, et alors ils ont des maladies qu'ils ignorent encore ; ou bien ils sont bien portants et alors c'est leur mauvaise conduite qui est secrète. Voilà donc le fait volatilisé et ce qui était argument *contre* devient argument *pour* par un funeste effet du système.

Σ Un journaliste politique ne peut être que systématique. Quel que soit le *fait* de demain, il faut que ce fait lui donne raison. Alors, il doit prendre l'habitude de fabriquer un fait à son usage et à l'image de ce qu'il désire. C'est pourquoi les journalistes politiques se ressemblent beaucoup et d'autant plus qu'ils s'opposent davantage. Oh ! que c'est donc épouvantable d'être contraint d'avoir raison tous les jours, quoiqu'il arrive !

* * *

Si nous exprimons sous une autre forme ce que nous aurions voulu enseigner nous dirions qu'il existe deux sortes d'esprit, les *problématiques* et les *théorématiques*.

Soit par exemple une question de politique. On demande quel est le meilleur régime.

L'esprit théorématique dira : « Le meilleur régime est la monarchie. Et je vais le démontrer ». Il pose un *théorème* et il fournit à ce théorème son appareil logique de preuves.

L'esprit problématique dira : « Quel est le meilleur des régimes ? Je n'en sais rien encore. Je vais examiner et me laisser conduire par les faits malgré mes préférences instinctives ». Il pose un *problème* et il s'efforce de le résoudre sans savoir d'avance comment.

Or, c'est des plus grandes tentations de l'esprit humain que de transformer un examen problématique en un examen théorématique, et de *résoudre un problème en démontrant une théorie*. Évidemment, les deux méthodes, devraient donner les mêmes résultats : l'un est inductive, l'autre déductive. En science, elles se complètent. Mais dans le domaine moral, étant donné le jeu des passions humaines, le danger de la seconde méthode est de se créer à elle-même ses preuves, par une sorte d'autosuggestion inconsciente dont nous aurons à indiquer le mécanisme.

(Pour prendre un exemple tiré de l'histoire politique, de Tocqueville nous paraît un penseur du type problématique. N'aimant pas la démocratie, il arrive par réflexion et en étudiant sans préjugés le fait américain à lui trouver certains mérites. Charles Maurras est un penseur de type théorématique. Pour des raisons tirées de la raison même, il pose le postulat de l'excellence de la monarchie, et il démontre chaque jour qu'il a raison, avec les faits qui lui sont fournis par l'actualité. Il est vrai que ces faits sont souvent l'objet d'une certaine manipulation préalable, comme dans toute pensée "théorématique" qui s'applique aux choses humaines.

375 - La porte étroite

Marcel Légaut
Paris, le 2 avril

1935

M. Marcel Légaut, de l'Université de Rennes, auteur des "Prières d'un croyant", a bien voulu nous entretenir sur la "Porte étroite" de Gide. M. Légaut estime que les grandes œuvres, parce qu'elles dépassent en portée la pensée explicite de l'artiste, permettent d'aborder le fond même des problèmes religieux, d'en prendre une conscience plus vivante que par la considération discursive de principes abstraits. Il y a comme d'inconscients "charismes" dans les grandes œuvres humaines (beauté et charité : deux souffles du même esprit...)

"La Porte étroite", comme la "Jeune fille Violaine" de Paul Claudel, celle-ci postérieure et peut-être réplique à celle-là (on sait d'ailleurs l'amitié qui lie les deux hommes), pose en effet le problème de la vocation. La Porte étroite est l'histoire de la vocation d'Alissa. Elle s'est trompée, la faillite est trop claire. Mais toute vocation chrétienne mènerait-elle à pareille faillite ? Non, Alissa a été victime de son volontarisme.

Gide est sans doute trop maître de son talent pour faire de ses personnages des incarnations d'une thèse que, d'ailleurs, Alissa, à travers cette complexité vivante dont Gide l'a heureusement marquée, reflète ou non la pensée de son créateur, peu importe. Par le seul exemple de son histoire intérieure, n'amène-t-elle pas le lecteur chrétien à concevoir la sainteté d'un idéal qui, de fait, s'impose à tous et exige, pour se réaliser, un renoncement absolu, destructeur de nous-mêmes, dont tout le fruit, cependant, ne sera peut-être que l'angoisse ou l'incertitude finale ? Le but de M. Légaut est de répondre à cette question.

En Alissa s'allie l'esprit positif et logique du Normand avec l'ardeur du sang créole : acquise à une idée, elle la suivra jusqu'au bout. Gide la dépeint comme une nature réfléchie dont le sérieux et la richesse intérieure attirent Jérôme et le maintiennent, à la fois, dans la réserve.

Deux circonstances orientent l'enfant vers l'idée qui dominera sa vie. Alissa n'a pas trouvé chez sa mère la profondeur d'âme qu'elle a eue dès l'abord; elle en a, au contraire, compris trop tôt, la coupable légèreté. Une atmosphère familiale heureuse n'a pas assoupli et épanoui cette âme trop portée ainsi, par la tristesse de son enfance, autant que par l'influence d'un protestantisme rigide, à mésestimer la vie du monde et à douter de la possibilité du bonheur humain. L'abandon du foyer conjugal par sa mère explique l'impression que lui fait le sermon du pasteur Vautier au sujet de la "porte étroite". Le récit ne nous fait guère connaître directement que les réflexions de Jérôme mais on peut admettre qu'elles traduisent la vie plus profonde et plus ardente d'Alissa.

Celle-ci est convaincue de la nécessité de renoncer à son amour pour parvenir à la sainteté, nécessaire au salut. (Dans un rire, il lui semble qu'apparaît tout le mal qui est dans le monde.) Le triste événement survenu au foyer ne rendait-il pas fatale cette interprétation de l'évangile ? Alissa est pénétrée d'une notion volontariste du salut qui lui paraît résulter beaucoup plus de l'effort de l'homme vers Dieu que de la venue de Dieu vers l'homme. Une séparation arbitraire de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, sorte de mépris théorique de la charité fraternelle, contribue à fixer Alissa dans sa résolution. Elle n'oubliera pas davantage qu'on peut être très remarquable sans qu'il y paraisse, du moins aux yeux des hommes; très remarquable aux yeux de Dieu. Ainsi cherchera-t-elle plus tard à tuer son intelligence pour consommer sa rupture avec Jérôme.

Le renoncement à son amour n'est cependant qu'un germe : l'exigence obscure de cette âme logique et passionnée ne se révèle que peu à peu. C'est ainsi qu'elle se fait illusion sur les motifs profonds de son premier refus de fiançailles. La différence d'âge invoquée n'est que le moyen de réaliser un sacrifice.

Jérôme attribue à l'excès d'amour la réserve qui l'arrête devant Alissa et lui interdit toute expression trop vive de ses sentiments et de ses rêves, sans se rendre compte qu'Alissa elle-même et inconsciemment, la lui impose déjà. Il ne trouve à s'épancher qu'auprès de Juliette, la jeune soeur d'Alissa, dont le coeur s'éveille à la chaleur de ses confidences. Cette passion, à laquelle Alissa fait de nouveau le sacrifice de son amour, a pour cause première précisément l'attitude d'Alissa. Nous nous forgeons à nous-mêmes des circonstances qui sont l'occasion de nos victoires et de nos chutes. Ou plutôt, il y a peu de circonstances qui puissent nous dominer complètement. La plupart ne prennent leur sens que par notre attitude. Elles prennent forme d'après ce que nous sommes nous-mêmes. On voit les possibilités d'utilisation qui gisent là et aussi en quel sens nous sommes maîtres de notre destin.

Ainsi la passion de Juliette a-t-elle pu devenir pour Alissa l'occasion de manifester plus clairement l'idée qu'elle poussera jusqu'à l'extrême. Mais, dans cette suite d'erreurs, où est le péché d'Alissa ? Nous ne pouvons le distinguer clairement. Il y a la malice des péchés secrets, de certaines résistances à la grâce, pour nous préférer, fût-ce même pour nous préférer notre héroïsme. Mais le sens du péché est faussé. Nous mesurons le péché d'après l'opinion des autres, à l'humiliation que nous en ressentons ou encore à ses conséquences temporelles immédiates.

Juliette une fois mariée avec un négociant est heureuse. Alissa s'en convainc; son sacrifice est donc devenu inutile. Le séjour dans le Midi où elle se sent dépaysée favorise l'éclosion d'un conflit en elle entre la logicienne et la femme. La correspondance avec Jérôme, tandis que celui-ci voyage en Italie, nous la montre tour à tour pleine de sa passion religieuse ou prise tout entière par son amour, oublieuse alors de son système chrétien. "Ah ! que ce qu'on appelle bonheur est chose peu étrangère à l'âme; les éléments qui semblent imposés du dehors importent peu. Mon vrai bonheur ne dépend pas de mon amour". La puissance du printemps méridional trouble et inquiète cette âme blessée. A certains malades, c'est une insolence que la joie de la nature. Le spectacle du bonheur de la femme mariée (Juliette), la découverte de l'enfant achèvent de former en elle la femme et lui causent une mélancolie qu'elle s'exprime mal, avivent et approfondissent le conflit intérieur. Les deux jeunes gens vont essayer à Pâques de se retrouver, croyant naïvement que l'éloignement de leurs coeurs résulte d'une gêne toute extérieure consécutive à la longue séparation. Seule une sincérité courageuse et comme chirurgicale eût pu leur en révéler la raison intime. L'idée du renoncement est chez Alissa poussée à l'extrême comme en témoigne la lettre qu'elle écrit à Jérôme au lendemain de leur triste revoir et de leur séparation brusquée.

"S'il ne suffisait pas, ce ne serait pas le bonheur, m'avais-tu dit, t'en souviens-tu ? Et je n'avais su que répondre : Non, Jérôme, il ne nous suffit pas, il ne doit pas nous suffire. Ce contentement plein de délices, je ne puis le tenir pour véritable. N'avons-nous pas compris, cet été, quelle détresse il recouvrait ? Véritable ? Dieu nous garde qu'il le soit ! Nous sommes nés pour un autre bonheur. A Dieu. De lui seul on peut impunément se rapprocher".

Voilà bien l'erreur d'Alissa : "ce contentement, je ne puis le tenir pour véritable". Si c'est par raisonnement humain, examen des possibilités et déduction logique que doit être guidé le choix d'un métier, il ne saurait en aller de même pour la vocation à la sainteté. Là, nous devons attendre, dans l'amour et l'abandon, la motion de Dieu.

Le récit nous montre surtout l'Alissa logicienne. Dans le Journal apparaît davantage la femme et la lutte déchirante par laquelle elle va essayer d'éteindre peu à peu tout ce qui, sous l'influence vivifiante de son amour et de Jérôme, avait lentement mûri. Elle écrit : "Parfois, en l'écoutant, je crois me regarder penser. Il s'explique et me découvre à moi-même. Existerais-je sans lui ? Je ne suis qu'avec lui". Dans une lettre, elle lui disait déjà : "A travers toi, je regarde chaque chose... Oh ! mon frère, je ne suis vraiment moi, plus que moi, qu'avec toi..." (Ainsi le principal aspect de l'amour est-il peut-être la vie dans l'autre, par l'autre. L'autre permet de mieux se comprendre soi-même et de vivre plus intensément. De la Gnose, ne pourrait-on pas retenir l'idée du perpétuel enfantement de l'homme par la femme ?).

Dans l'effort qu'elle a fait afin d'éloigner Jérôme, Alissa mesure tout ce qu'elle lui doit : le bien d'écrire, l'amour des livres. "Ma pensée a pris la forme de la sienne au point que je ne puis les distinguer, comme au temps où je prenais plaisir à les confondre".

Elle croit agir par foi chrétienne. Non, elle agit sous la poussée de son tempérament qui s'est donné un nom et une expression dans un idéal chrétien. "Ce matin, nous étions assis tous deux sur les bancs de l'avenue. Nous ne disions rien et n'éprouvions le besoin de rien dire... Tout à coup, il m'a demandé si je croyais à la vie future. "Mais, Jérôme, me suis-je écrié aussitôt, c'est plus pour moi qu'une espérance, c'est une certitude". Et brusquement, il m'a semblé que ma foi s'était comme vidée dans ce cri. "Je voudrais savoir, a-t-il ajouté et il s'est arrêté quelques instants, agirais-tu différemment sans ta foi ? - Comment puis-je le savoir, ai-je répondu". Cette absence de foi véritable explique le dénouement si tourmenté et si douloureux de l'histoire de cette âme. Alissa meurt seule, sans avoir atteint son Dieu, parce que l'élan de son âme procédait, non d'une illumination intérieure et divine, mais d'elle-même et d'un système construit par elle. Au fond, ce qui possède Alissa, c'est la mystique de la conquête (le plaisir qu'elle prend aux langues étrangères). Celle-ci n'est vraie que dans le plan naturel. Dans le surnaturel, il faut apprendre la joie de recevoir. Quand elle s'écrie que sa croyance en la vie future est une certitude et qu'il lui apparaît que sa foi se vide dans ce cri, elle s'aperçoit alors que sa vocation s'appuie non sur sa foi mais sur sa volonté. Petit moment de grâce secret qu'elle laisse passer. "C'est une certitude", voilà peut-être un de ces péchés que nous cherchions. L'œuvre, la séparation, terminée, la construction logique tombe... mais la détermination, l'orientation de l'âme subsiste.

Le système d'Alissa est erroné d'ailleurs. Si les conseils évangéliques nous obligent aussi bien que les préceptes (contrairement à la croyance commune), alors que les préceptes sont imposés à tous, en général, les conseils le sont à chacun en particulier, avec leur accent propre, parce qu'ils résultent de la loi de l'amour (et c'est proprement la vocation). Sans doute, est-ce la promulgation des conseils qui caractérise le mieux la loi nouvelle. Mais si nous ne gardons que les préceptes, nous sommes des Pharisiens. Jésus-Christ n'a pas parlé d'eux tendrement. Comme les âmes sont en effet diverses, le problème de la sainteté consiste pour chacune à trouver la voie particulière que lui impose l'amour et le nom propre de sa vie spirituelle.

"La sainteté n'est pas un choix mais une obligation", oui, mais d'une autre manière que ne le pensait Alissa. Alissa, elle, a méconnu les conditions particulières qui devaient l'éclairer sur sa vocation véritable. Par le renoncement à son amour, elle ne se détruit pas seulement elle-même, elle anéantit sa charité : Jérôme, ne trouvant pas appui en elle, retombe désormais au rang d'un naturel très ordinaire. Il a manqué à Alissa de respirer l'atmosphère d'un christianisme sans mélange d'erreur. L'œuvre de Dieu que l'on pouvait attendre d'elle a été gâtée. Cependant de tels drames, reposant sur de telles erreurs, ne peuvent survenir aux faibles; pour eux, la facilité de leur vie corrigerait bien vite les élans ou les écarts car, malgré tout, Alissa est de ces âmes capables de comprendre le Christ et le mystère de sa croix.

Ainsi M. Légaut a-t-il rejoint, dans cet examen d'une œuvre où la confusion entre l'héroïsme et la sainteté est perpétuelle, l'examen que nous avons précédemment entrepris des "rapports du christianisme et de l'humanisme". Pour M. Légaut, ce problème est d'ailleurs la grande question de notre temps. Cela ne peut donner qu'une faible idée des découvertes que nous avons faites sous l'impulsion chaleureuse de M. Légaut.

Pendant qu'ils s'entretenaient, Jésus se présenta au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous ! C'est moi, ne craignez point. Saisis de stupeur et d'effroi, ils pensaient voir un fantôme. Mais il leur dit : Pourquoi vous troublez-vous, et pourquoi des doutes s'élèvent-ils dans vos coeurs ? Voyez mes mains et mes pieds : c'est bien moi ! Touchez-moi, et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai. Ayant ainsi parlé, il leur montra ses mains et ses pieds. Comme, dans leur joie, ils hésitaient encore à croire et ne revenaient pas de leur étonnement, il leur dit : Avez-vous ici quelque chose à manger ? Ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel. Il les prit, et en mangea devant eux.

La présence de Jésus au milieu des hommes qui parlent et se préoccupent, voilà la grande chose ! Il n'y a que cet intérêt au monde. Dieu vient-il parmi les hommes, comme un homme qu'on peut aimer, comme un Dieu qu'on peut invoquer, — comme une faim de tendresse, digne de recevoir la tendresse de nos coeurs, et comme un infini capable de combler nos immenses pauvretés ?

Au milieu des discussions humaines, Dieu ne se fait plus présent par la visible humanité du Christ ressuscité. Mais il se fait présent par la visible humanité des chrétiens. Désormais, c'est nous-mêmes qui sommes parmi les hommes le Christ ressuscité, nous qui sommes ressuscités avec le Christ par le baptême et vivons de sa vie par l'Eucharistie. Au milieu des hommes, nous sommes la résurrection. Car nous sommes un avec notre Christ. Le temple spirituel construit par Dieu est d'un seul jet, depuis nous qui en sommes les fondations terrestres jusqu'au Christ qui en est le couronnement céleste. Le même Esprit habite au ciel et sur la terre. Il est un. Il est le Christ total. Au ciel, la résurrection du Christ triomphe en la personne de Jésus ; ici-bas, comme une semence et une espérance, elle s'offre aux regards des hommes dans la personne des chrétiens.

C'est donc nous, chrétiens, qui dans l'assemblée des hommes, dans leurs querelles et leurs incertitudes, avons à prononcer le mot du ressuscité : *la paix soit avec vous* ! Même si dans nos âmes il y a des combats, nous avons à dire : La paix soit avec vous ! Car nous sommes deux en une seule âme, nous chrétiens. Autant que quiconque, nous sommes pauvres et pécheurs, nous avons à combattre et à connaître nos misères et à les avouer. Mais aussi il y a en nous quelqu'un qui n'est pas nous : le Christ triomphant. En son nom, nous pouvons prononcer des paroles qui seraient folles si nous les pensions nôtres ; à cause de lui, elles sont vraies, elles sont même la seule réalité stable, la seule possibilité de comprendre que tout n'est pas stupide, parce qu'elles sont l'écho sur nos lèvres du message évangélique, la parole du Verbe dans notre bouche ! Elles seront parfois cruelles à formuler tout haut ces calmes assurances chrétiennes, si dans le secret de notre vie elles bataillent encore péniblement contre notre cœur terrestre. Il faudra les dire pourtant. Les dire malgré nos péchés et le reproche douloureux qu'elles nous font de n'être pas encore tout entiers au Christ, car malgré nos fautes et nos paresseuses elles sont pures et conquérantes de par la vertu du Christ. Les dire avec force, avec tranquillité, malgré notre agitation et notre débilité, car elles prennent leur efficacité dans la calme puissance de Jésus.

Oui, par le Christ, nous avons droit de prononcer : *la paix soit avec vous* ! *C'est moi, ne craignez point*. Car notre paix est la paix, nous le savons. Elle ressemble au Christ d'où elle vient. Comme lui, elle est douloureuse et triomphante ; elle domine la souffrance et le péché, non en les supprimant, mais en les transformant merveilleusement en une racine de plus grande béatitude et de plus grand amour. Comme lui, elle est terrestre et divine ; elle n'annonce pas cette chimère que la terre sera le ciel, mais elle annonce que le ciel germe dès la terre, sous le soleil ardent et torturant de la souffrance et du labeur, dans nos âmes. Notre paix est la paix, nous le savons, parce qu'elle vient du Christ et ressemble au Christ.

Mais ils se moquent de notre paix, ceux à qui nous parlons de paix ! Ils ne croient plus à la paix. *Elle est devenue pour eux un fantôme*, un conte pour bercer l'esprit et l'empêcher de prévoir, une drogue qui endort ! Tant de fois leur main s'est fermée sur le néant en croyant étreindre la paix ! Il n'y a pas de paix, songent-ils en écoutant ceux qui leur annoncent encore la paix, car la douleur reste toujours aussi douloureuse et le terme de la vie aussi noir, dès qu'on y pense. Il n'y a pas de paix.

Nous leur dirons : *Pourquoi vous troublez-vous et pourquoi des doutes s'élèvent-ils dans vos cœurs ? Voyez mes mains et mes pieds, touchez et considérez qu'un fantôme n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai*. Nous leur montrerons, dans nos vies, les marques de la souffrance et du travail ; nous leur dirons que nous connaissons ce dont ils parlent, y compris l'horreur de mourir. Si nous croyons à la paix, ce n'est pas que nous sommes des évadés de ce monde ; nous ne vivons pas dans un exil de chimères, mais sur cette terre, comme chacun ; nos pieds se blessent sur le sol et nos mains ont mal à la besogne.

Nous le sentons, nous en souffrons : ah ! qu'ils sachent donc que nous sommes humains ! Si nous avons la paix, si nous annonçons la paix, ce n'est point en détournant nos yeux de la dure réalité ; peut-être, au contraire, sommes-nous les seuls à oser franchement la regarder, parce que nous regardons aussi, au-dessus de l'horizon noir, deux bras ouverts qui attendent et que nous écoutons, tenace au milieu des hurlements terrifiants, et calme et douce, une voix divine qui nous dit : Appelle-moi Père !

Pourtant l'excès même de la joie annoncée fait hésiter encore. Il semble à plusieurs que le chrétien, avec son cœur au ciel, méprise la terre et ne goûte plus aucune joie terrestre ; ils veulent bien convenir que la paix chrétienne est très haute, mais ils la trouvent trop haute ; ils accordent qu'elle est une lumière sur la souffrance, mais il leur paraît que c'est par la voie d'un dédain inhumain à l'égard des bonheurs d'ici-bas ; ils n'accusent plus les chrétiens de ne pas connaître la souffrance terrestre, ils les accuseraient bien plutôt de ne connaître qu'elle. Étrange scandale, qui n'est pas tellement rare.

Ne disons pas : tant pis pour ceux qui sont scandalisés du bien ! Voyons plutôt si tout est bien dans nos paroles et notre conduite qui les repousse. Certes nos cœurs chrétiens doivent être libres à l'égard de toute douceur terrestre et prêts à la quitter, s'il arrivait qu'elle nous rendît impossible la montée vers Dieu. Mais, pour être libre faut-il mépriser et dire que la douceur est amère et que la beauté est laide ? Faut-il détester féroce tout sourire et toute amitié et toute famille, quand les circonstances ont jeté ces trésors dans notre vie et les ont emmêlés strictement à notre existence ? Non, mille fois non ! Si le renoncement est la préférence donnée à Dieu, jusqu'à lui sacrifier tout quand cela est exigé, il ne doit pas être un mensonge ni une présomption. Or n'est-ce pas un mensonge d'appeler amer ce qui est doux, et laid ce qui est beau ? Mensonge de faiblesse d'ailleurs et non pas d'héroïsme : par crainte de manquer de cœur pour renoncer à la douceur et à la beauté, si par hasard Dieu venait à le demander, on les défigure d'avance, afin de moins sentir ! Mensonge donc et présomption aussi de mettre dans sa vie une austérité qu'on n'a pas la force de porter, des renoncements extraordinaires qui ne sont pas demandés clairement et qui auront pour seul résultat de mener à la tristesse et non à Dieu. Toujours être dans la disposition de ne rien refuser à Dieu, parce que Dieu ne peut rien demander que de bon : voilà la perfection. Mais ne pas tailler soi-même le programme des renoncements, dès qu'il s'écarte des exigences spirituelles ordinaires et raisonnables voilà la prudence. S'écarter des voies ordinaires et raisonnables, pour obéir à une volonté certaine de Dieu, c'est monter plus haut que la maison ; mais s'écarter des voies ordinaires et raisonnables par choix personnel, c'est risquer de descendre.

Reconnaissons d'ailleurs que les excès de renoncement sont parfois plus dans les paroles que dans la vie. Il arrive que des chrétiens, pas plus mortifiés qu'il ne convient certes, tiennent, de bonne foi, un langage où le Christ apparaît comme exigeant universellement un dépouillement réclamé seulement de rares privilégiés de l'amour divin. En conduite ou en paroles, ces exagérations sont blâmables: elles faussent la vérité, elles font peur. Elles donnent la menteuse impression que le choix de l'amour de Dieu est cruel. C'est un choix héroïque où il faudra toujours être décidé à préférer Dieu ; mais ce n'est point cruel ni déraisonnable. Au contraire : il doit toujours y avoir une exacte proportion entre la puissance de l'amour de Dieu dans nos coeurs et la croix dont nous chargeons nos épaules; le renoncement ne doit jamais être commandé que par l'amour, par le désir de grandir ou de garder l'amour, mais non par le mépris ou la haine de ce qu'on abandonne. Qui choisit, par plus grand amour, de laisser un autre amour, peut souffrir, mais il n'est pas fou, il n'est pas triste non plus. Son choix ne fait pas peur. Qui parle avec rancune et dédain a seulement peur de ne pas aimer assez pour être ferme dans son choix et il propage sa peur. Prenons garde d'être coupables de ce péché subtil, de donner l'impression que le christianisme est triste, qu'il exige au-delà des possibilités. Jésus n'exige que ce qu'il donne de pouvoir accomplir. Sachons-le pratiquement. Ayons l'héroïsme simple et non pas pathétique. Asseyons-nous à table avec ceux que nous évangélisons ; *partageons leur pain et leur rayon de miel* ; qu'ils constatent que nous savons sourire. Qu'ils sentent même que nous sommes les seuls à jouir en plénitude des joies terrestres mises sur notre chemin, parce que, derrière notre joie, il n'y a pas la crainte affolante d'être désespéré si elles venaient à s'évanouir. Nous les goûtons en paix, parce que nous les laissons à la disposition de notre Dieu ; nos mains ne sont pas crispées sur elles avec angoisse, mais nous les tendons dans nos mains grandes ouvertes au bon plaisir de notre Dieu. De lui nous sommes plus sûrs que de nous-mêmes : il ne prendra nos trésors offerts que si nous devons être fortifiés de cette privation, nous les lui présentons en toute quiétude ; et s'il les prend en fait, nous savons encore qu'il nous restera le trésor essentiel de la joie, Dieu même, qui est la Richesse, l'Intelligence et l'Amour, la Vie enfin.

Jésus était Dieu et homme. Gardons-nous de l'oublier. Que le divin règne en nous, comme en lui, non par abolition mais par transfiguration de l'humain. Choisissons cette voie, parce qu'elle est selon la facilité ; il est aussi héroïque de transfigurer que d'abolir.

377 - Prières pour les vivants

Bernard Villiers

Je relisais la vision de saint Jean que l'Eglise nous rappelle en la fête de Tous les Saints : « Je vis une grande multitude, que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue... ils adoraient Dieu en disant : Amen. Bénédiction, gloire, sagesse, action de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu dans tous les siècles des siècles. Amen. » .

Mais, chassant la vision de l'apôtre, une autre venait me troubler, et j'entendais le chœur de ceux qui n'adorent pas Dieu, de ceux qui, loin de lui, s'arrachent les honneurs et les biens de la terre, de ceux qui peinent sans connaître sa consolation, de ceux qui le repoussent parce qu'ils ont horreur d'un maître, et se croient libérés parce qu'ils ont crié : Dieu n'est pas. .

Mon Dieu, le monde m'apparaît plein de gens qui ne savent pas où ils vont, ou qui se précipitent là où ils jugent qu'ils ne vous rencontreront pas. J'en trouve qui ont choisi leur voie vers leur plaisir sans se demander un instant par où elle passerait, si elle ne détruirait pas quelque autre bonheur humain, si elle ne gênerait pas le tracé d'une autre voie ; sans que l'idée leur soit venue qu'il pouvait, qu'il devait même exister une harmonie entre les diverses voies des hommes. Chacun la sienne, semblent-ils dire. L'homme se libère de tout lien, de toute fidélité, car il y voit une entrave. Mon Dieu, de toute mon âme je vous prie pour ces frères qui ne veulent pas être mes frères et ne veulent pas être frères entre eux, mais considèrent que leur refus suffit à détruire notre solidarité. Je vous prie, Seigneur, pour que leur vienne le sens de la collaboration, de l'amour dont vous êtes l'auteur et le signe.

J'en aperçois ainsi qui affirment, eux, leur parenté avec une certaine classe d'hommes : ils ont le sens de la fraternité, et de l'impuissance d'un isolement égoïste. Mais je les vois se former et s'unir pour des buts que votre recherche et votre amour n'inspirent pas. Ils vous renient, ils vous blasphèment ; non pas vous sans doute, mais l'image qu'ils se font de vous, car s'ils vous connaissaient, seraient-ils contre vous ? S'éloigne-t-on sciemment du bien le plus grand, de l'amour fidèle plus que tout autre amour, quand on l'a rencontré ? Eu outre ces hommes, ne s'élevant pas au seul principe de l'unité, se contentent d'une union mutilée, qui dresse un groupe de frères contre un autre, parce que tous deux se croient obligés de regarder l'autre comme l'ennemi. Mon Dieu, pour eux aussi je vous adresse mon ardente prière. Daignez mettre en leur esprit le sens de l'unité véritable ; daignez éveiller en leur coeur le sentiment d'une fraternité plus large, d'un amour qui ne connaît pas de limites. Voyant au fond de l'abîme tant d'hommes pour qui vous avez été cloué en croix, je crie vers vous ma prière : convertissez mes frères. Suscitez parmi nous les saints qui retournent le sol et le rendent fertile au bon grain. Au nom du Vendredi- Saint, Seigneur, que la lumière soit donnée à ces multitudes d'égars, l'amour à tous ces coeurs de haine.

Mais je sens en moi comme si vous répondiez à ma prière, ô Jésus, par une autre prière, celle où vous avez, avant de quitter le monde, offert le monde au Père des cieux : « Je leur ai donné ta parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont point du monde, comme aussi je ne suis point du monde. Je ne te prie point de les ôter du monde, mais de les préserver du mal. Ils ne sont point du monde, comme aussi je ne suis point du monde. Sanctifie-les par la vérité ; la parole est la vérité. Comme tu m'as envoyé au monde, ainsi je les ai envoyés au monde. Et je me sanctifie moi même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés dans la vérité. » (Évangile selon saint Jean, XVII, 14-19).

C'est comme si vous me disiez : travaille.

Espère, car je t'ai légué ma promesse ; agis, car je t'ai fixé ta mission. Parmi ces vivants qui cherchent à échapper à mon amour, tu es un des vivants que je fais naître pour parler de moi. Comme le Père m'avait envoyé, ainsi je vous ai envoyés, et je sauverai le monde, mais je veux que ce soit par vous. — Mais, Seigneur, le temps presse, et moi je suis un obstacle au contraire au retour des autres vers vous. Je suis pécheur et je suis faible. — Tu peux tout par moi. Mais quand tu as parlé de fraternité chrétienne, quand tu as dit ton sens de la solidarité qui te lie à tous tes frères, connaissais-tu ce dont tu parlais ? Sentirais-tu vraiment l'amour des autres en toi, si je n'exigeais rien de toi pour eux ? Si le travail se faisait par moi et ne t'imposait pas le souci de leur vie ? Si tu n'avais pas constamment à penser à eux quand tu penses à toi, à mêler leurs préoccupations aux tiennes, la poursuite de leur salut à la poursuite du tien ? Saurais-tu bien ce que c'est qu'aimer si je ne t'obligeais pas à te poser, parfois avec angoisse, tous les problèmes de ton prochain ? Par toi, tu ne peux pas sauver le monde, tu ne peux pas ramener un seul de tes frères. Mais par moi tu le peux, et tant que tu voudras. Je veux que l'infini de ma puissance passe par toi et t'associe à ma conquête pacifique des hommes. Mais je veux que tu le veuilles aussi. Tu me demandes de faire naître des saints qui transforment en un moment le monde : tu as le goût, je le vois, des choses faciles, des exploits tout faits, et surtout sans doute des admirations paresseuses devant les miracles qui ne t'ont rien coûté. Il est bon d'admirer les réalisations généreuses, d'y puiser un peu d'élan pour se traîner plus loin, mais il est plus beau d'abattre sa part d'ouvrage. Si je ne suscite pas de faiseurs de miracles, que chacun de ceux qui sont baptisés en mon nom prenne à tâche de les remplacer, non pas dans le don exceptionnel qui vient de moi, mais dans l'effort tenace et humble, que je bénis...

Mon Dieu, c'est vrai. Je me contente trop souvent de crier : Seigneur, Seigneur !

Je lis votre Évangile sans m'en faire assez l'application. Vous vous êtes sanctifié pour nous : c'est pour nous montrer que nous ne ferons rien nous-mêmes si nous ne nous sommes pas préalablement sanctifiés, si nous n'avons pas médité cette parole que nous ne sommes pas du monde. Il est urgent cependant de la comprendre, surtout aux moments où le monde autour de nous paraît s'éloigner le plus du christianisme. Le salut n'est pas de suivre le monde, d'agir à sa manière, puisque vous nous avez dit que nous n'en étions pas. Or nous sommes tentés de suivre ses méthodes, nous les empruntons trop souvent, comme si nous croyions, malgré votre parole, que nous puissions être ensemble du monde et de Dieu. C'est essentiellement de la défiance : nous ne sommes pas assez persuadés que vos moyens sont les seuls bons et nous nous obstinons à réagir en tout selon le monde, à ne pas juger selon vous. Donnez-nous, Seigneur, de comprendre cela toujours mieux, d'accepter s'il le faut la haine que pourra nous porter le monde et de choisir pleinement d'être à vous.

Cette paresse qui fait incomplètes les prières que nous vous adressons marque aussi nos rapports avec vos saints. Cherchons-nous à comprendre leur sainteté ? Essayons- nous de saisir le côté douloureux de leur montée, celui qui les rapproche tant de nos difficultés ? Nous nous laissons volontiers prendre à l'aspect de facilité dont leur humble acceptation de la volonté divine a recouvert leurs peines. Comptant sur leur intercession, nous nous estimons dispensés de les imiter et d'introduire l'effort dans notre vie. Nous semblons admettre deux mondes de chrétiens, l'un de ceux qui vivent leur christianisme, qui luttent pour modeler leur vie sur la vôtre, ô Jésus, et l'autre de tous ceux qui considèrent que « Dieu ne leur en demande pas tant ». Faites, Seigneur, que nous ne jugions pas suffisant d'être parmi ceux-ci. Vous n'avez jamais parlé de deux mondes de vos disciples, mais d'un seul, et c'est celui des chrétiens qui ne sont pas du monde. Il est vrai que plusieurs offrent leurs prières et leur vie pour le salut de ceux qui ne cherchent pas Dieu. Mais n'utilisons pas pour un raisonnement intéressé le mouvement d'offrande de l'amour. Gardez-nous, Seigneur, de dire : « Ce n'est pas la peine, puisque tant de saints prient pour moi », ou d'agir comme si nous le pensions. Je crois que tous vos disciples ont la vocation de devenir vos saints, et de travailler à se sanctifier par votre vérité. Ce travail seul leur permettra d'aller au monde avec chance de ne pas contrarier votre oeuvre, et de chercher dans votre lumière la réponse à toutes les questions de leur vie. Tous, nous irons au monde, envoyés par vous, pour lui faire connaître le nom du Père et le faire aimer. Car notre titre de chrétiens fait de chacun de nous un de vos envoyés, responsable d'une mission. Nous serons vos témoins devant le monde.

Mais nous nous souviendrons que par nous seuls nous ne pouvons rien, et nous ferons reposer notre action sur une nouvelle prière, pour les vivants qui cherchent la Vie véritable : donnez-nous, Seigneur, de vouloir votre volonté de toutes nos forces, de choisir pour moyens de la réaliser les vôtres, et non pas ceux qui leur sont contraires, même s'ils nous séduisent parfois. Donnez-nous de prendre de plus en plus conscience de notre originalité, qui est la vôtre, et qui s'imprime en ceux-là seulement qui savent diriger leur vie d'après votre vie

terrestre et vos enseignements. Mon Dieu, que cette pensée nous reste présente : vous nous avez envoyés au inonde, mais nous ne sommes point du monde.

378 - **Le Prométhée mal enchaîné**

M. Légaut, le 31 janvier 1937

Gide, tome 3 des Oeuvres Complètes

Ce livre est écrit à une époque difficile dans la vie de Gide, époque où il commence à se "libérer". Il a 32 ans. La question de la morale se pose à lui et il lutte pour extirper de lui la notion même de la morale. Il veut montrer le contingent, le contradictoire, le conventionnel qui est en toute morale.

Déjà le "Philoctète" ou "Traité des trois morales" était une satire voilée de trois formes de la morale : morale rationaliste, morale esthétique et morale d'un caractère plus sentimental. "El Hadji" était l'histoire d'un faux prophète qui perd foi en sa mission, qui reconduit son peuple lancé sur la route de "l'Idéal" vers la ville où les gens retrouvent, avec leur petite vie, la paix.

En 1899 paraît le "Prométhée". Ce n'est ni une oeuvre littéraire ni une oeuvre doctrinale, c'est une satire où triomphe l'ironie gidienne. Mais sous le sourire, n'oublions pas le drame, le drame de Gide lui-même qui lutte avant l'exultation finale en ce qu'il croit sa "libération". Cette oeuvre pourrait être dangereuse pour qui manquerait de vie profondément chrétienne mais ce drame qu'on ne peut souhaiter connaître ne peut-il pas être, pour celui qui veut vivre de sa foi, l'occasion d'acquérir une plus grande "sagesse", une plus large compréhension des choses d'ici-bas ?

Deux grands problèmes font la trame de ce livre : le problème de la personnalité et le problème de la conscience, problèmes annexes d'ailleurs puisque notre conscience travaille à la construction progressive de ce que nous appelons notre personnalité.

Qu'y a-t-il pour nous sous ces deux notions ?

A) La personnalité

Il y a plusieurs manières de la concevoir.

1- La personnalité d'une personne, c'est ce qui la distingue, l'oppose aux autres. S'opposer pour se poser, c'est la conception de Gide à cette époque.

2- Une conception plus intime : la personnalité est le modèle que j'ai rêvé un jour et que je dois progressivement réaliser pour des raisons de tempérament ou des raisons qu'appuie la raison, on se fait du dehors un certain schème et on essaie de le suivre. Tout le moralisme se trouve dans cette perspective. C'est "l'honnête homme" du 17^{ème} siècle.

3- Une conception plus religieuse. Pour bien comprendre, songeons à l'amour humain. Deux êtres s'aiment mais l'amour de l'un va surtout à ce que l'autre peut devenir, à ce qu'il est en puissance. Il y a dans tout amour profond une attente, l'attente d'un développement ultérieur. De même dans l'amour de Dieu pour nous, il y a l'attente de notre amour, de notre montée. Notre personnalité se constitue dans un mouvement vers Dieu, dans un cheminement vers l'être que Dieu a voulu de nous. Elle est une réponse à un amour, elle est l'effort que Dieu attend de nous sur le plan de la construction de son oeuvre définitive.

Gide n'a pas la notion de cette conception religieuse de la personnalité. S'il l'avait, il ne pourrait écrire ce livre.

B) La conscience

Les éléments de la conscience qui nous apparaissent sont :

1- quelque chose d'inné : elle jaillit en nous comme spontanément

2- quelque chose de reçu, fruit de notre hérédité, de notre milieu et des influences sociales

3- quelque chose de raisonnable, la conscience que nous nous sommes faite par la raison. Nous avons construit en nous une morale par notre propre réflexion sur les données reçues

4- quelque chose de religieux, de surnaturel, une réponse à l'attente de Dieu, à son appel.

Pour Gide, seules les 2^{ème} et 3^{ème} conception de la conscience existent et sur elles seules porte la critique du "Prométhée". Somme toute, l'ironie de Gide ne peut pas nous scandaliser. Nous savons que notre véritable conscience ne consiste pas à accepter ce qui nous est donné ni même à raisonner sur tout cela, elle est toute autre chose. Ne blâmons pas trop Gide de dénoncer deux perspectives, sinon radicalement fausses, du moins très insuffisantes.

Lecture

1) pages 101 à 102 : Zeus est évidemment Dieu mais un Dieu à la Gide, un "Deus ex machina", symbole du déterminisme aveugle, sans signification.

La conscience dans tout le récit qui va suivre va donc travailler sur des réalités sans signification.

2) pages 103 à 113 : l'histoire de Damoclès, l'histoire de Coclès, histoire de deux personnalités à la Gide, fondées toutes deux sur une aventure singulière : la gifle, le billet de 500 francs. La conscience travaille les deux hommes depuis le jour où l'événement fortuit les a "distingués" en personnalités.

3) pages 116 à 120 : Prométhée parle, personnage symbolique, l'homme. Son aigle est le symbole de la conscience rongé le flanc de l'humanité. L'aigle de Prométhée est triste, laid mais Prométhée l'aime et ne peut s'en séparer. Il va tenter lorsqu'il découvre sa laideur, de le rendre beau, de l'appivoiser pour pouvoir l'aimer mieux. L'homme va choisir, va construire une morale fondée sur la beauté, il va avoir un bel aigle, une "belle conscience".

L'histoire de Prométhée va devenir maintenant un essor vers la totale libération, parallèlement à celles de Damoclès et de Coclès qui continuent au travers de bien des difficultés.

4) pages 121 à 126 : voir l'utilisation de la conscience. Damoclès va se rendre malade. Coclès au contraire s'enrichit. Quant à l'aigle de Prométhée, il devient beau, prospère, il "ne sait plus rien que le ciel" (p. 125). La conscience s'est détachée du réel et jouit dans son royaume de beauté. Mais Prométhée maigrit, souffre, dépérit. L'homme est sacrifié.

5) pages 128 à 139 : conférence tragi-comique de Prométhée. Il essaie de défendre son aigle, il défend la conscience, fruit d'un tempérament mais cela ne tient pas. Gide n'a pas voulu ce tragique mais il existe quand même. La tentative de Prométhée s'avère un échec, il y a une impuissance radicale à fonder la conscience sur la beauté. Tout ce qui n'est pas fondé sur un amour de Dieu est voué à l'échec.

6) pages 143 à 146 : Damoclès meurt, tué par les scrupules, le remords, pages comiques mais encore tragiques. Drame d'une vie qui a voulu se construire sur un modèle choisi par elle : désillusions, scrupules, rigidités qui peuvent exister dans des âmes très généreuses qui n'ont pas su écouter la voix de Dieu dans certaines circonstances imposées par la vie.

7) pages 146 à 159 : épilogue. Prométhée, lassé de nourrir son aigle et de dépérir, le tue et le mange. Il trouve la joie exaltante de la libération.

L'histoire de Tityre est toute symbolique : critique de l'homme d'action, de l'homme pris dans l'engrenage des charges et des habitudes sociales. Ceux qui ont raison, ce sont Moelabé et Angèle, ceux qui enfin sont partis au large sous le regard ébahi des badauds.

La conclusion du Prométhée est le scepticisme : "manger son aigle", bannir de toute vie la conscience, le devoir, la morale. C'est aussi la loi d'épanouissement humain total, l'accent des "Nourritures terrestres", l'essor de l'homme débarrassé des entraves de la morale et de la vie civique et sociale.

Le livre porte l'écho des luttes de Gide contre sa conscience. Il est difficile de se débarrasser de toute notion de péché. Gide le redira en 1917 dans son "Journal". Par leur tragique inconscient, malgré le comique de certaines anecdotes, ces pages nous émeuvent. La solitude où se débat cette âme fait mieux comprendre le prix inestimable d'une vraie vie humaine et chrétienne où Dieu serait l'amour qui toujours se propose, en qui seulement conscience, personnalité, morale prennent sens.

379 - **Rosaire**

Bernard Villiers

(7 octobre. — Le T. S. Rosaire de la B. V. M.).

« Je vous salue, Marie pleine de grâce, le Seigneur est avec vous » . J'ai bien longtemps répété ces paroles sans comprendre tout ce qu'elles disaient, ô Marie, et faute de les comprendre je n'aimais pas assez vous prier. Car, vous le savez, mère de miséricorde, je m'étais longuement accoutumé, sans en prendre toujours nette conscience, à considérer que je dérobais en quelque sorte à votre Fils les prières que je vous adressais, parce que lui seul y avait droit. Et vous cependant, vous priez en tout amour, en toute humilité, pour que la lumière me fût donnée. Car c'est la part que vous avez, que nous vous attribuons tout particulièrement, dans le concert des louanges célestes, de prier pour nous, pauvres pécheurs. Je viens aujourd'hui vous rendre grâce de votre intercession, sans plus craindre que ma prière s'engage sur la route oblique ; je viens confesser devant vous et devant tous les Saints que je n'avais pas compris la salutation de l'ange.

Vous êtes pleine de grâce, ô Marie. Vous avez en vous, au-dessus de toute créature humaine, la plénitude du don de Dieu. De qui donc était la voix en moi, insinuant qu'il est idolâtre de vous prier ? Dieu Père, Fils, Esprit-Saint, est-il donc un pur concept qu'il faille méditer avec la crainte esclave de dépasser les frontières de l'idée claire et distincte ? J'ai connu cette préoccupation, qui revient, par excès de prudence, à penser un Dieu isolé du monde, et des saints isolés de Dieu. Je n'avais pas songé que la sainteté des saints vient de Dieu et qu'en m'adressant à cette sainteté je m'adresse à l'oeuvre de Dieu, inséparable de Dieu. Je ne songeais pas, Marie, qu'en vous saluant pleine de grâce je saluais en vous l'éminence de l'oeuvre divine, la grâce, fille de Dieu, à laquelle Dieu a voulu vous faire si largement participer. Comment n'ai-je pas remarqué plus tôt que dans le groupe de la Mère et du Fils, la Mère n'existe que par le Fils et pour lui ? L'ange savait qu'il s'inclinait devant vous à cause du Fils en vous, du Seigneur qui, depuis votre acceptation, était avec vous. Et quoi de plus naturel à un chrétien, qui aime Dieu en lui-même et dans ses oeuvres, que de vous vénérer, vous la créature si accomplie ? C'est pourquoi je médite aujourd'hui cette prière pour vous ; je viens vous offrir, Reine du Très Saint Rosaire, en union avec vos mystères joyeux, douloureux et glorieux, la triple couronne de ma vie.

Dieu a semé ma vie d'heures joyeuses pour que j'apprenne à lui rendre grâce en ma joie. Mère qui avez goûté la joie unique de sentir tressaillir en vous l'Enfant-Dieu ; Mère qui l'avez vu, qui l'avez tenu dans vos bras, qui

l'avez nourri ; Mère qui avez appris à ce Fils à diriger les pas qui devaient porter tant de consolations, à prononcer les mots qui devaient composer l'Évangile ; Mère qui avez su contenir tout ce bonheur sans orgueil, enseignez à vos enfants puînés comment entrelacer en couronne d'offrande leurs joies. Je sais mal rester chrétien, quand ma vie s'ouvre comme une large route où je n'ai qu'à m'élancer à grands pas ; je m'abandonne à l'allégresse de la force que j'éprouve en moi, que je crois née de moi ; et je me sens comme grandir, je me complais dans cette facilité où je me laisse persuader de reconnaître mon oeuvre. Ainsi, Mère, un jour sur la montagne, la voix de tentation soufflait à votre premier Fils la promesse de lui donner toute la terre s'il quittait le service de Dieu. Mais comment êtes-vous restée humble, vous que baignait tant de gloire sans mesure commune avec mes vaines satisfactions ? C'est que vous n'oubliez pas un instant que toute cette gloire était la grâce de Dieu sur vous ; vous viviez toutes vos journées dans le désir d'être moins indigne de la présence du Seigneur en vous, puis autour de vous. Or, si j'y réfléchis, le bonheur n'est-il pas toujours une manifestation de Dieu, un peu de cette présence qui vous a été donnée, à vous, surabondamment ? C'est donc là sa signification ? Mais nous ne songeons pas à chercher un sens à nos bonheurs : ils nous paraissent tout simples et si entièrement mérités. Le bonheur pose-t-il donc une question ? Je n'y avais pas pris garde. Comment n'avais-je pas vu que c'est un don de mon Dieu, un don gratuit, un rayonnement de la grâce, un appel de la grâce ? J'étais en plein champ de Dieu et je n'y trouvais que moi et je courais pour en sortir sans m'en douter. A quel moment ai-je commencé ma course ? Ce dut être insensible au début, car d'abord je croyais aller avec Dieu, m'appuyant sur sa force. Oui, c'est toujours ainsi : je m'appuie sur lui tant que je ne crois pas encore à mon bonheur, tant que j'ai peur de le perdre. C'est comme une assurance que je conserve sous la main. Et j'appelle cela reconnaissance et amour de Dieu. Or, à mesure que mon bonheur paraît plus solide, je m'aveugle davantage, je pense pouvoir me passer de Dieu, je l'oublie et me crois créateur de ma joie. Marie pleine de grâce, ce n'est pas ainsi que vous contemplez votre bonheur. Votre cantique d'allégresse ne fut pas un cantique d'orgueil. Je viens vous prier, servante du Seigneur, de m'enseigner à comprendre mes heures joyeuses et à les offrir, en adorant en elles la grâce de Dieu descendue sur moi. Délivrez- moi, reine très humble, du ridicule orgueil de cueillir mon bonheur comme un fruit de ma prudence. Et que cette prière vous soit une première couronne.

Puis voici le second chapelet, tressé de mes souffrances offertes. Si je considère la vie terrestre de Jésus, ou la vôtre, ou même celle de tant de gens qui m'entourent, je vois bien que jusqu'ici je n'ai pas eu à souffrir : Dieu sans doute m'a trouvé trop faible. D'ailleurs je ne demande pas de souffrances, ni l'occasion d'un grand témoignage devant lequel peut-être je faiblirais. J'ai besoin d'être formé, de me préparer soigneusement, avant de subir les combats qui seront ma part. Et pour savoir ce qu'il faut faire, et comment recevoir la souffrance, je joins les mains et je contemple l'image de vous qui avez tant souffert qu'on vous a nommée la Mère douloureuse. Mère, je n'avais pas vu vos douleurs, quand mes yeux se posaient sur les statues modestes et apaisées que nous plaçons dans nos églises. Une fois de plus j'avais jugé tout simple ce qui s'est passé, dans le temps, là-bas en Palestine. Tout est simple à l'homme, enseveli dans l'habitude avant d'avoir su réfléchir. Je vous voyais immobile toujours, à Bethléem, à Nazareth, à Jérusalem. Et d'une station à l'autre je n'avais pas su rétablir la marche, comme si n'avaient pas existé des chemins qui les reliaient toutes, des chemins que vos pieds avaient foulés, lourds de vos peines. Parce que vous ne vous êtes jamais plainte, j'avais tout bonnement accepté que vous n'en aviez eu nul sujet : effleurer au lieu d'approfondir, telle est trop souvent ma vie. Maintenant j'y pense, Mère, vous avez pleuré, et non pas seulement sur le Calvaire. Vous avez pleuré lorsque l'enfant ne vous a pas suivie au sortir de Jérusalem. Vous aviez déjà pleuré sur la route de Nazareth à Bethléem, et quand vous fuyiez en Egypte. Et vous avez pleuré à chaque départ de Jésus, car il vous rappelait à vif la croix déjà dessinée : l'ombre de la croix déjà vous glaçait. Mère, tous ces passages de Jésus à travers la Galilée, qui m'apparaissent dans l'Écriture comme des sources vives de bonheur, ils vous ont fait pleurer, parce qu'ils vous prenaient votre Fils. Vous avez tant souffert sans rien dire ? C'est que vous saviez la nécessité, la valeur de votre souffrance ; c'est qu'étant ainsi placée que vous souffriez toujours par le Christ, vous n'avez jamais séparé de lui votre souffrance, elle allait sans cesse à Dieu en union totale avec lui ; et parce que vous n'avez pas eu d'hésitation, tout cela de loin paraît simple. Sans une parole, mais sans découragement, vous portiez par tous vos chemins votre souffrance associée au salut des hommes vos enfants... Mère, je n'ose plus regarder mes tristesses, qui ne sont pas des souffrances, mais des péchés. Que votre contemplation, désormais m'en purifie, que votre intercession m'en délivre, que j'apprenne de vous à unir simplement, silencieusement, à tout instant, mes légères épreuves à la pensée de Jésus. Vous qui compreniez la valeur de votre souffrance, obtenez que je cherche toujours plus à comprendre, que je médite toujours mieux, la Rédemption, de façon à unir si bien tous mes ennuis aux souffrances de votre Fils pour le salut du monde que je puisse offrir à mon tour, selon la parole de l'Apôtre, comme un complément à la Passion du Christ.

Pour l'éternité, ô Marie, le Seigneur est avec vous. Mère glorieuse, écoutez ma troisième prière : faites que le Seigneur soit aussi avec nous. Nous ne savons pas bien comment sont les choses là-haut. Mais nous savons la communion sans brisure, et la prière toujours reçue. Dès lors, que la forme de nos imaginations soit inexacte, est-ce un vrai mal ? Nous ne connaissons que la terre : le séjour de gloire, pour nous, c'est la terre sauvée. C'est pour cela que nous vous confions tout au long des siècles la mission qui fut vôtre sur cette terre, celle de former et d'élever Jésus. Formez le Christ en moi, Mère qui avez formé son enfance terrestre. Penchez-vous sur lui dans

mon coeur. Quand je reviens de la Sainte Table, souvenez-vous de Bethléem. Songez qu'en moi Il est bien faible, comme alors. Je ne sais pas bien le protéger, l'aider à grandir. Marie, en moi défendez-le. Défendez-le contre moi. J'oublie vite sa présence : une mère n'oublie pas. Je recommence à Lui disputer ma vie morceau par morceau au lieu de la lui offrir : une mère sait tout donner d'elle à son fils. Il a besoin de vous, j'ai besoin de vous pour devenir plus chrétien.

Mère, j'ai aussi bien des frères qui ne savent pas vous prier. Apprenez-moi à le faire pour eux, comme une maman enseigne à son enfant bien chaud l'amour du petit qui grelotte dans la rue. Et puis souvenez-vous d'eux tous, de ceux qui vous ignorent et de ceux qui vous blasphèment. Souvenez-vous d'eux selon la mesure de leur besoin, si grand parfois, pour qu'ils aient part aussi à la vie. Et s'ils refusent que vous les aidiez à former le Christ en eux, priez assez pour eux, refuge des pécheurs, maintenant et à l'heure de leur mort, pour qu'il vous soit possible de leur montrer, après cet exil qu'ils croient être l'unique patrie, Jésus, le fruit béni de vos entrailles, que vous avez formé pour eux. Afin, Mère, que votre Rosaire se complète par la couronne de tous les Saints, de tous vos enfants devenus un jour tous les Saints, pour les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

380 - **Le sens social** (extraits)

Pierre Mesnard août 1934

Quand nous considérons la société temporelle qui nous entoure, nous aimons à nous rassurer sur son sort par la définition d'Aristote : "L'homme est un animal politique", c'est-à-dire qu'il est naturellement adapté à la vie sociale qui correspond à la fois à ses besoins les plus pressants et à ses aspirations les plus hautes. Mais la profonde parole du philosophe peut correspondre de notre part à **deux conduites très différentes**.

- La première est d'égoïsme et de détachement vis-à-vis des valeurs collectives. Si la société est naturelle à l'homme, point n'est besoin de nous inquiéter sur son compte, elle saura bien imposer d'elle-même sa nécessité contraignante : ainsi que Vigny refuse à la nature oppressive son adhésion volontaire, refusons à la société un concours actif et spontané et veillons à défendre contre ses mécanismes notre précieuse originalité personnelle.

- L'autre attitude est au contraire celle d'une adhésion totale et sans réserve. Si la société est naturelle à l'homme, elle a pour ainsi dire, sur les individus qui la composent, une supériorité essentielle, elle est la vraie réalité, à tout le moins elle exprime une existence supérieure. Nous n'avons donc qu'à nous absorber en elle, à travailler uniquement à son succès, à son triomphe, à sa réalisation complète au détriment des individus qui lui ont donné naissance. Telles sont, sur la valeur des sociétés temporelles, les deux attitudes naturelles à un esprit systématique et païen, le détachement égoïste et le conformisme absolu.

Ces deux points de vue extrêmes et opposés, les adversaires de l'église savent très bien les concilier dans les critiques qu'ils lui adressent. Tantôt, considérant le chrétien comme un méditatif isolé dans une contemplation stérile de la divinité, ils lui reprochent de s'absorber dans la recherche de son salut particulier et de se désintéresser complètement du sort de l'humanité. Tantôt, considérant le même chrétien comme membre d'une église en laquelle ils ne veulent voir qu'une société temporelle, ils lui reprochent d'abdiquer toute personnalité, toute activité propre de l'intelligence et de la volonté, pour recevoir des commandements étrangers, des dogmes et des rites imposés du dehors, bref de dégrader l'homme par une obéissance mécanique à des règles sociales. Il n'entre point dans notre dessein de souligner la contradiction de ces reproches. Peut-être s'expliquerait-elle du fait que tel chrétien se prête ou paraît se prêter à l'une ou à l'autre de ces deux critiques mais les défaillances opposées de ses membres prouvent justement que l'église a su occuper, entre les deux thèses païennes, une position moyenne et supérieure par où on échappe au dilemme et où, en fondant le devoir social, elle reconnaît néanmoins à l'homme les valeurs qui lui sont nécessaires pour affirmer son autonomie personnelle.

La pensée catholique sur les sociétés temporelles, telle que 20 siècles de méditation continue nous l'apportent, est une pensée essentiellement synthétique. Elle n'accepte pas l'opposition individualisme-conformisme où piétinent tant d'estimables penseurs laïcs. C'est qu'elle possède, comme d'entrée de jeu, une certitude qui manque à ces systèmes, celle de l'éminente dignité de la personne humaine et, appuyée sur elle, elle peut envisager avec optimisme la subordination des biens individuels à la poursuite du bien commun.

Pour l'église catholique, nous ne sommes point enfermés dans l'univers mécanique et clos de la nature. Ce monde terrestre où nous nous mouvons, chacun de nous y apporte un feu étranger, supérieur, qui doit s'y épanouir avant de retourner à son lieu d'élection. Chaque âme est un monde à part et d'un autre ordre, comme l'a dit Pascal, elle est d'un prix infini, rachetée par le sang du Christ, destinée à en manifester la vertu et les mérites, appelée en un mot à la vie divine qui commence dès cette terre. De ce point de vue, une âme est plus que l'univers physique puisqu'elle manifeste à elle seule une intention plus cachée du créateur.

Mais il n'y a pas en nous que ce principe divin, il y a aussi la machine, ce corps de chair et de sang qui nous limite et nous tire souvent vers les passions terrestres mais qui nous place dans l'univers, assigne à chacun de nous son rang et son office. Il y a en outre tout ce domaine mixte du coeur et de la raison où nous éprouvons notre liberté, posons notre volonté, engageons notre responsabilité. C'est dans une action terrestre qu'il nous faudra montrer nos titres célestes et, comme le disait si justement un curé de chez nous, "c'est sur la terre qu'on gagne son ciel".

Or **l'action terrestre a ses lois** et l'une des plus manifestes est la nécessité pour l'individu de la vie en société. C'est dans cette collaboration fraternelle que nous trouvons, par la division du travail et l'organisation des échanges, la possibilité de ne pas nous absorber uniquement dans la recherche du pain quotidien, par la protection des cités et des états, la possibilité de cultiver en paix nos terres et de dormir sous notre toit, par la condensation en familles et en patries, la possibilité d'exprimer hors de nous nos puissances d'affection et de dévouement sous leur forme la plus naturelle. Tous les services de la société tendent à ce même but, de nous rendre plus pleinement homme et, en nous dégageant le plus possible des contraintes matérielles, en épanouissant au contraire nos valeurs les plus profondes, de nous permettre le soin de l'âme et l'accomplissement de nos fins spirituelles. C'est par là que la société est morale en soi, par là également qu'elle a le droit de commander aux individus qui la composent, parce que l'obéissance de chacun est la condition du développement de tous. La doctrine chrétienne affirme donc le primat du bien commun parce que ce bien commun dans l'ordre temporel est le moyen de la personne sur le plan spirituel. Ainsi se trouve fondée, de la manière la plus solide qui soit, l'autorité de la société et, du même coup, sont garanties les valeurs essentielles de la personnalité humaine puisque la société tout entière s'ordonne, si nous le voulons, à l'ascension d'une seule âme vers Dieu. Posséder le sens social sera donc, pour un chrétien, collaborer joyeusement à la poursuite du bien commun en donnant à cette poursuite son véritable sens spirituel, le progrès de tous et de soi-même vers la véritable religion du Christ. Que cette ligne soit la véritable doctrine sociale de l'église, il n'est pas difficile de s'en apercevoir. Elle a, toujours et dans tous les temps, rappelé ce double précepte :

- collaborer à la recherche du bien commun,

- mener cette collaboration dans un esprit de perfectionnement moral pour la société et pour ses membres.

C'est pour ne pas l'avoir fait que nous sommes souvent tombés, avec tant de nos contemporains, dans de **graves erreurs de jugement** suivant deux directions contraires, soit qu'on sous-estime la valeur essentielle de la personne humaine, soit qu'on néglige la poursuite du bien commun, l'esprit de collaboration.

Tout d'abord si nous voyons tant de partisans s'affronter sous le signe de valeurs sociales différentes et opposées, c'est que les combattants ont généralement donné à leur dévouement un objectif incomplet et qu'ils ont absorbé toute la vie morale de l'homme dans la participation à un seul groupement social devenu pour eux l'absolu. Quelle que soit la nature de ce groupement, l'erreur reste la même. Elle est de sublimer une adhésion sociale au détriment de toutes autres et d'organiser autour de la valeur qu'elle représente une véritable religion. Durkheim a gravement démontré, à la fin de son célèbre ouvrage sur "Les formes élémentaires de la vie religieuse" (page 610) que religion et société étaient parfaitement convertibles et qu'une réunion de citoyens "commémorant l'institution d'une nouvelle charte morale ou quelque grand événement de la vie nationale" ne présentait, avec l'église de Notre-Seigneur Jésus-Christ, aucune différence essentielle. Du moment que des hommes se rassemblent pour affirmer la supériorité d'une valeur sociale, il y a, selon lui, religion. Il a d'ailleurs parfaitement raison, seulement ces religions, nous autres chrétiens, nous les nommons idolâtrie.

Si nous regardons autour de nous, nous nous apercevons justement que **nous vivons dans un monde idolâtre**. Qu'est-ce en effet l'idolâtrie, sinon la divinisation d'une valeur réelle mais relative en soi et qu'on prend pour absolu. La vie collective, et sur ce point Durkheim avait vu juste, tend d'elle-même à sublimer, à transcender les valeurs des différents groupes et à en faire un absolu. C'est ce qui rend notre situation si difficile en face de certains courants d'opinion. Ils ont compris, magnifié, l'importance d'une forme sociale, famille, patrie, profession, et, par là, nous sommes tentés de leur donner notre adhésion. Mais ils ont fait de cette valeur un absolu, véritable divinité païenne qui s'oppose à toutes les autres, écrase l'homme; insulte Dieu. Dès lors, nous refusons l'idole. Nous refusons d'adhérer à tout système, à toute doctrine qui définisse une réalité sociale comme absorbant toutes les autres et qui réclame de l'individu une foi aveugle et une obéissance illimitée, que l'idole soit la famille, la patrie, l'état ou la classe, peu nous chaut ! Nous voulons être de bons fils, de zélés citoyens, de dévoués compagnons, nous sommes prêts à toutes les tâches, à tous les services, à tous les dévouements mais nous ne pouvons oublier que nous apportons avec nous une âme immortelle et que, délivrés par le sang du Christ, nous avons laissé au monde païen toutes les servitudes et tous les esclavages, réclamant avec saint Paul, au nom de notre destin céleste, notre liberté de chrétiens.

Quand **l'état fasciste** adopte comme principe le totalitarisme, c'est-à-dire la compétence illimitée, l'autorité indiscutée du gouvernement dans tous les cantons de la vie humaine, depuis l'économie jusqu'à la religion, le rétrécissement des horizons spirituels au seul cadre de la patrie terrestre, nous lui disons, et à tous les nationalismes du même coup, que notre véritable chef est au ciel et que nous avons des frères dans tous les pays. Suivant la noble formule d'Erasmus : "Le Rhin peut séparer le français de l'allemand, il ne peut séparer le chrétien du chrétien" ("Querela pacis", édit. Constantinescu-Bagdat, p. 135). Quand, prosterné devant une autre idole, la classe, le camarade Pinkevitch, recteur de l'Université de Moscou, affirme : "Pour nous, la pédagogie n'est pas la science qui enseigne à concourir au développement de l'enfant, pour nous, c'est la théorie de l'instruction et de l'éducation de larges masses populaires dans le sens des intérêts du prolétariat révolutionnaire" (cité dans E. Dévaud "La pédagogie scolaire en Russie soviétique, p. 35), nous rappelons simplement à ce zélé propagandiste la seconde question du catéchisme qui enseigne à chacun le moyen d'acquiescer, non pas la ration de faveur, mais la vie éternelle. Si même un conservateur entêté venait à ériger en doctrine la pratique si répandue

chez nous de la famille vase-clos, fermée dans son égoïsme collectif à tous les appels de l'esprit, aux dévouements extérieurs et aux générosités imprudentes, nous ne nous ferions pas faute, là aussi, de déceler l'idole et d'enseigner le texte saint : *"En vérité, je vous le dis, nul ne quitte maison ou femme ou frère ou parents à cause du royaume de Dieu, qu'il ne reçoive bien plus dans le temps présent et la vie éternelle dans le siècle à venir"* (Lc 18,30).

Cependant prenons garde à ne pas combattre dans le nationalisme **le devoir sacré de patriotisme**, dans l'égoïsme familial les affections naturelles et fortes de l'amour paternel, dans le syndicalisme révolutionnaire les formes saines d'un juste esprit corporatif. Prenons garde de ne pas définir la dignité de la personne humaine par le seul refus de servir, par une dérobade continue aux justes exigences de la société, par une fuite éperdue de nos vraies responsabilités et de nos vraies solidarités. L'intellectuel a malheureusement tendance à ne pas se placer au milieu des réalités sociales mais en dehors et au-dessus de son temps et de son milieu. Il connaît la plupart des sociétés humaines, mais par les livres. Lui qui est penché sur les livres, comment ne jugerait-il pas, au lieu de vivre simplement sa vie d'homme et de citoyen ? Pis encore pour le professeur qui n'a pas de milieu social qui le soutienne et l'épanouisse, il ignore ses collègues et il en voit, le plus souvent, dans l'université, qu'un mot vide de toute obligation réelle. Seul dans son village, isolé dans sa ville, l'instituteur, le pédagogue secondaire ou supérieur, s'érige trop aisément en censeur chargé de critiquer les moeurs et les idées d'autrui. Il prend pour une suprématie de l'esprit ce qui n'est bien souvent que défiance, timidité fondamentale, inaptitude à aborder les hommes et les institutions. Le professeur se voit toujours devant sa classe. Toute société humaine lui paraît le groupe d'élèves plus ou moins âgés, plus ou moins doués, qu'il a pour mission de noter, c'est-à-dire de critiquer, et auquel il ne saurait se mêler sans déroger. De là cette tendance à nous soustraire à toute obligation sociale parce que nous ne vivons pas la vie d'équipe, que nous ne comprenons pas le sens, que nous sommes hostiles et impropres à toute collaboration. Les idoles d'autrui, nous aurons vite fait de les déceler et de les combattre, l'intellectuel est par fonction amateur des anti. Lui qui n'a pas, en général, le sens social, il trouve le moyen de fonder et de promouvoir des ligues pour lutter contre des groupes naturels et spontanés : anticléricalisme, antisémitisme... La collaboration se fait dans la prohibition et l'abstention, le plaisir de créer un mot en -isme pour en dénoncer aussitôt le péril et pour amener contre lui une opinion trop engourdie. Faux zèle et à la vérité peu édifiant ! Veut-on éviter les erreurs ? Qu'on prêche aux gens la vérité ! Veut-on combattre les idoles ? Que l'on ramène au vrai Dieu les brebis égarées au lieu de rétablir sur les ruines des faux dieux, la dernière, la suprême idole, celle de l'égoïsme sacré, de l'individualisme sceptique, anarchique et destructeur.

C'est bien là le but poursuivi même par certains qui opèrent au nom des plus nobles principes. Tel invoque l'intérêt supérieur du progrès spirituel pour échapper aux douces contraintes mais aussi aux lourdes charges de la famille et du foyer. De même quand le pays en danger appelle tous ses fils à la rescousse, c'est le moment pour tel autre de discuter l'autorité que la bible reconnaît aux rois païens et d'opposer aux décrets de l'état les droits imprescriptibles de sa dignité personnelle. Toujours des objections, toujours des réticences, des refus et des abstentions, comme si nous ne pouvions nous atteindre nous-mêmes qu'en nous refusant sans arrêt au service commun. Une telle conduite ne saurait être chrétienne. Nous avons condamné nettement tous les partisans des idoles, ceux qui oublient dans l'adoration du groupe l'éminente dignité de l'âme humaine et de sa destinée surnaturelle, nous ne ménagerons pas davantage ceux qui, à l'autre pôle de l'erreur, récusant la primauté du bien commun sur le plan individuel, l'urgence et la nécessité de l'esprit de dévouement et de service.

Si la société présente nous paraît étroite et mal faite, rien ne nous empêche d'en rêver, d'**en construire une meilleure**. Si notre charité chrétienne souhaite voir s'abaisser les frontières, il ne peut pas s'agir pour nous de boudier en attendant, loin de tout attachement, de tout dévouement, aux sociétés présentes. Les valeurs sociales ne se suppriment pas les unes les autres, elles se subordonnent et se hiérarchisent. Heureux ceux qui auront assez aimé leur famille pour pouvoir nourrir dans leur coeur le dévouement à la patrie. Plus heureux encore, ceux qui, répondant aux vœux du cardinal Pacelli, sauront "faire rejaillir sur les autres peuples l'amour auquel ils sont tenus à l'égard de leur propre patrie" (Lettre aux membres de la Semaine Sociale de Lille). La voilà, la vraie doctrine de l'église, toute positive et constructive, toute animée d'une charité débordante et généreuse.

Reprenons le mot de saint Paul. Ce n'est pas l'objection mais l'obéissance qui est de conscience. Le chrétien n'est pas, ne saurait être sur aucun point, un déserteur mais un compagnon dévoué et qui, fidèle aux directives de ses chefs, place au tout premier rang de ses préoccupations le devoir d'universelle collaboration.

381 - Une Souffrance de surcroît...

Un instituteur

Méditation pour le temps de Carême

La souffrance n'est pas seulement la rétribution de la faute. Elle est le pain quotidien que Dieu partage avec l'homme. Dieu demande à ses amis privilégiés une souffrance de surcroît. (Georges BERNANOS)

Les étendards du Roi s'avancent : voici que brille le mystère de la Croix !

(Hymne de la Passion)

Une souffrance de surcroît... Il n'y a pas de véritable amour sans souffrance, comme il ne peut y avoir de vrai christianisme sans amour. Celui qui n'aime pas est un arbre sec. En ce temps béni où votre église nous demande

de nous unir à vos douleurs et de veiller avec vous dans votre agonie, faites-nous bien comprendre, mon Dieu, « que la douleur est la noblesse unique » et que ce n'est que par elle que nous pouvons faire quelque chose sur cette terre inondée de votre sang, sur cette terre de Rédemption.

Une souffrance de surcroît... Laissez-moi l'accepter de tout mon cœur, Seigneur, quand vous me l'enverrez. Je suis lâche. Je vous aime mieux dans la joie que dans la peine. Votre Église a raison de me rappeler une fois encore qu'il n'y a de véritable joie que celle qui est enfantée dans la douleur. Vous avez souffert et vous êtes mort avant de revivre. Depuis ce Vendredi-Saint où vous avez étendu tous grands vos deux bras sur le monde, c'est uniquement par la porte étroite de votre Passion et de votre Croix que nous pouvons arriver à la gloire de votre résurrection. « *O Crux ave, spes unica !* »

Vous me demandez donc une souffrance de surcroît... Que de grâces de surcroît ne m'avez-vous pas données ? Ai-je quelque chose de bon en moi qui ne soit un don de votre Amour ? Je n'existais pas, vous m'avez créé. J'étais perdu, tué par le péché, vous m'avez sauvé, racheté. L'ineffable mystère de votre Messe continue en moi, et en tous mes frères les hommes, votre oeuvre rédemptrice. Ces messes qui font le tour du monde avec le soleil... Ces millions d'autels sur toute la plénitude de la terre, où, à toute heure du jour et de la nuit le sang précieux coule, renouvelle le fond des âmes, lave nos tristes souillures et enivre vos aimés... C'est la folie de votre amour, Seigneur ! Quelle grâce de surcroît !

Une souffrance de surcroît... Et puis, pour m'aider à souffrir avec vous, voici que votre Parole monte du fond des âges. « Vous dites que vous m'aimez, et vous ne pouvez veiller une heure avec moi ? » Si, Seigneur, je veux veiller beaucoup d'heures avec vous, me rappelant cette parole du Cantique : « L'amour véritable veille sans cesse ; dans le sommeil même il ne dort point », et que quelqu'un a dit que vous seriez en agonie jusqu'à la fin du monde, et qu'il ne faut pas dormir pendant ce temps-là... Et puis vous avez dit : « Votre tristesse se changera en joie ! Ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans l'allégresse. Heureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés ! ». Nous semons dans les larmes et nous pleurons Seigneur. Vous l'entendez depuis toujours « ce brûlant sanglot qui monte d'âge en âge ». Le monde nous hait parce que nous vous aimons. Tout ce que la vie a d'amertume, nous le connaissons.

Nous avons beaucoup d'amour dans le cœur, et quand nous voulons allumer autour de nous le feu de votre charité, nous ne sommes pas compris. Petite ou grande, nous avons tous notre Croix. Mais notre Croix est notre gloire, et tout nous est égal puisque nous savons que rien ne pourra nous séparer de votre Amour... Nous cherchons à faire connaître cet Amour qui surpasse toute connaissance. Nous voudrions que nos frères connussent enfin votre Nom qui est au-dessus de tout nom... Et puis nous avons nos peines à nous, celles qui sont connues de vous seul, nos agonies, nos deuils, ces séparations pénibles qui nous paraissent éternelles, hommes de peu de foi ! Oui, nous semons dans les larmes et nous pleurons Seigneur... Aussi en ces jours bénis du Carême nous ne ferons rien d'autre que vous prier d'accepter notre âme avec sa peine et de vous en servir pour le rachat du monde.

« Voici maintenant le temps favorable. Voici maintenant les jours du salut » !

C'est votre Église qui nous dit cela, mon Dieu, et en même temps, traçant sur nos fronts une croix de cendres, elle nous rappelle que nous ne sommes que poussière et qu'un jour, très bientôt peut-être, nous retournerons en poussière. Votre Église veut nous faire lever les yeux vers vous, elle veut que nous vous suivions dans le désert où vous avez jeûné quarante jours, mais elle nous avertit qu'il ne nous servira de rien de jeûner corporellement si nous ne mortifions nos sens intérieurs et notre volonté. Faire de notre cœur un désert où votre voix pourra se faire entendre, oui, un désert... le désert de l'Amour. Le Carême, c'est la grande retraite annuelle de la Chrétienté sous la direction de l'Église maternelle qui l'impose.

Et avec la souffrance de surcroît elle nous demande aussi une solitude et un silence de surcroît : « La retraite est le laboratoire de l'esprit. Toutes les grandes oeuvres ont été préparées au désert, y compris la rédemption du monde. C'est dans la nuit astrale et solennelle que l'univers a été pétri par le Créateur. Les plus beaux chants de la nature retentissent la nuit. Nul grand homme n'a tenté d'y échapper. Lacordaire disait qu'il s'était fait dans sa chambre, entre son âme et Dieu, « un horizon plus vaste que le monde ». La solitude est la patrie des forts, le silence est leur prière. Pour que l'Esprit nous emporte dans les solitudes intérieures comme Jésus au désert, il faut que nous lui prêtions les nôtres. Pas de retraite, pas d'inspiration. Mais sous le rond de la lampe, comme dans un firmament, tous les astres de la pensée se rassemblent.

Jésus nous montre bien qu'on peut être tout au dedans et tout donné aux autres, tout aux hommes, et tout en Dieu. Il a gardé la solitude. Il n'a touché les foules qu'avec une âme de silence... « Celui qui se croit uni à Dieu sans être uni à ses frères est un menteur », dit l'Apôtre. Mais celui qui est uni aux hommes sans être uni à Dieu dans le secret, sans être le client du silence et de la solitude, n'est plus que le sujet d'un royaume de mort ». (R. P. Sertillanges).

En ce temps béni de pénitence et de rédemption où nous entrons faites, Seigneur Jésus, que nous n'ayons d'autre amour que Vous et d'autre joie que celle de devenir un client de la douleur, du silence et de la solitude. Vous savez tellement les remplir nos heures silencieuses ! Et nous savons tellement que la solitude avec Vous est « une solitude peuplée, une solitude comblée... ».

« Mes deux Maîtres : la maladie et le silence », dit René Schwob.

Et Maritain : « Dieu prête plus d'attention à un quart d'heure d'oraison ou à un acte de vraie charité qu'au fracas de la chute d'un empire ou d'une révolution sociale. » Newman écrivait qu' « une âme qui s'élève soulève le monde ».

Gardez nos coeurs dans les altitudes pendant ce temps béni, mon Dieu, et de même qu'après avoir prié et souffert avec vous pendant ce Carême nous participerons au matin clair de Pâques à la joie inénarrable de votre résurrection, faites qu'après le Carême de notre vie, nous chantions avec vous éternellement l'allégresse infinie de la Pâque éternelle, tous ineffablement unis dans votre Amour, dans ce royaume où les larmes seront pour jamais séchées et où nous attendent nos aimés, ces vainqueurs que nous appelons les morts, et qui sont plus vivants que nous !

« Les étendards du Roi s'avancent : Voici que brille le mystère de la Croix ! »

Mon Dieu, Mon Dieu d'Amour, qui ne nous demandez une souffrance de surcroît que pour nous donner une allégresse de surcroît, je vous prie bien ardemment ce soir, pour tous ceux que j'aime, je vous demande d'embrasser leurs coeurs de ce feu que vous êtes venu allumer sur la terre. Je vous demande de verser en leurs âmes, en toutes nos âmes, la rosée féconde de vos dons et de vos grâces afin que nous connaissions bien qu'il n'y a de joie et de bonheur qu'en vous, qu'une seule chose importe quand on vous a trouvé, qui est de vous garder, de vous aimer, et d'aimer nos frères en vous, et que pour que notre joie soit parfaite il faut que nous devenions au milieu d'un monde de mort, les amoureux du silence, de la paix et de la solitude, joyeusement décidés à renoncer à tout ce qui n'est pas votre gloire et votre amour, et à nous dépouiller pour vous de tous les vêtements inutiles qui nous couvrent encore

I - Le devoir intellectuel du chrétien

10- Notre devoir essentiel est moins d'acquérir des connaissances que de nous former l'esprit et de développer en nous les vertus intellectuelles.

(Les Sources - aphorismes de la Science du devoir, p. 221)

A vrai dire, le devoir intellectuel consiste moins encore dans l'éducation des facultés. "La vie est plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement", formule applicable partout.

Considérez votre esprit comme un être à qui vous devez assistance et comprenez qu'il vaut mieux lui donner la force que le vêtement, la santé que la richesse, et la vertu que tout le reste. Rendez votre esprit juste, actif, prudent, droit, sincère, désintéressé. Acquérez ce que saint Thomas nomme "les vertus intellectuelles" et vous aurez donné à votre esprit plus que la science. Vous lui aurez donné la lumière et la liberté et vous aurez créé en vous la raison consistante, capable de se tenir debout dans les tempêtes de l'opinion et de la passion.

20- Gratry exige de celui à qui il adresse ses conseils, une grande générosité (P. 9)

Ces conseils ne s'adressent pas à tous. Un très petit nombre d'esprits, dans l'état actuel du monde, en sont ou en voudront être capables. Ils s'adressent à cet homme de vingt ans, esprit rare et privilégié, coeur encore plus privilégié, qui, au moment où ses compagnons d'études ont fini, comprend que son éducation commence, qui, à l'âge où l'amour du plaisir et de la liberté, du monde, de ses honneurs et de ses richesses, entraîne et précipite la foule, s'arrache, lève les yeux et cherche dans l'immense horizon de la vie, au ciel et sur la terre, l'objet d'un autre amour. Je suppose que je m'adresse à cet homme. C'est à lui seul que je parle ici.

La possession de la sagesse, lui dirai-je d'abord, est à de très sévères conditions, sachez-le bien. Ces conditions, il est vrai, sont plus sévères en apparence qu'en vérité mais enfin, l'initiation exige d'austères épreuves. Êtes-vous courageux ? Consentez-vous au silence et à la solitude ? Consentez-vous, au sein de votre liberté, à un travail plus profond mais aussi régulier que le travail forcé du collège, ce travail que les hommes imposent aux enfants mais pas à eux-mêmes ? Consentez-vous, dans cette voie rude, à voir vos égaux, par une voie facile, vous dépasser dans la carrière et prendre votre place dans le monde ? Pouvez-vous tout sacrifier sans exception à la justice et à la vérité ? Alors écoutez.

30- Le travailleur intellectuel devra voir en Notre-Seigneur le maître par excellence (p. 10)

Si vous avez cette extraordinaire décision et si vous savez vaincre les innombrables oppositions, déraisonnables et raisonnables, qui vont vous arrêter, sachez qui vous allez avoir maintenant pour maître, ce sera Dieu. Le temps vient où vous avez à pratiquer cette parole du Christ : "N'appellez personne sur la terre votre maître car vous n'avez qu'un maître qui est le Christ, et vous êtes tous frères" (Mt 23,8).

Oui, il faut que ayez maintenant Dieu pour maître. Si vous croyez ainsi que vous avez en vous un maître qui veut vous enseigner la sagesse éternelle, dites à ce maître, aussi résolument, aussi précisément que vous le diriez à un homme placé en face de vous : "Maître, parlez-moi, j'écoute".

40- La solitude, le silence sont particulièrement nécessaires (p. 11)

Pendant tout le jour, l'homme d'étude écoute les hommes qui parlent ou il parle lui-même. Quand on le croit seul et silencieux, il fait parler les livres avec l'extraordinaire volubilité du regard et il dévore en peu d'instant de longs discours. Sa solitude est peuplée, assiégée, encombrée, non seulement des amis de son intelligence et des

grands écrivains dont il recueille les paroles, mais encore d'une multitude d'inconnus, de parleurs inutiles et de livres qui sont des obstacles.

Faites taire les hommes, faites taire les livres, soyez véritablement seul. Avez-vous pour cela le silence ? Qu'est-ce que cette loquacité intérieure des vaines pensées, des désirs inquiets, des passions, des préjugés plus redoutables du siècle qui vous porte et vous inspire à votre insu ? Avant d'arriver au silence sacré du sanctuaire, il y a de grandes victoires à remporter. Il faut ces surnaturelles victoires dont l'esprit de Dieu dit : "Celui qui sera vainqueur, je lui donnerai pouvoir sur les nations".

Il faut cesser d'être esclave de soi-même et esclave de son siècle. Je ne dis pas que la lutte doit avoir cessé, je dis qu'elle doit avoir commencé. La passion en vous doit avoir senti la puissance de la raison. Il faut avoir rompu avec le silence et avoir dit au torrent du jour : tu ne m'emporteras pas. Il faut avoir échappé à ce côté faux de l'esprit du siècle, à cet entraînement aveugle et pervers par lequel chaque époque menace d'échapper au vrai plan de l'histoire universelle et en retarde l'accomplissement. Ce siècle, ce corrupteur, avec ses préjugés, ses doctrines, sa philosophie s'il en a une, il faut s'élever et se tenir élevé, au-dessus de lui, pour le juger, le juger pour le vaincre et pour le diriger au nom de Dieu.

50- Le début et la fin de nos journées sont deux moments particulièrement précieux dont il faut, lorsqu'on en dispose, surveiller soigneusement l'emploi. Le matin devra être réservé à ce qu'il y a de plus spirituel, de plus personnel et de plus ardu dans notre travail (p. 14).

Pythagore avait divisé la journée des disciples de la philosophie en trois parties. La première, pour Dieu dans la prière; la seconde, pour Dieu dans l'étude; la troisième, pour les hommes et les affaires. Ainsi toute la première moitié du jour était pour Dieu. C'est en effet, le matin, avant toute distraction et tout commerce humain, qu'il faut écouter Dieu.

Nos soirées, si elles sont reposantes, nous permettront de nous retremper et de préparer ainsi le travail du lendemain. Le repos est non seulement nécessaire, mais fécond, s'il est chrétiennement compris (p. 32).

Quand toute journée finit par le plaisir, sachez que toute journée est vide. Je ne parle pas de ceux qui, chaque soir, brisent toute leur force et leur dignité d'homme par une orgie. Je parle de ceux qui, comme presque tous aujourd'hui, cessent toute vie sérieuse à un moment donné pour l'interrompre pendant au moins douze heures ou quatorze. Que devient ce temps ? Qu'est-ce que nos conversations du soir, nos réunions, nos jeux, nos visites, nos spectacles ? Il y a là comme un emportement de quatorze heures sur la vie véritable (p. 33). Après l'agitation du travail, vient l'agitation du plaisir, et, après l'une et l'autre, la prostration et l'affaïssement. Où est pour nous le repos du soir, le repos sacré du dimanche, celui des fêtes et ces plus longs repos encore qu'ordonnait la loi de Moïse ? Le repos, moral et intellectuel, est un temps de communion avec Dieu et avec les âmes, et de joie dans cette communion (p. 34).

Que le repos du soir soit un commerce d'esprit et d'âme, un effort commun vers le vrai par quelque facile étude des sciences, vers le beau par les arts, vers l'amour de Dieu et des hommes par la prière. Donnez des germes de lumière et de saintes émotions au sommeil qui va survenir et où Dieu même les cultivera dans l'âme de son fils endormi.

Une vie bien ordonnée consacrerait ainsi le soir. Elle consacrerait aussi la fin de chaque période de sept jours par un repos sacré et par un jour de communion des âmes en Dieu. Une vie bien ordonnée consacrerait ainsi la fin de chaque année par un repos réparateur qui doublerait la sève et la fécondité du travail de l'année suivante.

Se retremper dans le spectacle de la nature, dans la lumière des arts, dans le commerce des grands esprits, dans les pèlerinages vers les absents, dans les amitiés saintes, dans les ligue sacrées pour le bien et puis enfin, dans quelques jours de sévère solitude, en face de Dieu seul, dernier terme du repos de l'année qui, de loin, paraît seul austère mais, de près, est bien doux, ne serait-ce pas là du repos ? Une vie bien ordonnée consacrerait tout son automne, tout l'automne de la vie, à Dieu surtout, à l'amour pur qui vient de Dieu, à la charité pour les hommes, au côté substantiel de la science, aux espérances précises du ciel, au recueillement vrai en Dieu, c'est-à-dire à cet unique travail que l'oracle imposait à Socrate dans sa prison pendant les quelques jours qui le séparait de la mort, lorsqu'il lui dit ce mot que nous ne savons pas traduire : Ne faites plus que de la musique, mot qui doit signifier qu'il faut finir sa vie dans l'harmonie sacrée.

Mais ces beautés du soir de la vie ne sont que des illusions pour la plupart des hommes. Pour presque tous, la réalité est bien autre. La vie entière ne peut finir dans l'harmonie sacrée, dans le saint et fécond repos, plein de germes que doit développer la mort pour le monde d'en-haut, que si chacune de nos années et chacun de nos jours ont su finir par le repos sacré. Car l'automne de la vie ne recueille que ce que chaque jour a semé.

60- L'idée qui soutiendra dans son effort le travailleur intellectuel et l'aidera, le cas échéant, à déterminer l'objet de son étude, est celle de contribuer à assurer le salut du monde contemporain et de préparer ainsi le règne du Christ dans les siècles à venir (p. 27).

Que voulez-vous que le Verbe fait chair pour le salut du monde inspire à ses disciples, sinon ce qui est nécessaire actuellement au salut du siècle où ils vivent et surtout à leur propre salut ? Leur salut, le salut du siècle où ils vivent, voilà l'oeuvre et l'idée universelle, identique pour tous les serviteurs de Dieu dans le même temps, mais variés pour chacun d'eux selon le peuple dont on fait partie, selon le rôle qu'on peut et qu'on doit remplir dans la lutte. Ainsi l'idée vraiment inspiratrice pour vous comme pour tous, c'est le salut du siècle où vous vivez, c'est

votre salut lié à votre oeuvre et qu'il faut assurer à chaque heure par un travail et une obéissance propre à cette heure. Votre idée, votre lumière, votre source de vie, c'est le Dieu vivant et fait homme; voulant votre salut et celui du siècle, y travaillant par sa providence actuelle et vous provoquant à l'aider, vous montrant le côté précis de la vérité que le monde, au moment présent, et que vous-même en ce moment, devez comprendre, développer et pratiquer pour ne pas échapper au plan providentiel, ou y rentrer si vous en êtes sorti.

J'ai dit que avez dû imposer silence au bruit du siècle, que pour cela vous avez dû rompre avec lui. Mais pensez-vous que vous avez rompu avec l'humanité pour écouter Dieu seul ? Loin de là. Rompre avec le siècle, c'est bien mais rompre avec l'humanité ne se peut pas. Le siècle n'est pas l'humanité (p. 28).

De fait, la première chose que trouve l'âme qui se dégage pour être avec Dieu, c'est l'amour de l'humanité. Qui aime le siècle n'aime pas l'humanité. Mais quand le sens divin est réveillé en nous par le silence, le sens humain, le sens d'autrui, le sens fraternel nous revient. La communion avec l'immense humanité commence parce qu'on vient d'adjurer l'esprit toujours sectaire du siècle. Nous entrons en union, en sympathie réel-le, inspiratrice, avec l'ensemble des hommes de tous les siècles et de toutes les parties de la terre, vivants ou morts, qui sont unis entre eux et avec Dieu. Cette partie sainte et essentielle du genre humain, qui a l'unité dans le temps et l'espace parce qu'elle a Dieu, cette assemblée universelle, cette église catholique dans le sens le plus large du mot, cette communion des hommes en Dieu nous retrouve, nous reprend, nous ranime de sa sève puissante et de ses divines inspirations.

Les craintes communes, les espérances communes, les volontés, les pensées, les efforts de ce grand faisceau d'âmes pour le salut et le progrès du monde nous portent, nous pénètrent, nous multiplient. Nous regardons le globe comme Jésus-Christ le regardait, avec larmes. En voyant les hommes couchés dans les ténèbres et les ombres de la mort, accablés et foulés aux pieds par le mal, nous voyons avec Jésus-Christ que la moisson est grande et qu'il y a peu d'ouvriers. Nous savons alors ce qu'il nous reste à faire. Nous savons à quoi penser et à quoi travailler. Le sujet de tous nos travaux est trouvé.

70- La collaboration peut multiplier nos forces (p. 61)

Peut-être le temps est-il venu où il n'y aura plus d'écoles, où l'on ne donnera plus à aucun homme particulier le nom de maître, où l'on pratiquera en un certain sens élevé ce mot du Christ : "N'appellez personne sur la terre votre maître parce que vous n'avez qu'un maître, qui est le Christ, et que vous êtes tous frères". Peut-être que plusieurs humbles disciples du Christ, unissant leurs intelligences dans l'humilité fraternelle et méritant, dans l'ordre de la science, cette bénédiction du vrai maître : "Lorsque deux ou trois d'entre vous s'unissent en mon nom sur la terre, je suis au milieu d'eux". Peut-être, dis-je, que plusieurs humbles frères, unis en Dieu, feront plus qu'un grand homme. Peut-être que plusieurs ouvriers, décidés, courageux, laborieux et poussés par un architecte invisible, construiront l'édifice comme des abeilles construisent une ruche.

Mais je suis seul, me direz-vous. Alors soyez du moins aussi courageux que Bacon mais plus modeste. Ne dites pas comme lui : Viam aut inveniam aut faciam. Mais travaillez pourtant et, si vous êtes persévérant et convaincu, plus heureux que Bacon qui cherchait à briser une porte déjà ouverte par de plus forts que lui, peut-être vous sera-t-il donné d'ouvrir modestement à d'autres plus forts que vous qui sauront conquérir la place, une porte qu'ils n'apercevaient pas.

80- Conclusion (p. 120)

Ce livre ne s'adresse qu'aux rares esprits qui aiment et cherchent la sagesse, et aux courageux qui sacrifient tout à la justice et à la vérité.

Établir du silence dans son âme pour écouter en soi Dieu qui parle dans tous les hommes, surtout en ceux qui aiment la vérité. Se dégager de ses passions et se tenir au-dessus de son siècle pour être plus près de Dieu et du coeur de l'humanité. Fuir la méditation oisive et l'illusion des contemplations paresseuses en fixant par la plume les vérités qui se déploient dans l'âme sous le souffle de Dieu quand elle est pure et en repos.

Discipliner son corps, le pénétrer, le rapporter comme un instrument, à son esprit et à son âme pour que l'homme tout entier soit uni dans son oeuvre.

Consacrer à la vérité tout son temps, aussi bien que l'homme tout entier, âme et corps. Consacrer la journée entière et ne pas mépriser la nuit même ni le sommeil. Consacrer le sommeil en consacrant le soir, préparer au sommeil sa tâche et le faire travailler.

Fuir la dissipation qui interrompt l'esprit et qui l'éteint pour trouver le repos qui le recueille et le féconde.

Pratiquer, dans la continuité de l'adoration intérieure, ce que pratiquent les germes qui croissent et grandissent, soit que l'on veille ou que l'on dorme.

Parvenir à la vraie prière où la voix infailible de Dieu se fait entendre, où le contact de Dieu nous est donné et où s'accomplit le mystère du rapport substantiel et vivant de l'âme à Dieu. Puiser dans cette union à Dieu l'inspiration réelle, c'est-à-dire la résolution de devenir un ouvrier dans la maison de Dieu. Recevoir dans cette inspiration et cette résolution la connaissance des plaies de son âmes et des souffrances du monde, la compassion pour ces souffrances et pour ces plaies, la force, la volonté de travailler à les guérir. Voir et juger, dans cette lumière, la crise du présent siècle, qui est la question du Seigneur : "Pensez-vous que le Fils de l'homme trouve encore de la foi sur la terre ?" Apprendre ce que Dieu veut du coeur humain et de l'esprit humain et ce qu'il en exige pour leur donner ou leur laisser la foi. Rentrer dans la voie, manifestement droite, du dernier grand siècle

qui allait à Dieu par la sainteté et par la science et unissait, fécondait ou, pour mieux dire, créait les sciences dans la lumière de Dieu. Reprendre le faisceau, trop longtemps brisé, des grandes lignes de l'esprit humain. Créer ainsi cette science comparée qui sera celle du prochain grand siècle. Remonter de chaque ligne de la science au centre de la comparaison, y trouver Dieu partout et sa lumière vivante et régénératrice.

Faire redescendre cette lumière dans tous les canaux de la science, dans toutes les fibres de l'esprit. Délivrer, réchauffer les cœurs par cet influx nouveau et relever enfin, par une éducation plus lumineuse, les générations à venir.

Tel est l'ensemble des conseils qu'il faut donner et du but qu'il faut proposer à celui qui veut être aujourd'hui disciple de Dieu. L'homme arrivé là connaît la vie. Il sent et voit qu'aimer Dieu par-dessus toutes choses, aimer tous les hommes comme soi-même, donner son cœur, son âme, son esprit et ses forces pour rendre les hommes meilleurs et plus heureux, c'est la vie, c'est la loi, c'est le bonheur, la justice et la vérité.

II - L'avenir du monde est, en partie, entre nos mains

10- Nous ne savons pas comment le monde finira, que ce doute nous pousse à travailler au progrès et au salut du monde. Pour cela, il nous faut la foi. (p. 58).

Pour moi, je crois que le monde est libre et finira comme il voudra. Le monde finira comme un saint, comme un sage ou comme un méchant; peut-être comme une de ces âmes insignifiantes et inutiles que Dieu seul peut juger. Tout est possible. L'humanité est libre. Il n'y a pas d'article de foi sur ce point. La seule chose qu'en ait dite le Christ, si toutefois j'entends bien ses paroles, est une question qu'il a posée sans la résoudre : "Quand le Fils de l'homme reviendra, pensez-vous qu'il trouve encore la foi sur la terre ?". Il semble que, sur ce sujet, le doute est la vérité même.

Je ne sais si vous sentez ceci comme je le sens mais ce doute m'électrise. Le doute énerve d'ordinaire; ici, il vivifie, il transporte. Il se peut que, sur la surface de cette terre comme fruit de tant de larmes et de luttes, le bien l'emporte enfin, que le règne de Dieu arrive et que sa volonté soit faite en la terre comme en ciel. Il se peut que l'histoire finisse par une moisson. Il se peut aussi que tout finisse par la stérilité comme la vie du figuier maudit; que, comme on voit des hommes épuisés de débauche et perdus de folie mourir avant le temps, le monde aussi vienne à mourir avant le temps, épuisé de débauche et perdu de folie. Il se peut que la justice et la vérité soient vaincus et rentrent dans le sein de Dieu en maudissant la terre qui aura refusé de donner son fruit.

Vous savez que, parmi nous, aujourd'hui, bien des esprits découragés soutiennent qu'il en sera certainement ainsi. D'autres, étrangement confiants, déclarent qu'il en sera sans aucun doute tout autrement et que le bien doit triompher sur terre. Moi, je l'ignore et je ne sais qu'une chose, c'est que l'humanité est libre et que l'homme finira comme il voudra. Je sais que chacun de nous, nous pouvons ajouter nos mouvements et notre poids au mouvement de décadence qui nous emporte vers l'abîme ou bien, au nom de Dieu et en union avec le Christ, travailler à sauver le monde et à redresser, en ce moment même, la direction du siècle et de l'histoire, si elle est fautive.

Mais, je vous le demande maintenant et ceci est la plaie du siècle : Qu'est-ce qui nous manque à tous dans cette oeuvre ?

Il nous manque la foi. Si vous aviez de la foi seulement comme un grain de sénévé, a dit le Christ, vous transporteriez les montagnes et rien ne vous serait impossible". Qui est-ce qui croit qu'on peut transporter des montagnes, qu'on peut guérir les peuples, faire prédominer la justice dans le monde et dans l'esprit humain, la justice et la vérité ? Où sont-ils ces croyants ? La foi manque dans ceux qu'il faut sauver et on ne peut pas les saisir. La foi manque dans ceux qui veulent et croient vouloir sauver les autres et ils n'ont pas la force d'entraîner ceux qu'ils auraient saisis. "Quand le Fils de l'homme reviendra...", je le vois, nous sommes sous le coup de cette question. Voilà la plaie ! Seigneur, augmentez en nous la foi, voilà la prière qu'il faut faire et l'oeuvre à laquelle il faut nous attacher.

20- Dans l'action morale et le progrès, le pessimisme et l'optimisme béat sont des obstacles. Nous devons chercher à nous faire une idée exacte du monde et, pour cela, prendre conscience de l'importance du problème moral (p. 198).

Un des vices trop peu remarqué de la nature humaine, c'est l'esprit de blasphème, cet esprit qui dénigre, qui voit noir et qui parle noir. "Si vous avez la vie nouvelle, dit saint Paul, déposez l'aigre levain de la vieille forme : colère, indignation, malignité, blasphème". La reconnaissance vient avec la lumière. L'homme cesse de voir en noir ce jardin de la terre, de blasphémer la vie et son auteur. Peu à peu, il découvre l'immense beauté des choses et, dans les biens présents, la magnificence des promesses. Gardons-nous de nos impatiences idéales vers la perfection absolue et du mépris des biens présents et relatifs. Que d'hommes se tuent corporellement par la recherche d'une santé parfaite, par le mépris et par la stagnation des forces suffisantes qu'ils ont mais qu'ils n'emploient pas. Dans la vie, des âmes, au moment où Dieu les inspire, s'éloignent de Dieu par je ne sais quelle froideur chagrine, sous prétexte d'indignité, en attendant un temps meilleur. Et quand on a perdu dans l'ingrate inertie ses forces d'âme ou de corps, on sent qu'alors avant cette perte, on possédait la vie assez pour conquérir la vie plus abondante. Quant à moi, je sais, par une longue expérience, qu'un des plus grands obstacles de ma vie a été l'ignorance et le dédain du bien présent. On attend un présent meilleur pour l'exploiter et ce présent

meilleur ne peut venir que du présent réel et actuel que l'on délaisse et que l'on détruit. Les méchants, par leur noir et sinistre esprit, et les bons par leur impatience exaltée ou par leur inquiétude ingrate, conspirent dans ce dédain.

La vraie sagesse, dans la sérénité, voit autrement. Elle voit dans l'homme et dans le monde trois choses : des germes magnifiques, des lois qui développent les germes et l'obstacle moral qui les arrête. Elle voit que, en tout, l'état du monde, des peuples et de chaque homme, est tout ce que comporte la vie morale qu'on a. Vous parlez d'esclavage, êtes-vous capables de liberté ? Soyez capables de liberté et dites : Que la liberté soit ! et la liberté sera, et tout le reste ainsi.

Il n'y a donc pas lieu à la sombre violence qui brise et tue pour arriver à vivifier. Il n'y a pas lieu à détruire la société contemporaine pour la refaire sur un plan meilleur. Il n'y a pas lieu à ces risibles et impuissants efforts de génie fou, d'héroïsme effaré, qu'on dépense" à créer l'organisation sociale véritable. L'organisation sociale véritable, frères, bien avant que vous fussiez né, est créée de Dieu depuis l'origine dans le sein maternel, bien avant qu'il vous fût possible de le savoir et de le vouloir.

Encore une fois, comprenez-le. Ce qui se fait en nous et dans le monde, sans nous ou malgré nous, par la bonté de Dieu et par ses lois providentielles, est toujours beaucoup plus de la moitié de l'oeuvre. Nous, nous avons à saisir, à comprendre, à suivre, à obéir et à continuer. Mais surtout, là est notre grandeur et notre royauté, nous avons à connaître et à vaincre, par la raison, par la liberté et par d'héroïques entreprises, quand il le faut, l'obstacle, l'obstacle moral, qui s'interpose entre l'homme et les dons de Dieu.

Donc la morale, la morale absolue, nécessaire, évidente, la justice en un mot, voilà, dans tous les ordres de choses, la sainte et simple condition de tout progrès et de tout bien.

30- Exhortation

Votre devoir n'est point telle ou telle oeuvre particulière. Votre devoir est de pratiquer l'évangile, c'est-à-dire de faire pénitence et de participer au sacrifice parce que le règne de Dieu approche et afin qu'il approche plus vite. Votre devoir est de prendre la croix, de la porter et de suivre Notre Seigneur Jésus Christ. Le temps où nous vivons demande d'autres chrétiens que des chrétiens qui dorment. Il faut des combattants, il faut des ouvriers. Tout chrétien doit être ouvrier ou combattant car il faut défendre la croix, il faut changer l'esprit païen, l'esprit adversaire de la croix, du milieu de cette humanité nouvelle fondée sur la lumière, la force et la vertu du Christ. Pendant que nous dormons, l'ennemi marche. J'entends par là l'esprit de retour du paganisme par l'abolition du sacrifice, par la rechute dans les sens et l'orgueil, par la rechute dans tout ce qui sépare et divise, par la rechute dans l'antique égoïsme qui pullule avec fureur dès que le sacrifice est aboli.

Frères, ne laissez pas l'envahisseur s'avancer plus loin. Prenez la croix, levez la tête, occupez-vous des intérêts de la justice et de la vérité et cessez de trouver dans ce qu'on nomme le monde, dans ce monde banal et vieilli, tous vos plaisirs, toutes vos affaires. Honte à celui qui, parmi tant d'affaires, n'en a pas une qui soit pour Dieu. Honte à celui qui, dans ses mille plaisirs, n'en a pas un qui vienne de Dieu. Le temps approche, espérons-le, où l'homme qui vivra pour lui seul selon la fade et coupable routine du vieux monde décrépi ne sera plus un homme aux yeux des siens mais un efféminé. Le temps vient où, comme autrefois dans l'enthousiasme des croisades, les femmes enverront à l'homme qui prétendra rester dans ses plaisirs et son repos la quenouille de fileuse pour le réveiller par la honte. Le temps vient où, réveillé par la honte ou par le danger, les chrétiens retrouveront une science et une pratique plus profonde de la croix, y verront le passage de cette vie qui meurt à la vie éternelle et y verront de plus en plus le passage de la vie terrestre mauvaise, corrompue, corruptrice, toujours en décadence, à la vie généreuse, grandissante et féconde qui fait marcher le monde vers la justice, qui hâte le terme où la nouvelle humanité, fondée par la croix du Sauveur, régnera sur la terre entière pour la paix et le salut du plus grand nombre.

III - Conseils spirituels

10- La prière (p. 38)

L'âme prie longtemps sans le savoir. L'âme des enfants, dans leurs années pures, prie et contemple sans réfléchir, avec la force et la grandeur de la simplicité. Mais, après ces années passives, viennent les années actives et libres. La prière libre, avec conscience d'elle-même, formera l'homme en vous à l'image de Dieu, la personnalité qui est implicite et latente dans l'enfant.

Plus d'une fois, sous la touche de Dieu, vous savez qu'il est vrai de le dire : Dieu nous touche, plus d'une fois votre âme recueillie par le grand et divin saisissement de ce rare et puissant contact, votre âme opérera d'elle-même cet acte prodigieux que Bossuet nomme le plus grand acte de la vie qu'il décrit ainsi : "Il faut trouver un acte qui renferme tout dans son unité. Faites-moi trouver cet acte, mon Dieu, cet acte si étendu, si simple, qui vous livre tout ce que je suis, qui m'unisse à tout ce que vous êtes. Tu l'entends déjà, âme chrétienne. Jésus te dit dans le coeur que cet acte est l'acte d'abandon car cet acte livre tout l'homme à Dieu : son corps en général et en particulier, toutes ses pensées, tous ses sentiments, tous ses désirs, tous ses membres, toutes ses veines avec tout le sang qu'elles renferment, tous ses nerfs jusqu'au moindre linéaments, tous ses os jusqu'à l'intérieur et jusqu'à la moelle, toutes ses entrailles, tout ce qui est au dedans et au dehors..."

Ajoutons un mot sur la prière verbale dont quelques-uns se dégoûtent parce que ce sont, disent-ils, toujours les mêmes paroles, qu'à la fin l'habitude nous empêche de voir et d'entendre. Le fond de cette prière quotidienne, c'est l'oraison dominicale "Notre Père". Cette prière que notre mère, dans notre première enfance, nous a fait dire sur ses genoux et en joignant elle-même nos mains, est celle qui a été dictée, mot pour mot, par le Christ, maître des hommes. Cette prière, me fût-elle inintelligible à tous les titres, je veux, et si vous voulez comme moi, la répéter, tous les jours de la vie, matin et soir, jusqu'à la mort. Du reste, lorsque votre esprit s'est ouvert et a regardé le monde et son histoire, vous avez dû comprendre le sens visiblement divin de ces paroles. Elles sont la prière essentielle de l'humanité sur la terre. Mais voulez-vous ajouter quelque chose à cette courte prière dictée de Dieu, à ce fond de toute prière écrite ?

Il existe d'admirables paroles, pleines de poésie toute divine et de la plus vigoureuse et de la plus sublime simplicité. Lisez-les comme prières du matin et du soir. ce sont les Psaumes, sainte poésie du peuple qui a été le coeur du monde ancien et le père du messie. L'église catholique en a composé des prières qu'elle met dans la bouche de ses prêtres. Ces prières, préparées pour les heures diverses du jour, sont composées chacune d'une partie fixe et d'une partie variable. La partie variable diffère pour chaque heure et pour chaque jour de la semaine. Prenez, chaque jour, deux de ces prières dont l'une répond à la prière du matin et l'autre à la prière du soir, ce que nous appelons Prime et Complies. Lisez-les avec une profonde attention et regardez la partie variable comme une révélation spéciale que Dieu vous adresserait, à vous et pour ce jour. Vous verrez si ces vastes paroles n'ont pas une singulière vertu pour nous aider à sortir de nos mesquines pensées.

20- La méditation (p. 39)

Gratry conseille de méditer en écrivant. Cette méthode peut en effet réussir pour certains tempéraments. L'essentiel est de trouver une méthode qui nous saisisse, qui fasse de notre méditation un exercice bien vivant. Voici, pour éviter les distractions dans la méditation, le conseil donné récemment à l'assemblée du clergé d'un diocèse de France : méditez en écrivant. Écrivez lentement, parlez à Dieu que vous savez présent, écrivez ce que vous lui dites. Priez-le de vous inspirer, de vous dicter ses volontés, de vous mouvoir de ces mouvements intérieurs, purs, délicats et simples qui sont sa voix et qui sont infaillibles. En effet s'il vous dit : "Sois bon !", cela peut-il être trompeur ? S'il vous dit : "Aime-moi par-dessus tout, sois pur, sois généreux; aime les hommes comme toi-même; pense à la mort qui est certaine, qui est prochaine; sacrifie ce qui doit passer; consacre ta vie à la justice et à la vérité qui ne meurent pas", direz-vous que ces révélations ne sont pas infaillibles ?

Si l'amour énergique de ces vérités manifestes vous est inspiré au coeur par je ne sais quelle touche divine qui saisit et qui fixe, direz-vous que la source de ces forces ardentes et lumineuses n'est pas de Dieu ? Si vous les écrivez toutes brûlantes sans rien ajouter d'arbitraire et d'inutile, pensez-vous que vous n'en serez pas doublement saisi et que la distraction et le sommeil interviendront dans cette méditation ?

30- La lecture de l'évangile (p. 46)

Vous qui voulez être disciple de Dieu, vous lisez chaque jour l'évangile. Quand vous en aurez quelque usage et que vous y lirez ceci : "Si vous pratiquez ma parole, vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libres". Quand vous aurez entrevu l'insondable lumière du texte et pressenti les forces libératrices que sa pratique vous donnerait, vous verrez bien qu'après la pratique même de l'évangile et la prière, la méditation des paroles du Christ doit être la grande source philosophique, l'aliment principal du développement du Verbe en nous. Efforcez-vous de vous appliquer à vous-mêmes tout ce que vous lisez. Priez Dieu ardemment de vous faire entrer dans le fond du sens. Efforcez-vous, ceci est très important, de trouver dans les discours du Christ, qui semblent passer d'un objet à l'autre, l'unité puissante et vivante qui les caractérise. A mes yeux, une des plus fortes preuves intrinsèques de la divinité de ces discours, c'est leur saisissante unité jointe à leur étonnante variété. Quand on est parvenu au fond du sens, on aperçoit une sorte de lumière éternelle, immense et simple, dans laquelle vivent et se touchent tous les objets de la création, les plus divers et les plus lointains, comme Dieu même.

Si jamais il vous est donné, une seule fois, de voir les mots évangéliques que Jésus Christ lui-même compare à des grains de blé, s'il vous est donné de voir ces germes éclater et s'ouvrir, développer leurs tiges, leur beauté, leurs parfums, leurs trésors, vous n'oublierez pas ce spectacle. Quand vous vous serez nourris de leur substance, qui est à la fois vigne et froment et plus encore, ou plutôt je ne sais quelle substance universelle impliquant tout, vous comprendrez pourquoi, le Christ ayant prononcé ce peu de mots que nous recueillons en dix pages, ces quelques mots ont produit dans l'histoire, je ne dis pas la plus grande, je dis la seule révolution morale, religieuse, intellectuelle, qu'ait vue le genre humain.

Remarques préliminaires

Ce sujet est énorme, difficile et, de plus, délicat à traiter. Si nous lisons la bible, n'est-ce pas plutôt le nationalisme d'Israël qui nous frappe, un nationalisme farouche même parfois et, maintenant encore, Israël ne passe-t-il pas pour la nation essentiellement nationaliste ? A supposer que l'universalisme d'Israël existe, ce qui

se révèle évident à celui qui ne s'arrête pas à une impression toute superficielle, de nombreux problèmes se posent, problèmes critiques et problèmes historiques.

1) Problèmes critiques

- Il faut voir cet universalisme dans toute la bible et, pour cela, lire toute la bible.

- Puis se pose le problème de la critique des sources, voir la nature des livres bibliques. Il y aura évidemment plus d'universalisme dans les livres de sagesse ou dans les livres prophétiques que dans les livres historiques.

- Puis voir l'évolution chronologique des sources et voir enfin l'influence des rédactions postérieures sur des sources qui peuvent être plus anciennes.

2) Problèmes historiques

Nous constaterons une évolution mais pas en ligne droite. Il faut noter l'influence des événements extérieurs et intérieurs, des luttes assyriennes et égyptiennes, des divisions intestines dont Israël fut le terrain.

Selon les circonstances, l'enseignement des prophètes même est plus ou moins nationaliste. Pour Israël, la nation, la patrie, c'est la mission d'Israël, c'est-à-dire le monothéisme, c'est-à-dire la pureté de l'idée religieuse dans le monde.

L'étude de l'universalisme d'Israël

peut être menée suivant trois lignes principales de développement, trois propositions à examiner, trois affirmations à établir.

1- l'universalité de Dieu dans la pensée d'Israël

2- l'universalité de la justice dans la pensée d'Israël

3- l'universalité du salut dans la pensée d'Israël.

Ces trois idées semblent bien d'Israël, la première et surtout la deuxième.

1) **Universalité de Dieu** dans la pensée d'Israël

L'idée de l'universalité de Dieu commence avec la cosmogonie d'Israël, dès la première page de la bible, cosmogonie qui n'en est d'ailleurs pas une, ces premières pages de la Genèse sont une véritable théologie, elles veulent donner aux hommes une idée de Dieu, enraciner dans les âmes une idée religieuse, l'idée de la semaine, le rythme des jours de travail et des jours de repos. Or cette théologie ignore tout dualisme, toute théogonie, toute théomachie.

- tout dualisme

On veut y combattre le dualisme cher à l'Orient, mystère religieux qui distingue le principe du bien et le principe du mal, la lumière et les ténèbres, la matière et l'esprit. La pensée d'Israël exclut cela, elle est parfaitement monothéiste. Chose curieuse, les mots, les images sont entachés de traditions dualistes mais le fond du tableau est nettement monothéiste, le fond du tableau, c'est-à-dire Dieu, un Dieu unique, juste, saint, bon

- aucune théogonie

Il n'y a pas de tableau d'une naissance d'un Dieu comme dans toutes les religions contemporaines.

- aucune théomachie

Pas de combat des dieux entre eux, comme dans la religion hellénique.

Israël pense à un Dieu qui est partout chez lui, bien qu'il puisse être en certains lieux plus particulièrement. Tout rend gloire à cet unique Dieu, la nature et l'histoire. Dieu est créateur, en particulier de l'homme et de l'humanité entière, il n'y a qu'une seule race humaine.

Dieu n'est pas l'auteur du mal, c'est l'homme. L'homme, par sa liberté, a toujours la possibilité de mal faire ou de bien faire.

Israël ne connaît pas de castes. Les distinctions viendront de faits historiques, moraux ou sociaux et surtout du grand fait de la révélation divine à Israël. Israël défendra désormais la cause de Dieu en défendant sa cause. A Abraham, Dieu dit : "Toutes les nations de la terre seront bénies en toi". Cela crée une sorte d'antinomie dans la conscience d'Israël, antinomie entre l'idée d'une mission universelle et l'idée d'une élection particulière. Certains prophètes appuieront sur l'une de ces idées, d'autres sur l'autre : "Laudate Dominum, omnes gentes". Enfin, Dieu est esprit et, comme tel dans la pensée d'Israël, il ne peut être limité.

2) **Universalité de la justice** dans la pensée d'Israël

La justice, pour Israël, est fondée sur le nom même de Dieu, le "saint", le "juste".

Moïse transmet la notion d'un Dieu de justice, moralement transcendant. Pour Israël, Dieu est le saint d'Israël. Il condamne toute injustice. Sa justice et sa puissance sont telles que le criminel ne peut fuir devant lui (Caïn). Que dire des psaumes ? Ils chantent la justice divine, ils décrivent l'angoisse du criminel : "Où fuir devant ta face ?" Comment se réalise cette idée de justice ?

- Dieu ne tolère pas l'injustice : pas de privilège racial.

Joël, farouchement nationaliste, fait appel à Israël même pour le repentir : "Déchirez vos coeurs et non pas vos vêtements". Voir aussi Amos.

- Dieu punit l'injustice chez tous.

il la punit dans l'humanité commençante, Adam, Caïn, et c'est toute l'histoire de la moralité qui se déroule. Il la punit chez les grands, chez les riches, voir Amos. Il la punit enfin et surtout chez Israël qui n'est sauvé ni par son

élection ni par son culte. Isaïe : "Je ne veux pas de vos sacrifices". Dieu se sert des autres nations pour punir la nation élue. "Je vous ai connus, vous seuls parmi les nations et c'est pour cela que je vais vous punir" (Amos). Dieu a certes donné à Israël le privilège de la loi mais cette loi est faite pour être observée, elle est confiée à la conscience d'Israël, pas seulement à sa mémoire.

3) **Universalité du salut** dans la pensée d'Israël

Il n'y a pas de nation ni d'individu prédestiné au malheur ou au péché, malgré certaines expressions qui pourraient le laisser croire. Il faut avoir ici, dans la critique des textes, la même prudence que pour certaines phrases de St Jean. quand Jésus, dans son dernier discours, déclare qu'il ne prie pas pour le monde, il ne s'agit nullement de prédestination mais de ceux qui sont perdus de fait.

L'élection d'Israël à l'amitié de Yahvé n'est pas l'élection des autres nations à sa haine. Elle est au contraire une bénédiction pour les autres nations. Isaïe : "Toutes les nations tressaillent au salut d'Israël". Dieu est disposé à transporter aux autres nations les promesses d'Israël et le prophète nomme les pires nations pour Israël, l'Égypte, Assour. Malachie, un nationaliste, écrit : "De l'Orient à l'Occident m'est offerte une victime pure". Le Christ ne pourra dépasser ce point de vue quand il demandera pour les Père des "adorateurs en esprit et en vérité".

L'histoire de Jonas si splendide n'est qu'un plaidoyer en faveur des nations étrangères à Israël, affirmant la miséricorde et l'amour que le Dieu d'Israël porte à toute la terre. Le livre d'Isaïe, dans sa deuxième partie, atteint cette idée extraordinaire, véritable énigme, du serviteur de Yahvé offrant sa souffrance pour toutes les nations. Isaïe 49,6 : "Je t'établirai lumière des nations pour que mon salut arrive jusqu'aux extrémités de la terre".

Isaïe 49, 2-4 (?) : "Il arrivera, à la fin des jours, que la montagne de la maison de Yahvé sera établie au sommet des montagnes et sera élevée au-dessus des collines. Vers elle, toutes les nations afflueront et des nations nombreuses viendront et diront Venez et montons à la montagne de Yahvé, à la maison du Dieu de Jacob, il nous instruira de ses voies et nous marcherons dans ses sentiers".

Isaïe 56,6 : "Les fils de l'étranger, attachés à Yahvé pour le servir et pour aimer son nom, pour être ses serviteurs, tous ceux qui gardent le sabbat sans le profaner et qui tiennent ferme à mon alliance, je les amènerai à ma montagne sainte et je les réjouirai dans ma maison de prières. Leurs holocaustes et leurs sacrifices seront agréés sur mon autel car ma maison sera appelée une maison de prière pour tous les peuples".

Isaïe 55 qui serait à lire tout entier :

"Vous tous qui avez soif, venez aux eaux... Prêtez l'oreille et venez à moi, écoutez et que votre âme vive. Je conclurai avec vous un pacte éternel, vous accordant les grâces assurées à David..."

Voici que je l'ai établi témoin auprès des peuples, prince et dominateur des peuples. Voici que tu appelleras la nation que tu ne connaissais pas et les nations que tu ne connaissais pas viendront à toi à cause de Yahvé ton Dieu et du Saint d'Israël parce qu'il t'a glorifié".

Is 18,7 : "En ce temps-là, une offrande sera apportée à Yahvé des armées de la part du peuple à la haute stature, à la peau rasée" (il s'agit d'Assur).

Is 19,21 : "En ce jour-là, il y aura une route d'Égypte en Assyrie. L'Assyrien viendra en Égypte et l'Égyptien ira en Assyrie et l'Égypte servira Yahvé avec Assur".

Is. 42,1-4 : "Voici mon serviteur que je soutiens, mon élu en qui mon âme se complaît. J'ai mis mon esprit sur lui, il répandra la justice parmi les nations".

Is. 52,13 : "Voici que mon serviteur prospérera, il grandira, il sera exalté et élevé souverainement ...".

384 - **Articles divers**

1) **La méditation de Socrate et ses difficultés**

Pierre Narène

"Un matin, on l'aperçut debout, méditant sur quelque chose. Ne trouvant ce qu'il cherchait, il ne bougea pas et continua de réfléchir dans la même posture. Il était déjà midi. Nos gens l'observaient et se disaient avec étonnement les uns aux autres que Socrate était là, rêvant depuis le matin. Enfin, le soir, des soldats ioniens, après avoir soupé, apportèrent leur lit de camp en cet endroit afin de coucher au frais (on était alors en été) et d'observer en même temps s'il passerait la nuit dans la même attitude.

En effet, il continua de se tenir debout jusqu'au matin, au lever du soleil. Alors, après avoir fait sa prière au soleil, il se retira".

(Platon, cité par Delbos)

Au repas du matin, les soldats durent bien rire de ce jeune lutteur qui, se battant contre un problème, en était revenu presque vainqueur. Eux faisaient jouer leur corps et leurs réflexes comme des mécanismes jusqu'à en être exténués..... Ils connaissaient le bruit du sang coulant lourdement dans les veines, l'étourdissement des nuques brisées par l'effort, les commandements, les rires et les joies de la détente, de la terrible détente de leur corps. Travailler, rire, jouer, c'était de leur trempe mais ils n'avaient pas la force de poursuivre une idée lancée, comme on poursuit un gibier afin que lui faire rendre toute sa vérité. Ils n'avaient pas la force, une observation faite, d'en guetter d'autres, de chercher jusqu'à ce que la raison profonde se trouve, de ce qu'ils avaient remarqué. Ce n'était pas leur métier, ça ne les intéressait pas, ils n'en avaient pas la puissance, ils n'en avaient plus la volonté.

Ils pouvaient rire et jouer, lui n'était pas de leur trempe, statue vivante, dans le soleil, dans la nuit, à l'aurore, il pensait pour eux. En eux naissait déjà peut-être l'opposition d'Athènes.

Les sophistes de ce temps-là, renvoyant les philosophes à leurs rêves, avaient dit : "L'homme est à lui-même sa propre mesure".

Ils avaient renversé les données de la tradition, montré que mythes n'étaient que contes pour enfants au berceau, si bien que l'homme, libéré du ciel et de la terre, pouvait donner libre cours à toute son intelligence, à toutes ses astuces.

Intelligent à l'égal des sophistes, n'est-il pas géomètre et astronome, Socrate avait senti en lui une protestation, un refus de son intelligence qui ne voulait adhérer à de telles doctrines. Lui qui savait ce qu'était le sacrifice, qui allait risquer sa vie contre les "Trente", lui qui croyait à la puissance de la raison, à la puissance d'une intelligence universelle plongeant au-delà de la raison, avait été demander, en prenant conscience de tout ce qu'il y avait de respectable en lui jusqu'à mourir pour le défendre, si le bien, la justice, la vertu, le bonheur, l'éternité, n'étaient qu'un mythe.

Sa pensée s'était évadée de son corps pour chercher où pouvait bien s'accrocher ce filet supérieur qui touchait à des choses infinies. Puis ayant encore en lui la tradition et la philosophie, la tradition épurée, la philosophie approfondie, la religion délivrée à peu près des fantasmagories du rêve, Socrate pouvait revenir sous sa tente, sa prière au soleil faite.

Les soldats ioniens avaient beau rire, il n'était pas un fou. Mais le fil qui lui permettait de reconnaître les aspirations profondes de l'homme était retrouvé, les deux bouts du filet étaient relancés, l'un vers la terre, l'autre vers l'Empyrée.

A travers les philosophies détruites, les croyances mortes, la beauté aimée et cajolée, il avait retracé la voie royale de la connaissance et de la vie. Il fallait que ce fut un rude homme.

En lui était d'abord Athènes : Athènes et ses femmes de pierre, Athènes et ses philosophies pantelantes et ses religions séparées, Athènes et sa jeune science naissante. N'avait-il pas été recouvert des cendres que firent, en s'écroulant, les philosophies mourantes ? Ne devait-il pas construire parmi des ruines ? N'aurait-il pas eu le droit d'être découragé avant de se mettre à l'oeuvre, malgré les indications et les promesses de son démon ?

Ne sommes-nous pas un peu géomètre, amoureux des formes et des poésies, regardant les doctrines se heurter ? Ne sommes-nous pas tentés de renvoyer dos à dos les philosophes ? Ne pouvons-nous pas penser nous aussi que "L'homme est à lui-même sa propre mesure" ?

Avec Socrate, méditons donc pour épurer, pour faire renaître des ruines. Lui et les autres nous ont frayé la voie, hésiterons-nous à y risquer nos pas ? Regagnerons-nous enfin notre tente, par un matin triomphant, prometteur de joies éternelles, ayant résolu l'énigme, chacun en ce qui le regarde ?

2) Vie d'Arthur Rimbaud (1854-1891)

Jean Barillé

Poète révolutionnaire puis homme d'ordre cynique, Rimbaud est un monstre des plus attachants. Il naquit en 1854 à Charleville d'une famille qui avait toujours été "peuple" et qui menait une petite vie fort bourgeoise. Son père, capitaine qui avait servi en Afrique, n'était pas le meilleur des époux. Sa mère, paysanne aisée, était une femme pieuse d'un caractère très ferme. Jamais il ne se plant de ses parents mais la rigueur d'une mère qu'il aimait beaucoup a pu le blesser.

De croissance normale, le petit Rimbaud a l'intelligence très précoce. A huit ans, il écrit mieux que les grands élèves de première du lycée où il va entrer. Il est remarqué de tous ses professeurs, en particulier d'Isambert. Sa présentation au concours général sera un triomphe.

Très pieux dans son enfance, il s'enfermait dans sa chambre pour prier plus tranquille. Il devient inquiet. Puis vers quinze ans, il se montre soudain farouchement révolutionnaire, clamant dans les rues et écrivant sur les murs sa haine de Dieu, de l'église, de la patrie et de la bourgeoisie. Cependant il compose ses premiers poèmes dont les vers médiocres ne témoignent que de l'expression facile. Il imite surtout Alfred de Musset mais c'est avec lourdeur, puis exaspération, en des oeuvres toujours intelligibles.

Survient l'année terrible. Rimbaud a seize ans. La double tuerie de la guerre et de la Commune avec leurs défaites va l'émouvoir profondément et accentuer son évolution. Il écrit des pièces anticléricales et anticapitalistes. Il fait des fugues, refuse de passer le baccalauréat et, à dix-sept ans, part vers les jeunes poètes de Paris qui le demandent, avec en poche "le Bateau ivre", son premier grand poème caractéristique, oeuvre symbolique de sa vie intérieure. Il se lie avec le messin Verlaine, son aîné de dix ans, qui sera l'enthousiaste victime de ses caprices et de ses violences. Nanti de son billet et d'un complet neuf, il retrouve bientôt sa mère, préférant le laisser sans argent pendant six mois et payer ses dépenses. Connaissant Théodore de Banville dans cette existence de vagabondage, le poète sordide et féroce est logé rue de Buci dans une chambre haute louée par Madame de Banville. Il scandalise si bien les voisins qu'il lui faut reprendre la vie de bohème qu'il devait désirer. Il s'installe près du lycée St Louis, fréquentant les cafés où il émerveille les jeunes poètes et les rapins qu'il humilie et tyrannise en même temps, toujours prêt à injurier et à frapper.

Voici un exemple frappant de la poésie de Rimbaud quand il était en proie à cette sorte de délire qui lui faisait écrire sur les murs : "Mort à Dieu !"

Vertige

Qu'est-ce pour nous, mon coeur que les nappes de sang,
Et de braises et mille meurtres et les longs cris
De rage, sanglots de tout enfer renversant
Tout ordre et l'Aquilon encore sur ces débris.

Et toute vengeance ? Rien. Mais si, toute encore
Nous la voulons. Industriels, Princes, Sénats
Périssent. Puissance, justice, histoire, à bas,
Cela nous est dû. Le sang, le sang, la flamme d'or

Tout à la guerre, à la vengeance, à la terreur
Mon esprit, tournons dans la morsure. Ah, passez
République de ce monde des Empereurs,
Des régiments, des colonies, des peuples, passez.

Qui remuerait les tourbillons de feu furieux
Que nous et ceux que nous imaginions frères
A nous romanesques amis, ça va nous plaire
Jamais nous ne travaillons, ô flots de feu.

Europe, Asie, Amérique, disparaissez.
Notre marche vengeresse a tout occupé
Cités et campagnes. Nous serons écrasés
Les volcans sauteront et l'Océan frappé...

Oh mes amis, mon coeur, c'est sûr, ils sont des frères
Noirs inconnus, si nous allions, allons, allons.
O malheur, je me sens frémir, la vieille terre
Sur moi de plus en plus à vous. La terre fond.

Ce n'est rien, j'y suis, j'y suis toujours.

3) Le noeud de vipère (Mauriac)

Jean Bazin

Nous venons, après tous les autres, vous parler de ce roman, comme quelqu'un qui annonce un écrit connu, comme un explorateur qui s'amuse à resuivre un itinéraire tracé. Aussi donnerons-nous moins une brève analyse que la résonance de ce roman en nous. Après que les pionniers ont établi la route, le touriste, le poète et l'homme peuvent la suivre et flâner.

Un riche avare, condamné à mourir bientôt, veut déshériter sa famille parce que celle-ci attend son argent, parce qu'elle le soigne et ne l'entoure que pour son trésor. Il écrit à sa femme pour rompre le silence de celle-ci, l'intéresser au moins une fois à sa vie. Il décrit donc la naissance, le développement, la mort de sa haine. Sa naissance. Sa femme l'a épousé parce qu'elle désespérait de se marier. Puis elle n'a aimé que ses enfants. Elle les a élevés dans le christianisme alors qu'elle ne savait pas que sa vie était contraire à sa doctrine. Le temps aidant, les époux ne peuvent plus se comprendre et les enfants prennent leur père pour un monstre d'égoïsme. Pour les déshériter, ce père a voulu donner sa fortune à son neveu, Luc, puis à un fils naturel, à des oeuvres. Toutes les portes lui sont fermées. Il reste prisonnier de sa fortune, se rend compte de son inutilité. Alors, délivré de son obsession, il retrouve l'amour vrai et profond puisque, trop tard, il n'a plus le temps de se faire aimer des siens.

Ce vieillard est prêt à mourir, nous sommes face à la vie, ce qu'il voit derrière lui n'existe pas pour nous. Ses fautes peuvent être des leçons.

Ainsi parce qu'il n'a pas pardonné à sa femme un amour de jeunesse, parce qu'il n'a pas voulu croire qu'elle l'aimait, parce qu'il n'a pas eu cette volonté de surmonter sa souffrance, de vouloir pardonner, sa femme sera pour lui l'étrangère, sa vie sera empoisonnée et impossible. Il ne la verra plus que par l'extérieur, elle ne la connaîtra plus que par ses passions. L'un ignorant l'âme profonde de l'autre, ils seront comme deux bagnards attelés à la même besogne, condamnés à vivre en étrangers. Il n'a pas eu la générosité de croire au bonheur, à la joie, de communier, de se reforcer un idéal nouveau avec sa femme. Deux bagnards attachés à la même chaîne. Pauvre femme !

Il n'a pas eu la volonté de vivre quand même. Dure leçon ! Quel est donc le poète qui chantera pour nous la joie élargissante des départs ? La poésie est-elle seulement de souvenirs qui ne s'adressent qu'à ceux qui ont vécu ? Nous avons besoin d'avoir l'âme indulgente, compréhensive, large et, pour cela, il faut la baigner d'espoir, l'envahir d'idéal au seuil de la vie. C'est nécessaire pour comprendre l'échec et le surmonter. Espoir d'une oeuvre à accomplir pour laquelle nous sommes faits. Élargissons nos âmes pour avoir du bonheur plein les voiles afin de ne pas couler parmi les larmes, afin que le murmure de l'espérance et de l'oeuvre à accomplir nous laisse vivants parmi les morts.

Haut les coeurs afin qu'aimant, nous sachions pardonner, qu'il y ait pour nous un pont par-dessus le malheur. Le malheur brise un élan, il ne doit pas briser la vie malgré les rancoeurs, les bassesses, les dégoûts, les haines. Nos pères ne sont-ils par morts avec une grande espérance ? L'espérance de la vie pour nous.

Vieillard qui nous quitte à la dernière page, repent, enseigne-nous comment il faut prendre l'élan de la vie, comment il faut éviter les mots, les gestes, les attitudes qui lassent et qui empoisonnent une existence.

Vieillard, je veux relever ta leçon. Je sentais, je voyais, je touchais mon crime. Il ne tenait pas tout entier dans ce hideux nid de vipères : haine de mes enfants, désir de vengeance, amour de l'argent, mais dans mon refus de chercher au-delà de ces vipères emmêlées.

Il n'avait pas suffi, au long d'un demi siècle, de ne rien connaître en moi que ce qui n'était pas moi. J'en avais usé de même à l'égard des autres. De pauvres convoitises en face des autres me fascinaient. Jamais l'aspect des autres ne s'offrit à moi comme ce qu'il faut crever, comme ce qu'il faut traverser pour les atteindre. Ces autres paroles sont encore tiennes : "Ils auront passé leur vie à déguiser sous de beaux noms les sentiments les plus vils".

Mais qui sait s'ils ne sont pas prisonniers d'une passion qui ne tient pas à cette part de leur être la plus profonde ? Qui sait s'il ne vaut pas mieux pardonner pour découvrir l'âme derrière l'apparence ?

4) Les voyages sont-ils de coûteuses déceptions ? Tairobal

A l'approche des vacances, la chaleur, la nature toujours belle, l'attrait irrésistible de l'inconnu et de la liberté au grand air, la réclame universelle enfin, nous déterminent assez souvent à fuir les lieux où nous avons végété pendant des mois entiers. Dans notre empressement fébrile, nous cherchons nos malles. Comme leur préparation est déjà une source de joie ! Est-il travail plus agréable que de composer un itinéraire où, au gré de son caprice, on donne une large place à tous les plaisirs tout en évitant les désagréments ? Cartes, atlas, guides sont là pour nous vanter les beautés et les charmes du pays où le goût seul nous conduit. Et le soir du dernier jour, on oublie tous les soucis pour s'endormir en songeant au lendemain prometteur. Le jour du départ, tout prend un air de fête. Seulement on a beau être optimiste, ne croyez pas que tout soit couleur de rose. Qu'ils se déplacent à bicyclette, en auto, en train ou même en avion, ils ne parviennent pas à échapper au petit diable qui s'accroche sous des formes multiples à toutes les réalisations de la vie humaine : la désillusion, le contraste entre le rêve et la réalité. Tantôt c'est un pneu qui crève au moment du départ, tantôt un train bondé comme une boîte de sardines, ou bien la pluie, la chaleur, la fatigue, la visite d'une ville où ne règnent ni le pittoresque ni l'agrément qu'on s'était imaginés. Les paysages eux-mêmes déçoivent parfois, maintenant que la technique et l'industrie exercent leur action destructive de beauté jusque dans les recoins les plus éloignés de la terre. Tous ces désagréments semblent justifier l'affirmation mélancolique de Baudelaire :

Amer savoir, celui qu'on retire du voyage.

Le monde monotone et petit, aujourd'hui,

Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image.

De plus, les voyages coûtent beaucoup d'argent et bien des gens rentrent chez eux en se plaignant que ce ne soient que de "coûteuses désillusions". Où que le voyageur se rende, il doit partout porter sa main au gousset. Ce sont des notes par-ci, des pourboires par-là, et le pécule fond plus vite qu'il n'a grossi. Toutefois, comme rien n'est absolument vrai, nous aurions tort de ne regarder que le revers des médailles. Le voyage intelligent et expérimenté sait éliminer bien des causes de désillusions. Il faut connaître ses goûts, ses forces, ses moyens, pour bien choisir son but. Ne voit-on pas des personnes peu robustes s'efforcer de faire de fatigants voyages pédestres, entreprendre l'ascension d'une montagne ou pédaler du matin au soir, vent debout ? Voyager est un grand art. Trop de gens se figurent trouver le bonheur dans la poursuite énervante de sensations extraordinaires, risquant leur vie dans de dangereux véhicules modernes. Ils passent en coup de vent les choses les plus belles et les plus curieuses. Tout au désir maladif de ce qui se trouve plus loin, ils ne sauraient goûter les joies du moment. Celui qui, par contre, sait judicieusement diviser son temps et possède assez d'intelligence pour jouir consciencieusement, trouvera partout le moyen de se divertir et d'élargir son horizon. Nous ne pouvons pas toujours rester cloués sur place. Il nous faut du nouveau, du mouvement pour régénérer notre esprit et notre corps engourdis dans le train-train journalier. Il en est du voyage comme de la rose et de ses épines : l'homme bien né l'aime malgré tout et, en revenant chez lui, il oublie ses fatigues pour garder encore longtemps, dans son âme enthousiasmée, la vision des contrées parcourues.

Annexe I

Pagination de Jean Ehrhard

Les "méditations" ont été numérotées page par page, probablement par Jean Ehrhard. Ce classement est parvenu par Nic Mottard. Il est fort probable qu'on a ainsi l'ordre de parution des photocopies car les premières méditations n'ont pas été diffusées.

Malheureusement il y a des "trous". Il manque des feuillets, entre la page 327 et la page 685, 888 et 1149, 1351 et 1365. On a pu reconstituer une partie de ce "trou" mais pas complètement.

On donne ici le classement "Jean Ehrhard" reconstitué, dans la mesure où le texte a été retrouvé, avec renvoi au nouveau classement.

Pages		N°	
1-3	Le paralytique de Bethsaïda		01 / 1
6-7	Convocation à la retraite St Vincent		
8-13	Catalogue de la Bibliothèque (avril 1929)		
14-15	Règlement (oct. 1929)		
16-19	Célébration pédagogique (octobre 1929)		
20-26	Lectures conseillées à la sortie de l'EN		
27-30	Convocation-programme de la retraite pédagogique 1929		
31-33	Gethsémani I		05 / 9
34-35	Les deux morts	07 / 12	
36-39	La fraternité chrétienne	08 / 12	
40-46	L'élan chrétien		09 / 14
47-51	Aveuglement des scribes	10 / 16	
52-57	La paralysie intérieure		11 / 18
58-68	Extraits de Mâle	12 / 20	
69-76	Extraits de Bérulle		13 / 24
70-71	- De la vocation de Jésus-Christ et de la nôtre		14 / 24
73-76	- Les soixante-douze disciples		15 / 25
77-82	La dernière étape	16 / 26	
83-87	Réflexions sur l'apostolat	17 / 28	
88-92	Les deux joies		18 / 30
93-94	Extraits du catalogue de la bibliothèque (avril 1929)	19 / 32	
95-101	Règlement (décembre 1928)	20 / 36	102-03
	Projet de règlement (novembre 1928)	21 / 39	104
	Liste des circulaires (novembre 1928)	22 / 40	105-10
	Projet pour la constitution		
	d'une collection de cartes postales (mars 1929)	23 / 40	
111-12	L'état religieux des instituteurs (Domer) (04 10 27)	24 / 42	
113-16	Extraits du P. Lagrange (St Jérôme et St Augustin)	25 / 43	
117-28	Retraite du P. Crapez novembre 1927	26 / 44	129-32
	Détachement et renoncement		27 / 48
133-37	Notre médiocrité	28 / 49	
138-42	Petit rapport sur un livre d'histoire	29 / 51	
143-61	Grand rapport " "		30 / 53
162-63	Examen sur la vanité		31 / 55
164-65	La charité en éducation	32 / 55	
166-67	Examen sur la discrétion	33 / 56	
168-70	Examen sur l'étude (1 ère rédaction)		34 / 57
171-74	" " (texte imprimé)	35 / 59	
175-78	Une nouvelle étape (texte paru aux Davidées)		36 / 59
179-83	La connaissance de soi	37 / 61	
184-90	Notice sur Brossat		38 / 63
191-96	La persévérance	39 / 65	
197-201	Réflexions sur notre formation religieuse	41 / 71	
202-07	Dans le désert (pas de Légaut)		42 / 72
208	Sans reprise (chanson)		
209-10	Témoignage des évangiles	43 / 74	
211	Mouvement catholique à l'ENS		
212-13	La rationalisation du travail intellectuel		

214-30	La question du transformisme		44 / 77
231-34	La multiplication des pains		45 / 90
235-39	L'oraison selon M. Olier		46 / 91
240-45	L'étoile des mages		47 / 94
246-60	Intertala I		48 / 96
261-62	Dimanche de la Septuagésime		49 / 100
263-68	Supplément du catalogue	(janvier 1930)	50 / 101
1269	Questionnaire sur l'apostolat		51 / 104
270-76	Simon - Pierre II		52 / 104
277-78	Dimanche de la Sexagésime		55 / 112
279-80	Dimanche de la Quinquagésime		56 / 113
281-85	La méditation contemplative		57 / 114
286-314	La psychologie de la foi, selon Newman		58 / 115
315-20	L'ouverture d'esprit		59 / 125
321-22	1 er dim. de Carême		60 / 127
323-24	2 ème "		61 / 128
325-26	3 ème "		62 / 129
327-28	4 ème "		63 / 130
.....			
334-35	Dim. de la Passion	(6/4/30)	65 / 133
336-42	J'ai perdu mes illusions		66 / 134
343-46	La sainte liberté des enfants de Dieu (St Fr. de Sales)		67 / 136
347-55	Intertala II		68 / 137
356-57	Dimanche des Rameaux		69 / 139
358-64	La vocation du jeune homme riche		70 / 140
365-67	Chemin de croix (M. Rivard)		71 / 143
.....			
380-400	Le sacerdoce catholique		75 / 147
401-02	2 ème dim. après Pâques	(4 mai 1930)	76 / 154
403-04	3 ème dim. après Pâques	(11 mai 1930)	77 / 155
405-06	La présence du Christ dans nos frères		78 / 156
407-10	4 ème dim. après Pâques	(18 mai 1930)	79 / 157
411-13	4 ème dim. après Pâques		80 / 159
.....			
417-21	L'Annonciation		82 / 162
422-26	Dimanche de la Pentecôte		83 / 164
427-30	1 er dim. après Pent.	(15 06 30)	84 / 166
431-33	2 ème après Pent.	(22 06 30)	85 / 168
434-36	3 ème "	(29 06 30)	86 / 169
437-39	4 ème "	(06 07 30)	87 / 171
440-42	5 ème "	(13 07 30)	88 / 173
443-44	6 ème "	(20 07 30)	89 / 174
445-46	7 ème "		90 / 175
447-49	circulaire retraite à la Villette	10 juillet 30	91 / 176
.....			
458-64	Lettre et questionnaire Tourmissou		94 / 182
465-69	Préparer le chemin du Seigneur		95 / 185
470-75	La vie intérieure		96 / 186
476-78	18 ème après Pent.	(12 10 30)	97 / 188
479-82	19 ème "	(19 10 30)	98 / 190
483-85	20 ème "	(26 10 30)	99 / 191
486-89	21 ème "	(02 11 30)	100 / 193
490-93	Intertala N° 3		92 / 178
494-97	L'affadissement		93 / 182
.....			
514-17	22 ème après Pent	(09 11 30)	104 / 205
518-20	23 ème "	(16 11 30)	105 / 207
528-30	24 ème "		108 / 213
.....			

542-44	Messe de minuit		112 / 221
549-52	La vocation chrétienne (Mt 16,13-23)	(1 ^{er} tirage)	113 / 223
553-55	Lutte intime		114 / 225
556-64	(livres)		115 / 227
565-67	La bonne nouvelle		116 / 230
.....			
582-88	Le sacerdoce catholique		75 / 147
589-91	2 ^{ème} dim. de l'Avent		119 / 235
592-94	3 ^{ème} dim. de l'Avent	(14 12 30)	120 / 236
595-609	L'antiromantisme de Péguy et de Claudel		121 / 238
699-711	<i>L'antiromantisme II</i>		137 / 263
610-12	4 ^{ème} dim. ce l'Avent	(21 12 30)	122 / 242
.....			
620-23	Épiphanie		125 / 246
624-27	octave de l'Épiphanie	(11 01 31)	126 / 248
628-31	2 ^{ème} dim. après l'Épiphanie	(18 01 31)	127 / 251
632-39	Les disciples d'Emmaüs		128 / 253
640	circulaire aux personnes recevant les méditations		129 / 256
641-42	préparation retraite Le Puy 1931		
643-50	La vocation chrétienne (Mt 16,13-23) (2 ^{ème} tirage)		113 / 223
651-56	Le vase brisé		130 / 256
657-62	le mouvement catholique à l'ENS		
663-66	le Père des lumières (Bull. Lotte)	janvier 31	
667-72	Louis Villecourt		131 / 258
673-81	"Entre nous", revue Kurtz		132 / 260
682-84	Messe conversion de St Paul		133 / 265
685-87	St Ignace d'Antioche		134 / 267
688-93	La mère et l'enfant (première rédaction)		135 / 269
694-98	St Tite		136 / 270
699-711	L'antiromantisme de Péguy et Claudel II		137 / 273
712-17	La paix (St François de Sales)		138 / 277
718-27	La mort de Jean-Baptiste (1 ^{ère} rédaction)		139 / 179
728-31	Vendredi des cendres	(20 février)	140 / 282
732-36	La mère et l'enfant (2 ^{ème} rédaction)		135 / 269
737-52	Les trois Ordres (de Pons)		
753-56	St Matthias		141 / 284
757-60	Vendredi des Quatre-Temps de Carême	(1931)	142 / 286
761-64	St Thomas (d'Aquin) (7 mars)		143 / 288
765-67	St Cyrille		144 / 290
768-770	Vocation chrétienne (rédaction Verney)		145 / 292
771	Montpellier - journée	mardi 7 avril 1931	146 / 293
772-77	Ne vous inquiétez pas (Lc 12, 22-32) (providence)		147 / 294
778-81	Messe pour l'Annonciation		148 / 295
782-85	Samedi avant les Rameaux (-26-)	(28 mars 31)	149 / 297
786-88	St Justin		150 / 299
789-90	Le mystère du dimanche des Rameaux (de Rivière)		151 / 301
791-95	Les noces de Cana (Bull. Lotte)	(avril 1931)	
796-97	Le mystère du Jeudi-saint (de Rivière)		152 / 302
798-99	Le mystère de Pâques	"	153 / 302
800-03	La mort de Jean-Baptiste (2 ^{ème} rédaction)		139 / 179
804-07	Angoisses de la foi		154 / 303
808-10	St Athanase		155 / 306
811-12	Apparition de St Michel		156 / 308
813-16	St Ubald		157 / 310
817-20	Réflexions sur la charité (Verney, en 2 parties)		158 / 312
821-23	Intertala N° 5		
824-30	La discipline (Matthieu)		159 / 314
831-33	Ste Marie-Madeleine de Pazzi		160 / 316

1119-28	Liste de livres pour bibliothèque EPS		214 / 450	
.....				
1134-36	Samedi de Pâques		215 / 456	
1137-39	Que mes paroles demeurent II		216 / 458	
1140-44	L'aveugle de Jéricho		217 / 460	
1145-48	Saints Soter et Caius		218 / 463	
1149-52	Les serveurs (Bull. Lotte) ((avril 32)		1153-
61	Laïcité et apostolat laïque (Bull. Lotte)	(avril 32)		
1162-72	L'espérance d'Israël (Davidées)	(mars-avril 32)	219 / 466	
1173-76	La parole qui se cherche (Légaut)		220 / 474	
1177-1200	Projet de rapport (Dijon), les obstacles au développement de notre personnalité (Légaut) (voir "Pour vivre)		221 / 477	
1201-03	St Athanase (2 ème partie) (Légaut)		222 / 484	
1204-06	St Jean devant la Porte latine (Légaut)		223 / 486	
1207-09	Le centurion, évangile de Luc 7, 1-10 (Légaut)		224 / 488	
1210-13	Les dix vierges (Bull. Lotte)	(mai 32)		
1214	Invitation à la journée de Rodez	15 mai 1932	225 / 491	
1215-17	Méditation sur l'évangile de Marc 4, 24-29 (Perret)		226 / 491	
1218-28	Le jeune homme riche (B. J. L. juin 32) (Perret)		227 / 493	
1229-30	Aux jours d'Hérode, roi de Judée (Davidée)	(juin 32)	228 / 495	
1231	Questionnaire du Familistère			
1232-36	Fête du Sacré-Coeur		229 / 498	
1237-39	Octave de la Fête-Dieu		230 / 501	
1240-43	A un jeune maître (de ... ?)		231 / 502	
1244-48	La Visitation (Davidée, juillet 32)			
1249-54	La marche sur les flots (B.J.L. juillet 32)			
1255-57	Emmaüs I		232 / 503	
1258-59	Emmaüs II			
1260-62	Ste Madeleine		233 / 506	
1263-65	Ste Marthe		234 / 508	
1266-69	St Barnabé		235 / 510	
1270-72	St Vite		236 / 513	
1273-76	10 ème dim. après Pentecôte		237 / 515	
1277-81	Avec le centurion		238 / 517	
.....				
1284-88	La joie de Siméon		239 / 521	
1289-93	La vocation de Philippe	(nov. 1932)	240 / 522	
1296	Intertala			
1297-99	L'aube d'une résurrection		242 / 527	
1300-04	Le retour de l'enfant prodigue		243 / 529	
1305-07	Méditation pour le temps de l'Avent		244 / 532	
.....				
(1311 ?)	Le mensonge intérieur		245 / 533	
1312-17	Madame Acarie		246 / 535	
1318	La joie de l'oeuvre			
1322	Intertala			
1328-37	Pour vivre (voir 221)		247 / 539	
1338-40	Genèse (Légaut 1934)		248 / 546	
1341-45	Communion (Légaut)	(13 10 33)	249 / 548	
1346-48	Défiguré (Légaut)	(20 10 33)	250 / 551	
1349-50	Pénitence (Légaut)	(27 10 33)	251 / 553	
1351	Prière d'un croyant		252 / 554	
.....				
1365-67	Sur le chemin		254 / 556	
1368-70	Les deux pièces de la veuve		255 / 558	
1371-76	Bérulle		256 / 559	
1380-86	Rédemption		258 / 565	
1387-89	En marge		259 / 569	
1390	Intertala			
1396	Poésies			

1399-02 Attente du Père		264 / 587	
1403 Extraits de Bérulle (voir 71)			13 / 24
1406-10 Mort et vie		265 / 589	
1411-13 Le choix	(oct. 1933)	266 / 593	
1414-15 Je sais que tu es proche (prière)		267 / 594	
1417-19 L'esprit de prière		268 / 595	
1420-22 Méditation liturgique		269 / 597	
1423-25 La montagne du Seigneur		270 / 598	
1426-28 Je les ai tous aimés, prière		271 / 600	
1429-31 Appel du maître	(4 / 01 / 34)	273 / 601	
1432-36 Vers le divin amour		274 / 603	
1437-42 Pour être fidèle au divin appel		275 / 606	
1443-46 Le commandement nouveau		276 / 610	
1447-49 Parole des dix vierges, l'attente (voir 1210)		277 / 612	
1550-53 La grande découverte		278 / 614	
1554-56 Épître aux Romains - St Paul		279 / 616	
1557-60 Le figuier stérile		280 / 618	
1561 Lettre à			
1564-67 La veuve de Sarepta		281 / 620	
1568-70 La multiplication des pains II		282 / 622	
1571-73 Elie ressuscite le fils de la veuve de Sarepta		283 / 624	
1574-80 Le jugement de Dieu I et II		284 / 626	
1581-83 Et moi je vous dis		285 / 630	
1584-86 Pénitence ou désespoir		286 / 632	
1587-92 Pour croire à l'humanité	(Noël 34)	287 / 634	
1594-98 L'autre désespoir ou la charité renouvelée		288 / 639	
1599-06 Pour croire à l'église		289 / 642	
1607-13 L'église du Christ		290 / 648	
1614-21 L'échec du fils aîné		291 / 653	
1622-27 Notre-Dame de l'Espérance		292 / 658	
1628-31 L'appel de Dieu I - Genèse		293 / 661	
1632-36 II - La naissance de l'homme			
1637-45 Le problème spirituel de la science (Racine)		294 / 665	
1646-51 L'oeuvre de Dieu		157 / 310	
1652-56 Le trésor caché		295 / 671	
1657-62 La parabole du semeur		296 / 674	
1663 Toast à l'occasion du sacre de Mgr Beaussart (9 / 10 / 35)		297 / 677	
1667-70 La perle unique	(17 / 10 / 35)	298 / 679	
1671-73 L'attente catholique	(7 / 11 / 35)	299 / 681	
1674-78 Comme un voleur	(21 / 11 / 35)	300 / 683	
1679-88 La prière chrétienne	(9 juillet 1935)	301 / 686	
.....			
1700-02 Si quelqu'un a des oreilles, qu'il entende bien	(5 12 35)	304 / 701	
1703-10 Les invités du festin	(22 01 36)	305 / 702	
1711-13 Enthousiasme humain et force chrétienne	(19 12 35)	306 / 707	
1714-21 Les noces de Cana (voir N°198)	(06 02 36)	307 / 709	
1722-27 Les ouvriers de la vigne	(20 02 36)	308 / 713	
1728-37 Le devoir intellectuel du chrétien	(09 01 36)	309 / 717	
1738-48 La conversion de Nicodème	(05 03 36)	310 / 724	
1749-57 Erreurs et préjugés sur le mariage	(23 04 36)	311 / 732	
1758-65 L'ivraie	(07 05 36)	312 / 737	
1766-71 La transfiguration	(22 05 36)	313 / 743	
1772-82 L'incarnation	(18 06 36)	314 / 746	
1783 Le professeur de religion	(oct. ou nov. 36)	315 / 753	1789
Prière (la condition chrétienne)	(Nov. 36)	cahier 6	
Le visiteur inconnu			
1791-97 Ut unum sint I et II	(déc. 36)	316 / 757	
1798 La condition chrétienne Prière d'insérer		317 / 760	
1799-1802 La communauté des malades (Pour vaincre)	(déc. 37)	318 / 761	
1803 L'union des hommes par l'unité chrétienne (Vie catholique)			

1804-17	Conférence faite à la Fédération	(mars 1938)	319 / 762
1818	Prière d'insérer de la communauté humaine	(mai 1938)	320 / 767
1819-24	Circulaire pour le village	(octobre 1938)	321 / 768

Annexe 2 **Les méditations reprises par Légaut dans ses premiers livres**

1) Prières d'un croyant

Pages			
7-10	Prologue	N°	252 / page 554
Aurores			
13-19	Etoile des mages	47 /	94
20-25	Annonciation		148 / 295
26-34	Visitation		167 / 333
35-39	La multiplication des pains (Mt 14,13)	45 /	90
40-44	Méditation pour un soir	172 /	344
Les luttes			
47-57	Les tentations au désert	203 /	405
58-61	Abnégation (Détachement - Renoncement)	27 /	48
62-65	Perdre sa vie (Mt 26,37) (Gethsémani I)	05 /	9
66-73	La marche sur les flots (Mt 14,22-33)		168 / 335 (partiel)
74-83	Les disciples d'Emmaüs	128 /	253
84-92	Les angoisses de la foi		154 / 303
93-99	Comment prier ? (Lc 18,10)		237 / 515
102-109	La découverte du grand miracle	215 /	456
110-116	Prière pour la persévérance	193 /	386
Avec lui			
119-124	Sur le seuil de l'être	213 /	449
125-130	La mère et l'enfant	135 /	269
131-133	Au soir du baptême	198 /	396
134-137	Les premiers disciples	197 /	394
138-149	La Samaritaine	211 /	443
150-158	La mort de Jean-Baptiste	139 /	279
159-166	Béthanie	234 /	508
167-172	Vers Jérusalem (Lc 18,31)	202 /	403
173-179	Le vase brisé	130 /	256
180-186	Gethsémani II	06 /	10
Dans la voie			
189-193	La joie	236 /	513
194-202	La seule vigne	218 /	463
203-210	Pais mes brebis (Jn 21,15-19)	166 /	331
211-220	Face au monde (Mt 10,16)	235 /	510
221-226	Le véritable apostolat	192 /	384
227-236	La rédemption de Zacharie	205 /	411
237-248	Que mes paroles demeurent en vous	178 / 355 et 216 /	458
249-259	Emmaüs	252 /	503
Ave crux spes unica			
263-268	La joie de Siméon	239 /	521
269-272	Béatitudes	182 /	363 (partiel)

2) La condition chrétienne

1-5	Prière (Le visiteur inconnu)	N°
6-13	L'attente (Mc 4,23-25)	304 / 701

14-20	La vigilance catholique (l'attente catholique)	299 / 681
21-26	L'oeuvre de Dieu	157 / 309 (partiel)
27-37	La parabole des talents	157 / 313
38-51	La parabole du semeur	296 / 674
52-62	Le trésor caché	295 / 671
63-70	La perle unique I : Mt 13,45	298 / 679
71-76	La perle unique II : Mt 13,46	
77-87	Comme un voleur	300 / 683
88-103	Les ouvriers de la vigne	308 / 713
104-109	Les invités du festin I : Lc 14,16	305 / 702
110-120	Les invités du festin II : Lc 14,17-18	
121-123	Les invités du festin III : Lc 14,21	
124-128	L'ivraie I : Mt 13,24	312 / 737
129-137	L'ivraie II : 1 Tm 4,4	
138-145	L'ivraie III : Gal 6,9	
146-173	L'incarnation	314 / 746
	I - 148-153 : Jn 1,14	
	II - 154-167 : Purifiez votre Église	
	III - 168-173 : Tout est de lui	
174-185	Ut unum sint	316 / 757
	I - 174-179 : Ce qui naît dans le multiple	
	II - 180-185 ; C'est dans l'abnégation	
186-205	Les noces de Cana	307 / 709
	I - 186-193 : Jn 2,1-4	
	II - 194-202 : Jn 2,5	
	III - 203-205 : Jn 2,10	
206-236	La conversion de Nicodème	310 / 724
	I - 206-209 : Jn 3,1	
	II - 210-217 : guérison, achèvement, renaissance	
	III - 218-227 : Eph. 2,19	
	IV - 228-232 : Jn 1,5	
	V - 233-236 : Jn 3,5	
237-252	La transfiguration	313 / 743

3) La communauté humaine

7-29	Introduction	
	Pour comprendre son temps	348 / 833
31 à 54	La société des hommes	347 / 832 (partiel)
55 à 83	Les classes sociales et la communauté humaine	
85 à 111	Collaboration des classes sociales	
113 à 137	Lutte des classes	
139 à 179	Le témoignage social du chrétien	
	139-143 : l'esprit des origines	
	144-153 : le partage	
	154-166 : les contrefaçons de l'unité	
	167-172 : l'intégration à la vie sociale	
	173-179 : la communauté humaine	
181 à 203	Vie évangélique et vie sociale	
	181-196 : les fils de prédilection	
	197-203 : les ouvriers de l'unité et de la pureté de l'Église	
205 à 229	Pour croire à l'humanité	287 / 634 (partiel)

Annexe 3

Répertoire général

Acarie	Madame Acarie	246 / 535
Action	La préparation à l'action extra-professionnelle	103 / 197
“	Les communions sans action de grâce	331 / 798
Adorateurs	Les vrais adorateurs	164 / 327
Affadissement	L'affadissement	93 / 180
Aréopage	St Paul devant l'Aréopage	344 / 828

Âme	L'âme et la danse	351 / 839
Aimés	Je les ai tous aimés	271 / 600
Aimes	M'aimes-tu plus que ceux-ci ?	168 / 335
Amour	L'amour du prochain est toute la loi	352 / 840
“	Vers le divin amour	274 / 603
“	La révélation de l'amour	64 / 131
Anges	Les anges	323 / 785
Anglicanisme	Entre Nous	132 / 260
Angoisses	Les angoisses de la foi	154 / 303
Annonciation	L'Annonciation	82 / 162
“	La messe pour l'Annonciation	148 / 295
Antiromantisme de Péguy et de Claudel N° 1		121 / 238
“	N° 2	137 / 273
Antoine-Marie Zaccarie	La messe (1 Tim 4,8-16)	191 / 381
Apostolat	Quelques réflexions sur l'apostolat	17 / 28
“	Questionnaire sur l'apostolat	51 / 104
“	Indications pour l'apostolat	171 / 343
“	Le véritable apostolat	192 / 384
“	L'apostolat du silence	324 / 786
Apôtres	Nous les apôtres, comme les derniers des hommes	169 / 338
“	Nous nous rendons recommandables	181 / 360
Apparition	L'apparition de St Michel (Esprit d'enfance)	156 / 308
Appel	L'appel de Dieu	293 / 661
“	L'appel du maître	273 / 601
“	Pour être fidèle au divin appel	275 /
606		
“	L'appel de Simon	87 / 171
“	Appel des disciples : Premières heures	197 / 394
“	Appels divins	165 / 329
Art religieux	Extraits de Mâle : l'art religieux au 13 ème	12 / 20
Ascension	L'Ascension	81 / 160
“	“	353 / 843
Assomption	L'Assomption	354 / 845
Attente	L'attente du Père	264 / 587
“	L'attente catholique	299 / 681
Athanase	La messe de St Athanase (2 Co 4,5-6)	155 / 306
“	“ (2 Co 4,7-15)	222 / 484
Aube	L'aube d'une résurrection (Jn 20,1-9)	215 / 456
“	“	242 / 527
Avantages	Je tiens tout cela comme un préjudice (Ph. 3,7-12)	180 / 358
Avenir	L'avenir du monde	382 / 951
Avent	Méditation pour l'Avent I	106 / 209
“	Méditation pour l'Avent II	107 / 211
“	Méditation pour le temps de l'Avent	244 / 532
“	2 ème (Mt 11,2-10) “	119 / 235
“	3 ème (Jn 1,19-28) “	120 / 236
“	4 ème (1 Co 4,1-5) “	122 / 242
Aveugle	L'aveugle de Jéricho (Lc 18,35-43)	217 / 460
Baptême	Au soir du baptême	198 / 396
Barnabé	messe (Mt 10,16-22)	235 / 510
Basile	“ (Lc 14, 25-35) (croix)	162 / 322
Basilique	Dédicace de la b. du St Sauveur (Zachée Lc 19,1-10)	183 / 365
Béatitude	La béatitude des larmes	325 / 788
Béatitudes	La Toussaint	182 / 363
Beaussart	Toast à l'occasion du sacre de Mgr Beaussart	297 / 677
Belleville	Questionnaire de Belleville	102 / 196
Bérulle	Extraits de lettres	13 / 24
“	Bérulle (1575-1629)	256 / 559

Béthanie	Béthanie	234 / 508	
Blé	Si le blé ne tombe en terre (Jn 12,24)	134 / 267	
	Jn 12, 20-28	149 / 297	
Brebis	Je vous envoie comme des brebis (Mt 10,16-22)	235 / 510	
Brossat	Notice sur Brossat	38 / 63	
Cana	Les noces de Cana	307 / 709	
Cantique	Le cantique de Siméon	355 / 847	
Captif	Captif - Libéré	303 / 700	
Carême	1 ^{er} de Carême (Mt 4,1-11) les tentations	60 / 127	
	Les tentations	203 / 405	
“	2 ^{ème} : transfiguration (Mt 17,1-13)	61 / 128	
	La transfiguration		204 /
408			
“	Le 3 ^{ème} (Lc 11,11-28 : signe)	62 / 129	
“	Le 4 ^{ème} (Jn 6,1-15 : pains)	63 / 130	
“	Le samedi après le 2 ^{ème} dim.(Lc 15,11-32)	206 / 413	
“	Le Vend. 3 ^{ème} sem. (Samar. Jn 4,5-42)	210 / 437	
Carnet	Mon carnet de route	174 / 347	
Catalogue	Catalogue littéraire	50 / 101	
“	Catalogue N° 1	02 / 2	
	" Catalogue N° 2		115 /
227			
“	Extrait du catalogue de la bibliothèque	03 / 6	
	" Livres prêtables à des non catholiques		19 /
32			
“	Catalogue Perret	04 / 7	
“	Liste de livres pour bibliothèque EPS	214 / 450	
Catholicisme	La pensée moderne et le catholicisme	374 / 931	
Cendres	Vendredi des cendres (Mt 5,43+6,4)	140 / 282	
Centurion	Le centurion, évangile de Luc 7, 1-10	224 / 488	
“	Avec le centurion	238 / 517	
César	L'impôt du à César (Mt 15,15-22)	104 / 205	
Chadefaud	Ouverture de Chadefaud	190 / 380	
“	Huit jours à Chadefaud	322 / 782	
Chandeleur	La chandeleur	356 / 848	
Charité	Exemple de charité	326 / 789	
“	La charité envers Dieu	327 / 791	
“	La charité envers le prochain	328 / 793	
“	Réflexions sur la charité	158 / 315	
"	La charité en éducation	32 / 55	
Chemin	Sur le chemin	254 / 556	
“	Préparer le chemin du Seigneur	95 / 185	
“	Chemin de croix de M. Rivard	71 / 143	
“	Le chemin de crête de Gabriel Marcel	357 / 850	
Choix	Le choix	266 / 593	
Chrétien	Le chrétien devant la création artistique	358 / 854	
“	Le devoir intellectuel du chrétien	309 / 717	
“	Le maître chrétien	367 / 907	
Christ	Le Christ, chef du corps mystique	329 / 795	
Chrysanthe et Darie	Messe (2 Co 6,4-10)	181 / 361	
Circulaire	aux personnes recevant les méditations	129 / 256	
“	Circulaire retraite à la Villette	91 / 176	
“	Liste des circulaires	22 / 40	
“	Circulaires pour le village	321 / 768	
Civilisation	La civilisation de la charité	352 / 840	
Clément	messe (Mt 24,42-47)	185 / 368	
Collection	Projet d'une collection de cartes postales	23 / 40	
Commandement	Le commandement nouveau	276 / 610	
“	Celui qui m'aime garde mes commandements	187 / 372	

Communauté	La communauté nationale	359 / 855
“	Prière d'insérer de la communauté humaine	320 / 767
Communion	Communion	249 / 548
“	La communion des saints	330 / 796
Communions	Les communions sans action de grâces	331 / 798
Comprendre	Pour comprendre son temps	348 / 833
Condition	La condition chrétienne. Prière d'insérer	360 / 860
Connaissance	La connaissance de soi	37 / 61
Conseils	Conseils spirituels	382 / 951
Consolation	Le Dieu de toute consolation (2 Co 1,3-è)	188 / 374
Conversion	La conversion de Nicodème	310 / 724
Corps mystique	Le Christ, chef du corps mystique	329 / 795
Couronnement	Le couronnement de la Vierge	361 / 864
Création	Le chrétien devant la création artistique	358 / 854
Crête	Le chemin de crête de Gabriel Marcel	357 / 850
Crime	Le crime de Claude Rochard	132 / 260
Croire	Pour croire à l'église	289 / 642
“	Pour croire à l'humanité	287 / 634
Croix	La folie de la croix (1 Co 1,18-25)	150 / 299
“	Porter sa croix	162 / 322
“	Chemin de croix	71 / 143
Croyant	Prière d'un croyant	252 / 554
Cyrille	messe (Mt 10,23-29)	144 / 290
Dame	Notre-Dame de l'Espérance	292 / 658
Danse	L'âme et la danse	351 / 839
Darie	Sts Chrysanthe et Darie (2 Co 6,4-10)	181 / 361
Débiteur	La parabole du débiteur (Mt 18,23-35)	100 / 193
Découverte	La grande découverte	278 / 614
“	La découverte du grand miracle (Jn 20,1-9)	215 / 456
Dédicace	Basilique Saint Sauveur (Zachée Lc 19,1-10)	183 / 365
Défiguré	Défiguré	250 / 551
Désert	Dans le désert	42 / 72
Désespoir	L'autre désespoir ou la charité renouvelée	288 / 639
Détachement	Le détachement	332 / 799
“	Détachement et renoncement	27 / 48
Devoir	Le devoir intellectuel du chrétien	309 / 717
Diable	Contre les embûches du diable (Eu 6,10-17)	100 / 193
Disciple	C'est moi qui vous ai choisis (Jn 15,9-16)	229 / 498
“	Si quelqu'un vient à moi (Mt 14,25-35)	162 / 320
“	n'est pas au-dessus du maître (Mt 10,23-29)	144 / 290
“	Luttes prochaines (Mt 10,24-28)	194 / 388
“	Conseils au disciple (2 Tim 4,1-8)	196 / 392
“	Conférence faite à la Fédération	319 / 762
“	Les premiers disciples	197 / 394
“	Les soixante-douze disciples	15 / 25
“	Lc 10, 1-9	136 / 270
“	Lc 10, 16-20	236 / 513
“	Les disciples d'Emmaüs (Lc 24,13-31)	128 / 253
Discipline	La discipline	159 / 317
Discretion	Examen sur la discrétion	33 / 56
Disponibilité	La disponibilité	260 / 570
Doctrine	La doctrine spirituelle du P. Lallemand	362 / 866
Éducation	La charité en éducation	32 / 55
Église	L'église du Christ	290 / 648
“	Pour croire à l'église	289 / 642
Égoïsme	L'égoïsme	333 / 801
Élan	L'élan chrétien	09 / 14
Elie	Elie ressuscite le fils de la veuve de Sarepta	283 / 624

Emmaüs	Emmaüs I et II	232 / 503
“	Les disciples d'Emmaüs	128 / 253
Enfant	Quand l'enfant est malade	334 / 802
“	La parabole de l'enfant prodigue	206 / 413
“	Jésus et les petits enfants (Mt 18,1-10)	156 / 308
“	Mt 19, 13-22	170 / 339
”	La mère et l'enfant	135 / 269
Enfants	Tes enfants seront comme des plants d'olivier	335 / 804
Ennemis	Aimez vos ennemis (Mt 5,“)	140 / 282
Enthousiasme	Enthousiasme humain et force chrétienne	306 / 707
Épiphanie	La messe de l'Épiphanie (Mt 2,1-12)	125 / 246
“	octave de l'Épiphanie (Lc 2,42-52)	126 / 248
“	2 ème dim. après l'Épiphanie (Jn 2,1-12)	127 / 251
Eschatologie	Vous ne savez à quel moment (Mt 24,42-47)	185 / 368
Espérance	L'espérance	336 / 808
“	L'espérance d'Israël	219 / 466
Esprit	Esprit d'enfance, esprit de force	156 / 308
“	L'esprit de foi	337 / 810
“	L'ouverture d'esprit	59 / 125
“	L'esprit de prière	268 / 595
“	L'esprit de la terre	363 / 889
Étape	La dernière étape	16 / 26
“	Une nouvelle étape N° 1	177 / 354
“	Une nouvelle étape N° 2	36 / 59
Être	Sur le seuil de l'être	213 / 449
Étude	Examen sur l'étude	34 / 57
Évangiles	Témoignage des évangiles	43 / 74
Exemple	Exemple de charité	326 / 789
Fait	Le fait religieux chez les incroyants	302 / 693
Famille	Le père de famille	346 / 831
Festin	Les invités du festin (Lc 14,16-24)	305 / 702
“	La parabole du festin (Mt 22,1-14)	98 / 190
Fête-Dieu	Octave de la Fête-Dieu (Mt 14,15-24)	230 / 501
Fidèle	Pour être fidèle au divin appel	275 / 606
Figuier	Le figuier stérile	280 / 618
Filet	La parabole du filet (Mt 13,47-52)	161 / 321
	“	179 / 358
Fils aîné	L'échec du fils aîné	291 / 653
Flots	La marche sur les flots (Mt 14,22-33)	168 / 335
Foi	Les angoisses de la foi	154 / 303
“	L'esprit de foi	337 / 810
“	La psychologie de la foi selon Newman	58 / 115
“	Que risquons-nous pour la foi ?	189 / 377
Folie	La folie de la croix	150 / 299
Formation	La formation des apôtres	173 / 345
“	Réflexions sur notre formation religieuse	41 / 71
Former	Former des saints	338 / 811
Fraternité	La fraternité chrétienne	08 / 12
Genèse	L'appel de Dieu	293 / 661
“	A l'origine de l'univers)	248 / 546
“	“Parmi les tombes...”	253 / 555
Gethsémani	Gethsémani I et II	05 / 9
”	Dimanche des Rameaux (Mt 26,36-46)	212 / 447
Guérison	Guérison du fils du fonctionnaire (Jn 4,46-53)	99 / 191
Hedwige	La messe de Ste Hedwige (Mt 13, 47-52)	179 / 357
Hémoroïsse	La guérison de l'hémoroïsse (Mt 9,18-26)	105 / 207

Héroïsme	L'héroïsme chrétien	364 / 903	
Histoire	Petit rapport sur un livre d'histoire	29 / 51	
“	Grand rapport " "		30 / 53
Hommes	La société des hommes	347 / 932	
Humanité	Pour croire à l'humanité	287 / 634	
Ignace	La messe de St Ignace d'Antioche (Jn 12,24)	134 / 267	
Illusions	J'ai perdu mes illusions	66 / 134	
Incarnation	L'incarnation		314 / 746
Incroyants	Le fait religieux chez les incroyants		302 / 693
Instituteurs	L'état religieux des instituteurs	24 / 42	
Intimité	L'intimité conjugale	339 / 815	
Intertala	Intertala I	48 / 96	
“	Intertala 1925-1929		68 / 137
	“ Intertala N° 3		92 /
178			
Irréalisme	Irréalisme I et II	175 / 348	
Israël	L'espérance d'Israël		219 / 466
“	L'universalisme de la religion d'Israël		383 / 958
Ivraie	La parabole de l'ivraie		312 / 737
Jacques	La messe de St Jacques (1 Co 4,9-16)	169 / 339	
Jalousie	La jalousie	340 / 818	
Jean	St Jean devant la Porte latine (Mt 20,20-23)	223 / 486	
Jean et Jésus	Jean dans sa prison (Mt 11,2-10)	119 / 235	
Jean-Baptiste	La mort de Jean-Baptiste	139 / 279	
“	La naissance de J.B. (Lc 1,57-66)	241 / 525	
“	La Noël d'été		209 / 429
“	Vigile de St Jean-Baptiste (Lc 1,5-20)		163 / 325
Jérôme Emilien	La messe de St Jérôme Emilien (Mt 19,13-22)	170 / 340	
Jérusalem	Vers Jérusalem (Lc 18,23-31)		202 / 403
Jésus	Jésus à douze ans	126 / 248	
“	C'est Jésus que nous prêchons	155 / 306	
“	Afin que la vie de Jésus (2 Co 4,11)		123 / 243
“	Jésus chez le Pharisien (Lc 7,36-50)		233 / 506
“	La présence de Jésus		376 / 939
Jeudi-saint	Le mystère du Jeudi-saint	152 / 302	
Jeune homme	Le jeune homme riche (Mt 19,13-22)		170 / 339
	" "	(Mt 19,16-23)	227 / 493
"	La vocation du jeune homme riche	70 / 140	
Jocelyn	“Jocelyn” de Lamartine	365 / 903	
Joie	La joie (Lc 10,16-20)		236 / 513
	“ La joie de Siméon		239 /
521			
“	Les deux joies		18 / 30
“	Joies du matin - Midi - Soir		257 / 564
Judas	Le péché de Judas		72 / 144
Jugement	Le jugement de Dieu		284 / 626
Justin	La messe de St Justin (1 Co 1,18-25)		150 / 299
Kurtz	"Entre nous", revue Kurtz	132 / 260	
Lagrange	Extraits du P. Lagrange	25 / 43	
Lallemant	La doctrine spirituelle du P. Lallemant	362 / 866	
Lampe	La parabole de la lampe (Lc 8,16/Mt 6,22)	184 / 366	
Larmes	La béatitude des larmes	325 / 788	
Lettres	Les lettres d'Antoine Martel		366 / 905
Libéré	Captif - Libéré		303 / 700
Liberté	La sainte liberté des enfants de Dieu		67 / 136
Liminaire	Liminaire (A. Martel)		101 / 195

Liturgie	Méditation liturgique	269 / 597
Loi	L'amour du prochain est toute la loi	352 / 840
Loi nouvelle	Et moi je vous dis (Mt 5,44)	285 / 630
Lutte	Lutte intime	114 / 225
“	Luttes prochaines (Mt 10, 24-28)	194 / 388
Mages	Des mages arrivent à Jérusalem	125 / 246
“	L'étoile des mages	47 / 94
Madeleine	La pécheresse (Lc 7,36-56)	233 / 506
“	Sainte Marie-Madeleine, pénitente	368 / 915
	Marie-Madeleine de Pazzi (les vierges MT 25,1-13)	160 / 319
Maître	A un jeune maître	231 / 502
“	Le maître chrétien	367 / 907
Malades	La communauté des malades	318 / 761
Marcel	La messe de St Marcel (2 Co 1,3-7)	188 / 375
Marge	En marge	259 / 569
Marie	Notre-Dame de l'Espérance	292 / 658
“	Marie, notre mère	341 / 819
Marguerite	La parabole du filet (Mt 13,47-52)	161 / 321
Mariage	Erreurs et préjugés sur le mariage	311 / 732
Marie-Madeleine	Ste MM. de Pazzi (Mt 25,1-13 : les vierges)	160 / 319
“	Sainte Marie-Madeleine, pénitente	368 / 915
Martel	Les lettres d'Antoine Martel	366 / 905
	Liminaire	101 / 195
Marche	La marche sur les flots (Mt 14,22-33)	168 / 335
Marthe	Béthanie	234 / 508
Martin	La messe (Lc 8,16-18 / Mt 6,22-23)	184 / 367
Martyrs	La vie spirituelle des martyrs	208 / 420
Matthias	La messe (Aa 1,15)	141 / 284
Michel	L'apparition de St Michel (Esprit d'enfance)	156 / 308
Méditation	La méditation contemplative	57 / 114
“	Méditation pour un soir	172 / 344
“	La méditation de Socrate	384 / 960
Médiocrité	Notre médiocrité	28 / 49
“	“	117 / 232
Mensonge	Le mensonge intérieur	245 / 533
Mère	La mère et l'enfant	135 / 269
“	Marie notre mère	341 / 819
Mesure	Parabole de la mesure (Mc 4,24-25)	226 / 491
“	Si quelqu'un a des oreilles (Mc 4,23-25)	304 / 701
Michel	Apparition de St Michel (Mt 18,1-10)	156 / 308
Miracle	La découverte du grand miracle	215 / 456
Mission	La mission des Apôtres (Mt 10,9 et 16)	319 / 762
Montagne	La montagne du Seigneur	270 / 598
Montpellier	La journée de Montpellier	146 / 293
Mort	Mort et vie	265 / 589
Morts	Les deux morts	07 / 12
Multiplication	La multiplication des pains (Mt 14,13-20)	45 / 90
“	“ (Jn 6,5)	282 / 622
“	“ (Mc 8,1-9)	89 / 174
“	“ (Mc 5,30-45)	369 / 917
Mystère	Du mystère du Christ au mystère de l'homme	370 / 918
Naissance	La naissance de l'homme	293 / 661
Nicodème	La conversion de Nicodème	310 / 724
Noël	Messe de minuit de la Nativité	112 / 221
“	La messe du dim. Octave de Noël	124 / 245
“	Noël païen	132 / 260
Noeud	Le noeud de Vipère	384 / 962
Nouvelle	La bonne nouvelle	116 / 230

Nuit	Nuit par Guy Giry	132 / 260
Oeuvre	L'oeuvre de Dieu (Mt 25,14-23)	157 / 309
	La parabole des talents	157 / 313
Oraison	L'oraison selon M. Olier	46 / 91
“	L'oraison de simplicité	371 / 922
Oreilles	Si quelqu'un a des oreilles (Mc 4,23-25)	304 / 701
Pains	La multiplication des pains (Mt 14,13-20)	45 / 90
“	“ (Jn 6,5)	282 / 622
“	“ (Mc 8,1-9)	89 / 174
“	“ (Mc 5,30-45)	369 / 917
Paix	La paix	138 / 277
Pâques	Pâques (Mc 16,1-7)	73 / 145
“	1 er dimanche après Pâques (Jn 20,19-31)	74 / 146
“	2 ème (Jn 10,11-16)	76 / 154
“	3 ème (Jn 16,16-20)	77 / 155
“	4 ème (Jn 16,5-14)	79 / 157
“	“ (Jacq 1,17-18)	80 / 159
“	Le mystère de Pâques	153 / 302
“	Le samedi de Pâques (Jn 20,1-9)	215 / 456
Paralysie	La paralysie intérieure	11 / 18
Paralytique	Le paralytique de Bethsaïda (Jn 5,1-9)	01 / 1
“	“ (Jn 5,1-15)	142 / 286
Pardon	Si votre justice (Mt 5,20-23)	88 / 173
Parole	La parole qui se cherche	220 / 474
“	Que mes paroles demeurent en vous	178 / 355
“	“	216 / 458
Passion	Le dimanche de la Passion (Jn 8,46-59)	65 / 133
“	La longue passion de l'homme-Dieu	342 / 821
Pater	Le Pater	343 / 823
Patriotisme	Le patriotisme français	372 / 925
Paul	St Paul devant l'Aréopage	344 / 828
Péché	Le péché	354 / 830
Pêche	La pêche miraculeuse (Lc 5,1-11)	87 / 171
Pensée	La pensée de Dieu	207 / 416
“	La pensée moderne et le catholicisme	374 / 931
Pénitence	Pénitence	251 / 553
“	Pénitence ou désespoir	286 / 632
Pentecôte	Jn 14,23-31	83 / 164
“	1 er dimanche après P. (Mt 7,1-5)	84 / 166
“	Le 2 ème “ (Lc 14,16-24)	85 / 168
“	Le 3 ème “ (Lc 15,1-10)	86 / 169
“	Le 4 ème “ (Lc 5,1-11)	87 / 171
“	Le 5 ème “ (Mt 5,20-23)	88 / 173
“	Le 6 ème “ (Mc 8,1-9)	89 / 174
“	Le 7 ème “ (Mt 7,15-21)	90 / 175
“	Le 10 ème “ (Lc 18,9-14)	237 / 515
“	Le 18 ème “ (Mt 9,1-8)	97 / 188
“	Le 19 ème “ (Mt 22,1-14)	98 / 190
“	Le 20 ème “ (Jn 4,46-53)	99 / 191
“	Le 21 ème “ (Mt 18,23-35)	100 / 193
“	Le 22 ème “ (Mt 22,15-22)	104 / 205
“	Le 23 ème “ (Mt 9,18-26)	105 / 207
“	Le 24 ème “ (Col 1,9-14)	108 / 213
Père	Père de famille	346 / 831
Perle	La perle unique (Mt 13,45-46)	298 / 679
Persévérance	La persévérance	39 / 65
“	“	40 / 67

“	Prière pour la persévérance	193 / 386	
Personnalité	Projet de rapport à Dijon	221 / 477	
	Pour vivre	247 / 539	
Petits	L'évangile révélé aux petits (Mt 11,25-30)	141 / 284	
Pharisaïsme	Le pharisaïsme	352 / 840	
Pharisien	Jésus chez le Pharisien (Lc 7,36-50)	233 / 506	
“	Parabole du pharisien et du publicain (Lc 18,9-14)	237 / 515	
Piété	La piété est utile à tous	181 / 360	
Pierre d'Alcantara	La messe (Phil 3,7-12)	180 / 359	
Pierre et Paul	Vigile (Jn 21,15-19)	166 / 333	
“	Octave (Mt 14,23-31)	168 / 337	
Porte	La “Porte étroite” de Gide	375 / 937	
Précurseurs	Les précurseurs du grand message	109 / 214	
Préjudice	Je tiens tout cela comme un préjudice	183 / 358	
Préparation	La préparation à l'action extra-professionnelle	103 / 197	
Présence	La présence du Christ dans nos frères	78 / 156	
“	La présence de Jésus	376 / 939	
Prière	La prière chrétienne	301 / 686	
“	Prière d'un croyant	252 / 554	
“	Je sais que tu es proche	267 / 594	
“	Un poids très doux	272 / 600	
”	Prière pour la persévérance	193 / 386	
“	Prières pour les vivants	377 / 941	
Prochain	La charité envers le prochain	328 / 793	
“	L'amour du prochain est toute la loi	352 / 840	
Prodigue	La parabole de l'enfant prodigue	118 / 233	
”	(Lc 15,11-32)	206 / 413	
“	Le retour de l'enfant prodigue	243 / 529	
Prophètes	Les faux prophètes (Mt 7,15-21)	90 / 175	
Professeur	Le professeur de religion	315 / 753	
Prométhée	“Le Prométhée mal enchaîné” de Gide	378 / 943	
Providence	“Ne vous inquiétez pas”	147 / 294	
Publicain	La parabole du pharisien et du publicain	237 / 515	
Quatre-temps	Quatre-Temps de Carême (Jn 12,20-28)	142 / 286	
Questionnaire	Questionnaire de Belleville	102 / 196	
Quinquagésime	Messe de la Quinquagésime	56 / 113	
	Luc 18, 31-43	202 / 403	
Rameaux	Le dimanche des Rameaux	69 / 139	
	Mt 26,36-46	212 / 447	
“	Le samedi avant les Rameaux (Jn 12,20-26)	149 / 297	
“	Au soir des Rameaux	149	
“	Le mystère du dimanche des Rameaux	151 / 301	
Rédemption	Rédemption	258 / 565	
”	La rédemption de Zacharie	205 / 411	
Réflexions	Réflexions sur la charité	158 / 315	
Religion	Le professeur de religion	315 / 753	
Renoncement	Les deux renoncements (Phil 3,6-12)	199 / 397	
“	Détachement et renoncement	27 / 48	
Résurrection	L'aube d'une résurrection (Jn 20,1-9)	215 / 456	
”	” (Jn 20,11)	242 / 527	
Révélation	La révélation de l'amour	64 / 131	
Retraite	Retraite de la Toussaint 1927	26 / 44	
Riche	La vocation du jeune homme riche	70 / 140	
“	Le jeune homme riche (Mt 19,13-22)	170 / 339	
	” (Mt 19,16-23)		227 /
493	Rimbaud	La vie d'Arthur Rimbaud	384 /
961			

Risquer	Que risquons-nous pour la foi ?	189 / 377
Rodez	Invitation à la journée de Rodez	225 / 491
Rosaire	Le rosaire	379 / 945
Route	Mon carnet de route	174 / 347
Royaume	Celui qui aura part au banquet (Lc 114,15-24)	230 / 501
"	La parabole du filet (Mt 13,47-52)	179 / 357
Sabas	La messe (Lc 12,32-34)	186 / 370
Sacré-Coeur	La messe (Jn 15,9-16)	229 / 498
Samaritaine	La Samaritaine (Jn 4,7...)	210 / 437
"	"	"
443		
Sacerdoce	Le sacerdoce catholique	75 / 147
Saints	La communion des saints	330 / 796
"	Former des saints	338 / 811
Science	Le problème spirituel de la science	294 / 665
Scribes	L'aveuglement des scribes (Mc 15)	296 / 674
Sens	Le sens social	380 / 947
Septuagésime	Dimanche de la Septuagésime (Mt 20,1-16)	49 / 100
"	"	200 / 399
Seuil	Sur le seuil de l'être	213 / 449
Sexagésime	La messe de la Sexagésime (Lc 8,4-15)	55 / 112
"	"	201 / 401
Silence	L'apostolat du silence	324 / 786
Siméon	Siméon les bénit	124 / 245
"	Le cantique de Siméon	355 / 847
Simon - Pierre	Simon-Pierre I, II et III	52 / 104
Simplicité	L'oraison de simplicité	371 / 922
Sincérité	Sur la sincérité	261 / 574
"	Réflexions sur la sincérité	262 / 579
"	A propos de la sincérité	263 / 586
Société	La société des hommes	347 / 832
Socrate	La méditation de Socrate	384 / 960
Soir	Méditation pour un soir	172 / 344
"	Au soir du baptême	198 / 396
Soter et Caius	La messe (Jn 15,1-4)	218 / 463
Souffrance	Une souffrance de surcroît	381 / 950
Sources	Les sources du P. Gratry	382 / 951
Sylvestre	La messe (2 Tim 4,1-8)	196 / 392
Talents	La parabole des talents (Mt 25,14-23)	157 / 313
	L'oeuvre de Dieu	157 / 309
Tempête	La tempête apaisée (Mt 14,22-33)	168 / 335
Temps	Pour comprendre son temps	348 / 833
Tentations	Les tentations au désert (Mt 4,1-11)	203 / 405
Tite	La messe (Lc 10,1-9)	136 / 270
Thomas, apôtre	" de St Thomas, apôtre (Jn 20,24-29)	195 / 390
Thomas d'Aquin	" de St Thomas d'Aquin (Mt 5,13-19)	143 / 288
Tourmissou	Lettre et questionnaire Tourmissou	94 / 182
Trésor	Le trésor caché (Mt 13,44-46)	161 / 321
"	"	295 / 671
"	Là où est votre trésor (Lc 12,32-34)	186 / 370
"	Vous portez ce trésor dans des vases d'argile	222 / 484
Transfiguration	La transfiguration (Mt 17,1-13)	204 / 408
"	"	313 / 743
Transformisme	La question du transformisme	44 / 77
Toussaint	Messe de la Toussaint (Mt 5,1-12)	182 / 363

Ubold	La parabole des talents (Mt 25,14-23)	157 / 313	
	L'oeuvre de Dieu	157 / 309	
Union	Pour l'union	349 / 836	
Unité	Ut unum sint I et II	316 / 757	
Univers	La naissance de l'univers	293 / 661	
Universalisme	L'universalisme de la religion d'Israël	383 / 958	
Vaincre	Pour vaincre	222 / 484	
Vanité	Examen sur la vanité	31 / 56	
Vase	Le vase brisé (Mc 14,3-9)	130 / 256	
“	Vous portez ce trésor dans des vases d'argile	222 / 484	
Veillez	Veillez et priez	110 / 218	
Verbe	Le Verbe	111 / 219	
Vertige	Vertige (Arthur Rimbaud)	384 / 961	
Vertus	Les vertus morales dans la vie intérieure	350 / 837	
Veuve	Les deux pièces de la veuve (Mc 12,41-44)	255 / 558	
“	La veuve de Sarepta	281 / 620	
Vie de Jésus	Afin que la vie de Jésus (2 Co 4,11)	123 / 243	
Vie intérieure	La vie intérieure	96 / 186	
“	Les vertus morales dans la vie intérieure	350 / 837	
Vie	La vie spirituelle des martyrs	208 / 420	
“	La vie d'Arthur Rimbaud	384 / 961	
Vierges	Parabole des dix vierges (Mt 25,1-13)	160 / 316	
“	“	277 / 612	
Vigne	La seule vigne (Jn 15,1-4)	218 / 463	
“	Les ouvriers de la vigne (Mt 23,1-16)	200 / 399	
“	“	308 / 713	
Village	circulaires	321 / 768	
Villecourt	Louis Villecourt	131 / 258	
Vipères	Le noeud de vipères (Mauriac)	384 / 962	
Visitation	Fête de la Visitation (Lc 1,39-47)	167 / 334	
Vivants	Prières pour les vivants	377 / 941	
Vivre	Pour vivre	221 / 477	
Vite	messe (Lc 10,16-20)	236 / 513	
Vocation	La vocation chrétienne	113 / 223	
“	“	145 / 292	
“	Vocation de Jésus-Christ	14 / 24	
“	La vocation de Philippe (Jn 1,43)	240 / 522	
Voleur	Comme un voleur (Mt 24,43)	300 / 683	
Voyages	Les voyages sont-ils de coûteuses déceptions	384 / 963	
Zacharie	Aux jours d'Hérode, roi de Judée	228 / 495	
“	La rédemption de Zacharie	205 / 411	
Tachée	Dédicace de la basilique du St Sauveur (Lc 19,1-10)	183 / 364	
Zébédée	Les fils de Zébédée (Mt 20,20-23)	223 / 486	

Annexe 4 :

Commentaires-citations des évangiles

Matthieu

2,1-12	125 / 246	Epiphanie
4,1-11	203 / 405	Les tentations
5,1-12	182 / 363	Toussaint
5,5	325 / 788	la béatitude des larmes
5,20-24	88 / 173	si votre justice
5,21	288 / 639	autre désespoir
5,43-6,4	140 / 282	aimez son prochain
5,44	285 / 630	et moi, je vous dis
6,22-23	160 / 316	la lampe
7,1-5	84 / 167	ne jugez pas

7,15-21	90 / 175	faux prophètes
9,1-8	97 / 189	paralytique
9,16	286 / 632	pénitence ou désespoir
9,18-26	105 / 207	filles de Jaïre et hémorroïsse
10,9+16	319 / 762	mission des apôtres
10,16-32	235 / 510	brebis au milieu des loups
10,24-28	144 / 290	les persécutions
	194 / 388	"
11,2-10	119 / 235	disciples de JB
11,25-30	141 / 284	tu te révéles aux petits
13,24-30	312 / 737	ivraie
13,44	295 / 671	trésor caché
13,44-45	161 / 322	la parabole du trésor et de la perle
13,45-46	298 / 679	la perle
13,47-52	179 / 357	la parabole du filet
14,3-11	139 / 279	la mort de JB
14,13-21	45 / 90	la multiplication des pains
14,22-33	168 / 337	la marche sur les flots
15,21	288 / 639	la cananéenne
16,13-23	113 / 223	la vocation chrétienne : tu es le messie
17,1-9	204 / 408	la transfiguration
	313 / 743	"
18,1-10	201 / 401	le scandale
	156 / 308	esprit d'enfance, esprit de force
18,23-35	100 / 193	débiteur
18,24-28	194 / 388	Luttes prochaines
19,13-22	170 / 340	les petits enfants et le jeune homme riche
19,16-23	217 / 493	le jeune homme riche
20,1-16	49 / 100	les ouvriers de la vigne
	200 / 399	"
20,1-14	308 / 713	"
20,20-25	223 / 486	les fils de Zébédée
20,22	189 / 376	que risquons-nous pour la foi
22,1-14	98 / 100	les invités au festin
22,15-22	104 / 205	impôt à César
24,27	287 / 634	pour croire à l'humanité
24,42	299 / 681	attente catholique
24,42-47	185 / 368	le serviteur fidèle
24,43	300 / 683	comme un voleur
25,1-13	160 / 322	parabole des dix vierges
	277 / 612	"
25,14-30	157 / 309	parabole des talents
26,36-46	212 / 447	Gethsémani

Marc

2,1-12	10 / 16	aveuglement des scribes
4,23-25	304 / 701	si quelqu'un a des oreilles
4,24-25	226 / 491	parabole de la mesure
5,13	93 / 180	affadissement
5,13-19	143 / 288	les cochons
6,30-35	369 / 917	la multiplication des 5 pains
8,1-9	89 / 174	" des 7 pains
9,2-8	204 / 408	la transfiguration
	313 / 743	"
12,28-32	158 / 312	le plus grand commandement
12,41-44	255 / 558	la pauvre veuve
14,3-9	130 / 256	le vase brisé
16,1-7	81 / 160	proclamer l'évangile

Luc

1,5-20	163 / 326	annonce de la naissance de JB
	205 / 411	la rédemption de Zacharie
	209 / 429	la Noël d'été
1,26-38	148 / 295	l'annonciation
1,39-47	167 / 334	la visitation
1,57-66	241 / 525	la naissance de JB
2,1-14	112 / 221	la naissance de Jésus
2,25-32	239 / 521	Siméon
2,33-40	124 / 245	Siméon et Anne
2,42-52	126 / 249	Jésus au temple
3,4-6	95 / 185	préparez les chemins
5,1-11	87 / 171	la pêche miraculeuse
7,1-10	224 / 488	le centurion
	238 / 517	avec le centurion
7,36	368 / 915	Marie-Madeleine, pénitente
7,36-50	233 / 506	Marie-Madeleine
8,4-15	55 / 112	le semeur
	201 / 401	"
	296 / 674	"
8,16-18	184 / 366	la lampe
8,18	275 / 606	prenez garde
10,1-9	15 / 25	les 72 disciples
	136 / 270	"
10,16-20	236 / 513	"
10,38-42	234 / 508	Marthe - Béthanie
11,14-28	62 / 129	tout royaume divisé, le signe
11,33-36	184 / 366	la lampe (voir 8,16)
12,22-32	147 / 294	l'inquiétude
12,32-34	186 / 370	là où est votre trésor
14,16-24	85 / 168	les invités au festin
	305 / 702	"
14,25-35	162 / 326	haïr ses parents - bâtir une tour - faire la guerre
14,33	27 / 48	détachement - renoncement
15,1-10	86 / 169	la brebis perdue
15,11-32	118 / 233	l'enfant prodigue
	206 / 413	"
	243 / 529	le retour de l'enfant prodigue
15,25-32	291 / 653	l'échec du fils aîné
18,9-14	237 / 515	le publicain et le pharisien
18,35-43	217 / 460	l'aveugle de Jéricho
19,1-10	183 / 364	Zachée
21,34-36	110 / 218	veillez et priez
24,13-32	128 / 253	les disciples d'Emmaüs
	232 / 503	Emmaüs

Jean

1,14	314 / 746	l'incarnation
1,19-28	120 / 236	témoignage de Jean
1,28		
1,35-42	197 / 394	appel des disciples
1,43	240 / 522	la vocation de Philippe
2,1-10	127 / 251	les noces de Cana
	307 / 709	"
3,1-10	310 / 724	Nicodème
4,5-42	210 / 437	la Samaritaine
	211 / 443	"
4,24	164 / 327	les vrais adorateurs
4,46-53	99 / 190	le fils du fonctionnaire royal
5,1-9	1 / 1	le paralytique de Bethesda

5,1-15	142 / 286	"
6,1-15	63 / 130	la multiplication des pains
6,5	282 / 622	"
8,46-59	65 / 133	si je dis la vérité
10,11-16	76 / 154	le berger
12,20-28	149 / 297	si le blé ne meurt
12,24-25	134 / 267	"
12,49-50	187 / 372	celui qui m'aime
13,34	276 / 610	le commandement nouveau
14,23-31	83 / 163	si quelqu'un m'aime
15,1-4	218 / 463	la vraie vigne
15,9-16	229 / 498	demeurez dans mon amour
15,11	18 / 30	les deux joies
16,5-14	79 / 157	le paraclét
16,14-20	81 / 160	Ascension
16,16-20	77 / 155	vous ne me voyez plus
17,21	302 / 693	le fait religieux
19,27	341 / 819	voici ta mère
20,1-9	215 / 456	la résurrection
20,11	242 / 527	l'aube d'une résurrection
20,19-31	74 / 146	apparition aux apôtres
20,24-29	195 / 390	Thomas
21,15-19	166 / 333	paix mes agneaux

Annexe 5

Postface

Dans les cahiers concernant les "textes du groupe Légaut 1928-1940", j'ai repris tout ce que j'ai trouvé dans les archives sur cette période. Il reste à étudier les notes manuscrites de méditations faites par Légaut en particulier à Chadefaud. Ce sont des notes prises par des auditeurs qu'on trouve également dans la petite revue éditée par l'abbé Gaudefroy "Le Montcelet".

Mon but est d'abord de conserver ces écrits et de permettre éventuellement de les consulter pour mieux comprendre le milieu et la mentalité dans lesquels ont baigné les participants du groupe Légaut avant la guerre de 39-45. La plus grande partie de ces textes, les trois premiers cahiers, du N° 1 au N° 323, reprend les feuilles ronéotypées et diffusées dans toute la France à partir de 1928 et quelques autres documents. Dans la mesure où je l'ai pu, j'ai redonné à leurs auteurs des méditations copiées anonymement et ronéotypées à la rue Galilée.

Malheureusement, ces textes ne sont, pour la plupart, ni signés ni datés. Dans les archives, il y avait une collection paginée de 1 à 1825, oeuvre que j'attribue à Jean Ehrhard. Je n'ai pas pu reconstituer entièrement cette collection. Vous trouverez dans l'annexe 1 cette pagination. Elle m'a servi de guide pour faire une classification chronologique approximative. J'ai noté les cas où il y avait une date.

Les textes que je n'ai pas pu situer dans cette première classification sont repris dans la première partie du cahier 5, du N° 323 au N° 350, avec quelques autres qui me sont parvenus par la collection de René Emprin, d'Aix-les-Bains, textes qui ne proviennent probablement pas du groupe Légaut. René (1911-2004) n'a pas pu dire leur origine, il ne s'en souvenait plus. Après le N° 350, j'ai regroupé des textes signés, mais souvent non datés non plus, qui devaient circuler dans les groupes, parfois imprimés dans une petite revue que je suppose être la revue des Davidées "Le lien". L'intérêt de cette partie est peut-être assez minime. Je les ai conservés car je pense qu'ils avaient une place dans la réflexion du groupe. Tous ces textes sont d'ailleurs marqués par les temps et les lieux.

Dans un sixième cahier, je reprends des données sur l'historique du groupe, son organisation, ses prières, des listes de participants... pour entrer un peu dans le concret de la vie de ce milieu qu'on a appelé "le groupe Légaut", composé au départ par des normaliens de Normale Sup., qui s'est étendu aux instituteurs de St Cloud, aux institutrices de Fontenay et peu à peu, dans toute la France, à tout un monde d'enseignants qui cherchaient à vivre leur mission de pédagogues en chrétiens et qui se retrouvaient à Chadefaud-Scourdois pendant l'été.

Annexe 6

Table générale

01	Le paralytique de Bethesda	1
02	Catalogue N° 1	2
03	Extrait du catalogue de la bibliothèque	6

04	Catalogue Perret		7	
05	Gethsémani I		9	
06	Gethsémani II		10	
07	Les deux morts		12	
08	La fraternité chrétienne		12	
09	L'élan chrétien		14	
10	Aveuglement des scribes		16	
11	La paralysie intérieure		18	
12	Extraits de Mâle : l'art religieux au 13 ème	20		
13	Extraits de lettres de Bérulle :		24	
14	Bérulle : De la vocation de Jésus-Christ et de la nôtre		24	
15	Les soixante-douze disciples		25	
16	La dernière étape			26
17	Quelques réflexions sur l'apostolat	28		
18	Les deux joies		30	
19	Extraits du catalogue de la bibliothèque		32	avril 1929
20	Règlement			36 déc. 1928
21	Projet de règlement			39
22	Liste des circulaires		40	nov. 1928
23	Collection de cartes postales		40	mars 1929
24	L'état religieux des instituteurs		42	04 10 27
25	Extraits du P. Lagrange (St Jérôme et St Augustin)	43		
26	Crapez - retraite de la Toussaint		44	1927
27	Détachement et renoncement		48	
28	Notre médiocrité		49	
29	Petit rapport sur un livre d'histoire	51		
30	Grand rapport " "		53	
31	Examen sur la vanité		55	
32	La charité en éducation		55	
33	Examen sur la discrétion		56	
34	Examen sur l'étude N°1		57	
35	" " N°2			58
36	Une nouvelle étape (texte paru aux Davidées)		59	
37	La connaissance de soi		61	
38	Notice sur Brossat			63
39	La persévérance		65	
40	La persévérance		67	
41	Réflexions sur notre formation religieuse	71		
42	Dans le désert		72	
43	Témoignage des évangiles			74 10 oct. 1929
44	La question du transformisme		77	1921 et 1929
45	La multiplication des pains (JP)		90	
46	L'oraison selon M. Olier		91	août 1927
47	L'étoile des mages			94
48	Intertala I			96
49	Dimanche de la Septuagésime		100	
50	Catalogue littéraire			101 janv. 1930
51	Questionnaire sur l'apostolat		104	
52	Simon - Pierre I		104	
53	Simon - Pierre II		105	
54	Simon - Pierre III		109	
55	Messe de la Sexagésime	112		
56	Messe de la Quinquagésime	113		
57	La méditation contemplative	114		nov. 1929
58	La psychologie de la foi selon Newman	115		
59	L'ouverture d'esprit		125	
60	1 er dim. de Carême		127	
61	2 ème "		128	

62	3 ème	"		129
63	4 ème	"		130
64	La révélation de l'amour		131	juin 1930
65	Dim. de la Passion			133 6 avril 1930
66	J'ai perdu mes illusions		134	
67	La sainte liberté des enfants de Dieu		136	
68	Intertala N°2 1925-1929		137	1930
69	Dimanche des Rameaux		139	
70	La vocation du jeune homme riche		140	
71	Chemin de croix (M. Rivard)		143	
72	Le péché de Judas			144
73	Dimanche de Pâques		145	
74	Messe du 1er dimanche après Pâques		146	
75	Le sacerdoce catholique		147	
76	2 ème dim. après Pâques		154	4 mai 1930
77	3 ème dim. après Pâques		155	11 mai 1930
78	La présence du Christ dans nos frères		156	
79	4 ème dimanche après Pâques		157	18 mai 1930
80	"	"		159
81	Ascension			160 29 mai 1930
82	L'Annonciation		162	
83	Dimanche de la Pentecôte		164	
84	1 er dimanche après Pent.		166	15 juin 1930
85	2 ème	"		168 22 juin 1930
86	3 ème	"		169 29 juin 1930
87	4 ème	"		171 06 juin 1930
88	5 ème	"		173 13 juin 1930
89	6 ème	"		174 20 juillet 1930
90	7 ème			175
91	Circulaire retraite à la Villette		176	10 juillet 1930
92	Intertala N° 3		178	
93	L'affadissement		180	
94	Lettre et questionnaire Tourmissou	182		
95	Préparer le chemin du Seigneur		185	
96	La vie intérieure		186	
97	18 ème après Pent.			188 12 oct. 1930
98	19 ème		190	19 oct. 1930
99	20 ème "		191	26 oct. 1930
100	21 ème "		193	
101	Liminaire			195
102	Questionnaire de Belleville			196
103	La préparation à l'action extra-professionnelle		197	
104	22 ème après Pent			205 09 11 30
105	23 ème "		207	16 11 30
106	Méditation pour l'Avent - Jésus, votre église		209	
107	" " - En ces semaines		211	
108	24 ème		213	
109	Les précurseurs du grand message	214		
110	Veillez et priez		218	
111	Le Verbe			219
112	Messe de minuit de la Nativité		221	
113	La vocation chrétienne		223	
114	Lutte intime			225
115	Catalogue N° 2		227	
116	La bonne nouvelle			230
117	Notre médiocrité II			232
118	La parabole de l'enfant prodigue		233	
119	Messe du 2 ème dim. de l'Avent		235	
120	Messe du 3 ème dim. de l'Avent		236	14 12 30
121	L'antiromantisme de Péguy et de Claudel I	238		

122	4 ème dim. ce l'Avent	242	21 12 30
123	La vie de Jésus...		243
	124 Messe dim. Octave de Noël		245 28 12 30
125	Messe de l'Épiphanie	246	
126	Messe dim. octave de l'Épiphanie	248	11 01 31
127	Messe 2 ème dim. après l'Épiphanie	251	18 01 31
128	Les disciples d'Emmaüs	253	
129	Circulaire aux personnes recevant les méditations	256	
130	Le vase brisé		256
131	Louis Villecourt	258	28 12 30
132	"Entre nous", revue Kurtz	260	
133	Messe conversion de St Paul	265	
134	St Ignace d'Antioche	267	
135	La mère et l'enfant		269
136	St Tite	270	
137	L'antiromantisme de Péguy et Claudel II	273	
138	La paix	277	
139	La mort de Jean-Baptiste	279	
140	Messe Vendredi des cendres	282	20 février
141	St Matthias		284
142	Messe Vend. des Quatre-Temps de Carême	286 1931	
143	St Thomas d'Aquin		288
144	St Cyrille		290
145	Vocation chrétienne	292	
146	Montpellier - journée	293	07 04 31
147	Ne vous inquiétez pas	294	
148	Messe pour l'Annonciation	295	
149	Samedi avant les Rameaux	297	28 03 31
150	St Justin		299
151	Le mystère du dimanche des Rameaux	301	
152	Le mystère du Jeudi-saint	302	
153	Le mystère de Pâques	302	
154	Les angoisses de la foi	303	
155	St Athanase		306
156	Apparition de St Michel (Esprit d'enfance)	308	
157	St Ubald 1- L'oeuvre de Dieu		309
	2- La parabole des talents	313	
158	Réflexions sur la charité	315	
159	La discipline (Matthieu)	317	
160	Ste Marie-Madeleine de Pazzi	319	
161	Ste Marguerite	321	
162	St Basile		322
163	Vigile de St Jean-Baptiste		325
164	Les vrais adorateurs		327
165	Appels divins	329	
166	Messe de la Vigile de Saints Pierre et Paul	333	
167	Fête de la Visitation		334
168	Octave des Sts Pierre et Paul	337	
169	St Jacques		339
170	St Jérôme Emilien		340
171	Indications pour l'apostolat	343	
172	Méditation pour un soir	344	
173	La formation des apôtres	345	
174	Mon carnet de route	347	
175	L'irréalisme I	348	
176	L'irréalisme II	351	
177	Une nouvelle étape N° 1	354	
178	Que mes paroles demeurent en vous	355	
179	Sainte Hedwige	357	
180	St Pierre d'Alcantara	359	

181	Sts Chrysanthe et Darie	361		
182	Messe de la Toussaint	363		
183	Dédicace de la basilique Saint Sauveur	365		
184	Saint Martin		367	
185	Saint Clément	368		
186	Saint Sabas		370	
187	Celui qui m'aime	372		
188	Saint Marcel		375	
189	Que risquons-nous pour la foi ?	377		
190	Ouverture de Chadefaud	380	15 07 31	
191	Saint Antoine-Marie Zaccarie	381		
192	Le véritable apostolat	384		
193	Prière pour la persévérance	386		
194	Luttes prochaines		388	
195	Saint Thomas, apôtre	390		
196	Saint Sylvestre	392		
197	Appel des disciples : Premières heures	394		
198	Au soir du baptême		396	
199	Saint Paul ermite	397		
200	Messe de la Septuagésime	399		
201	Messe de la Sexagésime	401		
202	Messe de la Quinquagésime	403		
203	1 er dim. de Carême : les tentations	405		
204	2 ème dim. de Carême : la transfiguration	408	1932	
205	La rédemption de Zacharie	411		
206	Messe du samedi après le 2 ème dim. Carême	413		
207	La pensée de Dieu		416	vers 1930
208	La vie spirituelle des martyrs	420		
209	La Noël d'été (St Jean-Baptiste)	429		
210	Vendredi 3 ème sem. Carême : la Samaritaine	437		
211	La Samaritaine	443		
212	Dimanche des Rameaux	447		
213	Sur le seuil de l'être (PC 119)	449		
214	Liste de livres pour bibliothèque EPS	450		
215	Samedi de Pâques la résurrection	456		216
	Que mes paroles demeurent en vous II	458		
217	L'aveugle de Jéricho	460		
218	Saints Soter et Caius : la vraie vigne (voir 253)	463		
219	L'espérance d'Israël		466	1932
220	La parole qui se cherche	474		
221	Projet de rapport (Dijon) (voir 247)	477		
222	St Athanase (2 ème partie)		484	
223	St Jean devant la Porte latine	486		224
	Le centurion		488	
225	Invitation à la journée de Rodez	491	1932	
226	Parabole de la mesure voir N° 311	491		
227	Le jeune homme riche	493		
228	Aux jours d'Hérode, roi de Judée	495	1932	
229	Messe pour la Fête du Sacré-Coeur	498		
230	Dimanche dans l'Octave de la Fête-Dieu	501		
231	A un jeune maître		502	
232	Emmaüs		503	
233	Ste Madeleine	506		
234	Ste Marthe		508	
235	St Barnabé		510	
236	St Vite		513	
237	10 ème après Pent. : le pharisien et le publicain	515		
238	Avec le centurion		517	
239	La joie de Siméon		521	

240	La vocation de Philippe	522		
241	Messe pour la naissance de J.B.	525		
242	L'aube d'une résurrection	527		
243	Le retour de l'enfant prodigue	529		
244	Méditation pour le temps de l'Avent	532		
245	Le mensonge intérieur	533		
246	Madame Acarie	535		
247	Pour vivre (voir N° 221)	539	1932	
248	Genèse I	546	1934	
249	Communion	548	13 10 33	
250	Défiguré		551	20 10 33
251	Pénitence		553	27 10 33
252	Prière d'un croyant		554	
253	Genèse II		555	
254	Sur le chemin		556	
255	Les deux pièces de la veuve	558	1934	256
	Bérulle (1575-1629)	559		
257	Joies du matin - Midi - Soir	564	1934	
258	Rédemption		565	
259	En marge		569	
260	La disponibilité	570		
261	Sur la sincérité	574		
262	Réflexions sur la sincérité		579	1929
263	A propos de la sincérité	586	1929	
264	L'attente du Père		587	
265	Mort et vie		589	
266	Le choix	593	oct. 1933	
267	Je sais que tu es proche	594	1934	
268	L'esprit de prière	595	2 / 33	
269	Méditation liturgique	597		
270	La montagne du Seigneur	598		
271	Je les ai tous aimés		600	
272	Un poids très doux		600	
273	L'appel du maître		601	4 01 34
274	Vers le divin amour		603	
275	Pour être fidèle au divin appel	606		
276	Le commandement nouveau	610		
277	Parabole des dix vierges	612		
278	La grande découverte	614		
279	Épître aux Romains - St Paul	616		
280	Le figuier stérile	618		
281	La veuve de Sarepta	620		
282	La multiplication des pains (Jn 6,5)	622		
283	Elie ressuscite le fils de la veuve de Sarepta	624		
284	Le jugement de Dieu	626		
285	Et moi je vous dis (Mt 5,44)	630		
286	Pénitence ou désespoir	632		
287	Pour croire à l'humanité	634	Noël 34	
288	L'autre désespoir ou la charité renouvelée	639		
289	Pour croire à l'église		642	
290	L'église du Christ		648	
291	L'échec du fils aîné		653	
292	Notre-Dame de l'Espérance		658	
293	L'appel de Dieu	661		294
	Le problème spirituel de la science	665		
295	Le trésor caché	671		
296	La parabole du semeur	674	juin 35	
297	Toast à l'occasion du sacre de Mgr Beaussart	677	09 10 35	
298	La perle unique	679	17 10 35	
299	L'attente catholique	681	07 11 35	

300	Comme un voleur (Mt 24,43)	683	21 11 35	
301	La prière chrétienne		686	
	302 Le fait religieux chez les incroyants		693	
303	Captif - Libéré	700	1934	
304	Si quelqu'un a des oreilles (Mc 4,23)	701	5 12 35	
305	Les invités du festin	702	22 01 36	
306	Enthousiasme humain et force chrétienne	707		
307	Les noces de Cana		709	06 02 36
308	Les ouvriers de la vigne	713	20 02 36	
309	Le devoir intellectuel du chrétien	717	09 01 36	
310	La conversion de Nicodème	724	05 03 36	
311	Erreurs et préjugés sur le mariage	732	23 04 36	
312	L'ivraie	737	07 05 36	
313	La transfiguration		743	22 05 36
314	L'incarnation	746	18 06 36	
315	Le professeur de religion	753	oct.-nov.36	
316	Ut unum sint		757	déc. 36
317	La condition chrétienne Prière d'insérer	760		
318	La communauté des malades	761	déc. 37	
319	Conférence faite à la Fédération	762		320
	Prière d'insérer de la communauté humaine	767	mai 1938	
321	Circulaires pour le village	768		
322	Huit jours à Chadefaud	782	avril 1939	
323*	Les anges		785	
	324 L'apostolat du silence			786
325*	La béatitude des larmes	788		
326*	Charité (Exemple de charité)	789		
327*	La charité envers Dieu	791		
328*	La charité envers le prochain	793		
329*	Le Christ, chef du corps mystique	795		
330*	La Communion des saints	796		
331*	Les communions sans action de grâces	798		
332*	Le détachement	799		
333*	L'égoïsme		801	
334	Quand l'enfant est malade	802		
335	Tes enfants seront comme des plans d'olivier	804		
336	L'espérance		808	
337	L'esprit de foi	810		
338	Former des saints	811		
339	L'intimité conjugale		815	
340*	La jalousie		818	
341	Marie, notre mère		819	
342*	La longue passion de l'homme-Dieu	821		
343*	Le Pater		823	
344	St Paul devant l'Aréopage	828		
345	Le péché		830	
346	Père de famille	831		
347	La société des hommes	832		
348	Pour comprendre son temps	833		
349*	Pour l'union		836	
350*	Les vertus morales dans la vie intérieure	837		
351	L'âme et la danse - Paul Valéry	839		
352	L'amour du prochain est toute la loi	841	(1934)	
	- la civilisation de la charité - Albert Valensin			
	- le pharisaïsme - Leclercq			
353	Ascension - J. M.	843		
354	Assomption - J. M.		845	
382	L'avenir du monde est entre vos mains	951		
355	Le cantique de Siméon - Bernard Villiers	847		
356	Chandeleur - F.B.		848	

357	Le chemin de crête de Gabriel Marcel - M.L.	850		
358	Le chrétien devant la création artistique- d'Ouinca	854		
359	La communauté nationale - M.L.		855	
360	La condition chrétienne de Légaut - P. Mesnard	860		
361	Couronnement de la Vierge - J. M.	864		
362	La doctrine spirituelle du P. Lallemand-Brémond	866		
363	L'esprit de la terre - Teilhard		889	
364	L'héroïsme chrétien - Racine	900		
365	"Jocelyn" de Lamartine - Robert Pons	903		
366	Les lettres d'Antoine Martel - Roger Pons	905		
367	Le maître chrétien - Emile Baas		907	
368	Sainte Marie-Madeleine - Bernard Villiers	915		
369	La multiplication des pains - Guy Laval		917	
370	Du mystère du Christ au mystère de l'h.-Terrier		918	
371	L'oraison de simplicité - Joret		922	
372	La patriotisme français - M.L.		925	
373	Le péché - Guy Laval		929	
374	La pensée moderne et le catholicisme		931	
375	La Porte étroite de Gide - M.L.		937	
376	La présence de Jésus - Guy Laval		939	
377	Prières pour les vivants - Bernard Villiers		941	
378	"Le Prométhée mal enchaîné" de Gide - ML		943	
379	Rosaire - Bernard Villiers		945	
380	Le sens social - Pierre Mesnard		947	
381	Une souffrance de surcroît - Un instituteur	950		
382	Les Sources - P. Graty		951	
	<i>Le devoir intellectuel du chrétien</i>	<i>951</i>		
	<i>Conseils spirituels</i>		<i>951</i>	
383	Universalisme de la religion d'Israël - Brillet	958		384
	Articles divers	960		
	<i>La méditation de Socrate - Pierre Narène</i>	<i>960</i>		
	<i>La vie d'Arthur Rimbaud - Jean Barillé</i>		<i>961</i>	
	<i>Le noeud de vipères de Mauriac - Jean Bazin</i>		<i>962</i>	
	<i>Les voyages - Tairobal</i>		<i>963</i>	

Annexe 7 Sommaire du cahier 5

I - Texte non répertoriés et non signés

323*	Les anges		785	
	324 L'apostolat du silence			786
325*	La béatitude des larmes	788		
326*	Charité (Exemple de charité)	789		
327*	La charité envers Dieu	791		
328*	La charité envers le prochain	793		
329*	Le Christ, chef du corps mystique	795		
330*	La Communion des saints	796		
331*	Les communions sans action de grâces	798		
332*	Le détachement	799		
333*	L'égoïsme		801	
334	Quand l'enfant est malade	802		
335	Tes enfants seront comme des plans d'olivier	804		
336	L'espérance		808	
337	L'esprit de foi	810		
338	Former des saints	811		
339	L'intimité conjugale		815	
340*	La jalousie		818	
341	Marie, notre mère		819	
342*	La longue passion de l'homme-Dieu	821		

343*	Le Pater		823
344	St Paul devant l'Aréopage	828	
345	Le péché		830
346	Père de famille	831	
347	La société des hommes	832	
348	Pour comprendre son temps	833	
349*	Pour l'union		836
350*	Les vertus morales dans la vie intérieure	837	

II- Textes signés non répertoriés

351	L'âme et la danse - Paul Valéry	839	
352	L'amour du prochain est toute la loi - la civilisation de la charité - Albert Valensin - le pharisaïsme - Leclercq	841	
353	Ascension - J. M.	843	
354	Assomption - J. M.		845
382	L'avenir du monde est entre vos mains	951	
355	Le cantique de Siméon - Bernard Villiers	847	
356	Chandeleur - F.B.		848
357	Le chemin de crête de Gabriel Marcel - M.L.	850	
358	Le chrétien devant la création artistique- d'Ouince	854	
359	La communauté nationale - M.L.	855	
360	La condition chrétienne de Légaut - P. Mesnard	860	
361	Couronnement de la Vierge - J. M.	864	
362	La doctrine spirituelle du P. Lallemand-Brémond	866	
363	L'esprit de la terre - Teilhard		889
364	L'héroïsme chrétien - Racine	900	
365	"Jocelyn" de Lamartine - Robert Pons	903	
366	Les lettres d'Antoine Martel - Roger Pons	905	
367	Le maître chrétien - Emile Baas	907	
368	Sainte Marie-Madeleine - Bernard Villiers	915	
369	La multiplication des pains - Guy Laval	917	
370	Du mystère du Christ au mystère de l'h.-Terrier	918	
371	L'oraison de simplicité - Joret	922	
372	La patriotisme français - M.L.	925	
373	Le péché - Guy Laval	929	
374	La pensée moderne et le catholicisme	931	
375	La Porte étroite de Gide - M.L.	937	
376	La présence de Jésus - Guy Laval	939	
377	Prières pour les vivants - Bernard Villiers	941	
378	"Le Prométhée mal enchaîné" de Gide - ML	943	
379	Rosaire - Bernard Villiers	945	
380	Le sens social - Pierre Mesnard	947	
381	Une souffrance de surcroît - Un instituteur	950	
382	Les Sources - P. Gratry		951
	<i>Le devoir intellectuel du chrétien</i>	951	
	<i>Conseils spirituels</i>		951
383	Universalisme de la religion d'Israël - Brillet	958	384
	Articles divers	960	
	<i>La méditation de Socrate - Pierre Narène</i>	960	
	<i>La vie d'Arthur Rimbaud - Jean Barillé</i>	961	
	<i>Le noeud de vipères de Mauriac - Jean Bazin</i>	962	
	<i>Les voyages - Tairobal</i>	963	

III - Les annexes

Annexe 1 : la pagination de Jean Ehrhard.....	964
Annexe 2 : les méditations dans les livres de Légaut.....	971
Annexe 3 : répertoire général.....	973
Annexe 4 : commentaires d'évangiles.....	983

Annexe 5 : postface.....	985
Annexe 6 : table générale.....	986
Annexe 7 : sommaire du cahier 5	995